





TRAITÉ DES MALADIES DE L'ŒIL, ET DES REMEDES

Propres pour leur Guérison;

Enrichi de plusieurs Expériences de Physique.

Par Me ANTOINE MAÎTRE-JAN, *Chirurgien du Roy à Mery-sur-Seine.*



A PARIS,
De l'Imprimerie de la Ve D'HOURY, rue de la Harpe; vis-à-vis la rue S. Severin, au St Esprit.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE DES CHAPITRES.

De la Defcription de l'Oeil.

Fin de la Table des Chapitres.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Traité des Maladies de l'Oeil, par Maître-Jan*, Chirurgien du Roy à *Mery-sur Seine*, & ses *Observations sur la formation du poulet*. Je n'ai rien trouvé dans ces deux Traités, qui ne soit très-digne de l'impression. Fait à Paris ce Lundi 18 d'Aoust 1721. ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve de LAURENT D'HOURY, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'elle souhaiteroit continuer à réimprimer ou faire réimprimer & donner au Public *l'Anatomie, le Traité de la Mort subite, & les Accouchemens de Dionis, les Maladies aigues & chroniques de Tauvry, Traité des Accouchemens de la Motte, les Ouvrages Chirurgiques des sieurs Verduc pere & fils, la Matiere Médicale de Tournefort, les Maladies de l'Oeil d'Antoine Maitre-Jan*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les réimprimer ou faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée sous le contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ladite Exposante,

posante, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de réimprimer ou faire réimprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Librairres & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Li-

vres, ferons remis, dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le onziéme jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent trente-six, & de notre Regne le vingt uniéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 298 fol. 268. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 18 Juin 1736.

G. MARTIN, *Syndic.*



DESCRIPTION DE L'ŒIL.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Oeil, & de sa division.

PUISQU'IL faut nécessairement connoître la structure d'une partie, pour avoir une idée juste & distincte de toutes ses maladies; je me vois engagé, avant que d'expliquer les Maladies de l'Oeil, leurs Remedes, & leurs Opérations, de décrire toutes les parties qui composent cet organe. Cette description sera succinte à l'égard des parties extérieures, dont je demeure presque entierement d'accord avec les autres Anatomistes; & je ne m'étendrai que sur celles qui composent le globe, ou qui y sont renfermées, & sur lesquelles je ferai remarquer quelque chose de particulier. Je donnerai ensuite mes conjectures touchant la nourriture du corps vitré & du cristallin, & sur l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse; & enfin je ferai connoitre le vrai usage des parties principales de l'œil, à l'occasion de l'explication de la vue, que j'appuierai sur plusieurs expériences d'optique.

Pour commencer cette description, je dirai

que l'œil qui eſt l'inſtrument de la vûe, eſt une partie organique, compoſée de membranes de différente nature, de nerfs, de veines, d'arteres, de muſcles, de glandes, de corps tranſparens, d'une humeur particuliere, & de quelques autres parties : que ſa figure eſt ſphérique, ſi on ne conſidere que ſon globe ſéparé des autres parties qui l'environnent ; & étant joint avec elles, qu'elle eſt oblongue & piramidale, ayant ſa baſe en dehors & ſa pointe en dedans : qu'il eſt ſitué dans l'orbite, où il ſe meut en différentes manieres : & qu'il eſt recouvert des paupieres.

Je diviſerai l'œil à la maniere ordinaire des autres Anatomiſtes : en ſon globe, qui eſt cette ampoule formée par la cornée, & tout ce qu'elle renferme ; & en ſes parties extérieures, qui ſont ſes muſcles, ſes glandes, ſa graiſſe, ſes nerfs, ſes vaiſſeaux, & ſes paupieres.

CHAPITRE II.

Des parties extérieures de l'œil, & premierement des paupieres.

L'Ordre de diſſection m'oblige de commencer par les paupieres, parce qu'elles ſe préſentent les premieres. Il y en a deux, l'une en haut, & l'autre en bas ; la ſupérieure eſt la plus grande en l'homme. Leur figure eſt aſſez connue, puiſqu'elle ſe voit ſans diſſection. Les endroits où les deux paupieres ſe joignent, ſe nomment *angles* : celui du côté du nez s'appelle *angle intérieur* ou *grand angle* ; & celui du côté des tempes, *angle extérieur* ou *petit angle*.

Elles ſont compoſées de la peau, d'une membrane charnue, d'une membrane que l'on croit

particuliere, de muſcles, du tarſe, & des cils.

La peau des paupieres eſt la même qui couvre les autres parties de la face; elle eſt ſeulement plus mince & fort lâchement étendue, pour ſe pouvoir rider aiſément : elle ſe termine au bord de chaque paupiere, où elle eſt percée pour laiſſer paſſer les cils. En cet endroit elle eſt jointe & continue à cette autre membrane particuliere, fort unie, mince & ſenſible, qui revêt la partie intérieure des paupieres, & qui ſe joint à la conjonctive avec laquelle elle ſe confond : & même la ſurpeau dont cette membrane eſt recouverte, & qui eſt très-mince & très-tranſparente, ſe continue & recouvre non-ſeulement la conjonctive, mais auſſi toute la cornée tranſparente. Nos Anatomiſtes croient que cette derniere membrane eſt produite du péricrane, & que c'eſt la raiſon pourquoi elle eſt ſi ſenſible : quoiqu'on puiſſe dire avec quelque fondement, qu'elle eſt plutôt une production ou extenſion de la peau même qui recouvre les paupieres, puiſqu'elle lui eſt continue ; & que d'ailleurs lorſque l'une ou l'autre paupiere demeure renverſée par quelque maladie, & que cette membrane n'eſt plus humectée, on la voit manifeſtement devenir ſemblable à la peau.

Entre cette membrane & la peau, on rencontre une membrane charnue, qui n'eſt autre choſe qu'une extenſion des muſcles orbiculaires des paupieres. C'eſt à l'extrêmité de cette membrane qu'eſt attaché ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire, qui donne cette même figure aux paupieres, tenant leur peau étendue ſuivant leur longueur : on l'appelle *tarſe* & *peigne*, à cauſe que les cils, qui ſont des poils droits toujours d'une certaine grandeur, & ordonnez comme les dents d'un peigne, ſont implantez à ſon extrêmité.

Les paupieres ſe meuvent quelquefois ſelon notre volonté, & le plus ſouvent auſſi elles ſe meuvent ſans que nous y faſſions aucune attention. Ce dernier mouvement eſt fort vîte, & ſe fait de moment en moment quand nous veillons.

Trois muſcles meuvent les paupieres. Le premier & le ſecond qu'on rencontre au-deſſous de la peau des paupieres, ſe nomment *orbiculaires* ou *demi-circulaires*. Ils naiſſent l'un & l'autre au grand angle de l'œil; le ſupérieur paſſe par la paupiere ſupérieure, & l'inférieure par la paupiere inférieure, & ſe vont inſérer enſemble vers le petit angle aux environs de l'os de la pommette, où ils confondent leurs tendons, enſorte qu'ils ne ſemblent être qu'un ſeul muſcle. Ils ſont larges d'un travers de doigt ou environ; & quand ils agiſſent, ils tirent en même tems la paupiere ſupérieure en bas & l'inférieure en haut, & ferment exactement les yeux.

Le troiſiéme eſt le *releveur* de la paupiere ſupérieure. Il naît du fond de l'orbite, aſſez près du trou par où paſſe le nerf optique; & couché ſur le muſcle droit releveur de l'œil, d'un principe étroit & charnu, il ſe termine par un tendon aſſez large au tarſe & au bord de la paupiere ſupérieure. Lorſqu'il agit, il leve la paupiere en haut, & découvre l'œil.

L'uſage des paupieres eſt de couvrir l'œil; de le défendre des injures extérieures; & par leurs mouvemens de répandre également ſur tout l'œil la liqueur qui ſort des glandes qui l'environnent, afin d'humecter la cornée, de la polir, de la nettoyer, & de la rendre plus tranſparente.

Au-deſſus de chaque paupiere ſupérieure ſont les ſourcils, qui outre l'agrément qu'ils donnent, ſervent à détourner la ſueur, pour l'empêcher d'incommoder les yeux. Ils ſont trop viſibles pour avoir beſoin de deſcription.

CHAPITRE III.

20. *Des glandes de l'œil & de sa graisse.*

CE qu'on appelle vulgairement *glande lacrimale*, est une petite caroncule ou chair glanduleuse, située au grand angle de l'œil à l'entrée du sac lacrimal. Il semble même que cette caroncule ne soit formée que par la réunion de la membrane intérieure des paupieres : car dans l'homme il n'y a point proprement de glande ; & si nos Anatomistes ont ainsi nommé cette partie, c'est à cause de la liqueur qui se filtre aux environs par les points lacrimaux qui percent dans le sac lacrimal, qu'ils estimoient ne pouvoir venir que d'une glande située en cet endroit ; & de ce que de cette même caroncule on voit manifestement transuder une humidité qui abreuve aussi l'œil, & qui dans quelques-unes de ses maladies coule très-abondamment.

Le *sac lacrimal* est l'entrée du canal par où passent les larmes pour se vuider dans le nez ; & c'est une extension de la membrane intérieure du nez. Ainsi la membrane qui forme ce sac est glanduleuse, puisque toutes les membranes qui tapissent intérieurement le nez le sont. Il y a deux trous fort petits que l'on nomme *points lacrimaux*, qui s'ouvrent vers le bord des paupieres dans la fossette du grand angle.

Dans les animaux qui ont une troisiéme paupiere, cette espece de glande paroît plus considérable que dans l'homme ; & on y remarque bien plus aisément deux ou trois vaisseaux lymphatiqnes qui se portent & s'ouvrent, à ce que l'on croit, en la superficie intérieure de la pau-

piere, & d'autres parties que je ne décrirai pas ici, puiſque mon deſſein n'eſt que de traiter des maladies des yeux des hommes.

Au-deſſus de la paupiere ſupérieure à l'entrée de l'orbite, il ſe rencontre une autre glande qui n'a point de nom, qu'on pourroit avec plus de raiſon appeller *lacrimale*, tant pour ſa grandeur que pour ſon uſage. Elle commence vers le petit angle, & ſe continue preſque juſqu'au grand angle, & eſt aſſez large & épaiſſe. Elle ſe trouve quelquefois diviſée en pluſieurs glandes, & varie ſouvent en ſa figure. De cette glande on voit ſortir des lignes étroites & nerveuſes, qu'on eſtime être des canaux excrétoires, qui ſe portent le long de la membrane intérieure des paupieres, & l'on croit qu'ils percent enfin prés des cils.

Outre les trous ou points lacrimaux dont j'ai parlé ci-deſſus, on remarque au bord intérieur de chaque paupiere une rangée de points qui ſont à l'extrêmité de quantité de petites lignes à peu près diſpoſées comme les cils. Etant à Paris au mois de Janvier 1700, M. Mery, de l'Académie Royale des Sciences, me confirma (ce que d'autres Anatomiſtes ont auſſi remarqué) que lorſqu'on preſſoit le bord des paupieres, il ſortoit par ces points ou pores un peu d'humeur gluante; ce que j'ai expérimenté depuis être vrai. J'ai auſſi obſervé qu'en fendant ces petites lignes, on y trouve pluſieurs petits corps gros comme des graines de pavot, & qui ſemblent être glanduleux: ils ſont diſpoſez dans chaque ligne les uns au bout des autres comme les grains d'un chapelet. On les voit mieux avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre; & les conſidérant avec un microſcope, ils paroiſſent être de véritables glandes. Apparemment que ce ſont ces petits corps glanduleux qui fourniſſent cette hu-

meur gluante, & qui est plus fluide dans les hommes & les animaux vivans à cause de leur chaleur, qui concourt à humecter les yeux & à rendre leurs mouvemens plus libres.

Les glandes des yeux, comme toutes les autres glandes du corps, outre les canaux excrétoires, ont des nerfs, des arteres, & des veines. Leurs nerfs principaux sont quelques rameaux de la cinquiéme paire des Modernes, qui est la troisiéme des Anciens : elles en reçoivent aussi quelques autres peu considérables des autres paires qui se portent & passent par l'orbite. Leurs arteres viennent de la carotide, & leurs veines se déchargent dans les jugulaires.

L'usage de toutes ces glandes est de filtrer sans cesse cette liqueur, qui sortant par les ouvertures des canaux excrétoires, abreuve l'œil. Quelques Anatomistes prétendent que quand elles ne sont que dans une médiocre quantité, le superflu passe par les trous qui sont vers le grand angle, entre dans le sac lacrimal, & se décharge enfin par le canal du nez ; mais que lorsqu'il s'en filtre une plus grande quantité, ces trous n'étant pas assez grands pour lui donner passage, elle est obligée de couler le long des paupieres en larmes.

Que ces larmes abondantes qu'on répand dans la douleur, dans la tristesse, & dans d'autres passions violentes, viennent du cerveau, comme quelques-uns se l'imaginent, il est difficile d'en demeurer d'accord. En effet, on ne peut montrer aucuns conduits par lesquels elles puissent couler, hors les nerfs, qui outre qu'ils sont très-petits, n'ont pas de capacitez sensibles pour laisser passer une si grande abondance de larmes ; & d'ailleurs ce n'est pas leur office. Il est donc bien plus probable de dire, que ces larmes ne sont autre chose que la sérosité même du sang qui se porte

dans ces glandes par les arteres, & qui s'y filtre alors plus abondamment; soit à cause que le mouvement circulaire du sang se trouve dans ces passions en quelque maniere intercepté, comme on le peut juger par les sanglots; ou que le sang acquiert quelque degré de consistance qui facilite la séparation de sa partie séreuse.

Dans l'orbite on rencontre une assez grande quantité de graisse qui environne l'œil, & remplit les espaces que les muscles, la glande sans nom, & les vaisseaux laissent, & qui sert à échauffer l'œil, à l'humecter, à rendre ses mouvemens plus libres & sa figure plus égale.

CHAPITRE IV.

3°. *Des muscles de l'œil.*

COmme toutes les parties qui attachent & retiennent l'œil dans l'orbite sont molles & lâches, l'œil aussi se peut mouvoir aisément en différentes manieres; & ces mouvemens se font par le moyen des muscles, qui sont *droits* pour faire les mouvemens droits, & *obliques* pour faire les mouvemens obliques.

Il y a quatre muscles, deux *droits*, & deux *obliques*, qui reçoivent leurs noms de leur situation & de l'action qu'ils font. Le 1er des droits est situé en la partie supérieure de l'œil, & le tire en haut; on l'appelle *hausseur* & *superbe*. Le second, qui lui est directement opposé, est en la partie inférieure de l'œil, & le tire en bas; on le nomme *abaisseur* & *humble*. Le trois & le quatriéme sont aux côtez, & tirent l'œil du côté du grand angle, ou du petit angle: celui qui est du côté du grand angle, est dit *adducteur*, *buveur*, & *liseur*; & celui

du petit angle, *abducteur* & *dédaigneux*.

Ces quatre muſcles, dont le ventre eſt rond, long & charnu, prennent leur origine du fond de l'orbite, autour du trou par lequel paſſe le nerf optique; & s'avançant par les quatre parties cardinales de l'œil, finiſſent en des tendons larges, minces & forts, qui s'uniſſent tous enſemble, & forment une large aponévroſe qui ſe gliſſe entre la cornée & la conjonctive auſquelles elle eſt adhérente, & s'inſere enfin à la cornée opaque vers l'endroit où elle commence à dégénérer en tranſparente.

Lorſque ces muſcles agiſſent également, ils tirent l'œil en dedans, & le tiennent en une ſituation ferme & égale; c'eſt ce qu'on appelle *mouvement tonique*. Et il étoit néceſſaire que ces muſcles fuſſent oppoſez les uns aux autres, parce qu'autrement l'œil auroit eu une inclination à ſe tourner inégalement d'un côté ou d'autre.

Des deux muſcles *obliques*, l'un eſt *grand & ſupérieur*, l'autre eſt *petit* & *inférieur*. Le *grand* prend ſon origine du fond de l'orbite, preſque du même lieu d'où naît l'*adducteur de l'œil*; & ſe portant droit au grand angle, il ſe termine dans un petit tendon rond & long qui paſſe par un trou formé par un petit cartilage, que nos Anciens, à cauſe de ſon uſage, ont appellé *poulie*, ſitué au grand angle près de la caroncule lacrimale, & ſe réfléchiſſant preſque en angle droit, & ſe dilatant, il monte obliquement par la partie ſupérieure de l'œil, & s'inſere à la cornée à côté de l'iris vers le petit angle.

Le *petit oblique* naît de la partie inférieure & preſque externe de l'orbite du côté du grand angle; & s'avançant obliquement au petit angle par la partie inférieure du globe, il unit ſon tendon à celui du *grand oblique*, ſe terminant ainſi à la cornée à côté de l'iris.

Ces deux muſcles agiſſant ſéparément, tirent le globe de l'œil du côté du nez, en le tournant un peu ou vers le haut, ou vers le bas; & c'eſt à cauſe de ces mouvemens qu'on les appelle *amoureux*: lorſqu'ils agiſſent enſemble, ils tirent & arrêtent fixement l'œil du côté du nez.

CHAPITRE V.

4°. *Des nerfs, des arteres, & des veines qui ſe portent dans les parties ci-devant dites.*

TOutes les parties extérieures de l'œil que je viens de décrire, ont des nerfs pour leur porter les eſprits animaux, des arteres pour leur fournir la nourriture, & des veines pour remporter le ſuperflu de cette même nourriture.

Les nerfs les plus conſidérables ſont la troiſiéme paire des Modernes, qui eſt la ſeconde des Anciens, que l'on nomme *moteurs de l'œil.* Ils prennent leur origine de la baſe de la ſubſtance médullaire près de l'entonnoir; & ſortant du crane, ils entrent dans l'orbite, ſe diſperſent dans tous les muſcles deſtinez à mouvoir l'œil, & fourniſſent auſſi quelques rameaux aux muſcles des paupieres.

La quatriéme paire des Modernes, qu'on nomme *pathétiques des yeux*, qui naiſſent de la partie ſupérieure de la ſubſtance médullaire, près des protubérances orbiculaires, & entrant dans l'orbite, s'inſerent entierement dans le grand oblique ſupérieur. On les nomme *pathétiques*, parce qu'on croit qu'ils ſont la cauſe de ces mouvemens involontaires des yeux qu'on remarque dans l'amour, dans la haine, dans la crainte, dans la colere, dans la triſteſſe, & dans les autres paſſions:

la différence des moteurs eſt qu'ils ne ſervent que lorſqu'on a deſſein de regarder quelque objet.

Outre ces nerfs, *la cinquieme paire* des Modernes, qui eſt la troiſiéme paire des Anciens, ne ſe diſtribue pas ſeulement au palais, aux narines, aux autres parties de la face, & à preſque tous les viſceres, elle envoye encore des rameaux aux yeux. Cette paire ſort des côtez de la protubérance annulaire par un trou aſſez ample derriere les pathétiques des yeux : elle a pluſieurs fibres, *molles* & *dures*, qui s'aſſemblent & forment un faiſceau, dont il ſe détache un rameau qui ſe porte aux yeux, où il diſtribue quelques branches à la cornée & aux glandes lacrimales, comme je l'ai déja dit; & le reſte de ce rameau *ophtalmique* ayant paſſé par-deſſus ces glandes, s'engage dans les cavitez du nez.

La *ſixiême paire* des Modernes, ou la quatriéme des Anciens, qui ſort de la plus baſſe partie de la protubérance annulaire, & paſſant hors du crane par le même trou que les nerfs de la trois & quatriéme paire, ſe termine auſſi en partie dans l'orbite & au muſcle abducteur de l'œil ; pendant que l'autre partie s'uniſſant avec quelques ramifications de la *cinquiéme paire*, forme avec elles le principe du nerf intercoſtal.

Enfin il ſe jette encore dans les muſcles des paupieres & du front, un rameau de la partie dure de la *ſeptiéme paire*, qui eſt la cinquiéme des Anciens, après que cette partie eſt ſortie du trou dont l'iſſue eſt entre l'apophiſe *maſtoïde* & *ſtiloïde*, & qu'elle a fourni quelques ramifications à l'oreille externe, à la face, & autres parties.

Les arteres qui ſe portent aux yeux viennent des diviſions de la carotide, dont le tronc extérieur fournit des rameaux aux paupieres, de même qu'aux autres parties de la face & aux tem-

pes ; & le tronc intérieur étant entré dans la tête, envoye un rameau qui accompagne le nerf optique, & se distribue à tout l'œil

Et les veines se déchargent, sçavoir celles des paupieres, des glandes, & quelques autres dans les jugulaires externes, & quelques autres dans les jugulaires internes.

CHAPITRE VI.

Du globe de l'œil, & 1°. de ses membranes communes.

LE globe de l'œil est composé de membranes, de parties transparentes, & d'une humeur. On divise ordinairement les membranes en *communes* & en *propres*. On en compte deux communes, *la conjonctive*, & *l'innominée* ; mais sans m'arrêter à ce nombre, je dirai qu'il y en a une *troisiéme*, que l'on peut reconnoître de même que les deux autres.

Celle-ci est extérieure, & est une continuité de la membrane particuliere qui revêt la partie intérieure des paupieres, qui se couche sur la conjonctive, s'y attache, & se continue avec elle jusqu'au bord de la cornée transparente ; & même la surpeau dont elle est recouverte, qui est très-délicate, recouvre aussi toute la cornée transparente, comme je l'ai déja dit en parlant des paupieres. Quoique cette membrane soit fort mince, & qu'elle soit fortement unie à la conjonctive, en tirant ou étendant les paupieres, on la reconnoît aisément par les rides qu'elle forme, & qui se terminent où elle finit, c'est-à-dire au bord du cercle de la cornée transparente : si même on se donne un peu de peine, on la séparera

de la conjonctive, en l'écorchant cependant, de la même maniere qu'on sépare la membrane innominée. Il n'est pas non plus difficile de reconnoître cette surpeau qui recouvre cette membrane & la cornée transparente: les *phlyctenes*, qui sont de petites vessies pleines d'eau qui s'élevent sur la superficie de la cornée transparente & sur le blanc de l'œil, & dont quelques-uns ont quelquefois leur centre au bord de la cornée transparente, & occupent en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, sont des preuves de son éxistence.

La seconde est dite *conjonctive*, parce qu'elle retient l'œil dans l'orbite. Elle naît du péricrane, ou plutôt elle en est une continuité. Elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite jusqu'au bord de la cornée transparente. Cette membrane se voit dans toute son étendue après qu'on a levé les muscles orbiculaires des paupieres.

La troisiéme est appellée *innominée*, par un caprice des Anatomistes, qui appellent de ce nom les parties ausquelles il ne leur plaît pas d'en donner. Elle est formée par les tendons des muscles de l'œil, qui se convertissent en une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive, ausquelles elle est adhérente, & se continue ainsi jusqu'au bord de la cornée transparente, comme je l'ai dit en parlant des muscles droits.

Ces trois membranes unies & jointes ne semblent en composer qu'une, qu'un Anatomiste peut cependant diviser comme je viens de le dire; & on a coutume de l'appeller du nom de la principale qui est la conjonctive: ce qui fait que beaucoup d'Anatomistes ne reconnoissent que *la conjonctive*, d'autres *la conjonctive & l'innominée*, ausquelles j'ajoute *la troisiéme* ci-dessus.

On appelle encore cette partie de la conjonctive que l'on voit en ouvrant l'œil, *le blanc de l'œil*, à cause de la blancheur des membranes dont il eſt composé. Et c'eſt à cause de ces trois membranes appliquées les unes ſur les autres, & particulierement de l'extérieure qui eſt la plus lâchement étendue, que dans les ophthalmies violentes, le blanc de l'œil croît quelquefois & s'étend ſi deméſurément, qu'il couvre toute la cornée tranſparente.

Le tronc extérieur de la carotide fournit auſſi à la conjonctive le ſang néceſſaire pour ſa nourriture, de même qu'aux paupieres, par quantité de petits rameaux ſouvent imperceptibles qui ſe conduiſent de différens endroits ſur la ſuperficie de cette membrane, dont cependant les principaux partent du côté du grand angle de l'œil; & le ſuperflu de ce ſang eſt reporté par les veines dans les jugulaires externes.

CHAPITRE VII.

2°. *Des membranes propres, & 1°. de la cornée.*

LEs membranes propres ſont trois; *la cornée, l'uvée, & la rétine.*

La *cornée* eſt la plus grande de ces membranes, puiſque c'eſt elle qui forme le globe de l'œil. Elle eſt dure & épaiſſe, ſon épaiſſeur n'eſt pas égale; elle l'eſt davantage vers ſon fond, & elle diminue inſenſiblement en approchant en devant. Elle eſt opaque par-derriere, polie & tranſparente par-devant; d'où vient que quelques Anatomiſtes la diviſent en ſa partie tranſparente qu'ils appellent *cornée*, & en ſa partie opaque qu'ils nomment *ſclérotique* ou *dure*: mais je ne la

reconnois ici que pour une ſeule & même membrane.

Elle eſt entre-tiſſue de toutes ſortes de fibres, d'où vient qu'il eſt difficile de la déchirer uniment, comme toutes les autres membranes qui ont une épaiſſeur un peu conſidérable ; on eſtime qu'elle eſt compoſée de pluſieurs pellicules appliquées les unes ſur les autres, dont le nombre ne ſe peut déterminer. Il eſt cependant bien difficile de diviſer la cornée opaque par pellicules, par la quantité de fibres qui la traverſent : & la tranſparente au contraire ſe diviſe un peu plus aiſément ; car avec la pointe de la lancette couchée de plat, on en peut lever deux & trois épaiſſeurs, & même plus, ſans percer l'œil. On s'en peut figurer un bien plus grand nombre : mais comme ces diviſions artificielles ne ſont qu'arbitraires, elles ne ſont pas tout-à-fait capables de perſuader ; il faut donc avoir recours à la raiſon tirée de l'expérience. On ſçait par expérience que la cornée tranſparente eſt ſouvent travaillée de puſtules & d'abſcès ; & comme ces petites tumeurs qui ſont plus ou moins enfoncées, ſont ſujettes à s'applatir & même à faire fuſée, on juge qu'elles ſe trouvent entre des pellicules ; parce qu'autrement l'humeur qui cauſe ces petites tumeurs, trouvant un obſtacle égal de toutes parts, formeroit néceſſairement & toujours une tumeur ronde.

Cette membrane forme une ampoule qui contient les autres parties intérieures de l'œil, & c'eſt ce que l'on appelle *le globe de l'œil*, dont la rondeur n'eſt pas exacte ; car la partie tranſparente de la cornée s'éleve en une boſſe qui excede la ſuperficie ſphérique de la partie opaque. Cette boſſe dans l'homme, & dans la plupart des animaux quadrupedes, fait partie d'un cercle dont

le diametre, si ce cercle étoit entier, seroit moindre d'une huitiéme partie ou environ, que le demi diametre du cercle formé par la partie opaque de la cornée : & dans les oiseaux elle est si éminente, que le diametre de son cercle n'égale qu'environ le demi diametre de la partie opaque. Ainsi suivant que cette bosse est éminente ou déprimée, c'est-à-dire selon qu'elle fait partie d'un plus grand ou d'un moindre cercle, on voit les objets ou plus petits, ou plus gros, ou de plus loin, ou de plus près, comme je le dirai ci-après.

Cette bosse de la partie transparente de la cornée exceptée, le globe de l'œil se trouve rond en tout sens dans l'homme & dans les animaux quadrupedes; mais dans les oiseaux & dans les poissons, il est applati de devant & derriere.

La cornée, contre le sentiment de Dulaurent, a des arteres qui viennent du rameau de la carotide, qui accompagnent le nerf optique en sortant du crane, & qui lui fournissent sa nourriture, & des veines qui se déchargent dans les jugulaires, & qui remportent le superflu de cette même nourriture. Les plus considérables de ces vaisseaux se jettent particulierement vers sa partie postérieure aux environs du nerf optique, où ils forment différentes ramifications, dont les unes s'étendent par toute la cornée & finissent entre ses pellicules, & les autres pénetrent en biaisant ces mêmes pellicules, & entrent dans le globe de l'œil, pour se distribuer à l'uvée, à la rétine, & aux autres parties intérieures, comme je le dirai dans la suite.

Outre ces vaisseaux, il s'insere en cette membrane quelques rameaux de nerfs, qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquiéme paire. Ces rameaux ayant accompagné le nerf optique,

ſe diſtribuent en partie au fond de cette membrane, & ſe répandent à ſa ſuperficie extérieure & intérieure ; & le reſte la pénétrant entierement en d'autres endroits, ſe porte à l'uvée & au cercle ciliair, comme je le dirai ci-après.

C'eſt à la partie poſtérieure de cette membrane qu'eſt l'entrée du nerf optique pour ſe jetter audedans du globe de l'œil : en pénétrant cette membrane, il s'y attache fortement, enſorte qu'on ne l'en peut ſéparer.

C'eſt ce qui a fait dire auſſi à quelques Anatomiſtes modernes, que la cornée n'eſt autre choſe qu'une extenſion ou dévelopement de la membrane extérieure de ce nerf : ce que je ne leur accorde pas ; parce que ſi cela étoit, cette membrane devroit être douée d'un ſentiment plus exquis que celui qu'elle a, & ſa ponction dans l'abaiſſement des cataractes ſeroit inſuportable aux malades, ce qui n'eſt pas, puiſqu'ils ne reſſentent qu'une médiocre douleur, quoique cette membrane ſoit dure & aſſez épaiſſe : je pourrois même aſſurer qu'ils n'en reſſentiroient preſque pas, ſi ce n'étoit qu'on eſt obligé de piquer le blanc de l'œil, dont les membranes qui le compoſent ſont d'un ſentiment très-exquis, mais dont la douleur eſt ſuportable lorſqu'on les pique, à cauſe de leur peu d'épaiſſeur qui eſt bientôt pénétrée par l'éguille.

L'union qui ſe remarque dans l'implantation de ce nerf, ne peut être non plus un argument de l'extenſion de ſa membrane ; cette union étant auſſi néceſſaire que celles qui ſe rencontrent dans toutes les autres parties de notre corps, même de nature bien différente, comme des ligamens & des tendons avec les os, ſans qu'on puiſſe dire pour cela que les os prennent leur naiſſance des ligamens ou des tendons.

D'ailleurs, s'il étoit vrai que la cornée fût une production de la membrane extérieure du nerf optique, il s'ensuivroit que dans les oiseaux & dans quelques poissons dont la partie opaque de la cornée se convertit en partie en os, & dans d'autres animaux oú elle se trouve cartilagineuse, la membrane extérieure de ce nerf, que l'on supose former la cornée, deviendroit osseuse ou cartilagineuse; ce qui seroit absurde: quand même on objecteroit qu'on voit d'autres membranes, comme celle qui forme la fontanelle chez les enfans, & des tendons, comme ceux des muscles des cuisses & des jambes dans les oiseaux, se convertir en os quand ils vieillissent; parce qu'on ne s'est jamais avisé de dire que les membranes qui forment la fontanelle fussent une production de la dure-mere, quoiqu'elle y soit attachée, & que les tendons des muscles fussent une suite des nerfs.

Il est donc bien plus probable de dire que cette membrane est formée dès la premiere conformation, de même que les autres parties de notre corps, & qu'elle est d'une nature particuliere, ne s'y en rencontrant point de semblable dans le reste du corps, comme on peut le connoître en comparant cette membrane avec les ligamens des articles, les aponévroses des muscles, les membranes qui les envelopent, celles qui recouvrent les os, & généralement toutes les autres membranes.

Quand je dis que c'est à la partie postérieure de la cornée qu'est l'entrée du nerf optique, je l'entends dans l'homme particulierement, dans le chien, & dans quelques autres animaux qui ont le cerveau plus gros que d'autres à proportion de leur corps, chez lesquels cette entrée est presque directement opposée au trou de l'uvée;

car dans la brebis, le bœuf, & autres animaux quadrupedes, dans les oiſeaux & dans les poiſſons, elle ſe trouve plus à côté du globe en tirant vers le nez, aux uns plus, aux autres moins.

CHAPITRE VIII.

2°. *De l'uvée.*

LA membrane qui eſt immédiatement au-deſſous de la cornée, ſe nomme *rhagoïde* ou *uvée*, pour la reſſemblance à la peau qui recouvre un grain de raiſin, & dont on a ſéparé la queue; & *choroïde*, parce que de même que le chorion environne & contient l'enfant dans la matrice, & ſert d'appui aux vaiſſeaux qui lui portent la nourriture, cette membrane contient les parties principales deſtinées à la vue, & reçoit & affermit les vaiſſeaux qui ſe doivent diſtribuer à ces mêmes parties.

Elle eſt beaucoup plus mince que la cornée, & eſt très-délicate, ſe déchirant aiſément. Elle paroît fort obſcure en toutes ſes parties, enſorte qu'elle ne permet l'entrée de la lumiere que par ſon trou qui eſt en ſa partie antérieure, & cela à l'occaſion d'une couleur noire dont elle eſt enduite, qui dans l'homme & dans pluſieurs animaux rend cette membrane fort noire, qui d'elle même ne l'eſt pas, comme on peut le connoître en lavant ou ratiſſant cette couleur qui ſe ſépare aiſément. Cette membrane ne ſe trouve pas également enduite de cette couleur en toutes ſes parties: il y en a davantage en ſa partie extérieure qui touche la cornée, & dans la ſurface intérieure de l'iris, que dans ſa partie intérieure du côté de la rétine, & dans la partie antérieure

de l'iris : même dans le bœuf & divers autres animaux, l'uvée se trouve de diverse couleur du côté qu'elle touche la rétine, & dans ceux là il se rencontre très-peu de cette teinture noire.

Cette membrane tapisse tout le fond de la cornée dont elle imite la figure, & elle ne s'en sépare qu'à l'endroit où elle forme l'iris, où elle est plus épaisse & plus forte qu'en sa partie postérieure. Elle s'attache à la cornée en différens endroits. Dans son fond, elle est intimement unie à la circonférence de l'entrée du nerf optique; ensuite elle n'est plus attachée que par les vaisseaux, je veux dire par les nerfs, les artères & les veines qui passent au-travers de la cornée, & se jettent en cette membrane; & lorsqu'elle est parvenue vers la fin de la cornée opaque, elle s'attache en rond sur & près de son bord, & cela par le moyen d'un cercle en maniere de petite couronne, qui est d'une substance différente de l'uvée, pour ensuite s'en séparer & former l'iris.

L'iris est cette partie de l'uvée que l'on voit au-travers de la cornée transparente, ainsi nommée à cause de la diversité ou du mélange des couleurs qui s'y remarquent, qui sont ou bleues, ou jaunes, ou vertes, ou noires, &c. & l'on croit que ces couleurs suivent la diverse température du cerveau & des yeux, & qu'elles sont plus ou moins vives selon que les esprits sont plus ou moins agitez. La couleur dominante de l'iris donne le nom à l'œil; ainsi on appelle un *œil bleu*, quand l'iris est plus mêlé de bleu, &c.

On remarque au milieu de l'iris un trou qui est toujours rond en l'homme, & qui dans quelques animaux est oblong ou d'autre figure, qu'on appelle *pupille* ou *prunelle*. Ce trou se dilate & se resserre : il se dilate dans les ténebres, & lorsque l'on est exposé à une foible lumiere, ou lorf-

qu'on regarde des objets qui ſont près de l'œil ; il ſe reſſerre lorſque la lumiere eſt forte, ou que l'on regarde des objets fort éloignez. Il paroît noir dans l'homme & dans les animaux dont l'uvée eſt noire ; parce que les rayons de lumiere paſſant par ce trou, & traverſant l'humeur aqueuſe, le criſtalin & le corps vitré, ne trouvent point de corps au-delà capable de les réfléchir au-dehors, la rétine qu'ils ébranlent en l'illuminant, ne le pouvant, & l'uvée qui eſt noire s'oppoſant à cette réflection.

L'uvée depuis ſon fond juſqu'au cercle ciliaire, paroît tiſſue de quantité de petites fibres qui ſemblent différentes de ſes fibres membraneuſes, qui ayant abandonné la circonférence de l'entrée du nerf optique où elles ſont attachées, ſe conduiſent en biaiſant un peu de derriere en devant ; & avant que d'avoir atteint *le cercle ciliaire*, quelques-unes de ces fibres ſe réfléchiſſent, & forment des eſpeces d'*œillets* ou *volutes*, à peu près ſemblables à ces œillets formez par ces petites lignes que l'on remarque en la ſurpeau de la partie intérieure du bout des doigts. Cette diſpoſition de fibres me fait conjecturer que cette partie de fibres n'a point de mouvement, comme quelques-uns le penſent ; parce que ſi cela étoit, ces fibres ſe porteroient toutes, ſans changer leur premier ordre, juſqu'au cercle ciliaire.

Quand ces fibres, différentes des membraneuſes, ont atteint le cercle ciliaire, elles s'y attachent fortement, & ſe gliſſent en lignes droites & paralleles par le travers de la ſuperficie intérieure de ce cercle ; & parvenues vers ſa partie antérieure, elles s'en ſéparent, ſe réfléchiſſent, & ordonnées en maniere de petits rayons fort courts, elles s'inſerent tout auſſitôt autour de la membrane du corps vitré, à l'endroit où elle ſe

double pour embraſſer le criſtalin. Ces fibres ayant abandonné le cercle ciliaire, paroiſſent plus groſſes, plus blanches, & elles ſont ſi tendres qu'elles ſe rompent très-aiſément; & cela d'autant plus qu'elles ne ſont contenues ni affermies par les fibres membraneuſes de l'uvée.

Entre toutes les fibres qui ſe gliſſent par le travers du cercle ciliaire, il y a des petites canelures remplies de cette teinture noire dont j'ai parlé ci-devant. Il y en a de ſemblables ſur la membrane du corps vitré à l'endroit oû ce cercle ſe colle ſur cette membrane, & qui répondent aux premieres : enſorte que quand ce cercle eſt uni à la membrane du corps vitré, ces canelures forment des eſpeces de conduits qui ſe trouvent toujours remplis de cette teinture noire : d'oû vient que lorſqu'on a ſéparé ce cercle du corps vitré, il reſte ſur ce corps des lignes noires diſpoſées comme des cils, que la plupart de nos Anatomiſtes, faute de les avoir bien examinées, appellent *fibres ciliaires*. Ce ne ſont point ces lignes que j'appellerai *fibres* ou *procès ciliaires*, mais bien ces fibres blanches & molles dont je viens de parler.

A l'égard des fibres membraneuſes de l'uvée, elles paſſent au-delà du cercle ciliaire, & forment *l'iris*. Ce ne ſont pas ces ſeules fibres qui conſtituent l'iris; j'en remarque encore d'autres dans ſa partie intérieure, & d'autres dans ſa partie antérieure, qui tiennent des routes différentes, & qui font que l'uvée eſt beaucoup plus épaiſſe & plus forte à l'endroit de l'iris, qu'en ſa partie poſtérieure.

La délicateſſe de toutes ces différentes fibres de l'iris eſt ſi grande, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer les unes des autres pour connoître leur nature : mais quand une partie fuit mon ſcalpel, je l'abandonne, & pour connoître ce que c'eſt,

j'ai recours à la raiſon. Ainſi conſidérant le mouvement de l'iris lorſque la pupille ſe dilate ou ſe reſſerre pour regarder les objets proches ou éloignez, je conçois qu'il faut qu'il y ait des parties pour faire ces mouvemens ; & comme je ne vois pas qu'il en vienne d'ailleurs, j'infere que ces parties ſe doivent trouver dans l'iris même.

En effet, après avoir ratiſſé & lavé la partie intérieure de l'iris pour en ôter la noirceur dont elle eſt enduite, je remarque des fibres différentes de celles dont j'ai parlé ci-devant, qui partent de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & ſe terminent en ligne droite vers le bord de la circonférence de la pupille ; je conclus que ce ſont des *fibres motrices*, dont la diſpoſition eſt fort propre à dilater le trou de l'uvée, lorſque ces fibres agiſſant vers leur principe ſe racourciſſent.

Dans les vieillards, chez leſquels ces fibres acquierent une conſiſtance un peu plus forte, on les diſtingue aiſément au-travers de l'iris, ſe ſervant de bonnes lunettes ou d'une loupe de verre, quand la vûe n'eſt pas aſſez perçante, & on les voit diſpoſées par rayons très-bien ordonnez ; on obſerve même leurs mouvemens.

Si ces fibres ſont capables de dilater la pupille, il faut néceſſairement qu'il y en ait d'autres qui la reſſerrent, puiſque ces mouvemens ſuivent notre volonté, quoique nous n'y faſſions point d'attention ; mais comme ces fibres ne ſe peuvent démêler dans un œil d'homme, à cauſe de leur petiteſſe & de leur confuſion, j'ai recours à un œil de bœuf dont la pupille eſt oblongue ; & après avoir enlevé toute la cornée tranſparente, & ratiſſé & lavé la partie antérieure de l'iris, j'ouvre un peu la pupille, & je reconnois par la diſpoſition de quelques rides qui s'y forment, me

ſervant d'une loupe de verre pour les mieux obſerver, qu'il doit y avoir à la partie antérieure de l'iris de part & d'autre de la pupille quelques fibres pour former ces rides. Et comme ces rides ſemblent partir d'un des angles arrondis de la pupille, ſe conduire autour de cette pupille de part & d'autre, & ſe terminer à l'autre angle, je n'ai point de peine à concevoir que les fibres qui font ces rides, ont leur naiſſance du côté d'un de ces angles de la pupille, & qu'elles s'inſerent vers l'autre angle; que leur attache commune eſt à la circonférence de la partie extérieure du cercle ciliaire; qu'elles ſont unies les unes aux autres comme les fibres qui compoſent un muſcle; & que leur diſpoſition doit être aſſez ſemblable aux fibres qui forment les muſcles orbiculaires des paupieres. Je puis donc vrai-ſemblablement conjecturer que ce ſont ces fibres qui en ſe racourciſſant, reſſerrent & ferment la pupille dans les animaux qui l'ont oblongue ou en fente.

Je puis encore conjecturer, que dans l'homme & dans les animaux qui ont la pupille ronde, ces fibres doivent ſe croiſer, & avoir différentes origines & inſertions, pour me ſervir des termes des Anatomiſtes lorſqu'ils parlent des muſcles, pluſieurs attaches communes au cercle ciliaire, & même diſpoſition entre toutes celles qui partent d'un même lieu, & s'inſerent en celui qui lui eſt oppoſé, pour pouvoir reſſerrer la pupille en rond; parce que je ſçai que la nature agit toujours uniformément dans la conſtruction des parties qui doivent avoir un même uſage.

C'eſt à ces différentes fibres de l'iris qu'on doit attribuer la cauſe efficiente de la dilatation & du reſſerrement de la pupille, & non point à la différente action de la lumiere, qui d'elle-même n'eſt point capable de produire ces mouvemens, mais

mais ſeulement d'exciter dans la rétine une certaine ſenſation qui ſeroit ſouvent confuſe, ſi cette lumiere n'étoit modifiée en paſſant par la pupille ; & c'eſt à l'occaſion de cette ſenſation que l'ame eſt mue à dilater & reſſerrer la pupille au degré néceſſaire pour perfectionner la viſion.

Outre ce que je viens de dire de l'iris, il faut encore remarquer que les fibres membraneuſes de l'uvée, qui paſſent au-delà du cercle ciliaire, & qui forment l'iris, en occupent le milieu, & ſe continuent juſqu'au bord de la pupille où elles forment comme un petit ourlet, & que les fibres motrices ne vont pas juſqu'au bord, mais ſe terminent auprès: ce qui fait que l'iris eſt ſi mince & ſi tendre aux environs de la pupille, que dans les moindres efforts extérieurs, ou pour peu que l'on touche le bord de la pupille lorſque l'on abaiſſe les cataractes, ce bord eſt ſujet à ſe déchirer juſqu'au lieu où s'inſerent les fibres motrices ; & quand cela arrive, la pupille change de figure.

Comme l'uvée eſt attachée autour de l'entrée du nerf optique, nos Anatomiſtes croient auſſi qu'elle eſt formée par l'extenſion & dévelopement de la membrane délicate de ce nerf; quoiqu'on ne voye aucun rapport entre cette membrane & la membrane intérieure du nerf optique. Mais cette maniere d'expliquer l'origine des parties étant induſtrieuſe, il ne faut pas s'étonner que quelques Anatomiſtes modernes ſe plaiſent à l'exagérer. Pour moi je croi que l'uvée, de même que la cornée, eſt formée des principes communs dès la premiere conformation ; & je ne ſçaurois me perſuader (ſi ce que ces Anatomiſtes avancent étoit vrai) comment les malades pourroient ſouffrir les piqures, inciſions & déchiremens de cette membrane enſuite de quelques

playes ou contusions de l'œil, qui causeroient sans doute de très-cruelles douleurs ; puisque pour peu qu'on touche un nerf découvert & sain, les douleurs en sont insuportables. Je ne veux pas nier cependant, que le nerf optique ne s'attache à cette membrane comme à la cornée, puisque cela est en effet; mais les membranes ou envelopes de ce nerf finissent oú elles s'attachent, & on ne les peut conduire plus loin.

Les arteres qui vont à l'uvée, comme je l'ai déja dit, passent au-travers de la cornée en quantité d'endroits : une partie se distribue à l'uvée & au cercle ciliaire, & l'autre partie pénetre cette membrane, & se porte à la rétine. La plûpart des arteres qui se portent au cercle ciliaire, après avoir pénétré la cornée, font deux & trois lignes de chemin entre cette membrane & l'uvée, sans être attachées ni à l'une ni à l'autre de ces membranes; & ces arteres par leurs battemens, font des impressions à la partie intérieure de la cornée, de la même maniere que celles qui se remarquent à la superficie intérieure du crane, faites par le battement des arteres qui rampent sur la dure-mere. Les veines qui suivent les ramifications des arteres, ressortent au-travers de la cornée, pour se décharger ensuite dans les jugulaires.

Cette membrane reçoit aussi des nerfs qui viennent du rameau opthalmique de la cinquiéme paire qui se porte à la cornée, & dont plusieurs scions ayant abandonné cette membrane, se dissеminent en plusieurs endroits de l'uvée & au cercle ciliaire. Les plus considérables sont ceux qui se portent au cercle ciliaire ; & on en remarque aussi quelques-uns qui après avoir pénétré la cornée, se glissent de même que les arteres & les veines, entre cette membrane & l'uvée, ayant

que de se jetter dans le cercle ciliaire. On distingue toutes ces fibres nerveuses des arteres & des veines, quand on sépare l'uvée de la cornée, par leur blancheur & leur dureté : d'ailleurs, celles qui se portent au cercle ciliaire, se font reconnoître trop aisément pour en douter. Il y a apparence que ce sont une partie de ces nerfs qui en se distribuant dans chaque fibre motrice de l'iris, leur portent ces esprits animaux, comme parlent les Médecins, nécessaires pour leurs mouvemens.

CHAPITRE IX.

4. *De la rétine, & par occasion du nerf optique.*

AVant que de décrire *la rétine*, je dois faire connoître *les nerfs optiques*, puisque cette membrane semble en être véritablement une continuité.

Cette paire de nerfs est la premiere des Anciens, & la seconde des Modernes. Ils prennent leur origine au défaut des corps cannelez, de la partie supérieure de cette substance médullaire que Galien appelle *le lit des nerfs optiques :* & descendant & s'avançant en devant, s'unissent près de *l'entonnoir* au-dessus de *la selle de l'os sphénoïde*, ils se séparent après & sortent aussitôt du crane, entrent dans l'orbite, & s'inserent au fond de la cornée.

Ces nerfs sont les plus gros de tous ceux qui sortent du cerveau ; ils sont aussi les plus fournis de cette substance médullaire qui se rencontre dans les autres nerfs, d'où vient qu'ils semblent plus mous, & se revêtent comme les autres nerfs de la *dure* & de la *pie-mere*.

Les Anatomistes disputent si leur union se fait,

ou en se croisant, c'est-à-dire si un de ces nerfs qui naît du côté droit du cerveau passe à l'œil gauche, & celui qui sort du côté gauche s'insere à l'œil droit; ou par un mélange de leur moëlle, ou par un simple attouchement. Mais l'observation que Vesale a faite dans une femme qui avoit l'œil droit émacié dès son bas âge, & le gauche parfaitement sain, dont le nerf optique de l'œil émacié étoit beaucoup plus petit que celui de l'œil sain, depuis l'œil émacié jusqu'à la naissance de ce nerf, & au côté droit de cette union, décide la chose, & fait connoître que leur union se fait par un simple attouchement de leur moëlle.

On demande à quoi sert cette union. Ceux qui se flattent de connoître les desseins de la nature, comme s'ils avoient été appellez en son conseil, nous disent 1° que cette union est faite afin que l'espece visible reçûe en chaque œil ne parût point double: 2°. afin qu'un œil venant à manquer, tous les esprits animaux des deux nerfs se puissent distribuer à l'autre: 3°. pour les assurer mutuellement dans leur route qui est longue.

Leur premiere raison se détruit d'elle-même, si on considere d'autres nerfs destinez à d'autres sens, comme par exemple ceux de l'ouye, ne font pas appercevoir une double sensation, quoiqu'ils tiennent des routes opposées l'une à l'autre. Leur seconde ne se soutient pas mieux, puisqu'elle suppose une communication réciproque de leurs conduits ou pores, ou bien une détermination volontaire de ces esprits, ce qui ne se peut prouver: d'ailleurs, quand ces esprits qui ne peuvent plus couler dans l'œil malade, seroient déterminez à se joindre à ceux de l'œil sain, il faudroit que les pores du nerf de cet œil sain fussent disposez pour les contenir tous. Leur troisiéme raison est la plus probable.

Le nerf optique, comme les autres nerfs, devient plus solide à mesure qu'il s'éloigne de son origine. La maniere dont il s'implante dans la cornée, & pénetre l'uvée, fait bien connoître que ces membranes ne sont pas des dévelopemens de celles qui le recouvrent, comme je l'ai déja dit ci-dessus. Et pour s'en assurer encore davantage, il ne faut que prendre un œil tiré de son orbite; & aprés en avoir séparé les muscles, la graisse, & les autres parties qui s'attachent en dehors, fendre le nerf optique jusques en son milieu, & continuer de suite l'incision par la cornée, l'uvée & la rétine, jusques à ce qu'on puisse séparer le globe en deux hémispheres: on distinguera alors les différentes substances de toutes ces membranes, & on verra manifestement que les envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent, sans s'étendre dans la cornée ni dans l'uvée; on verra même deux petites lignes des deux côtez de ce nerf, qui en sont comme les termes.

A l'égard de la retine, il n'en est pas de même: car quoiqu'il semble d'abord que le nerf optique finisse tout à coup après qu'il a pénétré l'uvée, on voit cependant sortir de l'extrêmité de ses fibres moëlleuses un tissu délié & fort tendre en maniere de membrane, que l'on croit avec raison être un dévelopement ou une dilatation de ces mêmes fibres: du moins il est constant que ces fibres en forment la plus grande partie, & c'est ce tissu que l'on appelle *la rétine*.

Cette membrane est située immédiatement au-dessous de l'uvée; elle embrasse toute la partie postérieure du corps vitré, à la membrane duquel elle est attachée par quelques fibres très-tendres dans les endroits où ce corps se joint au cercle ciliaire; & elle se termine enfin autour du cercle ciliaire auquel elle s'attache.

Dans les enfans nouveau-nez, elle eſt d'une conſiſtance extraordinairement tendre, & elle l'eſt un peu moins dans les adultes. Si cette membrane ne paroît pas tout-à-fait ſi blanche que les fibres moëlleuſes du nerf optique dont elle tire ſon origine, on peut croire que ſon humidité en eſt la cauſe.

On remarque pluſieurs petites branches de vaiſſeaux, qui rampent ſur ſa ſuperficie extérieure, & qui lui fourniſſent le ſang néceſſaire pour la nourrir : ces vaiſſeaux viennent des arteres & des veines qui pénetrent la cornée & l'uvée aux environs du nerf optique.

Comme cette membrane paroît être une extenſion des fibres moëlleuſes du nerf optique, qu'elle eſt blanche dans l'homme & dans beaucoup d'animaux, qu'elle eſt fort tendre, & qu'elle eſt ſituée immédiatement derriere le corps vitré ; nos Anatomiſtes modernes y ont établi le ſiege de la vûe, & avec juſte raiſon : en effet, c'eſt la ſeule partie capable de recevoir les images des objets, je veux dire les impreſſions de ces rayons de lumiere réfléchis & différemment modifiez par les différentes ſuperficies des corps qu'ils frapent, comme je le dirai plus au long ci-après.

CHAPITTE X.

5. *Des parties ou corps tranſparens*, & 1. *du corps vitré.*

IL y a dans l'œil deux parties ou corps tranſparens, le *vitré* & le *criſtalin.* Le *corps vitré* eſt un compoſé de membranes & de fibres tranſparentes, qui contiennent une humeur à peu près ſemblable à l'humeur aqueuſe.

Les membranes & les fibres de ce corps sont si délicates & si transparentes, qu'il est impossible de les distinguer de l'humeur qu'elles renferment : ainsi il est nécessaire de se servir de quelque artifice pour tâcher de découvrir à peu près leur disposition. Voici de quelle maniere j'y procede.

1°. Je prens un corps vitré séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort, je le pose sur un ais, où étant il prend une figure ronde & platte, & petit à petit laisse écouler une humeur assez semblable à l'humeur aqueuse. J'examine d'où peut venir cette humeur, & je m'apperçois qu'elle suinte de toute sa superficie, desorte qu'en quelque endroit que je pose mon doigt, je l'en retire mouillé. Comme cet écoulement se fait très-lentement, ce corps demeure long-tems sans recevoir une diminution sensible : je pique ce corps en plusieurs endroits, & je remarque que du côté des ouvertures que j'ai faites, cette humeur s'écoule un peu plus abondamment, & que ce corps s'émince davantage dans les environs de ces ouvertures, pendant que les endroits non piquez se conservent aussi un peu plus dans leur épaisseur : j'augmente les piquures, & ce corps se vuide entierement, & un peu plus promptement que lorsqu'il n'est point piqué.

2°. Je prens un autre corps vitré séparé comme dessus, je le presse entre les doigts, & je sens quelque chose qui se rompt au-dedans ; & quand je le pique en quelques endroits & que je le presse doucement, j'en exprime abondamment l'humeur qui y est contenue.

3°. Je prens un troisiéme corps vitré séparé comme dit est, je le plonge dans de l'eau presque bouillante : je remarque d'abord qu'il est échauffé, qu'il se ramasse & s'arrondit, & qu'il devient

un peu plus ſolide; je fais enſuite bouillir l'eau, & j'obſerve qu'à meſure qu'elle boult, il diminue de ſa groſſeur, augmente en ſolidité, conſerve ſa rondeur & beaucoup de ſa tranſparence; & ſi je continue l'ébullition, il diminue enſorte qu'il n'en reſte pas plus gros qu'un petit pois.

De toutes ces expériences je tire ces conſéquences. 1°. Que la membrane qui recouvre le corps vitré, eſt poreuſe en toutes ſes parties: ce qui fait que l'humeur en ſuinte de toutes parts quand on poſe ce corps ſur un ais, & qu'il diminue promptement quand on le fait bouillir dans de l'eau; parce que l'humeur qui ſe raréfie par la chaleur de l'eau, eſt obligée de ſortir abondamment par les pores de ſa membrane.

2°. Que le corps vitré, outre la membrane particuliere qui l'envelope entierement, a d'autres membranes ou fibres membraneuſes qui le traverſent en tout ſens, & qui s'attachent à ſa membrane extérieure, ou en ſont des productions: d'où vient que ce corps s'arrondit & devient plus dur, quand ſes fibres échauffées par l'eau bouillante ſe racourciſſent; & que quand je preſſe ce corps entre les doigts, je ſens quelque choſe audedans qui ſe rompt.

3°. Que ces membranes ou fibres membraneuſes doivent former quantité de petites cellules pour contenir cette humeur; parce que ſi elle n'étoit contenue qu'entre des interſtices de fibres, elle s'écouleroit promptement, ſitôt que la membrane qui recouvre ce corps eſt rompue en quelqu'une de ſes parties.

4°. Enfin que ces cellules ſe communiquent réciproquement les unes aux autres par des trous ou canaux fort petits: d'ou vient que quand on a percé ou rompu la membrane qui recouvre ce corps en quelques endroits, ces cellules ſe vui-

dent toutes ſucceſſivement; & quand on le preſſe doucement, que l'humeur s'en écoule un peu plus abondamment.

Ces raiſons ſont, ce me ſemble, aſſez fortes, pour perſuader que le corps vitré n'eſt point une humeur congelée ou épaiſſie, comme on le croit ordinairement; mais, comme je l'ai dit, un composé de membranes, de fibres, & d'une humeur fluide. Dans le Chapitre ſuivant je rapporterai encore quelques expériences pour prouver ce que j'avance.

Le corps vitré occupe tout cet eſpace qui ſe trouve entre le cercle ciliaire, le criſtallin, & la rétine, c'eſt-à-dire les deux tiers ou environ du globe de l'œil: comme il eſt fort fléxible, il s'accommode aiſément à la figure du lieu qu'il occupe; ainſi ſa partie poſtérieure eſt ſphérique, & ſa partie antérieure eſt enfoncée où eſt logé le criſtallin.

Il eſt, comme je l'ai dit, recouvert entierement d'une membrane: cette membrane à l'endroit du cercle ciliaire s'y trouve attachée & à la rétine, par le moyen des procès ou fibres ciliaires. En ce même endroit elle ſemble ſe diviſer en deux membranes, dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré ſur laquelle eſt enfoncé le criſtallin, & l'autre paſſe par-deſſus le criſtallin, l'embraſſe entierement, & le tient fermement attaché au corps vitré: ce qui eſt fort aiſé à reconnoître après qu'on a ôté ces deux corps tranſparens hors du globe de l'œil, ſans les ſéparer l'un de l'autre.

Quelques Anatomiſtes donnent des arteres & des veines à cette menbrane, ce que je n'ai pas de peine à croire, puiſque je ſuis perſuadé que toutes les parties membraneuſes ſe nourriſſent de ſang; mais il faudroit des yeux de linx pour les

distinguer. Je ne dirai rien ici de l'origine de cette humeur qui est renfermée dans le corps vitré, me réservant d'en parler au Chapitre 14, & j'expliquerai l'usage de ce corps au Chap. 21.

CHAPITRE XI.

6. *Du cristallin.*

L'Examen peu exact que nos Anciens ont fait du *cristallin*, est la cause qu'ils ont peu connu cette partie ; car n'examinant que son écorce, je veux dire sa transparence, sa mollesse, & sa viscosité lorsqu'ils le broyoient sous les doigts, ils ont conclu que ce n'étoit qu'une humeur épaissie & congelée de même que le corps vitré. J'ai déja fait voir que le corps vitré n'étoit pas une humeur épaissie, mais une partie composée de membranes, de fibres, & d'une humeur fluide ; & présentement je vais faire connoître que le cristallin est un corps d'une nature toute particuliere, & dont la structure est si réglée, qu'elle se rencontre toujours semblable non-seulement dans l'homme, mais aussi dans tous les animaux qui jouissent de la vûe.

Comme la mollesse & la transparence de ce corps sont trop grandes pour le pouvoir anatomiser dans l'état qu'il se trouve naturellement, je cherche des moyens pour lui ôter cette mollesse & cette transparence, & j'y réussis en ces deux manieres.

1°. Je fais chauffer de l'eau jusques à ce qu'elle soit prête à bouillir, je plonge dedans un cristallin séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort : sitôt qu'il y est, je vois que sa superficie commence à blanchir ; je fais bouil-

fur l'eau quelques bouillons, & j'obferve que fa blancheur augmente de même que fa folidité : je continue encore l'ébullition quelques momens, & je retire enfuite ce criftallin de l'eau ; je m'apperçois que fa fuperficie eft un peu inégale & raboteufe, & du refte je le trouve folide, blanc, fans aucune transparence, confervant la figure qu'il avoit avant l'ébullition, & en état d'être anatomifé comme je le dirai ci-après.

2°. J'ouvre l'œil d'un homme ou d'un animal, j'en tire le corps vitré & le criftallin que j'y laiffe attaché fans offenfer la membrane qui les joint, même le cercle ciliaire que j'ai foin de conferver entier le plus qu'il m'eft poffible ; j'en fépare cependant la plus grande partie de l'uvée à caufe de fa noirceur : je plonge le tout dans une eau compofée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau-forte mêlées enfemble : peu de tems après, la membrane qui recouvre le corps vitré & embraffe le criftallin, devient un peu trouble, enfuite le criftallin blanchit & s'affermit toujours de plus en plus, jufqu'à ce qu'il foit entierement pénétré par l'acide de l'eau-forte, alors il demeure dans une même confiftance : je laiffe ainfi le tout pendant vingt-quatre heures, je le retire enfuite hors de l'eau, & j'obferve fans diffection :

1°. Que la membrane qui recouvre le criftallin, eft une continuité de la membrane du corps vitré, comme je l'ai dit au Chapitre précédent.

2°. Que la face intérieure du cercle ciliaire eft légérement collée fur la membrane du corps vitré ; & en détachant doucement ce cercle, je remarque affez diftinctement que les cannelures qui font entre fes fibres droites & paralleles répondent à celles qui font fur la membrane du corps vitré, comme je l'ai ci devant dit ; & je

vois auſſi comme ces mêmes fibres ſe réfléchiſſent, & s'inſerent auſſitôt à cette membrane à l'endroit où elle ſe diviſe pour embraſſer le criſtallin, c'eſt-à-dire vers les côtez de ce corps.

3°. Que le corps vitré eſt fort peu altéré, ſa membrane étant ſeulement un peu trouble & blanche, comme je viens de le dire, auſſi-bien que quelques fibres membraneuſes qu'on remarque en dedans de ce corps, & qui ſemblent partir de différens endroits de ſa membrane vers ſa partie poſtérieure & un peu latérale, & s'unir enſemble vers ſa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie poſtérieure du criſtallin. Cette diſpoſition de fibres forme ainſi une eſpece de cône, dont la pointe répond au criſtallin, & la baſe à la partie poſtérieure de ce corps vitré; elles l'empêchent par ce moyen de s'allonger comme il feroit, & de preſſer ou de pouſſer le criſtallin trop en devant. Quand même on éleve le criſtallin, le ſoutenant par les côtez, & que le corps vitré y eſt encore attaché, il ſe forme une enfonçure vers le milieu de la baſe du cône, ce qui marque que ces fibres ſont plus courtes en cet endroit. A l'égard des autres fibres membraneuſes, on n'y peut obſerver aucune diſpoſition particuliere, parce qu'elles conſervent trop leur tranſparence.

Je fends enſuite en quatre parties, avec la pointe de la lancette, la membrane qui couvre le criſtallin, après quoi le criſtallin s'échape de lui même, ſans que je puiſſe remarquer aucune attache, ou vaiſſeaux, ou fibres; ce qui me fait connoître qu'il n'eſt joint à aucune partie, étant ſeulement contenu dans le lieu qu'il occupe, par la membrane qui le recouvre.

J'examine anatomiquement ces deux criſtallins préparez; je m'attache plutôt à celui qui eſt

préparé avec l'eau-forte, parce qu'il se développe plus aisément, que ses fibres sont plus souples, & que sa superficie n'est point altérée; aussi est-ce la meilleure maniere de le préparer. Je remarque d'abord que le cristallin n'est autre chose qu'un amas & assemblage de plusieurs *pellicules* ou *écailles*, comme on voudra les appeller, qui sont fort minces & polies, qui forment chacune leur sphere, & qui sont renfermées les unes dans les autres, de la même maniere que plusieurs boëtes d'une même figure, & de différentes grandeurs, ou comme les différentes lames ou pellicules qui composent un oignon. Toutes ces pellicules sont formées par quantité de fibres courtes & fort déliées, qui vont de derriere en devant ou de devant en derriere, comme on voudra l'entendre; & c'est cette conduite de fibres qui est la cause qu'on peut rompre le cristallin de devant en derriere, & plus difficilement de travers.

Je dévelope ainsi par pellicules tout le cristallin jusques à son centre, & j'observe en le dévelopant que ces pellicules ont moins de solidité vers sa superficie, & qu'elles s'endurcissent à mesure qu'elles approchent du centre, que leur couleur est d'un beau blanc, & que quand on les regarde avec un verre convexe, ce blanc paroît un peu bleuâtre; que le centre est fort dur, & qu'il conserve encore un peu de sa transparence. J'observe encore que les fibres qui forment ces pellicules, sont plus grosses vers les côtez du cristallin, & qu'elles diminuent en approchant en devant & se portant en derriere. Il semble même que celles des pellicules superficielles ne se joignent pas en devant & en derriere avec celles qui leur sont opposées.

Voilà donc ce que j'observe dans les cristallins préparez de la premiere ou seconde maniere.

Mais avant que de passer outre, je suis bien-aise de dire en faveur de ceux qui voudront préparer des cristallins de la seconde maniere, qu'on peût augmenter ou diminuer la quantité d'eau-forte qu'on mêle avec l'eau commune; il faut seulement observer que quand on en met trop, le cristallin est sujet à se fendre, même la membrane qui le recouvre se rompt, du reste il se prépare également; & quand on en met moins, il est plus long-tems à se préparer, mais toutes ses parties demeurent en leur entier. On peut aussi faire tremper les cristallins seuls, quand on ne veut examiner que cette partie: cependant il est meilleur de les laisser envelopez de la membrabrane qui les tient attachez au corps vitré, parce que leur superficie se conserve plus égale: ce qui n'arrive pas de même quand on les fait bouillir; car qu'ils soient envelopez ou non, leur superficie est toujours inégale, parce que la membrane qui les recouvre se rompt le plus souvent dans l'eau chaude; aussi cette préparation quoique plutôt faite ne vaut pas l'autre, tant par cette raison, que parce que le cristallin se desseche davantage, ce qui fait que les fibres ne se dévelopent pas si bien. On remarquera aussi que le cristallin ne se dissout nullement, tel tems qu'on le laisse tremper; j'en ai laissé pendant trois mois entiers dans l'eau ci-dessus dite, sans que j'y aye observé aucune diminution.

Je veux bien encore ajouter ici une maniere de préparer l'œil, qui est une suite de celle de l'infusion, & par laquelle presque d'une seule fois on peut voir & anatomiser toutes les parties intérieures du globe. Pour cet effet, je sépare de l'orbite le globe de l'œil, je nettoie bien toute la superficie extérieure de la cornée de muscles, de graisse, & des autres parties inutiles pour cette

expérience, & je laiſſe ſeulement le nerf optique aſſez long. Je perce avec un ſtilet pointu ce nerf en ſon milieu ſelon ſa longueur juſques dans le globe, je ſeringue par ce trou l'eau ſuſdite, que je tiens plus forte en ne mettant ſur une partie d'eau forte que deux parties d'eau commune, & cela à cauſe qu'elle s'affoiblit aſſez par le mélange de l'humeur aqueuſe, & j'y en introduis tout autant que je puis; je lie après cela ce nerf pour empêcher aucune humeur de ſortir, & je laiſſe ainſi cet œil pendant trois ou quatre jours ſans y toucher, & alors il eſt en état d'être anatomiſé.

Par cette préparation, la cornée tranſparente blanchit & devient fort trouble, le criſtallin blanchit & durcit comme dans la préparation précédente, la membrane du corps vitré devient un peu trouble & blanche auſſi bien que les fibres dont j'ai parlé, la rétine ſe caille en quelque maniere & blanchit, & tous ces changemens de couleur donnent plus de facilité à diſtinguer les autres parties intérieures du globe.

Pour anatomiſer un œil ainſi préparé, je coupe en rond la cornée tranſparente près de la cornée opaque; & l'ayant enlevée, j'obſerve le criſtallin & la partie antérieure de l'uvée qui forme l'iris dans leur ſituation naturelle: je fens enſuite la cornée opaque depuis cette ouverture juſques auprès du nerf optique, laiſſant l'uvée entiere, enſuite je la coupe en rond à une ligne de diſtance de l'attache du cercle ciliaire, & je remarque les nerfs, les arteres & les veines qui paſſent au-travers de la cornée, & qui ſe diſſeminent dans l'uvée & au cercle ciliaire: je coupe auſſi l'uvée en long & de travers, & j'apperçois la rétine qui eſt blanche, plus épaiſſe du côté de ſon origine, & diminuant inſenſiblement à meſure qu'elle

s'avance vers le cercle ciliaire; j'obſerve encore qu'elle eſt d'une conſiſtance comme de lait caillé, & que cette ſubſtance caillée que je crois être ſa partie moëlleuſe, ſe ſépare aiſément de certaines fibres un peu plus dures, qui avec pluſieurs ſcions de vaiſſeaux qui ſe communiquent les uns aux autres, forment une eſpece de lacis qui ſe porte juſques au cercle ciliaire: j'examine enſuite le cercle ciliaire & le corps vitré, & enfin j'anatomiſe le criſtallin, & j'obſerve en ces parties toutes les choſes ci-devant dites.

Après avoir examiné le criſtallin préparé comme deſſus, je l'examine encore ſans aucune préparation, & dans l'état qu'il ſe trouve naturellement dans l'œil.

Je remarque 1°. qu'il eſt ſitué au milieu de la partie antérieure du corps vitré, vis-à-vis le trou de l'uvée: qu'il eſt retenu fermement en ce lieu par la membrane du corps vitré, qui comme je l'ai déja dit, ſe diviſe en deux membranes, dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré, & l'autre paſſe par-deſſus le criſtallin, & l'embraſſe de telle ſorte qu'il ne peut changer de ſituation.

2° Que de toutes les parties de notre corps, c'eſt la ſeule que je connoiſſe qui n'a point de continuité avec aucune de ſes parties voiſines, n'étant attaché par aucuns ligamens ni membranes, & ne recevant aucuns vaiſſeaux, mais étant ſeulement contenu & affermi dans le lieu qu'il occupe par la membrane du corps vitré, comme je le viens de dire, ſans y être nullement adhérent; ce qui ſe connoît quand on fend cette membrane; car le criſtallin s'en échape ſans aucune violence, & ſans qu'on y puiſſe remarquer aucunes attaches.

3°. Que ſa figure dans l'homme & dans pluſieurs

animaux, eſt ronde & déprimée, approchant en quelque façon de celle d'une lentille: ainſi il a deux faces, dont l'antérieure qui eſt la plus petite, eſt plus déprimée; & la poſtérieure qui a plus d'étendue, eſt plus éminente, & un peu allongée en maniere d'un cône; c'eſt cette face qui eſt enfoncée dans le corps vitré. Il ne faut pas s'imaginer que ces deux faces forment chacune une portion tout-à-fait réguliere de cercle, comme quelques-uns l'ont crû: car ſi on coupe un criſtallin en deux parties égales (ce qui eſt fort aiſé, ſe ſervant d'un criſtallin préparé avec l'eau ci-deſſus dite) qu'on en applique une moitié ſur un carton, & qu'on en trace la figure avec un ſtilet pointu qu'on tourne tout à l'entour, on aura le profil naturel du criſtallin, & on en reconnoîtra la différence.

4°. Qu'il eſt d'une ſubſtance très-pure & très-tranſparente, imitant en cela le criſtal, d'où lui vient ſon nom: que cette ſubſtance, quoique molle, a aſſez de conſiſtance pour ſe contenir aiſément en ſes propres bornes, & qu'apparemment elle eſt diſpoſée par pellicules formées par des fibres courbes, puiſqu'elle ſe rencontre ainſi lorſqu'elle eſt endurcie par l'ébullition ou par les acides; qu'elle eſt différente en ſon centre & en ſa ſuperficie, quoiqu'également diaphane, étant plus tendre & molle en ſa ſuperficie, & plus ſolide en ſon centre, comme on peut le reconnoître dans un criſtallin nouvellement tiré d'un œil, dont on ſépare aiſément la ſuperficie, qui paroît comme une gomme ou colle fondue & fort épaiſſe, dont la quantité ramaſſée enſemble fait à peu près un tiers de tout le criſtallin.

Je remarque enfin que quoique le criſtallin ſoit d'une ſubſtance molle, très-pure & très-tranſparente, qu'il s'endurciſſe par la chaleur de l'eau

& par les acides; il a encore cela de particulier, que les particules qui le composent sont si pressées les unes contre les autres, qu'il est un des corps les plus pesans qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, à proportion de son volume; comme on le connoît lorsqu'on le plonge dans un verre plein d'eau, au fond duquel il se précipite aussi promptement que feroit une pierre. J'en ai même plongé dans l'esprit de vitriol & dans l'eau-forte, qui sont les liqueurs les plus pesantes que je connoisse, & il s'y est précipité également.

Je dirai à l'occasion de la pesanteur du cristallin, que le corps vitré n'est pas à beaucoup près si pesant; car si on le plonge dans de l'eau, il y flote à peu près comme fait la cire: ce qui fait connoître que son volume pese aussi à peu près comme un semblable volume d'eau.

Que le cristallin se nourrisse, je crois que personne n'en doute; mais de sçavoir d'où il peut tirer sa nourriture, puisqu'il n'est adhérent à aucune partie, c'est une question que nos Auteurs n'ont guéres éclaircie. J'en donnerai mes conjectures ci-après au Chapitre quatorziéme, & j'expliquerai l'usage de cette partie au Chapitre vingt-uniéme.

CHAPITRE XII.

De l'humeur aqueuse.

CE que j'ai dit dans les deux Chapitres précédens du corps vitré & du cristallin, suffit, ce me semble, pour prouver que ce ne sont point des humeurs congelées & plus ou moins épaissies, comme on se l'est persuadé: car si par hu-

meur on entend une ſubſtance liquide qui s'engendre ſelon nature dans le corps de l'animal, de l'aliment digéré, & qui ſert pour la nourriture du corps ou pour d'autres uſages; il eſt conſtant qu'on ne peut mettre le criſtallin ni le corps vitré au nombre des humeurs, puiſqu'ils n'ont point la fluidité requiſe aux humeurs, & qu'au contraire ils ſe contiennent aiſément dans leurs limites, ayant chacun leur propre ſtructure, comme je l'ai ſuffiſamment prouvé ci-deſſus: ainſi on ne doit reconnoître dans l'œil qu'une ſeule humeur, qui à cauſe de ſa pureté, de ſa tranſparence & de ſa conſiſtance, ſe nomme *l'humeur aqueuſe.*

Il ne faut pas cependant ſe perſuader que cette humeur reſſemble entierement à de l'eau; elle a une viſcoſité que l'eau n'a pas; & j'ai toujours reconnu cette viſcoſité dans l'opération de l'abaiſſement des cataractes, où il ſort de cette humeur plus ou moins par le trou qu'on a fait avec l'éguille. J'ai même percé de propos délibéré des yeux d'animaux vivans, pour m'en éclaircir davantage, chez leſquels j'ai trouvé que cette humeur étoit pareillement viſqueuſe. Il eſt vrai qu'elle l'eſt plus ou moins, ſelon que ces animaux ſe portent plus ou moins bien; & cette différence ſe remarque même chez les hommes, comme je l'ai ſouvent expérimenté. Ajoutez que ſi on recueille une quantité ſuffiſante d'humeur aqueuſe, qu'on la faſſe évaporer à feu doux, il reſtera une gelée qui fera aſſez connoître la nature de cette humeur.

L'humeur aqueuſe remplit tout cet eſpace qui ſe rencontre entre la cornée tranſparente, le criſtallin, & les côtez antérieurs du corps vitré; ainſi la partie de l'uvée qui forme l'iris, baigne dans cette humeur. Elle ne peut paſſer au fond de l'œil, parce que le corps vitré l'occupe entie-

rement; d'où vient que dans les oiseaux chez lesquels le corps vitré est un peu plus petit, à proportion du globe de l'œil, que dans l'homme & dans les autres animaux, l'humeur aqueuse se rencontre aussi-bien au fond de l'œil comme à la partie antérieure, quoiqu'en moindre quantité, parce qu'elle doit chez eux remplir l'espace que le corps vitré ne peut entierement occuper.

Lorsque cette humeur s'écoule par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle se diminue par quelque violente maladie, ou par une extrême vieillesse, le globe de l'œil s'affaisse, l'iris se ride, & les malades ont plus de peine à discerner les objets. Fort souvent elle se r'engendre assez promptement lorsqu'elle s'est écoulée, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, & j'en rapporterai même quelques exemples dans la suite, ou qu'elle s'est diminuée par maladie, lorsque les malades viennent en convalescence, & alors la vûe se rétablit; mais quand elle s'est diminuée par une extrême vieillesse, il est rare qu'elle se r'engendre. Nos Auteurs en citent cependant quelques exemples.

De dire précisément d'où cette humeur vient, il me seroit assez difficile, puisque les parties qui la fournissent, ou plutôt qui la filtrent de la masse du sang, sont d'une délicatesse si grande, qu'il est impossible d'en connoître parfaitement la structure. Je n'en ai que des conjectures, qui sont d'autant plus probables, qu'elles s'accordent à la disposition commune de l'œil, & à la regle générale des filtrations; je les expliquerai ci-après au Chapitre 14, & je parlerai de l'usage de cette humeur au Chapitre 21.

CHAPITRE XIII.

Du cercle ciliaire.

EN décrivant l'uvée, la rétine, & les deux corps tranſparens, je me ſuis vû engagé de parler du *cercle ciliaire*, parce que toutes ces parties s'y attachent; enſorte que ce cercle ſemble être un lien commun pour les retenir dans la ſituation qu'elles doivent garder. Mais comme je n'en ai pas fait une deſcription ſuivie, ne la pouvant faire entierement avant que d'avoir décrit ces mêmes parties; j'ai jugé à propos, pour donner une idée moins confuſe de cette partie, & pour mieux faire comprendre ſon uſage, d'en faire de nouveau une hiſtoire abregée & ſuivie, auparavant que d'établir mes conjectures touchant la nourriture des deux corps tranſparens, & l'entretien de l'humeur aqueuſe.

Le *cercle ciliaire* eſt une maniere de petite couronne qui entoure l'uvée avant qu'elle forme l'iris, & qui ſemble faire partie de l'uvée même, qui eſt cependant d'une ſubſtance différente, & qui colle & attache cette membrane ſur le bord de la partie intérieure de la cornée opaque avant qu'elle devienne tranſparente.

On diſtingue ce cercle par le dehors de cette membrane, lorſqu'on la ſépare de la cornée, & après même qu'elle en eſt ſéparée; car il eſt blanchâtre dans l'homme & dans quelques animaux: on le diſtingue auſſi à l'occaſion de cette membrane, où on voit ſes attaches avec la rétine & avec la membrane du corps vitré.

Deſorte que la ſubſtance qui forme ce cercle, pénetre l'uvée, je veux dire qu'elle paſſe entre les

interſtices des fibres de l'uvée qui ſe continuent à l'iris, qui ſont entierement remplis de cette ſubſtance; ou ſi on veut l'entendre autrement, que ces fibres de l'uvée paſſent au-travers de la ſubſtance de ce cercle. C'eſt de-là que quelques Anatomiſtes ont crû que l'uvée finiſſoit à ce cercle, & que l'iris n'étoit jointe à l'uvée que par ſon moyen, faiſant ainſi deux membranes diſtinctes de l'uvée : mais dans la deſcription que j'ai ci-devant faite de l'uvée, j'ai tout compris ſous une ſeule membrane, tant pour ne point multiplier les membranes, que parce que j'eſtime que les fibres moyennes de l'iris ſont une continuité des fibres membraneuſes de l'uvée.

J'ai dit, en parlant de l'iris, que ces fibres motrices intérieures prenoient leur naiſſance de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & que ſes fibres motrices extérieures avoient leur attache commune à la circonférence de la partie antérieure & externe de ce cercle: & en parlant des fibres de l'uvée, qu'il y en avoit qui ſe gliſſoient en lignes droites & paralleles par le travers de la ſuperficie intérieure du même cercle ciliaire, & qu'étant parvenues vers ſa partie antérieure, elles ſe réfléchiſſoient & s'inſeroient auſſitôt à la membrane du corps vitré. Je ne décrirai pas plus au long ces particules, puiſqu'elles le ſont déja au Chapitre huitiéme où on aura recours; je dirai ſeulement que ce ſont ces dernieres fibres qu'on doit appeller *fibres* ou *procès ciliaires* à cauſe de leur diſpoſition, & non point ces lignes noires couchées ſur le corps vitré, comme je l'ai déja dit.

Ce ſont ces fibres ou procès ciliaires qui s'attachant autour de la membrane du corps vitré, à l'endroit où elles ſe diviſent pour recouvrir le criſtallin, ſemblent retenir ce même criſtallin dans la ſituation qu'il garde.

C'eſt autour de la partie intérieure de ce cercle que ſe termine la rétine, comme je l'ai dit ci-devant en parlant de cette membrane.

Ce cercle reçoit un grand nombre de nerfs, d'arteres & de veines, dont j'ai ſuffiſamment parlé au Chapitre 8.

Si on conſidere la ſtructure particuliere de ce cercle, & l'union qu'il a avec toutes les parties ci-devant dites, on jugera d'abord que ſon uſage eſt d'attacher l'uvée à la cornée, de donner naiſſance ou de ſervir d'appui aux fibres motrices de l'iris, de ſervir à l'inſertion de la retine, & enfin de tenir comme ſuſpendu le criſtallin vis-à-vis de la pupille: mais ſi on conſidere ſa ſubſtance qui eſt blanchâtre & glanduleuſe, & nullement de la nature des ligamens, le nombre des nerfs, des arteres & des veines qui ſe jettent en cette partie, & que l'on faſſe attention ſur la diſpoſition des fibres ou procès ciliaires, on conclura ſans doute qu'il doit avoir quelqu'autre uſage, comme je le vais dire en expliquant la maniere dont je penſe que les deux corps tranſparens ſe nourriſſent, & que l'humeur aqueuſe eſt entretenue.

CHAPITRE XIV.

Conjectures touchant la nourriture des deux corps tranſparens, & de l'entretien de l'humeur aqueuſe.

LA tranſparence du corps vitré & du criſtallin, qui eſt ſi grande & ſi pure qu'elle imite en cela celle du verre & du criſtal, ſeroit ſans doute altérée, ſi le ſang ſe portoit dans ces deux corps dans le même état qu'il ſe rencontre dans les arteres; & les hommes & les animaux qui jouiſſent de la vûe, verroient tous les objets teints de cette

couleur rouge qui se rencontre dans la masse de leur sang. Il est donc nécessaire que le sang se dépure avant que d'arriver en ces parties, c'est-à-dire qu'il se dépouille des parties inutiles à la nourriture de ces deux corps; & que ce qui se fait pour l'ordinaire dans les autres parties qui reçoivent leur nourriture immédiatement des arteres, se fasse pour celles-ci dans des parties étrangeres.

Il n'est pas nécessaire que je prouve ici, qu'il y a dans la masse du sang autant de particules différentes de notre corps; que dans presque toutes les parties il s'y rencontre une certaine disposition de pores propres à laisser écouler les seules particules capables de nourrir chaque partie: que ces particules sont ordinairement dans une quantité plus grande qu'il n'en est besoin pour la nourriture ou l'entretien des parties qui les reçoivent: que ces particules sont disposées à s'unir aux parties pour lesquelles elles sont destinées, par le ferment naturel qui se rencontre dans chaque partie, qui n'en admet qu'autant qui lui en est nécessaire pour sa nourriture, pendant que le surplus se décharge dans les veines qui sont ouvertes pour le recevoir: & que ce ferment n'est autre chose que le résidu de ces particules prêt à être uni à ces mêmes parties, qui se perpétue continuellement. On demeure assez d'accord de toutes ces choses dans le tems que j'écris; & d'ailleurs cela me conduiroit trop loin, & me feroit sortir des bornes qu'un Anatomiste doit se proposer: je me contenterai donc de les supposer pour faire connoître l'opinion dans laquelle je suis, & d'en faire l'application au sujet que je traite.

Je dirai donc que de tout ce grand nombre de vaisseaux qui traversent la cornée, très-peu passent au-delà de l'uvée, qu'on n'en remarque quel-

quelques petits rameaux qui rampent sur la rétine, & qu'on n'en voit point qui se portent au cristallin ni au corps vitré. Il est cependant probable qu'il s'en porte à la membrane qui recouvre ces deux corps, puisqu'on sçait par expérience que les membranes se nourrissent du sang qui se porte chez elles immédiatement par les arteres, & que si on ne les voit pas, c'est qu'elles sont si petites qu'elles fuyent les sens. La preuve de ceci se reconnoît dans le blanc de l'œil, où on ne remarque que quelques vaisseaux, & dans la cornée transparente où on n'en remarque aucuns, quand ces membranes sont dans leur état naturel : cependant dans les inflammations de ces parties, on les voit manifestement rougir, & on y remarque en même tems un nombre infini de petits vaisseaux. Et quoique j'estime que la membrane qui recouvre les deux corps transparens, reçoive des vaisseaux pour la nourrir, on ne doit pas inférer que ces vaisseaux soient capables d'entretenir l'humeur qui se rencontre dans le corps vitré, & de nourrir le cristallin ; ils seroient trop petits pour entretenir de si grandes parties à proportion de cette membrane ; puisque quand elle seroit toute ramassée ensemble, elle ne feroit pas la milliéme partie de ces deux corps.

Ainsi puisque le grand nombre des vaisseaux qui traversent la cornée, se termine dans l'uvée ou au cercle ciliaire, il est probable que ce n'est pas seulement pour nourrir ces parties ; elles n'ont pas besoin d'une si grande quantité de sang ; l'uvée est trop mince, & le cercle ciliaire a trop peu d'étendue pour en tant consommer. Il faut donc que ce sang reçoive dans ces parties quelque préparation, pour delà être transmis dans les corps transparens. Voici comment je conçois la chose.

Je considere l'uvée comme un grand filtre,

dont les petites fibres qui s'étendent depuis le fond de cette membrane jusques au cercle ciliaire, & qui sont différentes de ses fibres membraneuses, sont autant de canaux particuliers: desorte que le sang artériel se portant en cette membrane, s'y dépouille de certaines particules inutiles pour la nourriture des corps transparens, qui rentrent suivant la loi de la circulation dans les veines, pendant que les autres particules pures, transparentes, & propres pour la nourriture de ces corps, se filtrent au-travers des pores disposez à les laisser écouler, entrent dans ces canaux particuliers, & se portent jusques au cercle ciliaire.

Je considere le cercle ciliaire comme un autre filtre, qui étant de la nature des glandes, & recevant un grand nombre de nerfs & d'arteres, filtre abondamment une autre ou une semblable liqueur aussi lymphatique, qui entrant dans les canaux dont je viens de parler, qui selon toute apparence sont ouverts du côté de ce cercle, puisqu'ils y sont intimement unis, se mêle avec cette autre humeur nourriciere qui vient de l'uvée; & ces deux humeurs unies n'en composant plus qu'une, continuent leur route par les fibres ciliaires, qui sont les suites de ces canaux de l'uvée, & se distribuent aux deux corps transparens.

La maniere dont ces deux corps reçoivent leur nourriture, est différente. Le corps vitré la reçoit immédiatement des fibres ciliaires, qui s'ouvrent sitôt qu'elles ont pénétré sa membrane, & la répandent régulierement dans toutes ses cellules: ainsi ce corps se nourrit ou s'entretient de même que les autres parties continues de notre corps.

Il n'en est pas de même du cristallin, qui étant

séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, comme je l'ai dit en parlant de l'anatomie de cette partie, ne la reçoit que par *imbibition :* car le suc nourricier ne peut être qu'épanché par les fibers ciliaires entre cette membrane & le cristallin; desorte qu'à mesure que cette humeur s'épanche, le cristallin en est incontinent imbibé de même qu'un corps poreux qu'on feroit infuser dans une liqueur, & ainsi il se nourrit & s'entretient d'une maniere différente des autres parties de notre corps.

Que des fibres ciliaires les unes s'ouvrent dans le corps vitré, & les autres dans cette bourse qui contient le cristallin, on le peut vrai-semblablement conjecturer, puisque ces fibres s'inserent justement au lieu où la membrane du corps vitré se divise pour recouvrir le cristallin. Il est vrai qu'on ne peut justifier ce fait par dissection, parce que ces fibres sont d'une délicatesse trop grande pour souffrir le scalpel.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait connoître les parties qui filtrent le suc qui doit nourrir les deux corps transparens, & les canaux qui le conduisent chez eux; ce suc n'y peut demeurer longtems, comme dans un magazin, sans s'y altérer; il faut, comme les autres humeurs, qu'il se renouvelle, c'est-à-dire qu'il rentre dans la masse du sang, suivant la loi de la circulation, à mesure qu'il s'en filtre de nouveau. Il est donc nécessaire que j'explique comment je conçois que cela se fait.

J'ai prouvé ci-dessus en parlant du corps vitré, que la membrane qui recouvre ce corps est poreuse en toutes ses parties, c'est-à-dire qu'elle est percée de quantité de petits trous : il y a apparence que sa partie qui recouvre le cristallin est percée de même. J'ai fait voir aussi que toutes

les cellules qui sont dans le corps vitré se communiquent les unes aux autres. Ceci posé, je dis que le suc nourricier étant continuellement poussé dans le corps vitré & autour du cristallin par le mouvement du sang, les parties surabondantes de ce suc, ou inutiles à la nourriture de ces deux corps, sont obligées de sortir par les pores de la membrane qui les recouvre, & de s'épancher entre le corps vitré & l'uvée, au-travers même de la rétine qui leur donne librement passage à cause de sa texture rare, & entre le cristallin & la cornée transparente, par les conduits dont je vais parler, pour remplir tout l'espace qui se rencontre en la partie antérieure de l'œil, & tenir le globe de l'œil dans une juste étendue.

C'est cette humeur épanchée au-dedans de l'œil, qu'on nomme *humeur aqueuse.* Voilà donc son origine expliquée, sans avoir recours à ces prétendus conduits ou canaux aqueux que quelques Anatomistes modernes ont publié; voilà comme elle est entretenue; voilà la raison pour laquelle elle ressemble si fort à l'humeur qui est renfermée dans le corps vitré, & pourquoi elle se rengendre si promptement quand elle s'est écoulée par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle s'est diminuée par quelque violente maladie.

J'ai dit ci-dessus au Chapitre huitiéme, en parlant des fibres de l'uvée, qu'entre ces fibres droites & paralleles qui se glissent par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire, il y avoit des petites cannelures, qui répondant à de semblables qui sont sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, formoient des especes de petits conduits toujours remplis d'une teinture noire. C'est par ces conduits que cette humeur qui s'écoule

par la partie postérieure du corps vitré, se communique à la partie antérieure de l'œil; & il ne faut pas croire que cette teinture noire* dont ils sont remplis puisse s'y opposer, puisqu'au contraire cette humeur y coule aussi librement qu'au travers d'un sable délié.

Cette humeur épanchée dans le globe de l'œil étant continuellement augmentée par de nouvelle, ne pourroit y demeurer long-tems sans étendre extraordinairement ce globe : elle est donc contrainte de rentrer dans les veines à mesure qu'il en arrive de nouvelle, pour se mêler de nouveau avec le sang, & suivre son mouvement.

Ceux qui sçavent de quelle maniere les veines répandues dans le foye, la rate, & la verge, sont ouvertes de toutes parts de pores ronds ou oblongs, n'auront pas de peine à concevoir que la même disposition doit se rencontrer dans toutes les veines des autres parties, puisque la circulation s'y doit faire également comme dans le foye, la rate, & la verge : ainsi ils concevront que les petites veines répandues dans l'uvée étant ouvertes de semblables pores, l'humeur épanchée dans le globe de l'œil & pressée d'en sortir, trouvant ces voyes ouvertes, s'y glisse aisément, & rentre dans les veines pour suivre le mouvement circulaire du sang; cette teinture noire dont l'uvée est enduite ne s'opposant pas plus à ce passage que celle qui se trouve dans les conduits ci-dessus dits, étant d'une même nature.

Ce sont-là mes conjectures touchant la nour-

* Sitôt qu'on peut distinguer les yeux dans un fœtus, on apperçoit au-travers de leurs membranes cette teinture noire : ce qui peut faire conjecturer que cette teinture n'est point un excrément, ni simplement une humeur; puisqu'elle se rencontre au moment que les autres parties de l'œil se forment encore.

riture des deux corps tranſparens, l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuſe, & la maniere dont cette humeur alimentaire circule dans le globe de l'œil. Si elles ne plaiſent pas à tout le monde, j'en ſuis tout conſolé. Je ne m'érige pas en maître abſolu: je me contente d'expoſer mes ſentimens; & je demande ſeulement que dans les choſes qu'on ne peut voir ni montrer, il me ſoit permis de propoſer des conjectures vraiſemblables: celles-ci me paroiſſent telles, étant fondées ſur la ſtructure particuliere de l'œil, & ſur la regle générale des filtrations; je m'en ſervirai donc pour expliquer dans la ſuite de ce Traité quelques maladies des deux corps tranſparens.

CHAPITRE XV.

De la vûe.

POur ſçavoir où & comment les objets extérieur agiſſent dans l'œil pour y exciter le ſentiment de la vûe, ce n'eſt pas aſſez d'avoir une connoiſſance parfaite de la ſtructure de cet organe, il faut encore être inſtruit de quelques expériences, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de connoître comment ce ſentiment ſe fait.

On ferme la porte & toutes les fenêtre d'une chambre, enſorte qu'il n'y entre aucune lumiere que par un grand trou de tarriere qu'on fait à la porte ou à un des volets, qui répond ſur une place bien éclairée; on applique & attache ſur ce trou un carton percé d'un trou à laiſſer paſſer un gros pois. On préſente vis-à-vis ce trou une feuille de papier ou un linge blanc, que l'on approche ou recule juſques à ce qu'on voye ſur ce papier

une peinture plate & renversée des objets de dehors.

Si on met entre ce trou & ce papier, à une distance convenable, un verre convexe, on rendra cette peinture un peu plus petite & moins confuse; & si même on met ce verre en dehors au-devant de ce trou, on la rendra aussi moins confuse.

Si on fait promener quelque personne dans la place vis-à-vis de ce trou, ensorte qu'elle s'éloigne ou s'approche de la porte ou de la fenêtre, on verra la peinture de cette personne devenir plus petite & plus confuse quand elle s'éloignera, & plus grande & moins confuse quand elle s'approchera.

Pour concevoir cette expérience, il faut admettre pour principe, que les rayons de lumiere qui rejaillissent de chaque petite partie des objets de dehors, décrivent de toutes parts & à la ronde une infinité, pour parler plus correctement, une multitude incompréhensible, ou bien un nombre qui ne se peut déterminer, de lignes droites, dont chaque petite partie des objets sont autant de centres; desorte que tous les rayons qui viennent des différentes parties des objets, se croisent les uns & les autres en une infinité de lieux & une infinité de distances, sans pour cela s'embarrasser ni les uns ni les autres, & sans cesser de continuer leur chemin en ligne droite.

Il résulte de-là, qu'il n'entre dans cette chambre, que les seuls rayons réfléchis des objets extérieurs qui se croisent aux environs du trou, pour se peindre sur le papier. Et comme les rayons qui partent des parties supérieures des objets, se croisent avec ceux qui partent des parties inférieures, ceux des parties droites avec ceux des parties gauches, & ainsi de tous les autres, &

qu'ils continuent leur chemin en ligne droite, la peinture en doit être renversée, c'est-à-dire que les parties supérieures des objets doivent paroître en bas, celles des parties basses en haut, celles des parties droites à gauche ; & ainsi de toutes les autres.

Mais comme cette peinture est rendue plus petite & moins confuse, quand on met un verre convexe entre le trou & le papier ; il s'ensuit que les rayons de lumiere qui se croisent & passent par ce trou, ne continuent plus leur route en ligne droite, & qu'ils sont rompus par ce verre, & déterminez à s'approcher plus près de la ligne perpendiculaire.

En effet, on sçait par expérience que les rayons de lumiere qui passent d'un milieu transparent, dans un autre dans lequel ils continuent de se mouvoir, qui est ou plus liquide ou plus solide, & sur la surface duquel ils tombent avec quelque obliquité, s'éloignent ou s'approchent de la ligne perpendiculaire.

C'est ce détour qu'on nomme *réfraction*. Comme au contraire la *réfléxion* se fait, quand les rayons de lumiere tombant sur la surface de quelque corps opaque, massif & poli, qu'ils ne peuvent pénétrer, sont obligez de retourner vers le terme d'où ils sont partis, quand ils tombent perpendiculairement; ou de se détourner par une ligne semblable à celle de leur incidence, quand ils tombent obliquement. De-là vient que l'angle de réfléxion est égal à celui d'incidence.

CHAPITRE XVI.

Suite du précedent, contenant des expériences pour prouver la réfléxion & la réfraction de la lumiere.

ON s'assurera de la vérité que j'ai avancée à la fin du Chapitre précedent, par ces expériences, dont une partie est tirée de l'Optique.

Quand le soleil envoye ses rayons sur la porte de la chambre ci-dessus, ensorte qu'il en puisse passer un rayon par le trou du carton, on reçoit en dedans de la chambre ce rayon sur la surface d'un miroir, ou d'un autre corps opaque, massif & poli, posé horisontalement, pendant qu'on fait de la fumée dans les environs, ou que l'on y tamise quelque poussiere légere; & l'on a le plaisir de voir ce rayon, rendu matériel, tomber sur ce corps & s'en réfléchir, & d'en pouvoir même mesurer les angles que l'on trouvera égaux entre eux.

En voici une autre aussi aisée à exécuter, pour montrer de quelle maniere les rayons de lumiere se brisent en passant dans des milieux de différente nature.

On attache au fond d'un bassin ou d'un autre vase, des marques arbitraires, comme des globules de cire, que l'on dispose à certaines distances en ligne droite, selon le diametre du vase: & dans la chambre susdite, on pose horisontalement ce vase au-dessous du rayon du soleil qui passe par le trou du carton, de telle sorte que la ligne des marques soit du côté du soleil, & que le rayon tombe sur la premiere marque. On verse ensuite dans ce vase telle quantité d'eau qu'on veut, après quoi on voit que le rayon qui

tomboit ſur la premiere marque, s'eſt racourci, & a avancé vers le centre du fond du vaſe de deux ou trois marques, & plus même, ſuivant qu'on a mis plus ou moins d'eau; je veux dire qu'il s'eſt approché de la ligne perpendiculaire que l'on feroit tomber au point de ſon entrée dans l'eau.

Si on trouble un peu cette eau enſorte qu'elle ne perde point ſa tranſparence, en y verſant quelques gouttes de lait, ou y jettant quelques grains de ſel de ſaturne, ou de telle autre maniere qu'on voudra, & que l'on faſſe de la fumée aux environs, on verra trois rayons bien exprimez; celui d'incidence, celui de réfléxion qui ſe fait ſur la ſuperficie de l'eau, & celui de réfraction, & comme ce dernier rayon ſe continue en ligne droite depuis qu'il s'eſt briſé à ſon entrée dans l'eau.

Et ſi au milieu du fond de ce baſſin, au lieu de marques on met horiſontalement un morceau de glace de miroir bien étamée, ou quelque table de metal bien poli, qu'on empliſſe ce baſſin d'eau, qu'on le mette comme deſſus au-deſſous de ce rayon, enſorte qu'il frape au milieu de cette glace ou de cette table, troublant tant-ſoit-peu cette eau, & faiſant de la fumée, on verra cinq rayons très-bien diſtinguez, celui d'incidence, celui de réfléxion, & celui de réfraction, comme dans l'expérience ſuſdite; & outre ce, celui de réfléxion qui ſe fait ſur le miroir ou ſur la table, d'angle égal au rayon de réfraction que l'on doit conſidérer ici comme d'incidence, & enfin celui de réfraction qui ſe fait dans l'air à la ſortie de l'eau, & qui s'éloigne de la perpendiculaire, de telle ſorte qu'il ſe trouve parallele à celui de la premiere réfléxion.

Enfin, ſi on fait un petit coffre large d'un pouce & demi ou deux pouces, long de ſept ou huit

pouces, & haut de deux pouces & demi, dont le fond & les deux côtez soient des lames de verre ou de cristal bien égales & unies, & les bouts & soutiens de bois ou d'autre matiere, ayant soin de bien mastiquer les jointures avec de la cire ou autrement; on fera avec cet instrument les trois expériences susdites, y procedant comme je l'ai dit, & on aura la facilité de voir & de pouvoir mesurer par le côté tous les angles des rayons avec un quart de cercle gradué: & outre ce, on verra au-dessous du fond de ce coffret le rayon de la seconde réfraction qui se fait en passant de l'eau dans l'air, & qui s'éloigne de la perpendiculaire; ensorte que s'il étoit prolongé vers le haut, il se trouveroit parallele à celui d'incidence. On remarquera en passant, que la réfraction qui se fait dans la lame du fond du coffret étant très peu considérable, à cause du peu d'épaisseur de cette lame, l'erreur qui se peut rencontrer dans cette expérience est de peu de conséquence.

On s'assurera aussi de la réfraction qui se fait dans le verre & dans le cristal, si on pose horisontalement sur une table située sous le rayon susdit, un carton, ou une feuille de papier sur laquelle on aura tracé une ligne droite divisee à discrétion par degrez; & ayant mis à deux ou trois pouces de distance aux deux côtez de cette ligne deux liteaux de bois d'égale épaisseur, on observera sur quel degré ce rayon tombe; puis mettant sur ces liteaux une table de verre ou de cristal, unie & d'égale épaisseur, on verra ce rayon racourci, tomber un degré ou deux, suivant l'épaisseur de cette table, plus près de la perpendiculaire.

Si on fait les expériences susdites à différentes heures du matin ou de l'aprèsmidi, on remar-

quera que lorſque le ſoleil eſt moins élevé ſur l'horiſon, les réfractions des rayons ſont plus grandes que lorſqu'il eſt plus élevé : & parce que lorſque le ſoleil eſt moins élevé, il envoye ſes rayons plus obliquement ſur la ſuperficie de l'eau, & moins obliquement lorſqu'il eſt plus élevé ; on doit conclure, que plus les rayons de lumiere frapent obliquement la ſuperficie des corps tranſparens, & plus ils ſe briſent & s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée ; & que moins ils la frapent obliquement, & moins auſſi ils ſe briſent.

On le ſçait, & les expériences ſuſdites le confirment, que les rayons qui frapent la ſuperficie des corps tranſparens, ne les pénetrent pas tous ; il n'y a que ceux qui donnent dans les pores de ces corps, qui les pénetrent ; pour tous les autres qui frapent leurs parties ſolides, ils ſe réfléchiſſent comme on l'a vû, & cela d'autant plus que ces rayons y tombent plus obliquement ; parce que dans cette diſpoſition ils rencontrent plus de ces parties ſolides : car il ſeroit difficile que les pores de l'air, par éxemple, correſpondiſſent juſtes aux pores de l'eau qui eſt d'une nature différente.

Mais pourquoi ces rayons en paſſant d'un milieu tranſparent dans un autre milieu auſſi tranſparent, mais de différente nature, ſe briſent-ils ? Pour en trouver la raiſon, il faut conſidérer que comme chaque choſe perſiſte de ſoi-même autant qu'elle peut dans ſa façon d'être ; quand un corps a commencé à ſe mouvoir en ligne droite, il doit continuer à ſe mouvoir ſuivant cette ligne droite ; & quand il s'en détourne, il doit rencontrer quelque obſtacle du côté d'où il s'éloigne : ainſi quand un rayon de lumiere paſſe d'un milieu dans un autre de différente nature & dans lequel il peut continuer ſon mouvement, il doit ſe dé-

tourner du lieu où la résistance est plus grande.

Et comme les rayons de lumiere qui passent dans l'air ont plus d'occasion de perdre de leur mouvement, en le communiquant aux parties de l'air qui les pressent en se déplaçant continuellement : qu'ils en perdent moins dans l'eau, qui en quelque maniere a plus de dureté que l'air, & dont par conséquent les pores sont moins traversez par le déplacement de ses parties: & qu'ils n'en perdent que très-peu dans le verre & dans le cristal, dont les pores sont déja tous disposez pour leur passage, & dont les parties résistent entiérement à leur déplacement; il s'ensuit que la lumiere doit passer plus aisément dans l'eau que dans l'air, & plus aisément dans le verre & dans le cristal que dans l'eau.

De-là vient que lorsque les rayons de lumiere passent obliquement de l'air dans l'eau, ils trouvent plus de résistance du côté de l'angle obtus de leur entrée, que du côté de l'angle aigu, ce qui les oblige à se détourner vers le côté opposé à la plus grande résistance, & ainsi s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée dans l'eau où ils se meuvent plus aisément : & de même quand ils passent obliquement de l'eau dans l'air, comme la résistance dans l'air est toujours plus grande du côté de l'angle obtus, ils sont obligez à se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie de l'eau: mais quand ils tombent perpendiculairement de l'air dans l'eau, ou de l'eau dans l'air, ils ne doivent point se détourner, parce que la résistance est égale de toutes parts; & de même en passant dans le verre & dans le cristal.

CHAPITRE XVII.

Suite des deux précèdens, contenant des expériences pour prouver de quelle maniere la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.

QUand on s'est assuré par les expériences susdites, de quelle maniere les rayons de lumiere se réfléchissent à la rencontre des corps massifs & polis, de quelle maniere ils se brisent en passant dans des milieux de différente nature ; il est aisé de prévoir ce qui doit arriver quand ces milieux ont différentes figures, & d'expliquer tous les effets qui en résultent. Je ne m'arrêterai point à examiner toutes les expériences que l'on peut faire avec des verres différemment figurez ; je me contenterai seulement de faire voir ce qui arrive à l'occasion des corps transparens terminez par des lignes sphériques, cela seul m'étant nécessaire pour expliquer l'usage des deux corps transparens & de l'humeur aqueuse.

Si on tire une ligne droite sur un carton, qu'on fasse un trou au milieu de cette ligne, & deux autres à ses deux extrêmitez, ensorte qu'ils soient également distans de celui du milieu, & qu'ils n'excedent point le diametre du disque du verre dont on voudra se servir ; qu'on applique ce carton au trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & qu'on fasse de la fumée aux environs, on remarquera d'abord trois rayons sortir par ces trois trous. Ensuite si on reçoit ces trois rayons sur un verre convexe, ensorte que celui du milieu tombe perpendiculairement sur la partie la plus éminente du verre, on verra ce rayon du milieu traverser ce verre, & continuer sa route en ligne

droite sans se briser, & les deux rayons extrêmes se détourner à leur entrée dans le verre en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur sortie qui se trouvera plus près du rayon moyen ; & en sortant du verre on les verra encore se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approcher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui en se croisant à une certaine distance, & se diviser ensuite de telle sorte, que le rayon qui étoit du côté droit se trouve à gauche, & celui du côté gauche au droit.

Si par-delà l'union de ces rayons on met un second verre plus convexe, ensorte qu'il reçoive ces trois rayons, on verra celui du milieu continuer aussi sa route en ligne droite, & les deux extrêmes se briser de même, & s'approcher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui, & & se croisent à une certaine distance, plus ou moins éloignée du second verre, que ce verre est moins ou plus convexe. Et si on approche un peu plus près ce second verre de la premiere union, on verra que les rayons extrêmes se briseront moins, & que leur union se fera plus loin de ce verre. Comme au contraire si on éloigne davantage ce second verre de la premiere union, leur réfraction sera plus grande, & ils s'uniront plus près de ce verre.

De cette derniere expérience on peut tirer cette conséquence: Que les rayons qui rejaillissent de chaque petite partie des objets, étant divergens de même que les rayons qui partent de cette premiere union, ils doivent aussi se briser de la même maniere : ainsi en rencontrant un verre convexe près de l'objet d'où ils réfléchissent, ils se brisent moins, & leur union par conséquent se fera plus loin du verre ; & au contraire

rencontrant le verre plus loin, ils se briseront davantage & s'uniront plus près du verre. Et cette conséquence servira à faire concevoir pourquoi les objets ne sont vûs bien distinctement qu'à une certaine distance.

Si au lieu d'un verre convexe on reçoit les rayons qui sortent des trois trous du carton sur un verre concave, ensorte que le rayon moyen tombe perpendiculairement au moyen de ce verre, on verra ce rayon du milieu continuer aussi son chemin en ligne droite, & les deux rayons extrêmes s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur sortie du verre plus éloignée du rayon moyen, & en sortant du verre s'éloigner de la perpendiculaire de leur sortie, de telle sorte qu'ils s'écartent toujours de plus en plus du rayon moyen. Ce qui arrive de même à tous les autres rayons qu'on peut s'imaginer passer dans toutes les autres parties de ces verres.

On voit donc par ces expériences qui ne sont que des suites des précédentes, que le verre convexe a la proprieté d'assembler les rayons de lumiere, c'est-à-dire de les rendre convergens; & le verre convexe au contraire, de les éloigner, c'est-à dire de les rendre divergens.

CHAPITRE XVIII.

Suite des trois précedens, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenues.

EN faisant ces dernieres expériences & quelques-unes des précedentes, on pourra en même tems remarquer tous les rayons qui se réfléchissent de toutes les superficies de tous les

différens milieux au-travers desquels ils passent, & comme les rayons principaux s'affoiblissent toujours de plus en plus : à l'occasion dequoi on verra comment les rayons qui souffrent le plus de réfraction étant reçûs un peu plus loin des verres, font naître toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

On remarquera encore que chaque rayon qui passe par chaque trou du carton, s'élargit insensiblement à mesure qu'il s'éloigne du trou ; & cela parce que tous les rayons qui partent de chaque point de la superficie du soleil, s'en éloignent de toutes parts en une infinité de lignes droites qui se croisent en une infinité de lieux & de distances, comme je l'ai dit ci-dessus en parlant de la lumiere réfléchie qui suit toujours les déterminations de la lumiere seconde ou dérivée, je veux dire de ces rayons qui viennent du corps lumineux : desorte que ce rayon que je suppose seul, est véritablement composé de plusieurs rayons paralleles qui sont traversez par un autre plus grand nombre de rayons qui passent obliquement par ce trou, & qui se croisent aux environs de ce trou. Et comme la distance de la terre au soleil est extrêmement grande, l'angle de leur union est fort aigu, & par conséquent celui de leur desunion : ainsi ce faisceau de rayons ne doit s'élargir qu'insensiblement.

Et que c'est par cette raison que s'il y a trois ou plusieurs trous sur ce carton, disposez en ligne droite ou autrement, les rayons qui passent par ces trous, s'unissent à une certaine distance, & ne forment plus qu'un gros faisceau de rayons ; & si on met l'œil à l'endroit de l'union de ces rayons, on aura le plaisir de ne voir plus qu'un seul trou.

On remarquera enfin qu'il arrive aussi à chaque faisceau de rayonss ce qui arrive à tous en géné-

ral, c'eſt-à-dire que les rayons qui compoſent chaque faiſceau étant divergens en ſortant du trou, en les recevant ſur un verre convexe, ils deviennent convergens, & tendent à s'unir à un certain point qui eſt celui de l'union générale.

Si on doutoit de ce que j'ai avancé touchant l'éloignement des rayons de chaque point de la ſuperficie d'un corps lumineux ; quoique cela ſoit aſſez facile à concevoir par ce que j'en ai dit, on s'en éclaircira encore par cette expérience.

Pendant la nuit on allume une chandelle, on tient auprès de la flamme un carton percé d'un petit trou, on reçoit les rayons qui paſſent par ce trou ſur une feuille de papier blanc qu'on expoſe à une diſtance convenable ; on voit la flamme, la meche, & la partie ſupérieure de la chandelle, peintes foiblement ſur le papier, enſorte que les parties ſupérieures paroiſſent en bas, les inférieures en haut, les droites à gauche, & les gauches à droite ; & à meſure qu'on éloigne ou approche la feuille de papier du trou du carton, cette peinture devient ou plus grande, ou plus petite. Ce qui ne pourroit ainſi ſe faire, ſi pluſieurs rayons ne venoient de différens points de la ſuperficie de la flamme, & ne ſe croiſoient à l'endroit du trou de ce carton.

CHAPITRE XIX.

Suite des quatre précedens, de la nature de la lumiere.

PUiſque la lumiere ſe meut, qu'elle ſe réfléchit à la rencontre des ſuperficies ſolides, & qu'elle ſe briſe en paſſant dans des milieux de différente nature, il s'enſuit que c'eſt un corps qui ſe

meut; & ce corps ne peut être ſimplement l'air agité, puiſque l'air ne peut pénétrer le verre, ce que fait la lumiere : c'eſt donc une ſubſtance ou matiere plus ſubtile, & qui ſe meut avec plus de viteſſe.

Et comme il ſeroit difficile de concevoir que cette ſubſtance ou cette matiere ſe pût porter en un inſtant d'un corps lumineux fort éloigné, comme par exemple du ſoleil juſques à nous; on peut croire qu'elle remplit tous les pores de l'air & des autres corps tranſparens; & que ſi elle n'excite pas toujours le ſentiment de lumiere, quoiqu'elle ſoit actuellement en mouvement, de même que les autres matieres fluides, il y apparence qu'il lui manque alors quelques mouvemens particuliers qui lui ſont abſolument néceſſaires pour ſe faire reſſentir.

On ſçait par les expériences ſuſdites, que le mouvement en ligne droite eſt néceſſaire pour exciter le ſentiment ſimple de lumiere. Il eſt plus difficile de déterminer ceux qui doivent accompagner ce mouvement droit, pour exciter le ſentiment composé d'où naiſſent les couleurs. On connoît ſeulement que les couleurs ne ſont point réelles dans les corps, & que ce ne ſont que certaines modifications de la lumiere.

On s'en aſſure en recevant ſur une des faces d'un priſme ou verre triangulaire, ou ſur la ſuperficie d'un verre plein d'eau, la lumiere qui paſſe par le trou du carton de la chambre ſuſdite; & cette lumiere traverſant ce priſme ou l'eau de ce verre, & souffrant de fortes réfractions à ſon entrée & à ſa ſortie, acquiert de certaines modifications qui lui font exprimer fort vivement ſur les corps oppoſez à quelque diſtance de-là toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quoique je ne m'embaraſſe point de vouloir

déterminer quels sont ces mouvemens ou ces modifications particulieres que les particules de la lumiere doivent souffrir pour exciter toutes ces couleurs, parce qu'il me semble qu'il est bien difficile de rencontrer juste dans des choses qui ne résultent pas assez clairement des expériences que l'on peut faire; cependant je veux bien avertir ici à l'occasion du prisme que M. Rohault* s'est trompé dans la figure troisiéme du chapitre 27 de la premiere partie de sa Physique, en faisant croiser au milieu du prisme les rayons qu'il suppose venir du soleil: car outre que cela ne se peut, si on considere que les rayons de lumiere ne se brisent point autrement dans un prisme que dans un verre dont les superficies sont plates, on jugera qu'ils doivent traverser parallélement le prisme. On s'en assurera encore par cette expérience.

On prendra deux tables triangulaires de bois, ou d'autre matiere solide, on tracera sur chacune un triangle équilatéral, & qui soit égal en chaque table; on fera des rainûres dans les lignes qui termineront ces triangles, & à l'endroit des angles on y fera des trous pour y mettre trois soûtiens égaux en longueur & de même matiere, à côté desquels on fera aussi des rainûres qui répondront à celles des tables: on taillera trois verres pour remplir les trois faces de cette machine, & on les introduira dans toutes ces rainûres. Le tout étant bien joint, on mastiquera les jointures avec de la cire ou autrement, & ayant fait un trou au milieu d'une de ces tables, on remplira ce prisme d'eau; on fermera enfin ce trou avec une cheville ou de la cire.

Ayant fait deux trous sur un carton à trois ou

* Après M. Descartes.

quatre lignes l'une de l'autre, on appliquera ce carton au grand trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & faisant de la fumée, comme je l'ai dit, on verra deux rayons sortir par ces trous, & recevant ces rayons sur une des faces de ce prisme, on appercevra aisément au travers de la face qui n'est point traversée par ces rayons, que ces deux rayons se brisent en entrant dans le prisme, & sont paralleles en le traversant, bien loin de s'y croiser; & que sortant enfin de ce prisme, ils se brisent une seconde fois, & continuent parallelement leur route. Ils se joignent ensuite en s'élargissant comme je l'ai dit, & par la raison rapportée au Chapitre précédent, & expriment enfin sur les corps opposez les couleurs de l'arc-en-ciel, même peu après qu'ils sont sortis du prisme. La même chose arrive quand il n'y passe qu'un gros rayon par un trou à passer le petit doigt; car on le voit conserver sa grosseur en entrant dans le prisme & en le traversant, & encore en sortant du prisme, & ensuite s'élargir insensiblement & exprimer les mêmes couleurs.

De quelque maniere qu'on reçoive les rayons sur un prisme, leurs réfractions sont toujours très-grandes, à cause de l'inégalité de son épaisseur, je puis même dire qu'elles sont égales; car si on reçoit les rayons moins obliquement sur une des faces, ils se briseront moins à la vérité à leur entrée, mais à leur sortie, rencontrant l'autre face fort obliquement, ils s'y briseront plus qu'ils n'auroient fait si on les avoit reçû plus obliquement; ainsi il y a toujours même proportion entre ces réfractions; c'est ce qui fait aussi qu'il en naît toujours les mêmes couleurs. A l'égard de ces couleurs, on remarquera en faisant l'expérience susdite, que la bleue, est, & vient du côté le plus épais du prisme, la rouge du moins épais, la verte

& la jaune ou orangée entre deux, la verte étant attenant de la bleue & la jaune attenant de la rouge.

Après cette expérience on jugera comme on voudra du ſentiment de M. Rohault touchant l'explication particuliere des couleurs qui naiſſent du priſme, rapportée dans les articles 66. 67. & 68. du Chapitre ſuſdit de ſa phyſique. Cependant il ſera toujours vrai de dire que ſi on conſidere avec un microſcope les différentes figures & les divers arrangemens des petites parties qui compoſent les corps qu'on nomme colorez, la tranſparence de ces mêmes petites parties & la diverſité des pores qu'elles laiſſent entr'elles, il ne ſera pas difficile de concevoir que la lumiere tombant ſur leurs ſuperficies, ne s'en réfléchiſſe & ne s'affoibliſſe en différentes manieres, & ne ſouffre quelques-unes de ces réfractions qui ſe font au travers du priſme ou du verre d'eau ; mais il eſt bien difficile, comme je l'ai dit, de déterminer quelles diſpoſitions il faut pour exciter telle ou telle couleur.

Quoique je diſe que les couleurs ne ſont point réelles dans les corps que l'on nomme colorez, & que ce ne ſont que de certaines modifications de la lumiere : je ne prétens pas pour cela diſputer avec ceux qui tiennent que les couleurs ſont réelles dans les corps ; & je ſerai de leur avis lorſque par réalité ils entendront une certaine diſpoſition dans les petites parties qui compoſent les corps, permanente & propre à réfléchir la lumiere avec les modifications néceſſaires pour exciter en nous le ſentiment des couleurs.

Comme je ne parle des couleurs que par occaſion, je n'en dirai rien d'avantage, cela me ſuffiſant pour expliquer de quelle maniere la lumiere réfléchie en imprimant dans l'œil la figure des objets

visibles, y excite en même tems le sentiment des couleurs qu'on leur attribue.

Pour éclaircir quelques difficultez qu'on pourroit se former sur ce que j'ai dit ci-dessus à l'occasion de la lumiere, on fera les remarques suivantes.

Premierement, que ce terme de lumiere se prend en plusieurs sens : ou pour un certain mouvement des parties du corps lumineux qui les rend capables de pousser à la ronde, comme je l'ai dit, cette matiere subtile dont j'ai parlé, & c'est ce que l'on appelle *Lumiere primitive* ou *Radicale :* ou pour l'inclination qu'a cette matiere à se mouvoir & s'éloigner en ligne droite du corps lumineux, qui est ce que l'on appelle *Lumiere seconde* ou *Dérivée :* ou pour le changement de détermination qui arrive à cette lumiere seconde à la rencontre des corps solides, avec toutes les différentes modifications qui lui arrivent, & cette même tendante à s'en éloigner en ligne droite, ce qu'on nomme *Lumiere réfléchie :* ou enfin pour le sentiment même qu'excite en nous cette lumiere réfléchie, ou cette lumiere dérivée.

En second lieu qu'il n'est pas nécessaire que les parties de cette matiere subtile, dont j'ai parlé, qui environnent un corps lumineux, se portent jusqu'à nous; il suffit qu'étant ébranlées & poussées par l'action du corps lumineux, elles transmettent leurs mouvemens à celles qui les suivent, & ainsi successivement les unes aux autres. Ce qui doit ainsi arriver, parce que tous les pores de l'air & des autres corps transparens sont pleins, comme je l'ai dit, de cette matiere subtile. Autrement il seroit impossible de concevoir comment on pourroit voir en un instant le feu d'un canon qu'on tire à une distance éloignée.

Enfin, que les corps qu'on nomme transparens

ſont ceux qui donnent paſſage à la lumiere pour agir ſur nos yeux ; ainſi leur forme doit conſiſter dans la rectitude de leur pores qui les traverſent de tous côtez ſans interruption;& qu'au contraire les corps opaques ſont ceux qui interrompent l'action ou le paſſage de la lumiere, parce que leurs pores ne ſont point droits, du moins que s'il y en a quelques-uns, ils n'en ſont pas entierement pénétrez de tous côtez.

S'il reſte encore quelques difficultez, pour peu qu'on medite ſur ce que j'ai dit touchant la nature & les proprietez de la lumiere, on les réſoudra facilement ſoi-même ; ainſi je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiere, il me ſuffit d'avoir établi ce qui me peut ſervir à expliquer l'uſage des parties principales de l'œil, & dans la ſuite quelques ſymptômes qui arrivent à quelques-unes de ſes maladies.

CHAPITRE XX.

Suite des cinq précedens, contenant le reſte de l'explication de la premiere expérience.

TOut ce que j'ai dit, & les expériences que j'ai rapportées depuis le Chapitre quinziéme, n'ayant été que pour parvenir à une explication claire & exacte de la premiere expérience, il eſt tems que je l'acheve; & pour cet effet je reviens au premier principe dont je me ſuis ſervi, & que j'ai ſuffiſamment prouvé par les conſéquences qu'on peut tirer des expériences rapportées au Chapitre dix-huitiéme & autres.

Je dis donc que les rayons qui rejailliſſent de chaque petite partie des objets, décrivant de toutes parts & à la ronde une infinité de lignes droites,

droites, on ne doit confidérer de tous ces rayons que ceux qui paffent par le trou du carton, & qui forment chacun comme un petit *faifceau* ou *pinceau* de rayons difpofé en pyramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la bafe au trou du carton; deforte que tous ces pinceaux de rayons qui viennent de toutes les petites parties des objets, fe croifant en paffant par le trou du carton, en fortant de ce trou font non-feulement divergens entr'eux, mais auffi tous les petits rayons dont chaque pinceau eft compofé, le font auffi : ainfi rencontrant le papier en cette difpofition, ils n'y peuvent exprimer qu'une peinture foible & confufe des petites parties des objets d'où ils partent.

Mais quand tous ces pinceaux de rayons rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, il arrive à chaque pinceau en particulier ce qui arrive à ces pinceaux de rayons dont j'ai parlé au Chapitre 18, c'eft-à-dire que les rayons qui les compofent fe brifant à leur entrée dans le verre, ils s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée, & que fe brifant une feconde fois à la fortie du verre, ils s'éloignent de la perpendiculaire de leur fortie : ainfi tous les rayons de chaque pinceau tendent à s'unir à un certain point plus ou moins éloigné du verre, felon que ce verre eft plus convexe ou moins convexe, & à former par conféquent une autre petite pyramide dont la pointe eft oppofée en quelque maniere à la premiere dont j'ai parlé. Et comme tous ces pinceaux en fe terminant en pointe, s'approchent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire ne fouffrant point de réfraction, comme je l'ai montré ci-deffus, leur fert d'axe; il s'enfuit qu'ils doivent tracer fur le papier une peinture plus pe-

tite & moins confuse des objets du dehors.

On juge bien que si on éloigne le papier au-delà de la pointe de ces pinceaux de rayons, ces rayons dont ils sont composez continuant leur chemin en ligne droite, se trouveront divergens, & rendront par conséquent la peinture confuse; & que si au contraire on approche le papier du côté du verre, cette peinture se trouvera aussi un peu confuse, parce qu'alors les rayons qui composent ces pinceaux n'étant pas encore unis, ils ne la peuvent tracer qu'avec quelque confusion; & c'est ce qui arrive.

On juge bien aussi que tous ces petits pinceaux de rayons ont dans leur pointe une partie des mouvemens & modifications qu'ils ont reçû en réfléchissant des petites parties des objets; & qu'ainsi ils peuvent non-seulement exprimer la figure des petites parties d'où ils partent, mais aussi leurs couleurs.

Quand on met ce verre en dehors au-devant du trou, il est aisé de concevoir que ce verre doit recevoir un plus grand nombre de rayons de chaque petite partie des objets, qu'il n'en devoit passer par ce trou, & que rendant ces rayons plus convergens, il y en entre aussi davantage, & que par conséquent la peinture des objets en doit être mieux exprimée.

Et quand on fait promener une personne dans la place vis-à vis du trou, la peinture de cette personne doit être plus grande quand elle s'en approche; parce qu'alors les rayons extrêmes & les autres à proportion forment un angle plus ouvert en se croisant, & par conséquent celui du dedans de la chambre doit être plus grand & plus ouvert: elle doit être aussi moins confuse, parce que ces mêmes rayons venans de plus près, il en doit passer un bien plus grand nombre par le trou:

du carton; ainsi leur impression doit être plus forte, & d'autant plus que cette impression a moins d'occasion d'être affoiblie par l'entrée d'autres rayons qui pourroient venir d'autres objets. Et au contraire, la peinture doit être plus petite quand cette personne s'éloigne, parce que les angles dont j'ai parlé deviennent plus aigus : & elle doit être plus confuse, parce qu'alors ces mèmes rayons venans de plus loin, il en doit moins passer par le trou du carton; & par conséquent leur impression doit être plus foible, étant même encore affoiblie par l'entrée des autres rayons qui viennent det autres objets voisins.

CHAPITRE XXI.

Suite des six précedens, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision.

LOrsque l'on a une fois bien compris, par la premiere expérience que je viens d'achever d'expliquer, comment les rayons de lumiere tracent sur le papier la figure des objets d'où ils sont réfléchis, & expriment en même tems leurs couleurs; il n'est plus difficile de concevoir comment ces mêmes rayons peuvent exciter dans la rétine le sentiment de la vûe. Si même on considere attentivement la rondeur de l'œil, la plénitude de son globe, la tumeur de la cornée transparente, la figure différente des deux faces du cristallin sa situation & la disposition de la rétine, on jugera que les réfractions de la lumiere s'y doivent faire d'une maniere plus parfaite, tant parce que la lumiere s'y meut avec plus de liberté, que parce que tout concourt à la réunion de

chaque pinceau de rayons, & à leur réception juste sur la rétine.

Car l'éminence sphérique de la cornée transparente excédant celle du globe, fait que les rayons qui rejaillissent de chaque petite partie des objets, en s'approchant chacun de la perpendiculaire de leur entrée, plus qu'ils ne feroient sans cette éminence; & continuant leur route en cette disposition par l'humeur aqueuse, il en passe un plus grand nombre par la pupille, qui sans cette réfraction tomberoient sur l'iris. Chaque pinceau de rayons se retrécissant donc en entrant dans l'œil, & tous ces pinceaux se croisant pour passer par la pupille, rencontrent ensuite le cristallin, dont la superficie sphérique faisant partie d'un moindre cercle que celui de la cornée transparente, & dont la substance étant plus solide que celle de l'humeur aqueuse, tous les rayons dont chaque pinceau est composé, s'y brisent une seconde fois en s'approchant encore davantage de la perpendiculaire; & sortans en cette disposition du cristallin, & entrans dans le corps vitré qui n'est pas à beaucoup près si dur que le cristallin, ils souffrent une troisiéme réfraction en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approchent par conséquent tellement les uns des autres, qu'ils s'unissent chacun en un seul point lorsqu'ils atteignent la rétine. Et parce que tous ces pinceaux, en se terminant ainsi en autant de pointes, s'approchent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire leur sert d'axe, comme je l'ai dit dans le Chapitre précedent, ils doivent tracer sur la rétine une peinture fort racourcie des objets d'où ils partent.

Comme tous les pinceaux de rayons qui se réfléchissent de chaque petite partie des objets, se

terminent en autant de points sur la rétine à l'occasion des réfractions susdites, on peut dire qu'ils y impriment les mêmes mouvemens qu'ils avoient lors de leurs réfléxions, qui sont à la vérité plus foibles; & c'est cette impression de mouvement qui fait ressentir à l'ame la présence des objets exterieurs. Cette même impression est aussi ce que nous appellons *image*.

Cette impression ou image se trouve renversée par les raisons que j'ai rapportées ci-dessus: elle est très-petite à proportion de celle que l'on voit sur le papier dans la premiere expérience, à cause du nombre & de la nature des réfractions, qui font que les pinceaux qui tombent obliquement s'approchent davantage du pinceau moyen : elle est aussi mieux exprimée, parce que la figure de la rétine étant sphérique, elle se trouve justement à la pointe de chaque pinceau de rayons.

Une juste plénitude du globe de l'œil est si nécessaire pour que les réfractions dont je viens de parler se fassent régulierement, que quand elle ne se rencontre plus, comme lorsque l'humeur aqueuse s'est écoulée ensuite de quelque playe, ou qu'elle s'est diminuée ou consommée par quelque maladie ou par une extrême vieillesse, & que le globe s'affaisse, quoique les autres parties intérieures soient saines, la vûe se diminue considérablemnet ou se perd, & elle ne se rétablit que quand cette humeur se rengendre dans une suffisante quantité pour lui donner sa premiere extension: & de même quand le globe se remplit par trop, comme je le dirai ci-après en parlant de ses maladies; & cela parce que les parties intérieures ne gardant plus leur situation naturelle, les rayons de lumiere n'agissent plus qu'avec confusion sur la rétine.

La dilatation & le resserrement de la pupille ne

contribue pas peu à la perfection de la vûe, lorsque l'on a dessein de regarder les objets proches ou éloignez, & ceux qui sont plus ou moins éclairez. Je m'explique.

Qu'on examine la pupille d'une jeune personne qui ne regarde que les objets qui sont dans le le fond d'une chambre médiocrement éclairée, ou ceux qu'on lui présente de près, on la verra fort dilatée: & si on fait approcher cette même personne de la porte ou de la fenêtre, on verra que sa pupille se resserrera à mesure qu'elle approchera du grand jour. Y étant, si on lui fait regarder quelque objet éloigné, on appercevra que sa pupille se resserrera encore davantage: & si on lui présente subitement & assez près quelques objets à regarder, on verra de rechef que sa pupille se dilatera, & se mettra dans l'état qu'elle étoit avant qu'on lui fit regarder cet objet éloigné. Si enfin ou l'expose à la plus grande lumiere, comme si on lui fait regarder du côté du soleil, on verra sa pupille se resserrer extraordinairement.

De cette expérience j'estime qu'on peut probablement tirer ces conséquences. 1°. Que si la pupille se dilate quand la lumiere est foible, c'est pour admettre un plus grand nombre de rayons de chaque faisceau, afin que se réunissant, ils ayent plus de force pour ébranler la rétine. 2°. Que si elle se resserre quand la lumiere est forte, c'est qu'une trop grande lumiere ébranlant extraordinairement la rétine, la blesse, & excite de la confusion dans la vision, comme on ne le connoît que trop par expérience.

Or comme les rayons qui viennent des objets éloignez, ne peuvent parvenir jusqu'à l'œil sans qu'ils soient joints en chemin par d'autres rayons qui se réfléchissent d'un très-grand nombre d'au-

tres objets, & qui entrent dans l'œil conjointement avec les premiers; il eſt évident que de ces derniers il y en a beaucoup qui frapent les mêmes fibres de la rétine dans les environs de ſon centre: ces fibres ſe trouvent donc doublement & peut-être diverſement agitez par ces premiers & ſeconds rayons. Par cette agitation, le ſentiment de lumiere ſeroit extrêmement augmenté; mais l'ame ne pourroit que très-imparfaitement, & même nullement dans une très-grande diſtance, diſtinguer les objets principaux vers leſquels l'œil ſeroit dirigé, ſi la pupille demeuroit autant dilatée qu'elle le ſeroit lorſqu'on regarde les objets à une médiocre diſtance: mais pour remédier à cet inconvénient, la nature y a pourvû autant qu'il a été poſſible, en faiſant que la pupille ſe puiſſe reſſerrer ou dilater ſuivant le beſoin. Ainſi lorſqu'on regarde des objets éloignez, la pupille ſe reſſerre, afin d'empêcher l'entrée à une partie de ces rayons acceſſoires; & alors l'agitation cauſée par les rayons qui viennent de ces objets éloignez, ſurmontant celle qui eſt excitée par ces rayons acceſſoires, l'ame apperçoit mieux la figure & la couleur de ces mêmes objets.

Il eſt vrai que ſi la pupille ſe reſſerroit trop, les rayons qui viennent des objets éloignez, quoique réunis ſur la rétine, n'ébranleroient pas aſſez cette membrane pour ſe faire reſſentir, puiſqu'étant divergens en parrant de chaque petite partie des objets, plus ces objets ſont éloignez, moins il en paſſe par la pupille, & moins auſſi ils ont de force: mais comme elle ne ſe reſſerre que juſqu'à un certain degré pour diſtinguer les objets ſituez à un certain éloignement, & qu'elle ne ſe reſſerre plus pour en voir de beaucoup plus éloignez, à telle diſtance qu'ils puiſſent être, du moins cela eſt inſenſible, il eſt impoſſible qu'elle n'admette

encore un aſſez grand nombre de ces rayons acceſſoires, pour peu que les objets vers leſquels l'œil eſt dirigé ſoient éloignez; & ces rayons augmentans le trémouſſement des fibres de la rétine, font que les objets éloignez paroiſſent d'une couleur claire ou approchante de la lumiere. Plus même les objets ſont éloignez, plus cette couleur eſt claire, & plus on a de peine à les appercevoir diſtinctement. Si même ils ſe rencontrent à une fort grande diſtance, ou s'ils n'ont pas une fort grande étendue, ils diſparoiſſent entierement, parce que de tous les rayons qui ſe réfléchiſſent de leurs ſuperficies, il n'en peut venir qu'un très-petit nombre à l'œil par la raiſon ci-deſſus: ainſi les rayons acceſſoires prévalans, ils ſe font ſeuls reſſentir.

Mais lorſque les objets ſont proches de l'œil, ils empêchent en cette ſituation un très-grand nombre de ces rayons qui viennent de quantité d'autres objets de ſe joindre à ceux qui ſe réfléchiſſent de leurs ſuperficie. Il n'y en a que quelques-uns qui viennent des objets qui ſont de côté qui puiſſent parvenir juſqu'à l'œil, qui frapans la cornée fort obliquement, ſe terminent en partie ſur l'iris, & ceux qui paſſent par la pupille rencontrent auſſi le criſtallin ſi obliquement, qu'en ſe briſans, ils ne parviennent que vers les côtez de la rétine, & par conſéquent ne ſe font que foiblement & confuſément reſſentir. Ainſi les rayons qui rejailliſſent de chaque petite partie des objets proches vers leſquels l'œil eſt principalement dirigé, frapans ſeuls le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, ils y impriment plus diſtinctement leurs mouvemens. Et comme l'ame tend autant qu'elle peut, ſuivant la diſpoſition des organes dont elle ſe ſert, à perfectionner ſes ſenſations, elle dilate la pupille pour admettre

un plus grand nombre de ces rayons, afin que ſe réuniſſans ſur la rétine, ils aient plus de force pour l'ébranler & lui faire appréhender d'une maniere plus parfaite la figure & la couleur de ces mêmes objets.

La pupille ſe dilate donc & ſe reſſerre pour mieux voir les objets proches ou éloignez par la raiſon des deux conſéquences ci-deſſus : parce que ſi elle ſe dilate pour voir les objets proches, c'eſt qu'il y a peu de rayons capables d'augmenter le ſentiment de lumiere, & d'affoiblir l'action des rayons qui vienneut de ces objets proches, ainſi elle ſe dilate pour en laiſſer paſſer davantage de ces derniers ; & que ſi elle ſe reſſerre pour voir les objets éloignez, c'eſt qu'il ſe préſente un très-grand nombre de rayons capables d'augmenter le ſentiment de lumiere, & d'affoiblir ou éteindre l'action des rayons qui ſe réfléchiſſent de ces objets éloignez, ainſi elle ſe reſſerre pour s'oppoſer à l'entrée de ces premiers.

Je me vois encore en quelque maniere engagé de montrer que l'œil ne s'allonge point pour voir les objets qui ſont près de lui, & ne ſe racourcit pas pour voir les objets éloignez, comme quelques-uns ſe l'imaginent, fondez ſur l'expérience d'un œil artificiel qu'on eſt obligé d'allonger & de racourcir, pour approcher ou éloigner le vélin du verre convexe. Il eſt vrai que cela devroit arriver ſi les deux faces du criſtallin formoient chacune une portion réguliere du cercle, car comme les rayons dont chaque faiſceau eſt compoſé, qui ſe réfléchiroient de chaque petite partie des objets proches, ſe briſeroient moins en pénétrant la cornée, par la raiſon rapportée enſuite de la ſeconde expérience du Chapitre X V I I. il s'enſuivroit qu'après leur troiſiéme réfraction, leur réunion pourroit ſe trouver fort éloignée du criſtal-

lin, & la rétine trop près; ainsi elle devroit être reculée, ou le cristallin devroit s'avancer en devant, ou la bosse de la cornée transparente devroit être rendue un peu plus éminente, pour que cette réunion se fît juste sur la rétine, ce qui arriveroit par l'allongement de l'œil. Et comme ceux qui se réfléchiroient des objets éloignez se briseroient davantage, comme je l'ai dit au lieu ci-dessus cité, il arriveroit aussi que leur réunion se pourroit faire plus près du cristallin, & l'œil se devroit alors racourcir pour peu que la rétine se trouvât à leur réunion. Mais la figure particuliere des deux faces du cristallin se trouve tellement disposée, que les rayons qui passent au travers de ce corps, se brisent en sortant de sa face postérieure d'une telle maniere, que les cônes ou pyramides qu'ils forment, ont leur pointes un peu plus allongées qu'elles ne seroient, si les deux faces du cristallin étoient terminées chacune par une portion réguliere de cercle : ainsi soit que ces rayons viennent d'objets médiocrement proches ou éloignez, s'ils ne frappent toujours de leurs pointes la rétine, du moins ils la rencontrent par un endroit si étroit de leurs pointes, qu'ils causent peu de confusion dans la vision. A quoi bon donc vouloir que cette membrane s'approche ou se recule, ou qu'il arrive quelque changement au globe de l'œil ? puisque sans cela la vision peut être assez distincte pour l'usage que nous en devons retirer, pourvû toutesfois que la pupille se dilate ou se resserre, comme je l'ai dit. Ceux qui sont versez dans l'optique reconnoîtront cette vérité, lorsqu'ils voudront bien se donner la peine de considérer attentivement le profil du cristallin tiré de la maniere que je l'ai ci-devant enseignée au Chapitre XI.

Je demeure d'accord que si ces rayons venoient

d'objets fort éloignez, ils pourroient se croiser si près du cristallin qu'ils se trouveroient divergens en atteignant la rétine, nonobstant la figure particuliere du cristallin : ainsi ils n'exprimeroient la figure de ces objets qu'avec quelque confusion. Et s'ils venoient d'objets extrémement proches, ils ne pourroient s'unir avant que de rencontrer la rétine, & ils n'agiroient aussi qu'avec quelque confusion, c'est effectivement ce qui arrive; car on ne voit bien distinctement que les objets qui sont à une certaine distance, & cette distance se détermine suivant la figure de la cornée transparente & l'étendue des objets.

Je dirai de plus que s'il étoit vrai que l'œil s'allongeât ou se racourcit pour voir les objets proches ou éloignez, on devroit s'en appercevoir particuliérement dans les enfans qui ont les membranes de l'œil fort fléxibles. Ce que je n'ai jamais pû remarquer, quoique je l'aie essayé plusieurs fois, en leur faisant regarder des objets fort proches, & subitement de fort éloignez. J'ai seulement remarqué que leur prunelle se dilate davantage que dans les personnes plus avancées en âge, & qu'elle se meut beaucoup plus librement.

Les muscles obliques qu'on dit l'allonger en le pressant lorsqu'ils se gonflent, ne peuvent avoir cet usage, leur disposition & leur situation y répugnent. Quand un muscle agit, il se resserre & se racourcit, les moins versez dans l'Anatomie le sçavent. Ils pourroient bien plûtôt le tirer dehors, si leur disposition étoit assez semblable pour le tirer également; & quand cela seroit le globe en changeant de situation, n'en changeroit pas de figure. Et les muscles droits, s'il étoit vrai qu'ils l'applatissent en le retirant vers le fond de l'orbite, ils ne le feroieut qu'inégalement quand les uns ou les autres se relâcheroient, pendant

que leurs antagoniſtes ſe racourciroient pour incliner l'œil vers les différentes parties d'un objet éloigné, ce qui cauſeroit de la confuſion dans la viſion.

Ceux qui ſont dans ce ſentiment prévoyans une forte objection qu'on auroit pû leur faire, à l'égard des oiſeaux dont la cornée opaque ſe convertit en partie en os, & à l'égard des poiſſons & de quelques autres animaux qui l'ont cartilagineuſe, & qui par conſéquent ne pourroit être aſſez fléxible pour changer de figure; ils ſe ſont efforcez d'y répondre par avance, en ſuppoſant de certaines fibres, ou petits filets noirs qu'ils diſent ne ſe point rencontrer dans les yeux des hommes ou des autres animaux, qui attachans le criſtallin au fond de l'œil, le peuvent faire approcher ou reculer de la rétine. Mais ils ont ſans doute été trompez en ſe confians trop au rapport de quelques Anatomiſtes, qui ne ſe ſont pas apperçûs que ces petits filets noirs ne ſont autre choſe que les fibres de la rétine, qui eſt effectivement noirâtre dans la plûpart des oiſeaux & dans quelques autres animaux. Et quand ces petits filets noirs exiſteroient comme ils le diſent, cela ne les empêcheroit pas de tomber dans une erreur manifeſte; car ſi ces fibres ou ces petits filets noirs pouvoient approcher ou reculer le criſtallin de la rétine, il s'enſuivroit que les fibres motrices des autres parties qui gardent une ſemblable ſituation, devroient cauſer les mêmes mouvemens dans les parties où elles s'inſerent; ainſi les muſcles antagoniſtes ſeroient inutiles, ce qui ſeroit abſurde.

D'ailleurs ces fibres ou filets n'auroient pas aſſez de force pour reculer le criſtallin, qui étant intimément joint au corps vitré, ne pourroit reculer ſans que le corps vitré, qui occupe environ

les deux tiers du globe de l'œil, reculât en même tems : ce qui ne se pourroit, parce qu'il ne trouveroit point d'espace pour se loger. Il ne serviroit même de rien de dire que ce corps étant fort fléxible, il pourroit obéir & s'applatir ; parce que pour cela il faudroit des forces plus grandes que ces filets n'en pourroient avoir ; & même il faudroit que les fibres ciliaires qui tiennent le cristallin en sa situation naturelle, pussent obéir ou s'allonger, mais elles sont trop courtes & trop tendres ; & d'ailleurs le cristallin & la partie antérieure du corps vitré étant collez comme ils sont par leurs côtez au cercle ciliaire, ce seroit encore un obstacle pour ce prétendu reculement.

Enfin les muscles obliques ne devroient pas se rencontrer dans ces animaux, puisqu'ils n'y auroient point l'usage qu'ils leurs attribuent dans l'homme & dans les autres animaux ; cependant ils s'y rencontrent également ; il y a donc apparence qu'ils y ont le même usage que tous les Anatomistes leur attribuent, comme je l'ai ci-devant dit au Chapitre I V. & comme je le vais encore répeter, après que j'aurai expliqué l'usage de la teinture noire de l'uvée.

La noirceur dont la partie postérieure de l'uvée qui est derriere la rétine est enduite, & qui la rend fort opaque, arrête les rayons de lumiere, & les empêche de passer au-delà, ou de se réfléchir considérablement : ainsi l'image se forme mieux sur la rétine. Et celle qui se trouve à la partie postérieure de l'iris, fait que les rayons qui se réfléchissent des superficies des corps transparens & même de la retine, s'y perdent & ne se réfléchissent plus vers le fond de l'œil ; ce qui nuiroit à la vision.

Les muscles de l'œil servent à le diriger vers les objets que l'on veut regarder. Ils sont si nécessaires

pour la viſion, que ſans eux on verroit preſque toujours les objets doubles, & il ſeroit même difficile de diſtinguer les differentes parties d'un objet, ſans être obligé en même tems de mouvoir la tête ſuivant l'ordre qu'on voudroit les regarder, afin que chaque partie pût tomber ſucceſſivement ſous l'axe viſuel, comme on le connoit ſouvent par l'expérience de ceux qui les ont affectez de quelqu'inflammation ou autre maladie qui empêche leur mouvement.

J'appelle *Axe optique* ou *viſuel*, le rayon qui partant d'une partie d'un objet vers laquelle l'œil eſt dirigé, entre perpendiculairement par la partie la plus éminente de la cornée tranſparente, pénetre l'humeur aqueuſe, le criſtallin & le corps vitré, & frappe en un point le centre de la rétine, ſans avoir ſouffert aucune réfraction.

Et comme c'eſt autour de ce point que les autres rayons qui viennent des autres parties de cet objet, ſe terminent chacun ſuivant l'ordre de leur réflexion, pour en tracer une peinture juſte & en racourci : il s'enſuit que regardant des deux yeux ce même objet, il s'en fait une peinture dans chaque œil, cependant on ne voit qu'un ſeul objet.

Pour ſçavoir comment cela ſe fait, il faut remarquer que quand on ſe preſſe légerement le globe de l'œil, en poſant le bout du doigt ſur l'une des paupieres, enſorte qu'on la hauſſe ou qu'on l'abaiſſe : ou quand on s'efforce de tourner chaque œil du côté du nez, comme ſi on en vouloit regarder le bout, & qu'en même tems on regarde un objet, cet objet paroît double. Or il paroît ainſi, parce que les deux yeux ne gardent plus une ſituation égale, & qu'apparemment les rayons qui viennent de cet objet ne frappent plus les parties de chaque rétine à une égale diſtance de leur centre. Il faut donc pour qu'un objet pa-

roisse seul, lorsqu'on le regarde des deux yeux, que les muscles les tournent & les dirigent de telle maniere vers l'objet, que les rayons de lumiere qui en réfléchissent & qui entrent en chaque œil, frappent à une égale distance du centre les parties de chaque rétine : ce qui arrive lorsque chaque axe optique qui part d'un même point de l'objet, frappe le centre de la rétine de chaque œil ; autrement on verroit tous les objets doubles. Et c'est là le véritable usage de tous les muscles de l'œil.

Par le centre de la rétine, j'entens la partie de cette membrane la plus voisine de l'insertion du nerf optique qui répond vis-à-vis le centre du cristallin, de la pupille & de la cornée transparente, & qui étant plus fournie des fibres moëlleuses de ce nerf, a un sentiment plus vif. C'est pourquoi on remarquera que des rayons de lumiere qui se réfléchissent des objets, il n'y a que ceux qui sont voisins de l'axe optique, & qui frappent le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, qui fassent voir distinctement la partie de l'objet d'où ils partent, tous les autres rayons qui se peignent sur la rétine ne font voir que confusément les autres parties de l'objet. Ainsi lorsque je lis dans ce Livre, quoique je découvre d'une même situation d'œil, une ou deux pages, & même les objets voisins ; cependant je ne vois distinctement que les lettres qui se rencontrent dans l'axe visuel, ou celles qui en approchent ; & pour peu qu'un mot soit long, je ne le puis lire sans changer successivement la situation de mon œil depuis la premiere lettre jusqu'à la derniere.

De tout ce que je viens de dire, il paroît que la rétine est l'organe de la vûe ; puisque c'est elle à qui toutes les autres parties de l'œil se rapportent, & que c'est elle seule qui reçoit les impressions

des rayons de lumiere, qui tracent ſur elle les images des objets d'où ils réfléchiſſent, & dont le caractere ou l'impreſſion eſt portée au cerveau par le moyen des eſprits contenus dans les fibres du nerf optique qui la compoſent, & cela à la maniere des autres ſens; ce qui fait que l'ame apperçoit les objets.

CHAPITRE XXII.

Sçavoir ſi le criſtallin eſt abſolument néceſſaire pour voir.

J'Aurois pû, en ſuivant mes expériences, en rapporter quantité d'autres aſſez curieuſes, & expliquer par mes principes pluſieurs autres queſtions d'optique, ſi j'avois eu deſſein d'en faire un Traité complet; mais ayant ſeulement réſolu de faire connoître de quelle maniere les rayons de lumiere ſe portent ſur la rétine pour y exciter le ſentiment de la vûe, en expliquant à ce ſujet l'uſage des parties principales de l'œil, afin de faire mieux comprendre dans la ſuite quelques-unes de leurs affections. Je crois m'être ſuffiſamment acquitté de mon entrepriſe; & je finirois même en cet endroit cette deſcription, ſi je ne me trouvois obligé de prévenir la ſurpriſe que pourroient avoir quelques-uns de ceux qui liront la ſuite de ce Traité, lorſqu'ils y verront que la cataracte eſt une altération entiere du criſtallin: c'eſt pourquoi je vais montrer en peu de mots que le criſtallin n'eſt pas abſolument néceſſaire pour voir.

La premiere expérience que j'ai rapportée en commençant à expliquer la vûe, peut ſeule faire connoître la vérité que j'avance; puiſque par cette expérience on voit manifeſtement que les

faisceaux de rayons qui passent par le trou du carton, étant reçûs sur un papier ou sur un linge blanc, y exprime la figure & la couleur des objets de dehors, quoique ces rayons ne souffrent aucune réfraction. Il est vrai que cette figure se trouve grande & confuse, & que si cela se faisoit ainsi dans un œil dont le cristallin seroit détourné, on ne verroit que bien confusément les objets. Mais on remarquera que l'éminence de la cornée transparente tenant lieu du verre convexe qu'on met en dehors au-devant de ce trou; il arriveroit que les rayons qui y passeroient & par l'humeur aqueuse se briseroient comme ils se brisent effectivement, en s'approchant de la perpendiculaire : ainsi la figure des objets qui se traceroit sur la rétine seroit moins confuse, comme on le voit dans l'expérience susdite.

D'ailleurs, le cristallin ne peut être détourné, qu'en même tems le corps vitré n'occupe sa place, comme je le prouverai ci-après, & ne forme une bosse ronde qui imite en quelque façon la superficie antérieure du cristallin, par laquelle ces rayons continuant leur chemin, après s'être croisez en passant par la pupille, peuvent se briser une seconde fois en s'approchant encore de la perpendiculaire, & venans en cette disposition se terminer sur la rétine, ils y doivent tracer une figure moins confuse.

Mais comme ces rayons ne souffrent que deux réfractions, & que même la seconde est moins parfaite, parce que le corps vitré, quoiqu'alors éminent en sa partie antérieure, n'a pas la dureté du cristallin; ce qui fait que les réfractions qui se font chez lui approchent de celles qui se font dans l'humeur aqueuse; il s'ensuit que tous ceux qui partent d'un même point d'un objet, ne peuvent pas assez se rompre pour se réunir en un seul point

ſur la rétine ; ainſi agiſſans en même tems ſur différentes parties de la rétine, ils ne peuvent faire voir l'objet d'oú ils réfléchiſſent, qu'avec quelque confuſion. C'eſt auſſi ce qui arrive à ceux auſquels on a détourné le criſtallin, comme je le dirai ci-après en parlant de la cataracte. Il eſt donc conſtant que le criſtallin n'eſt pas abſolument néceſſaire pour voir ; mais ſeulement pour mieux voir.

Je ne ſuis pas le premier qui ait été de cette opinion ; Plempius célebre Médecin d'Amſterdam s'en eſt expliqué avant moi au Chapitre 14. du 3. Livre de ſon Ophthalmographie, oû, réfutant l'opinion de ceux qui croient que la vûe ſe fait dans le criſtallin, il dit. *Dicam ne verò etiam omnibus inopinatum quidpiam ? Aio enim verò criſtallinum non nobiliori in oculo fungi officio, quàm aqueum: Et exempto criſtallino, oppletoque loco ab humore vitreo viſionem nihilominus celebratum iri : verùm non tam diſtinctè, quàm nunc : confuſa enim eſſet in retiformi pictura, niſi alio ſitu, quàm quem nunc obtinet, retiformis locaretur.* Ce ſçavant homme n'avoit cependant point d'expérience que le criſtallin ſe pût détourner ; puiſqu'en parlant de la cataracte il a ſuivi l'opinion ancienne ; il n'y a donc eu qu'une profonde méditation ſur les expériences d'optique qui lui ait pû faire embraſſer cette opinion.

Concluſion de la deſcription de l'Oeil.

C'eſt un jeu pour un Anatomiſte lorſqu'il travaille à examiner des os, à ſéparer des muſcles, à conduire des nerfs, des arteres & des veines, ou à rechercher la ſtructure de quelque partie ſenſible ; mais lorſqu'il s'attache à quelque petit organe, & qu'il en veut découvrir parfaitement la nature, c'eſt un véritable travail ; puiſque ſouvent il ne rencontre que des particules dont la délica-

tesse est si grande qu'elles fuient ses sens, bien loin de les pouvoir séparer avec son scalpel. Et il a besoin dans cette rencontre d'une grande patience pour surmonter les difficultez qui se présentent à tout moment, & d'une industrie singuliere à imaginer des moyens pour parvenir à son dessein.

Je me suis vû dans cet embarras après avoir commencé la description de l'œil ; je m'étois d'abord figuré la chose aisée, parce que je me persuadois connoître assez bien la structure de cet organe. Mais lorsque je me suis arrêté à rechercher exactement toutes les parties qui sont renfermées dans son globe, que j'ai examiné avec soin toutes les particules qui en composent d'autres un peu plus sensibles, & que j'ai fait réfléxion sur les sentimens différens des Anatomistes touchant leur nature & leur usage, j'avoue que le scalpel m'est presque tombé des mains, & que je me serois désisté dès-lors de ma poursuite, si je n'avois consideré que l'explication que j'avois entrepris de faire des maladies de l'œil, auroit été défectueuse, si je ne l'avois appuyée de faits Anatomiques.

J'ai donc continué mon travail ; & comme je suis dans cette opinion qu'un Anatomiste qui veut mettre au jour quelqu'ouvrage, ne doit écrire que ce qu'il voit, ou au moins ce qu'il conjecture si clairement qu'on ne lui puisse raisonnablement disputer : j'ai examiné en général toutes les parties qui entrent en la composition de l'œil de l'homme, j'ai consideré celles qui se rencontrent également dans les yeux des animaux, & j'ai conclu que puisqu'elles devoient avoir un même usage, elles devoient aussi avoir une structure semblable ou approchante.

Ainsi lorsque je suis entré dans le détail, & que j'ai voulu décrire chaque particule, j'ai fait voir sa situation, sa figure extérieure, sa composition,

ſes vaiſſeaux, ſa couleur, ſa convéxion, &c. J'ai fait voir, dis-je, toutes ces choſes telles qu'elles ſe rencontrent dans l'œil de l'homme; mais lorſque la délicateſſe de cette même partie m'a empêché de connoître ſa ſtructure, j'ai eu recours aux yeux des animaux, chez leſquels j'ai pris ſeulement ce qui pouvoit me ſervir pour l'expliquer, & pour tout le reſte je l'ai entiérement négligé, comme m'étant inutile.

Si mes ſentimens ne s'accordent pas toujours avec ceux des Anatomiſtes, on en jugera avec équité; je n'ai point crû être obligé de les ſuivre en toutes choſes. Je me ſuis plûtôt attaché à ce que j'ai reconnu moi-même, qu'à ce que les autres ont écrit. J'ai embraſſé leurs opinions, quand elles ſe ſont trouvées conformes à la raiſon & à l'expérience, & lorſque j'ai connu qu'elles y étoient contraires, je les ai abandonnées.

J'ai eu auſſi plus de ſoin d'établir mes ſentimens qu'à détruire ceux des autres; & ſi je me ſuis attaché à combattre quelques opinions, je ne l'ai fait que parce qu'elles ſont reçûes ſans beaucoup de fondement par nos Anatomiſtes modernes. Je n'ai pas aſſez de préſomption pour croire que je ne me ſois point trompé dans mes raiſonnemens, & pour me perſuader que rien ne me ſoit échappé. Au contraire, je ne doute point qu'on ne puiſſe raiſonner plus juſte, & qu'on ne puiſſe encore faire d'autres découvertes ſur cette partie. Mais quand cela arriveroit, j'aurai au moins cette conſolation de n'avoir rien négligé pour pouſſer autant loin que j'ai pû l'anatomie de l'œil.

A l'égard de l'explication que j'ai donnée de la vûe, on pourra peut-être dire, que pour un Anatomiſte j'ai trop rapporté d'expériences d'optique, & que je me ſuis trop étendu ſur cette matiere. Mais ſi on conſidere que les Chirurgiens ſont

pour l'ordinaire si peu instruits de l'optique, qu'à peine en sçavent-ils les termes : on jugera aisément que je ne pouvois pas en moins dire pour leur rendre sensible l'usage des parties principales de l'œil, & pour leur faire concevoir dans la suite les symptômes de quelques maladies. Ceux mêmes qui sont les mieux instruits de cette science, ne seront peut-être pas fâchez de voir la méthode que j'ai observée, en ne proposant que des experiences simples, claires, & faciles à faire, & qui cependant prouvent assez évidemment les principes dont je me suis servi pour expliquer la vûe, & qui ne sont autre chose que les conséquences que j'ai tirées de ces mêmes expériences.

J'ai, ce me semble, assez justifié la conduite que j'ai tenue pour décrire l'œil, & pour expliquer la vûe. Il est tems que je décrive toutes les maladies dont cet organe est affecté ; que j'enseigne les remedes qui leur conviennent, & que j'explique les opérations qui se pratiquent pour les guérir.

Fin de la description de l'Oeil.



DES MALADIES DE L'OEIL.

PREMIERE PARTIE,

Contenant les maladies du criſtallin, connues vulgairement ſous le nom de cataractes.

CHAPITRE PREMIER.

Diverſes opinions ſur la nature de la cataracte, & quelques réfléxions ſur ces opinions.

CE que les Grecs appellent *hypochyſis* ou *hypochyma*, les Arabes *gutta obſcura* ou *caliginoſa*, les Latins *ſuffuſio*, eſt une ſeule & même maladie, connue vulgairement ſous le nom de *cataracte*.

Preſque tous nos Auteurs depuis Galien juſques à préſent, diſent que la cataracte eſt un amas d'humeur ſuperflue, lente & épaiſſe, qui ſe congelle & s'endurcit comme une pellicule dans l'humeur aqueuſe, ſelon quelques-uns entre la cornée & le criſtallin, & ſelon d'autres entre l'uvée & le criſtallin, & qui empêche la vûe.

Ce qui les a fait tomber en cette erreur, eſt l'opinion fauſſe en laquelle ils étoient, que le criſtallin étoit le principal inſtrument de la vûe, & par conſéquent abſolument néceſſaire pour voir.

J'ai déja réfuté cette opinion au Chapitre 22

de la Description de l'Oeil, où j'ai fait voir qu'il ne servoit que pour mieux voir : & dans la suite, en parlant des cataractes vrayes, je rapporterai des observations qui prouveront encore plus fortement la fausseté de cette opinion.

Constans dans cette opinion, ces Auteurs n'ont jamais pû s'imaginer que la cataracte fût une maladie du cristallin, parce que cet obstacle étant détourné, les malades voyoient. Et c'est sans doute cette raison qui les a induits à s'éloigner du sentiment des plus anciens Médecins, quoique plus conforme à la vérité.

Que nos plus anciens Médecins ayent crû que la cataracte fût une altération du cristallin, Galien m'en sera un auteur non suspect. Il dit au chapitre 22 de la particule 4 de son Livre *de oculis*, en parlant de la cataracte. *Hujus aquæ color est diversus : quædam enim aëri, quædam vitro assimilatur, alia est quasi album habens colorem, alia quasi cœli colorem, alia quasi viridem, alia quasi venetum : unde antiqui cataractas, veneticos oculos appellaverunt : sed differentia est, quia venetici oculi duobus modis fiunt, vel propter aquam, si nimiùm fuerit coagulata, vel propter siccitatem quam patitur cristallinus.*

Oribase qui est venu long-tems après Galien, s'en est expliqué encore plus nettement au chap. 47 du 8e Livre de son Abregé de Médecine. *Glaucoma*, dit-il, *& suffusionem veteres unum eumdemque morbum esse existimarunt : posteriores verò glaucomata humoris glacialis, qui ex proprio colore in glaucum convertatur & mutetur, morbum esse putaverunt : suffusionem verò esse effusionem humorum inter uveam & crystalloïdem tunicam concrescentium : cæterùm glaucomata omnia curationem non recipiunt : suffusiones verò recipiunt, sed non omnes.*

Ces deux passages prouvent évidemment que

nos plus anciens Médecins, au nombre desquels je pourrois mettre Hippocrate, ne reconnoissoient point d'autres cataractes que ces maladies, où le cristallin changeoit de couleur & perdoit sa transparence, & qu'ils appelloient *glaucoma*, soit qu'elles fussent curables, ou non.

Galien est peut-être le premier qui a établi cette différence entre la cataracte & le glaucoma, comme il paroît ci-dessus, où par une eau trop coagulée, il entend une vieille cataracte, & par la seicheresse du cristallin, le glaucoma. Et il a été si fort prévenu de cette opinion, que dans tous les lieux de ses Oeuvres où il parle de la cataracte, il en donne une définition à peu près conforme à celle que j'ai rapportée au commencement de ce chapitre ; & dans son Livre ci-dessus cité, au chap. 2 de la premiere particule, pour prouver que la vûe se fait dans le cristallin, il se sert de cette opinion comme d'un principe incontestable. *Quod autem in eo fit visus*, dit-il, *testatur id, quod videmus in cataractis : aqua enim cum inter crystallinum & corneam steterit, ut non possit species præ aquâ ad cristallinum transire, lumen amputat visuale ; sed aquâ ablatâ, lumen reparatur.* Il dit aussi la même chose au chapitre premier de l'Usage des Parties.

L'autorité de Galien a été d'un si grand poids, que presque tous ceux qui sont venus après lui jusques à présent, même ceux qui ne suivent point ses principes, ont embrassé son opinion : & si quelques-uns s'en sont un peu éloignez, ç'a plutôt été à l'égard de la cause de la maladie, & du lieu imaginaire où ils pensoient qu'elle s'engendroit, qu'à l'égard de son essence, qu'ils ont toujours estimée semblable.

Mais s'ils avoient bien considéré ce qui se passe dans nos corps, ils ne se seroient jamais imaginé que

que la cataracte fût une membrane engendrée dans l'humeur aqueuſe. En effet, qui a jamais obſervé que de nouvelles membranes ſe ſoient formées chez nous après notre naiſſance ? Si on remarque quelquefois des excroiſſances, elles tirent leur origine des parties auſquelles elles ſont toujours adhérentes ; & ſi dans la pratique on rencontre des humeurs charnues ou humorales, qui ont des membranes ou envelopes particulieres, en les examinant il eſt aiſé de juger que ce ne ſont que, ou des glandes malades, extrêmement groſſies par le ſuc nourricier plus ou moins vicié, qui s'y porte continuellement par les arteres, qui groſſiſſent même conſidérablement, comme on le voit dans le cancer, dans les écrouelles dans les ſchirres, & autres maladies de cette nature ; ou des extenſions de membranes, rendues telles par une ſemblable cauſe, comme on le remarque dans les *athéromes*, *ſtéatomes*, & *méliceris*, & dans d'autres tumeurs ſemblables.

C'eſt auſſi ce qui a fait dire à quelques nouveaux Médecins, que toutes les particules étant formées dès la premiere conformation, il ne s'engendroit jamais de kiſt ni de membrane abſolument contre nature, & que ces kiſts ou ces cataractes qui paroiſſent, ne ſont que des dévelopemens des membranes & des petites pellicules qui compoſent les parties : d'où ils concluent que la cataracte ne commence à ſe former que par une petite pellicule qui ſe détache du criſtallin, & qui flotte dans l'humeur aqueuſe.

Cette opinion ſemble à la vérité probable : cependant ſi on l'examine de près, on trouvera qu'elle n'eſt point ſoutenable ; par ce que s'il étoit vrai qu'il ſe fît des détachemens des pellicules du criſtallin, ce qui ne ſe peut, il ſeroit

impossible que la surface de celles qui restent ne se ressentissent de l'altération de celles qui seroient séparées: ainsi cette cataracte imaginaire étant abbaissée, il resteroit un nuage qui empêcheroit la vûe: d'ailleurs cette même surface ne deviendroit jamais assez polie pour laisser passer les rayons de lumiere au-travers du cristallin, sans leur causer plusieurs fausses réfractions, qui brouilleroient tellement la vûe, que toutes les lunettes convexes n'y pourroient remédier.

Voilà les opinions différentes & principales qu'on a eu touchant l'essence de la cataracte. Si celle des anciens n'avoit pas été abandonnée par Galien & par ceux qui sont venus après lui, cette maladie n'auroit peut-être pas été si long-tems inconnue: on verra dans la suite qu'elle approchoit de la vérité. Celle de Galien, quoique plus en vogue, est absolument fausse; & celle des nouveaux Médecins, quoiqu'elle semble plus raisonnable, elle ne peut à mon sens passer pour vraye, parce qu'elle ne s'accorde pas à l'expérience.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la cataracte, & la division des cataractes.

APrès des expériences & des observations souvent réitérées, j'ai reconnu que le cristallin est attaqué de différentes maladies, qui l'alterent ou en toute sa substance, ou seulement en quelques-unes de ses parties.

L'altération entiere du cristallin, qui lui fait perdre tout ou partie de sa transparence, je l'appele *cataracte*; & la particuliere, je la nomme *tache*.

Et comme dans les cataractes, le criſtallin ſe trouve diverſement altéré, & que ces diverſes altérations ont différentes cauſes, je reconnois auſſi des cataractes de différente nature, que je diviſe à raiſon du prognoſtic qu'on en peut faire, en *curables*, *incurables*, & en *très-difficiles à guérir.*

Par *cataractes curables*, j'entens celles où le criſtallin obéiſſant à l'éguille, peut être conduit en un autre lieu que celui qu'il occupe, au moyen dequoi la vûe eſt rétablie; & je les appellerai dans la ſuite de ce Traité, *cataractes vrayes*, ou ſimplement *cataractes.*

Par *cataractes incurables*, j'entens premierement celles où le criſtallin eſt ſi fortement attaché au lieu qu'il occupe, qu'il n'en peut être ſéparé pour être conduit ailleurs: ſecondement celles où le criſtallin eſt ſi peu attaché, qu'il peut être conduit dans toutes les autres parties de l'œil, mais ſans aucun avantage pour les malades; je les appellerai *cataractes fauſſes* ou *bâtardes.*

Et par *cataractes très-difficiles à guérir*, j'entens celles qui participent des vrayes & des fauſſes, & qui ſont plus ou moins curables, celles qui participent plus ou moins des vrayes ou des fauſſes; je les appellerai *cataractes mixtes* ou *trompeuſes.*

Dans la ſuite de ce Traité, on connoîtra aiſément toutes les raiſons qui m'ont obligé à diviſer ainſi les cataractes, c'eſt pourquoi je n'en dirai rien ici.

CHAPITRE III.

De la cataracte vraye.

L*A cataracte vraye* eſt une altération de tout le criſtallin, qui change de couleur, perd ſa

transſparence, devient plus ſolide qu'il n'étoit, & qui diminuant un peu en volume, ſemble cependant augmenter à l'occaſion d'une certaine matiere mucilagineuſe qui s'amaſſe autour en maniere d'apendices qui flottent ſouvent dans l'humeur aqueuſe ; & la ſuite de cette altération eſt la perte de la vûe

Pour prouver la vérité de cette deſcription, je pourrois rappotter ici un grand nombre d'obſervations que j'ai faites en opérant ſur les cataractes ; mais cela ſeroit aſſez inutile, parce que tous les Chirurgiens Oculiſtes qui exercent cette opération, les peuvent faire auſſi-bien que moi ; ainſi je me contenterai d'en rapporter ſeulement deux de celles qui m'ont le plus deſabuſé de l'opinion commune, que je ſuivois alors fort religieuſement : enſuite j'en rapporterai une autre que j'ai faite après la mort d'une perſonne travaillée d'une cataracte, ſur laquelle on n'avoit point fait l'opération : & enfin j'en rapporterai deux autres faites après la mort d'une autre perſonne, ſur laquelle j'avois fait l'opération ſur les deux yeux quelque tems avant ſa mort.

PREMIERE OBSERVATION.

En l'année 1682, j'abbaiſſai une cataracte ſur Thomas Charié, Maréchal, demeurant à Châtres ſous Méry. Cette cataracte, avant l'opération, me parut bonne, quoique la pupille eût de la peine à ſe reſſerrer. Dans le tems de l'opération, après que j'eus introduit l'éguille dans l'œil, & que j'eus détaché la cataracte, je m'apperçus qu'elle s'avançoit fort en devant lorſque j'appuyois l'éguille pour l'abaiſſer, & qu'il ſortoit par la pupille quelque choſe de blanc & fort fléxible. Je crus facilement que c'étoit toute la

cataracte qui passoit par la pupille: cela me fit changer la situation de mon éguille, pour en porter doucement la pointe à la partie supérieure de la pupille, afin de retirer en dedans & d'abaisser ce que je voyois: mais je fus surpris, en faisant ce mouvement, de voir un corps gros, blanc & & rond, qui n'avoit point la forme d'une membrane, rouler sous mon éguille. Je reportai plusieurs fois la pointe de mon éguille sur ce corps, & je l'abaissai: après quoi je vis l'œil fort clair, & le malade alors distingua les objets communs. Après avoir enfin tenu quelque tems ce corps sujet, je retirai mon éguille.

Quelques jours après, la cataracte remonta un peu, & j'apperçus quelque chose de blanc par-delà la pupille, qui haussoit & baissoit au moindre mouvement de l'œil. Je crus que cela se précipiteroit dans la suite, je me trompai; car après que le malade fut guéri de la piquure, cela continua, & il passa ainsi l'hyver. C'étoit dans l'automne que l'opération avoit été faite.

Le printems suivant il vint me trouver, & me pria instamment de lui abbaisser ce nuage, qui l'incommodoit si fort, à ce qu'il me disoit, qu'il étoit obligé de fermer cet œil pour ne se servir que de l'autre, qui avoit aussi été travaillé d'une cataracte, dont l'opération avoit été faite il y avoit environ dix-huit mois.

J'allai donc chez lui: je remis l'éguille dans son œil; je la portai au bas de la pupille, pour reprendre ce que j'avois abaissé par le bas, & lui faire faire la culebute, comme l'enseigne Guillemeau pour les cataractes qui ne demeurent pas sujettes; & je m'apperçus aussitôt que je faisois remonter ce corps blanc & rond que j'avois remarqué la premiere fois, mais qui ne me parut pas si gros: je l'abbaissai enfin pour la seconde

fois, & il resta sujet, & ce qui paroissoit auparavant disparut entiérement. Il vit alors de cet œil comme il voyoit du premier, & a vêcu près de dix-neuf ans depuis, n'étant mort qu'en l'année 1701 fort âgé.

Cette opération a été la premiere qui a commencé à me desabuser de l'opinion commune; car je raisonnois ainsi: si la cataracte est une membrane qui s'engendre entre l'uvée & le cristallin, étant séparée, elle ne peut contenir un si grand espace, & on pourroit aisémeut la loger au-dessous de la prunelle sans qu'elle incommodât, & d'ailleurs la vûe seroit aussi bonne comme elle étoit avant la naissance de la cataracte. Si c'est une pellicule qui se détache du cristallin, à la vérité la vûe devroit être diminuée après l'opération, mais cette pellicule ne devroit pas paroître sous un si gros corps: il faut donc, disois-je, que ce soit véritablement le cristallin altéré que l'on abbaisse. Je n'avois point de peine à concevoir comment on pouvoit voir sans cristallin; j'en étois déja persuadé par raison d'optique, & par le sentiment de Plempius, rapporté au Chapitre 22 de la Description de l'Oeil: mais ce qui m'embarassoit, c'étoit je ne sçai quoi de blanc que j'avois vû floter dans l'humeur aqueuse.

II. OBSERVATION.

Le 5 Octobre 1685, étant mandé à Sézanne en Brie, je fis l'opération de l'abbaissement d'une cataracte sur l'œil droit d'un nommé Gobin, Cordonnier, au Faubourg de Broyes. Mon éguille étant dans l'œil, & la cataracte commençant à quitter, fortuitement je fus heurté au bras par quelqu'un des assistans: cela me fit donner un faux mouvement à mon éguille, & je m'apper-

çus auſſitôt que preſque la moitié de la cataracte étoit paſſée par la pupille; elle me parut blanche & ronde, comme dans l'obſervation précédente, & j'y obſervai bien mieux ce je ne ſçai quoi de blanc & de fléxible attaché autour, & dont les extrêmitez flotoient dans l'humeur aqueuſe.

J'achevai mon opération comme deſſus: la cataracte reſta abbaiſſée, & le malade guérit ſans que la pupille ſoit reſtée dilatée, ce que j'appréhendois bien fort. Il eſt encore en vie, n'ayant plus que cet œil, l'autre étant perdu par l'impéritie d'un charlatan coureur, qui lui perſuada de ſe mettre entre ſes mains, pour le guérir d'une autre cataracte qui commençoit à ſe former, quand je lui fis l'opération ſur l'œil droit.

Cette obſervation me deſabuſa entiérement de l'opinion commune; & je commençai dès-lors à ſoutenir, quand l'occaſion s'en préſentoit, que la cataracte étoit une altération entiere du criſtallin: ce qui me donnoit lieu de réſoudre quantité d'objections que pluſieurs Médecins ou Chirugiens me faiſoient.

III. OBSERVATION.

Quelque tems après un pauvre paſſant mourut dans nôtre Hôpital; j'avois pris garde la veille de ſa mort, qu'un de ſes yeux étoit travaillé d'une cataracte; peu après qu'il fût mort, je ſéparai l'œil de ſon orbite, & je le portai chez moi. L'ayant ouvert, je remarquai que cette cataracte occupoit la place du criſtallin, & je crus bien que c'étoit le criſtallin même; en effet, après l'avoir ſéparé aiſément avec la pointe de mon ſcalpel, je reconnus que c'étoit véritablement le criſtallin entiérement alteré: je le rompis avec les doigts

pour m'en assurer davantage, & je remarquai que sa substance étoit semblable à celle d'un cristallin infusé dans une liqueur acide, comme je l'ai dit ci-devant.

Je suis fâché d'avoir perdu la mémoire de cette observation : cela m'oblige d'en demeurer là, dans la crainte que j'ai d'en imposer au public, si je marquois les autres circonstances de cette observation que ma mémoire ne me fourniroit peut-être pas aussi fidelement que ce que j'en viens de dire.

Aprés cette observation, je n'eus plus besoin de raisonner sur les observations que je faisois en opérant, pour me fortifier dans l'opinion que je tenois. J'en étois convaincu de vûe & de fait; cependant je n'en pouvois encore convaincre les autres. On m'alléguoit que je pouvois me tromper, & que c'étoit peut-être un glaucoma; que quand on auroit abbaissé ce corps pendant la vie de cet homme, il n'auroit peut-être pas vû, à cause du défaut du cristallin; que pour détruire une opinion universellement reçûe, il falloitdes observations qui ne laissassent aucun doute, & beaucoup d'autres raisons de cette nature, qui me donnoient lieu d'admirer la facilité avec laquelle on embrasse une opinion peu soutenable, & la difficulté que l'on a de l'abandonner quand on en est une fois prévenu.

IV. OBSERVATION.

Sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1691. un pauvre homme m'amena sa femme qui étoit aveugle, & me pria, par charité de lui rendre la vûe si cela se pouvoit. J'éxaminai ses yeux que je reconnus être travaillez chacun d'une cataracte; celle de l'œil droit étoit d'un blanc de perles peu

luisantes, suffisamment étendue & avancée en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & se resserroit ni trop vîte ni trop doucement, quand je frottois la paupiere & que je l'ouvrois; & en passant la main entre son œil & le grand jour, elle en distinguoit l'ombre, & de même la lumiere & les ténebres. Ces signes me firent juger qu'elle étoit mûre & confirmée. Cette cataracte s'étoit formée fort promptement, selon le rapport que cette femme & son mary m'en firent, qui m'assurerent qu'il n'y avoit que trois mois qu'elle se conduisoit encore de cet œil, ce qui me confirma davantage que cette cataracte obéiroit à l'éguille.

Celle de l'œil gauche étoit jaune, elle paroissoit avoir plus d'étendue que celle de l'œil droit, & s'avancer plus en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & resserroit fort lentement, & distinguoit bien moins l'ombre de la main & la lumiere. Je jugeai par ces signes qu'elle étoit vieille; & ces pauvres gens me dirent qu'il y avoit six ans que cet œil étoit perdu; cependant je ne désesperai point que cette cataracte n'obéît à l'éguille, parce qu'elle étoit vraie, l'iris de l'un & de l'autre œil étoit d'une bonne odeur.

Ayant préparé cette femme à l'opération, je lui abbaissai ces deux cataractes le 1. Novembre suivant. Celle de l'œil droit ne me fit aucune peine, le cristallin étant abbaissé demeura, & la malade distingua dès-lors toutes sortes d'objets: cela s'entend à la maniere de ceux à qui on a abbaissé les cataractes; c'est-à-dire, les voyant un peu confusément; & dans la suite il n'y eût à cet œil ni douleur ni inflammation.

L'opération de l'œil gauche fut beaucoup laborieuse, tant pour abbaisser la cataracte, que pour la tenir sujette, ayant remonté trois ou quatre fois pendant l'opération, & aprés l'opéra-

tion elle remonta même un peu, & la malade voyoit un peu moins de cet œil que de l'autre, & fut travaillé d'une inflammation légere, qui se passa entiérement dans sept ou huit jours.

Dix jours après l'opération, cette pauvre femme se trouva entiérement guérie. Et comme son mari & elle trouverent à s'occuper à préparer du chanvre pour en faire de l'œuvre; le mari à le dégrossir, & la femme à l'affiner, ils résolurent de passer l'hyver dans cette Ville; mais cette pauvre femme ayant été attaquée le 1. Décembre suivant d'une violente péripneumonie; elle en mourut le sixiéme jour, nonobstant tous mes soins. Sa mort me fâcha, parce que c'étoient de bonnes gens: je ne fus cependant pas fâché de trouver une occasion aussi favorable, pour m'éclaircir davantage de ce qui arrive après l'opération de l'abbaissement des cataractes, tant pour mon instruction particuliere, qu'afin de pouvoir mieux détromper le public.

Quelques heures donc après la mort de cette pauvre femme, je séparai les deux yeux de leur orbites, je les remarquai par des fils que j'y attachai pour les reconnoître, je les portai chez moi, & je fis les remarques suivantes sur l'œil droit.

1. Avant que d'ouvrir l'œil droit, je le renversai en plusieurs sens, je le secouai plusieurs fois assez rudement, je le pressai même, sans que la cataracte changeât de place. Ce qui me fit juger qu'elle s'étoit affermie au lieu où je l'avois logée lors de l'opération.

2. Je coupai ensuite la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, & j'enlevai la piece sans offenser l'iris: je tenois cependant la partie antérieure de l'œil élevée en haut, pour empêcher qu'il n'arrivât aucune confusion au dedans de l'œil. L'humeur aqueuse s'étant écoulée

en partie, j'eus le plaisir de voir au travers de la pupille, que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper, qui est le milieu de la partie antérieure du corps vitré.

3. Cet endroit du corps vitré étoit élevé en une bosse fort égale, qui imitoit la surface antérieure d'un cristallin, hors qu'elle n'étoit pas déprimée; & lorsqu'avec un stile je l'enfonçois doucement, elle se relevoit tout aussitôt que j'avois ôté le stile, & retournoit en sa premiere figure.

4. Elevant l'uvée avec le bout d'un stile, j'apperçûs le cristallin en sa partie inférieure au-dessous de l'iris, où il avoit été placé lors de l'opération. Pour le mieux voir je fendis la cornée & l'uvée au-travers du côté des deux angles de l'œil, le reste de l'humeur aqueuse étant écoulée, & ayant entr'ouvert ces membranes, je vis alors tout le cristallin au lieu dit, où il étoit affermi par le corps vitré qui étoit enfoncé à l'endroit qui touchoit le cristallin, & par une espece de glu qui le coloit légerement à l'uvée & à la membrane du corps vitré.

5. Ayant tout-à-fait ôté le cristallin du lieu dit, je remarquai que les fibres ciliaires, qui du cercle ciliaire, s'inserent à la membrane du corps vitré, à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, étoient rompues & séparées de leur cercle, à l'endroit où ce cristallin avoit été conduit lors de l'opération, & dans celui où l'éguille avoit passé; & que dans ces deux endroits le cercle ciliaire étoit de même séparé de la membrane du corps vitré à laquelle il se colle.

6. Examinant ce cristallin, je reconnus qu'il étoit recouvert de deux sortes de substances; la premiere qui se présentoit, étoit d'un blanc de perles, fort fléxible & obéissante, & environnoit inégalement le cristallin, ne le touchant qu'en

quelques endroits. Elle reſſembloit aſſez bien à des flocons de neige, ou à des morceaux de gommes fondus à moitié dans l'eau, & attachez en maniere d'appendices autour de quelques corps. J'appellerai dans la ſuite de ce Traité cette premiere ſubſtance, *accompagnemens de la cataracte*; parce que ces ſortes d'appendices ſe rencontrent toujours plus ou moins dans les cataractes vraies, quand elles ſont confirmées ou mûres.

7. La ſeconde ſubſtance recouvroit tout le criſtallin, ſa ſuperficie étoit un peu inégale & raboteuſe; elle étoit blanche, plus ſolide que la premiere, reſſemblant à un blanc d'œuf cuit & preſque dur, & me paroiſſoit être la propre ſubſtance du criſtallin, dont tout le volume ſembloit être plus petit qu'il ne devoit, à proportion de la grandeur de l'œil, cette ſeconde ſubſtance compriſe.

8. A meſure que cette ſeconde ſubſtance, ſemblable à un blanc d'œuf endurci, approchoit le centre du criſtallin, elle étoit plus dure, & ſon blanc tiroit un peu ſur le jaune. Et après avoir ôté toute cette ſubſtance, le reſte du criſtallin me parut plus jaune & plus ſolide; cependant il etoit un peu tranſparent, enſorte que le préſentant au grand jour, on pouvoit diſtinguer les ombres des objets communs que l'on mettoit au-devant.

9. Le rompant, je reconnus qu'il avoit la conſiſtance d'un fromage non paſſé endurci de ſeichereſſe, qu'on peut broyer ſous les doigts; mais qu'il ſe diviſoit par lamines ou pellicules, dont les fibres qui les compoſoient ſe conduiſoient de devant en derriere, ou de derriere en devant, de la même maniere que je l'ai fait remarquer au Chapitre II. de la Deſcription de l'Oeil, en parlant du criſtallin bouilli, ou préparé avec l'eau-forte; enſorte que ces lamines ou pellicules

avoient plus de diſpoſition à ſe fendre & ſe diviſer ſelon cette longueur de fibres; c'eſt-à-dire de devant en derriere. Leurs ſuperficies étoient auſſi fort unies & conſervoient leur figure ſphérique. Enfin le criſtallin reſſembloit entiérement à un criſtallin préparé, comme je l'ai dit, excepté qu'il étoit un peu jaune.

10. Le corps vitré étoit net & tranſparent à l'ordinaire. L'humeur aqueuſe avoit auſſi la pureté & la tranſparence qu'elle doit avoir, & étoit dans une quantité ſuffiſante pour tenir le globe de l'œil aſſez tendu. J'avois eu ſoin de la conſerver toute dans un verre pour l'éxaminer enſuite. Enfin toutes les autres parties de l'œil étoient dans leur état & ſituation ordinaire.

V. OBSERVATION.

1. Ayant fini d'éxaminer l'œil droit, je pris l'œil gauche, & après avoir procedé comme à l'œil droit, je reconnus pareillement que le criſtallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper.

2. Qu'il étoit à la partie inférieure de l'uvée, un peu plus élevé que celui de l'œil droit, parce qu'il avoit remonté un peu après l'opération, comme je l'ai dit, enſorte qu'on en découvroit une très-petite partie par le trou de l'uvée, & auſſi des flocons ou accompagnement dont je vais parler, qui ſembloient s'être un peu affaiſſez depuis l'opération. Il paroiſſoit auſſi un peu moins affermi à l'endroit où il étoit reſté.

3. Qu'il avoit beaucoup de cette premiere ſubſtance dont j'ai parlé à l'article 6. de l'Obſervation précédente, qui n'avoit pas la même blancheur; elle étoit auſſi plus ſolide & fibreuſe, faiſant même reſſort.

4. Qu'il avoit très-peu de la ſeconde ſubſtance,

qui étoit beaucoup plus jaune & plus dure, & dont la ſuperficie étoit pareillement un peu inégale & raboteuſe; tout le reſte du criſtallin étant auſſi plus petit qu'il ne devoit, & étant plus dur, plus jaune & moins tranſparent que celui de l'œil droit, ayant au reſte même diſpoſition de fibres.

5. Enfin que le corps vitré & l'humeur aqueuſe étoient comme à l'œil droit, & toutes les autres parties intérieures de même.

CHAPITRE IV.

Réfléxions ſur les Obſervations contenues au Chapitre précédent.

TOutes les Obſervations que je viens de rapporter, font connoître ſi éxactement ce que c'eſt que la cataracte, que je ne penſe pas qu'on puiſſe douter que ce ne ſoit une altération entiere du criſtallin. Il faudroit être bien ennemi de la vérité & du bon ſens, pour perſiſter dans une opinion qui n'avoit pour fondement qu'une idée fauſſe qu'on s'étoit formée de l'uſage du criſtallin. On voit par l'article 2. de la quatriéme Obſervation, & par l'article premier de la cinquiéme, que le criſtallin n'eſt point néceſſaire pour voir, puiſque cette femme voyoit, quoique ces deux criſtallins ne fuſſent plus dans leur lieu, mais ſeulement pour mieux voir, comme je l'ai prouvé au Chapitre XXII. de la Deſcription de l'Oeil, & comme l'a reconnu Plempius; ainſi cette opinion, quoiqu'univerſellement reçûe, ſe détruit d'elle-même.

Les articles 6. 7. 8. & 9. de la quatriéme Obſervation, & les 2. 3. & 4. de la cinquiéme prouvent que la cataracte n'eſt point une membrane, ou

un autre corps qui s'engendre, ou se congele dans l'humeur aqueuse : mais une altération entiere de tout le cristallin, qui change de couleur & perd sa transparence, & que c'est ce cristallin ainsi alteré qu'on détourne avec l'éguille. L'Observation troisiéme fait connoître que c'est ce même cristallin alteré qui s'oppose au passage de la lumiere, tant qu'il reste dans son lieu naturel. Enfin, la premiere & la deuxiéme Observation & toutes les autres que l'on peut faire en opérant sur les cataractes, ont tant de relation avec la 3. 4. & 5. que l'on peut dire que ces derniers ne sont que des preuves plus évidentes des conséquences certaines que l'on pouvoit tirer de la 1. & de la 2.

Les anciens Médecins avant Galien avoient donc eu raison d'estimer que la *Cataracte* & le *Glaucoma* étoient une seule & même maladie ; ils ne les confondoient pas pour cela. Le Glaucoma est une espece de cataracte, comme je le dirai dans la suite ; il est vrai que c'est une maladie incurable ; aussi reconnoissoient-ils de deux sortes de cataractes, de *curables* & d'*incurables* ; si leurs écrits étoient venus jusqu'à nous, nous serions peut-être mieux éclaircis de leurs opinions que nous ne connoissons qu'imparfaitement, puisque ce n'est que par le rapport de ceux qui les ont abandonnées.

Je dirai encore qu'on ne pouvoit trouver une occasion plus favorable que celle qui a donné lieu à la 4. & à la 5. Observation ; puisque dans un même sujet on y a trouvé une cataracte nouvellement confirmée, & une vieille cataracte, & toutes les deux abbaissées peu de tems auparavant la mort avec tout le succès possible ; sur lesquelles on pouvoit remarquer en même tems que la facilité ou la difficulté de les tenir sujettes, dépend de la nature de leurs *accompagnemens*, qui

selon qu'ils sont plus ou moins fléxibles, obéissent ou résistent plus ou moins à l'éguille ou au poids du cristallin ; & que cette espece de glu qui colloit légerement le cristallin à l'uvée & à la membrane du corps vitré, comme je l'ai dit en l'article 4 de la quatriéme observation, ne provient que de la matiere gluante de ces mêmes accompagnemens encore tendres: d'oú vient que dans les cataractes récemment mûres, le cristallin doit être moins sujet à remonter que dans celles qui sont vieilles, puisque leurs accompagnemens étant plus solides, ils peuvent moins s'unir aux parties voisines, comme on l'a vû à la fin de l'article 2 de la cinquiéme observation.

Comme ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les différens états de ces accompagnemens, & sur les précautions qu'on doit prendre pour surmonter les difficultez qu'ils causent très-souvent dans les opérations, je n'en dirai rien davantage pour le présent ; je me réserve d'en parler au Chapitre suivant, & dans les Chapitres 7, 8, 9, 13 & 14.

CHAPITRE V.

Des causes des cataractes vrayes.

APrès avoir montré que la cataracte vraye est une altération entiere du cristallin, il est bon de faire voir quelles peuvent ètre les causes de cette altération.

En considérant le rapport qu'il y a entre le cristallin infusé pendant quelque tems dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau-forte, comme je l'ai dit au Chapitre onziéme de la Description de l'Oeil ; & un

criſtallin qui a perdu ſa tranſparence & qui s'eſt endurci dans ſon lieu naturel, comme il ſe rencontre dans les cataractes vrayes & dans quelques-unes des fauſſes, je n'ai pas de peine à concevoir que la cauſe de l'endurciſſement & de la perte de la tranſparence de l'un, ne ſoit à peu près ſemblable à la cauſe de l'endurciſſement & de la perte de la tranſparence de l'autre.

Ainſi j'eſtime que la cauſe des cataractes eſt une ſéroſité acide & mordicante, qui ſe jettant quelquefois par voye de fluxion, & d'autres fois s'amaſſant par congeſtion entre le criſtallin & la membrane qui le recouvre, commence à donner naiſſance à la cataracte, dont les malades s'apperçoivent par un léger brouillard qui les empêche be bien voir. Que cette ſéroſité agiſſant enſuite ſur la ſuperficie du criſtallin, en change ſans doute la diſpoſition, & en détache quelques particules peu affermies, qui flotant & pirouettant dans cette même ſéroſité, font ſembler quelquefois aux malades qu'ils voyent voltiger en l'air des étincèlles de feu; & que cette même ſéroſité s'inſinuant toujours de plus en plus, altere auſſi de plus en plus le criſtallin, en endurciſſant ſa ſubſtance & changeant ſa couleur, de la même maniere que les acides agiſſans ſur la cire, alterent ſa ſubſtance, en la deſſéchant, l'endurciſſant, & la changeant de couleur.

Et comme les conduits qui portent la nourriture au criſtallin ne ſe trouvent pas détruits, ils ne ceſſent pas auſſi de lui en fournir: ainſi cette nourriture ayant du rapport à la partie qu'elle doit nourrir, on peut juger qu'étant épanchée autour du criſtallin, & ſe mêlant avec cette ſéroſité acide, ſes parties les plus diſpoſées à s'unir y prennent corps, de même que nous voyons que le lait dans lequel on mêle quelque acide ou de la préſure, ſe coagule.

C'eſt auſſi en partie au ſuc nourricier du criſtallin, & en partie aux particules qui ſe détachent de ſa ſuperficie, que j'attribue la naiſſance de ces additions ou excroiſſances, que j'appelle *accompagnemens de la cataracte* ; & ſuivant que ce ſuc eſt plus ou moins fourni de parties liantes ou rameuſes, il fait que ces accompagnemens ſont en plus grande ou en moindre quantité, qu'ils ſont ou plus fléxibles ou moins fléxibles.

Quand ces accompagnemens commencent à ſe former, c'eſt alors que les malades ſemblent voir voltiger en l'air des choſes qui reſſemblent à des cheveux, à des fils, à de la pouſſiere, à des toiles d'araignées, à un crêpe, à des barres, à des flocons de neige ou laine, & à des mouches: c'eſt ce qu'on appelle ordinairement *imaginations* ; parce qu'il ſemble aux malades que ces choſes ſoient à une certaine diſtance au-devant de leurs yeux. Et ces choſes ne paroiſſent ainſi, que parce que les rayons de lumiere rencontrant ces accompagnemens, ne les peuvent pénétrer : ainſi il ſe forme ſur la rétine des ombres ſemblables aux choſes qui les cauſent.

Et quand ces accompagnemens augmentent, on commence à appercevoir dans les yeux malades des nuages blancs, qui augmentent de plus en plus, à meſure que ces accompagnemens deviennent plus ſolides, & que le criſtallin perd ſa tranſparence : alors les malades ne diſtinguent plus aucuns objets, mais ſeulement une lumiere confuſe, & les ombres des corps opaques, lorſqu'ils ſont ſituez entre leurs yeux & la lumiere.

Cette ſéroſité acide qui en agiſſant ſur le criſtallin, endurcit & deſſeche ſa ſubſtance ; & agiſſant ſur ſon ſuc nourricier, le coagule & lui donne corps ; en agiſſant ſur la membrane qui recouvre le criſtallin, elle n'y produit pas le même effet ;

au contraire, elle la détruit le plus ſouvent & la conſomme, ſi non entiérement, du moins dans ſa plus grande partie. Et la cauſe, ce me ſemble, de cette deſtruction, vient de ce que les parties membraneuſes ſe nourriſſant du ſang qui leur eſt porté immédiatement par les arteres, cette ſéroſité en s'inſinuant dans cette membrane, coagule ce ſang & empêche ſon mouvement circulaire; ce qui fait que cette membrane faute de nourriture, ſe conſomme comme par une eſpece de ſuppuration, de même qu'il arrive aux autres membranes de notre corps, lorſqu'elles ſont abreuvées d'une humeur qui a quelque acidité.

Mais cette ſéroſité qui détruit & conſomme la membrane qui recouvre le criſtallin, pourquoi n'agit-elle pas également ſur la membrane qui ſe rencontre au-deſſous, & qui recouvre immédiatement le corps vitré? Ne ſeroit-ce point parce que cette membrane étant attachée aux fibres membraneuſes de ce corps, & en faiſant par conſéquent partie, le ſang & les eſprits qui nourriſſent & entretiennent cette membrane, ſeroient conſervez dans leur mouvement par la chaleur & les eſprits de ce corps dont elle fait partie: enſorte qu'un acide peu malin, tel qu'eſt celui qui cauſe la vraye cataracte, n'auroit pas aſſez de force d'y agir comme ſur celle qui recouvre le criſtallin, qui hors dans ſes extrêmitez n'adhere à aucune autre partie, non pas même au criſtallin quoiqu'elle le touche: d'où vient auſſi que dans quelques cataractes mixtes & dans quelques fauſſes, lorſque cette ſéroſité eſt maligne, la membrane du corps vitré en eſt affectée, comme je le dirai dans la ſuite. Ou bien ne ſeroit-ce point que, comme dans les puſtules, ou petites tumeurs peu malignes qui ſe font dans les tégumens, la matiere qui eſt renfermée chez elles,

étant poussée par la nature du centre à la circonférence, brise la peau qui la recouvre, sans offenser les membranes ou autres parties qui sont au-dessous, quoique plus délicates: & que de même, l'humeur qui cause la cataracte étant poussée du centre de l'œil vers sa circonférence, seroit plus en état de briser la membrane qui recouvre le cristallin. Il y a quelque apparence que cela se fait de l'une ou de l'autre maniere, & il seroit difficile de rendre une autre raison de ce fait.

CHAPITRE VI.

Suite du précédent.

QUe ce soit donc une sérosité acide & mordicante qui soit la cause des cataractes, la conformité qu'il y a dans la disposition des pellicules & des fibres, & dans toute la substance même d'un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & entre celle qui se rencontre dans un cristallin infusé en une eau acide, comme je l'ai ci-devant dit, le fait bien voir. D'ailleurs, la destruction de la membrane qui le recouvre en est encore une autre preuve ; puisque partout où on voit une destruction de partie, on demeure d'accord qu'elle a été causée par une humeur âcre, acide, ou mordicante.

Mais cette conformité n'est pas tout-à-fait semblable, me dira-t-on : un cristallin infusé dans une eau acide, est blanc jusques dans son centre, & même d'un blanc de perle ; & le cristallin altéré comme il l'est dans les cataractes vrayes qui sont dans leur maturité, n'est blanc que dans sa superficie, & on voit qu'il jaunit à

mesure qu'en le dévelopant de ses pellicules on approche de son centre.

Je répondrai à cela, en disant qu'il est vrai que lorsque l'on fait infuser un cristallin pendant l'hyver dans l'eau acide proposée au Chapitre XI. de la Description de l'Oeil, il devient blanc en toutes ses parties, & demeure en cet état tel tems qu'il reste en infusion, & j'en ai même laissé pendant plusieurs mois, sans qu'ils ayent aucunement jauni : mais j'ai aussi expérimenté que le faisant infuser dans cette eau acide pendant les grandes chaleurs de l'été, il blanchit les premiers jours, & se prépare au reste comme pendant l'hyver; mais dans la suite il jaunit; même si on le laisse un mois ou plus, cette couleur jaune s'obscurcit, & il devient noirâtre. Or il y a apparence que la chaleur donnant alors plus de mouvement aux particules acides de l'eau, elles pénetrent & agissent si vivement sur les pellicules qui composent le cristallin, qu'elles leur causent une espece de calcination, qui fait changer leur couleur blanche en une jaunâtre puis en une noirâtre : comme on voit que le mercure fixé par les acides, se change en des couleurs différentes, suivant les différens degrez de calcination qu'on lui donne. On peut raisonner de même à l'égard des cataractes, en disant que la chaleur dont nous jouissons pendant la vie, faisant agir l'acide qui est la cause des cataractes, sur les pellicules du cristallin de la même maniere que je le viens de dire, de blanches qu'elles sont d'abord, il les doit rendre jaunâtres, & quefois noirâtres dans la suite, comme il arrive assez souvent dans les vieilles cataractes; & conclure de-là, qu'il n'y a point de contrariété dans cette conformité que j'ai dit être entre un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cata-

ractes, & un criſtallin infuſé dans les acides; puiſque ces mêmes acides aidez par la chaleur, lui peuvent faire changer la couleur blanche en une jaunâtre ou noirâtre.

Que l'humeur qui cauſe les cataractes s'amaſſe quelquefois par voye de fluxion, & d'autres fois par congeſtion, l'expérience nous le fait connoître; puiſque nous voyons des cataractes qui dans l'eſpace de trois ou quatre mois ſe trouvent confirmées & en état d'être abbaiſſées, comme celle de l'œil droit de cette femme dont j'ai parlé dans la quatriéme obſervation du Chapitre III. & d'autres qui ſont ſi long-tems à ſe former, qu'après deux, trois, quatre, cinq ou ſix ans, elles ſont ſi peu avancées, qu'elles ne ſe trouvent pas en état de ſoutenir l'opération; même pendant un long tems on ne remarque aucuns nuages dans les yeux qui en ſont travaillez, quoique cependant les malades ne puiſſent diſtinguer aucuns objets. J'en donnerai quelques exemples dans la ſuite. Et pour éviter toute équivoque, je dirai que par ce terme de fluxion, je n'entens autre choſe qu'un amas d'humeur qui ſe fait en peu de tems; & par celui de congeſtion, un amas lent & imperceptible.

Que cette humeur ſe jette d'abord entre le criſtallin & la membrane qui le recouvre, il y a apparence; puiſqu'avant que le criſtallin ait perdu de ſa tranſparence, les malades ne peuvent bien diſtinguer les objets: ce qui ne peut arriver que parce que cette humeur élevant en boſſe cette membrane, elle eſt la cauſe d'une nouvelle réfraction des rayons de lumiere, qui les fait agir avec confuſion lorſqu'ils atteignent la rétine, comme on peut le concevoir par ce que j'en ai dit en expliquant la vûe.

Si l'on m'objecte, que ſi cette ſéroſité ou hu-

meur que je ſuppoſe cauſer l'altération du criſtallin, eſt acide ou mordicante, elle peut premiérement altérer l'humeur aqueuſe, quand elle ſe mêle avec elle après que la membrane qui la retenoit autour du criſtallin eſt rompue, & ainſi cauſer l'altération des autres parties de l'œil. Secondement, qu'elle doit cauſer de la douleur lorſqu'elle agit ſur la membrane qui recouvre le criſtallin, puiſque c'eſt le propre des membranes d'être ſenſibles.

Je répondrai à la premiere objection que cette humeur ne fluant pas continuellement, mais ſeulement pendant un certain tems, comme il arrive dans la plûpart des fluxions qui ſe font ſur les autres parties de notre corps; elle n'eſt pas en aſſez grande abondance pour altérer l'humeur aqueuſe, quand la membrane qui recouvre le criſtallin, en ſe briſant la laiſſe écouler; parce que l'humeur aqueuſe étant dans une quantité beaucoup plus grande, elle affoiblit & dompte ſon acidité, dont même elle ſe décharge dans les veines, en circulant comme je l'ai dit dans la Deſcription de l'œil.

A la ſeconde je dirai que la membrane qui recouvre le criſtallin étant très ſubtile, on ne doit point s'appercevoir de la douleur, puiſqu'elle ne peut être que très-légere; auſſi voyons-nous que d'autres membranes beaucoup plus épaiſſes cauſent peu de douleur lorſqu'elles ſont piquées, comme par éxemple l'uvée dans l'opération de l'abbaiſſement des cataractes.

Il y a cependant des malades, qui lorſqu'ils commencent à être travaillez de cataractes, même avant qu'ils commencent à s'en appercevoir, & quelquefois auſſi quand elles ſont confirmées, ſe plaignent d'une douleur au fond de l'œil qui en quelques-uns eſt violente, & en d'autres

supportables ; mais cette douleur n'est point causée par cette sérosité acide, amassée autour du cristallin & qui cause la cataracte ; mais bien par une humeur rhumatisante qui se jette sur les membranes qui forment le globe de l'œil, & sur ses nerfs & autres parties voisines ; & cela est si vrai, que ce n'est pas seulement le fond de l'œil qui souffre, mais aussi le devant de la tête, & souvent on ressent même des douleurs de rhumatisme en d'autres parties du corps.

Il est vrai que lorsque cette douleur de rhumatisme précede ou accompagne l'humeur qui cause la cataracte, ou qu'elle contribue à la déterminer à couler au centre de l'œil, la cataracte est ordinairement suspecte pour la mauvaise impression qu'elle cause à tout l'œil ; ce qui fait que la cataracte change quelquefois de nature, aussi n'entreprend-t-on point l'opération que cette douleur ne soit entiérement appaisée, & que la cataracte n'ait de très-bonnes marques, comme je le dirai ci-après.

J'ai attribué en partie au suc nourricier du cristallin, & en partie aux particules qui se détachent de la superficie de ce corps ; la naissance des accompagnemens de la cataracte ne pouvant l'attribuer à d'autre humeur. Cette sérosité acide qui est la cause de l'altération du cristallin, n'est pas capable de prendre corps ; ce n'est pas le propre de ces liqueurs : l'humeur aqueuse n'y contribue aussi en aucune maniere, parce que si cela étoit, on trouveroit quelquefois de semblables excroissances dans l'espace que cette humeur occupe, sans que le cristallin fut alteré ; il n'y a donc que le suc nourricier du cristallin qui leur puisse donner naissance, en liant avec lui les particules qui se détachent de la superficie de ce corps.

Je n'ai rien dit des causes extérieures des cataractes,

ractes, comme sont les coups reçûs sur l'œil ; parce que ces sortes de cataractes ne sont pas pour l'ordinaire vraies. Cela viendra dans son lieu, aussi bien n'ai-je eu dessein de traiter ici que des causes intérieures des cataractes. Voyons présentement qu'elles en sont les différences.

CHAPITRE VII.

Des différences des Cataractes vraies.

LEs Cataractes vraies ne different entr'elles, que, ou à raison de leur âge, ou de leur quantité ou étendue, ou de leur couleur.

A raison de leur âge, elles sont ou naissantes & imparfaites, ou confirmées & parfaites.

La cataracte est naissante lorsque le cristallin commence à s'altérer, & que les accompagnemens commencent à se former, & à paroître comme des nuages blancs au-travers de la pupille.

Il y en a de deux sortes, de *Laiteuses* & de *Caséeuses*, qui ne different que du plus ou du moins; car toute cataracte dans sa naissance est laiteuse, & cette matiere laiteuse n'est autre chose que ces accompagnemens naissans & encore très-tendres, joints à ces particules qui se détachent de la superficie du cristallin Et lorsque cette matiere laiteuse acquiert plus de consistance, elle devient comme un lait caillé qui se peut diviser par morceaux, & forme ainsi la cataracte caséeuse. Dans ces deux états, la membrane qui recouvre le cristallin est encore entiere.

La cataracte est confirmée & parfaite, lorsque l'altération du cristallin est entiere, qu'il a acquis une solidité plus grande qu'il n'avoit ; que ses accompagnemens ont plus de consistance ; qu'ils ont

pouſſé plus abondamment; que la membrane qui couvre le criſtallin eſt en partie ou entiérement conſommée comme par une eſpece de ſupuration louable, & qu'on voit au-travers de la prunelle la cataracte entiérement blanche ou d'autre couleur.

Il y a deux dégrez de perfection, un de maturité lorſque les accompagnemens & la ſuperficie du criſtallin ſont dans un certain dégré de conſiſtance, qu'ils ne peuvent plus ſe ſéparer du criſtallin, & ſe diſſoudre dans l'humeur aqueuſe quand on les touche avec l'éguille; qu'ils ſe peuvent détacher de l'uvée s'ils avoient contracté quelqu'adhérence avec cette membrane, & qu'ils ſont ſi fléxibles & ſi obéiſſans, que quand on conduit le criſtallin au bas de l'uvée, ils ne font aucun reſſort, d'où vient que la cataracte demeure.

L'autre de vieilleſſe, quand les accompagnemens ont tant de conſiſtance qu'ils deviennent fibreux & font reſſort; d'où vient que la cataracte eſt fort ſujette à remonter lors de l'opération, & qu'ils s'attachent quelquefois ſi fort à l'uvée, qu'on a de la peine à les en ſéparer.

Quand je dis que les cataractes vraies different à raiſon de leur quantité ou étendue, je n'entends pas que le criſtallin altéré ſoit plus étendu; j'ai dit au contraire qu'il diminuoit de volume: mais j'entens qu'il paroît ainſi, parce que les accompagnemens ſont en ſi grand nombre quelquefois & ſi étendus, qu'ils occupent tout l'eſpace qui eſt entre le criſtallin & l'uvée, & qu'il en paſſe même au-travers de la pupille, comme je l'ai vû quelquefois, & comme quelques Oculiſtes peuvent l'avoir vû; & c'eſt ſans doute ce qui a fait dire à quelques Auteurs, que la cataracte s'engendroit quelquefois contre la cornée & l'uvée. Quand les accompagnemens ſont ainſi, la pupille ne ſe reſ-

ſerre qu'avec peine, parce que l'uvée eſt preſſée par ces accompagnemens; & quand on abbaiſſe la cataracte, quoique le criſtallin reſte en bas, il paroît ſouvent de ces accompagnemens en forme de nuages par le trou de l'uvée, qui quelquefois ne ſe diſſipent pas entiérement. Ces cataractes pour l'ordinaire ſe forment fort promptement, & pour réuſſir on doit les abbaiſſer ſitôt qu'elles commencent à être mûres; parce que ſi on attend, pour peu de ſolidité que ces accompagnemens ayent, elles ſont ſujettes à remonter.

D'autres fois ces accompagnemens ſont en ſi petite quantité, que les cataractes en paroiſſent petites & enfoncées. Dans cette rencontre le mouvement de l'uvée eſt très-libre, ſon trou ſe dilatant & reſſerrant fort promptement. Elles ſont pour l'ordinaire long-tems à ſe former, & ſouvent elles ſe trouvent traverſées, & ces traverſes ou barres ne ſont autre choſe qu'une partie de la membrane qui couvre le criſtallin, qui n'a pas été entiérement conſommée, par la petite quantité de l'humeur qui cauſe la cataracte; même quelquefois cette membrane ne ſe conſomme point: d'où vient auſſi que ces cataractes ſont pour l'ordinaire difficiles à ſéparer; mais quand elles ſont ſéparées, elles ſe précipitent aiſément.

Enfin les cataractes different à raiſon de leur couleur, en ce que les unes ſont de couleur céleſte; d'autres blanches qui ſont les plus communes, ſous leſquelles je comprens celles qui ſont d'un blanc de neige, d'un blanc de plâtre, d'un blanc de perle, d'un blanc argentin ou mercuriel, & d'autres blancs mêlez: d'autres ſont jaunes, d'autres noires, d'autres brunes, ou de couleur de fer, ou de chataigne, d'autres griſes ou cendrées, & d'autres verdâtres. Nos Auteurs en

sont encore de rouges, mais je n'en ai jamais vû.

Il y a apparence que toutes ces différentes couleurs naissent de la différente action de cette sérosité acide que j'ai supposée être la cause des cataractes. D'abord en détruisant la transparence du cristallin, elle le blanchit, & en condensant cette humeur qui forme les accompagnemens, elle les rend pareillement blancs, & leur blancheur est diverse suivant leur diverse disposition: ainsi quand ces accompagnemens sont subtils, ils font paroître une couleur céleste; quand ils sont plus épais, plus épars, ou plus serrez, ils font paroître différens blancs, qui sont plus ou moins luisans selon que leur superficie est plus ou moins polie. Cette même sérosité agissant plus vivement & plus long-tems, elle jaunit non-seulement les cataractes, mais aussi leurs accompagnemens; ensuite elle les noircit, comme je l'ai montré au Chapitre précédent: & de ces différens mélanges de blanc, de jaune, & de noir, viennent les verdâtres, les brunes, celles de couleur de fer ou de châtaine, les grises & les cendrées. On peut encore dire que la diverse température des malades contribue beaucoup à la diversité de toutes ces couleurs; puisqu'un bilieux, par exemple, est plus sujet aux cataractes jaunâtres ou verdâtres; un mélancoliques aux noires, aux brunes, aux grises ou cendrées, & à celles de couleur de fer ou de châtaigne; un sanguin, un pituiteux aux célestes & aux blanches, quoique quelquefois toutes ces especes de cataractes ne commencent que d'entrer dans leur maturité.

Un Chirurgien Oculiste doit considérer attentivement toutes ces différentes couleurs, parce qu'elles dénotent souvent les différens âges des cataractes, & leur différentes consistances, qui lui aident à faire un prognostic plus certain de la

bonne ou mauvaise réussite des opérations, comme je le dirai en son lieu.

CHAPITRE VIII.

Des signes diagnostics des cataractes.

QUand l'humeur qui cause la cataracte commence à couler ou à s'amasser entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, les malades ne s'en apperçoivent pas aussitôt; parce qu'il est rare que cette humeur se jette en même tems & également sur les deux yeux: ce n'est que lorsqu'ils regardent à l'ordinaire, & que fermant fortuitement l'œil sain, ils s'apperçoivent de quelque diminution de vûe dans l'autre. Souvent ils ne s'en plaignent pas, ayant quelquefois oui dire à quelques personnes qu'elles ne voyoient pas également des deux yeux; & quand ils consulteroient alors quelque Médecin ou Chirurgien, on ne pourroit leur rien dire de certain, ce signe étant équivoque, & on se contenteroit de leur ordonner quelques remedes généraux qui n'empêcheroient pas le progrès de leur maladie.

Quand ensuite les malades semblent voir voltiger en l'air quelques-unes ou plusieurs de ces choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussiere, à des toiles d'araignées, à un crêpe, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des mouches, ce que l'on nomme *imaginations*, comme je l'ai dit au Chapitre V. on peut s'assurer davantage du commencement d'une cataracte; mais ce signe n'est pas encore certain, à moins qu'en même tems on ne s'apperçoive d'une diminution sensible de la vûe. Il y a des personnes qui sont travaillées de ces ima-

ginations, ſans que la cataracte arrive, comme je le dirai ci-après au Chapitre XXII. même il y a des malades qui ne voyent aucunes de ces choſes, mais ſeulement une forte diminution de vûe précede leurs cataractes.

Quand ces choſes ſe fortifient de plus en plus & ſans intermiſſion, que la vûe diminue à meſure, & que les malades ne peuvent plus diſtinguer que confuſément les objets communs, on peut s'aſſurer du commencement d'une cataracte; & on juge qu'elle ſe formera promptement, ſi tout ce que je viens de dire ſe fait en peu de tems; & lentement, ſi cela ne ſe fait que dans un long-tems.

Ne confondez pas, parmi les ſignes avant-coureurs des cataractes, ces eſpeces d'imaginations à peu près ſemblables à celles que je viens de rapporter, ces diminutions & ces erremens de vûe qui arrivent à ces perſonnes cacochymes dont l'eſtomac eſt rempli d'impuretez, aux perſonnes atrabilaires, à celles qui tombent dans la frénéſie, aux femmes ou filles travaillées de vapeurs ou de ſuffocations, aux yvroges & autres. Il eſt aiſé de ne s'y point tromper; parce que ces ſymptômes ne ſont pas continuels, y ayant de l'intermiſſion, ou qu'ils guériſſent par les remedes, ou ceſſent quand la maladie ou la cauſe qui les produit ceſſe; & les autres au contraire.

On connoît que la cataracte augmente, quand on voit que la couleur de la prunelle ſe change, que l'on commence à appercevoir des nuages blancs, & que la vûe eſt ſi diminuée, que les malades ne peuvent plus en aucune maniere diſtinguer les objets communs, mais ſeulement les couleurs vives & encore très-confuſément, & une lumiere blanche & confuſe lorſqu'on les expoſe au grand jour.

On connoît qu'elle eſt dans ſon état, lorſque ces nuages ſont ſi fort augmentez, que la pupille en paroît toute blanche, ou de quelqu'une des autres couleurs énoncées au Chapitre précédent : que cette couleur eſt égale en toutes ſes parties, ce qui dénote l'égalité de la ſubſtance des accompagnemens : & que les malades n'apperçoivent plus qu'une foible lueur, & les ombres des corps opaques que l'on interpoſe ou paſſe entre leurs yeux & le grand jour.

Rapportez ici quelques-uns des ſignes que vous trouverez dans le Chapitre ſuivant, qui font connoître en même tems l'état de la cataracte & le jugement qu'on en peut faire, & rapportez-y auſſi quelques-unes des choſes dites aux Chapitres V. & VII

Enfin on peut connoître à peu près l'étendue de la cataracte, je veux dire la plus ou la moindre quantité de ſes accompagnemens : car ſi elle paroit petite, enfoncée, luiſante, & ſi on a de la peine à diſtinguer ſa couleur, on juge que ſes accompagnemens ſont en petite quantité : ſi au contraire elle paroit grande, peu luiſante, ſuperficielle ; que regardant de côté la pupille, on voye ſortir quelques filamens, que cette pupille ſoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, & qu'elle ne ſe reſſerre que peu & très-lentement, qu'on remarque quelques rayes non naturelles en l'iris, quoique d'ailleurs d'une bonne couleur, on juge que ſes accompagnemens ſont en très-grande quantité.

CHAPITRE IX.

Des signes prognostics des cataractes.

LOrsqu'on a connu par les signes précédens que la cataracte est à peu près en son état ou maturité, par ceux-ci on juge si, en faisant l'opération, la réussite en sera ou bonne ou mauvaise.

Le malade étant au milieu d'une chambre médiocrement éclairée, & tourné du côté du jour, on prend garde si la pupille est bien dilatée, & si en faisant approcher le malade près de la fenêtre ou de la porte, ce trou se resserre à mesure que le malade approche du grand jour.

Le malade assis près de la fenêtre ou de la porte, & l'œil sain étant fermé, on pose la main devant & près de lœil malade, on observe si la pupille se dilate comme dessus, & ôtant subitement la main, si elle ne se resserre ni trop vîte ni trop lentement, & si elle retourne en sa premiere grandeur.

Ou bien l'œil sain fermé, on pose le doigt sur l'œil malade dont les paupieres sont fermées, on frotte l'œil doucement en rond pendant un peu de tems, on ôte subitement le doigt, & on commande en même tems au malade d'ouvrir l'œil, on voit ensuite si la pupille s'est bien dilatée, & si elle se resserre comme dessus.

Si après ces trois manieres d'examiner l'œil, qui se rapportent l'une à l'autre, la pupille se dilate & se resserre comme il est dit, c'est un très-bon signe; parce que cela marque premiérement, que la partie de l'uvée qui forme l'iris, le corps vitré, la rétine, & le nerf optique ne souf-

frent aucune altération ; puiſque les rayons de lumiere qui paſſent, quoique foiblement, autravers du criſtallin altéré, & qui ſe portent ſur la rétine, ſont capables d'y exciter cette ſenſation à l'occaſion de laquelle l'ame eſt mûe à dilater & reſſerrer la pupille, à peu près comme elle le feroit ſi l'œil n'étoit point travaillé de cataracte : ainſi on eſpere que cette cataracte étant détourné, le malade verra.

Secondement, que les accompagnemens de la cataracte ne ſont que dans une médiocre quantité, & qu'ils ſont fort fléxibles; parce que ne preſſant que légérement l'uvée, ils ne l'empêchent point de ſe mouvoir, mais retardent un peu ſon mouvement: ainſi on juge que la cataracte eſt dans un état de maturité, & qu'étant abbaiſſée, elle reſtera.

Si au contraire la pupille étant dilatée, ſe reſſerre très-promptement, c'eſt une marque qu'il y a très-peu d'accompagnemens, qui peuvent même être encore renfermez ſous la membrane qui recouvre le criſtallin, & qu'ils ſont encore laiteux ou caſéeux, & que par conſéquent la cataracte n'eſt pas dans ſa maturité. Ainſi ce ſigne eſt ſuſpect pour la réuſſite de l'opération; tant à cauſe qu'une cataracte en cet état eſt difficile à ſéparer, que parce qu'auſſitôt qu'on rompt la membrane qui recouvre le criſtallin, cette matiere laiteuſe ou caſéeuſe s'épanche & brouille l'humeur aqueuſe, ce qui empêche de voir l'éguille, & de diſtinguer la cataracte, d'où vient que l'opération reſte ſouvent imparfaite.

Et ſi la pupille s'étant dilatée, ſe reſſerre très-lentement, c'eſt une marque que la cataracte eſt vieille, & que ſes accompagnemens ſont ſolides; ou ſi elle eſt nouvelle, que ces mêmes ac-

compagnemens sont fort nombreux, puisqu'ils pressent si fort l'uvée, que son trou ne se resserre qu'avec peine. Ce signe aussi est suspect pour la réussite de l'opération, y ayant à craindre que les accompagnemens ne soient adhérens autour du trou de l'uvée, ce qui feroit de la peine à séparer la cataracte ; & que la cataracte abbaissée ne se releve aussitôt, par l'abondance ou solidité desdits accompagnemens, qui lui feroient faire le pont-levis.

Si la pupille est fort dilatée & qu'elle ne puisse se resserrer, & si elle est changée de figure, ce sont de fort mauvais signes, qui dénotent des cataractes ou fausses, ou mixtes, ausquelles l'opération est ou inutile, ou très-suspecte. Voyez ci-après les Chapitres XVIII. XX. & XXI.

Si elle est resserrée & qu'elle ne puisse en aucune maniere se dilater, c'est aussi un fort mauvais signe, qui dénote une cataracte fausse ou mixte. Voyez les Chapitres XIX. & XX.

Enfin toute cataracte, lorsque la pupille n'a aucun mouvement, quoique d'ailleurs elle ait quelques bonnes marques, est très-mauvaise ; parce que cela dénote ou son extrême vieillesse qui la rend entiérement opaque, ou une fausse cataracte comme je l'ai dit ; ou bien une obstruction dans le nerf optique, ou quelqu'autre maladie dans la rétine ou dans le corps vitré. Je m'en explique.

L'extrême vieillesse d'une cataracte la rend presque toujours incurable ; parce qu'étant venue en sa maturité, & ses accompagnemens ayant cessé de croître, ils se lient souvent & se collent insensiblement aux parties voisines, & s'endurcissent de telle sorte, que lorsqu'elle est parvenue à une extrême vieillesse, ou il est très-difficile de la séparer du lieu qu'elle occupe sans

intéresser lesdites parties, ou si on la sépare, il est presqu'impossible qu'elle reste, à cause de la solidité de ses accompagnemens qui la font presque toujours remonter Il est vrai que quelquefois, mais bien rarement, il se trouve des cataractes extrêmement vieilles qui sont en état d'être abbaissées & qui réussissent, mais elles ont toutes les marques de bonnes cataractes. J'en donnerai quelques exemples dans la suite.

Je ferai aussi voir dans quelques Chapitres particuliers, pourquoi les cataractes fausses sont incurables. Et à l'égard de l'obstruction du nerf optique, quand elle se rencontre avec la cataracte, l'opération y est entiérement inutile, telle bonté que la cataracte ait; parce que quand elle seroit abbaissée, la vûe ne seroit pas rétablie, puisque les passages des esprits qui doivent porter à l'ame le caractere des images peintes sur la rétine, n'en seroient pas plus dégagez

Outre le signe susdit, pour connoître l'obstruction du nerf optique, on demande aux malades s'ils n'apperçoivent point quelque lumiere, lorsqu'on leur fait regarder le soleil ou le feu, ou quand on passe la main ou quelque corps opaque entre leurs yeux & la lumiere, s'ils ne voyent point quelque ombrage; car s'ils ne voyent rien, c'est signe qu'il y a quelque autre empêchement que la cataracte.

Les maladies qui changent la disposition de la rétine au du corps vitré, détruisent aussi la vûe, & rendent inutile l'opération, comme je le ferai voir ci-après.

En examinant les signes bons ou mauvais que l'on tire des différens états de la pupille, on observe en même tems la disposition générale de l'œil & de quelques-unes de ses parties, la couleur de la cataracte, & les causes occasionnelles

F vj

de cette maladie, s'il y en a quelques-unes: & de toutes ces choses on s'en forme des signes, qui étant rapportez & comparez avec les précédens, servent à juger plus certainement de la bonne ou mauvaise réussite des opérations.

Ainsi si la cataracte est inégale dans sa couleur, c'est un signe suspect; parce que cela dénote l'inégalité de la substance de ses accompagnemens qui ne sont pas encore dans leur maturité : ce qui oblige d'en différer l'opération, jusques à ce que ces accompagnemens ayent acquis plus de consistance.

Si elle est traversée ou barrée, elle est aussi suspecte, quoique plus avancée en maturité que la précédente; & on doit pareillement différer l'opération jusqu'à sa parfaite maturité, pour les raisons que j'ai déja rapporté en parlant des cataractes laiteuses ou caséeuses. Ce n'est pas que ces deux especes de cataractes ne réussissent quelquefois quand elles sont bien séparées; le cristallin se précipitant souvent de lui-même, quand il peut se loger au bas de la pupille; & l'œil s'éclaircissant ensuite, comme je le dirai ci-après; mais c'est la difficulté de les bien séparer.

Il y a aussi, mais rarement, des cataractes qui sont traversées, quelqu'âge qu'elles ayent; elles sont pareillement douteuses, parce qu'il est très-difficile de les séparer; mais aussi quand elles le sont, elles se précipitent assez aisément.

Celle dont il n'y a que le centre du cristallin qui soit blanc, est le plus souvent fausse. Voyez à ce sujet le Chapitre XXII. & si elle est vraie, c'est un signe qu'elle est encore récente, & qu'on doit attendre sa maturité, d'autant qu'il seroit dangereux, en voulant l'abbaisser, de gâter l'œil & de faire perdre la vûe au malade.

Si la cataracte est d'une couleur égale, qui soit

bonne, & que les bons signes ci-dessus énoncez, ou qui le seront ci-après, s'y rencontrent en même tems, l'issue n'en peut être que favorable.

La cataracte estimée la meilleure par tous les Praticiens, quant à la couleur, est celle qui est d'un blanc de perles tirant un peu à la couleur céleste. Cette couleur dénote une médiocre quantité des accompagnemens, & leur médiocre consistance.

Celle qui est d'un blanc grisâtre, tirant un peu sur la cendre est encore bonne. Elle a aussi une médiocre quantité d'accompagnemens, qui sont d'une consistance un peu plus forte; mais ils obéissent aussi aisément que les précédens.

Celle qui est d'un blanc qui décline tant soit peu sur le verd, est à peu près semblable à la précédente; mais il faut prendre garde de la laisser vieillir, parce que ses accompagnemens deviennent en peu de tems solides, & elle se rendroit difficile.

Celle qui est d'un blanc de neige est difficile à abbaisser & à rester au bas de la pupille, par l'abondance de ses accompagnemens qui lui font souvent faire le pont-levis, à moins qu'on ne fasse l'opération dès qu'elle entre dans sa maturité, comme je l'ai déja dit.

Celle qui est d'un blanc de plâtre est volontiers fausse, ou à tout le moins trompeuse; voyez les Chapitres XIX. & XX. & de même celle qui est d'un blanc fort trouble.

Celle qui est d'un blanc argentin ou mercuriel, qui est fort claire & luisante, est ordinairement fausse. Voyez le Chapitre XVI.

Celle qui ressemble à une corne blanche & polie est toujours fausse, & de même celle qui ressemble à un grain de grêle. Voyez aussi le Chapitre XVI. & XVII.

Celles qui ſont fort jaunes ou fort vertes, ſont ordinairement vieilles & ſuſpectes pour la réuſſite. J'en ai vû quelques jaunes réuſſir.

Celles qui ſont du noir de plomb ou fort noires, ſont pareillement ſuſpectes. J'en ai vû quelques-unes réuſſir, & j'en donnerai un éxemple au Chapitre XIV.

Celles qui ſont de couleur de fer ou de châtaigne, réuſſiſſent aſſez ſouvent; mais elles ſont difficiles à ſéparer pour peu qu'elles ſoient adhérentes; parce que leurs accompagnemens, quoiqu'en petite quantité, s'allongent ſouvent ſans quitter priſe ou ſans ſe rompre; auſſi quand elles ſont ſéparées elles demeurent ſujettes.

Il ſe rencontre quelquefois des cataractes dont la couleur eſt bonne, & qui ſont cependant ſuſpectes, & même entiérement mauvaiſes, parce qu'elles ſont accompagnées de ſignes ſuſpects ou mauvais. Et de même il s'en rencontre dont la couleur eſt fort ſuſpecte, & qui peuvent néanmoins réuſſir, parce qu'il y a d'autres bons ſignes qui prévalent. Ce que je juſtifierai par quelques Obſervations que je rapporterai ci-après.

Si l'œil travaillé de cataracte eſt plus petit que le ſain, c'eſt un fort mauvais ſigne; parce que l'atrophie ou l'émaciation, eſt une marque que la partie ne reçoit pas ſuffiſamment de nourriture. Ainſi il n'y auroit point d'honneur pour l'Opérateur, ni de profit pour le malade, d'entreprendre l'opération.

S'il eſt plus gros que l'œil ſain, c'eſt encore un mauvais ſigne, parce qu'il y a tout lieu d'appréhender que l'abondance des humeurs étrangeres qui le rempliſſent ne cauſe une confuſion & deſtruction des parties intérieures, qui arriveroit même plûtôt enſuite de l'opération; ce qu'on attribueroit à l'Opérateur.

En comparant l'œil malade avec l'œil ſain, ſi la couleur naturelle de l'iris ſe trouve changée en une mauvaiſe, ou que l'iris ſoit ridé ou affaiſſé, c'eſt auſſi un mauvais ſigne, qui dénote une cataracte purulente, ou quelqu'autre cataracte fauſſe, comme je le dirai en ſon lieu, ou un commencement de corruption des parties intérieures de l'œil.

Difficilement l'opération réuſſit ſur une cataracte qui ſe trouve dans une perſonne qui a les yeux mauvais, qui eſt ſujette à d'extrêmes douleurs de tête ou des yeux, & à de violentes fluxions ſur ces parties.

Si même cette douleur de tête ou du fond de l'œil a précédé la cataracte, & qu'elle ait contribué à déterminer l'humeur acide à couler au centre de l'œil, quoique le malade n'ait point été ſujet avant ce tems-là à de ſemblables douleurs, cette cataracte eſt ſouvent ſuſpecte, pour la raiſon rapportée au Chapitre VI. & on n'en doit point entreprendre l'opération, que cette douleur ne ſoit entiérement appaiſée, & que la cataracte n'ait toutes les bonnes marques énoncées en ce Chapitre.

L'opération eſt dangereuſe ſur une perſonne qui éternue ſouvent, qui a une toux violente, qui vomit fréquemment, ou qui a d'autres incommoditez fatigantes ; parce qu'on doit craindre que les ſecouſſes rudes que ces accidens cauſent, ne faſſent remonter la cataracte après qu'on l'auroit abbaiſſée, ou n'excitent quelque fluxion ſur l'œil : ainſi on doit différer l'opération juſqu'à ce que ces accidens ſoient ceſſez. Si toutefois ils arrivent après que la cataracte eſt abbaiſſée, il faudra avoir recours à leurs remedes propres.

Elle n'eſt pas moins dangereuſe ſur les perſonnes travaillées ſouvent de violens accès de

vertiges ou d'épilepsie : non-seulement par la crainte que l'on a que ces accès n'arrivent dans le tems de l'opération, mais aussi pour les desordres qu'ils causeroient s'ils arrivoient ensuite de l'opération.

Les cataractes sont très-fâcheuses quand elles sont causées par quelque chûte, par quelque coup, par une piqueure de l'œil, ou par d'autres causes extérieures ; parce que dans toutes ces rencontres, les parties intérieures de l'œil sont pour l'ordinaire, ou confondues, ou détruites, ou beaucoup altérées, & que d'ailleurs la plûpart des cataractes excitées par ces causes, sont fausses.

Un bel œil à fleur de tête & bien ouvert, est avantageux pour opérer facilement ; au contraire un œil naturellement petit & enfoncé rend l'opération plus difficile.

On n'est pas si sûr de la réussite de l'opération que l'on fait sur un vieil homme, qui sans cette maladie a la vûe foible, comme on l'est lorsqu'on opere sur une personne d'un âge moyen. A l'égard des enfans, on differe l'opération jusqu'à ce qu'ils soient dans un âge raisonnable ; non pas pour la crainte que leurs cataractes n'ayent pas assez de consistance ; car le plus souvent elles sont très-louables, comme je l'ai vû bien des fois ; mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez obéissans, ni assez tranquiles pour soutenir l'opération.

CHAPITRE X.

Si par les remedes on peut guérir la Cataracte naissante ou non confirmé ; & si on peut la prévenir.

LA plûpart de nos Auteurs proposent des remedes pour empêcher la cataracte de se for-

ner lorſqu'elle commence, ou pour la guérir quand elle n'eſt pas encore confirmée. Ces remedes, ſelon eux, ſont généraux ou particuliers. Par les généraux ils tendent d'abord à ſubtiliſer & atténuer les humeurs; par l'uſage des ſix choſes non-naturelles qu'ils diſent devoir pancher vers une température chaude & ſeiche, & par celui de quelques autres remedes qu'ils croient ſpécifiques. Quand ils ont ainſi préparé les humeurs, ils les purgent avec d'autres ſpécifiques, dont la baſe eſt preſque toujours l'aloës; ils mettent en uſage les gargariſmes, maſticatoires, ſternutatoires, cauteres & autres remedes pour dégager le cerveau, ou pour dériver l'humeur qui cauſe la cataracte. Enfin ils viennent aux remedes particuliers, qui conſiſtent dans pluſieurs eſpeces de collyres, liquides ou ſecs, préparez avec des fiels d'animaux, gommes, ſucs, &c. Je n'entre point dans le détail de tous ces remedes, puiſque je n'ai pas deſſein de les propoſer, mais ſeulement d'examiner ſi par cette conduite on peut guérir ou prévenir les cataractes naiſſantes ou non confirmées.

Quand je conſidere que la cataracte eſt une altération entiere du criſtallin, qui lui fait perdre ſa tranſparence; que cette altération eſt cauſée par une humeur que j'ai ſuppoſée avec quelque fondement être acide, qui, s'inſinuant dans les pores du criſtallin, diſſout ſon ferment radical, unit enſemble les particules molles & gommeuſes qui compoſent chacune de ſes fibres, les endurcit, les deſſeiche, & changeant la diſpoſition naturelle de ce corps, le met hors d'état de ſe pouvoir nourrir. Quand je conſidere encore que toutes ces choſes ne ſe peuvent faire ſans que les pores du criſtallin qui donnent paſſage à la lumiere ne ſoient détruits, qu'il ne perde par conſéquent ſa

transparence, qu'il ne blanchisse ou prenne les autres couleurs dont j'ai parlé, suivant que cette humeur acide agit plus ou moins vivement ou plus long-tems, ou qu'elle est pure, ou mêlée d'autres humeurs suivant la diverse température des malades ; je ne sçaurois m'imaginer comment un cristallin en cet état, qui est un corps étranger, inutile, nuisible, pourroit se rétablir par les remedes.

Les remedes généraux peuvent digérer, atténuer & subtiliser les humeurs ; ils peuvent les détourner & les diminuer, en les évacuant sensiblement ou insensiblement ; ils peuvent dégager les parties, y rétablir le mouvement circulaire s'il y étoit empèché, & ainsi prévenir quantité de maladies futures, ou guérir celles qui seroient arrivées. Les remedes particuliers peuvent aussi agir à peu près de la même maniere sur les parties malades sur lesquelles on les applique, même ils adoucissent, digerent, résolvent, consomment, absorbent & desseichent plus puissamment C'est ainsi que les uns & les autres dissipent les inflammations, les érésipeles & autres maladies intérieures ou extérieures ; qu'ils conduisent à supuration les apostêmes ; qu'ils procurent la réunion des playes & des ulceres ; qu'ils facilitent l'exfoliation des os ; qu'ils arrêtent les gangrênes & hâtent la séparation des parties mortifiées ; mais ils ne peuvent ni les uns ni les autres, remettre dans le même état les parties dont la disposition naturelle est changée ou détruite ; la nature même qui est la souveraine médecine des maladies ne le peut ; la réunion des parties ne se fait que par une seconde intention ; dans les parties molles il se forme une cicatrice ; dans les parties dures un callus ; ce n'est plus la même disposition ; ce ne sont plus les mêmes parties ; com-

ment donc rétabliront-ils en ſon premier état un criſtallin altéré, un criſtallin corrompu ?

On dira peut-être qu'on demeure d'accord que quand le criſtallin eſt entiérement altéré & corrompu, il ne peut ſe rétablir ; mais que lorſque l'humeur ne fait que commencer à fluer, qu'elle n'a altéré que la ſuperficie de ce corps, & qu'il n'a encore perdu que peu de ſa tranſparence, du moins pourroit-on par les remedes empêcher cette humeur d'y fluer davantage, réſoudre celle qui ſeroit fluée, rétablir cette légere altération, ou au moins empêcher ſon progrès, & rendre ainſi la tranſparence à ce corps, ou entretenir dans le même état celle qui lui reſte encore.

Je répondrai que quand il ſeroit poſſible d'empêcher l'humeur de fluer, & de réſoudre celle qui ſeroit déja fluée, comme peut être cela ſe pourroit faire par les remed s adminiſtrez ſuivant les regles preſcrites par nos Auteurs ; il ſeroit cependant impoſſible d'arrêter le progrès de l'altération du criſtallin, bien loin de rétablir ce corps ; parce que le criſtallin étant ſéparé de toutes parts de la membrane qui l'embraſſe, il ne reçoit point ſa nourriture, de même que les autres parties de notre corps, comme je l'ai dit au Chapitre XIV. de la Deſcription de l'Oeil, mais par imbibition ; deſorte que l'humeur qui cauſe la cataracte, s'épanchant entre ce corps & ſa membrane, en altére toute ſa ſuperficie ; & cette altération, ſi légere qu'elle puiſſe être, ne ſe pouvant faire ſans que les pores ſuperficiels de ce corps, qui donnent paſſage à ſa nourriture ne ſoient détruits : il s'enſuit que quand l'humeur qui cauſe la cataracte pourroit ceſſer de fluer, & celle qui ſeroit fluée ſe réſoudre, l'humeur alimentaire ne pourroit pas pour cela pénétrer cette ſuperficie ; ainſi tout le criſtallin, faute de

nourriture se desseicheroit, & la cataracte deviendroit mixte, & de la nature de celle dont je parlerai au Chapitre XVI.

De prévenir la cataracte, se seroit une chose bien difficile, quand cela se pourroit; il n'y a point de signe qui précede la fluxion de l'humeur qui la cause, & même les premiers signes sont si équivoques, qu'on ne juge certainement que la cataracte se forme que lorsque la vûe est fort diminuée, & qu'on commence à appercevoir quelques nuages, dans lequel tems toutes les précautions que l'on pourroit prendre seroient inutiles comme je le viens de montrer; ainsi à quoi bon travailler les malades par des remedes?

Je dirai de plus que l'expérience ne s'accorde point aux promesses que nos Auteurs nous font de la vertu de leurs remedes; on n'a point vû encore de cataracte guérir par leur moyen. Je veux bien croire que parmi ces Auteurs il y en a beaucoup qui n'ont pas eu dessein de nous tromper; ils se sont trompez les premiers en suivant trop aveuglément ceux qui les ont précedez; & l'opinion qu'ils tenoient touchant la nature de la cataracte, les a confirmé dans leur erreur: aussi nous ont-ils proposé leurs remedes de bonne foi, & suivant les regles de la Médecine. Ils auroient cependant mieux agi s'ils ne l'avoient fait que problématiquement, cela auroit donné lieu à ceux qui lisent leurs écrits, de douter de leur doctrine, & de s'en éclaircir par des expériences de pratiques. Si même ils avoient eu autant de soin de consulter Galien, qu'ils en ont eu à proposer leurs remedes, ils auroient reconnu que cet Auteur, quoiqu'il crût aussi-bien qu'eux que la cataracte fut une humeur épaissie & congelée, se donnoit bien de garde de donner sa regle que lorsqu'il jugeoit que les imaginations, signes

certains de cataractes, n'étoient que passageres; & que quand on le consultoit par lettres pour des suffusions naissantes, il avoit soin avant que d'envoyer ses remedes, de s'informer de toutes les circonstances qui pouvoient l'assurer que ces indispositions ne provenoient que des impuretez de l'estomach, comme on le peut voir en lisant le Chapitre II. de son quatriéme Livre des *Lieux malades* : ils auroient aussi reconnu qu'il doutoit si fort qu'on pût guérir les suffusions par les remedes, que sur la fin du Chapitre IV. de son quatriéme Livre, *de la composition des remedes selon les Lieux*, aprês avoir proposé les remedes qui conviennent aux suffusions, il conclud ainsi : *Promissiones itaque omnium horum pharmacorum magnæ sunt, verùm effectus aliquando nullus, aliquando valdè exiguus.*

Il y en a aussi d'autres qui se sont vantez un peu trop hardiment d'en avoir guéri, ou prévenu quelques-unes. Il y avoit chez ceux-là plus de vanité que de bonne foi : & le seul récit vague, indéterminé, & mal circonstancié qu'ils font de leurs cures, est plus que suffisant pour les confondre de mensonge, ou tout au moins d'erreur, aussi-bien que quelques Charlatans modernes qui n'ont aucune teinture de Médecine ni de Chirurgie, ou s'ils en ont quelqu'une, elle est si médiocre, qu'ils ne méritent pas de porter le Titre dont ils s'honorent, & qui cependant éxagerent impunément les vertus de leurs prétendus secrets pour guérir les cataractes, & trompent ainsi le public.

De tout ce que dessus, je conclus qu'on ne peut guérir par les remedes les cataractes, quand même elles ne seroient encore que naissantes ou non confirmées, & qu'il est très-difficile de les prévenir. Qu'ainsi, lorsqu'on a reconnu par les

signes diagnostics ci-dessus expliquez, qu'un catar acte se forme, on doit laisser les malades en repos, sans leur faire aucun remede; à moins qu'il n'arrivât en même tems quelques autres maladies que l'on traiteroit suivant les regles; & au reste leur recommander d'observer un bon régime de vivre, jusques à ce que leur cataracte soit parvenue à une entiere maturité pour la pouvoir abbaisser par l'opération; les exhortant d'attendre patiemment ce tems, & leur faisant espérer un heureux succès de leur maladie, pour leur diminuer le chagrin qu'elle leur cause. Et en cas qu'une cataracte soit long-tems à parvenir en sa maturité, on ne doit pas essayer de la faire avancer par l'usage des alimens vaporeux & qui donnent dans la tête, comme quelques Auteurs le conseillent: cette conduite est reprouvée par les meilleurs Praticiens, & avec raison; parce qu'elle seroit capable d'exciter des douleurs de tête fâcheuses, & d'autres desordres dans toute l'œconomie du corps, que l'on ne pourroit ensuite corriger qu'avec peine.

CHAPITRE XI.

Ce qu'il faut faire avant l'opération, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguilles.

QUand on s'est assuré par les signes tant diagnostics que prognostics, que la cataracte est dans sa maturité, & qu'elle pourra obéir à l'éguille, on en avertit le malade. Et s'il souhaite ardemment qu'on lui fasse l'opération, la premiere chose qu'un Chirurgien doit faire, c'est de considérer l'état présent de son malade. S'il reconnoit que sa santé soit bonne, n'ayant point

'autre maladie que sa cataracte, il lui doit conseiller de se faire préparer à l'opération par son Médecin ordinaire, ou de l'y préparer lui-même, s'il ne se rencontre point de Médecin, comme il arrive assez souvent à la campagne, ou si le malade est si dénué de moyens, qu'il ne puisse fournir à la dépense pour en faire venir.

Cette préparation consiste à lui prescrire un bon régime de vivre & fort exact quelques jours avant l'opération, lui défendant le vin & les alimens échauffans ou grossiers & de mauvais suc: lui tenir le ventre libre par le moyen de quelques lavemeus émolliens & rafraîchissans: le saigner une fois s'il y a plénitude, ou deux fois si la plénitude est grande: le purger enfin, si on juge qu'il y ait encore beaucoup d'excrémens retenus que les lavemens n'ayent pû vuider, ou qu'il y ait quelque indice de cacochymie. La purgation doit être douce, parce qu'on n'a dessein que de purger les premieres voyes, sans trop ébranler les humeurs.

Par exemple, on prendra deux gros de senné, un demi-gos de rhubarbe, une once de moëlle de casse, & un demi-gros de cristal minéral, qu'on fera infuser dans un demi-septier mesure de Paris de décoction de racines de chicorée & de chiendent, & dans la coulure on dissoudra une once de manne, & une once de sirop de fleurs de pêché.

Ou si le malade est d'une compléxion fort délicate, on se contentera d'une once de casse mondée, une once & demie de manne, & une once de sirop de chicorée, qu'on dissoudra dans deux verres de petit lait, pour deux prises que l'on fera prendre à trois heures de distance l'une de l'autre.

L'intention que l'on a en préparant ainsi le malade, c'est de prévenir la fluxion & l'inflam-

mation qui arrivent souvent ensuite de l'opéra-
tion, & qui sont à redouter lorsqu'elles sont
grandes. Ainsi, comme l'abondance du sang en
pourroit être une cause, on diminue sa quantité:
& comme la cacochymie & la quantité des ex-
crémens retenus en pourroient aussi être une au-
tre, on corrige l'une & l'autre par les potions
purgatives & par les lavemens, & on empêche
par la diette exacte une nouvelle abondance de
sang & une nouvelle cacochymie.

C'est pourquoi, quand il n'y a ni plénitude, ni
indice de cacochymie, on peut obmettre la sai-
gnée & la purgation, se contentant seulement
d'un régime de vivre humectant & rafraîchissant
qu'on fera observer au malade trois ou quatre
jours avant l'opération; & la veille de l'opé-
ration, de lui faire prendre un lavement pour
décharger le ventre de ses gros excrémens, quand
même le malade auroit déja été purgé.

A l'égard du temps de l'opération, quand on
la peut faire dans le printems ou dans l'automne,
choisissant le mois de May ou de Septembre,
c'est le mieux: mais quand le malade ne peut ou
ne veut différer, ou que la cataracte est d'une
nature à s'endurcir, & que l'on appréhende en
retardant que ses accompagnemens ne résistent
trop, on la peut faire en tout tems; évitant seu-
lement les grands froids & les extrêmes chaleurs,
comme contraires aux playes des yeux. Et quand
on veut commencer à préparer le malade, il faut
choisir un tems beau & qui paroisse stable, afin
que le jour de l'opération puisse se rencontrer
beau & serain, parce qu'il faut bien voir pour
faire cette opération.

Avant l'opération, il faut prendre garde si les
éguilles dont on doit se servir sont en état. Elles
doivent être d'une moyenne grosseur, à peu près

de celle de ces éguilles à coudre en linge commun. Les grosses font une trop grande solution, & par conséquent beaucoup de douleur; & les petites n'ont pas assez de résistance pour pouvoir pénétrer la cornée sans plier, & ne sont pas si commodes pour abbaisser la cataracte. Elles doivent être bien polies, pour glisser plus aisément; bien pointues, pour piquer avec moins de douleur; un peu tranchantes des deux côtez vers la pointe, à peu près comme ces éguilles droites à coudre les playes, pour entrer plus facilement, & pour surmonter quelques difficultez qui se rencontrent quelquefois dans l'opération; d'ailleurs il est plus aisé de les rendre bien pointues, en les repassant sur des pierres à lancette. Quelques Oculistes se servent d'éguilles rondes; parce que, disent-ils, les tranchantes coupent les fibres qu'elles pénetrent, ce qui est vrai. Mais les rondes meurtrissent aussi davantage les fibres qu'elles écartent, & ces fibres meurtries se rétablissent plus difficilement. Je m'en suis servi comme eux, & je me suis mieux trouvé des premieres par les raisons ci-dessus. Elles doivent être emmanchées dans des manches ronds, longs & déliez, faits d'yvoire, d'argent, ou d'autre matiere, pour les tenir & manier plus aisément. Enfin on en doit avoir au moins deux, afin que si on fait l'opération sur les deux yeux en même tems, on puisse se servir de l'une pour un œil, & de l'autre pour l'autre œil; parce que la premiere dont on s'est servi, ayant été mouillée de l'humeur aqueuse, quoiqu'essuyée ensuite, n'entreroit que très-difficilement, à cause d'une petite croute imperceptible & mucilagineuse qui reste dessus, & qui ne s'ôte qu'en la lavant, & on n'est pas alors en un état à prendre cette précaution.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'abbaisser la cataracte.

LE malade étant préparé, & le jour de l'opération venu, le Chirurgien Opérateur se doit rendre chez son malade, sur les huit, neuf, ou dix heures du matin, ou sur les trois, quatre, ou cinq heures du soir, si le tems du matin est sombre & pluvieux: visiter d'abord le logis, pour choisir une chambre bien éclairée, & sur les fenêtres de laquelle le soleil ne donne pas; parce que ces rayons frapans l'œil malade, en feroient trop resserrer la pupille, & incommoderoit aussi le malade quand la cataracte quitteroit.

Il fera préparer deux sieges: un pour le malade, qu'il fera poser vis-à vis des fenêtres, à une distance convenable & un peu de biais, afin que la lumiere ne frape pas à plomb le visage du malade, ce qui rendroit l'œil trop luisant, & empêcheroit de bien distinguer la cataracte, & l'éguille quand elle seroit dans l'œil; l'autre pour lui, qui doit être un peu plus élevé, & ce à proportion de la grandeur du malade ou de celle du Chirurgien, parce qu'il faut que le Chirurgien soit toujours un peu plus élevé que le malade, pour opérer facilement.

Dans les villages ou chez les pauvres, où on ne rencontre pas toujours ses commoditez, on se sert d'un banc étroit, disposé comme dessus, sur lequel on fait asseoir le malade jambe deçà jambe de-là, le Chirurgien s'asseyant de même, & se faisant mettre quelque chose sous lui pour l'élever plus que le malade, en cas qu'il ne se trouvât pas assez élevé.

Les siéges étant préparez, on fait approcher le malade : s'il n'y a qu'un œil d'incommodé, on applique sur le sain une compresse en plusieurs doubles, que l'on contient avec une bande posée obliquement, & cela pour deux raisons; la premiere, pour empêcher cet œil de se remuer en regardant les assistans ou les choses voisines, ce qui obligeroit l'œil malade de se remuer de même; la seconde, pour empêcher la pupille de se resserrer, si le malade tournoit l'œil du côté du grand jour, ce qui arriveroit de même à la pupille de l'œil malade, parce que tous les mouvemens qui se font dans un œil, se font pareillement dans l'autre.

On fait asseoir le malade. Un serviteur debout se tient derriere, & si près que de ses deux mains posées sur les deux côtez de la tête du malade, il la puisse tenir un peu renversée & appuyée fermement contre sa poitrine. Le Chirurgien s'assied aussi sur son siége vis-à-vis du malade, & s'approche le plus près qu'il peut : de ses genoux & cuisses il embrasse les genoux & cuisses du malade, & il le prie de tenir ses mains abbaissées sur ses genoux.

Il le prie aussi de tenir son œil ouvert, de le tourner comme s'il vouloit regarder le bout du nez, & lui recommande de le tenir ferme & assuré autant qu'il le pourra en cette situation. Il pose ensuite le doigt indice de sa main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, au-dessous du sourcil, & le pouce sur la pommette de la joue, pour en les écartant entretenir les paupieres ouvertes : & il remarque l'endroit qu'il veut piquer, qui est le blanc de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes près du cercle extérieur de l'iris, ou un peu plus près ou un peu plus loin, suivant la grosseur de l'œil, & sur la ligne qu'on

imagineroit être tirée d'un angle à l'autre, évitant les vaisseaux s'il en paroît quelques-uns.

On choisit cet endroit pour éviter de piquer dans celui où l'uvée s'attache à la cornée par le moyen du cercle ciliaire; parce que si on piquoit dans ce cercle, il y auroit à craindre dans les opérations laborieuses, de séparer de ce côté-là l'uvée de la cornée; & si cette séparation étoit considérable, l'iris pourroit s'affaisser, & la pupille se dilater & resserrer irréguliérement, l'insertion des fibres motrices de l'iris n'étant plus stable dans ce lieu. Ce n'est pas à dire qu'on ne réussisse souvent, quoiqu'on pique plus près de l'iris lorsque les opérations ne se rencontrent pas laborieuses; mais il vaut toujours mieux s'en éloigner, & choisir le lieu que j'ai marqué, tant pour la raison dite, que pour mouvoir plus librement & dans une plus grande étendue la pointe de l'éguille.

Le lieu choisi, le Chirurgien de la main gauche, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, & de la main droite si c'est l'œil gauche, prend son éguille qu'un serviteur lui présente, la tient par le milieu du manche avec le pouce, le doigt indice, & le doigt moyen, à peu près comme on tient une plume pour écrire, appuye le petit doigt & l'annulaire sur la tempe pour empêcher sa main de vaciller, & pique hardiment, dans le lieu désigné, les membranes qui composent le blanc de l'œil, la cornée & l'uvée: quand il a pénétré l'uvée, il couche un peu le manche de son éguille du côté de la tempe, & la pousse doucement & en tournant, jusques à ce qu'il envoye, au-travers de la cornée transparente, la pointe parvenue aux deux tiers de la pupille: alors il la hausse & l'abbaisse pour voir si les accompagnemens ne sont point adhérens au bord de la pu-

pille ; ce qu'il connoît, quand il s'apperçoit qu'il meut l'iris, & que la pupille change de figure à mesure qu'il meut son éguille ; en ce cas par ces mouvemens il les détacheroit doucement & petit à petit ; sinon, il porte la pointe de son éguille vers la partie supérieure de la cataracte ou cristallin altéré, & en l'appuyant un peu vers le centre de l'œil, il l'abbaisse, & réitere ainsi jusques à ce qu'il voye que la cataracte se détache du lieu qu'elle occupe : alors il gagne tout-à-fait le dessus, & en appuyant doucement, il l'abaisse entiérement au-dessous de la pupille, où elle se fait place entre le corps vitré & l'uvée, le cercle ciliaire se séparant même le plus souvent en cet endroit de la membrane du corps vitré, comme je l'ai fait voir en l'article 5 de la quatriéme observation du Chapitre III. cela ne se pouvant presque faire autrement, parce que l'espace qu'il y a du bord de la circonférence de la pupille au cercle ciliaire, n'est pas toujours capable de loger le cristallin avec tous ses accompagnemens. Et quoique les fibres ciliaires se trouvent rompus en cet endroit & en celui par lequel l'éguille a passé, le corps vitré ne cesse pas pour cela de recevoir de la nourriture autant qu'il lui en est nécessaire, parce qu'il reste encore assez d'autres fibres entieres pour lui en fournir.

Le Chirurgien tient la cataracte en cet état pendant un peu de tems, & releve ensuite la pointe de son éguille : si la cataracte reste abbaissée, à la bonne heure, l'opération est faite : si elle remonte & fait le pont-levis, il appuye derechef dessus, & l'abbaisse un peu plus que la premiere fois, & la contient ainsi pendant un peu plus de tems : il releve encore la pointe de son éguille ; & si la cataracte remonte encore, il

l'abbaiſſe comme deſſus, juſques à ce qu'elle demeure.

Pendant tout ce tems, ſi le bras du Chirurgien ſe fatigue, il ſe fait ſoutenir par un ſerviteur aſſuré, afin de s'empêcher de vaciller.

La cataracte étant reſtée au bas de la pupille, le Chirurgien retire ſon éguille doucement, & dans le même ordre qu'il l'a introduite. Il n'eſt pas néceſſaire de préſenter quelques objets au malade, pour les lui faire diſtinguer, & faire connoître aux aſſiſtans qu'il voit : les malades eux-mêmes ont aſſez d'empreſſement de le dire, & le Chirurgien le connoît ſuffiſamment par la noirceur & la netteté de la prunelle. Au contraire il faut les prier de ne point parler, & de ne regarder aucuns objets; parce que cela ne ſe pouvant faire ſans que l'œil ſe meuve, il ſeroit à craindre que l'éguille étant encore dans l'œil, il ne ſe fit quelques faux mouvemens qui pourroient cauſer quelque deſordre.

L'opération faite, on ferme les paupieres, on applique ſur tout l'œil une compreſſe en pluſieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec l'eau-roſe, l'eau de plantain, & un blanc d'œuf, battus enſemble; & ſi le malade avoit quelque averſion pour l'eau-roſe à cauſe de ſon odeur, que quelques perſonnes ne peuvent ſouffrir, comme quelques femmes ou filles, on le feroit avec l'eau de plantain ſeule & le blanc d'œuf : on bande enſuite l'œil malade, bandant auſſi le ſain ſur lequel on laiſſe la compreſſe pour les raiſons ci-deſſus. On reconduit le malade dans ſon lit, on le fait coucher ſur ſon dos, lui tenant la tête un peu élevée, & on lui recommande de ſe tenir en repos & de ne point parler.

CHAPITRE XIII.

Comment il faut ſurmonter les difficultez qui arrivent dans le tems de l'opération.

Premiere difficulté au ſujet de l'irréſolution du malade.

LA premiere difficulté qui arrive, c'eſt quand le malade eſt ſi timide & ſi ſenſible, qu'il ne peut tenir ſon œil en une aſſiette ſtable, & qu'il a ſi peu de réſolution, que ſitôt qu'il ſent la pointe de l'éguille, il tourne ſon œil ou en haut, ou en bas, ou vers les côtez. Il faut en cette rencontre l'exhorter à avoir plus de réſolution, & l'exciter à tourner l'œil du côté de ſon nez, & pendant ce tems-là tâcher de le ſurprendre, en piquant promptement dans le lieu déſigné; quand les membranes ſont piquées, on eſt alors maître de l'œil, & on finit l'opération comme deſſus.

Mais il arrive auſſi quelquefois qu'en piquant ainſi, on pique un peu plus haut ou un peu plus bas que le lieu déſigné, à cauſe de l'inſtabilité de l'œil: il ne faut pas s'en étonner, on ne laiſſe pas que de réuſſir. Il eſt vrai qu'il y a un peu plus de difficulté; car quand on pique bas, on a un peu plus de peine de gagner le deſſus de la cataracte, mais auſſi il eſt plus facile de la loger au-deſſous de la pupille, & de la tenir ſujette; & quand on pique haut, il eſt plus facile de gagner le deſſus de la cataracte, & plus difficile de la conduire en bas.

II. Difficulté au ſujet des cataractes laiteuſes.

La ſeconde, c'eſt quand on s'eſt trompé à l'âge

de la cataracte : car il y a quelquefois des cataractes qui paroissent confirmées & mûres, & qui cependant sont encore laiteuses ; ce qui arrive plutôt aux jeunes gens. Et comme cette matiere laiteuse est contenue au-dessous de la membrane qui recouvre le cristallin, & qu'elle est quelquefois en si grande quantité qu'elle forme une tumeur, ensorte qu'il semble que la cataracte avance en devant, il arrive quelquefois qu'en passant l'éguille pour la faire avancer au-dessous de la pupille, on pique cette membrane & on la déchire, & aussitôt cette matiere laiteuse s'épanche & se mêle avec l'humeur aqueuse, souvent la blanchit & mèle de telle sorte, qu'on ne voit ni la pointe de l'éguille, ni la cataracte. En cette rencontre, si la membrane qui couvre le cristallin est bien déchirée, l'opération réussit, parce que le cristallin tombe de lui-même, n'étant plus soutenu par la membrane, même on le voit quelquefois se précipiter quand l'humeur aqueuse n'est pas bien trouble. Quand cela arrive, il faut tâcher d'appuyer l'éguille par-dessus pour aider à le loger au bas de la pupille ; mais si la membrane n'est pas bien déchirée, ou qu'elle ne le soit qu'en sa partie supérieure, le cristallin ne se précipite pas, & il est bien difficile de finir l'opération, si l'humeur aqueuse est fort trouble. Cependant comme on sçait la situation de ce corps, il faut appuyer doucement l'éguille vers sa partie supérieure, & l'abbaisser ensuite, répeter le même mouvement deux ou trois fois avec prudence, sans s'obstiner davantage, retirer son éguille, de crainte de détruire quelque partie intérieure, ou pour le moins d'altérer la superficie du corps vitré, en cas que le cristallin fût précipité. Comme on n'a travaillé qu'en aveugle, on n'est pas sûr d'avoir réussi, & on ne

le ſçait que quand l'œil eſt éclairci. Si on n'a pas réuſſi, il faut ſe donner patience, la cataracte ne laiſſera pas que de ſe mûrir avec le tems, & être en état de ſoutenir l'opération.

Il arrive auſſi quelquefois que cette matiere laiteuſe ne ſe trouvant qu'en une médiocre quantité, ne forme qu'une légere tumeur qu'on ne rencontre point en conduiſant ſon éguille au-deſſous de la pupille ; deſorte que la pointe de l'éguille étant avancée aux deux tiers de la pupille, quand on penſe abbaiſſer la cataracte à l'ordinaire, on s'apperçoit qu'elle enfonce en la preſſant, & on diroit qu'elle flotte ; ce qui vient de ce que l'éguille la preſſe inégalement. On fait ſouvent pluſieurs tentatives vaines, parce que l'éguille ne fait que gliſſer ſur la membrane qui recouvre le criſtallin, qui en cette rencontre eſt toujours entiere, à moins qu'on ne retire tant ſoit peu l'éguille, afin d'en porter la pointe vers le milieu de la cataracte, pour en preſſant deſſus rompre cette membrane : alors on voit cette matiere laiteuſe s'épancher, & ſe mêler dans l'humeur aqueuſe, qui ſouvent ne blanchit que comme une eau de ſavon, à cauſe du peu de quantité de cette matiere. Si cette membrane eſt bien rompue, on voit en même tems le criſtallin ſe précipiter, que l'on conduit & affermit au bas de la pupille ; ſinon, en portant la pointe de l'éguille vers ſa partie ſupérieure, en preſſant un peu & deſcendant, on ne manque gueres de le précipiter, parce que pour peu qu'il ſoit preſſé, la membrane acheve de ſe rompre entiérement.

Dans ces deux rencontres, quand le criſtallin ſe trouve bien abbaiſſé, il eſt rare de le voir remonter, parce qu'il n'a point d'accompagnemens qui le repouſſent, même ce défaut d'accompagnemens fait que ſon volume n'étant pas

si gros, il se loge plus aisément entre le corps vitré & l'uvée, où il demeure par son propre poids ; & quand il n'arriveroit point de séparation au cercle ciliaire, il demeureroit sur ce cercle entre l'iris & le corps vitré, sans causer aucun obstacle à la vûe. Il est vrai qu'il en paroîtroit une petite portion par le bas de la pupille, mais elle disparoîtroit dans la suite, quand ce corps se dessei-cheroit,

On n'est pas toujours sur de réussir dans ces sortes de cataractes; car si la membrane qui recouvre le cristallin est dans son état naturel, & qu'il y ait peu de matiere laiteuse au-dessous, souvent on ne la peut rompre, & les tentatives que l'on fait sont vaines ; c'est pourquoi il est de la prudence du Chirurgien, après avoir essayé deux ou trois fois de la rompre, & en vain de retirer son éguille & de remettre l'opération dans un autre tems, plûtôt que de gâter quelque partie intérieure ; mais aussi quand elle est mortifiée & qu'elle est prête, pour ainsi dire à tomber en suppuration, on ne manque gueres de réussir, procédant comme je le viens de dire, à moins que l'humeur aqueuse ne fut extraordinairement trouble, encore quelquefois réussit-t-on.

Il n'est pas nécessaire de dire ici qu'on ne doit point entreprendre l'opération, quand on soupçonne par les signes tant diagnostics que prognostics, que les cataractes sont encore laiteuses ; puisque je suppose qu'on s'est trompé dans le jugement qu'on en a fait, étant même difficile qu'on ne le soit, quand ces cataractes paroissent comme des cataractes mûres & confirmées, & qu'elles ne sont ni luisantes, ni inégales, ni traversées ou barrées.

Quoique l'humeur aqueuse soit rendue trouble par le mélange de cette matiere laiteuse, elle ne

laisse pas de s'éclaircir en peu de jours, & de devenir aussi transparente qu'elle étoit; cette matiere laiteuse se précipitant petit à petit, même quand ces cataractes réussissent bien, les malades distinguent souvent mieux les objets, parce que leur volume n'étant pas si grand que dans celles où il y a des accompagnemens, quand elles sont logées au bas de la pupille, elles n'apportent pas un si grand changement dans la disposition du corps vitré, & la bosse de ce corps qui se forme à l'endroit où étoit le cristallin est plus réguliere.

III. Difficulté au sujet des Cataractes caséeuses.

La troisiéme, c'est quand on s'est aussi trompé à l'âge de la cataracte, & que l'éguille étant dans l'œil, on voit que les accompagnemens encore tendres se séparent du cristallin & flottent dans l'humeur aqueuse. Dans cette rencontre on est bien plus sûr d'abbaisser le cristallin que lorsqu'elle est laiteuse, parce que l'humeur aqueuse ne se trouble que peu, & que pour l'ordinaire la membrane qui recouvre le cristallin est ou détruite, ou pour le moins prête à tomber en supuration; mais aussi on n'est pas certain que tous les accompagnemens séparez se précipitent entierement, & qu'il n'en reste quelques-uns à l'endroit de la pupille, qui incommodent quelquefois autant que la cataracte.

Il faut agir ici avec prudence, & d'abord qu'on s'apperçoit que les accompagnemens quittent, il faut porter la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin, & en l'appuyant sur ce corps & l'abbaissant, tâcher de le précipiter du premier coup, afin qu'il se sépare moins d'accompagnemens; si on ne reussit pas on réitere. Et quand on voit que le cristallin se pré-

cipite, ce qu'on connoît par la grosseur de son corps plus considérable que celle des accompagnemens; on l'affermit au bas de la pupille, ensuite avec la pointe de l'éguille on abbaisse les plus considérables pieces des accompagnemens, autant qu'on le peut; pour les moindres qui flottent dans l'humeur aqueuse on les laisse; elles se précipitent d'elles-mêmes dans la suite, aussi-bien ne pourroit-t-on les abbaisser, parce que l'éguille n'a point de prise sur elles.

Quand toutes les parcelles des accompagnemens se sont précipitées, l'humeur aqueuse reprend sa transparence ordinaire, & les malades recouvrent la vûe; mais quand il en reste quelques-unes, ou qu'il en remonte de celles qui ont été abbaissées, comme il arrive quelquefois, (car pour le cristallin il est rare qu'il remonte, comme je l'ai dit à l'occasion des laiteuses,) il paroît un nuage au-delà de la pupille, qu'on diroit quelquefois être la même cataracte; il est pourtant aisé de reconnoître que ce ne sont que les accompagnemens par l'inégalité de ce nuage, qui en quelques endroits est rare & transparent, & en d'autres plus serré & obscur; d'où vient aussi que quelquefois les malades voyent comme au-travers d'un crible, quand les parcelles sont nombreuses; d'autre fois comme au-travers d'un petit trou, quand il se trouve quelque division dans leur milieu; quelquefois aussi ils ne voyent qu'une grande lueur, quand il y a quelque grosse piece qui occupe le milieu de la pupille.

Il arrive quelquefois que ces accompagnemens restent dans le même état, se lians & prenans corps; quand cela arrive, on peut remettre l'éguille dans l'œil 5. ou 6. mois après, ou quand on juge qu'ils ont assez de consistance: si même il n'y avoit que quelque grosse piece, on la pour-

roît remettre le 5. ou le 6e. jour après l'opération. Il arrive aussi le plus souvent que ces pieces d'accompagnemens restées ou remontées, se flétrissent & se précipitent d'elles-mêmes, & ainsi l'œil s'éclaircit & reprend petit à petit son usage: on le connoît quand on les voit diminuer de jour à autre; ainsi quand on s'en apperçoit, il n'est pas nécessaire de remettre l'éguille dans l'œil.

Ce qui est sujet à rester aux malades après de telles cataractes, & même quelquefois ensuite des laiteuses, ce sont des petits ombres, comme des poussieres, ordures, ou autres choses semblables, que les malades voyent quelquefois voltiger devant leurs yeux quand ils les mouvent brusquement pour regarder en l'air; & ces choses ne sont que ces petites parcelles d'accompagnemens flétries & séparées les unes des autres, qui à cause de leur légereté sont excitées à flotter dans l'humeur aqueuse par le mouvement précipité des yeux: d'où vient aussi que quand les malades arrêtent leur vûe sur un objet, ils voyent ces choses se précipiter & disparoître.

IV. Difficulté au sujet des accompagnemens nombreux.

Lorsque les accompagnemens d'une cataracte sont fort fléxibles & obéissans, & dans une médiocre quantité, comme ceux énoncez en l'art. 6. de la 4e Observation du Chapitre III. On ne peut manquer de bien réussir; il y a même des cataractes qui sont dans un degré de maturité si juste & si favorable, que pour peu qu'on les touche avec l'éguille, elles se précipitent, & on n'a point d'autres peines qu'à les presser un peu de la pointe de l'éguille pour aider à les loger au bas de la pupille. Mais quand les accompa-

gnemens sont nombreux, ils causent plus de difficulté, quand même ils seroient fléxibles & obéissans.

Quand donc on juge par les signes prognostics que les accompagnemens sont nombreux, il faut prendre garde en introduisant l'éguille, de ne l'engager que le moins qu'on pourra dans les accompagnemens, & pour cet effet, quand on aura pénetré les membranes de l'œil, il en faut coucher le manche davantage du côté de la trempe, afin de conduire la pointe le plus près qu'on pourra de la partie intérieure de l'iris, prenant toutefois garde de piquer l'iris par dessous; & la pointe de l'éguille étant parvenue à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, on agit comme je l'ai dit au Chapitre XII. Ce qu'il y a de plus à observer, c'est qu'à toutes les fois qu'on releve la pointe de l'éguille, il faut s'approcher de la pupille pour la débarasser des accompagnemens qui se replient par-dessus, avant que de la porter à la partie supérieure de la cataracte; & quand elle est abbaissée il la faut loger le plus bas qu'on pourra entre le corps vitré & l'uvée, & l'y tenir assujettie pendant un tems plus considérable que dans les autres cataractes, puis retirer l'éguille dans la même situation qu'elle se trouve, de crainte que la changeant on ne fasse remonter la cataracte, dans les accompagnemens de laquelle l'éguille se trouve embarrassée.

Ces cataractes sont sujettes à remonter après l'opération, à cause de l'abondance des accompagnemens qui augmentent beaucoup leur volume, & qui les rendent si glissantes, que par le moindre effort elles sont repoussées vis-à-vis de la pupille; cela oblige souvent à remettre une seconde fois l'éguille 4. 5. ou 6 jours après l'opération, si l'inflammation n'est pas considérable

On peut passer l'éguille par le même trou, s'il n'est point enflammé, ou si on croit le pouvoir faire, sinon, piquer en un autre endroit, pourvû que la seconde piqueure que l'on fera soit un peu éloignée de la premiere, afin que les deux trous ne se joignent pas s'il survenoit dans la suite quelque fluxion ou inflammation, & agir au reste comme la premiere fois.

Il ne seroit pas toujours nécessaire de les abbaisser une seconde fois, parce que souvent elles se précipitent d'elles-mêmes quand dans la suite des tems leurs accompagnemens se diminuent en se flétrissans; mais comme il arrive aussi quelquefois qu'elles s'affermissent au lieu où elles sont remontées, particulierement quand les accompagnemens sont encore un peu tendres, & que d'ailleurs on peut douter si elles ne se sont point trouvées adhérentes lors de l'opération, & si elles ne tiennent point encore en quelques endroits, ce qui les empêcheroit de se précipiter, il vaut mieux réitérer l'opération, après laquelle elles restent le plus souvent.

Ce ne sont pas toujours les cataractes qui remontent, ce sont le plus souvent les accompagnemens qui paroissent par la pupille lorsqu'ils sont fort étendus: on les reconnoît lorsqu'on voit qu'ils flottent, ou qu'ils paroissent comme des nuages de différente consistance; ils n'occupent quelquefois qu'une petite partie de la prunelle, alors ils nuisent très-peu, ils en occupent d'autre fois davantage & ils nuisent. Pour l'ordinaire ils diminuent & disparoissent dans la suite: quelquefois aussi ils demeurent dans le même état, & on est obligé de les abbaisser derechef, comme on l'a vû dans la premiere Observation du Chapitre III.

V. Difficulté au sujet des accompagnemens solides.

La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'opération de l'abbaissement des cataractes, c'est lorsque leurs accompagnemens sont solides. Cette solidité leur donnant une vertu de ressort, ils obligent souvent le cristallin à remonter en haut, sitôt qu'il n'est plus assujetti par l'éguille, & d'ailleurs ces sortes de cataractes se trouvent quelquefois adhérentes.

Pour les abbaisser on suit la méthode que je viens d'enseigner, observant seulement de les bien détacher des environs de la pupille, si elles se trouvent adhérentes, quoique rarement, & que ce soit petit à petit, afin de ne point déchirer ou dilater la pupille ; car quelquefois les accompagnemens sont si adhérens en quelques endroits de la pupille, que quand on presse l'éguille dessus, on voit l'iris suivre le mouvement de l'éguille, & la pupille changer de figure. On les doit aussi tenir sujettes le plus qu'on peut quand elles sont abbaissées, & si l'éguille n'est point engagée dans les accompagnemens, on la releve pour voir si elles ne remontent point, si elles remontent, on les abbaisse derechef, jusqu'à ce qu'elles demeurent.

On n'est pas souvent obligé de remettre l'éguille plusieurs fois dans l'œil, ces cataractes étant les plus sujettes de toutes à remonter. Je l'ai quelquefois remise jusqu'à 3. & 4. fois, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, & souvent par le même trou.

Quand des accompagnemens de cette nature ne se trouvent que dans une médiocre quantité, les cataractes réussissent plûtôt : quand aussi ils sont nombreux, elles réussissent très-difficilement.

Les regles que je viens d'établir pour surmonter les difficultez causées par les différens états des accompagnemens des cataractes, se doivent étendre sur tous les autres états moyens qu'il seroit impossible de dénombrer ici, vû qu'il est très-rare que deux cataractes qui se rencontrent dans une même personne, ayent une semblable consistance.

VI. Difficultez au sujet de quelques accidens qui arrivent dans l'opération.

J'ai dit sur la fin du Chapitre VIII. de la Description de l'Oeil, que des nerfs, des arteres & des veines qui se portent au cercle ciliaire, il y en avoit quelques rameaux, qui après avoir pénétré la cornée, faisoient deux & trois lignes de chemin entre l'uvée & la cornée, avant que de se jetter dans le cercle ciliaire.

Il arrive quelquefois en opérant, qu'après avoir pénétré la cornée, on rencontre avec l'éguille quelques-uns de ces scions de nerfs, alors le malade ressent une douleur vive. Comme il est impossible d'éviter cette rencontre, on doit seulement prendre garde que les mouvemens de l'éguille soient lents & non précipitez, afin d'épargner de la douleur au malade.

D'autres fois on rompt quelqu'un de ces rameaux d'arteres ou de veines, alors il se fait un épanchement de sang dans l'œil, qui passe quelquefois entre l'iris & la cornée, & se précipite en bas, quelquefois aussi il trouble beaucoup l'humeur aqueuse, si l'opération se trouve laborieuse. Il n'y a point d'autre précaution à prendre, quand on commence à voir qu'il s'épanche du sang, que de terminer l'opération le plûtôt qu'on pourra. Ce sang épanché se résout dans la suite, & il est

rare d'en voir arriver des accidens, à moins qu'il ne se trouve en si grande quantité, qu'au lieu de résoudre, il suppure, & alors il peut corrompre les parties intérieures de l'œil; cependant je n'en ai point vû encore arriver en cette rencontre.

Dans le tems de l'opération il se fait presque toujours quelqu'épanchement de l'humeur aqueuse par le trou qu'on a fait avec l'éguille. Quand cet épanchement est petit ou médiocre, il n'arrive aucun changement à l'œil; mais quand il est considérable, la cornée s'affaisse, l'iris se ride, & les malades ont peine à distinguer les objets, quoique la cataracte se trouve bien abbaissée; ce qui étonne souvent les novices. On ne doit point tant s'effrayer de cet accident, cette humeur se rengendre assez promptement & la vûe se rétablit, comme je l'ai dit aux Chapitres XII. & XIII. de la Description de l'Oeil; il le faut cependant éviter le plus qu'on peut, parce que si cette humeur s'écouloit plus considérablement dans le commencement de l'opération, & que la cataracte se trouvât difficile à abbaisser, on auroit beaucoup de peine à finir heureusement l'opération.

Pour cet effet on doit bien prendre garde de presser le globe de l'œil pendant l'operation, pensant par ce moyen l'empêcher de se mouvoir, parce qu'en le pressant ainsi, on oblige l'humeur aqueuse de couler : c'est pourquoi il ne faut point se servir aussi de *speculum oculi*, comme quelques Auteurs le conseillent, mais se contenter de tenir les paupieres ouvertes, comme je l'ai dit au Chapitre XII. On doit encore prendre garde en piquant le globe, que ce soit presque perpendiculairement & non en biaisant, afin que la piquure ne soit pas plus grande que la grosseur de l'éguille, particulierement quand on se sert d'é-

guilles un peu tranchantes vers la pointe; car pour les rondes cela n'est pas tant à appréhender. Et quand l'opération est finie, il faut défendre au malade de se frotter ou presser l'œil. On doit extrêmement se défier des yeux bleus dont la cornée est pour l'ordinaire fort mince, & par conséquent très sujets à cet accident.

Il y a encore d'autres difficultez qu'on rencontre en opérant, dont je ne parlerai pas ici, parce qu'elles ne dépendent pas des différens états des cataractes vraies, mais des mixtes ou trompeuses dont je traiterai dans la suite.

CHAPITRE XIV.

Plusieurs Observations de pratique qui ont rapport aux choses ci-devant dites.

I. Observation sur une Cataracte laiteuse.

LE 17 Octobre de l'année 1685. j'allai à Saviere pour abbaisser une cataracte dans l'œil gauche d'un jeune garçon appellé Nicolas Very, Valet de Sebastien Coutan Laboureur. Cette cataracte me paroissoit d'une bonne couleur, la pupille se dilatoit lentement & beaucoup, & se resserroit de même quand je passois la main entre l'œil & le grand jour, le sain étant fermé; & le malade ne distinguoit que les ombres des objets, & une foible lueur. Ces signes me firent juger que la cataracte étoit mûre, & d'autant plus qu'il y avoit près d'un an qu'il ne distinguoit aucun objet, à ce qu'il me dit. Je me trompai cependant; car en introduisant l'éguille dans l'œil, je m'apperçûs aussi-tôt que l'humeur aqueuse commençoit à blanchir, j'avançai à l'ordinaire mon

éguille aux deux tiers de la pupille, je la vis un peu, parce que l'humeur aqueuſe n'étoit pas encore bien trouble. Et comme j'étois déja perſuadé que la cataracte n'étoit autre choſe qu'une altération entiere du criſtallin, je ne déſeſperai pas d'achever l'opération. Je portai donc la pointe de mon éguille vers la partie ſupérieure du criſtallin, & je l'abbaiſſai enſuite doucement, & pendant ce tems l'humeur aqueuſe blanchiſſoit davantage; je la portai une ſeconde fois de même, & en l'abbaiſſant le malade me dit qu'il voyoit un grand jour; cela me fit juger que le criſtallin ſe précipitoit; en effet, quoique l'humeur aqueuſe fût fort trouble, la prunelle ne me parut pas ſi blanche, & je vis qu'elle ſe reſſerroit beaucoup : ce qui me confirma que le criſtallin étoit entierement précipité. Je retirai peu de tems après mon éguille, & je panſai le malade à l'ordinaire. Quelques jours après je retournai le voir, & je trouvai que l'humeur aqueuſe étoit fort éclaircie, & qu'il diſtinguoit toutes ſortes d'objets; je le vis encore ſept ou huit jours après en paſſant par ſon Village, & je le rencontrai faiſant ſon ouvrage, & entierement guéri, ſans qu'il parût qu'il eût jamais été incommodé de cataracte.

II. Obſervation ſur une autre cataracte laiteuſe.

Le 20 Octobre 1691, j'avois abbaiſſé une cataracte à Barnabé Contant de Vannes près S. Benoît, qui réuſſit comme on pouvoit le ſouhaiter, auſſi avoit-elle toutes bonnes marques. L'œil gauche dans le même tems étoit travaillé d'une autre cataracte qui ne paroiſſoit pas être mûre, j'en différai auſſi l'opération. Au commencement d'Octobre de l'année ſuivante il me vint trouver.

Cette cataracte me parut assez bonne & bien mûre, aussi lui donnai-je jour pour l'opération au 11 dudit mois. Quand mon éguille fut dans l'œil, & que je travaillai à abbaisser la cataracte, je m'apperçus qu'en pressant dessus, elle enfonçoit, & il me sembloit qu'elle flottoit dans l'humeur aqueuse; je fis plusieurs tentatives sans avancer en rien, parce que mon éguille ne faisoit que glisser dessus: je me déterminai à retirer un peu mon éguille, pour porter la pointe vers le milieu de la cataracte, & en la pressant je rompis la membrane qui recouvre le cristallin, & aussitôt une matiere laiteuse s'épancha, & rendit l'humeur aqueuse comme une eau dans laquelle on auroit dissout du savon: en abbaissant la pointe de mon éguille, j'apperçus le cristallin comme un gros pois qui s'abbaissoit, je portai dessus l'éguille pour le loger au bas de la pupille où il demeura. Comme je retirois mon éguille, l'empressement que le malade eut à répondre à un de ses voisins qui lui demandoit s'il voyoit, lui fit tourner brusquement l'œil en dehors pour le regarder, cela fit que la pointe de mon éguille rencontra le bord de la pupille & le déchira; quelques jours après l'œil s'éclaircit entiérement, & le malade guérit. La pupille est restée un peu dilatée, il voit cependant de cet œil les objets proches comme de l'autre; mais les éloignez, il les voit un peu confusément, parce que la pupille ne peut assez se resserrer. Cela ne l'empêche pas de travailler aux vignes, & de lire dans ses Heures.

III. Observation sur une cataracte caséeuse.

En l'année 1689, le 14 May, je fis l'opération sur un nommé Claude Robert, Tonnelier, au

Faubourg Goyer de Sézanne. Quand mon éguille fut introduite dans l'œil, la cataracte me parut se diviser en plusieurs piéces, je portai la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin que j'abbaissai du premier coup, ensuite je travaillai à abbaisser les plus considérables piéces; j'eus beaucoup de peine à en abbaisser une qui me paroissoit grande, & il en resta plusieurs autres sur lesquelles mon éguille n'avoit point de prise, & qui me sembloient flotter; je cessai mon travail, & retirai l'éguille, espérant que ces piéces se précipiteroient dans la suite. Pendant l'opération l'humeur aqueuse se brouilla un peu; & huit ou dix jours après, retournant à Sézanne, je reconnus que cette humeur s'étoit éclaircie, que les moindres piéces s'étoient précipitées, & qu'il en restoit une qui occupoit le milieu & presque les deux tiers de la pupille, en maniere d'un nuage plus épais dans son milieu; desorte que le malade ne voyoit qu'une grande lumiere, sans pouvoir discerner la figure des objets, mais seulement leurs couleurs, comme blanches, rouges, vertes, &c. Ce nuage paroissoit branler, quand le malade remuoit l'œil, ce qui me fit croire qu'il se précipiteroit bientôt : cela n'arriva qu'environ quatre mois après, comme je l'ai sçû du malade, qui me dit qu'en descendant de sa chambre pour sortir dans la rue, il fut surpris, étant dans l'allée de sa maison, de voir & de connoître les passans. Et depuis ce tems-là, il a toujours travaillé de son métier de Tonnelier jusques à présent avec cet œil là, ayant perdu l'autre d'une autre maladie.

Dans ce tems-là j'étois persuadé de ce que c'étoit que la cataracte; mais je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être que ces piéces qui s'en séparoient, ne connoissant point encore les accompagnemens.

IV. Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens nombreux.

Le Mardi 26 Aoust 1698, j'abbaissai deux cataractes à un nommé Carlet, dit Dumenne, Patissier, entre les deux portes du Faubourg Goyer de Sézanne. Je jugeai par les signes ci-dessus, que ces deux cataractes avoient des accompagnemens nombreux, quoique nouvelles l'une & l'autre, celle de l'œil droit étant un peu plus confirmée que celle de l'œil gauche. Je commençai par celle de l'œil droit; & quand j'eus introduit mon éguille, comme je l'ai dit ci-dessus au sujet de ces sortes de cataractes, j'eus beaucoup de peine à lui faire quitter le lieu qu'elle occupoit; & quand elle l'eut abandonné, j'eus encore plus de peine à la loger au bas de la pupille, par la multitude des accompagnemens qui s'embarrassoient autour de mon égille; j'en vins cependant à bout: mais comme je la contenois ainsi, une légere foiblesse survint au malade, & apréhendant qu'il ne tombât tout-à-fait en syncope, je retirai mon éguille. Quand il fut revenu de sa foiblesse, j'examinai son œil, & je vis que la cataracte étoit restée, & qu'il paroissoit seulement un peu d'accompagnemens vers le bas de la pupile. Je travaillai ensuite à celle de l'œil gauche, qui ne me fit pas tant de peine à abbaisser, mais elle remonta plusieurs fois, à la fin elle demeura sujette. Huit jours après je retournai le voir, & je trouvai que ces deux cataractes étoient remontées en partie, desorte que presque les deux tiers de chaque pupille étoient occupez par les accompagnemens, & le malade ne distinguoit que très-difficilement les objets. Cela n'étoit arrivé que le cinquiéme jour

après l'opération, à ce que me dit M. Houllier son Chirurgien ordinaire, qui en attribuoit la cause à l'impatience & à l'emportement que le malade eut ce jour-là. Je ne trouvai pas à propos de les abbaisser de rechef, parce que je les voyois branler au moindre mouvement de l'œil, que le malade voyoit quelquefois les objets assez bien pendant un peu de tems, que j'étois sûr qu'elles ne tenoient à aucune partie ; & que d'ailleurs ayant resté pendant cinq jours abbaissées, je crus qu'elles ne s'affermiroient pas dans le lieu qu'elles occupoient. Ainsi j'espérai, que quand leurs accompagnemens seroient flétris & diminuez, elles se précipiteroient de rechef ; ce qui arriva entiérement dans le cinquiéme mois ou environ après l'opération, ne s'étant précipitées que petit à petit.

V. Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens solides.

Au mois de Juin 1694, une nommée Madame Germain, de Villenauxe, femme déja âgée, me vint trouver pour lui abbaisser deux cataractes, une plus vieille & un peu jaune, l'autre un peu plus nouvelle, plus blanche & meilleure. Je lui fis l'opération chez un Bourgeois de ce lieu chez lequel elle étoit logée, le 30 du même mois, & je travaillai d'abord sur la meilleure, que je trouvai adhérente à la circonférence de la pupille : quand j'eus séparé les fibres qui causoient cette adhérence, j'abbaissai la cataracte avec assez de peine, & je la portai au-dessous de la pupille ; mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle s'échapa de dessous mon éguille & remonta, & cela arriva plusieurs fois. Apparemment que je ne la pressois pas également, car quelquefois c'étoit

c'étoit par-devant mon éguille, & d'autres fois par derriere, qu'elle s'échapoit, ſelon que je reculois en arriere, ou que j'avançois en devant la pointe de mon éguille : enfin j'appuyai ſi juſte, que je la tins ſujette pendant du tems, après quoi je retirai mon éguille, & la cataracte reſta. J'abbaiſſai enſuite l'autre avec autant de peine, j'en eus même davantage à la ſéparer, parce que les accompagnemens étoient ſi ſolides, que je les voyois s'allonger quand je les preſſois avec mon éguille. Trois jours après, la derniere abbaiſſée remonta entiérément, je l'abbaiſſai de rechef, & je paſſai l'éguille par le même trou, ce qui ſe fit ſans douleur. Je 7 Juillet ſuivant, je trouvai que la premiere abbaiſſée étoit auſſi remontée ; je remis ce même jour l'éguille dans l'œil, & l'abbaiſſai. Je piquai l'œil dans un autre endroit, parce que le trou de la premiere piquure étoit couvert d'un petit grain de chair. Elle s'en retourna chez elle quelques jours après, étant guérie. Elle n'avoit pas la vûe fort bonne avant que d'être travaillée de ſes cataractes, à ce qu'elle me dit ; après l'opération elle voyoit encore moins, comme on le peut juger ; mais elle voyoit aſſez pour ſe conduire ſeule, & pour connoître tous les objets communs. On me dit depuis ſon retour, qu'une de ſes cataractes étoit un peu remontée environ un mois après l'opération, & j'ai ſçû auſſi qu'elle s'étoit précipitée de rechef.

VI. Obſervation ſur une opération ſuivie d'un épanchement conſidérable de l'humeur aqueuſe, la cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la IV. Obſervation.

La femme d'un nommé Roger Marinot, de S. Benoît, & ſœur puînée de Barnabé Contant,

dont j'ai parlé dans la II. Obſervation, étoit travaillée de deux cataractes, une confirmée, & l'autre naiſſante. J'opérai ſur la premiere qui étoit à l'œil droit, le 21 Avril 1698; les accompagnemens ſe trouverent nombreux, mais obéiſſans. Comme elle étoit preſque abbaiſſée, je ne ſçais à quelle occaſion cette femme tourna un peu la tête du côté gauche, & cela fit ſortir mon éguille de l'œil. Embarraſſé que j'étois de cet accident, je voulus remettre l'éguille par le même trou; mais cette femme n'eut pas aſſez de patience: je me réſolus donc de piquer en un autre endroit; & le preſſement que je fis pour faire entrer l'éguille, fit ſortir de l'humeur aqueuſe par le premier trou; cet écoulement continua pendant le reſte de l'opération; & quoiqu'elle fût bientôt finie, il fut ſi conſidérable, que quand mon éguille fut retirée, la cornée tranſparente me parut affaiſſée, & l'iris fort ridé. Je ne m'en étonnai pas, ayant vû d'autres fois des écoulemens preſque auſſi conſidérables. Le 29 du même mois je l'allai voir, je trouvai le globe de l'œil auſſi plein qu'il étoit avant l'opération, mais la cataracte étoit remontée preſque entiérement: doutant qu'elle ſe précipitât d'elle-même, je remis l'éguille par une nouvelle piquure, & l'abbaiſſai de rechef, après quoi elle demeura, & cette femme guérit ſans accident, nonobſtant les trois piquures que l'œil avoit ſouffert. Le 24 May de l'année ſuivante, je lui abbaiſſai ſon autre cataracte plus heureuſement que la premiere, & ſans tant de peine.

Je ne rapporterai point d'obſervations ſur l'épanchement de ſang qui ſe fait quelquefois dans l'œil dans le tems de l'opération, ni ſur cette douleur vive que les malades reſſentent auſſi quelquefois, quand on rencontre avec l'éguille ces

fcions de nerfs qui fe gliffent entre la cornée & l'uvée. J'ai vû cependant plufieurs fois ces chofes arriver; mais n'en ayant jamais vû de mauvaifes fuites, comme je l'ai dit ci-deffus, j'ai négligé d'écrire les rencontres où ces accidens me font arrivez; ainfi il me feroit difficile de citer les perfonnes, de marquer les tems & les autres circonftances particulieres. On fe contentera donc de ce que j'en ai dit à la fixiéme difficulté du Chapitre précedent.

Voici trois autres Obfervations, qui feront connoître que fi on s'eft quelquefois trompé dans le jugement qu'on a fait de quelques cataractes que l'on a crû bonnes, & qui fe trouvent mauvaifes; on l'eft auffi quelquefois dans des cataractes que l'on croit defefpérées, & qui réuffiffent néanmoins.

VII. Obfervation fur une cataracte de douze ans, & très-jaune.

En l'année 1683, au mois d'Octobre, François Carrougeat, Laboureur, demeurant à Font-Vanne, étant aveugle à caufe de deux catara-ractes, fit vœu d'aller en pélerinage. Paffant par Méry, quelques perfonnes qui eurent compaffion de fon malheur, le conduifirent chez moi: l'ayant examiné, je reconnus que l'œil gauche étoit travaillé d'une cataracte affez louable, & je fçus de lui qu'il n'y avoit qu'environ neuf ou dix mois que la vûe étoit entiérement perdue. L'œil droit étoit travaillé d'une autre cataracte d'un jaune fort foncé, & il me dit qu'il y avoit plus de douze ans qu'il n'en voyoit plus: cependant la pupille fe dilatoit & fe refferroit, quand je paffois la main entre le grand jour & fon œil, & il diftinguoit une très-foible lueur; ce qui me don-

na quelque légere espérance de réussir.

L'ayant préparé à l'opération, je la fis le 19 du même mois sur l'un & sur l'autre œil, & je commençai par la bonne cataracte, qui réussit comme je l'avois espéré. Je mis ensuite l'éguille dans l'œil droit; mais je fus bien étonné de voir qu'en pressant l'éguille sur cette cataracte pour l'abbaisser, il s'en sépara une humeur grossiere, fibreuse & jaune, qui nageoit dans l'humeur aqueuse, & qui passa même par la pupille, & se logea entre l'iris & la cornée transparente. Je demeurai un peu de tems sans remuer mon éguille, pour voir ce que deviendroit cette humeur, & je m'apperçus bientôt qu'elle se précipitoit au bas de l'iris, sans qu'elle troublât le reste de l'humeur aqueuse. J'en vis encore par-delà la pupille vers le bas, & je vis ensuite le corps de la cataracte qui n'avoit pas encore changé de place. Je portai donc mon éguille vers sa partie supérieure, & je l'abbaissai sans peine, je le vis même se précipiter comme un gros pois; & quand j'appuyai l'éguille dessus pour le loger au bas de la pupille, je vis l'humeur dont j'ai parlé, qui étoit au delà de la pupille, prendre le dessus de la cataracte, & il en passa même encore par la pupille. Voyant que ce corps ne remontoit pas, je retirai mon éguille, & je pansai le malade à l'ordinaire.

Le lendemain matin, l'allant visiter, je connus que cette humeur qui avoit passé la veille entre l'iris & la cornée transparente, avoit repassé par la pupille, & couvroit toute la partie antérieure du corps vitré: comme je jugeai que la situation basse en laquelle je trouvai le malade, pouvoit avoir été la cause de ce nouveau transport, & voyant qu'il n'y avoit ni douleur, ni inflammation à l'un ni à l'autre œil, je crus qu'en lui faisant tenir une situation contraire, cette hu-

meur se précipiteroit au bas de la pupille; je le fis lever, & passer la journée dans un fauteuil. Le soir je le visitai, & je vis en effet que cette humeur se précipitoit, & qu'il y avoit déja presque moitié de la pupille de découverte: je le fis coucher la tête extrêmement élevée, & lui recommandai de demeurer en cette situation pendant la nuit, & le lendemain matin de se lever, & de passer la journée dans son fauteuil, ce qu'il continua les jours suivans; & dans quatre jours cette matiere se précipita entiérement, & il recouvra ainsi la vûe des deux yeux. Le dixiéme jour, il s'en retourna chez lui si bien guéri, qu'arrivant près de son village, il descendit de sa charrette, & s'en alla seul à l'Eglise rendre graces à Dieu de sa guérison, à ce qu'il m'a dit depuis.

J'avois lieu d'être surpris de rencontrer sous mon éguille une humeur grossiere & fluante qui accompagnoit une cataracte vieille & jaune, que je croyois au contraire ne devoir obéir que difficilement, comme cela se rencontre ordinairement. Et ma surprise n'auroit pas été moins grande, quand dans ce tems-là j'aurois connu les accompagnemens, que je n'ai bien découvert que huit ans depuis, ne faisant alors que commencer à abandonner l'opinion commune; & cette observation même fut une de celles qui me confirmerent dans mon sentiment, puisque je vis fort distinctement le corps de la cataracte que je jugeai être le cristallin. Car comment aurois-je pû m'imaginer que des accompagnemens auroient pû se conserver si long-tems dans une consistance moyenne entre laiteuse & caséeuse? Je crus d'abord que cette humeur étoit un pus grossier, & que cette cataracte étoit de la nature de ces cataractes mixtes que j'appellerai dans la suite pu-

rulentes, que je connoiſſois déja, & je l'avois ainſi marqué dans les notes que j'avois fait alors ſur cette obſervation; ce qui me fit appréhender que dans la ſuite l'œil ne ſe corrompît, vû la quantité de cette humeur. Mais deux ans après cet homme m'étant venu voir pour me remercier, je trouvai ſon œil dans un très-bon état, & comme il eſt encore, l'ayant vû au mois d'Avril, quoique ce bon homme ait plus de ſoixante & dix ans; ce qui me fit changer de ſentiment.

C'eſt la ſeule cataracte vieille & jaune que j'aye rencontrée de cette nature; & je n'en aurois point entrepris l'opération, ſi cet homme n'avoit pas été aveugle. Je ne rapporte pas auſſi cet exemple pour ſervir de régle générale, mais ſeulement pour faire connoître qu'on réuſſit quelquefois contre ſon attente; & que quand un homme eſt aveugle, on peut tout hazarder, quoiqu'on n'ait qu'une légere eſpérance, comme l'obſervation ſuivante le fera encore connoître.

VIII. Obſervation ſur une cataracte noire.

Le 24 Septembre 1698, j'allai à Vannes près S. Benoît, chez Edme Contant, frere puîné des deux perſonnes dont j'ai parlé dans la ſeconde & ſixiéme Obſervation, pour lui abbaiſſer deux cataractes. Celle de l'œil gauche étoit d'un blanc un peu griſâtre & mûre, la pupille ſe dilatoit & reſſerroit lentement, il voyoit les ombres des objets que je paſſois entre ſon œil & le grand jour. Celle de l'œil droit étoit noire, & il y avoit très-peu de mouvement à la pupille, & par conſéquent fort ſuſpecte. Je commençai par celle de l'œil gauche, dont les accompagnemens ſe trouverent nombreux, mais obéiſſans, & elle demeura au bas de la pupille. L'opération faite

& le malade panſé, je le voulus faire coucher, ne jugeant pas à propos de travailler ſur l'œil droit pour la raiſon ci-deſſus Ce pauvre homme voyant cela, me pria inſtamment d'eſſayer de lui rendre la vûe de cet œil, joignit les larmes à ſes prieres, ſa femme en fit autant ; mais je ne pouvois me réſoudre à entreprendre une opération que je croyois deſeſpérée : j'en dis les raiſons à M. Potier, Chirurgien ordinaire du Roy, qui étoit préſent, afin d'en diſſuader le malade ; cela ne ſervit à rien, l'affliction redoubloit, il fallut travailler. Je lui mis donc l'éguille dans l'œil, je trouvai des accompagnemens ſolides & en petite quantité, qui ſe diviſoient les uns des autres comme s'ils euſſent été fibreux ; je ſéparai la cataracte le mieux que je pus, & je m'efforçai de l'abbaiſſer ; mais quand je mettois l'éguille en ſa partie ſupérieure, & que je la preſſois vers le bas, elle s'échapoit : je fis pluſieurs tentatives en vain, elle retournoit toujours en ſa même place ; & voyant que je n'avançois en rien, & que l'humeur aqueuſe commençoit à ſe brouiller, à cauſe d'un peu de ſang qui s'étoit écoulé au-dedans, je retirai mon éguille, & je panſai le malade.

Le dernier jour du même mois je l'allai voir, mais je fus bien ſurpris de trouver cette mauvaiſe cataracte précipitée au moins des deux tiers, le malade diſtinguant de cet œil toutes ſortes d'objets, ce qui me fit eſpérer qu'elle ſe précipiteroit entiérement : & celle de l'œil gauche au contraire étoit un peu remontée, mais elle ſe précipita depuis. Douze ou quinze jours après paſſant chez lui, je trouvai la cataracte noire entiérement précipitée ; & ce qui eſt aſſez particulier, c'eſt qu'il voit beaucoup mieux de cet œil que de celui où étoit la bonne cataracte.

Je n'aurois pû citer un autre exemple de cataracte noire, puisque celle dont je viens de parler est la seule qui m'ait bien réussi, encore plus par hazard que par mon adresse; mais j'aurois pû rapporter d'autres exemples de cataractes laiteuses, semblables à celle énoncée en la seconde observation, & d'autres exemples d'opérations suivies de l'épanchement de l'humeur aqueuse, presque semblable à celle rapportée en la sixiéme observation. Si j'ai donc préféré ces exemples à d'autres semblables, ç'a été pour faire connoître deux choses.

La premiere, que de deux cataractes dont un même sujet se trouve travaillée en même tems ou en différens tems, l'une peut être louable, sans que l'autre le soit; & que quoiqu'elles paroissent égales en bonté, & qu'elles soient d'un même âge, elles ne se rencontrent pas toujours d'une même consistance.

La seconde, que l'on peut mettre les cataractes au nombre des maladies héréditaires, puisque ces deux freres & leur sœur ont été travaillez de cette maladie On ne doutera même pas que cette disposition ne leur vienne des premiers principes de leur formation, quand on sçaura que la mere de ces pauvres gens avoit pareillement été affligée de deux cataractes dont elle fut délivrée par l'opération, comme je l'ai sçû d'eux mêmes, qui m'ont encore assuré que leur mere leur avoit souvent dit que leur grand-mere en avoit aussi été incommodée, & que cette maladie leur venoit de famille.

C'est la seule famille à la vérité où j'ai vû régner cette maladie aussi universellement J'ai bien abbaissé des cataractes à quelques personnes qui m'ont dit que leurs ayeuls ou bisayeuls en avoient aussi été travaillez; mais ce malheur n'é-

toit arrivé qu'à quelqu'un de leurs enfans. Je connois deux Demoiselles de qualité, sœurs jumelles, qui toutes les deux ont été assez infortunées que d'avoir été travaillées d'une semblable maladie, sans que personne de leur famille en ait été affligé: ce qui peut aussi confirmer que les jumeaux naissent quelquefois avec de semblables dispositions, non-seulement de tempéramment, mais aussi de parties.

IX. Observation sur une cataracte de trente ans.

Sur la fin du mois de Janvier de l'année 1700, le nommé Chandelier, Fermier de Panay à une lieue de Troyes, me vint trouver pour me demander conseil sur une maladie qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant à l'œil droit, & pour laquelle il n'y avoit point de remede, l'œil étant perdu entiérement. Je remarquai en même tems que son œil gauche étoit travaillé de deux maladies; d'une cicatrice sur le milieu de la cornée transparente, restée ensuite d'une pustule de petite vérole dont il avoit été travaillé en sa jeunesse; & d'une cataracte vieille de trente ans, à ce qu'il m'assura, & qui étoit cependant blanche & peu luisante: la pupille même se dilatoit & se resserroit assez aisément; ce qui me fit croire que cette cataracte pourroit réussir nonobstant sa vieillesse, & que ce malade verroit assez pour se conduire; parce que cette cicatrice n'occupant que le milieu de la cornée transparente, les rayons de lumiere qui passeroient autour de cette cicatrice, pourroient être suffisans pour lui faire distinguer les objets qui se trouveroient à côté. Je lui en dis mon sentiment, & remis cette opération au printems suivant, parce qu'alors la saison étoit fort fâcheuse. Je fus quelque tems

ſans avoir de ſes nouvelles : mais le 22 May ſuivant, étant à Troyes, & cet homme l'ayant ſçû, il m'y vint trouver, pour me dire qu'un nommé Deſchamps, Opérateur ambulant, avoit été chez lui, & lui avoit perſuadé de ſe mettre entre ſes mains pour lui abbaiſſer ſa cataracte, ce qu'il avoit fait ; mais que comme il ne voyoit point devant ſoi à cauſe de cette cicatrice, il me venoit prier de lui dire ſi on pouvoit lui ôter ; parce que cet Opérateur lui avoit promis que quand il ſeroit guéri de ſa cataracte, il lui ôteroit ſa cicatrice. Je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire à la cicatrice, nonobſtant la promeſſe de ſon Opérateur, qui au reſte avoit autant bien réuſſi qu'on le pouvoit, en lui abbaiſſant ſa cataracte, & qu'il devoit être content de ſe pouvoir conduire. Cette cataracte étoit à la vérité ſi bien abbaiſſée, qu'il n'y paroiſſoit pas la moindre partie des accompagnemens, le malade voyant au reſte de la maniere que je lui avois prédit.

Si j'ai rapporté en ce Chapitre des obſervations où la réuſſite a été aſſez favorable, qu'on ne croye pas que ce ſoit par oſtentation ; ce n'eſt pas là mon génie. J'avoue de bonne-foi que j'ai trouvé des difficultez que je n'ai pû ſurmonter, & que je me ſuis quelquefois trompé dans le jugement que j'ai fait de quelques cataractes. Ce que j'ai dit ſur le prognoſtic de ces maladies, les regles que j'ai données dans le Chapitre précédent, & que je dirai dans la ſuite, en ſont des preuves ; car je n'avance rien que je ne l'aye reconnu par expérience.

Je n'ai donc rapporté ces obſervations, que pour confirmer les regles de pratique que j'ai établies, & pour empêcher les jeunes Chirurgiens qui commencent à faire cette opération, de ſe rebuter quand ils rencontreront des diffi-

cultez qu'ils n'auroient pas prévûes, en leur faisant connoitre qu'on les surmonte le plus souvent quand on agit avec ordre. Et je les ai rapportées suivant les différens états sensibles des cataractes, & suivant l'ordre de leur formation, sans garder celui des tems dans lesquels j'ai fait chaque observation. Ce petit nombre m'a semblé suffisant, puisqu'un plus grand auroit été ennuyeux par les fréquentes redites.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire après l'opération, & les moyens de remédier aux accidens qui la suivent.

LE malade étant pansé en premier appareil de la maniere que je l'ai dit au Chapitre XII. on lui prescrit le régime de vivre qu'il doit observer jusqu'à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé. Ce régime consiste à lui faire user de bouillons, de potages ou panades, & de quelques œufs frais, lui défendant le vin, au lieu duquel on lui fera boire de la tisanne commune. Le six ou septiéme jour de l'opération, s'il n'est arrivé aucun accident, on lui permettra du hachis, ou d'autres viandes aisées à manger & de facile digestion, & de boire du vin trempé, & insensiblement on le remettra à sa vie commune.

Le soir de l'opération on ôte la compresse de dessus son œil, & on en applique une autre trempée dans le même collyre, ce qu'on continue dans la suite soir & matin, & même plus souvent, si elle se desseche ttop. Deux, trois, ou quatre jours après l'opération, on ouvre l'œil malade pour voir si la cataracte n'a point changé de place,

ou si l'inflammation n'est point considérable. On prend garde en ouvrant l'œil, que la lumiere ne soit point forte, de crainte d'exciter de la douleur à l'œil, qui en cet état a de la peine à souffrir le grand jour. Si on reconnoît que tout aille bien, on continue à panser ainsi le malade, jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé, qui est ordinairement le septiéme jour. Pour l'ordinaire, la piquure de l'éguille se trouve presque guérie pendant ce tems-là sans autre remede; si cependant elle ne se trouvoit pas entiérement guérie, on se serviroit alors d'un collyre fait avec quinze grains *des trochisques blancs de rhasis*, dissouts dans deux onces *des eaux distilées de roses & de plantain*, dont on feroit couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade cinq ou six fois par jour, pour achever de cicatriser la playe, par-dessus on continueroit à appliquer une compresse trempée comme dessus, & ce jusques a parfaite guérison.

Le tems de la fluxion & de l'inflammation étant passé, si on juge qu'il y ait de la foiblesse à l'œil, ce qu'on connoît par un larmoyement d'humeur sereuse sans douleur & sans inflammation, ou quand il s'est écoulé de l'humeur aqueuse dans le tems de l'opération, on cesse l'usage du collyre rafraîchissant, pour se servir d'un collyre fortifiant, échauffant, & dessséchant modérément, qu'on fait avec *les eaux distilées de fenouil & d'eufraise* mêlées ensemble, & que l'on anime avec un peu *d'esprit-de-vin*; dans lequel collyre on trempe une compresse qu'on applique un peu chaudement sur l'œil malade & sur les parties voisines, la renouvellant de tems en tems.

Ou bien on se sert du collyre fait avec *une poignée de semence d'anis* ou *de fenouil*, qu'on fait infuser dans *une pinte de bon vin blanc* ou *clairet* pen-

dant vingt-quatre heures, diſtilant enſuite le tout par l'alambic de verre, pour avoir ſeulement une eau ſpiritueuſe dans laquelle on trempe une compreſſe qu'on applique comme deſſus.

On ſe ſert auſſi de l'un ou de l'autre de ces collyres ſur la fin de la cure, quand il s'eſt fait quelque épanchement de ſang au-dedans de l'œil dans le tems de l'opération, pour, en échauffant doucement l'œil, atténuer le reſte de ce ſang, & le faire circuler plus promptement avec l'humeur aqueuſe.

Quand il n'arrive point d'accident, le malade ſe trouve entiérement guéri huit ou dix jours après l'opération, ou tout au plus dans quinze jours il peut ſouffrir la lumiere & ſe ſervir de ſon œil; mais quand il en arrive, il ſe paſſe quelquefois bien du tems avant que le malade puiſſe guérir.

Les plus communs ſymptômes qui ſuivent l'operation, ſont *la fluxion*, *l'inflammation*, & *la douleur*. Quand ces ſymptômes ſont légers, ils ſe corrigent par le collyre rafraîchiſſant ci-deſſus renouvellé plus ſouvent, y ajoutant même *l'eau de morelle* pour le rendre plus rafraîchiſſant, & par une diette exacte.

Mais quand ils ſont violens, outre ces remedes, il faut s'efforcer de diminuer & d'arrêter le progrès de la fluxion, en ſaignant le malade au bras du côté de l'œil malade, même à la jugulaire du même côté, ſi la fluxion eſt extraordinaire. On peut auſſi ſe ſervir des *ſangſues* qu'on appliquera à la tempe, & des *véſicatoires* derriere l'oreille. L'expérience fait connoître que ces remedes généraux contribuent beaucoup à arrêter le progrès des fluxions qui ſe font ſur les yeux, en diminuant, détournant, & dérivant l'humeur qui les cauſe. Les lavemens émolliens & rafraî-

chissans, donnez fréquemment pour tenir le ventre libre, qui ne s'endurcit souvent que trop dans ces rencontres, temperent aussi la violence des fluxions, aussi-bien que les aposemes & juleps rafraîchissans.

Quand la fluxion est arrêtée, l'inflammation & la douleur cedent ensuite plus aisément. On les calme encore par les collyres adoucissans & rafraîchissant, que l'on fait avec *les eaux distilées de mélilot, de lys, & de roses*, dans quatre onces desquelles on fait infuser une suffisante quantité *de graine de lin* ou *de psillium* pour les rendre un peu mucilagineuses, & un demi-scrupule *de safran*; & étant passées par un linge, on en fait couler quelques gouttes tiédes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour: observant de tenir toujours sur l'œil une compresse trempée dans le collyre rafraîchissant susdit.

Pour la même intention, on se sert aussi *du sang de pigeon*, que l'on coule chaudement dans l'œil; ou *du lait de femme*, que l'on y trait chaudement si une nourrice s'en veut bien donner la peine, sinon on se sert de celui qu'elle aura trait dans quelque vase, dans lequel on mèlera un peu *de saffran* pour l'empêcher de se cailler & pour adoucir davantage; & l'ayant fait tiédir, on en coule quelques gouttes dans l'œil malade, aussi souvent que dessus.

Quoique quelques Auteurs nouveaux réprouvent *le lait* dans les maladies des yeux, à cause qu'il est sujet à se cailler, l'expérience toutefois fait connoître qu'il est utile dans les playes de ces parties quand il y a de la douleur, & dans quelques autres maladies, comme je le dirai dans la suite. En effet, sa substance douce & balsamique adoucit les humeurs âcres, tempere la douleur, & dispose à une supuration douce & louable les

membranes qui ont été piquées, qui sans cette supuration ne peuvent se réunir, comme elles le feroient si elles n'avoient pas été altérées par une humeur âcre & mordicante.

Il arrive quelquefois que l'endroit de la piqure s'ulcere ensuite de la fluxion & de l'inflammation ; alors la douleur augmente dans tout l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête. En cette rencontre on continue les remedes susdits, & alternativement on coule dans l'œil quelques gouttes des collyres suivans, pour mondifier & arrêter le progrès de l'ulcération.

Quand l'ulcération n'est pas bien considérable, ou qu'elle ne fait que commencer, on fait un collyre avec *les eaux distilées de rose, de plantain, & d'eufraise*, mêlées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait fondre *douze grains de gomme arabique* en poudre pour les rendre mucilagineuses, & on y dissout ensuite huit grains *de vitriol blanc*, cinq grains *de sel de saturne*, vingt grains *de trochisques blancs de rhasis*, & une demi-dragme de *sucre candie*.

Quand elle est plus considérable, on ajoute au collyre susdit vingt grains *d'aloës*, dix grains *de myrrhe*, & dix grains *de tuthie préparée*.

On continue ces collyres jusques à ce qu'on voye que l'ulcere soit mondifié: après quoi on ne se sert plus que d'un collyre fait avec vingt grains *des trochisques blancs de rhasis*, & une demi-dragme *de sucre candie*, dissouts dans quatre onces des eaux susdites, rendues un peu mucilagineuses par l'infusion *des graines de lin* ou *de psillium*, & ce jusques à parfaite guérison.

Il se forme aussi quelquefois, à l'endroit de la piqure *une excroissance de chair* : quand elle est petite & sans douleur, on la néglige, se guérissant d'ordinaire sans remede ; mais quand elle est

considérable & douloureuse, elle se traite avec les collyres qui servent à l'ulcération, ou avec le collyre sec que l'on fait avec parties égales *de sucre candie* & *d'iris de Florence*, que l'on réduit en poudre très-subtile, pour en souffler un peu sur l'excroissance avec un tuyau de plume d'oye, & cela cinq ou six fois par jour

Tous les symptômes appaisez, on finit la cure, comme je l'ai dit ci-devant.

CHAPITRE XVI.

Des fausses Cataractes, & premierement du Glaucoma.

APrès avoir décrit les cataractes vraies, je veux dire celles qui ont toutes les qualitez nécessaires pour pouvoir être abbaissées ; il m'a semblé à propos de décrire les fausses ; c'est-à-dire, celles qui n'ont point ces qualitez, & qui étant des altérations particulieres du cristallin, la plûpart inconnues jusqu'à présent, ont été souvent mises par nos Auteurs au nombre des cataractes.

Et quoique je reconnoisse que ces cataractes soient incurables de leur nature, je dis qu'il est cependant nécessaire de les bien connoître, pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les vraies, & pour faire un prognostic juste & assuré de ces maladies.

Je commencerai par le *dessechement du cristallin*, connu par nos anciens Auteurs sous le nom de *Glaucosis* ou *Glaucoma*, à cause de sa couleur qui est souvent d'un bleu céleste, ou d'un verd de mer ; d'où vient que quelques-uns d'eux ont appellé de ce nom les cataractes, qui pour être

trop vieilles, approchent quelquefois de cette couleur.

Hippocrate a connu cette maladie, comme il est aisé de le juger, en lisant le commencement de son Livre, *De Visu*, & la fin du 31 Aphorisme de la troisiéme Section; comme aussi Galien qui en parle dans son Livre, *De Oculis*, au Chapitre XII. de la Particule 4. où il fait voir la différence de cette maladie d'avec la cataracte, comme je l'ai dit au Chapitre I. Il en parle encore vers la fin de son Commentaire sur l'Aphorisme susdit, au Chapitre XV. de son Livre, *De Medico*, aussi vers la fin, & dans quelques autres endroits de ses Ouvrages, Les Médecins qui sont venus après lui, ont tenu sa doctrine, qui a été suivie par nos Praticiens modernes, & qui seroit assez conforme à la vérité, s'ils ne confondoient pas parmi cette maladie, celle que je décrirai dans le Chapitre suivant.

Le *Glaucoma* est une altération toute particuliere du cristallin, par laquelle il se desseche, diminue en volume, change de couleur & perd sa transparence, en conservant sa figure naturelle, & devenant plus solide qu'il ne doit être naturellement; & la suite de cette altération est la perte, ou au moins une notable diminution de la vûe.

Il y a apparence que le défaut du suc nourricier est la cause de cette altération. En effet, il est aisé de juger que lorsqu'une partie manque de nourriture, elle doit nécessairement se dessécher ou se corrompre; elle se desseche lorsque la nourriture n'y coule pas aussi abondamment qu'il est nécessaire, alors ce n'est qu'une altération imparfaite. Elle se corrompt lorsque la nourriture est entierement supprimée, ou que les principes de la partie même s'éxaltent, alors c'est une alté-

ration entiere. C'eſt auſſi ce qu'on remarque dans le Glaucoma ; car, ou le criſtallin reçoit encore un peu de nourriture, alors il ſe deſſeche ſimplement, conſerve un peu de ſa tranſparence, & devient de la couleur de l'air, ou d'un blanc verdâtre, & c'eſt ce qui arrive plûtôt aux vieillards ; ou il n'en reçoit plus aucune, alors ſon altération eſt entiere, il perd ſa tranſparence, & devient d'un verd plus foncé, ou jaune, ou noirâtre, ou comme un grain de grêle.

Le criſtallin ceſſe de prendre de la nourriture, quand les canaux qui la portent ſont, ou trop étroits, ou obtruez, ou rompus, ou que cette nourriture eſt trop groſſiere, ou enfin quand les pores du criſtallin ne ſont plus proportionnez pour la recevoir. Et quoique toutes ces choſes puiſſent arriver par de certaines diſpoſitions particulieres & naturelles du criſtallin & de celle de ſes canaux, & par des cauſes intérieures & ordinaires; cependant le grand âge, les grandes fluxions ſur tout le globe de l'œil, & les coups reçûs en ſont auſſi des cauſes fort communes.

Cette maladie, pour l'ordinaire n'eſt précédée, ni ſuivie d'aucune douleur dans ſon commencement, ni dans ſes autres tems, à moins qu'elle ne ſoit cauſée par de grandes fluxions, ou autres intemperies, ou par quelques coups reçûs.

A l'égard des ſignes du Glaucoma, ils ſont auſſi équivoques dans ſon commencement que ceux de la cataracte vraie, & que ceux de la cataracte ci-après décrite, à l'exception que la pupille n'eſt pas plus grande qu'à l'ordinaire, & qu'elle conſerve toujours ſa rondeur. Dans la ſuite les malades s'imaginent voir comme au-travers d'un brouillard, d'une fumée, ou d'une nuée; la maladie augmentant, on apperçoit que le criſtallin change de couleur, le plus ſouvent il eſt d'un

verd blanchâtre, ou d'une couleur céleste fort claire; enfin il devient d'un verd plus foncé, ou jaune, ou noirâtre, ou d'un blanc luisant, ou d'un grain de grêle, comme je l'ai dit, & alors il perd sa transparence, & la vûe est entierement ôtée.

Comme cette altération se fait sans que la membrane qui recouvre le cristallin se détruise, je dois avertir ici que dans le Glaucoma & dans les autres maladies du cristallin, où cette membrane reste entiere, le cristallin alteré paroît presque toujours luisant; & c'est pour cela que les cataractes luisantes sont toujours très-suspectes, par la crainte qu'il y a qu'elles ne soient de fausses cataractes, ou pour le moins qu'elles n'en participent.

Tant qu'il passe au-travers du cristallin des rayons de lumiere, le mouvement de l'uvée se conserve plus ou moins, suivant les différens degrez de la maladie; & quand il n'en passe plus, elle demeure immobile, je veux dire que son trou ne se dilate, ni se resserre, en éxaminant l'œil de l'un ou de l'autre des trois manieres énoncées au commencement du Chapitre IX.

Lorsque le Glaucoma arrive par une intemperie de tout l'œil, l'œil se diminue & desseche, & quand c'est par une autre cause particuliere, il conserve davantage sa grosseur naturelle. Chez les vieillards il diminue aussi, comme on le remarque par les rides de l'uvée, alors pour l'ordinaire les deux yeux sont affectez également.

Il arrive quelquefois que le Glaucoma reste dans un état imparfait sans augmenter, ce qui est plus ordinaire chez les vieillards; & comme en cet état les rayons de lumiere peuvent encore passer au-travers du cristallin, les malades aussi peuvent voir les objets communs, confusément toutefois.

Dans cette maladie, le criſtallin ſe deſſéchant & diminuant en volume, paroît pour cette raiſon plus enfoncé que dans la cataracte vraie, & dans celle que je décrirai ci-après.

Il eſt inutile de marquer ici les différences du Glaucoma d'avec la cataracte vraie; ce que j'ai dit de ces deux maladies, ſuffit pour les pouvoir diſtinguer l'une de l'autre; d'ailleurs il eſt difficile de les confondre, & la plûpart de nos Auteurs ne s'y ſont gueres trompé, quoiqu'ils ayent compris ſous cette maladie celle que je décrirai dans le Chapitre ſuivant, qui en differe beaucoup, comme je le ferai voir.

Quoique pluſieurs de nos Auteurs propoſent des remedes dans le commencement de cette maladie pour empêcher ſon progrès, l'expérience toutefois nous montre qu'ils y ſont inutiles; & pour moi j'ai toujours reconnu cette maladie pour incurable en tous ſes états, & en cela je ſuis du ſentiment d'Oribaſe, rapporté ci-devant au Chapitre I. lorſqu'il dit, *Glaucoma omnia curationem non recipiunt.*

Je n'ai point trouvé d'occaſion d'obſerver cette maladie après la mort de perſonnes qui en fuſſent travaillées; mais je l'ai examinée beaucoup de fois ſur des perſonnes vivantes; ce qui m'a donné lieu de faire les remarques ſuſdites. Voici une Obſervation qui fera connoître juſqu'à quel dégré le criſtallin ſe peut deſſécher.

OBSERVATION.

Etant à Sezanne au mois de Septembre 1700. M. Houllier Maître Chirurgien, me parla d'un Maréchal du Faubourg de Broyes, travaillé d'une cataracte toute extraordinaire. J'eus la curioſité de voir cet homme, je me tranſportai

hez lui avec ledit sieur Houllier. Je reconnus que e cristallin de l'œil gauche étoit si desseché, que es fibres qui forment les pellicules extérieures le ce corps, laissoient entr'elles des petites canne-ures qui formoient une infinité de lignes très-ien ordonnées, qui partoient du milieu de sa su-erficie antérieure, & s'étendoient à sa circon-erence. La couleur de ce cristallin étoit d'un run jaunâtre, & quand on le regardoit au grand our elle paroissoit changeante. Cet homme qui étoit assez âgé, me dit qu'il y avoit bien 20 ans qu'il avoit perdu la vûe de cet œil.

CHAPITRE XVII.

De la Protubérance du Cristallin.

UNe maladie contraire à celle ci-dessus dé-crite, est une excroissance démesurée du cristallin qui n'a point été remarquée par nos Au-teurs, ni même par nos Oculistes modernes; les uns & les autres la confondant avec le Glaucoma. Je l'appellerai *Protubérance*, à cause que le cris-tallin dans cette maladie paroît éminent, & qu'il s'avance en devant.

Cette maladie est une altération toute parti-culiere du cristallin, par laquelle il augmente en volume, perd sa transparence & sa figure natu-relle, & devient plus solide qu'il ne doit être na-turellement.

Si le défaut de nourriture est la cause du dessé-chement du cristallin, il y a tout lieu de croire que l'excès de nourriture est la cause de sa *Protu-bérance*: car il est aisé de concevoir qu'un suc nourricier, un peu plus visqueux qu'il ne doit être, se portant abondamment par les canaux ci-

liaires entre le criſtallin & la membrane qui le recouvre, ne circule que difficilement, je veux dire, que n'y ayant que les parties les plus ſubtiles & aqueuſes de ce ſuc qui puiſſent traverſer les pores de la membrane qui recouvre ce corps, pour ſe mêler avec l'humeur aqueuſe, & circuler avec elle, les parties les plus viſqueuſes & les plus diſpoſées à s'unir, s'amaſſent entre ce corps & cette membrane; ainſi ce ſuc échappé & errant, pour ainſi dire, autour du criſtallin, & entre les interſtices de ces fibres, s'épaiſſit enfin, & augmente le volume de ce corps. Et cela de la même maniere que le ſuc nourricier de l'os s'échappant, ou à cauſe de quelque ſolution de l'os, ou à cauſe de la ſéparation du périoſte, en s'épaiſiſſant & prenant corps, forme un callus ou une exoſtoſe.

Il faut que ce ſoit le ſuc nourricier qui cauſe cette maladie, & il y a apparence, puiſqu'il eſt capable d'augmenter le volume du criſtallin, ſans lui cauſer d'autre altération que celle de la perte de ſa diaphanéité, qu'on doit attribuer ſeulement au changement que cette humeur cauſe dans la diſpoſition des pores de cette partie; de la même maniere que les corpuſcules du froid, en s'inſinuant dans les pores de l'huile, de l'eau & d'autres liqueurs, en changent les couleurs, & détruiſent ou diminuent beaucoup leur tranſparence en les glaçant.

Les ſignes de cette maladie dans ſon commencement ſont un peu équivoques; mais dans ſon progrès ils deviennent très-ſenſibles.

Les malades ſe plaignent d'une diminution de la vûe de l'un ou de l'autre œil, ou de tous les deux. Le trou de l'uvée paroît un peu plus grand qu'à l'ordinaire, ſans ſe reſſerrer, & le cercle de l'iris, par conſéquent eſt un peu plus étroit, ſans qu'on remarque d'abord rien de blanc par-delà

a pupille, & juſqu'alors on ne peut encore diſtin-
guer cette maladie de la cataracte vraie, & de la
maladie que je décrirai au Chapitre I. de la ſe-
conde Partie, les premiers accidens de ces mala-
dies ſe trouvans preſque ſemblables. Mais dans
celle-ci, quelque tems après on remarque un
nuage à l'endroit du criſtallin, qui augmentant
de plus en plus, fait paroître le criſtallin plus
avancé, & d'une couleur de corne blanche, polie
& luiſante, quelquefois ſa ſuperficie eſt égale, &
fort ſouvent elle eſt inégale. Le trou de l'uvée s'a-
grandit encore, & conſerve ſa rondeur, lorſque
la ſuperficie du criſtallin eſt égale; & quand elle
eſt inégale & cornue, ce trou n'eſt plus rond, mais
inégal, ſuivant les inégalitez du criſtallin qui s'a-
vance. Souvent en cet état les malades voient une
foible lueur, & quelquefois ils n'en voient au-
cune. Et quoiqu'on les expoſe au grand jour,
même au ſoleil, leur pupille ne ſe reſſerre en au-
cune maniere; comme auſſi les expoſant au fond
d'une chambre vis-à-vis des fenêtres, ou préſen-
tant devant l'œil malade, l'autre étant fermé, la
paume de la main, ou quelque corps opaque, la
pupille ne ſe dilate point davantage, ainſi l'uvée
eſt ſans aucun mouvement.

Cette maladie ne cauſe point de douleur dans
ſon commencement, dans ſon progrès, ni dans
ſon état; ſi quelquefois il s'en rencontre à l'œil ou
à la tête, cette douleur a une autre cauſe que
celle de la maladie.

C'eſt à cette excroiſſance démeſurée du criſ-
tallin, qu'on doit attribuer la cauſe de l'immobi-
lité de l'uvée, & de la dilatation de ſon trou;
parce que le criſtallin ainſi diſpoſé, s'avançant
fort en devant, s'appuie ſur l'uvée, & la pouſ-
ſant en devant, l'étend & l'empêche de ſe reſſer-
rer. Et une preuve que ç'en eſt la ſeule cauſe,

c'eſt qu'en cet état les malades voyent ſouvent les ombres des corps opaques ſituez entre leurs yeux & la lumiere, de la même maniere que ceux qui ſont travaillez de cataractes vrayes, ſans que leur pupille ſe dilate & ſe reſſerre comme dans les cataractes vrayes, ce qui devroit arriver, ſi l'uvée étoit violemment étendue par le preſſement du criſtallin.

Et comme l'humeur qui cauſe la protubérance du criſtallin, eſt pouſſée & s'amaſſe ſous la membrane qui recouvre ce corps, c'eſt auſſi à cette membrane, ſuivant qu'elle préte ou réſiſte, que l'on doit attribuer la cauſe de l'égalité ou de l'inégalité que l'on remarque au criſtallin.

Quoique cette maladie ſemble avoir beaucoup de rapport avec la cataracte vraye, elle en differe cependant en pluſieurs choſes. 1°. En ce que dans la cataracte vraye, la membrane qui recouvre le criſtallin, s'altere & ſe conſomme le plus ſouvent comme par une eſpece de ſupuration, s'endurcit & ſe fortifie. 2°. Que dans la vraye cataracte le criſtallin diminue en groſſeur, & dans celle ci ſon volume augmente. 3°. Que les additions qui arrivent en la vraye cataracte, obéiſſent, & flottent dans l'humeur aqueuſe, ce qui fait qu'on peut ſéparer le criſtallin de ſon lieu naturel; & dans celle-ci, l'humeur qui ſe congelle autour du criſtallin, forme un corps ſolide avec lui, & l'attache aux membranes qui le renferment, d'où vient qu'il eſt impoſſible de le ſéparer.

Elle differe auſſi du glaucoma. 1°. En ce que dans le glaucoma, le criſtallin ceſſant de prendre de la nourriture, il ſe diminue & ſe deſſeche; & dans celle-ci au contraire, il augmente par une ſur-abondance de nourriture. 2°. Que dans le glaucoma il eſt tantôt bleu, verd, jaune, blanc,

&c. & dans celle-ci il eſt preſque toujours de la couleur d'une corne blanche, polie & luiſante. 3°. Que dans le glaucoma il paroît plus enfoncé & petit; & dans celle-ci il s'avance fort en devant, & paroît fort grand.

Cette maladie eſt plus commune que le glaucoma, & arrive à toutes ſortes de perſonnes; elle eſt auſſi bien moins commune que la cataracte vraie. De ſa nature elle eſt abſolument incurable, même dans ſon commencement, les remedes n'y profitant en rien, & l'opération y étant tout à-fait inutile.

Pour confirmer ce que j'ai dit de cette maladie, je veux bien rapporter les deux Obſervations ſuivantes.

PREMIERE OBSERVATION.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme aveugle me vint trouver pour lui apporter quelque ſecours. Son œil gauche étoit perdu depuis un long-tems, à cauſe d'un ulcere dont il avoit été travaillé, qui avoit laiſſé une cicatrice qui occupoit toute la cornée tranſparente; & ſon œil droit étoit travaillé d'une maladie ſemblable à celle-ci décrite il y avoit environ un an. Ayant reconnu la maladie pour incurable, je lui dis qu'on ne pouvoit lui rien faire; lui au contraire me ſollicita fortement de lui mettre l'éguille dans l'œil, ſur ce qu'un Opérateur-coureur, qu'il avoit rencontré dans un Village voiſin comme il venoit me trouver, lui avoit dit que c'étoit une cataracte, & qu'il le guériroit. Ne pouvant le diſſuader, & voyant qu'il étoit réſolu de ſe mettre entre les mains de cet Opérateur; & d'ailleurs conſidérant que l'obſervation que je ferois pourroit un jour être utile au public, ſans que ce

pauvre homme courût aucun péril, je condescendis à sa forte volonté.

La maladie n'étoit pas encore dans son plus haut degré de perfection : le malade voyant une foible lueur, & distinguant les ombres des corps opaques situez entre son œil & le grand jour ; mais l'uvée étoit immobile, ayant son trou fort dilaté & extrêmement rond.

Je me proposai de déchirer la membrane du cristallin, pour ensuite tâcher de le détacher, & de l'abbaisser au-dessous du trou de l'uvée, s'il n'étoit pas fortement attaché au lieu où il est naturellement situé.

Pour cet effet, je me servis d'une éguille un peu platte & tranchante, que j'introduisis à l'ordinaire ; & quand je fus parvenu entre l'uvée & le cristallin, & que je vis la pointe de l'éguille par-delà les deux tiers du trou de l'uvée, je la haussai & abbaissai sans remarquer aucune adhérence du cristallin avec l'uvée, quoiqu'il fût fortement appuyé dessus. Je m'éforçai ensuite de rompre la membrane du cristallin, mais en vain ; ce qui m'obligea d'appuyer bien fortement la pointe de l'éguille à la partie supérieure du cristallin, pour voir si je ne pourrois point le détacher en l'abbaissant. Pendant cette action, je m'aperçûs que j'amenois le cristallin en bas ; & le malade me disoit qu'il distinguoit mieux la lumiere, & effectivement quelques rayons de lumiere pouvoient passer alors au-travers du corps vitré qui se présentoit un peu vis-à-vis de la partie supérieure de la pupille, en suivant le mouvement du cristallin ; mais je reconnus bien-tôt qu'il ne se faisoit aucun détachement du cristallin, & que ce mouvement forcé que j'imprimois à ce corps ne faisoit qu'affaiser l'uvée dont je voyois le trou changer de figure, le cristallin remontant aussi-tôt

que je relevois la pointe de l'éguille, ou qu'il s'échappoit de lui-même. Enfin, après plusieurs tentatives vaines, je cessai mon travail, & je pansai mon malade qui fut entierement guéri de la piquure de l'éguille 8. jours après l'opération, dont il ne retira aucun profit : l'œil au reste se trouvant dans le même état qu'il étoit auparavant.

II. OBSERVATION.

Quelque tems, après je rencontrai fortuitement le chien d'un Paysan qui avoit une semblable maladie en un de ses yeux; desirant de plus en plus découvrir la disposition du cristallin en cet état, je fis tuer ce chien, & j'en éxaminai anatomiquement l'œil. Je trouvai le cristallin près d'une fois plus gros que celui de son autre œil, ayant une bosse inégale en devant. Sa membrane qui étoit plus épaisse, plus forte & plus polie, le tenoient fortement attaché au corps vitré: ayant coupé cette membrane, je vis l'humeur épaissie & qui grossissoit ce cristallin, qui étoit blanche, & avoit une solidité médiocre, à peu près comme celle d'un fromage passé, & étoit un peu visqueuse. Cette substance ne faisoit qu'un corps avec le cristallin qui étoit pareillement blanc, peu transparent, & plus solide qu'il ne devoit être naturellement; & les autres parties de l'œil étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'uvée dont le trou étoit fort dilaté, & inégalement rond, & contre laquelle ce cristallin étoit fortement appliqué.

Par ces deux Observations on peut juger de la nature de cette maladie, & du prognostic qu'on en peut faire, pour peu qu'on en fasse l'application à ce que j'ai dit ci-dessus.

CHAPITRE XVIII.

De la Cataracte branlante.

CElse en parlant des cataractes, dit que si la cataracte branle & se remue çà & là, à peine y peut-t-on jamais remédier par chirurgie; mais il ne nous a point dit la nature de cette cataracte, & pourquoi elle étoit incurable; apparemment qu'il ne la connoissoit pas, puisqu'il n'auroit pas dit, à peine y peut-t-on remédier par chirurgie, laissant ainsi la chose douteuse; mais auroit dit absolument, on n'y peut jamais remédier par chirurgie.

Cette maladie est aussi une altération toute particuliere du cristallin, qui suit ordinairement la fonte ou la corruption du corps vitré par laquelle il se diminue, s'endurcit, blanchit ou jaunit, & perd sa transparence en conservant sa situation, & demeurant suspendu, & flottant dans les eaux.

Quoiqu'il semble que cette altération du cristallin ait beaucoup de rapport au glaucoma, l'altération du cristallin dans ces deux maladies se trouvant presqu'égale, je n'ai point crû devoir en traiter en parlant du glaucoma, parce que sa cause en est entierement différente, & que de tous les Auteurs qui en ont parlé, & qui ont suivi Celse, aucun ne l'a pris pour un glaucoma, mais véritablement pour une cataracte, selon leur maniere de parler.

En exposant la cause de cette maladie, je me vois engagé de parler *de la fonte & corruption du corps vitré*, quoique je n'eusse résolu d'en traiter que lorsque j'expliquerois les maladies de cette partie; mais cette maladie du cristallin me force

d'en parler ici. Ce sera donc une chose faite, & on aura recours en ce lieu quand je parlerai des autres maladies du corps vitré.

Entre les maladies du corps vitré, *sa fonte* ou *corruption*, comme on voudra l'appeller, est la plus considérable. Elle a deux causes. La premiere vient d'un prompt dépôt d'humeurs sur cette partie, qui lui diminuent d'abord sa transparence; ensuite ces humeurs s'aigrissant, elles détruisent les membranes & fibres délicates de cette partie, & enfin la fondent ou corrompent entierement.

Ce dépôt est si prompt, que tous les malades affligez de cette maladie que j'ai interrogez, m'ont dit qu'ils s'étoient apperçûs tout-à-coup de la diminution, & ensuite de la perte de leur vûe. L'expérience nous fait assez connoître que les humeurs amassées en une partie, s'y fermentent & s'y aigrissent, & consomment enfin les parties dans lesquelles elles sont épanchées.

La seconde cause de la fonte ou corruption du corps vitré, vient d'un pus qui s'amasse au-dedans de l'œil, soit ensuite de quelqu'abcès qui se forme dans le cristallin, ou entre ce corps & sa membrane, comme je le dirai dans le Chapitre suivant, soit ensuite d'autre abcès qui arrivent ou à la membrane uvée, ou en la superficie intérieure de la cornée, soit enfin par un pus qui se forme d'un sang extravasé au-dedans de l'œil ensuite de quelque coup, & qui n'a pû se résoudre par sa trop grande quantité. De telle maniere donc que ce pus soit épanché, il altere par son acrimonie ou son acidité, corrode, détruit, & fond le corps vitré.

Ce corps étant fondu & résout en une eau claire & jaunâtre, quand cette fonte vient par

un dépôt d'humeurs ; ou en une eau blanche & trouble quand elle vient d'un amas de pus ; cette eau se mêle avec l'humeur aqueuse, & en détruit en même tems sa viscosité ; elle passe au-travers des pores de la rétine, & la détache de l'uvée, elle altere les conduits qui portent la nourriture au cristallin, elle pénetre la membrane qui recouvre ce corps, & la substance de ce corps même qu'elle corrompt enfin entierement.

Voici les signes de cette maladie. Quand la fonte se fait par un dépôt d'humeurs, les malades se plaignent d'abord qu'ils ne voyent pas, ou très-peu, quoiqu'alors on ne remarque aucun changement dans l'œil, hors la pupille qui est un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire ; & cette perte ou diminution de vûe est quelquefois précédée de violentes douleurs à la partie antérieure de la tête & au fond de l'œil, quelquefois aussi les malades n'en ressentent aucune : peu de tems après on voit le cristallin fort trouble, & dans la suite il devient blanc, puis jaune, & alors au moindre mouvement de l'œil, on le voit tremblottant & branlant comme une girouette agitée d'un vent médiocre, l'iris perdant sa couleur naturelle, se ridant & se mouvant tantôt en arriere, & tantôt en devant, suivant qu'il est agité par ce cristallin flottant.

Et quand cette fonte est causée par un pus amassé au-dedans de l'œil, ses signes sont presque semblables dans son commencement à ceux des cataractes purulentes, ou des autres amas de pus que je décrirai ci-après ; ce qui fait qu'on ne peut d'abord certainement juger si ce sera une cataracte branlante, parce qu'on ne peut sçavoir si le pus aura assez de malice pour corrompre le corps vitré & altérer le cristallin ; ainsi ce n'est que dans la suite qu'on s'en assure, & quand on voit que le

cristallin alteré branle, comme je viens de le dire.

C'est cette agitation du cristallin qui a fait estimer à nos anciens & à nos modernes, que cette maladie étoit une cataracte de la nature de celles qu'on abbaisse, parce que voyant branler ce corps, ils s'imaginoient que c'étoit une membrane qui flottoit dans l'humeur aqueuse ; & apparemment qu'en ayant voulu tenter l'abbaissement, & ayant reconnu par expérience que ce corps étant détourné, les malades ne voyoient rien, ils auroient conclu delà qu'il y avoit obstruction au nerf optique.

Cette fonte du corps vitré demeure en cet état pendant le reste de la vie, sans se communiquer aux membranes qui forment le globe de l'œil, comme je l'ai vû par expérience en beaucoup de personnes travaillées de cette maladie, entr'autres en une femme âgée de plus de 70. ans, qui avoit une semblable cataracte depuis plus de 30. ans.

On peut rendre raison de ce fait, si on considere que, quoique le corps vitré soit détruit, & le cristallin alteré, cependant l'humeur destinée par la nature pour nourrir ces corps, ne cesse pas pour cela de se filtrer par l'uvée, & par le cercle ciliaire qui ne souffrent aucune altération, & que s'épanchant parmi cette fonte & ce mêlange du corps vitré liquifié & de l'humeur aqueuse, elle en adoucit son acidité, & d'autant plus que pouvant circuler, de même que je l'ai dit en expliquant la circulation de l'humeur aqueuse, elle peut pareillement entraîner avec elle dans la masse du sang ce qu'il y a d'acide & d'âcre.

J'ai été fort long-tems sans pouvoir connoître au vrai pourquoi dans cette maladie le cristallin alteré branloit au moindre mouvement de l'œil, faute d'occasion de pouvoir anatomiser un œil qui fut affecté de cette maladie ; mais le 11 Dé-

cembre de l'année 1691. je rencontrai par hazard une vache qui en avoit une ſemblable, je la fis acheter par un Boucher pour la tuer, ſur l'œil de laquelle je fis l'obſervation ſuivante.

PREMIERE OBSERVATION.

Ayant détaché l'œil de ſon orbite, & le tenant à la main, pour peu que je l'agitaſſe, le criſtallin s'agitoit auſſi de toutes parts.

Je coupai la cornée tranſparente tout autour du cercle extérieur de l'iris, tenant le fond de l'œil en bas, & le devant en haut, pour empêcher l'humeur aqueuſe de s'écouler; quand elle fut coupée, il s'en écoula environ une ſixiéme partie, & j'apperçûs alors le criſtallin flottant ſur l'humeur reſtante, & retenu dans toute ſa circonférence par des membranes & des fibres.

Je verſai par inclination cette humeur dans un verre, elle me parut d'une conſiſtance d'eau jaunâtre & ſans aucune viſcoſité, & le criſtallin demeura ſuſpendu & dans ſa même ſituation, étant ſeulement un peu plus enfoncé.

Je coupai enſuite la cornée en long juſqu'auprès de l'inſertion du nerf optique, & enſuite je fendis l'uvée, & je reconnus que la rétine étoit entierement ſéparée de l'uvée, & attachée par derriere au fond de l'œil, à l'entrée du nerf optique, & par-devant autour du cercle ciliaire, près le criſtallin; de ſorte que cette membrane imitoit un cône, dont la pointe étoit à l'entrée du nerf optique, & la baſe autour du cercle ciliaire.

Au milieu de ce cône formé par la rétine, je remarquai quelques fibres membraneuſes, que je crus être la membrane extérieure du corps vitré. En effet, ces fibres toutes flétries, altérées & ſub-

tiles qu'elles étoient, imitoient en quelque maniere le cône de la rétine, & paroissoient se continuer autour de la circonférence du cristallin.

C'étoit aussi tout ce qui restoit du corps vitré; car au reste il étoit entierement fondu, & ne formoit avec l'humeur aqueuse qu'une même liqueur, qui remplissoit, comme je l'ai dit, tout le globe de l'œil.

Le cristallin étoit renfermé dans sa double membrane, qui me parut entiere, quoiqu'altérée, & étoit retenu dans l'endroit qu'il occupoit par les fibres ciliaires qui s'inserent à cette membrane aux côtez du cristallin, & ces fibres sembloient être un peu allongées & beaucoup flétries.

Je séparai ce cristallin pour le comparer à celui de l'autre œil; il étoit plus petit, fort sec, dur, jaune, & sans humeur mucilagineuse autour.

Je l'examinai anatomiquement, & je reconnus que ses fibres & pellicules étoient disposées de même que celles des cristallins préparez avec l'eau-forte, ou bouillis dans l'eau.

La cornée au reste & l'uvée étoient dans leur état ordinaire, hors l'iris qui avoit perdu sa couleur naturelle.

En comparant cette observation avec la suivante, on connoîtra facilement en quoi differe la fonte & corruption du corps vitré, causée par un dépôt d'humeurs sur cette partie, d'avec celle qui est causée par un amas de pus au-dedans de l'œil, sans qu'il soit besoin que je m'en explique davantage.

II. OBSERVATION.

Un nommé Claude Merat, originaire de Boulage, & demeurant à Brandenouvilliers près de

Bar-le-Duc, âgé de 40 ans ou environ, me vint trouver le 18 Octobre 1700, pour me consulter sur une maladie qui lui étoit arrivée à l'œil droit, la moisson précédente. En même tems je remarquai que son œil gauche étoit travaillé d'une cataracte branlante, qui avoit été causée par un amas de pus au-dedans de l'œil, dont la partie la plus grossiere avoit pris corps en se desséchant: ce pus desséché paroissoit être attaché par une de ses extrêmitez au cristallin, & par l'autre à la cornée transparente, où je vis une blancheur qui me sembla être une cicatrice intérieure; & à l'endroit de cette blancheur, la cornée formoit une petite bosse en dehors, marque qu'elle étoit émincée en cet endroit par une ulcération intérieure qui avoit précédé, soit que cette ulcération eût été la suite d'un abscès de la superficie intérieure de cette membrane, & qui s'étoit ouvert en dedans, ou qu'elle eût été causée par l'acrimonie d'un pus qui se fût amassé en quelque autre partie intérieure de l'œil. Au moindre mouvement de l'œil, ce pus épaissi flottoit & branloit; & comme il n'occupoit qu'environ la moitié de la pupille vers sa partie inférieure, je voyois en même tems au-travers de l'autre moitié supérieure le cristallin altéré & fort blanc flotter aussi & branler. Cet œil me parut plus gros que l'autre. La cornée étoit parsemée de gros vaisseaux bleus & variqueux aux endroits du blanc de l'œil, & de quelques autres petits vaisseaux rouges en quelques autres endroits; & du reste, l'humeur qui remplissoit le globe paroissoit fort transparente. Ayant interrogé cet homme, j'appri qu'il y avoit neuf ans qu'il avoit entiérement perdu la vûe de cet œil, & qu'il avoit souffert pendant un an une violente douleur en cette partie.

Par ces deux obſervations, & ce que j'ai dit de la cataracte branlante, on concluera aiſément que cette maladie eſt abſolument incurable; & que ſi les malades ne voyent aucune clarté, on ne doit pas inférer que ce ſoit une obſtruction du nerf optique qui en ſoit la cauſe, mais la fonte ou corruption du corps vitré, & le dérangement de la rétine.

CHAPITRE XIX.

4. *De la cataracte purulente, ou de l'abſcès du criſtallin.*

RIen ne reſſemblant mieux à un cataracte vraye, que l'abſcès du criſtallin & ſon ulcération, je dois traiter de cette maladie en parlant des cataractes fauſſes, puiſqu'elle ne reçoit de guériſon, ni par les remedes, ni par l'opération.

Par *cataracte purulente*, ou *abſcès du criſtallin*, j'entens un amas de pus, ou dans la propre ſubſtance de ce corps, ou entre ſa ſuperficie & la membrane qui l'envelope, qui l'altere, le deſſeche, & lui fait perdre ſa tranſparence: ainſi le criſtallin ſe trouve en même tems affecté de trois maladies générales, qui ſont l'intempérie, la mauvaiſe conformation, & la ſolution de continuité.

Si on ne ſçavoit par expérience que le criſtallin s'abſcede, il y auroit aſſez lieu d'en douter; puiſque c'eſt un corps qui n'a aucune continuité avec les autres parties de notre corps, comme je l'ai dit lorſque je l'ai décrit, qu'il ſe nourrit d'une maniere différente, & que les acides agiſſans ſur lui, au lieu de le conſommer & le fondre,

l'endurciffent comme je l'ai montré; cependant comme la nourriture qu'il reçoit vient du fang, on peut juger qu'elle en doit retenir les mêmes qualitez, & qu'elle peut par conféquent fouffrir les mêmes altérations.

Ainfi on peut dire vrai-femblablement, que les caufes de l'abfcès du criftallin font femblables à celles des autres abfcès de notre corps, & qu'une humeur impure féjournant entre ce corps & la membrane qui le recouvre, ou entre les interftices de fes fibres, foit qu'elle s'y foit coulée promptement, ou amaffée peu à peu, fe corrompt, & abfcede enfin le criftallin.

On connoît que l'abfcès fe fait, par une douleur que le malade fouffre au-dedans de l'œil, qui eft plus ou moins grande, felon que l'humeur qui la caufe eft plus ou moins chaude, & cette douleur s'étend quelquefois au devant de la tête; par une inflammation au-dedans de l'œil, quand l'humeur eft chaude; & par un nuage qu'on remarque bientôt au-travers de la pupille.

Quelquefois le dépôt eft fi fubit, & cette humeur chaude fe fermente fi promptement, que le pus fe trouve formé & prefqu'entiérement blanc dans l'efpace de trente ou quarante heures. Et il femble alors à ceux qui ne font pas tout-à-fait verfez dans ces maladies, que ce foit une vraye cataracte, à caufe de cette blancheur du pus qu'on remarque par-delà la pupille, qui imite affez bien une cataracte, & de la perte de la vûe qui arrive en même tems que ce pus fe forme.

Je ne doute point que ce ne foit une femblable maladie qui a trompé Fernel, lorfqu'il a dit au Chapitre 5 du V. Livre de fa *Pathologie*, qu'il a vû une fuffufion entiérement épaiffe & confommée s'amaffer en un jour. *Interdum vidi*, dit-il, *omninò craffam atque confommatam fuffufionem uno die congeri*.

Ce que j'ai dit de la formation des cataractes vrayes, fait assez connoître qu'il ne peut s'en former en un jour, si prompt que le dépôt de l'humeur qui la cause puisse être, & qu'ainsi Fernel a été trompé par l'apparence. Car quand même on demeureroit d'accord de ces principes, on ne pourroit pas concevoir qu'une humeur coulée entre l'uvée & le cristallin, pût prendre corps en si peu de tems, pour former selon lui une cataracte parfaite. Et pour la raison qu'il en donne immédiatement après, quand il dit: *Etenim si crassus humor in opticum nervum repentè incidens subitò obcæcat, cur non etiam is longiùs ob pupillam prolapsus repentinam suffusionem eamque perfectam inducet?* elle n'a aucun rapport à ce qu'il veut prouver: parce que quand un humeur pourroit tomber subitement dans le nerf optique, où elle s'engageroit aisément à cause de la disposition de ses pores, & en même tems lui ôter son usage; il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'une même humeur épanchée entre l'uvée & le cristallin, y prît corps en si peu de tems l'humeur aqueuse avec laquelle elle se trouveroit confondue, s'y opposant.

Mais lorsque l'humeur qui cause cet abscès est froide, il est beaucoup plus de tems à se former, il se passe plusieurs mois, quelquefois des années entieres avant qu'il paroisse du pus: la vûe est cependant empêchée, & les malades ont presque tous les mêmes signes qu'ont ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes; ce qui fait qu'on n'en peut faire de jugement certain. Il en est de même quand l'abscès ne se fait que dans une petite partie de la superficie du cristallin, & qu'il est d'une mauvaise nature; parce qu'il n'ulcere que peu à peu le cristallin.

On connoît que le pus est fait, par sa blancheur, & par la diminution des symptômes qui

l'ont précédé; quand ce pus eſt louable & en une médiocre quantité, le plus ſubtil ſe réſout, & le plus groſſier ſe deſſeche, enſemble le criſtallin, qui paroît alors comme au glaucoma, hors qu'il qu'il n'eſt pas ſi uni, & par conſéquent moins luiſant, & qu'il ſemble plus petit & plus enfoncé, à cauſe que la pupille ſe reſſerre davantage. Mais quand il eſt d'une autre nature, qu'il eſt malin, ou qu'il ſe trouve en grande quantité, il rompt la membrane du criſtallin, ſe mêle dans l'humeur aqueuſe, ſe précipite quelquefois au bas de l'œil, où on le voit ſouvent au travers de l'uvée & par ſon trou, détruit quelquefois & fond le corps vitré; & alors le criſtallin altéré n'étant plus ſoutenu, branle, comme je l'ai dit au Chapitre précédent, & très-ſouvent ce pus altere les autres parties intérieures de l'œil, qui dans la ſuite s'atrophie, ſe corrompt, & jaunit: ce qui arrive rarement ſans de très-grandes douleurs de cette partie, qui ſe communiquent même à la tête.

Quand le pus eſt échapé du criſtallin, l'ulcere qui reſte, fait paroître ſa ſuperficie blanche, inégale & éloignée: l'uvée ſe ride, & la couleur de l'iris ſe convertit en une mauvaiſe; ſon trou s'étrécit extrêmement, & ſouvent même change de figure, & les malades ne diſtinguent plus que très-foiblement la lueur du grand jour.

Voilà ce que l'expérience m'a fait remarquer ſur cette maladie, aſſez aiſée à connoitre, quand elle ne tarde pas à ſe former: mais quand elle vient lentement, elle eſt bien difficile à diſtinguer de la cataracte vraye; ſouvent on y eſt trompé, à cauſe de leurs ſignes qui ſont à peu près ſemblables. Voici un exemple de la derniere.

OBSERVATION.

Un nommé Claude Durand, homme âgé, demeurant à S. Julien du Saut, entre Villeneuve-le-Roy & Joigny, me vint trouver le premier May 1697. Son œil droit depuis cinq ans étoit incommodé d'une tache blanche, qui occupoit une partie du cristallin, semblable à une cataracte naissante; & comme le tour du cristallin conservoit encore de sa transparence, il distinguoit de cet œil les objets communs, la lumiere, les portes, les fenêtres, &c. & sur la cornée transparente il y avoit un ulcere superficiel, joint à une légere ophthalmie causée par des collyres âcres qu'on lui avoit donné, dont ayant cessé l'usage, il se trouva bientôt guéri de cette inflammation & de cet ulcere, comme je l'ai sçû depuis.

L'œil gauche se perdoit depuis dix-huit mois; il s'en apperçut par des fils, floccons, nuages, & autres signes avant-coureurs des cataractes: le milieu du cristallin me parut d'un blanc un peu sale, & le reste de cette partie étoit de couleur d'air un peu obscur. En l'un & l'autre la pupille se dilatoit & resserroit, plus cependant du droit que du gauche dont il voyoit moins.

J'estimai que la tache de l'œil droit avoit été causée par une pustule ou petit abscès à la superficie du cristallin, qui étoit guéri, dont la cicatrice blanche étoit cette tache qui demeureroit en cet état sans augmenter, & je ne me trompai pas; & que celle de l'œil gauche étoit un commencement de vraye cataracte, je me trompai comme la suite me le fit voir.

Car le 2 Avril de l'année suivante, étant venu derechef chez moi, je trouvai son œil droit dans

le même état que ci-devant: mais pour l'œil gauche, le criſtallin m'en parut fort enfoncé, d'un blanc ſale, à peu près de la couleur d'un pus épais & peu louable, la pupille étant fort petite, irréguliere en ſa rondeur, ne ſe dilatant, ni reſſerrant au grand jour, au ſoleil, à la chandelle, ni à l'obſcurité, ni en frottant l'œil, ni par tout autre moyen: l'iris étoit obſcur & un peu vif, & fort ridé, ne diſtinguant au reſte que très-foiblement la lueur du grand jour & du ſoleil. Toutes ces mauvaiſes marques me firent juger que la tache qui paroiſſoit l'année précédente, & que j'avois eſtimée être un commencement de cataracte, étoit un petit abſcès d'une mauvaiſe nature, dont le pus s'étant étendu inſenſiblement, avoit enfin rendu le criſtallin tout ulcéré & purulent, & que les autres parties intérieures de cet œil étoient altérées par la malice de ce pus; ce qui m'empêcha d'en entreprendre l'opération.

En effet, dans l'abſcès & l'ulcération du criſtallin, l'opération y eſt abſolument inutile: car, quand même on abbaiſſeroit le criſtallin, ce qui n'eſt pas toujours impoſſible, les malades ne verroient pas pour cela; parce que la membrane qui recouvre le corps vitré, contracte le même vice, & que d'ailleurs le trou de l'uvée demeure ſi reſſerré, que la lumiere n'y paſſeroit qu'avec peine.

A l'égard des remedes, ils ſont auſſi inutiles pour ces maladies. On s'en ſert ſeulement pour tempérer les douleurs lorſqu'elles ſont violentes, & pour empêcher la fluxion. On employe à cet effet les collyres rafraîchiſſans & anodins, & les fomentations de pareille vertu, la ſaignée, & autres remedes qu'on trouvera ci-après au Chapitre de l'Ophtalmie & ailleurs.

CHAPITRE XX.

Des cataractes mixtes, ou trompeuses.

SI la connoiſſance des *cataractes fauſſes* eſt néceſſaire pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les *vrayes*; celle des *cataractes mixtes* ne l'eſt pas moins, pour s'aſſurer de la bonne ou mauvaiſe réuſſite des opérations qu'on entreprend, & pour prévenir les malades, ou ceux à qui ils appartiennent, ſur les difficultez que l'on ſoupçonne ſe rencontrer dans leurs maladies.

S'il ne ſe rencontroit que des cataractes vraies & des cataractes fauſſes, on pourroit avec certitude approuver les unes & rejetter les autres, en obſervant ce que j'ai dit ci-devant; mais ces maladies ne ſe trouvent pas toujours ainſi diſpoſées; ſouvent elles participent des cataractes vraies & des cataractes fauſſes, & ſont plus ou moins mauvaiſes, qu'elles approchent plus ou moins des cataractes fauſſes.

C'eſt ici la pierre d'achopement des Chirurgiens Oculiſtes, qui ſe confiant trop en leur adreſſe, promettent auſſi avec trop d'aſſurance à leurs malades un favorable ſuccès de leurs opérations, ſans conſidérer que ſouvent les apparences ſont trompeuſes. Une cataracte pour avoir de bonnes marques, n'eſt pas toujours bonne pour cela; il faut éxaminer s'il n'y en a point de mauvaiſes, & qui ſont celles qui prévalent; & quand elles ſeroient toutes bonnes, on doit ſuſpendre ſon jugement. On voit bien la ſuperficie d'une cataracte, mais on ne voit pas ſon fond. Si on ſe trompe quelquefois au jugement d'une cataracte

vraie que l'on croit confirmée, & qui dans l'opération se trouve laiteuse ou caséeuse, on peut avec plus de raison être trompé en une cataracte mixte, dont la superficie paroîtra bonne, & le fond sera mauvais; ce qu'on ne connoît à la vérité, que lorsque l'éguille est dans l'œil.

Je ne veux pas pour cela dire qu'on doive desesperer de toutes les cataractes qui auront quelques signes mauvais; au contraire je conseille qu'on en entreprenne l'opération. On ne risque rien, quand un homme est aveugle, il ne sçauroit être dans un pire état, & on peut lui rendre la vûe, puisqu'une cataracte un peu mauvaise peut réussir; mais on ne doit pas trop promettre, se ressouvenant du conseil de Guy de Chauliac, qui dit, ,, en parlant des cataractes : ,, Qu'il ne faut ja- ,, mais être assez imprudent, que de promettre ,, avec assurance de guérir une cataracte, parce ,, que les remedes topiques ne profitent gueres, & ,, que l'opération de l'éguille est assez douteuse, ,, sur-tout si on a manqué à bien prendre des me- ,, sures avant que de l'entreprendre.

Par *cataracte mixte*, j'entens une certaine altération du cristallin, qui tient de la nature de la cataracte vraie, & de la cataracte fausse, & qui a par conséquent pour cause principale, quand elle participe plus de la cataracte vraie, l'humeur qui cause cette cataracte, & pour accessoire celle qui est la cause des cataractes fausses, & au contraire.

Comme il est difficile de déterminer les différentes combinaisons de ces causes, il est pareillement difficile de décrire juste toutes les cataractes mixtes; c'est pourquoi je me contenterai de décrire succinctement en ce Chapitre les plus communes & principales. Et voici comme on les doit concevoir.

Premiere cataracte mixte, qui tient de la nature du glaucoma.

Quand l'humeur qui cause la cataracte vraie, ne coule que dans une médiocre quantité, capable d'altérer seulement la superficie du cristallin, de commencer à former les accompagnemens, & même d'altérer en quelque partie la membrane qui recouvre ce corps, & que par quelque cause inconnue cette humeur cesse de fluer, il arrive que cette humeur s'adoucit & se consomme; mais comme la superficie du cristallin est déja altérée, & que ses pores sont changez, le suc nourricier ne la peut plus pénétrer; ainsi le cristallin, faute de nourriture, se desseche, le reste de sa membrane demeure entier, & de cette maniere il se fait une *cataracte mixte*, qui tient *du dessechement du cristallin.*

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies ausquelles elle a plus de rapport, a aussi ses particuliers.

La couleur de cette cataracte est souvent inégale, à cause de l'inégalité de l'altération du cristallin; ensorte qu'une partie se trouve blanche, & une autre partie comme une eau glacée & un peu trouble.

Elle paroît plus petite & enfoncée que la vraie cataracte; & la pupille se rencontre aussi plus resserrée.

Elle est pour l'ordinaire luisante, & souvent elle est barrée ou traversée.

Elle est enfin très-long-tems à se former, & souvent après 5. 6. & 7. ans elle n'est pas encore confirmée.

De sa nature elle est fort suspecte, étant difficile à séparer, à cause de la membrane qui re-

couvre le criſtallin, qui eſt preſque toujours entiere, & appliquée contre ce corps : ſouvent même il eſt impoſſible de le détacher.

Quand on peut la détacher, elle réuſſit, n'étant gueres ſujette à remonter, & quand elle remonteroit, elle ſe précipiteroit de rechef aſſez aiſément ; mais ce qui reſte après que cette cataracte eſt abbaiſſée, c'eſt un nuage par-delà la pupille causé par la membrane qui recouvroit le criſtallin, qui n'étant que déchirée, reſte appliquée sur la boſſe du corgs vitré, en maniere d'un cannepin blanchâtre & extrêmement délié ; & ce reste de membrane dans la ſuite du tems ſe conſomme pour l'ordinaire petit-à-petit, & alors ce nuage diſparoît. Les malades eux-mêmes s'apperçoivent de ce nuage, & un Chirurgien le diſtingue aiſément, pour peu qu'il ait bonne vûe ; & pour mieux s'aſſurer qu'il n'eſt produit que par la membrane qui recouvroit le criſtallin ; il doit regarder l'œil avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & il connoîtra que ce n'eſt que cette membrane ; il verra même la déchirure ou fente par laquelle le criſtallin s'eſt échappé, qui eſt ou longue ou d'autre figure, & comme dans l'endroit de cette fente la prunelle ſe trouve noire au lieu que dans les autres endroits que cette membrane occupe elle eſt un peu blanchâtre. La même choſe arrive après l'opération des autres cataractes où cette membrane ne ſe trouve point conſommée, ou altérée en un tel degré pour se ſéparer entierement, & pour ſuivre le criſtallin comme dans la plûpart des cataractes laiteuſes & caſéeuſes, & dans la mixte dont je parlerai dans le Chapitre ſuivant.

Je dirai encore que cette cataracte en vieilliſſant, devient aſſez ſouvent bonne, ce qui arrive apparemment par une nouvelle fluxion de l'hu-

meur qui cause la cataracte vraie ; quelquefois
aussi elle reste mauvaise. Je ne donnerai point
d'éxemple de celles qui ont quelque bonté & qui
peuvent réussir, comme tenant plus des cataractes
vraies ; mais en voici un de celles qui participent
plus du glaucoma, & dont on doit le plus se dé-
fier.

PREMIERE OBSERVATION.

Un pauvre homme mandiant, de Ferre en Tartenois, Diocese de Soissons, ayant l'œil gauche perdu d'une maladie pour laquelle il n'y avoit point de remede, l'œil droit travaillé d'une cataracte que je jugeai participer du glaucoma, me vint trouver pour me prier de lui en faire l'opération.

Cette cataracte me parut blanche, médiocrement luisante, petite & enfoncée ; la pupille étoit aussi un peu plus petite que dans la cataracte vraie, & ne se dilatoit ni resserroit que très foiblement, quand je passois la main entre son œil & le grand jour, mais il en distinguoit l'ombre : le reste de l'œil étoit bien disposé. Quoique cette cataracte fût confirmée, elle étoit très-suspecte ; les mauvais signes prévalent sur les bons ; je l'en avertis, il souhaitoit l'opération, je la fis le 15 Avril 1698.

Quand mon éguille fut dans l'œil, je la portai plusieurs fois sur la cataracte pour l'abbaisser à la maniere ordinaire ; mais en vain. Je retirai un peu l'éguille pour en porter la pointe vers la partie supérieure du cristallin, que j'appuyai un peu fermement pour tâcher de rompre sa membrane & abbaisser ce corps, ce que je répétai deux ou trois fois inutilement. Je fis enfin un dernier effort, qui fut de piquer dans la cataracte même, & d'abbaisser ensuite la pointe de mon

éguille, croyant par-là déchirer plûtôt la mem-brane qui contient le cristallin ; mais il m'arriva ce que j'ai dit dans la premiere Observation du Chapitre XVII. c'est-à-dire que par ce mouvement forcé que j'imprimois au cristallin, il s'abaissoit un peu, mais si-tôt qu'il s'échappoit de mon éguille, il reprenoit sa premiere situation ; je réitérai le même mouvement, & voyant que je n'avançois en rien, je retirai mon éguille & je pansai le malade, qui fut ensuite travaillé d'une inflammation douloureuse qui dura 7 ou 8 jours, dont il fut entierement guéri, aussi-bien que de la piqure le seiziéme jour, qu'il s'en alla sans aucun avantage de l'opération.

II. Cataracte mixte qui tient de la protubérance du cristallin.

Une cataracte étant commencée, quand l'humeur qui la cause cesse de fluer, ou qu'elle s'adoucit, que le suc nourricier du cristallin est un peu plus visqueux qu'il ne doit être, comme je l'ai supposé dans la Protubérance, & qu'il ne cesse point de se porter par les conduits ordinaires entre le cristallin & sa membrane, faute de circuler entierement; ce qu'il y a de plus visqueux & de plus disposé à s'unir, s'amasse, prend corps & forme une substance plus solide que celle des accompagnemens ordinaires, augmente de cette maniere le volume du cristallin, & forme ainsi une *cataracte*, qui tient de *l'excroissance immoderée* de ce corps.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies ausquelles elle a plus de rapport, a encore ses particuliers.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus tardive à se former & à meurir, & le cristal-

lin conserve fort long-tems une partie de sa transparence, ensorte que les malades distinguent confusément la lumiere, les couleurs vives & les objets communs.

Quand elle est dans son état, elle est d'un blanc luisant, & rarement elle change de couleur, si vieille qu'elle soit.

La pupille se trouve plus dilatée que dans les cataractes vraies, & un peu moins que dans la simple protubérance; & elle ne se dilate & resserre que très foiblement, quoiqu'il passe de la lumiere au-travers du cristallin, plusque dans les cataractes vraies.

Cette cataracte, en vieillissant se meurit quelquefois, & est en état d'être abbaissée; mais ce n'est gueres qu'après 5. 6. 7 & 8. ans, & même davantage. Souvent aussi elle est presqu'incurable, parce que la membrane qui recouvre le cristallin, restant entiere, il est très-difficile de la rompre. Et quand même en vieillissant, elle changeroit de nature par une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, qui pourroit la détacher en altérant la membrane qui la tient sujette, elle seroit encore assez suspecte, retenant toujours quelque chose de sa premiere férocité. Voici un exemple d'une cataracte de cette nature.

II. OBSERVATION.

Monsieur Pouard, Curé de Sainte Savine, Faubourg de Troyes, travaillé de deux cataractes, me fit prier de l'aller voir au commencement du Printems de l'année 1698. Ses deux cataractes me parurent blanches, luisantes, grandes, & assez superficielles; les pupilles étoient un peu plus dilatées que dans les cataractes

vraies, & se resserroient & dilatoient foiblement, quand je passois la main entre ses yeux & le grand jour, ou que je procédois comme je l'ai dit ci-devant; il appercevoit confusément la lumiere, les couleurs vives, & même les objets communs; & celle de l'œil droit paroissoit la plus blanche & la plus avancée en maturité. Par ces signes je jugeai que ces cataractes étoient mixtes, de la nature de celle dont je fais la description, & par conséquent douteuses Je dis au malade qu'elles n'étoient pas en état d'être abbaissées, & qu'il falloit attendre qu'elles fussent meilleures, à quoi il consentit.

Un Opérateur-Oculiste, renommé pour ses opérations, & à la vérité habile homme, l'avoit vû avant moi, & lui avoit assuré que ces cataractes étoient fort bonnes. Il le vit encore l'Eté suivant, & lui assura de rechef qu'elles étoient en état d'être abbaissées, & qu'elles réussiroient: il s'offrit même de lui faire l'opération, & je ne sçai pour quelle raison ledit sieur Pouard le remercia. Quelque tems après il me fit mander de le voir quand j'irois à Troyes: je le vis, & je le trouvai résolu à souffrir l'opération. Ses cataractes ne me parurent gueres meilleures que la premiere fois, & je doutai toujours de la réussite: Cependant faisant réflexion sur l'habileté & l'expérience de cet Oculiste, & sur le jugement qu'il avoit fait de ces cataractes, je crus me tromper dans le mien, mais j'eus tort; car ayant accordé audit sieur Pouard de lui faire l'opération qui fut indiquée au 16 Septembre, pour lui donner le tems de se préparer, je travaillai sur l'œil droit dont la cataracte paroissoit la plus confirmée & la meilleure, & mon éguille ne fut pas plûtôt dans l'œil que je reconnus la faute que j'avois faite. Il me fut impossible de détacher le cristallin du

du corps vitré, quoique j'euſſe déchiré ou fendu ſa membrane, comme je le connus par une légere blancheur de l'humeur aqueuſe, qui ne pouvoit venir que de la ſuperficie de cette cataracte diſſoute dans cette humeur par le mouvement de l'éguille: je lui imprimois bien le même mouvement dont j'ai parlé dans la premiere obſervation du Chapitre XVII. mais auſſi inutilement. Je ceſſai donc mon opération, qui fut ſuivie de fiévre, de douleurs à l'œil, & d'une inflammation aſſez conſidérable au-dehors & au-dedans, & qui cauſa même quelque deſordre, comme je le connus aprés que ces ſymptômes furent appaiſez.

Pour connoître que l'impoſſibilité qu'il y a dans les cataractes fauſſes, & la grande difficulté qui ſe rencontre dans les mixtes, de ſéparer le criſtallin du corps vitré, vient principalement de ce que la membrane qui le recouvre eſt entiere. Faites attention à l'expérience ſuivante, que j'ai faite pluſieurs fois, & qu'un chacun peut eſſayer.

J'ai piqué à différentes fois des yeux de moutons & de veaux, & ai fait à chacun tous les mouvemens néceſſaires pour ſéparer le criſtallin du corps vitré, & lui faire changer de place, ſans y avoir pû réuſſir que rarement: ce que j'ai reconnu après avoir ſéparé ces yeux de leurs orbites, & les avoir ouverts. Aux uns je ne remarquois pas la moindre impreſſion de mon éguille, ayant ſeulement gliſſé ſur la membrane: à d'autres, je trouvois la membrane un peu déchirée en quelques endroits: en d'autres où j'avois imprimé plus fortement la pointe de mon éguille, elle étoit plus déchirée, & la ſuperficie même du criſtallin offenſée, ſans que pour cela aucun criſtallin eût quitté ſa place, parce qu'il

reftoit toujours plus de membrane entiere qu'il ne falloit pour le tenir embraſſé : enfin quand j'avois de propos délibéré piqué mon éguille dans le criſtallin, ou que je l'avois paſſée par-derriere, & que j'avois fait les autres mouvemens pour l'abbaiſſer, je le trouvois quelquefois culbuté ; mais ce n'étoit pas ſans le ſion du corps vitré.

Je dis donc par comparaiſon, que dans la cataracte vraye, qui eſt mûre, & dont la membrane qui recouvre le criſtallin eſt pour ainſi dire ſupurée ; le criſtallin doit ſe ſéparer aiſément, n'étant plus retenu que par quelques fibres qui reſtent entieres : auſſi voyons-nous que dans cet état, pour peu qu'on le touche avec l'éguille, il ſe précipite.

Que dans une cataracte un peu moins mûre, & dont la membrane n'eſt point ſupurée, mais fort altérée, & prête à tomber en ſupuration, le criſtallin doit ſe ſéparer un peu moins aiſément, c'eſt ce que l'expérience confirme.

Que lorſque la cataracte eſt encore moins confirmée, c'eſt-à-dire qu'elle eſt caſéeuſe ou même laiteuſe, & que la membrane ne commence qu'à s'altérer, il eſt difficile de la rompre & de ſéparer le criſtallin : cependant on en vient à bout, à cauſe que la matiere caſéeuſe ou laiteuſe qui eſt au-deſſous, l'éloigne du criſtallin ; deſorte qu'appuyant la pointe de l'éguille deſſus, elle s'y enfonce, la rompt, & a aſſez de priſe pour la déchirer ſuffiſamment pour donner iſſue au criſtallin.

Mais dans une cataracte fauſſe ou mixte, lorſque la membrane eſt ſaine, ou très-peu altérée & entiere, & qu'elle eſt appliquée immédiatement ſur le criſtallin, comme dans le glaucoma ; ou qu'il y a très-peu d'accompagnemens entre

elle & le criſtallin, comme dans celle qui tient du glaucoma; ou que l'humeur contenue a une ſolidité approchante de celle de la ſuperficie du criſtallin, & qu'elle en fait partie, augmentant ſon volume comme dans la protubérance, en laquelle même la membrane du criſtallin acquiert plus d'épaiſſeur; ou qu'étant en moindre quantité & moins ſolide, une nouvelle fluxion d'humeur, ſemblable à celle qui cauſe la cataracte vraye, ne l'a point encore atténuée en un degré, pour qu'elle puiſſe ſe ſéparer des parties voiſines, ni altéré entiérement la membrane du criſtallin, comme dans celle qui tient de la protubérance: je dis qu'il eſt preſque autant difficile dans toutes ces rencontres, de rompre & déchirer cette membrane, & de ſéparer le criſtallin, que dans l'expérience ci-deſſus; & cela, parce que la pointe de l'éguille ne peut s'enfoncer deſſus, & avoir aſſez de priſe pour la déchirer, à cauſe de la réſiſtance qui eſt au-deſſous. Ajoutez à cela que l'eſpece d'union que le criſtallin contracte avec le corps vitré dans le glaucoma & la protubérance, & dans les cataractes mixtes qui en participent, s'oppoſe encore beaucoup à ſon détachement.

Ainſi on ne peut eſpérer un favorable ſuccès des opérations que l'on entreprend ſur les cataractes mixtes qui tiennent du glaucoma ou de la protubérance, à moins qu'elles n'en tiennent que très-peu, ou qu'elles n'ayent changé en quelque façon de nature, comme je l'ai dit; encore ſontelles toujours ſuſpectes, & même celles qui tiennent de la protubérance ſont preſque toujours incurables.

3. Cataracte mixte qui tient de la cataracte purulente.

Comme je n'ai point vû de cataracte mixte qui

participât de la troisiéme espece de cataracte fausse, & que je ne pense pas qu'il s'en rencontre; je passe à celle qui tient de la quatriéme espece, je veux dire de la cataracte purulente, qui est la plus commune des cataractes mixtes, & la plus difficile à distinguer.

Pendant qu'une cataracte vraye se forme ou qu'elle est presque formée, & avant que la membrane qui recouvre le cristallin soit consommée, si le suc nourricier qui continue à se porter entre cette membrane & le cristallin s'altere & se corrompt, ou s'il se rencontre quelque autre cause capable d'abscéder ou d'ulcérer le cristallin, & de corrompre les accompagnemens commencez, il se fait une *cataracte mixte*, qui tient de *l'abscès du cristallin* ou *de son ulcération.*

Quand cette espece de cataracte participe plus de la cataracte vraye, elle en a les signes; & quand elle tient davantage de la cataracte purulente, elle en a aussi les mêmes signes: ainsi lorsque le pus ne se trouve que dans une petite quantité, quoiqu'une cataracte ait de bons signes, on est souvent trompé, & on ne peut même l'éviter, par la difficulté qu'il y a de distinguer la couleur du pus de celle des accompagnemens. Je n'ai pû encore jusques à présent reconnoître ces cataractes par aucuns signes particuliers, d'où vient que je m'y suis trompé comme bien d'autres; il n'y a eu que l'opération qui m'ait éclairci de leur nature,

Lors donc qu'une cataracte paroît bonne, & qu'ayant introduit l'éguille dans l'œil, on voit aussitôt un pus grossier ou une matiere purulente s'épancher dans l'humeur aqueuse & couler en bas, ou passer même au-travers de la pupille, & se loger entre l'iris & la cornée transparente; on juge aisément que cette cataracte tient de la nature de la cataracte purulente.

On distingue le pus de la matiere laiteuse & de la caséeuse, en ce que l'humeur laiteuse blanchit & trouble tout-à-coup l'humeur aqueuse; que la caséeuse se divise par piéces, & que le pus file & se mêle inégalement dans l'humeur aqueuse, se dissout plus lentement dans cette humeur, & trouble plutôt la partie inférieure de l'œil que la supérieure.

Quoique cette cataracte se trouve en cet état, il ne faut pas pour cela laisser l'opération imparfaite, il faut au contraire l'achever (ce qui se fait à la vérité avec un peu plus de peine, par les raisons que j'ai déduites en parlant de la cataracte laiteuse) parce que si ce pus ne se trouve que dans une médiocre quantité, qu'il soit louable, & qu'il n'ait point ulcéré la partie antérieure du corps vitré, sur laquelle le cristallin est situé, l'opération ne laissera pas de bien réussir.

Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas pour cela, à moins qu'il ne soit dans une grande quantité; il se précipite, prend corps, & se desseche; ainsi l'œil s'éclaircit, & le malade recouvre la vûe.

Il n'en est pas de même quand il se trouve en grande quantité; car quoique l'opération soit bien faite, que ce pus se soit précipité, que l'œil soit éclairci, & que le malade voye, souvent dans la suite ce pus altere insensiblement l'humeur aqueuse, & corrompt les parties intérieures de l'œil. On s'apperçoit de cette altération, par la chaleur & la douleur que le malade ressent au-dedans de l'œil & à la tête, par la couleur sombre & confuse de l'œil, par le rétrécissement de la pupille & par les rides de l'iris, & enfin par la diminution & la perte de la vûe. Et quand ce pus est d'une très-mauvaise qualité, en telle

quantité qu'il se rencontre, soit grande ou petite, il ne manque gueres de causer tous ces desordres bien plus promptement & plus violemment.

Mais quand après avoir abbaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée, reste trouble ou blanche; ce qu'on connoît quelquefois sitôt que le cristallin est abbaissé, quand il n'y a que très-peu de pus qui le suit, & que ce pus ne brouille pas beaucoup l'humeur aqueuse, & d'autres fois seulement après que cette humeur est éclaircie, quand elle s'est brouillée dans le tems de l'opération par la quantité du pus: on juge que la membrane qui recouvre le corps vitré, a été ulcérée par ce pus, ou au moins tachée,

Cette tache se dissipe quelquefois en partie, particuliérement quand elle est superficielle, & les malades voyent comme un léger brouillard du côté de la tache: souvent ils ont peine à souffrir le grand jour, à cause des fausses réfractions qui arrivent aux rayons de lumiere, & qui blessent la rétine, ce qui fait que leur pupille se rétrécit beaucoup: & ils voyent mieux le soir, ou quand le tems est sombre, parce qu'alors la lumiere étant foible, ils en souffrent moins, aussi leur pupille se dilate davantage; d'autres fois elle reste dans le même état, & les malades voyent une ombre. Quand la tache est petite, ils retirent de l'utilité de l'opération; mais quand elle est grande, l'opération leur est presque inutile, ne voyant que confusément une grande lueur.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus aisée à abbaisser, quoique l'œil se trouble quelquefois dans l'opération; parce que la membrane du cristallin se trouvant le plus souvent consommée, ou au moins beaucoup altérée, le cristallin se sépare aisément. En voici un exemple.

VII. OBSERVATION.

Le 24 Septembre 1691, j'abbaiſſai deux cataractes à Remy Giraut, Charpentier, demeurant à Boulage, homme âgé. Ces deux cataractes avant l'opération me parurent vrayes & bonnes, leur couleur étant d'un blanc griſâtre ou cendré, les pupilles ſe dilatant & reſſerrant ni trop vîte, ni trop lentement, & ayant eu auparavant tous les ſignes avant-coureurs de cataractes vrayes. Cependant quand mon éguille fut dans l'œil droit, & que j'eus touché la cataracte, je vis filer un pus groſſier dans une médiocre quantité qui ne troubla point l'humeur aqueuſe, enſuite la cataracte ſe ſépara ſans peine, & ſe précipita à l'ordinaire; mais il reſta une tache blanche à l'endroit que le criſtallin occupoit, de la grandeur à peu près de la quatriéme partie de la prunelle, & ſe trouvoit ſituée preſque au milieu.

La cataracte de l'œil gauche étoit la derniere formée; elle étoit auſſi un peu moins confirmée, étant plus blanche que celle de l'œil droit. Quand j'eus introduit mon éguille dans l'œil, & que j'eus touché la cataracte, je vis auſſi filer un pus, mais moins groſſier que dans la premiere, à peu près dans la même quantité, & qui brouilla un peu l'humeur aqueuſe; j'eus à cauſe de cela plus de peine à ſéparer & abbaiſſer la cataracte, j'en vins cependant à bout: & comme l'humeur aqueuſe étoit un peu brouillée, je ne pus voir ce qui étoit au-delà.

Quelques jours après j'allai voir ce malade; je trouvai la tache de l'œil droit un peu diminuée, l'œil gauche éclairci, & au fond un nuage qui étoit preſque de l'étendue de la prunelle. Dans la ſuite la tache de l'œil droit ſe diminua telle-

ment, qu'elle ne paroiſſoit que comme un nuage fort ſuperficiel, & le nuage de l'œil gauche diſparut preſque entiérement. Le malade eut peine pendant quelque tems à ſouffrir le grand jour ; il ne ceſſa point de voir quelques nuages des deux yeux, & voyoit aſſez pour ſe conduire, & pour diſcerner tous les objets communs.

Je me crois obligé d'avertir ici, que dans ces ſortes de cataractes, quoiqu'on ait bien réuſſi, que les yeux ſe ſoient éclaircis, & que les malades voyent enſuite de l'opération, on n'eſt pas toujours ſûr que l'œil demeure en cet état : ſouvent il ſe corrompt & ſe perd, par l'abondance ou la mauvaiſe qualité du pus, comme je l'ai dit ci-devant ; ce qu'on attribue ſouvent à l'impéritie du Chirurgien Oculiſte, mais à tort ; il n'y a point de ſa faute, & il lui eſt impoſſible d'éviter ces ſortes de deſordres, non plus que ceux qui arrivent enſuite d'un grand épanchement de ſang au-dedans de l'œil, & beaucoup d'autres qui ne dépendent pas de lui.

CHAPITRE XXI.

Du déplacement forcé du criſtallin.

CEtte maladie forcée du criſtallin ſe peut encore placer au nombre des cataractes, puiſque le criſtallin acquiert ſouvent la même intempérie qui ſe remarque dans le glaucoma, & qu'il empêche également la vûe.

Cette eſpece extraordinaire de cataracte eſt une altération qui arrive au criſtallin, pour avoir été ſéparé de ſon lieu par quelque coup reçû ſur l'œil, au moyen dequoi il ſe deſſeche faute de nourriture, perd ſa tranſparence, devient blanc, & ôte la vûe.

Il est aisé de concevoir qu'un coup reçû sur l'œil, ébranlant avec violence toutes les parties intérieures de cet organe, rompt aisément la membrane délicate qui recouvre le cristallin, & que s'échapant de cette membrane, il est aisément poussé en devant par le corps vitré sur lequel il est appuyé, & qu'en cet état ne pouvant plus recevoir de nourriture, il faut nécessairement qu'il s'altere & se desseche.

Les signes de cette maladie sont très-apparens: on sçait déja la cause par le rapport du malade. On regarde l'œil, si le coup est récent; on remarque souvent du sang extravasé au-dedans, qui dénote qu'il y a plusieurs parties intérieures intéressées: on voit la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire, ce qui fait connoître que le cristallin est appuyé contre l'uvée, comme je l'ai dit en parlant de la protubérance de ce corps: elle est le plus souvent sans mouvement; ou s'il y en a, il est très-obscur. Dans le commencement, comme le cristallin est encore transparent, les malades voyent, mais fort confusément; parce que le cristallin étant plus avancé en devant qu'il ne doit, les réfractions des rayons de lumiere doivent être fausses.

Tant que le cristallin est transparent, on ne le peut distinguer, puisqu'on ne peut même le voir dans son état naturel: mais quand il commence à blanchir, on le distingue aisément, & on le voit alors appuyé contre l'uvée; sa blancheur augmente de plus en plus, & enfin en se desséchant, il diminue en grosseur, & paroit sous la forme d'une cataracte, telle à peu près que le glaucoma, si on ne considere que son altération; ou comme la protubérance, si on considere sa situation & la dilatation de la pupille: alors les malades ne voyent plus que comme ceux qui sont

attaquez de vrayes cataractes, c'eſt-à-dire l'ombre des corps opaques, lorſqu'ils ſont interpoſez entre leurs yeux & le grand jour.

Quand le criſtallin eſt appuyé également ſur l'uvée, ſon trou eſt plus ample, & conſerve ſa figure ronde ; mais lorſqu'il eſt appuyé inégalement par quelqu'un de ſes côtez, le trou de l'uvée devient oblong ou d'une autre figure.

Je ne ſçai ſi quelqu'un a tenté l'opération de cette eſpece de cataracte ; mais je ſçai bien que nos Auteurs l'ont reconnue pour très-ſuſpecte, & qu'ils défendent même d'y toucher. Je ne me ſuis jamais hazardé de la faire, dans la crainte que j'ai eu que le corps vitré ne ſe trouvât dérangé par le coup, & que d'autres parties ne fuſſent pareillement intéreſſées, comme cela doit vrai-ſemblablement arriver, & qu'ainſi l'opération ne fût inutile, quand bien même le criſtallin auroit pû être abbaiſſé. Voici un exemple d'une telle maladie.

OBSERVATION.

Etant à Sézanne il y a quelques années, un jeune homme m'y vint trouver, pour me demander conſeil ſur un accident qui lui étoit arrivé quelques jours auparavant : jouant à la longue paume, il reçut un coup de balle ſur un de ſes yeux ; auſſitôt il perdit l'uſage de cette partie, ne voyant plus que confuſément la lumiere. Il y eut une légere échimoſe au-deſſous de la cornée, qui ſe diſſipa bientôt, à la faveur d'une ſaignée, & de quelques légers défenſifs qu'on lui appliqua ſur l'œil. Le criſtallin qui étoit déja un peu trouble, me parut appuyé ſur l'uvée, dans une ſituation égale ; la pupille étoit fort dilatée & ronde, & n'avoit plus qu'un mouvement fort obſcur. Com-

me ce cristallin étoit encore un peu transparent, le malade voyoit la lumiere, sans pouvoir distinguer aucun corps. Je lui dis mon sentiment sur cet accident.

Quatre ou cinq mois après étant retourné à Sézanne, il me vint encore trouver, pour sçavoir si on ne pourroit point lui ôter cet obstacle qui l'empêchoit de voir. Je trouvai alors ce cristallin d'un beau blanc, assez semblable à une cataracte louable, l'uvée dans la même disposition que ci-dessus, & le malade ne voyoit plus que comme ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes & confirmées: l'œil ne paroissoit ni plus gros, ni plus petit que l'autre, & la couleur en étoit bonne. Et lui ayant dit qu'une telle maladie étoit trop suspecte pour en espérér un favorable succès, il se consola de la perte de son œil, sur la bonté de celui qui restoit, sans me prier davantage d'entreprendre une opération, que j'aurois toujours refusé de faire pour les raisons ci-dessus.

Il arrive aussi quelquefois (mais cela est bien rare, ne l'ayant encore vû que deux fois, dont la derniere étoit en un Gentilhomme blessé aussi d'une balle en jouant à la paume) que le cristallin ensuite d'un coup reçû sur l'œil, se porte en devant, s'appuye sur l'uvée, dilate son trou, & diminue si considérablement la vûe, que le malade ne peut distinguer les objets, & cependant le cristallin ne perd point sa transparence dans la suite. Apparemment que dans cette rencontre le cristallin n'est point séparé du corps vitré, & qu'il reçoit sa nourriture à l'ordinaire; cet accident vient de ce que le corps vitré ayant été ébranlé par la violence du coup, il s'est fait solution de quelques-unes de ses fibres intérieures qui sont extrêmement délicates, & particu-

liérement de celles dont j'ai parlé dans le Chapitre XI. de la Description de l'Oeil, & que j'ai dit partir de différens endroits de sa membrane vers sa partie postérieure, & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin ; au moyen de laquelle solution, ce corps a plus de disposition à s'avancer en devant, & faire avancer ainsi le cristallin.

J'ajouterai encore, avant que de finir ce Chapitre, que j'ai vû quelques personnes travaillées de cataractes vrayes, ausquelles j'ai fait l'opération assez heureusement, qui m'ont dit ne s'être apperçû de leur maladie qu'après avoir reçû un coup sur l'œil : cela peut être. Il peut arriver qu'un coup reçu sur l'œil assez légérement, ébranle le cristallin, sans rompre sa membrane, & sans déranger ou intéresser considérablement aucune autre partie ; & qu'un cristallin ainsi ébranlé se trouve plus disposé à recevoir la fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraye, qui est même déterminée en quelque façon par le coup à couler plutôt sur l'œil, à cause de la foiblesse qui y reste : de la même maniere que nous voyons qu'une humeur rhumatisante se jette plutôt sur une partie qui a reçû quelque coup, ou qui a souffert quelque extension. C'est ainsi qu'on peut concevoir la cause primitive des cataractes. Et comme elles ont les mêmes signes des autres cataractes vrayes, qu'elles se forment dans les mêmes tems, & qu'elles le sont effectivement, elles se traitent aussi de la même maniere.

CHAPITRE XXII.

Des taches du cristallin, & des imaginations perpétuelles.

1. *Des taches du cristallin.*

APrès avoir traité des maladies qui alterent le cristallin en toute sa substance, & que j'ai appellées *cataractes*, il ne me reste plus pour finir la description des maladies de ce corps, que de parler de cette altération particuliere ou d'une seule partie de sa substance, que je nommerai *tache*; & par occasion, de dire quelque chose touchant certaines *imaginations*, que j'appellerai *perpétuelles*, que l'on prend souvent pour les avant-coureurs des cataractes.

Par *tache du cristallin*, j'entens une espece de cicatrice qui est le plus souvent blanche, qu'on remarque sur sa superficie, & qui blesse la vûe.

Elle est le plus souvent la suite d'un très-petit abscès ou pustule qui se forme sur la superficie du cristallin, dont l'humeur étant en très-petite quantité & benigne, se résout & se consomme, sans causer d'autre altération au cristallin, que celle du lieu où cette petite pustule se trouve, & cet endroit du cristallin se cicatrise ensuite.

Dans son commencement, on la connoît par un nuage fort léger qui paroît sur le cristallin, & par le rapport du malade qui se plaint que sa vûe est brouillée : dans la suite ce nuage devient plus épais, & ensuite il blanchit.

On ne peut cependant dans les premiers mois assurer positivement que ce ne soit pas le commencement d'une cataracte, ou d'une ulcération

ambulante du criſtallin, parce qu'on ne peut juger de la nature de la puſtule: mais quand après un, deux, ou trois ans, cette tache reſte dans le même état, on peut probablement aſſurer qu'elle y reſtera toute la vie.

Quand cette tache eſt blanche, on la voit aiſément; & quand elle eſt noirâtre ou très-ſuperficielle, on ne la peut diſtinguer, mais on conjecture qu'elle y eſt par le rapport du malade.

Selon l'endroit que cette tache occupe, les malades ſemblent voir devant l'œil & en l'air un nuage qui ſuit l'œil en tous les lieux où la vûe ſe porte.

Les malades en ſont plus ou moins incommodez, ſuivant qu'elle eſt plus grande ou plus petite, ou plus profonde ou plus ſuperficielle.

Les taches du criſtallin ne s'effacent point, ainſi les remedes y ſont inutiles: elles n'augmentent point auſſi, à moins qu'elles ne s'ulcerent de nouveau; & elles ne s'ulcerent pas, ſans qu'il ſe faſſe une nouvelle fluxion d'humeur ſur cette partie: & quand cela arrive, le criſtallin s'ulcere quelquefois entiérement, & il ſe forme ainſi une cataracte purulente, ou au moins une mixte qui tient de la purulente.

J'ai donné un exemple de cette maladie, en décrivant la maladie de l'œil droit de cet homme dont j'ai parlé dans l'Obſervation du Chapitre XIX. J'en pourrois encore donner d'autres, ayant pluſieurs fois remarqué de ſemblables taches ſur différentes perſonnes travaillées des mêmes ſymptômes dont j'ai parlé, & qui ſont demeurées dans le même état. mais comme pluſieurs obſervations d'une même nature ſont aſſez inutiles, je me contenterai de rapporter celle-ci, pour mieux faire connoître ce que c'eſt que cette maladie.

OBSERVATION.

Ayant par hazard vû une vache qu'un Boucher conduisoit à sa boucherie, qui avoit une semblable tache sur le cristallin d'un de ses yeux, je priai ce Boucher de m'en envoyer l'œil. L'ayant, je l'ouvris; & je remarquai sur la superficie antérieure du cristallin, & un peu à côté, une tache blanche semblable à une de ces cicatrices blanches qui restent sur la cornée transparente après les ulceres de cette partie : elle étoit de la grandeur d'une lentille, fort luisante & polie, & s'enfonçoit dans le cristallin de l'épaisseur d'un liard. La membrane qui recouvroit le cristallin étoit entiere, sans être aucunement tachée ou altérée à l'endroit de cette tache, & tout le reste de l'œil étoit dans une bonne disposition.

2. *Des imaginations perpétuelles.*

Les *imaginations perpétuelles* sont de certaines ombres, comme des fils d'araignées, des points, des aîles de mouches, des floccons de laine, & autres choses de cette nature, qui paroissent à une certaine distance devant les yeux, sans qu'on remarque aucun vice au-dedans de leurs globes.

Je les appelle *imaginations*, à cause de leur rapport à ces imaginations qui précedent les cataractes; & *perpetuelles*, parce qu'elles subsistent pendant tout le cours de la vie, sans être suivies de cataractes comme les autres.

Dans leurs commencemens, ceux qui en sont incommodez, en regardant l'eau d'un fleuve, le ciel, une muraille blanche un peu éloignée, ou autres corps blancs, s'imaginent voir répandus

en l'air un nombre infini de petits points circulaires & se mouvans, dans tous les lieux où ils portent leur vûe. Dans la suite ces points étincelans noircissent, & se convertissent en de petits cercles, en fils ou toiles d'araignées, en aîles de mouches, floccons de laine, & autres choses semblables, qui insensiblement semblent se rapprocher de leurs yeux: ensorte que ces personnes jugent que ces choses sont à cinq ou six pieds, & quelquefois à un demi-pied ou à un pied devant eux.

Les deux yeux n'en sont pas toujours affectez également, & quelquefois un œil seul en est affecté sans que l'autre le soit; mais le plus souvent ils sont tous les deux affectez en même tems. Ces ombres conservent aussi entr'elles une situation égale.

J'ai connu des personnes qui en étoient si incommodées, que sans y penser, elles portoient leurs mains devant leurs yeux pour les détourner; & en lisant ou écrivant, il leur sembloit que ces ombres se mouvoient sur le papier.

On distingue ces imaginations de celles qui précedent les cataractes, en ce qu'elles sont fort long-tems à se former, étant formées qu'elles augmentent peu, & qu'elles n'incommodent pas plus que feroient les choses ausquelles elles ressemblent, si elles étoient posées entre les yeux & les objets qu'on regarde: au lieu que celles qui précedent les cataractes, augmentent tellement, qu'elles sont bientôt suivies d'une diminution très-sensible de la vûe.

Ces imaginations, comme je l'ai dit, subsistent toute la vie, sans qu'on les puisse faire dissiper par aucuns remedes. Ce n'est pas aussi pour les guérir que je les décris ici; c'est seulement afin qu'on puisse assurer ceux qui en sont incommodez, qu'elles ne seront pas suivies de la perte de

leur vûe: pourvû que l'on ſçache qu'il y a plusieurs années qu'ils en ſont incommodez, ſans augmentation ſenſible. J'en connois pluſieurs qui depuis quinze & vingt ans ſe ſont plaints à moi de telles choſes, & qui ſont encore à préſent dans le même état.

Il eſt aſſez difficile de connoître au vrai la cauſe de ces imaginations, & les parties de l'œil dans leſquelles elles ſe forment. J'ai quelquefois penſé qu'elles provenoient d'un vice de quelques fibres de la rétine, & d'autres fois qu'elles pouvoient avoir leur ſiége dans le corps vitré: mais ayant conſidéré leur rapport avec ces imaginations qui précedent les cataractes; que comme elles, elles ſemblent être hors de l'œil & voltiger en l'air; qu'elles gardent entr'elles une ſituation égale, & qu'elles ſubſiſtent toute la vie: je me ſuis déterminé à penſer que leurs cauſes devoient ſe rencontrer ou dans le criſtallin même, puiſque celles qui précedent les cataractes y ont leur ſiége, ou dans la membrane qui l'environne. Ce qui me fait conjecturer, ou que c'eſt un vice de quelques fibres qui compoſent les pellicules extérieures du criſtallin, ou bien une dilatation des veines répandues par ſa membrane. Et ce qui me feroit le plus pencher à cette derniere opinion, c'eſt que j'ai connu par expérience que ceux qui dans leur jeuneſſe ont la vûe très-ſubtile, & qui ſont expoſez pendant le cours de leur vie au vent, au froid, & aux autres injures de de l'air, y ſont plus ſujets que les autres: parce que ces choſes arrêtant en quelque façon dans les veines de cette membrane le mouvement circulaire du ſang, celui qui eſt pouſſé continuellement par les arteres, trouvant un obſtacle qui s'oppoſe à ſon cours, étend & dilate inſenſiblement les vaiſſeaux qui le contiennent; ce qui ar-

rive d'autant plus facilement, que la texture de ces parties se trouve très-délicate, & cela de la même maniere que les varices se forment dans les autres parties de notre corps.

Voilà toutes les maladies dont le cristallin peut être affecté, du moins celles que j'ai pû connoître : car je sçai bien que beaucoup d'Auteurs lui en attribuent d'autres, dont je ne ferai point de mention, les croyant plutôt imaginaires que réelles. Je passe donc aux autres maladies qui attaquent les parties intérieures de l'œil, & les membranes qui forment son globe, que je décrirai plus succinctement que je n'ai fait celles du cristallin.

Fin de la premiere Partie.





DES MALADIES DE L'OEIL.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT les maladies du corps vitré, de l'humeur aqueuſe, de la rétine, du nerf optique, de l'uvée, de la cornée, & des membranes qui forment le blanc de l'œil.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies du corps vitré.

PUiſque j'ai commencé la deſcription des maladies de l'œil par les intérieures, & que d'abord j'ai décrit celles du criſtallin, comme étant celles qui ont donné naiſſance à ce préſent Traité : je ſuivrai le même ordre, & je continuerai cette deſcription par les maladies dont chaque partie renfermée dans le globe de l'œil peut être attaquée ; puis je paſſerai à celles de la cornée & de la conjonctive, & ainſi en rétrogradant j'expliquerai celles de toutes les autres parties qui ſont attachées au globe & contenues dans l'orbite, & enfin je finirai par celles des angles des yeux & des paupieres.

1. *De la fonte & corruption du corps vitré.*

J'ai déja parlé *de la fonte & de la corruption du*

corps vitré, au Chapitre XVIII. de la premiere partie, à l'occasion *de la cataracte branlante*: c'est pourquoi je n'en dirai rien davantage, puisque je l'ai expliquée en ce lieu-là, & que d'ailleurs je n'ai point de remedes à proposer pour cette maladie qui de sa nature est incurable.

2. *De son extension non naturelle.*

Il y a une autre maladie que je lui attribue, & que j'aurois peine à faire connoître, si je n'en commençois la description par les symptômes qui l'accompagnent.

J'ai vû plusieurs fois des malades qui se plaignoient d'une douleur à la partie antérieure de la tête & à l'œil, quelques-uns d'un seul côté, & d'autres des deux côtez : ensuite de cette douleur qui s'appaisoit en quelques-uns, & en d'autres qui continuoit moins violemment, le globe de l'œil du côté de la douleur paroissoit un peu plus gros & plus éminent, la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que très-peu & tres-difficilement au grand jour & au soleil, & la vûe se diminuoit si fort, qu'à peine pouvoient-ils distinguer la lumiere, & très-confusément les objets communs, ne pouvant même se conduire seuls. En la plûpart ces accidens arrivoient sur les deux yeux, ou en même tems, ou quelque tems après. En quelques-uns, la douleur qui précédoit la diminution de la vûe n'étoit pas bien considérable, ne ressentant même que quelque pesanteur en cette partie ; en d'autres elle étoit violente. Quelquefois je ne pouvois remarquer si le globe de l'œil étoit plus éminent qu'à l'ordinaire, particuliérement en ceux qui avoient les yeux noirs naturellement, dont ordinairement les membra-

es font plus épaisses & plus fortes, & en ceux qui en étoient travaillez également des deux yeux : mais en ceux qui avoient les yeux bleus, ou blancs, ou gris & bien fendus, & en ceux qui n'avoient qu'un œil affecté, je remarquois plus aisément que l'œil étoit plus gros. Enfin dans la suite, à la faveur de quelques remedes dont je parlerai ci-après, & même sans remedes, ces accidens diminuoient, & insensiblement la plûpart de ces malades recouvroient la vûe, en telle sorte pourtant qu'ils voyoient un peu moins bien qu'ils ne faisoient avant leur maladie.

Réfléchissant sur tous ces symptômes, je juge que le globe de l'œil ne peut être rendu plus gros & plus éminent, que par quelque humeur qui flue, & s'amasse au-dedans de lui. Ceci posé, je dis que cette humeur n'est pas épanchée dans l'espace qu'occupe l'humeur aqueuse, & qu'elle n'en augmente pas sa quantité ; parce que si cela étoit, le globe de l'œil en seroit à la vérité bien augmenté, mais la pupille ne se trouveroit pas dilatée & presque immobile ; puisque cette humeur pouvant passer par la pupille, se logeroit également entre l'iris & la cornée transparente, & ne presseroit par conséquent point l'uvée plus d'un côté que de l'autre : ainsi l'uvée conserveroit son mouvement, son trou, & sa grandeur ordinaire. Où est-elle donc ? Je dis qu'il y a tout lieu de croire qu'elle est renfermée dans le corps vitré, & qu'elle en augmente considérablement le volume.

Si on considere ce que j'ai dit au Chapitre 14 de la Description de l'Oeil, touchant la nourriture de ce corps, il sera aisé de concevoir, que si le suc nourricier qui se filtre continuellement par l'uvée & par le cercle ciliaire, & se porte par les fibres ou canaux ciliaires au corps vitré,

où il se répand réguliérement dans toutes ses cellules, est plus visqueux & plus grossier qu'il ne doit être, en telle sorte qu'il ne puisse librement traverser les pores de la membrane extérieure de ce corps, pour suivre le chemin de la circulation: il en doit nécessairement rester dans ce corps plus qu'il n'en convient pour sa nourriture & pour son extension naturelle: & parce qu'il ne cesse pas de s'y en porter de nouveau, il s'ensuit que ce corps doit s'étendre considérablement.

Or le corps vitré ne peut s'étendre & augmenter en volume, que tous les symptômes ci-dessus énoncez n'arrivent. 1. Le globe de l'œil doit paroître un peu plus gros, à moins que l'épaisseur de la cornée ne s'oppose à son extension, puisque naturellement le corps vitré en occupe déja la plus grande partie. 2. La cornée transparente doit être rendue plus éminente, parce que l'humeur aqueuse est poussée violemment en devant. 3. Les malades doivent ressentir de la douleur à l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête, dans le commencement & dans le progrès de cette maladie, à cause de la distension des membranes du globe, & de celles qui y sont renfermées; & elle doit diminuer ou s'appaiser dans cet état; puisqu'il ne se fait plus de nouvelle extension: & cette douleur doit être moindre, quand l'extension du corps vitré est moins considérable, ou que l'humeur qui l'a causée ne flue qu'insensiblement, ou ne s'amasse que petit à petit. La pupille doit être dilatée & presqu'immobile, parce que le corps vitré s'étendant, le cristallin qui est attaché au milieu de sa partie antérieure, est avancé en devant, & presse la partie antérieure de l'uvée, de la même maniere que je l'ai dit en parlant *de la protubérance du cristallin*. 5. La vûe doit extrêmement diminuer, parce

que les réfractions des rayons de lumiere ne se font plus comme elles le devroient, à cause du changement de situation du cristallin, & que d'ailleurs la rétine étant pressée par le corps vitré, son sentiment en est émoussé. 6. Enfin la vûe se doit rétablir, quand la circulation de cette humeur surabondante se rétablit, & que ce corps revient dans son état ordinaire, à l'exception qu'elle doit être un peu diminuée, puisqu'un si grand changement ne peut se faire dans le corps vitré, sans qu'il y reste quelque léger desordre, & dans les autres parties du globe qui ont souffert.

Si l'humeur qui remplit & étend le corps vitré, ne s'altere pas pendant qu'elle y séjourne, c'est une marque qu'elle est pure & naturelle, & que ce n'est que le suc nourricier de cette partie, comme je l'ai supposé, qui ne pêche que parce qu'il est trop visqueux, & qu'il ne peut entierement circuler : autrement si c'étoit quelqu'humeur étrangere, acide & maligne, qui se mêlât parmi ce suc, elle l'altéreroit, & causeroit la fonte de ce corps, comme je l'ai dit ci-devant en parlant *de la cataracte branlante*.

Cette maladie dans son commencement est fort difficile à distinguer *de la protubérance du cristallin*, même *de la cataracte vraie*, en ayant presque les signes; mais dans la suite, comme on voit que son progrès est plus prompt, sans qu'il paroisse d'altération dans le cristallin, & qu'étant dans son état, quelque tems après les malades commencent à distinguer un peu mieux la lumiere; on s'assure de sa nature.

Les hommes d'une constitution mélancolique & atrabilaire, sont quelquefois travaillés de cette maladie; mais les personnes qui y sont les plus sujettes, ce sont les femmes grosses qui ap-

prochent d'une telle conſtitution, & chez leſquelles cette maladie commence quelquefois dès le ſecond mois de leur groſſeſſe, & continue ſouvent juſqu'après leurs couches; & les filles qui ne ſont point réglées ou mal réglées, auſquelles elle dure auſſi quelquefois 4. ou 5. mois.

Nos Praticiens confondent cette maladie avec la *goute ſereine*, à cauſe qu'il ne paroît point d'autre vice dans l'œil, hors la dilatation de la pupille; mais j'en ferai voir la différence en parlant de cette autre maladie. Sennert s'y eſt auſſi trompé, & c'eſt certainement cette maladie qu'il décrit comme maladie du nerf optique, au Chapitre XXXVII. de la deuxiéme ſection du premier Livre de la troiſiéme partie de ſa Pratique de Médecine, lorſqu'il dit: *Cognoſcitur hoc malum, quòd oculi planè clari apparent, nihilque vitii in iis animadvertitur, niſi quòd pupilla nigrior & amplior apparet.* Et quoiqu'il ne faſſe pas mention des autres ſignes dont j'ai parlé, ceux qu'il rapporte de la noirceur & de l'étendue de la pupille, ſuffiſent pour faire diſtinguer cette maladie de la goute ſereine. De plus, l'obſervation qu'il a faite dans quelques femmes groſſes, travaillées de cette maladie, qui leur avoit duré 4. 5. & 6. mois, & en quelques-unes juſqu'après leurs couches, & qui étoit enſuite ceſſée d'elle-même, me confirme dans mon opinion.

Cette maladie ne ſe guérit pas toujours: quand l'humeur qui la cauſe eſt trop viſqueuſe, & qu'au lieu de ſe réſoudre, & de reprendre ſon chemin ordinaire, elle ſe congele, elle eſt ſouvent incurable; mais quand elle s'atténue, devient plus fluide & peut circuler, elle eſt curable. On le connoît ſi-tôt qu'elle eſt dans ſon état; car ſi les malades voyent encore quelque lumiere, & que quelque tems après ils commencent à diſtinguer

un

un peu mieux les objets, c'est un très-bon signe.

Pour la cure de cette maladie, on juge bien que dans le commencement & dans le progrès, les saignées du bras & de la jugulaire, même de l'artere des tempes, & celles du pied, lorsqu'il y a suppression d'hémoroïdes dans les hommes, ou de mois dans les femmes ou filles, conviennent s'il y a plénitude ; que le cautere au derriere de la tête entretenu, ouvert pendant plusieurs mois, les vésiccatoires devant ou derriere les oreilles, & autres remedes de cette nature qui évacuent & dérivent, & que l'on doit employer suivant la violence de la maladie & les forces du malade, sont aussi utiles dans le progrès de cette maladie ; de même que dans l'état & sur le déclin, les purgatifs universels que l'on dispose suivant le tempéramment du malade, ensuite les spécifiques que l'on croit purger plus particulierement la tête & les yeux, parce qu'ils incisent davantage les humeurs, les attirent des parties éloignées, & les purgent ensuite, tels que sont les pilules *sine quibus*, qui se donnent depuis un scrupule jusqu'à une dragme, après le premier sommeil, ou le matin à jeun, *celles de hiere avec l'agaric*, *celles d'agaric*, *les cochées*, ou autres qui se donnent de même & en même dose.

Ces purgatifs se réiterent de 6. ou de 8 en 8. jours, & même plus souvent si on le juge nécessaire. A l'égard des femmes grosses, on ne les doit donner qu'avec prudence, & toujours suivant le conseil de Messieurs les Médecins. Dans les jours d'intervale, l'usage de la décoction *d'une once de racines de salce-pareille, & d'une demie once de celle de Squine*, infusées & cuites dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution d'un quart, dont on fait prendre au malade deux verres le matin & autant le soir, à 4. ou 5. heures loin de

ses repas, pendant 15. jours ou 3. semaines, est utile pour, en consommant & poussant par transpiration les humeurs, diminuer en même tems celle qui est épanchée dans le corps vitré.

Voilà les remedes dont je me suis servi assez utilement dans cette maladie. Pour les fomentations & les collyres, je les crois inutiles dans cette rencontre, & dans quelques autres maladies des parties intérieures de l'œil : du moins je ne me suis pas encore apperçû qu'ils soient d'un grand secours : si cependant on s'en veut servir, on peut employer ceux qui atténuent & résolvent.

De la solution & autres maladies du corps vitré.

La *solution de continuité du corps vitré*, soit qu'elle arrive par un coup reçû sur l'œil, qui brise & rompt ce corps, soit par la playe de l'œil faite avec un instrument pointu ou tranchant, soit par l'érosion d'une matiere purulente épanchée dans l'œil, se met au nombre de ses maladies : mais comme dans ces rencontres cette partie n'est pas seulement affectée, mais aussi les voisines, & que la suite de ces maladies communes est la *confusion & destruction de l'œil*, je n'en parlerai qu'au Chapitre VIII.

On lui en attribue encore quelques autres; comme, lorsqu'il diminue en volume, faute de nourriture ; mais cette maladie se doit rapporter *à l'atrophie* de tout l'œil, dont je parlerai au Chapitre VII. & lorsqu'il devient plus obscur, ce que je n'ai point encore observé : c'est pourquoi je n'en dirai rien, non plus que de sa situation changée.

On veut aussi que la membrane qui le recouvre & le cristallin, ait ses maladies; qu'elle devienne

plus épaisse lorsqu'elle s'abreuve de trop d'humeur, ce qui lui fait diminuer de sa transparence; qu'elle se relâche & se ride; qu'elle soit travaillée de petites pustules, de petits ulceres & de petites cicatrices; d'où on fait naître des diminutions de vûe, dont le nom seul fait l'essence; mais je ne reconnois point d'autres maladies de cette membrane, que celles dont j'ai parlé en traitant des différentes altérations du cristallin & du corps vitré, & celles qui lui arrivent par la destruction des autres parties intérieures de l'œil, ou par les matieres purulentes épanchées dans le globe; ainsi ce sont toutes maladies communes, dont il est inutile de parler en particulier.

CHAPITRE II.

Des maladies de l'humeur aqueuse.

De son abondance non naturelle.

L'Humeur aqueuse pêche, lorsqu'elle est en trop grande quantité. L'inflammation des parties extérieures de l'œil en est souvent la cause; parce que le sang étant arrêté dans les veines, l'humeur aqueuse ne peut circuler librement, ce qui fait qu'elle séjourne dans le globe, & l'étend. Les grands dépôts d'humeurs pituiteuses & visqueuses sur l'œil, augmentent aussi cette humeur.

On connoît cette maladie quand le globe de l'œil est un peu plus gros & plus éminent qu'à l'ordinaire, par la difficulté de voir, par l'étendue naturelle de la pupille, & par la présence des maladies qui la causent, & dont celle-ci n'est qu'un symptôme.

Quand l'inflammation cesse, la circulation de cette humeur se rétablit, & l'œil se remet dans l'état qu'il étoit ; ainsi la trop grande quantité de l'humeur aqueuse, qui suit les inflammations des parties extérieures de l'œil, cause d'elle-même peu de desordre : mais quand elle est causée par de grands dépôts d'humeurs, souvent elle s'altere & se corrompt, de même que les autres parties intérieures.

Pour la cure de cette maladie, il n'y a rien de particulier à ajouter au traitement des maladies principales dont elle dépend : ainsi voyez les Chapitres VI. & XIII. suivans.

De sa diminution & de son écoulement.

Elle pêche encore lorsqu'elle se diminue, ou qu'elle s'écoule. *Sa diminution* arrive, ou par une extrême vieillesse, ou par une violente maladie, ou par l'atrophie de l'œil ; & elle s'écoule par la ponction, les playes, & les ulceres qui pénetrent la cornée. Et de quelque maniere que cette diminution se fasse, l'œil s'affaisse, l'iris se ride, & quelquefois la cornée, & les malades discernent difficilement les objets.

Quand cette diminution arrive par une extrême vieillesse, il est très-rare que cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante, pour tenir le globe de l'œil étendu comme il étoit auparavant : je ne l'ai point vû arriver : on en cite cependant des éxemples.

Quand c'est par une violente maladie, cette humeur se rétablit, quand le malade revient en convalescence.

Quand c'est par une atrophie de tout l'œil, il ne s'en fait aucune réparation.

Et quand cette humeur s'est écoulée par quel-

que ponction de l'œil, ou par quelque playe ou ulcere, elle se rengendre si-tôt que la ponction, ou la playe, ou l'ulcere ne sont plus assez ouverts pour la laisser écouler, & la vûe se rétablit; à moins que toutes ces choses n'aient causé d'autres desordres, ou que l'écoulement n'ait été extraordinaire.

J'ai donné la raison de cette réparation au Chapitre XIV. de la Description de l'Oeil, & j'ai rapporté un éxemple de cette même réparation en la sixiéme Observation du Chapitre XIV. de la premiere Partie. Dans la suite j'en rapporterai encore quelqu'autre, en parlant de la nature de la cornée & de ses ulcéres.

Comme cette réparation dépend entierement de la nature, on n'employe point d'autres remedes que ceux qui conviennent aux playes, aux ulceres, ou autres maladies qui la causent.

De sa consistance viciée.

C'est aussi un vice quand cette humeur est plus ou moins visqueuse qu'elle ne doit être naturellement. Quand elle est plus visqueuse, elle rend l'œil un peu moins clair & brillant; & quand elle l'est moins, il paroît plus clair. Ces vices sont des suites de la disposition générale de la masse du sang; & j'ai remarqué plusieurs fois, en ouvrant des yeux d'animaux, que ceux qui avoient des abcès ou tumeurs schirreuses dans les entrailles, l'humeur aqueuse dans ceux-là n'avoit pas plus de viscosité que l'eau commune. Ces vices ne demandent aucuns remedes particuliers.

CHAPITRE III.

Des maladies de la rétine.

De l'aveuglement de nuit.

SI la rétine eſt un développement, ou plûtôt un tiſſu délié & fort tendre des fibres molles & moëlleuſes du nerf optique, comme je l'ai dit au Chapitre IX. de la Deſcription de l'Oeil : on peut dire que les maladies qui attaquent cette membrane, affectent ſouvent, & en même tems le nerf optique : & que celles qui travaillent ce nerf, travaillent auſſi cette membrane.

Un Chirurgien-Oculiſte ne peut pas toujours par lui-même découvrir les maladies de ces parties : ſouvent elles n'ont aucuns ſignes ſenſibles, & ce n'eſt que ſur le rapport du malade qu'il peut juger de ſon éxiſtence.

Ainſi lorſqu'un malade qui a toujours bien vû, & dont l'œil ne paroît nullement affecté, ſe plaint qu'il voit médiocrement bien pendant le grand jour : qu'il ne voit qu'avec peine, quand la lumiere eſt moindre, & qu'il ne voit aucunement le ſoir & la nuit, même quand la Lune luit, c'eſt la maladie que nos Auteurs appellent *aveuglement de nuit.* (a)

Sans m'amuſer à réfuter l'opinion commune de nos Auteurs touchant la cauſe de cette maladie, dont la principale, ſelon eux, eſt une épaiſſeur imaginaire des eſprits viſuels : je dirai qu'elle vient, ou de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de conſiſtance, de ſorte qu'une forte lu-

(a) *Nyctalopia.*

miere peut bien les ébranler, mais une foible ne le peut: ou de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs visqueuses qui en diminuent leur sentiment, qui ne peut être excité par une foible lumiere, au lieu qu'une forte surmonte cet obstacle.

Lorsque cette maladie est invétérée, & qu'elle vient de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, ce qui arrive pour l'ordinaire plûtôt aux vieillards, elle ne se guérit point: mais elle se peut guérir quand elle est récente, & qu'elle vient de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs épaisses & visqueuses, & particulierement si ce sont de jeunes gens qui en soient affectez, qui souvent mêmes guérissent sans aucuns remedes.

Comme il n'y a point de signes qui fassent connoître cette maladie, hors le rapport du malade, aussi n'y en a-t-il point qui fassent juger si cette maladie sera curable ou non: c'est pourquoi dans le commencement il est toujours bon de faire les remedes qui conviennent à cette maladie.

Pour cet effet, on fait observer au malade un régime de vivre éxact: on le saigne du bras, de la jugulaire, ou de l'artere des tempes, s'il y a plénitude: on le purge ensuite avec les pilules *sine quibus*, *cochées*, *lucis*, ou autres: on employe quelquefois *les vésiccatoires*, *cauteres*, *masticatoires* & autres remedes semblables, qui évacuent les humeurs des parties voisines; on lui fait prendre enfin la décoction de *de salce-pareille & de squine*: & le tout comme je l'ai dit au Chapitre I. J'en ai traité ainsi plusieurs qui ont recouvré entierement l'usage de la vûe.

Nos Auteurs employent aussi pour cette maladie plusieurs collyres, qui, à la vérité sont bons pour quelques maladies de la cornée, & qui sont

inutiles dans celle-ci, puisqu'il ne peut pénétrer jusqu'au lieu où est la maladie. L'idée qu'ils se formoient de cette maladie, pouvoit excuser leur pratique : mais l'inutilité de leur application qu'ils ont sans doute reconnue, les rend inexcusables.

De l'aveuglement du jour. (a)

Si au contraire un malade se plaint, que pendant le jour il a beaucoup de peine à souffrir la lumiere, qu'il ne peut que difficilement distinguer les objets communs, & que le soir, la nuit & à l'ombre il souffre plus aisément la lumiere & distingue mieux les objets : on juge aussi que cette maladie est une affection de la rétine, & qu'elle vient de ce que les fibres de cette membrane sont plus tendues qu'elles ne doivent être, soit par quelque disposition inflammatoire, ou par sécheresse. ce qui fait que la rétine est si sensible, qu'une lumiere un peu forte, ébranle trop ses fibres, la blesse : & qu'une très-foible lumiere ne les ébranlant qu'autant qu'il est nécessaire pour voir, ne lui cause aucune douleur.

La disposition inflammatoire de la rétine est le plus souvent causée par une violente ophtalmie, ou par des pustules, abcès, ou ulceres de la cornée, ou par les playes de cette membrane : parce que dans toutes ces rencontres la cornée ne peut être enflammée, sans que l'uvée & la rétine ne se ressentent de cette inflammation : d'où vient que pour l'ordinaire les malades qui sont travaillez de ces maladies, se plaignent d'une douleur chagrinante par-tout l'œil. Elle est aussi causée par un écoulement de larmes chaudes & acres, par des violentes douleurs de tête tant sympathiques

(a) *Hemerapolia.*

qu'idiopathiques, par des vapeurs, par de certains accès épileptiques, par des playes à la partie antérieure de la tête, & par toutes les autres maladies qui peuvent causer de l'inflammation à la dure ou à la pie-mere ; laquelle inflammation se communique au nerf optique, & par conséquent à la rétine, à cause de la sympathie de ce nerf avec ces membranes. Et la séchereſſe de la rétine arrive pour l'ordinaire enſuite des maladies aigues & violentes, qui consomment & atténuent promptement toutes les parties.

L'*aveuglement de jour* eſt une maladie qui a des signes sensibles ; puisqu'elle se manifeste le plus souvent par les maladies qui la causent, que d'ailleurs les malades ont les paupieres fermées pendant le jour, ne les pouvant ouvrir sans souffrir de la douleur ; & que même leur pupille se resserre plus qu'elle ne doit à la présence de la lumiere, & ne se dilate que dans les ténebres.

Quand cette maladie eſt causée par une disposition inflammatoire de quelque cause qu'elle vienne, elle se termine quand les maladies principales, dont celle-ci n'eſt qu'un symptôme, cessent : ainsi elle se guérit promptement, quand les maladies dont elle dépend se guériſſent en peu de tems ; & elle dure long-tems, quand ces maladies se rendent habituelles. Et quand elle vient de séchereſſe, on employe un bon régime de vivre, capable de réparer promptement toutes les parties atténuées. Ainsi cette maladie se guérit sans autres remedes particuliers.

On remarquera que c'eſt cette maladie qu'Hippocrate, au Livre II. de ses Prédictions & ailleurs, appelle *Nyctalopia*, & ceux qui en sont affectez *Nyctalopes :* nom cependant que nos Auteurs ont transféré à la maladie précédente, comme lui convenant mieux selon sa signification étimologi-

que, & ont appellé celle-ci *Hemeralopia*, c'est-à-dire *aveuglement de jour.*

3. *De quelques autres affections de cette membrane.*

On doit mettre encore au nombre des affections de la rétine, *ces foiblesses & diminutions de vûe, & ces gros nuages noirs, jaunes, ou rouges*, qui arrivent après avoir regardé fixement le soleil, ou pour avoir été subitement surpris d'une violente lumiere, ou pour avoir regardé avec trop d'attention avec des lunettes de longue vûe des objets éloignez & fort éclairez, ou pour s'être servi de verres fort convexes pour voir des petits objets, ou enfin pour avoir trop long-tems tenu la vûe sur des corps blancs : parce que toute forte lumiere, de quelque maniere qu'elle entre dans l'œil, ébranle avec trop de violence la rétine, & altere ses fibres. Toutes ces choses disparoissent, quand les fibres de cette membrane se remettent dans leur état naturel ; mais quand le vice que ces fibres ont contracté est considérable, elles continuent quelquefois à paroître tout le reste de la vie.

Voilà les maladies qui attaquent plus particuliérement la rétine : mais ne confondez pas parmi ces maladies, ces autres symptômes presque semblables, qui sont des suites de la mauvaise conformation de la cornée, des vices de l'uvée, du cristallin, ou du corps vitré : il est aisé de ne s'y point tromper, puisque tous ces vices ont des signes très-sensibles, comme je l'ai déja fait voir, & comme je le ferai encore connoître dans la suite.

CHAPITRE IV.

Des maladies du nerf optique.

1. *De la goute ſereine.* (a)

A L'égard des maladies du nerf optique, la plus conſidérable eſt *la goute ſereine*, qui eſt un aveuglement qui arrive petit à petit, ou tout-à coup, tantôt à un œil ſeul, & quelquefois à tous les deux, ſans qu'il y ait aucun vice apparent dans les yeux qui en ſont affectez.

On croit que la cauſe la plus ordinaire de cette maladie, eſt une humeur pituiteuſe, groſſiere, & viſqueuſe, qui tombe du cerveau dans les nerfs optique, & les bouche de telle ſorte que les eſprits animaux n'y peuvent plus couler. Quoiqu'il en ſoit, il y a apparence que quelque choſe de ſemblable arrive, quand cette maladie ſe fait ſubitement ſans cauſe extérieure.

La cauſe la moins commune eſt la compreſſion des nerfs optiques, ſoit qu'elle arrive par un amas d'humeur qui ſe fait par voye de fluxion ou de congeſtion, & qui forme quelque tumeur aux environs de ces nerfs; ou par quelqu'épanchement de ſang enſuite des playes pénétrantes en la partie antérieure de la tête, comme je l'ai vû arriver en deux bleſſez, ou bien enſuite des playes ou contuſions qui pénetrent dans l'orbite, & y cauſent un épanchement de ſang; ou quand l'inſtrument dont elles ſont produites, en pénétrant dans l'orbite, déjette le globe dans la partie oppoſée & en dehors, & comprime ainſi ou étend violemment le nerf optique.

(a) *Amauroſis.*

On peut donc concevoir que la goute sereine est proprement une paralysie des nerfs optiques, & par conséquent de la rétine, dont la cause est semblable à celle de la paralysie des autres nerfs de notre corps : ce qui fait que les esprits ne se portant plus par ces nerfs, ils perdent entiérement leur sentiment. Ainsi quoique les rayons de lumiere qui entrent dans l'œil, frappent la rétine, & y peignent l'image des objets d'où ils partent ; il ne se peut faire aucune vision, puisqu'il n'y a plus de sensation.

Quand la vûe se perd tout-à-coup sans cause extérieure, on juge que la goute sereine est arrivée par une fluxion d'humeur pituiteuse qui a étoupé les pores de ce nerf, ou relâché les fibres : quand il y a une cause extérieure de la perte subite de la vûe, comme ensuite d'une playe pénétrante à la partie antérieure de la tête, ou des playes ou contusions qui pénetrent dans l'orbite, on s'assure que c'est un épanchement de sang qui la cause, ou bien que le nerf optique a été violemment étendu ou comprimé par le forjettement du globe : mais quand la vûe ne se perd que petit à petit, on connoît qu'elle vient de quelque tumeur qui se fait aux environs des nerfs optiques, soit au-dedans de la tête, ou dans l'orbite.

Le nerf optique ne peut être étoupé ou pressé, sans que les fibres de la retine ne se relâchent & ne perdent leur sentiment ; mais ce vice ne passe point aux autres parties de l'œil : d'où vient aussi qu'il ne paroît rien d'extraordinaire dans les yeux, & qu'on ne peut gueres connoître cette maladie que par le rapport du malade.

On distingue la goute sereine de l'aveuglement de la nuit, en ce que dans la goute sereine, on ne voit aucune lumiere ; & que dans l'aveu-

glement de nuit, on voit encore la lumiere & les objets quand le jour eſt beau. On la diſtingue de l'extenſion du corps vitré, en ce que dans cette maladie le globe de l'œil paroît quelquefois un peu plus éminent, que la pupille ſe trouve toujours beaucoup plus dilatée qu'à l'ordinaire, & que les malades voyent quelque lumiere, quoiqu'ils ne puiſſent diſtinguer les objets communs; & que dans la goute ſereine au contraire, le globe de l'œil eſt toujours dans ſon étendue naturelle, que la pupille quoiqu'immobile n'eſt pas plus dilatée qu'elle le ſeroit pour voir des objets médiocrement éloignez, & qu'enfin l'aveuglement eſt entier. On la diſtingue enfin de toutes les eſpeces de cataractes naiſſantes, en comparant les ſignes de ſes maladies avec ce que je viens de dire de la goute ſereine.

Quand je dis, quoiqu'immobile, je n'entens point que la pupille ſoit abſolument immobile dans la goute ſereine; car quand cette maladie n'attaque qu'un œil, la pupille ſe dilate & ſe reſſerre, quand les deux yeux ſont ouverts, & qu'on regarde de l'œil ſain des objets différemment éloignez, ou qu'on paſſe entre l'œil ſain & le grand jour quelques corps opaques; parce que les nerfs moteurs qui ſe portent à l'uvée de l'œil malade, étant ſains, les eſprits animaux continuent de ſe porter aux fibres motrices de cette membrane, ainſi elle ſuit les mouvemens de celle de l'œil ſain: mais quand l'œil ſain eſt fermé, la pupille de l'œil malade reſte immobile; parce que la rétine de l'œil malade étant inſenſible à la lumiere, rien n'excite l'ame à déterminer les eſprits animaux de ſe porter aux fibres motrices de l'uvée.

C'eſt rechercher la pierre philoſophale, que de vouloir chercher des remedes pour guérir la

goute ſereine: cette maladie eſt abſolument incurable; & ſi quelques Auteurs prétendent en avoir guéri, on peut bien penſer qu'ils ſe sont trompez, & qu'ils ont pris l'extenſion du corps vitré ou l'aveuglement de nuit pour la goute ſereine, étant aiſé de les confondre enſemble ſi on n'y prend garde.

2. *De quelques autres affections de ce nerf.*

Le nerf optique eſt auſſi quelquefois affecté d'*inflammation*, enſuite de celle de la dure ou piemere, ou de celle des autres parties de l'œil, comme je l'ai dit en parlant des vices de la rétine: cette inflammation ceſſe, quand celle de ces mêmes parties ceſſe, & par les mêmes remedes. Il ſouffre des *extenſions & contorſions douloureuſes* de l'épilepſie, & dans les grandes convulſions: des *ſolutions de continuité*, dans quelques grandes playes de l'orbite; & *quelques autres vices*, qui pour être des ſymptômes communs d'autres maladies, ne doivent pas être mis au nombre de ſes maladies particulieres.

CHAPITRE V.

Des maladies de l'uvée.

1. *De ſes inflammations & abſcès.*

SI toutes les parties qui ſe nourriſſent de ſang ſont ſujettes à s'enflammer & à s'abſcéder, on peut juger que l'uvée peut être affectée d'*inflammation* & d'*abſcès*: c'eſt auſſi ce qu'on reconnoît par expérience. L'*inflammation* eſt générale ou particuliere. L'inflammation générale arrive

plutôt dans les maladies qui attaquent en même tems toutes les parties intérieures du globe, comme je le ferai voir ci-après : & la particuliere n'arrive qu'à quelque partie de cette membrane, & le plus souvent elle est suivie d'abscès. Quand cette inflammation est à la partie antérieure de cette membrane, je veux dire à l'iris, elle paroît au-travers de la cornée transparente, comme une tache rougeâtre ; & quand elle est vers sa partie postérieure, on ne la peut distinguer, & il n'y a que la difficulté de voir, & la douleur que le malade souffre, qui la pourroient faire soupçonner ; mais il faudroit être bien juste dans son jugement.

Quand cette inflammation se résout, il ne reste point de vice à l'uvée : mais quand elle suppure, elle forme un abscès qui, lorsqu'il est petit, & que la matiere en est louable, s'ouvre & se vuide au-dedans de l'œil, sans altérer d'autre partie ; parce que la matiere se précipite au bas de l'œil, prend corps & se desseche, & il ne reste à l'endroit de l'abscès qu'une tache ou blanche, ou noirâtre, qui est la cicatrice ; du moins j'en ai vû de semblables sur l'iris, après la guérison de petites pustules ou abscès : mais quand l'abscès est plus considérable, ou que la matiere en est maligne, il est souvent cause de l'altération de toutes les parties intérieures de l'œil, comme je le dirai ci-après, ou pour le moins d'une destruction d'une partie de cette membrane.

Pour le traitement de l'inflammation ou de l'abscès de l'uvée, on met en usage les remedes généraux dont j'ai parlé, & dont je parlerai encore en traitant de l'inflammation de l'œil : on se sert aussi des topiques, comme *des collyres rafraichissans*, pour le commencement ; & *des résolutifs & fortifians*, pour le milieu & la fin, dont

on trouvera des formules au Chapitre de l'ophtalmie, & en plusieurs lieux de ce Traité.

2. *De sa sortie ou chute.*

Cette membrane sort par les ouvertures de la cornée, & forme différentes *bosses & tumeurs*, que l'on compte pour autant de maladies de l'uvée: mais comme toutes ces dispositions non naturelles sont des symptômes qui suivent les playes & les ulcérations de la cornée, je n'en parlerai qu'au Chapitre XVIII.

3. *De ses dilacérations & playes.*

Elle souffre encore *des dilacérations & des playes*, lorsque la cornée est tranchée ou piquée, ou par des coups orbes reçûs sur l'œil, & qui arrivent le plus souvent aux environs de la pupille, ce qui lui fait changer sa figure ronde en une irréguliere, & la dilate souvent extraordinairement : mais comme ces vices ne se rétablissent point par aucuns remedes, & que ceux qu'on y fait ne sont que pour prévenir la fluxion & l'inflammation, on aura recours aux Chapitres VIII. & XI.

4. *De la dilatation non naturelle de la pupille.*

Il ne me reste donc plus qu'à parler *de la dilatation de la pupille*, (a) *& de son rétrécissement ou constriction*, (b) & d'examiner si nos Auteurs ont eu raison de mettre ces divers états de la pupille au nombre de ses maladies.

J'ai fait connoître au Chapitre VIII. de la Description de l'œil, que la pupille se dilatoit &

(a) *Mydriasis.* (b) *Phthisis.*

se resserroit suivant les différens états de la lumiere, & suivant les éloignemens différens des objets; & au Chapitre XXI. j'ai donné la raison de ces divers changemens. Ce n'est donc point de cette dilatation de la pupille, & de cette constriction, dont j'entens parler ici, puisqu'elles sont naturelles & nécessaires pour perfectionner la vision: ni de ces autres extensions & constrictions de la pupille, qui en de certaines personnes excedent l'état ordinaire dès leur naissance; mais bien de cette affection non naturelle de la pupille, par laquelle elle se dilate extraordinairement, & demeure ainsi dilatée sans se resserrer; & de cette autre affection, par laquelle elle se resserre si fort, que souvent elle ne paroît que comme un point noir, dont la cause de l'une & de l'autre affection se rencontre dans l'œil même, & sans qu'au reste la couleur noire de la pupille soit changée.

Pour sçavoir si *la dilatation de la pupille* est une maladie de l'uvée même, ou si c'est un symptôme d'autres maladies, il faut auparavant se remettre en mémoire toutes les maladies principales où j'ai fait remarquer que la pupille demeuroit dilatée, & ensuite examiner si cette dilatation arrive en d'autres occasions, & quelle en est la cause.

Dans le Chapitre XVII. de la premiere Partie, en parlant des signes *de la protubérance du cristallin*, j'ai fait voir que la pupille se dilatoit & restoit ainsi dilatée sans se resserrer, & que la cause de cette dilatation venoit de ce que le cristallin augmentant en volume, s'avançoit en devant, & que s'appuyant sur l'uvée, il la poussoit en devant, l'étendoit, & l'empêchoit ainsi de se resserrer.

J'ai encore fait voir dans le Chapitre XVIII.

en parlant des signes *de la cataracte branlante*, que dans son commencement la pupille paroissoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, à cause du dépôt d'humeurs, qui grossissant le corps vitré, fait que le cristallin est porté en devant sur l'uvée,

Dans le Chapitre XXI. j'ai fait connoître que le cristallin étant déplacé & s'appuyant contre l'uvée, étoit la cause de la dilatation de la pupille.

Or dans ces trois rencontres & dans quelques autres maladies mixtes, où la pupille se trouve plus dilatée qu'elle ne le doit, sa couleur noire n'étant point changée dans le commencement, on dit d'abord que la maladie est une simple dilatation de la pupille, quand on se hâte trop de qualifier la maladie : mais quand dans la suite on voit la pupille changer de couleur, on change en même tems de sentiment, & on juge alors qu'il y a une autre maladie principale, & que la dilatation de la pupille n'est qu'une maladie accessoire.

Dans le Chapitre premier de cette seconde Partie, en parlant *de l'étendue non naturelle du corps vitré*, causée par un dépôt d'humeurs naturelles, j'ai fait aussi remarquer que la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que très-peu & très-difficilement, & j'ai attribué la cause de cette dilatation à l'étendue du corps vitré, qui fait avancer le cristallin en devant, & le presse contre l'uvée.

C'est principalement cette maladie où l'on prend l'ombre pour le corps, je veux dire le symptôme pour la maladie principale : parce que ne voyant rien d'étranger dans l'œil, hors cette dilatation, on croit que ce n'est qu'un vice de l'uvée, & d'autant plus que les malades se plaignent d'une diminution de vûe, que l'on attribue

isément à cette dilatation de la pupille. Mais si on fait attention à ce que je viens de dire, on se relevera de cette erreur, & on connoîtra que cette extension n'est qu'un symptôme qui suit l'étendue non naturelle du corps vitré : & si on se remet en mémoire ce que j'ai dit à la fin de la seconde observation du Chapitre XIV. de la premiere Partie, on connoîtra que, quoique la pupille soit dilatée, on voit également les objets proches, & qu'il n'y a que les éloignez que l'on voit un peu plus confusément ; & qu'ainsi cette diminution de vûe n'a point d'autre cause que celle que j'ai énoncée au Chapitre premier, où j'ai parlé plus amplement de l'extension du corps vitré.

La pupille se dilate encore extraordinairement dans la maladie que je décrirai au Chapitre suivant, & ce par la même cause que dessus.

Enfin elle se dilate dans ceux qui sont travaillez d'accès épileptiques & de convulsions générales, ou de l'œil seul ; dans les femmes ou filles travaillées de suffocations hystériques, ou de vapeurs simples, & dans beaucoup d'autres maladies qui ne sont point exemptes de convulsions ; & cela, parce que dans toutes ces rencontres les muscles des yeux se retirant violemment vers leur principe, retirent le globe de l'œil au fond de l'orbite, le pressent par conséquent & l'applatissent ; & le corps vitré & le cristallin se trouvant alors dans un état violent, fluent & s'avancent du côté de la moindre résistance : ainsi s'appuyant contre l'uvée, ils l'étendent, & dilatent extraordinairement son trou, qui demeure ainsi dilaté tant que ces accès subsistent, & qui se remet dans son état naturel quand ils cessent.

Voilà toutes les maladies où j'ai observé que la pupille se dilatoit, n'ayant jamais rencontré

de dilatation qui n'ait été causée par l'une ou l'au-tre de ces maladies. Je laisse donc à présent a Lecteur à juger, si on peut dire que la dilatatic de la pupille soit une maladie de l'uvée même ou si ce n'est pas plutôt un symptôme d'autr maladies; puisque cette membrane ne s'étend & que son trou ne se dilate extraordinairemen que lorsqu'elle est pressée par le cristallin & p le corps vitré : & enfin si nos Auteurs ont eu ra son de proposer des remedes pour remettre pupille dans son état naturel.

5. *De la constriction non naturelle de la pupille.*

A l'égard *de la constriction de la pupille*, il n'e est pas de même : elle est quelquefois un vice d l'uvée même, & quelquefois aussi elle est un symp-tôme d'autres maladies.

J'ai toujours remarqué que la pupille se rétré cit plus qu'elle ne doit dans les *cataractes puru-lentes*, comme je l'ai dit au Chapitre XIX de l premiere Partie, en parlant de ces sortes de cata-ractes, & dans toutes les autres maladies où il y a un pus malin amassé au-dedans de l'œil ; & cela, parce que la partie de l'uvée qui forme l'i-ris, étant en quelque maniere altérée par le voi-sinage & l'attouchement du pus qui se trouve au-dessous, ses fibres se relâchent, elle se ride & s'affaisse, & son trou se rétrécit extrêmement même souvent la couleur naturelle de l'iris s change en une mauvaise.

Elle se resserre dans *l'atrophie de tout l'œil*, d quelque maniere qu'elle arrive, dans *la paralysie* & dans *quelques inflammations* des parties inté-rieures de l'œil, & qui sont communes à l'uvée parce que dans toutes ces maladies, les fibres qui servent à dilater la pupille étant sans action,

ses se relâchent, ainsi la pupille se resserre.

L'on m'objectera peut-être ici, que dans les ténebres, ou quand nous avons les yeux fermez, ou quand nous dormons, nos pupilles se dilatent beaucoup ; & que, comme il est vrai-semblable que cela n'arrive que parce que les fibrés de l'uvée se relâchent, c'est à tort que j'avance que ce relâchement de fibres est une cause du retrécissement de la pupille.

Je répondrai à cela, que cette dilatation de la pupille dans ces rencontres, ne vient point du relâchement de l'uvée : qu'au contraire elle vient de ce que les fibres qui dilatent la pupille sont racourcies, & par conséquent en action. Et pour concevoir ceci, il faut remarquer que le trou de l'uvée étant destiné pour donner entrée aux rayons de lumiere, il doit naturellement demeurer plutôt ouvert que fermé ; & que c'est pour cela que les esprits animaux sont déterminez à se porter continuellement dans les fibres dilatantes, soit que nous dormions ou que nous soyons dans les ténebres, pour les gonfler & les racourcir : de la même maniere que les fibres des muscles, qui resserrent *l'anus & le col de la vessie*, sont toujours gonflées & racourcies par les esprits animaux qui y portent continuellement, soit que nous dormions ou que nous veillons ; & cela, parce que ces muscles sont destinez de la nature à tenir les conduits où ils sont situez, exactement fermez, pour empêcher l'écoulement involontaire des excrémens. Et comme ces muscles ne se relâchent que lorsque nous sommes excitez à nous décharger de ces excrémens, à moins qu'ils ne soient affectez de quelque maladie ; de même aussi les fibres qui dilatent la pupille ne se détendent que lorsque les rayons de lumiere frappant la rétine, excitent l'ame à resserrer la pupille au de-

gré néceſſaire pour perfectionner la viſion quand toutes les parties intérieures de l'œil ſont dans leur état naturel: mais lorſque l'uvée eſt affectée de quelqu'une des maladies ſuſdites, ces mêmes fibres ſe relâchent, & la pupille ſe reſſerre, & alors ce rétréciſſement de la pupille eſt un vice de l'uvée même.

Elle ſe reſſerre auſſi plus qu'elle ne doit, lorſque la rétine eſt travaillée de quelqu'inflammation, comme je l'ai dit au Chapitre III. de cette ſeconde Partie, en parlant des ſignes *de l'aveuglement de jour*; parce qu'alors la rétine eſt ſi ſenſible, qu'une lumiere un peu forte la bleſſe; & comme l'ame fuit toujours la douleur autant qu'elle le peut, elle envoye une ſuffiſante quantité d'eſprits animaux dans les fibres, qui reſſerrent la pupille, pour s'oppoſer à l'entrée des rayons de lumiere. Et parce que ce reſſerrement eſt forcé. & que toute action violente ne peut circuler long-tems ſans cauſer de la douleur; c'eſt auſſi la raiſon pourquoi les paupieres ſe ferment incontinent, ſans que les malades les puiſſent tenir ouvertes à la préſence de la lumiere, à moins de quelque violence.

Enfin la pupille ſe reſſerre dans les fauſſes réfractions de lumiere, de quelque cauſe qu'elles viennent; parce que toute lumiere confuſe bleſſe la rétine, comme je l'ai ci-devant dit, & comme je le dirai encore ci-après. Et voilà comme le rétréciſſement de la pupille eſt quelquefois un ſymptôme d'autres maladies.

De tout ce que je viens de dire, on doit juger que le rétréciſſement de la pupille, ſoit qu'il vienne d'un vice de l'uvée, ou que ce ne ſoit qu'un ſymptôme d'autres maladies, n'a beſoin d'aucuns remedes particuliers; & que quand il eſt curable, ce qui eſt rare, à moins qu'il ne ſoit

ſymptomatique, il ſe guérit, quand les maladies dont il dépend, guériſſent.

CHAPITRE VI.

Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe de l'œil.

1, *De ſa groſſeur & éminence contre nature.* (a)

CE n'eſt point de ces yeux gros & élevez qui ſe rencontrent naturellement en de certaines perſonnes, dont j'entens parler en ce Chapitre ; ni de cette eſpece de forjettement de lœil, qui arrive enſuite de quelque relaxation ou paralyſie de ſes muſcles, & dont je parlerai au Chapitre II. de la troiſiéme Partie ; ni enfin de ces yeux éminens & ſaillans, rendus tels par les violens efforts d'une difficulté de reſpirer, d'un teneſme, d'un vomiſſement, d'un accouchement laborieux, & par toutes les autres cauſes qui en interceptant en quelque maniere le mouvement du ſang, le retiennent dans les veines des parties ſupérieures : mais de cette *groſſeur & éminence contre nature du globe de l'œil*, qui eſt quelquefois ſi élevé, qu'il s'avance hors de l'orbite, ſans pouvoir être recouvert des paupieres, & qui eſt accompagnée de violentes douleurs de l'œil & de la tête, de fiévre, & d'inſomnies.

Cette maladie eſt cauſée, ou par un promt dépôt d'une humeur chaude, âcre & viſqueuſe, qui augmente outre meſure non-ſeulement l'humeur qui remplit naturellement le corps vitré, mais auſſi l'humeur aqueuſe, & qui abreuve en

(a) *Exophthalmie.*

même tems les autres parties intérieures du globe, les altere, & souvent les détruit.

La chaleur & l'acrimonie de cette humeur se manifestent par l'inflammation intérieure & extérieure de l'œil, & par la douleur; & sa viscosité par la grosseur & l'éminence de son globe, puisqu'il n'est rendu tel que par le séjour de cette humeur, & ce séjour ne se fait que par un défaut de circulation de cette humeur.

Ou elle est causée par une humeur moins chaude & moins âcre, mais très-visqueuse, qui s'amasse par congestion, & grossit insensiblement le globe de l'œil jusques à un tel degré, que quelquefois il sort entiérement hors de l'orbite.

Que le corps vitré soit augmenté outre mesure, cela paroît par l'extrême dilatation de la pupille, que l'on remarque toujours en cette rencontre, & qui ne peut avoir d'autre cause, comme je l'ai dit au Chapitre premier de cette seconde Partie.

Que l'humeur aqueuse soit pareillement augmentée, on le juge par la profondeur & l'éloignement de l'uvée, & par l'éminence de la cornée transparente.

Le globe de l'œil ne peut grossir extraordinairement, qu'il ne s'avance hors de l'orbite, & il ne peut s'avancer hors de l'orbite, sans que le nerf optique, les muscles de l'œil & toutes les membranes ne soient violemment étendus: & c'est d'où vient cette violente douleur, que les malades ressentent continuellement au fond de l'œil & à la tête, & qui est la cause de la fiévre qui leur arrive, de l'insomnie, & de l'inflammation que l'on remarque non-seulement aux parties intérieures de l'œil, mais souvent aussi aux parties extérieures; & cette douleur est d'autant plus cruelle, que l'humeur qui cause cette ma-

ladie

ladie a plus de chaleur & d'acrimonie.

Cette maladie avance beaucoup en peu de tems; & quand elle est parvenue en son état, elle y demeure long-tems: souvent aussi les malades souffrent pendant plusieurs mois sans s'appercevoir d'aucune diminution de douleur; & il est rare que l'œil se diminue & revienne en sa grosseur naturelle, sans que la vûe se perde, ou diminue considérablement. Même quand l'humeur s'amasse par congestion, la maladie subsiste quelquefois des années entieres, & très-rarement l'œil se remet dans sa grosseur naturelle.

Soit que cette maladie se fasse par fluxion ou par congestion, il arrive quelquefois que l'humeur qui la cause, s'échauffe à un tel degré, que les malades ressentent des élancemens de douleurs si terribles, qu'ils n'ont aucuns momens de repos, & qu'ils souhaitent plutôt la mort que la vie: alors l'inflammation augmente au-dedans & au-dehors, les membranes qui forment le blanc de l'œil se tuméfient extraordinairement, les paupieres se renversent, il survient un flux de larmes chaudes & âcres, & l'œil se brouille enfin; ce qui est un signe avant-coureur de suppuration des parties intérieures, & de leur destruction.

Dans la suite de la suppuration, la cornée transparente s'ulcere & s'ouvre, les humeurs suppurées & amassées au-dedans s'écoulent, les douleurs alors commencent à diminuer, l'œil continue à suppurer jusques à ce que toutes les parties altérées soient mondifiées, il diminue au-delà de sa grosseur naturelle, & se cicatrise enfin.

Mais aussi souvent l'humeur qui cause cette maladie, ne s'échauffe pas jusques à suppurer: en se fermentant elle s'atténue si fort, qu'insensiblement elle se resout, je veux dire qu'elle reprend le chemin de la circulation: alors la douleur &

les autres accidens se calment, & l'œil se remet dans sa grosseur naturelle, quelquefois aussi il demeure plus petit. Et quoique dans ce cas l'œil ne suppure point, la vûe cependant se perd; parce que le globe de l'œil ne peut s'étendre si violemment, sans que ses parties intérieures ne souffrent une altération considérable qui change leur disposition, & que le corps vitré souvent ne se détruise; même que le cristallin ne perde quelquefois sa transparence, & ne se corrompe de même que dans la cataracte branlante, ou dans les cataractes purulentes.

Pour le traitement de cette maladie, de quelque cause qu'elle vienne, on doit d'abord s'appliquer fortement à vuider la plénitude, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, deux ou trois fois & même plus, suivant la grandeur de la maladie & les forces du malade. On ouvre ensuite la jugulaire du même côté, ou l'artere des tempes, pour dériver de la partie malade. Pour la même raison on applique des *vésicatoires* devant ou derriere les oreilles; & si on juge que la maladie soit longue, on ouvre un *cautere* au derriere de la tête, ou on y passe un *séton*.

On fait aussi dès le commencement recevoir au malade des *lavemens émolliens & rafraîchissans*, que l'on continue pendant tout le traitement, suivant le besoin. On lui donne *des juleps, des émulsions* ou *apozemes rafraîchissans*, ou autres remedes propres à calmer le mouvement du sang & à l'adoucir; observant aussi de lui prescrire un régime de vivre fort exact & tendant à même fin.

Tous ces remedes généraux doivent être administrez avec ordre & prudence, & suivant le conseil d'un habile Médecin. Et quoique ce soit

de ces remedes dont on doive attendre le plus d'effet pour arrêter le progrès de cette maladie, on ne doit pas cependant négliger les remedes topiques.

Quand l'humeur qui cause cette maladie est chaude & âcre, on se sert dans le commencement *des eaux distilees de rose, de plantain, de laitue, de morelle, de pavot, ou autres eaux rafraîchissantes*, dans l'une ou l'autre desquelles, ou dans plusieurs on mêle *un blanc d'œuf* pour faire un collyre, dans lequel on trempe des compresses qu'on applique sur l'œil, le front, & la tempe du même côté.

Ou bien on prend *des eaux de rose & de plantain, ou autres, de chacune deux onces, & quinze ou vingt grains de sel de Saturne*, qu'on mêle ensemble pour s'en servir comme dessus.

On se sert aussi de la même maniere *des sucs dépurez* de ces plantes, au défaut de leurs eaux distilées, qui font le même effet: & on a soin de renouveller de tems en tems les compresses imbues de ces remedes, sans les laisser sécher sur la partie ; afin que la peau étant humide, les pores soient toujours ouverts pour faciliter la transpiration.

C'est pour la même raison qu'on doit faire tiédir ces remedes avant que de les appliquer, parce que la chaleur douce relâche la peau, & que le froid au contraire la resserre, & empêche la circulation: cependant quelques Auteurs conseillent de les appliquer actuellement froids. Les remedes actuellement froids qu'on applique sur les parties enflammées, appaisent à la vérité pour un moment la douleur ; parce qu'en refroidissant la partie malade, ils en émoussent le sentiment, & suspendent pendant un peu de tems la fermentation: mais comme ils resserrent en même tems

les pores, & empêchent la transpiration, l'humeur épanchée se trouvant ensuite plus abondante, elle se fermente davantage ; ainsi la partie s'échauffe plus qu'elle n'étoit, & la douleur augmente, comme l'expérience ne le fait que trop voir.

Ces remedes ne servent qu'à tempérer la chaleur & l'inflammation extérieure de l'œil ; car pour l'inflammation intérieure, ils y servent peu, les envelopes extérieures de cet organe étant trop solides pour que leur vertu les puisse pénétrer. On peut se contenter de ceux que je viens de proposer, jusques à ce que la maladie soit dans son plus haut degré ; ou bien on en choisira quelques autres de ceux que je proposerai ci-après pour le commencement de l'ophtalmie, qui conviennent également ici.

Je ne propose point dans le commencement de cette maladie, de remedes qui ayent beaucoup d'astriction, quoique la plûpart de nos Auteurs s'en servent, & conseillent de les appliquer sur le front & sur les parties voisines de l'œil, croyant par-là arrêter le cours des humeurs qui fluent en l'œil, parce que je suis persuadé par l'anatomie, que les arteres qui pénetrent la cornée sont trop profondes, pour que les remedes tiréz de la classe des astringens puissent ralentir chez elle le mouvement du sang ; & que d'ailleurs je n'ai point encore connu par expérience aucun bon effet de ces remedes en cette rencontre.

Lorsque cette maladie se fait par congestion, comme la chaleur & l'acrimonie de l'humeur est moins grande, on obmet les collyres susdits, pour se servir d'abord du premier que je vais proposer, & on en poursuit la cure comme lorsqu'elle est causée par voye de fluxion, parce que les suites en sont semblables, hors que les mouvemens n'en sont pas si prompts.

La maladie étant dans son déclin, ce qu'on connoît par la diminution de l'inflammation & de la douleur, on se sert alors des remedes *résolutifs*, c'est-à-dire de ces remedes qui par leur chaleur douce, qui est un effet des parties subtiles, volatiles & balsamiques dont ils sont fournis, échauffent doucement l'œil, atténuent & subtilisent les humeurs, font transpirer les plus superficielles, & font reprendre aux autres le chemin de la circulation. Par exemple,

On prend *des semences de lin & de fénugrec de chacune deux gros, des fleurs de camomille & de mélilot deux pincées de chacune, & deux gros d'encens*, qu'on fait bouillir & infuser dans une suffisante quantité *des eaux distilées de fenouil, de rue, & d'eufraise, ou de chelidoine* : on passe ensuite le tout par un linge, pour avoir un *collyre mucilagineux*, dans lequel on dissout *dix ou douze grains de camphre*, & dont on se sert comme des sussits.

On anime quelquefois ce collyre avec un peu *d'esprit-de-vin*, quand on ne remarque point de chaleur à l'œil, & quelquefois aussi on y fait infuser quelques *clous de girofle* ; & on continue l'usage de ce collyre jusques à la fin de la maladie.

C'est aussi sur le déclin de la maladie, & quand la fiévre, s'il y en a, est appaisée, qu'on doit commencer à purger le malade dans l'ordre & comme je l'ai dit ci-devant au Chapitre premier de cette seconde Partie : lui faisant aussi user *des décoctions de salsepareille & de squine*, comme je l'ai proposé au même Chapitre, & pour les mêmes raisons que j'y ai rapportées

Si par ces remedes l'humeur se résout, & que l'œil se rencontre insensiblement en son état ordinaire, à la bonne heure, le malade guérira sans autre accident, hors toutefois la perte de la vûe, ou tout au moins une grande diminution, &

quelquefois aussi l'atrophie de l'œil ; mais si au contraire l'humeur s'échauffe extraordinairement, que les accidens susdits augmentent, & que l'œil se dispose à suppurer, on change alors de méthode à l'égard *des remedes topiques*, qui doivent être en même tems *rafraichissans*, *anodins*, & *emolliens*; on ne crains pas même de s'en servir en forme de cataplasme, pour avancer davantage la suppuration.

On fait une forte décoction *de racines & feuilles de guimauve*, *de feuilles de violier*, *de laitue*, *de mercuriale*, & *de pariétaire*, *de feuilles & fleurs de bouillon blanc*, dans laquelle on fait bouillir une suffisante quantité *de farines de graines de lin & de psyllium*, & *des poudres de fleurs de camomille & de mélilot*; & quand le tout est réduit en consistance de cataplasme, on y ajoute environ *un gros de safran en poudre* pour une demi-livre de cataplasme. On étend ce cataplasme sur un linge, & on l'applique chaudement sur l'œil malade, le renouvellant deux fois le jour.

Quand on connoît que le pus est fait, il n'est pas nécessaire d'attendre que la cornée s'ouvre d'elle-même ; on doit épargner au malade les cruelles douleurs qu'il seroit obligé d'endurer jusques à ce tems, en ouvrant l'œil avec la lancette, pour procurer l'écoulement des humeurs purulentes & des autres parties corrompues. Même pour cette raison, on est quelquefois obligé d'en faire l'ouverture avant que le pus soit entiérement fait ; & cela, quand la fluxion est extraordinaire, & que les douleurs sont excessives.

Le lieu où on doit faire l'ouverture, est celui où on voit que le pus se dispose à sortir, & où souvent on remarque une petite tumeur particuliere sur la cornée, qui vient de ce que cette membrane est déja émincée par le pus ; & si le pus

ne se dispose pas plus à sortir par un lieu que par un autre, on la peut faire en celui qu'on voudra, pourvû qu'il soit déclive, la cicatrice restante n'augmentera pas beaucoup la difformité de l'œil. Si cependant le blanc de l'œil n'est point extrêmement tuméfié, ou qu'il ne soit pas fortement enflammé, on fera l'ouverture du côté du petit angle de l'œil à côté de l'iris. On doit avancer la pointe de la lancette jusques par-delà l'uvée, & faire autant d'ouverture qu'on en feroit pour une saignée ordinaire.

L'ouverture étant faite, les humeurs suppurées ne s'écoulent pas toujours; elles sont quelquefois si gluantes, qu'elles imitent de la colle à moitié figée; en ce cas il faut aggrandir l'ouverture afin que la cornée prête davantage, & que ces humeurs s'écoulent plus promptement. A mesure que le globe se vuide, il se flétrit, & les douleurs diminuent à proportion que les parties altérées se mondifient. On panse ensuite l'œil avec *les collyres détersifs & mondifians*, que je décrirai en parlant de l'ouverture de l'ulcération de la cornée. On en continue l'usage jusques à ce que l'ouverture soit disposée à se cicatriser; alors on se sert *des dessicatifs*, & on pourvoit *à l'excroissance de chair*, qui survient quelquefois après l'ouverture ou l'ulcération de la cornée, comme je le dirai ci-après.

CHAPITRE VII.

2. *De l'atrophie ou diminution de l'œil.*

LA maladie contraire à celle que j'ai décrite dans le Chapitre précédent, est cette affection contre nature par laquelle le globe de l'œil,

faute de nourriture, se diminue, se flétrit, & s'enfonce au-dedans de l'orbite, avec perte entiere de la vûe, ou tout au moins une très-grande diminution.

Cette maladie est quelquefois une suite de la précédente, comme je l'ai dit, & des autres amas de pus au-dedans de l'œil ; ce qui arrive à cause de la destruction commune des vaisseaux & des parties intérieures de l'œil, causée par l'acrimonie du pus ou matiere purulente : elle suit aussi quelquefois les grandes inflammations intérieures ou extérieures de cet organe; parce que souvent ensuite de l'inflammation, les vaisseaux se rétrécissent & se resserrent de telle sorte, que le sang n'y peut couler librement : elle est encore une suite des coups orbes reçûs sur l'œil, des playes & des dilacérations considérables de la cornée & de l'uvée, à cause de la rupture des vaisseaux qui se fait en ces rencontres ; enfin l'atrophie de l'œil est causée par l'obstruction des vaisseaux qui lui doivent porter sa nourriture, & par la paralysie de ses nerfs.

Quelques Auteurs croyent aussi que les grandes évacuations, comme les larmes continuelles, le flux immodéré d'humeurs âcres qui se fait en quelques maladies de l'œil, les veilles excessives, & la fiévre hectique, sont des causes de l'atrophie de l'œil.

Dans cette maladie, la partie de l'uvée qui forme l'iris, se ride & s'étrécit, à cause du desséchement de cette membrane; la couleur naturelle de l'iris se change souvent en une étrangere; la rétine se flétrit & se desseche; le corps vitré diminue en volume ; le cristallin s'altere quelquefois comme dans le glaucoma ; & l'humeur aqueuse se consomme en partie, ou s'absorbe entiérement.

Quand cette maladie eſt une ſuite de celles qui changent la diſpoſition des parties intérieures de l'œil & de ſes vaiſſeaux, ou qui les détruiſent, elle eſt incurable, & la perte de la vûe irréparable.

Quand elle vient d'une obſtruction des vaiſſeaux, ou d'un défaut de ſang & d'eſprits, quoique toutes les parties intérieures gardent leur ſituation naturelle, la cure en eſt très-ſuſpecte; on tente cependant quelques remedes

Pour cet effet, on employe des remedes généraux & des particuliers, ceux qui peuvent produire un bon ſang, & qui peuvent le déterminer à ſe porter à l'œil. L'uſage des viandes d'un bon ſuc & fort nourriſſantes, & celui d'un vin délicat, ſervent à remplir la premiere intention. Les fréquentes frictions de la tête & de l'œil même: les *fomentations d'eau tiéde* ſur l'œil, *ou de lait de vache, ou de celui de femme*, & les *fomentations émollientes & humectantes*, faites par exemple avec *une once de chacune des racines de mauve & de guimauve, une demi-once de chacune de leurs ſemences, & de celle de fénugrec, cuites dans l'eau*, ſervent à remplir la ſeconde.

Quelques Auteurs conſeillent encore l'uſage *des collyres acres*, qui provoquent abondamment les larmes, pour en irritant & échauffant l'œil, y attirer le ſang & les eſprits. D'autres les réprouvent, croyant que ces remedes le deſſécheroient trop, & augmenteroient l'atrophie. Et quelques autres tiennent le milieu, & propoſent des collyres qui n'ont qu'un peu de chaleur & d'acrimonie, pour en échauffant doucement l'œil, & en l'éguillonnant un peu, y attirer l'aliment. Je ne me mettrai point en peine d'examiner ici lequel de ces ſentimens eſt le meilleur, croyant cela aſſez inutile, puiſque juſques à préſent je n'ai

point vû d'atrophie d'œîl se guérir par aucuns remedes.

CHAPITRE VIII.

3. *Du dérangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion.* (a)

LEs *coups orbes & violens* reçûs sur l'œil, ou ce qui est la même chose, les chutes sur quelques corps éminens & durs, font quelquefois tant d'impression sur cet organe, que les parties extérieures & la cornée ne sont pas seulement contuses, mais aussi les parties intérieures se trouvent en même tems déchirées, rompues & séparées, en telle sorte que ne gardant plus leur situation naturelle, l'œil paroît confus & brouillé avec perte entiere de la vûe.

Outre les coups orbes, *les piquures de l'œil*, soit qu'elles arrivent fortuitement, ou qu'elles soient faites exprès, comme lorsqu'on erre dans l'opération de l'abbaissement des cataractes, sont aussi quelquefois des causes de la confusion, quand les instrumens piquans pénetrent jusqu'au corps vitré, qu'ils le brisent ou déchirent & en même tems les attaches du cristallin, la rétine & l'uvée, & qu'ils changent en quelque maniere la situation de ces parties.

L'amas du pus au-dedans de l'œil, de quelque cause qu'il vienne, quand il ulcere & détruit les parties intérieures, est quelquefois aussi, mais plus rarement, une cause de la confusion.

Comme dans la confusion le corps vitré se trouve déchiré & détruit, & que l'humeur qui le

(a) *Synchisis.*

remplit naturellement, s'échape & se mêle avec l'humeur aqueuse; que le cristallin étant détaché & souvent hors de son lieu, s'altere & se desseche, quand il ne peut plus recevoir de nourriture comme dans le glaucoma; que la rétine qui est ou déchirée ou contuse, change pareillement sa situation naturelle; & que l'uvée est souvent aussi déchirée: on juge bien que tous ces desordres ne peuvent se rétablir ni par la nature, ni par les remedes, & que la perte de la vûe est par conséquent irréparable.

Ce n'est donc pas à ce dessein qu'on s'en sert dans les confusions récentes & qui viennent des causes extérieures: mais bien pour calmer l'inflammation tant intérieure qu'extérieure, pour appaiser la douleur, pour résoudre le sang extravasé au-dedans & au-dehors de l'œil, pour l'empêcher de suppurer, & prévenir par ce moyen la suppuration de tout l'œil, & la difformité qu'une telle suppuration causeroit.

La saignée étant le remede le plus prompt pour prévenir ou calmer l'inflammation, on la doit faire incontinent au bras du côté de l'œil blessé, la réitérant suivant les forces du malade. On doit aussi en même tems faire couler chaudement dans l'œil malade *du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aîle, couvrant l'œil d'une compresse trempée dans *un défensif fait avec le blanc d'œuf ou l'œuf entier, le vin & l'huile rosat* battus ensemble. On renouvelle ces remedes de tems en tems, & on les continue pendant deux ou trois jours, ou jusques à ce que l'on voye que le sang extravasé commence à se résoudre; ce qu'on connoît quand les lieux où le sang est épanché jaunissent. Si pendant ce tems l'inflammation se rendoit considérable, au lieu *du vin*, on mêleroit dans le défensif susdit *de l'eau distilée de plantain, ou quel-*

qu'autre eau rafraichiſſante, & on en continueroit l'uſage juſques à ce que l'inflammation fût calmée.

Enſuite on fomente l'œil avec une décoction *d'abſynthe ou d'hyſſope, de fenouil, & de fleurs de camomille & de mélilot.* Quand l'œil eſt nettoyé, on diſtile dedans *du lait de vache tiéde*, dans lequel on a fait infuſer *un peu de ſafran*, ou bien on ſe ſert de *celui de femme*; on trempe enſuite une compreſſe dans la décoction ſuſdite, que l'on applique chaudement ſur l'œil & les parties voiſines.

Ces derniers remedes ſe continuent juſques à la fin, à moins qu'il n'arrivât quelques autres accidens, comme une ulcération de la cornée, un amas de pus, ou quelque fluxion, que l'on traiteroit ſuivant les regles, & par les remedes preſcrits pour ces maladies.

CHAPITRE IX.

4. *De l'œil crevé ou rompu* (a)

QUand les coups reçûs ſur l'œil ſont ſi violens, qu'ils ne briſent pas ſeulement les parties intérieures, comme dans la maladie précédente, mais briſent auſſi, rompent & déchirent la cornée; alors non-ſeulement l'humeur aqueuſe s'écoule, mais auſſi le criſtallin & le corps vitré; en telle ſorte que le globe de l'œil ſe vuide entiérement, quand dans la ſuite l'uvée & la cornée contuſes & déchirées ſont ſuppurées.

Cette maladie eſt encore une ſuite des grandes playes de l'œil, faites par des inſtrumens tran-

(a) *Rhexis.*

chans, & des grandes ulcérations de la cornée, soit que ces ulcérations commencent sur la superficie extérieure de cette membrane, ou qu'elles soient causées par un amas considérable de pus au-dedans de l'œil.

On juge bien que la rupture de l'œil ne peut gueres arriver par des coups, sans que les parties voisines de l'œil ne soient en même tems contuses ou dilacérées; ni par des instrumens tranchans, sans que d'autres parties que le globe de l'œil ne soient aussi blessées: & qu'ainsi on doit pourvoir suivant les regles ordinaires de la Chirurgie, à tous les desordres qui accompagnent cette rupture, quand ils sont de conséquence, & qu'ils demandent un traitement particulier, pendant qu'on travaille à prévenir l'inflammation, à appaiser la douleur, à résoudre le sang extravasé, à procurer la suppuration des membranes coupées ou déchirées, & à les mondifier & cicatriser.

La saignée au bras réitérée suivant le besoin, *le sang de pigeon* versé dans l'œil, & *le défensif fait avec l'œuf, le vin, & l'huile rosat*, étant administrez dans l'ordre prescrit dans le Chapitre précédent, servent à prévenir l'inflammation & à appaiser la douleur. *Le jaune d'œuf délayé avec du lait de femme, y ajoutant un peu de saffran en poudre subtile*, qu'on applique avec la frange d'une plume sur la rupture de la cornée, y procure une suppuration douce. L'inflammation diminuant ou n'étant plus à craindre, *la fomentation faite avec l'absinthe, l'hyssope, le fenouil, & les fleurs de camomille & de mélilot infusées ou cuites dans le vin*, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur tout l'œil & les parties voisines, résout le sang extravasé. On anime aussi quelquefois cette fomentation avec *l'esprit-de-vin*,

quand le ſang extravaſé eſt dans une quantité à faire craindre par ſa corruption une gangrenne.

Quand il eſt tems de mondifier, on ſe ſert *du miel roſat mêlé avec un jaune d'œuf, & un peu de poudre de myrrhe & d'oliban* Ou bien on ſe ſert d'un collyre fait avec *de la myrrhe & de l'aloës de chacun une demi-dragme, dix grains de ſaffran en poudre, & une demi-once de miel roſat diſſout dans quatre onces d'eau diſtilée d'abſinthe, rendue mucilagineuſe par l'infuſion d'un peu de ſemence de fenugrec.*

Et le même collyre, y ajoutant *une demi-dragme de tuthie préparée, & autant de plomb brûlé & lavé*, ſert enfin à deſſécher & cicatriſer.

Si pendant la cure il ſurvenoit des chairs fongueuſes, on auroit ſoin de les conſommer avec *une poudre faite de parties égales d'alum calciné, d'iris, & de ſucre candie.* Et ſi ces chairs avoient quelque diſpoſition à répulluler, on ajouteroit au collyre ſuſdit *dix grains de vitriol blanc*, ou *quinze grains de pierre médicamenteuſe de Crollius*, pour le rendre plus deſſicatif.

Quand la rupture de la cornée vient de l'ulcération de cette membrane, on la traite d'abord avec les remedes mondifians, & on pourſuit la cure comme je viens de le dire, pourvoyant aux autres accidens qui peuvent accompagner cette ulcération, comme je le dirai au Chapitre XVII. où je traiterai en particulier des ulceres de cette membrane

On remarquera que, lorſque l'humeur aqueuſe & les corps tranſparens ſe ſont écoulez enſuite de la rupture ou de la playe de la cornée, les douleurs & l'inflammation ne ſont pas ſi grandes ni ſi à appréhender, comme dans la confuſion. Et la raiſon, c'eſt que dans la confuſion, les membranes contuſes & dilacérées s'enflamment, le corps vitré, l'humeur aqueuſe & le ſang épan-

ché s'échauffent, se fermentent, & étendent la cornée, & quelquefois même suppurent, & toutes ces choses ne se peuvent faire sans de grandes douleurs.

Si la plus grande partie de l'uvée reste dans le globe de l'œil sans s'être écoulée dans la suppuration, & que la perte de la substance de la cornée ne soit pas considérable, quand ces membranes sont entiérement cicatrisées, il s'engendre ou s'amasse au-dedans de l'œil une humeur semblable à l'humeur aqueuse, qui le remplit & l'étend médiocrement; en telle sorte que les malades, pour ôter la difformité, peuvent s'accommoder d'un œil artificiel qui suit les mouvemens de l'œil, & qui font croire à ceux qui ne le sçavent pas, que l'œil est naturel. Mais quand l'uvée est entiérement suppurée, ou que la cornée est consommée dans sa plus grande partie, ce qui reste est si enfoncé, & les paupieres sont si renversées au-dedans, qu'il est difficile d'y faire tenir un œil artificiel; & si quelquefois les ouvriers réussissent à en faire un qui puisse tenir, il se trouve alors sans mouvement.

CHAPITRE X.

5. *De la sortie entiere de l'œil hors de l'orbite.*

IL arrive aussi quelquefois que par un coup du bout d'un bâton, d'une balle à jouer à la longue paume, d'une pierre, ou d'autres instrumens semblables poussez violemment sur l'œil, le globe n'est pas seulement contus & meurtri, & les parties intérieures brisées & confondues; mais aussi les membranes communes, les muscles, & les autres attaches de l'œil sont déchirées & brisées en

telle sorte que le globe de l'œil se jette entiére-
ment dehors, & quelquefois tient encore à quel-
ques fibres nerveuses, ou charnues, ou membra-
neuses.

Quand le globe de l'œil est ainsi jetté hors de
l'orbite, quoiqu'il tienne encore à quelques nerfs,
muscles, ou membranes, il ne faut pas croire
qu'étant remis & contenu dans l'orbite, il puisse
s'y unir derechef & recevoir de la nourriture;
puisqu'il n'y reste plus de canaux entiers & suffi-
sans pour lui en porter. Quelques Auteurs cepen-
dant en rapportent quelques observations, entre
lesquelles je ne puis m'empêcher d'en éxaminer
une de Joseph Coüillard ; c'est la 17 de son Trai-
té des principales Opérations de Chirurgie, con-
çûe en ces termes.

„ Le sieur Guillaume Vincent, Orfévre de cette
„ ville du Montelimard, reçut à l'œil un coup de
„ balle de raquette si fort, qu'il lui sépara toute la
„ circonférence de l'œil de son orbite. Je fus ap-
„ pellé pour le traiter, & trouvai un sien cousin
„ ayant les ciseaux à la main, pour couper les
„ nerfs par le moyen desquels il restoit attaché:
„ je m'opposai à cette action ; & ayant remis l'œil
„ à sa place le plus promptement qu'il me fut
„ possible, je poursuivis la cure, & mes soins
„ réussirent si bien, qu'il guérit sans que sa vûe
„ ait été aucunement diminuée.

Quand on ne rapporte des observations de
pratique que par ostentation, on grossit pour
l'ordinaire les objets plus qu'ils ne sont ; & sou-
vent par les circonstances mêmes de ces observa-
tions, on en fait découvrir la fausseté. C'est ainsi
que cet Auteur en a agi : car quand il dit avoir
remis à sa place & guéri un œil séparé dans toute
la circonférence de son orbite, & dont on vou-
loit couper les nerfs par le moyen desquels il

estoit attaché, il avance une chose fausse ; parce qu'un œil ne peut être en cet état, sans que la conjonctive ne soit entiérement rompue & séparée, & sans que les vaisseaux qui suivent cette membrane, & qui portant la nourriture à la superficie antérieure de l'œil, ne soient pareillement rompus, de même que les muscles & les vaisseaux qui les abreuvent. Et comme ces parties ainsi divisées se retirent vers leurs principes, & changent de situation, il s'ensuit que chaque parcelle ne peut se rencontrer avec sa semblable, quoiqu'on remette l'œil dans son orbite: & quand cela seroit, il ne se feroit point d'union; parce que pour qu'une partie considérablement divisée se réunisse, il faut que les deux extrêmitez de cette même partie reçoivent du sang, pour fournir chacune réciproquement le suc nourricier nécessaire pour leur réunion: or les extrêmitez des parties divisées qui restent du côté du globe de l'œil n'en peuvent recevoir, puisque les vaisseaux qui le doivent porter de ce côté-là, sont rompus; elles ne peuvent donc fournir de suc nourricier, & par conséquent il ne se peut faire d'union.

D'ailleurs, quand même on supposeroit que le rameau de la carotide, qui accompagne le nerf optique, & qui fournit des arteres à la cornée & aux parties intérieures du globe, pourroit ne pas être rompu, & qu'ainsi il fourniroit non-seulement du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais aussi aux extrémitez des parties divisées qui restent du côté du globe: je répondrois que quand cela seroit, il pourroit bien continuer quelque tems à fournir du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais non pas aux parties divisées qui restent attachées du côté du globe; parce que les arteres qui se jettent

dans la cornée ou elles finiſſent entre ces pelli-cules, ou elles les pénetrent & entrent dans le globe, ſans qu'il s'en réfléchiſſe aucuns rameaux aux muſcles & membranes communes de l'œil.

De plus le globe de l'œil dans cet état, quand il recevroit encore du ſang par le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique, il ne pourroit pas pour cela ſubſiſter long-tems en vie, parce que pour qu'un membre conſerve ſa vie, il faut qu'il demeure uni dans ſa plus grande partie au tout dont il fait partie ; & quand il en eſt tant ſéparé qu'il ne tient plus au tout que par quelque parcelle, quand même en cet endroit il ſe trouveroit des vaiſſeaux pour l'abreuver de ſang, & des nerfs pour lui fournir des eſprits animaux, il tomberoit en pourriture & mortification ; parce que ces vaiſſeaux ne ſe diſtribuant point dans toutes les particules qui compoſent ce membre, il ne pourroit recevoir aſſez de ſang pour vivre d'une vie commune avec le tout.

Ajoutez à cela qu'un membre ainſi ſéparé, eſt bien-tôt pénétré de l'air extérieur qui lui fait perdre ſa juſte température, d'où s'enſuit la coagulation du ſang, le défaut de ſa circulation, & enfin la mortification du membre : ſans parler des autres deſordres qui ſuivent les dilacérations, contuſions, & autres eſpeces de ſolutions dont un tel membre ſe trouve affecté.

Une autre choſe abſurde qu'avance cet Auteur, c'eſt de dire que ce malade guérit ſans que la vûe ait été aucunement diminuée. Si cet œil eût été dans l'état qu'il le décrit, ſuppoſé qu'il eût pû ſe réunir, la vûe auroit été entierement perdue, premierement, parce que le nerf optique n'auroit pû ſouffrir une ſi grande violence ſans que ſa ſubſtance moûleuſe eût été dérangée & confondue, & qu'ainſi le paſſage des eſprits n'eût été

tierement intercepté : & en second lieu, parce
'un tel coup n'auroit pû séparer entierement
eil de la circonférence de l'orbite, sans causer
même tems de la confusion dans les parties in-
rieures du globe, quand même la cornée au-
it résisté au coup sans se rompre.

Voilà ce que les circonstances de cette observa-
on font connoître de faux ; & voici ce qu'elles
euvent marquer de vrai.

La bale avoit apparemment donné en biaisant
r l'orbite du côté du petit angle, où les os qui
rment ce bord, se terminent en une crête fort
gue & tranchante ; ainsi la conjonctive & les
tres parties qui se trouvent entre la bale & ce
ord, se rompirent, & l'œil se trouva de ce côté-
séparé du bord de l'orbite. Cette séparation
inte à l'échimose qui devroit suivre ce coup,
étoit assez à un homme peu connoisseur, pour
i faire croire que c'étoit un œil perdu, & qu'il
falloit ôter ; mais notre Auteur plus avisé s'y
pposa, & effectivement il le guérit ; rien ne s'op-
osant à la réunion, comme on le peut juger par
que j'ai dit ci-dessus. La vûe ne fut point di-
inuée, parce que le globe de l'œil ne fut point
ontus, ou s'il le fut, ce fut si légerement qu'au-
une partie intérieure ne fut ni dilacérée, ni dé-
angée.

Comme il se trouve un grand nombre de Chi-
urgiens du caractere de cet Auteur, qui pour
attirer de la réputation, ne craignent point
'outrer la vérité, en avançant des cures impos-
bles qu'ils se vantent d'avoir faites ; j'ai bien
oulu éxaminer cette observation, pour faire
onnoître qu'il ne faut pas recevoir indifférem-
ent toutes les Histoires ou Observations de pra-
que pour s'en faire des regles, sans auparavant
xaminer si elles sont conformes à la raison & à
expérience.

Je viens à mon ſujet, & je dis que, puiſqu'il
impoſſible qu'un œil ſéparé de l'orbite, comme
l'ai ſuppoſé, puiſſe ſe réunir, il faut couper
foibles attaches qui reſtent, & le ſéparer entie
ment comme un membre inutile, puis remp
l'orbite *de charpi ſec*, pour arrêter le ſang, s'il
flue que lentement, & s'il flue abondamment,
y mettra avec le charpy *des poudres de maſtich,*
gomme arabique & de bol d'armenie, mêlées par pa
ties égales, qui ne manqueront pas d'arrêter
ſang, & par deſſus on appliquera des compreſſ
trempées dans le défenſif fait *avec le blanc d'œu*
l'huile roſat, le vin & le bol, que l'on contiend
avec le bandage ordinaire.

On préviendra l'inflammation & la fiévre p
la ſaignée du bras, les lavemens émolliens & r
fraîchiſſans, & par un régime de vivre éxact.

Dans le ſecond ou troiſiéme panſement & da
les ſuivans, on ſe ſervira du digeſtif fait *avec la t*
rébentine, le jaune d'œuf & le miel roſat, conti
nuant par deſſus le défenſif ſuſdit. Et quand la ſ
puration ſe fera, on ajoutera à ce digeſtif
poudres d'ariſtoloche & d'aloës, pour mondifier,
bien on ſe ſervira *du mondificatif d'ache*, ou aut
ſemblable, & au lieu du défenſif, on trempera l
compreſſes dans la fomentation décrite au Ch
pitre précédent.

Et quand les chairs ſeront mondifiées, & qu'ell
auront ſuffiſamment pouſſé, on les deſſéchera
cicatriſera à la maniere des autres plaies.

Quand l'œil eſt entierement hors de l'orbite
les douleurs & l'inflammation ne ſont pas ſi
craindre que lorſqu'il reſte enſuite de quelq
coup pour les raiſons que j'ai dites au Chapitr
précédent; & c'eſt pour cela qu'on traite la pla
reſtante à peu près à la maniere des plaies con
tuſes, n'y ayant point d'autres indications à pre

re, excepté qu'il ne faut pas procurer une rande supuration, à cause du voisinage des os, de ce que l'orbite est fort dénué des parties harnues.

CHAPITRE XI.

Des plaies des yeux & de leur contusion.

PUisque dans les trois Chapitres précédens, j'ai traité des desordres qui arrivent à tout le lobe de l'œil par de violentes causes extérieures, ai cru devoir parler ensuite de ses moindres plaies contusions, pour le rapport qu'elles ont entre lles, tant à l'égard de leurs symptômes, qu'à l'égard des vûes que l'on doit avoir pour leurs traitemens: quoique cependant, pour suivre l'ordre ue je m'étois proposé, j'aurois dû les ranger ans les lieux où je traite des maladies de chaque articule.

Les *plaies des yeux*, de leur nature ne sont pas nortelles, puisque la plûpart de ceux qui sont lessez en ces parties guérissent: cependant elles ont très-mauvaises & très-dangereuses, non-eulement pour la perte de la vûe qui est souvent névitable, mais pour les symptômes fâcheux qui es peuvent suivre, comme fluxion, inflammaion, douleur, veilles, délire & autres.

Pourvû que les plaies de l'œil ne soient pas bien randes, qu'elles ne changent point la disposition es parties intérieures, qu'elles ne soient point tuées sur la cornée transparente vis-à-vis de la upille, & qu'elles guérissent promptement & ans autres fâcheux accidens, elles ne détruisent as toujours la vûe, quoiqu'elles pénétrent queluefois la cornée, & qu'il s'y fasse épanchement e l'humeur aqueuse.

Mais quand elles ſont conſidérables, qu'elles changent la diſpoſition des parties intérieures, qu'elles occupent la plus grande partie de la cornée tranſparente, ou quoique petites, quand l'inflammation, la fluxion, la douleur, & autres accidens ſont grands, elles ſont preſque toujours ſuivies de la perte de la vûe. & cela, ou à cauſe des grandes cicatrices qui reſtent, ou pour les ulcérations, abcès, ou grandes ſupurations qui ſurviennent, & qui ſont ſouvent les cauſes de la deſtruction de cet organe.

Les plaies cauſées par des inſtrumens piquans ou tranchans, ſont plus aiſées à guérir; proportion gardée, que celles qui ſont faites par des inſtrumens contondans.

Celles qui ſont faites entre le globe de l'œil & l'orbite, ſans léſion des muſcles ou des nerfs, ſe guériſſent aſſez promptement, ſans être ſujettes à beaucoup d'accidens; mais quand les muſcles ou les nerfs ſont offenſez, ou l'œil ſe retire plus d'un côté que de l'autre, (*a*) ou il arrive paralyſie à l'œil, ou il ſe forme des abcès dont les ſuites ſont ſouvent fort fâcheuſes.

Et ſi ces plaies paſſent outre, ſoit qu'elles n'offenſent point le globe, ou qu'elles l'offenſent, elles cauſent quelquefois une mort ſubite, à cauſe que les os qui forment le fond de l'orbite, étant fort minces, ils ne peuvent arrêter la violence du coup, & empêcher que le cerveau ne ſoit offenſé.

Pour guérir les plaies des yeux, on doit prévenir la fluxion, l'inflammation & la douleur, qui ſont les plus communs ſymptômes qui les accompagnent & qui donnent naiſſance aux autres; par la ſaignée du bras du côté de l'œil malade, & réï-

(*a*) Voyez le ſymptôme qui ſuit cette rétraction au Chapitre II. de la troiſiéme Partie.

térée ſuivant les forces du bleſſé, & la grandeur de la plaie : par un régime de vivre fort éxact ; par les fréquens lavemens, & par les autres remedes généraux propoſez ci-devant, & dont je traiterai plus à fond en parlant de l'ophthalmie.

On prévient auſſi la fluxion, l'inflammation & la douleur, en ôtant les corps étrangers, s'il en eſt reſté quelqu'un fiché dans l'œil, ou entre le globe & les paupieres, & par les remedes ci-après propoſez.

Si les *corps étrangers ſont groſſiers & ſenſibles*, on les ôte avec des petites pincettes, quand ils ſont fichez dans la cornée ou ailleurs ; & quand ils ſont entre le globe & les paupieres, on les fait ſortir avec le bout d'une feuille de myrthe, ou avec une méche de linge. Si ce ſont *quelques petits éclats pointus de pierre ou d'autres corps durs*, qui ſoient fichez ſur le globe, comme cela arrive quelquefois aux Meûniers, en battant leurs meules, & à d'autres ouvriers, & qu'on ne les puiſſe faire ſortir par les moyens ſuſdits, à cauſe de leur petiteſſe & de l'inſtabilité de l'œil ; on prend le quart ou environ d'un tuyau de paille de la longueur d'un doigt, on le paſſe pluſieurs fois pour le rendre ſouple & uni, entre l'ongle du pouce & le doigt indice, la ſuperficie intérieure étant du côté du pouce, on tient enſuite une de ſes extrémitez entre le grand doigt & le doigt indice, & l'autre extrémité entre le même doigt indice & le pouce, & on forme par ce moyen une anſe avec laquelle on ôte ces éclats, en ratiſſant doucement l'œil en l'endroit où ils ſont fichez, & tenant la paupiere ſupérieure bien ouverte ou même renverſée, ſi on peut. Mais ſi ce ne ſont que *quelques pouſſieres ou petits ſables*, on en nettoye l'œil, en ouvrant la paupiere ſupérieure, & verſant dedans *quelques gouttes d'eau roſe ou d'autres eaux ophthalmiques* ; ou

on prend avec le pouce & le doigt indice les cils de la paupiere supérieure, & les tirant en bas, on étend la paupiere; puis fermant l'œil sain, on commande au malade de ciller l'œil blessé, & à la faveur de ce mouvement & des larmes, ces petits corps sont entraînez dehors, ou bien on introduit *un grain d'orvale*, entre le globe & la paupiere supérieure, qui en s'enflant à cause de l'humidité qui le pénetre, écarte la paupiere du globe, & par le mouvement de l'œil, il roule par différens endroits sans le pouvoir blesser, & les petits corps sont ou entraînez par les larmes, ou ils s'attachent à ce grain, autour duquel il s'est formé un mucilage, & sortent avec lui.

A l'égard des remedes topiques, soit que la plaie soit grande ou petite, soit qu'elle soit contuse ou non, ou soit qu'elle soit dans la cornée, ou seulement dans la conjonctive, & qu'elle pénetre dans l'orbite, on doit d'abord couler dans l'œil *du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aîle, *ou du lait de femme* nouvellement trait, ou *de celui de vache*, dans lequel on a fait infuser *un peu de safran*, qui sont les remedes les plus familiers & les plus propres pour conserver la température naturelle de cet organe, pour empêcher l'inflammation & la douleur, & pour disposer par une douce supuration la réunion des membranes divisées; & pardessus l'œil appliquer des compresses trempées dans le *collire fait avec l'eau rose & le blanc d'œuf battus ensemble*, renouvellant ces remedes 5. ou 6. fois par jour.

A chaque pansement, si la plaie pénetre la cornée, il se faut bien donner de garde de presser le globe en ouvrant l'œil, de crainte d'exprimer l'humeur aqueuse, ou de faire présenter l'uvée par la plaie; ou même la plaie étant grande, de faire écouler les parties intérieures, ou au moins d'empêcher

pêcher la réunion de la playe. Il faut même empêcher le plus qu'on peut l'œil de se mouvoir, en quelque partie que la playe soit ; & pour cet effet il est à propos de tenir les deux yeux bandez, afin que l'œil malade soit plus en repos.

Quand la cornée n'est ouverte que par une simple piquure, comme d'épine, d'éguille, ou autre instrument fort pointu, quoiqu'au moment du coup l'œil se soit affaissé & ridé par l'écoulement de l'humeur aqueuse ; un jour ou deux après, l'œil se trouve rempli, sans que rien s'écoule par l'ouverture, non plus qu'après la ponction que l'on fait pour abbaisser les cataractes, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, s'y faisant seulement une petite bosse rouge à l'endroit de la piquure. Il arrive même quelquefois que des playes de la longueur d'une ligne, & même plus, par lesquelles l'humeur aqueuse s'est écoulée d'abord, deux ou trois jours après n'en laissent pas écouler une goutte, quoique le globe paroisse presque aussi plein qu'avant la playe : ce qui vient de la solidité de la cornée, joint à l'inflammation qui y survient, qui tuméfie un peu cette membrane, & fait que les bords de la playe se joignent de si près, qu'ils empêchent la sortie de cette humeur. Quand même l'inflammation n'augmente pas considérablement, la playe s'unit insensiblement : mais quand l'inflammation devient grande, il ne s'y fait point d'union ; & lors de la suppuration, on voit la cornée se relâcher, & l'humeur aqueuse couler de nouveau, & quelquefois l'œil se vuider entiérement : c'est pourquoi on doit toujours se défier de ces sortes de playes, & suspendre son jugement jusqu'à ce que la suppuration soit bonne, & qu'on voye une vraye union.

Quoique Galien estime que la régénération de

l'humeur aqueuse soit une chose fort rare, à l'occasion de l'histoire qu'il rapporte dans son premier Livre *des causes des symptômes*, vers la fin du chapitre 2. de cet enfant piqué à l'endroit de la pupille, dont l'humeur aqueuse s'écoula en si grande quantité, que la pupille en fut rétrécie & la cornée ridée, & qui étant guéri, vit fort bien, l'humeur aqueuse s'étant rengendrée: nos Auteurs cependant nous en ont laissé plusieurs exemples, & je pourrois aussi en rapporter quelques-uns, où j'ai vû arriver la même chose, si déja je n'avois assez prouvé la régénération de cette humeur.

L'inflammation s'appaisant, ce qui n'arrive gueres qu'après le septiéme jour, & la suppuration commençant à être bonne, ce qu'on connoît par la chassie qui s'épaissit & blanchit, & par la couleur vive & naturelle de la playe; on cesse les remedes susdits, pour se servir *du collyre fait avec vingt grains de trochisques blancs de rhasis, dix grains de tuthie preparée, dix grains de myrrhe, du vitriol blanc & du safran de chacun cinq grains, & une demie-dragme de sucre candie, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de rose, de plantain, & de lierre terrestre, dans lesquelles on aura fait infuser une suffisante quantité de graine de lin ou de psyllium, pour les rendre un peu mucilagineuses.* Ce collyre mondifie, incarne, & desseche modérément, qui sont les intentions qu'on doit avoir alors.

Ou bien on se sert de cet autre *fait avec quinze grains de sarcocole nourrie en lait de femme, de l'encens, de l'aloës, de la myrrhe de chacun dix grains, cinq grains de safran, & quinze grains de tuthie, qu'on dissout dans quatre onces d'eau d'eufraise & de fenouil, rendues mucilagineuses par l'infusion de dix grains de gomme arabique.*

Mais si l'inflammation, au lieu de diminuer,

s'augmente, & que le globe se tuméfie, comme il arrive quelquefois après les playes contuses de la cornée & de la conjonctive, & même après les non contuses, quand elles sont grandes, ou qu'elles sont faites dans des sujets mal-habituez, quoique souvent ces playes ne pénetrent pas; il faut s'attacher uniquement à diminuer & détourner l'humeur qui cause la fluxion, & à calmer l'effervescence de l'humeur déja amassée, n'y ayant nulle union à espérer que ces symptômes ne soient appaisez.

On réitere à cet effet la saignée du bras, on passe à celle de la jugulaire du côté de l'œil malade, on applique des vesicatoires devant & derriere les oreilles, on ouvre même un cautere, ou on passe un seton à la nuque, si on juge par l'abondance des larmes, par leur chaleur, & par la cachéxie du malade, que la fluxion doive subsister long-tems; & à l'égard des remedes topiques, on suivra ce que je dirai ci-après à l'occasion des violentes ophthalmies.

Et si la playe s'ulcere, & jette une sanie virulente & corrosive, ou si elle devient putride, on la traitera comme je le dirai au Chapitre des ulceres: ce qu'on observera à l'égard des autres symptômes communs à d'autres maladies de cet organe.

A moins que la playe qui pénetre la cornée ne soit un peu grande, ou qu'elle ne soit angulaire, l'uvée ne s'y présente gueres, & cela, à cause de la solidité de la cornée, qui fait que ses bords ne s'éloignent pas facilement; mais quand elle s'ulcere, l'ouverture s'élargit, ce qui donne plus d'occasion à l'uvée de se jetter au-travers, & de former le *staphylome*. Dans cette rencontre, sitôt que l'on voit que l'uvée se présente, on doit se servir de collyres qui ayent de l'astriction, tels

que ceux que je proposerai vers la fin du Chapitre des ulceres, que l'on doit rendre en même tems mondifians par l'addition *de la myrrhe & de l'aloës.*

Quand la playe qui est seulement dans la conjonctive, pénetre dans l'orbite, & qu'il y a quelques vaisseaux d'ouverts, comme les attaches qui y arrêtent le globe de l'œil sont fort lâches, afin qu'il s'y meuve plus aisément, cela donne occasion au sang de s'épancher entre le globe & l'orbite, quelquefois en si grande quantité, qu'il tuméfie de toutes parts la conjonctive, ensorte qu'elle paroît comme un cercle éminent autour du globe, & quelquefois même le globe est poussé en dehors. Cet épanchement & amas de sang se fait plutôt quand la playe est petite, que lorsqu'elle est grande; parce qu'alors il s'écoule en dehors, à mesure qu'il sort des vaisseaux. On ne doit pas cependant conclure, qu'il seroit donc avantageux d'agrandir la playe trop petite, pour procurer cet écoulement, & empêcher le sang de s'amasser & de se cailler; parce qu'il est à craindre, en coupant la conjonctive, qui est la plus forte & la plus considérable attache qui contienne le globe de l'œil dans son orbite, que 1°. le globe ne se déjette dans la partie opposée à la playe; 2° que l'air extérieur en s'insinuant dans l'orbite, n'y cause de l'altération; 3°. qu'on n'offense quelque muscle ou quelque nerf, ou le globe même, à cause du peu d'espace qui se rencontre entre lui & le bord de l'orbite. Il vaut donc beaucoup mieux que ce sang, qui se caille peu de tems après qu'il s'est épanché, se rende fluide & s'écoule de lui-même par la playe, ce qui arrive lorsque la suppuration est prête à se faire; & jusques à ce que ce sang soit écoulé, ne mettre dans l'œil que *le sang de pigeon* ou *le*

lait, comme je l'ai dit ci-devant, & par-dessus tout l'œil appliquer le défensif fait avec *l'œuf entier, le vin, & le safran battus ensemble*, à moins que l'inflammation ne devînt grande, car en ce cas on suivroit la regle ordinaire. Il peut aussi arriver que la playe se resserrant par l'inflammation, ce sang ne puisse s'écouler, & qu'ainsi il suppure & forme un abscès; alors on auroit recours au Chapitre premier de la Troisiéme Partie, où je parlerai de l'abscès de l'orbite.

Il arrive aussi quelquefois que la conjonctive est déchirée & dilacérée par des instrumens contondans, poussez en biaisant, sur le bord de l'orbite du côté du petit angle, à cause que de ce côté-là les os qui forment ce bord se terminent en une crête aigue & tranchante, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, sans que la peau des paupieres se trouve toujours rompue; parce qu'étant plus épaisse, plus forte, & moins voisine des os, elle résiste davantage à la violence du coup. Dans cette rencontre, pour peu que cette dilacération soit grande, l'œil se déjette dans la la partie opposée, & s'avance quelquefois si fort hors de l'orbite, que l'on découvre les muscles du côté de la dilacération, ensorte que l'on croiroit l'œil perdu: cependant il se peut réunir, & rétablir dans sa situation ordinaire, sans même que la vûe soit intéressée, pourvû que d'ailleurs le globe n'ait point été pressé; parce que cette dilacération n'etant que dans une partie de la conjonctive, cette membrane reçoit assez de nourriture pour procurer sa réunion. Ce qui est seulement à craindre, c'est que l'air qui pénetre dans l'orbite n'altere le globe, & n'y excite de l'inflammation, qui seroit suivie d'une suppuration, qui dans la suite seroit cause que le globe s'uniroit de ce côté-là si étroitement à l'orbite, qu'il demeureroit immobile.

Si au contraire l'œil a été pressé, comme lorsque la dilacération a été causée par quelqu'instrument contondant qui ne s'est point arrêté sur le bord de l'orbite, & qu'il y ait quelque dérangement dans les parties intérieures; ou même si l'instrument a seulement donné à côté du globe, & l'a déjetté violemment dans la partie opposée & en dehors, & que par ce moyen le nerf optique ait souffert une violente extension, quoique souvent la conjonctive ne se trouve point déchirée : dans ces deux cas la vûe reste considérablement diminuée, ou tout-à-fait perdue, parce que les parties intérieures étant dérangées, les rayons de lumiere ne se trouvent plus dirigez pour se porter dans leur ordre naturel sur la rétine ; & que par la violente extension du nerf optique, ses fibres moëlleuses sont ou rompues ou confondues, ce qui lui fait perdre son sentiment.

Les mêmes remedes dont on se sert pour les playes de la cornée & de la conjonctive, servent pour la dilacération de cette membrane ; ce qu'on doit faire de particulier, c'est que sitôt que l'on voit l'œil se déjetter hors de l'orbite, on doit l'y repousser, & l'y contenir par de petites compresses épaisses qu'on applique sur les paupieres, & par un bandage un peu serré, & cela, tant que l'on voye que l'œil soit réuni; observant de tenir aussi l'autre œil couvert & bandé, comme je lai déja dit.

Quand ensuite de quelques coups moins violens que les précédens, ou par quelque cause intérieure les vaisseaux de la conjonctive se trouvent rompus & ouverts, le sang s'épanche entre ces pellicules, & les rend rouges & ensuite livides. Quand l'épanchement est abondant, il occupe tout le blanc de l'œil & le tuméfie : quand il est en moindre quantité, il n'en occupe qu'une

partie qui est le plus souvent l'inférieure ; & quelquefois il est en si petite quantité, qu'il forme seulement une tache rouge dans les environs des vaisseaux d'où il s'est échapé. Et de quelque maniere que cet épanchement se fasse, & en quelque quantité que le sang se trouve épanché, on appelle en françois cette maladie *Oeil poché.* (a)

Soit que cet épanchement vienne d'une cause intérieure, comme lorsque les vaisseaux de la conjonctive sont d'une texture si foible, qu'ils ne peuvent soutenir l'effort d'un sang échauffé, raréfié & abondant sans se rompre, comme on le voit arriver assez fréquemment à quelques personnes, particuliérement ensuite de quelques mouvemens violens & dans les grandes chaleurs de l'été ; ou qu'il soit excité par quelques causes extérieures : on traite cette maladie de même que les playes contuses de cette partie, quoiqu'elle ne soit accompagnée d'aucune solution extérieure. Ainsi dans le commencement on saigne le malade, on coule dans l'œil *le sang de pigeon, ou le lait de femme, ou celui de vache mêlé de safran,* & par-dessus on applique des compresses trempées dans le collyre *fait avec le blanc d'œuf & l'eau-rose ;* & quand on ne craint plus d'inflammation, on travaille à résoudre le sang épanché, en coulant dans l'œil quelques gouttes du collyre *fait avec quatre onces des eaux de fenouil & de rue rendues mucilagineuses par une infusion de graine de fénugrec, dans lesquelles on dissout dix grains de camphre & autant de safran,* & surtout l'œil on applique une compresse trempée dans une *décoction d'hysope, d'absinthe, & de fleurs de camomille & de mélilot.*

(a) *Les Grecs la nomment* Hyposphagma ; *les Arabes* Tarsen.

Il arrive auſſi qu'enſuite de quelques coups orbes moins violens que ceux énoncez au Chapitre VIII. le globe de l'œil ſe trouve pareillement contus; qu'il y a du ſang épanché, ou entre ſes membranes propres, ou au-dedans de l'œil, ſans toutefois qu'on remarque de confuſion ou dérangement dans ſes parties intérieures, ni de dilacération ſenſible : cependant on doit craindre en cette rencontre la perte, ou au moins une notable diminution de la vûe, ſi le ſang épanché, au lieu de ſe réſoudre, ſuppure; puiſque tout pus épanché au-dedans de l'œil, pour peu malin qu'il ſoit, quand il eſt en quantité, peut détruire les parties intérieures & cauſer leur confuſion, ou au moins les altérer conſidérablement. On prévient autant qu'on le peut les ſuites fâcheuſes de cette confuſion intérieure, en la traitant comme la précédente; ſe conformant auſſi à ce que j'ai dit au Chapitre VIII. & ailleurs.

Pour la foibleſſe qui reſte à l'œil après la guériſon des playes & contuſions, on ſe conformera à ce que j'ai dit à l'occaſion de celle qui reſte après l'opération de l'abbaiſſement des cataractes; & pour cet effet on aura recours au Chapitre XV. de la premiere Partie, ou ci-après à la fin du Chapitre XIII.



CHAPITRE XII.

Digreſſion ſur les cauſes générales & particulieres des fluxions, inflammations, & autres maladies locales; ſur le bon uſage de la ſaignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes; & ſur l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intempérie du ſang.

ON n'auroit jamais fait, & il ſeroit même fort ennuyeux, ſi en traitant de chaque maladie en particulier, au lieu d'en rechercher la cauſe la plus prochaine, on vouloit toujours remonter juſques à la premiere ſource; & ſi en preſcrivant les remedes généraux, on étoit obligé de retoucher les fondemens ſur leſquels leur uſage eſt établi. Cependant comme l'explication particuliere de chaque maladie dépend autant des notions qu'on ſe forme de leurs cauſes, comme des notions particulieres, & que les regles particulieres de pratique ſont fondées ſur les générales; je me vois obligé, avant que de pourſuivre la Deſcription des Maladies de l'Oeil, d'expliquer ſuccinctement dans ce Chapitre les cauſes générales & particulieres des fluxions, inflammations, & autres maladies locales, de dire quelque choſe ſur le bon uſage de la ſaignée contre l'opinion de quelques Modernes, & ſur l'effet des remedes purgatifs pour corriger l'intempérie du ſang; afin d'éclaircir quelques difficultez qu'on pourroit faire naître de l'explication des cauſes des maladies dont j'ai parlé ci-devant, & de celles dont je traiterai ci-après, & de confirmer quelques regles de pratique que j'ai ſuivies, & que je ſuivrai dans la ſuite de ce Traité.

1. *Des causes générales & particulieres des fluxions, inflammations, &c.*

Si on considere comment le sang en se fermentant se perfectionne & se rend propre à entretenir toutes les parties de notre corps, quand la fermentation est naturelle & bien réglée; & comment au contraire il s'éloigne de sa perfection, & tend à la destruction de ces mêmes parties, quand elle est non naturelle & déréglée: il sera aisé de concevoir l'origine non-seulement des inflammations, mais aussi de toutes les autres tumeurs & abscès, des ulceres, & de tous les symptômes qui arrivent aux playes & à toutes les maladies locales. Je m'explique.

La masse du sang considérée dans son état naturel, & comme elle doit se trouver dans les vaisseaux, dans les visceres, & dans toute l'habitude du corps, pour nourrir & entretenir toutes les parties, est un assemblage ou un composé de plusieurs petites parties différentes, délayées dans une certaine quantité de liqueur aqueuse qui leur sert de véhicule commun, que je diviserai, suivant la doctrine des Anciens, en quatre classes, sçavoir en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses, & mélancoliques; entendant par les parties sanguines, ces parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques de la masse du sang, qui ne sont autre chose que les parties les plus pures & tempérées du chyle, qui ont souffert une coction modérée & parfaite: par les parties pituiteuses, celles qui sont encore crues, insipides & visqueuses, qui ne sont autre chose que les parties les plus crues du chyle, qui ne sont pas encore converties en sang, & qui dans la suite par la coction s'y rendent en partie semblables:

par les parties bilieuses, celles qui sont subtiles, pénétrantes, ameres, & faciles à s'échauffer, qui sont proprement les parties mêmes du sang trop atténuées & volatilisées : & par les parties mélancoliques, celles qui sont grossieres, terrestres & acides, & qui sont comme la lie ou le résidu de toutes les autres.

C'est de l'abondance de l'une ou de l'autre de ces parties, d'où tous les hommes prennent la différence de leur tempérament, qui change en chaque homme, suivant ses différens âges, les différentes saisons, & les différens alimens : ainsi l'abondance des parties sanguines rend l'homme d'un tempérament sanguin ; les pituiteuses, d'un tempérament pituiteux ; les bilieuses, d'un tempérament bilieux ; & les mélancoliques, d'un tempérament mélancolique.

Comme la Chymie m'apprend que les liqueurs dont les parties sont uniformes, n'ont point d'autres mouvemens que celui qui est commun à tous les liquides ; & que celles au contraire dont les parties sont de différente nature, outre ce mouvement, en ont encore un autre beaucoup plus sensible, par lequel elles se fermentent & changent de nature ; je n'ai point de peine à concevoir que le sang, qui est composé de tant de parties différentes les unes des autres en figures & en proprietez, se meuve de lui-même & se fermente.

Par la fermentation du sang, j'entens un mouvement continuel de toutes ses parties différentes, par lequel, en s'entrechoquant, elles se brisent, changent leurs figures, en acquierent de nouvelles, se subtilisent, volatilisent, & se rendent propres aux usages destinez par la nature ; & ce mouvement est suivi de l'effervescence & de la chaleur.

Ce mouvement est modéré par la partie aqueuse du sang, dans laquelle nagent toutes ces particules : il est facilité par les particules de l'air, qui entrent dans les poumons, & se mêlent dans la masse du sang : il est entretenu par le chyle nouveau, auquel le sang déja fait sert de levain ; & il est communiqué également à toutes les particules de la masse, par le mouvement général de toute la même masse, je veux dire par la circulation.

C'est par la fermentation que les parties du chyle, encore crues & visqueuses, eu égard au sang, sont atténuées autant qu'elles le peuvent être, & rendues semblables au sang, sinon toutes, au moins une partie ; & c'est ce changement de chyle en sang, qu'on nomme *seconde coction*. C'est aussi par la fermentation & par l'effervescence modérée qui la suit, que les parties hétérogenes & ineptes à la nourriture, j'entens les excrémens, sont disposées à se séparer de la masse.

Ces excrémens, & les autres particules inutiles & surabondantes de la masse avec lesquelles ils sont mêlez, sont portez indifféremment avec le sang par les arteres, à de certaines parties qui ont une certaine configuration de pores propre à les laisser écouler : ainsi chaque excrément se sépare de la masse du sang par son filtre propre ; & ce mouvement de séparation se nomme *filtration*.

Les excrémens ainsi séparez se portent hors du corps comme choses inutiles, ou ils rentrent une seconde fois dans la masse du sang.

Les excrémens qui se portent hors du corps, sont tous ceux qui se séparent & transpirent par la peau, ou sous le caractere de vapeurs fuligineuses & insensibles, ou sous celui de sueurs ; les urines qui se séparent par les reins, les mucositez qui se filtrent par les membranes glanduleuses du

nez, les larmes par les glandes des yeux, &c.

Ceux qui rentrent une seconde fois dans la masse du sang, y rentrent, ou après s'être purgé de certaines parties impures & grossieres, ou ils y rentrent dans le même état qu'ils sortent des glandes. Les premiers sont l'une & l'autre humeur bilieuse qui se sépare par le foye; l'humeur qui se filtre par le pancréas & par les glandes du mésentere, dont les canaux excrétoires se terminent dans les intestins; celle qui se sépare par les membranes glanduleuses de l'œsophage, de l'estomac, & des intestins; & la salive par celles de la bouche & par les glandes des environs. Et de tous ces excrémens, les uns sont nécessaires pour délayer les alimens, & pour leur servir d'un levain pour en faire la premiere coction dans l'estomac; & les autres, pour préparer le chyle dans les intestins.

Les seconds sont tous les autres excrémens qui se filtrent par toutes les autres glandes du corps, & qui sont versez par leurs canaux excrétoires dans les veines, où ils se mêlent avec le sang qui est reporté au cœur, soit pour y être perfectionnez, ou pour rendre le sang plus fluide, ou pour lui servir en quelque maniere d'un levain nouveau pour aider à sa fermentation.

Tant que le sang se purge bien de ses excrémens, & qu'il se décharge de ses autres parties surabondantes & inutiles, sa température est bonne & louable, & la fermentation est bien réglée; parce que la fermentation suit la température, comme la température est entretenue réciproquement par la fermentation: & au contraire, quand les excrémens & les autres parties surabondantes & inutiles restent dans la masse du sang, sa température devient viciée, & sa fermentation souvent se déregle.

Je ne parlerai point des dispositions qui se doivent rencontrer dans la masse du sang, & dans les parties par lesquelles il passe, pour que sa température soit louable : on le connoîtra assez par le contraire de celles qui produisent l'intempérie, que voici en peu de mots, pour abréger cette digression.

Je dis donc que, lorsque quelques-unes ou plusieurs des différentes parties qui constituent la masse du sang, dominent jusques à un tel point, qu'elles détruisent pour ainsi dire les autres ; le sang acquiert de lui-même différentes intempéries, qui sont les causes de quantité d'effervescences viciées, de dissolutions, coagulations, & autres altérations de la masse du sang, & par conséquent les causes de plusieurs maladies.

Que quand le sang est en si grande quantité, qu'il remplit trop les vaisseaux & toute l'habitude du corps ; desorte que ne pouvant librement se fermenter, il ne peut se décharger de tous ses excrémens ; les plus grossiers demeurant confondus dans sa masse, y causent aussi différentes intempéries, sources de plusieurs especes de fiévres & d'autres maladies ; ou s'arrêtant dans les parties, y causent différentes obstructions, qui sont aussi l'origine de plusieurs maux.

Que le défaut de sécrétion des excrémens & des autres parties surabondantes du sang, qui vient du rétrécissement ou de l'obstruction des vaisseaux, ou des pores des émonctoires qui les doivent séparer, ou de celles de leurs canaux excrétoires, conduit dans l'intempérie : parce que ces excrémens ou ces parties surabondantes restant dans la masse du sang, y causent une plénitude cacochymique qui est suivie d'autres desordres ; ou s'accumulant petit-à-petit dans les

parties obstruées, y forment par leur altération particuliere différens levains & différentes tumeurs.

Que toutes les évacuations immodérées dépouillant le sang de ses plus utiles parties, disposent le reste de la masse à une température vicieuse ; & que les violentes passions de l'ame, en déréglant tous les mouvemens naturels, causent souvent du desordre dans la masse du sang.

Que l'excès du travail & les veilles continuelles épuisant le sang de ses esprits, le disposent à s'altérer ; & que le sommeil excessif & la vie trop sédentaire favorisent l'amas de beaucoup de parties impures,

Que le grand froid extérieur en refroidissant le corps, condense le sang, & en resserrant les pores de la peau, il empêche la transpiration : & qu'au contraire la chaleur excessive, en l'échauffant, raréfie trop le sang, & en ouvrant trop les pores de la peau, excite trop la transpiration.

Que toutes les matieres impures ou venéneuses, de quelque maniere qu'elles entrent dans le corps, ne manquent jamais d'altérer considérablement la masse du sang ; soit en raréfiant trop le sang, ou en le condensant excessivement, ou lui imprimant d'autres mauvaises qualitez ; de même que tous les levains malins qui s'engendrent dans les tumeurs & apostemes, dans les ulceres, & dans les playes des parties intérieures ou extérieures.

Que la trop grande abondance du chyle, qui vient des alimens trop nourrissans & pris trop assiduement, produit la pléthore qui dégénere souvent en cacochymie. Et que la disette du chyle qui vient du défaut d'alimens, ou de ce qu'il ne passe pas de chyle autant qu'il en faut dans la

masse du sang, pour l'entretenir dans une juste quantité, à cause de l'obstruction des glandes, ou des veines lactées, ou des autres conduits par lesquels il doit couler, fait que sa masse diminue & s'altere.

Que tous les alimens liquides ou solides, qui ont des qualitez excessives; les grossiers, terrestres, crus, indigestes, faciles à se corrompre, ou qui ont d'autres mauvaises qualitez, étant pris assiduement ou excessivement, impriment dans la suite une température vicieuse au sang.

Je dis encore que le sang ne peut être vicié, sans que tous ses excrémens ne le soient pareillement: ce qui fait que les excrémens utiles ou levains qui retournent dans la masse du sang, y retournent avec les mêmes qualitez qu'ils avoient quand ils se sont filtrez dans les glandes, & même plus puissantes s'ils y ont séjourné, & qu'ainsi ils l'entretiennent dans son intempérie; & que ceux qui se portent dans l'estomac & dans les intestins, dereglent toujours la premiere coction. Car si ces levains acides sont trop foibles ou en trop petite quantité, la digestion sera imparfaite, & le chyle qui en proviendra, sera fort insipide, cru, & visqueux: s'ils sont trop forts, ou en trop grande quantité, la digestion ne se fera pas; ou si elle se fait, elle sera précipitée, & le chyle qui en proviendra, sera fort acide, & chargé de parties terrestres & grossieres: & s'ils ont quelque mauvaise qualité, ils la communiqueront au chyle, qui en contractera encore d'autres en passant par les intestins, suivant les vices des sucs biliaires, pancréatiques & autres, ou suivant l'abondance ou le défaut de ces sucs, ou suivant les autres matieres impures qui se rencontreront dans les intestins. Et c'est ainsi que l'intempérie du sang est augmentée par les vices de la premiere digestion.

Ce ſont-là les cauſes de l'intempérie du ſang & de ſes fermentations déréglées, je veux dire de toutes les effervefcences extraordinaires, des exaltations, diſſolutions, coagulations, précipitations, & de toutes les autres altérations, tant générales de la maſſe du ſang, que des altérations particulieres de quelque portion de ce même ſang dans les parties où il ſe trouve arrêté & épanché, & par conſéquent de ces ſalures, âcretez, aciditez, & de toutes les autres qualitez viciées dont le ſang peut être ſuſceptible, & qui ſont des ſuites du déréglement de la fermentation, qui ſont plus ou moins malignes, ſelon que le ſang eſt plus ou moins dépouillé de ſes parties ſpiritueuſes, douces, huileuſes, & balſamiques.

Ainſi on peut juger que l'intempérie du ſang eſt non-ſeulement la cauſe de toutes les différentes maladies qui travaillent le corps en général; mais auſſi de la plupart de celles qui attaquent quelque partie en particulier, comme de toutes les inflammations & autres tumeurs & abſcès, des ulceres, & de tous les ſymptômes qui arrivent aux playes & autres maladies locales.

Si l'intempérie du ſang eſt la cauſe qui le diſpoſe à s'échauffer & à enflammer les parties dans leſquelles il s'eſt arrêté & épanché; il ne reſte plus que de ſçavoir les cauſes qui peuvent déterminer ce ſang à s'arrêter, & à s'épancher plutôt dans une partie que dans une autre; & je trouve qu'il y en a qui ſe rencontrent dans la partie même, & qu'il y en a d'autres qui viennent du dehors.

Je dis premiérement que la foibleſſe d'une partie, qui conſiſte dans le relâchement de ſes fibres, ſoit que cette partie ſoit telle naturellement ou accidentellement, eſt une cauſe qui détermine le ſang à s'y arrêter: car quand le ſang diſpoſé

comme je viens de le dire, eſt pouſſé vigoureuſement & en abondance dans cette partie, il en écarte les fibres qui ne peuvent réſiſter à la violence de ſon mouvement, il s'échappe entre leurs interſtices, & y ſéjourne.

2. Que l'obſtruction des vaiſſeaux d'une partie, ſoit qu'elle vienne d'un ſang groſſier ou grumelé, ou de quelqu'autre humeur ſemblable qui les rempliſſe, ſoit qu'elle ſoit cauſée par la compreſſion de quelque tumeur ſchirreuſe, de quelque glande groſſie, ou d'autres parties s'oppoſant au cours réglé du ſang; les particules les plus ſubtiles de ce ſang ſont contraintes de s'échapper par les pores des vaiſſeaux, & de s'épancher dans les eſpaces voiſins: & comme le ſang eſt continuellement pouſſé avec violence, ces pores ſe dilatent inſenſiblement, ce qui donne occaſion aux autres parties du ſang les plus groſſieres de s'extravaſer.

3. Qu'un levain acide ou malin, quoiqu'en petite quantité, engendré dans une partie, ſoit par la corruption du ſuc nourricier de cette partie, ou de l'humeur excrémenteuſe d'une glande, ou de quelqu'autre ſuc que ce ſoit, en ſe répandant entre les fibres voiſines, les altere, les détruit, pénetre les vaiſſeaux, les ouvre, & ſe mêlant avec le ſang qui s'épanche, le fermente, l'échauffe & le corrompt, quand même ce ſang n'y auroit que peu de diſpoſition.

A l'égard des cauſes extérieures & ſenſibles, on ſçait premiérement, que dans les playes & dans les contuſions, le ſang s'arrête & s'épanche, ne pouvant continuer ſon mouvement, à cauſe de la ſolution & deſtruction des vaiſſeaux, & de la défiguration des pores des parties.

2. Que les fortes ligatures des parties l'arrêtent pareillement, & qu'elles ſont auſſi cauſe de ſon

épanchement quand elles ſubſiſtent long-tems; de même que les luxations des os & leurs fractures, quand elles ne ſont pas réduites, & que les vaiſſeaux voiſins des os luxez ou fracturez ſe trouvent comprimez.

3. Que la chaleur actuelle & potentielle, quand elle eſt aſſez violente pour altérer la juſte température du ſang, en l'échauffant & raréfiant exceſſivement, ou pour détruire la diſpoſition naturelle des pores des parties; détermine auſſi le ſang à s'arrêter & à s'épancher.

4. Que le froid extérieur qui ſaiſit une partie, en reſſerrant & coagulant le ſang, l'empêche de ſe mouvoir, & ce ſang eſt obligé dans la ſuite de ſe corrompre & de s'épancher, par la corruption des vaiſſeaux mêmes qui le contiennent, & qui ſuit celle du ſang.

5. Et qu'enfin les piquures ou morſures d'animaux venimeux, les vapeurs âcres & malignes, & toutes les autres choſes qui peuvent irriter les parties fort ſenſibles, ou y introduire une qualité maligne; ſont capables d'y corrompre le ſang, & d'arrêter ſon mouvement.

De ce que je viens de dire, on juge bien que toutes ces diſpoſitions particulieres ne feroient pas toujours ſuffiſantes pour être les cauſes de tous les épanchemens, ou pour me ſervir des termes ordinaires, de toutes les fluxions qui ſe font ſur les paries, ſi le ſang n'étoit pouſſé avec violence ſur ces mêmes parties; il faut donc encore rechercher la cauſe de ce mouvement rapide du ſang.

Quand le ſang n'eſt que dans une juſte quantité, les mouvemens du cœur ſont libres & bien réglez, le ſang coule à l'aiſe de ſon ventricule droit dans les poumons, & des poumons dans ſon ventricule gauche, d'où il eſt pouſſé auſſi libre-

ment dans les arteres, qui sont les conduits qui le portent dans toutes les parties du corps pour les nourrir ; & après les avoir abreuvé, il entre avec la même facilité dans les veines par leurs pores qui sont toujours ouverts pour le recevoir : & quoiqu'alors son mouvement soit moindre, en ayant beaucoup perdu en passant par toutes ces parties, il en conserve cependant assez pour être reporté dans le ventricule droit du cœur, & achever son cours circulaire pour le recommencer de nouveau.

Quand il est dans une moindre quantité, tous ces mouvemens se font à la vérité, mais ils sont plus languides ; d'où vient aussi que le sang circule plus lentement.

Dans ces deux états, le sang est peu disposé à faire des fluxions, à moins qu'il ne s'éloigne beaucoup de sa juste température, ou qu'il ne rencontre dans les parties par où il passe, quelque levain acide & malin qui l'altere, ou quelqu'une des autres causes ci-dessus dites.

Mais quand le sang est en très-grande quantité, les mouvemens du cœur sont extrêmement forcez : le sang qui tombe dans son ventricule droit, l'étend violemment, parce qu'il y tombe en trop grande abondance ; ce ventricule ne s'en peut vuider qu'avec peine, par la difficulté que ce sang a de se loger dans les poumons qui n'en sont déja que trop remplis : des poumons il se porte dans le ventricule gauche avec la même violence ; & comme ce ventricule est fourni d'un beaucoup plus grand nombre de fibres musculeuses que n'en a le ventricule droit, il pousse ce sang dans les arteres avec plus de vigueur ; mais les arteres se trouvant pleines, & toute l'habitude du corps pareillement, ce sang ne peut se dégorger librement dans les veines qui n'en ont que

trop, ainſi ſon mouvement circulaire ne ſe fait que difficilement. Le ſang étant donc dans un état ſi violent dans les vaiſſeaux & dans toute l'habitude du corps, pour peu qu'il ſoit vicié, pour peu qu'il rencontre dans les parties quelqu'une de ces diſpoſitions particulieres dont je viens de parler, il s'échappe des vaiſſeaux, il s'épanche dans les parties, il produit différentes inflammations, différentes tumeurs, différens abſcès, ſuivant les différens ſucs impurs dont il eſt mêlé. La plénitude eſt donc la cauſe de ce mouvement rapide & deſordonné du ſang, & par conſéquent une des cauſes les plus puiſſantes des fluxions.

Cette vérité a été reconnue par Hippocrate, comme on le peut voir dans ſon Livre *de locis in homine*, où il dit : *Carnes valdè plenæ factæ cùm capere non poſſint, fluit humor qui capi non potuit.* Et elle a été reçûe par tous les Médecins qui ſont venus après lui, & qui ont ſuivi ſa doctrine, comme une maxime inconteſtable, qui a ſervi de regle à leur pratique, quoiqu'ils ignoraſſent le mouvement circulaire du ſang.

2. *Du bon uſage de la ſaignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes.*

Quoique la ſaignée ait de tout tems paſſé pour un des remedes les plus puiſſans pour calmer les inflammations & beaucoup d'autres maladies, il ſe trouve cependant quelques Modernes qui la décrient ſi fort, qu'ils la rejettent univerſellement pour toutes les inflammations extérieures & intérieures, prétendant aſſez purifier le ſang avec leurs remedes diaphorétiques, ſudorifiques, & autres.

Mais s'ils conſidéroient attentivement qu'il ar-

rive peu d'inflammations ſans qu'il y ait plénitude, comme je l'ai fait voir ci-devant; & qu'il n'y a point de plénitude, ſans qu'il y ait en même tems, ou peu de tems après beaucoup d'excrémens & de parties inutiles retenues & confondues dans la maſſe du ſang, qui ne peuvent s'en dégager que par une fermentation & une effervefcence modérée: ils connoîtroient que par la méthode qu'ils tiennent, bien loin de modérer cette fermentation, ils l'augmentent exceſſivement, & augmentent par conſéquent la confuſion du ſang & la plénitude; d'où il arrive que ce ſang ne pouvant aſſez s'étendre, ſe jette avec plus de violence ſur les parties où il a commencé à fluer, & y augmente ainſi l'inflammation, à moins qu'heureuſement les pores de toutes les parties par leſquelles le ſang ſe purge, & leurs canaux excrétoires ne ſoient ſi ouverts, que le ſang y trouvant une iſſue plus facile, ſe décharge en même tems par une criſe générale, de toutes ces parties excrémenteuſes ou ſurabondantes & inutiles; ce qui eſt eſſez rare.

Par la méthode ordinaire au contraire, en diminuant le ſang par la ſaignée, celui qui reſte ayant plus d'eſpace pour s'étendre, il n'eſt plus ſi en état de ſe jetter ſur les parties où il a commencé de fluer; & d'ailleurs ſa maſſe étant diminuée, il peut recevoir une plus grande quantité de chyle nouveau, qui étant chargé de peu de parties nourricieres à cauſe de la diette exacte, ne peut augmenter de beaucoup les excrémens du ſang; mais ayant au contraire beaucoup de parties aqueuſes, il augmente auſſi de beaucoup celles du ſang; & ce ſont ces parties aqueuſes qui moderent ſa fermentation, qui temperent ſon effervefcence & ſa chaleur, & qui ſervent de véhicule pour entraîner par les autres émonctoires

hors du corps, toutes les parties hétérogenes & impures de la maſſe, à meſure qu'elles ſont atténuées par cette fermentation modérée du ſang.

La ſaignée ne ſert donc pas ſeulement à diminuer la plénitude, elle aide encore à corriger l'intempérie du ſang; ainſi c'eſt un remede qui convient à toutes les inflammations & autres fluxions, quand elles ſont cauſées par une plénitude cacochymique.

3. De l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intempérie du ſang.

Ce que j'ai dit ci-deſſus de la fermentation du ſang & de la ſécrétion des excrémens, peut faire concevoir de quelle maniere tous les remedes qui le purifient, & particuliérement les purgatifs agiſſent dans les vaiſſeaux, pour accélérer ou rétablir cette ſécrétion: car ſi les particules hétérogenes de la maſſe du ſang ſont capables de le mettre en mouvement & de le fermenter, à plus forte raiſon les particules les plus ſubtiles des purgatifs introduites dans la maſſe du ſang par les voyes du chyle, enſuite de cette digeſtion imparfaite qui s'en eſt faite dans l'eſtomac & dans les inteſtins grêles; puiſque ces particules ſont beaucoup plus différentes du ſang que celles qui proviennent des alimens. Et comme ces particules ſont ténues & âcres, elles pénetrent, agitent, atténuent, & fondent les humeurs viſqueuſes & excrémenteuſes contenues dans la maſſe du ſang, ou arrêtées dans les vaiſſeaux ou dans les conduits des émonctoires qu'elles ouvrent & débouchent, & elles irritent en même tems toutes les parties qui ſervent à la ſécrétion des excrémens. Ainſi ces humeurs viſqueuſes & excrémenteuſes liquéfiées, enſemble ces particules des purgatifs,

ſont contraintes de s'écouler, & de ſe porter dans les inteſtins par les canaux cholidoques, pancréatiques, & autres canaux excrétoires qui s'y terminent; dans l'eſtomac, par les canaux excrétoires des glandules de cette partie; dans la veſſie, par les ureteres; dans la bouche, par les canaux ſalivaux; & dans les narines, par les canaux excrétoires de leurs glandes: cela s'entend, pourvû que ces humeurs ne ſoient point trop viſqueuſes, & que les obſtructions qu'elles cauſent ne ſoient point trop invétérées: car ſi cela eſt ainſi, l'action prompte d'un ſeul remede purgatif ne pourra les ſurmonter, à moins qu'il ne ſoit pluſieurs fois réitéré, ou que l'on ne faſſe uſer au malade pendant quelque tems des apozemes un peu purgatifs, ou que l'on ne ſe ſerve d'autres remedes capables de les diſſoudre peu à peu, quand les malades ne peuvent ſupporter qu'avec peine les fréquens purgatifs.

A l'égard de l'action des purgatifs dans l'eſtomac & dans les inteſtins, on eſt aſſez perſuadé qu'un remede purgatif étant deſcendu dans l'eſtomac, s'y mêle avec le réſidu des derniers alimens, & avec les levains qui y coulent continuellement & en abondance, à cauſe de l'irritation que les particules âcres de ces remedes cauſent à cette partie: qu'il s'y fermente, & diſſout les humeurs groſſieres & viſqueuſes attachées contre les parois intérieures ou autrement contenues dans ce viſcere, dans lequel ce remede reſte peu de tems à proportion des alimens ordinaires, à cauſe que cette fermentation eſt trop prompte, & que l'irritation eſt trop violente; d'où vient que l'eſtomac ſe reſſerrant, il s'en décharge dans les inteſtins où il agit de même que dans l'eſtomac, & y excite même une plus grande efferveſcence par le mélange des

ſucs biliaires, pancréatiques, & autres : que diſſol vant les matieres groſſieres, enſemble les humeurs viſqueuſes qui enduiſent la membrane veloutée de ces longs tuyaux, il ouvre les entrées des veines lactées, ſes parties les plus ſubtiles s'y inſinuent, & ſe portent comme le chyle dans la maſſe du ſang, pendant que ſes parties les plus groſſieres irritant les fibres expultrices des inteſtins, y augmentent leur mouvement périſtaltique, & les contraignent de ſe décharger de leurs excrémens groſſiers mêlez avec ces mêmes parties groſſieres des purgatifs, & les autres humeurs viſqueuſes qu'elles ont liquefiées ou détachées : & qu'enfin l'eſtomac & les inteſtins étant déchargez de ces humeurs & excrémens, & les extrémitez de tous les canaux excrétoires qui finiſſent dans ces parties, s'en trouvant débaraſſées, les humeurs excrémenteuſes de la maſſe du ſang liquefiées par les particules les plus ſubtiles des purgatifs, ſe déchargent plus abondamment par ces voyes que par les autres émonctoires ; d'où vient auſſi qu'après que les inteſtins ſe ſont vuidez des excrémens groſſiers, ceux qui ſuivent ſont très-liquides, & que la quantité des excrémens groſſiers & liquides que l'on rend, après avoir pris un remede purgatif, excede de beaucoup celle qui pouvoit être contenue auparavant dans l'eſtomac & dans les inteſtins grêles & gros.

Puiſque les remedes purgatifs agiſſant ſur la maſſe du ſang, augmentent ſa fermentation, & lui donnent plus de mouvement qu'elle n'en avoit, on juge bien qu'on ne les doit mettre en uſage qu'après que l'on a diminué la plénitude, & que l'inflammation eſt vers la fin de ſon déclin : parce que ſi on s'en ſervoit lorſque les vaiſſeaux ſont encore pleins, au lieu de diminuer les excrémens du ſang en les évacuant, on augmenteroit au con-

traire leur confusion, puisqu'alors cette fermentation ne seroit point libre, & on contraindroit aussi le sang de se jetter avec plus de violence sur la partie où il a commencé de fluer ; ainsi on augmenteroit l'inflammation, comme on le connoît par expérience : même si on s'en servoit lorsque l'inflammation n'est encore que dans le commencement de son déclin, quand même il n'y auroit plus de plénitude, on pourroit aussi renouveller l'inflammation: parce que les voyes par lesquelles le sang a flué sur une partie, étant encore ouvertes, pour peu que l'on agite & que l'on atténue le sang, il se porte aisément sur cette partie; c'est aussi ce que l'expérience fait souvent voir.

Quoique l'on dise des purgatifs, que les uns purgent les humeurs bilieuses, d'autres les pituiteuses, d'autres les mélancoliques; ce n'est pas à dire qu'un remede purgatif ne purge qu'une seule humeur; il les purge toutes, mais plus ou moins, suivant que le purgatif est plus ou moins violent, ou selon que l'humeur dominante est plus ou moins facile à mettre en mouvement: ainsi les excrémens bilieux, par éxemple, qui sont aisez à ébranler, cedent à un purgatif foible; les pituiteux & les mélancoliques qui sont plus difficiles à émouvoir, demandent des purgatifs plus violens, qui pour purger ces humeurs excrémenteuses, ne laissent pas aussi de purger en même tems les excrémens bilieux. Et comme il est rare que dans une maladie une seule humeur excrémenteuse abonde, on dispose le remede purgatif ensorte qu'il puisse purger toutes celles que l'on croit pouvoir causer la maladie, ayant égard seulement à celle qui semble plus dominer.

CHAPITRE XIII.

Des maladies de la cornée, & par occasion de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil.

1. *De l'ophthalmie, ou inflammation de l'œil.*

COmme l'*ophthalmie* précede ou suit la plûpart des maladies qui arrivent à la cornée, & aux autres membranes extérieures de l'œil, & qu'elle est encore un symptôme de quantité d'autres maladies de cet organe, comme on l'a vû ci-devant & comme on le verra encore dans la suite; je ne dois pas différer davantage à traiter de cette maladie non-seulement comme symptôme, mais aussi comme maladie propre & particuliere à l'œil.

Quoique par *ophthalmie* on entende communément une inflammation des membranes qui forment le blanc de l'œil, que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de la principale qui est la conjonctive: on ne doit pas penser que cette inflammation n'occupe toujours que le blanc de l'œil; elle s'étend souvent dans toutes les parties extérieures de l'œil, & même aux paupieres.

Quand cette inflammation est légere, la moiteur peu considérable, & la douleur supportable, c'est ce qu'on nomme *ophthalmie fausse* (a). Quand au contraire elle est plus forte, que les vaisseaux du blanc de l'œil & de la cornée sont apparens & tendus, & que la douleur est violente, on l'appelle *ophthalmie vraye*. Si cette même inflammation est accompagnée d'un écoulement de larmes

(a) *Taraxis, id est oculi perturbatio.*

chaudes & abondantes, on dit que l'*ophthalmie est humide* ; & s'il n'en coule que très-peu qui excitent un prurit cuisant à l'œil & aux paupieres, on dit que l'*ophthalmie est séche*. Et quand l'inflammation est si grande, que les membranes qui forment le blanc de l'œil sont boursoufflées & si élevées au-dessus de la cornée, qu'elle paroît comme dans un fond, & que les paupieres, outre leur rougeur & chaleur, sont quelquefois renversées, ne pouvant qu'à peine couvrir l'œil, c'est la *plus violente ophthalmie* (a).

Si les inflammations des autres parties de notre corps sont des suites du mouvement du sang arrêté, & de l'épanchement qui suit ce défaut de mouvement ; on ne doit point rechercher d'autre cause prochaine de l'inflammation de l'œil, puisque cette inflammation est semblable aux inflammations des autres parties, comme on le remarque par la réplétion ou tumeur des membranes de l'œil & de leurs vaisseaux, par leur rougeur, par la doleur accompagnée de battemens, & par la grande chaleur qui la suit.

Ainsi quand le sang est déterminé à s'arrêter & à s'épancher par quelque cause extérieure de peu de conséquence, comme par quelque coup léger, par la poussiere ou autres petits corps qui entrent dans l'œil, par la fumée, par l'ardeur du soleil, par un vent froid, ou autres causes semblables, capables d'exciter une médiocre douleur à l'œil, il ne produit qu'une légere inflammation, ou *fausse ophthalmie* ; pourvû toutefois qu'il n'y ait ni plénitude, ni intempérie, ou qu'au moins elles soient peu considérables : car si ces causes extérieures ou autres sont plus violentes, ou que la plénitude ou l'intempérie soient

(a) On la nomme Chemosis.

plus considérables, elles exciteront une *ophthalmie vraye.*

Un sang vicié, chaud & âcre, qui s'arrête & s'épanche à la maniere des autres fluxions, sans le concours d'aucunes causes extérieures, produit aussi l'*ophthalmie vraye.*

Si ce sang est mêlé de beaucoup de sérositez salines, il s'en séparera aussi beaucoup par les glandes lacrimales, & ainsi *l'ophthalmie sera humide.*

Si au contraire ce sang est dépouillé de sérositez, & qu'il soit d'une température fort bilieuse, il s'engendrera une *ophthalmie séche.*

Et si enfin ce sang est fort vicié, s'il est fort âcre ou acide, & s'il flue abondamment, il gonflera extraordinairement les membranes du blanc de l'œil, & causera *l'ophtalmie la plus violente.*

Les signes de l'ophtalmie sont si sensibles, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade, voir la rougeur & tumeur du blanc de l'œil, la tension de ses petits vaisseaux, & entendre les plaintes du malade touchant l'ardeur & la douleur qu'il y ressent, pour connoître l'ophtalmie. On sçait du malade quelles ont été les causes extérieures: & ce que j'ai dit des différences & de leurs causes, & la considération de la température dominante du malade, de son âge, de sa maniere de vivre, & de la constitution de l'air & de la région, en feront connoître l'espece.

Pour le prognostic. L'ophtalmie est aisée à guérir, quand elle vient de causes légeres & externes, & qu'il n'y a ni grande plénitude, ni intemperie considérable. Au contraire elle est plus difficile à guérir, lorsque les causes externes sont violentes, que la plénitude est grande, & que le sang s'éloigne davantage de sa température naturelle.

Elle dure long-tems dans les enfans & dans les vieillards qui abondent en humeurs féreuſes & pituiteuſes, qui s'aigriſſent aiſément par le défaut d'une bonne fermentation, & de leur ſécrétion.

Par la même raiſon elle eſt très-difficile à guérir, & eſt même fort ſujette à récidive dans ceux qui ſont travaillez de tumeurs ſcrophuleuſes, ou d'autres tumeurs froides, ou qui par la conſtitution de leur ſang y ont un penchant; & dans ceux dont l'humeur eſt ſi âcre, & flue en ſi grande quantité, qu'elle affecte les deux yeux, & ſe jette ſur le nez & les levres qu'elle tuméfie ſouvent & ulcere.

Quand la douleur eſt violente, & qu'elle ſubſiſte long-tems, c'eſt un mauvais ſigne, y ayant à appréhender que l'humeur ne corrode & ulcere les membranes de l'œil; ou qu'il n'arrive des puſtules ou abcès à la cornée, dont les ſuites ſont ſouvent fâcheuſes, ou qu'enfin il ne ſe faſſe quelque tumeur ou abcès dans les parties voiſines de l'œil.

Quand l'ophthalmie eſt ſymptomatique, elle eſt plus ou moins aiſée à guérir, ſuivant que la maladie dont elle eſt un ſymptôme, eſt plus ou moins mauvaiſe.

Dans l'ophthalmie, quand les larmes diminuent, qu'elles deviennent gluantes, & qu'elles ſe convertiſſent en une chaſſie molle, & d'une ſubſtance égale & unie, c'eſt une marque qu'elle finira bientôt: au contraire, quand la chaſſie eſt ſeche, rude, inégale, & comme des petits grains, elle dénote que l'humeur eſt fort âcre, & que l'ophthalmie durera long-tems.

Voici l'ordre qu'il faut ſuivre pour guérir l'ophthalmie. Si elle vient de cauſes extérieures, il faut d'abord éloigner ces cauſes, ſi elles ſont encore préſentes: autrement on travailleroit en

vain. Ainsi si la poussiere, le vent, la fumée, &c. ont produit ce mal, on les évitera. S'il reste quelque corps étrangers, qui pour l'ordinaire se rencontrent entre le globe de l'œil & la paupiere supérieure, on les fera sortir par les moyens que j'ai enseignez au Chapitre XI.

Les corps étrangers ôtez, si l'inflammation est légere, on fera couler dans l'œil quelques goutes du collyre fait *avec les eaux distilées de roses & de plantain & un blanc d'œuf*, battus ensemble, & pardessus l'œil on appliquera une compresse trempée dans ce même collyre, & ce 4. ou 5. fois par jour, jusqu'à parfaite guérison.

Ou bien on se sert de la même maniere *de ces mêmes eaux, ou autres eaux rafraîchissantes & ophthalmiques, dans trois onces de l'une ou de l'autre desquelles on fait fondre cinq ou six grains de sel de saturne.* Ces remedes suffisent pour guérir les fausses ophthalmies excitées par de légeres causes extérieures; mais quand ces causes sont plus violentes, ou que déja l'inflammation s'est rendue considérable, on y remedie comme dans la vraie ophthalmie.

Les vûes générales que l'on doit avoir pour guérir la vraie ophthalmie, sont de diminuer la plénitude & l'intemperie du sang: ce qui s'éxécute par les remedes généraux dûement administrez.

Pour cet effet, on ordonne d'abord au malade un régime de vivre rafraîchissant, humectant & exact, lui défendant toutes les choses âcres, salées, épicées, vaporeuses, & celles qui s'aigrissent aisément dans l'estomach.

On lui fait recevoir des lavemens émolliens & rafraîchissans, que l'on continue pendant le traitement, autant qu'il en est de besoin, pour lui entretenir le ventre libre, & le décharger de ses gros excrémens.

Après le premier lavement, & quelquefois même auparavant, quand l'ophthalmie eſt violente, on le ſaigne au bras du côté de l'œil malade, on réitere la ſaignée ſuivant le dégré de la plénitude & les forces du malade, ſans crainte de diminuer la vûe, comme le penſe le vulgaire ignorant. Si on ſoupçonne qu'une ſuppreſſion de mois ou d'hémoroïdes ait contribué à cauſer l'ophthalmie, on ſaigne au pied pour les mois retenus, & on ſe ſert de ſangſues pour vuider les veines hémorroïdales, ou on les provoque à fluer par quelqu'autre moyen Dans les grandes & opiniâtres ophthalmies, on ſaigne enſuite de la jugulaire pour dériver. Nos Auteurs conſeillent auſſi l'ouverture des veines du front & des tempes, même de celles des angles des yeux; mais le peu de ſang que l'on tire de ces veines, n'eſt pas capable d'apporter un grand ſoulagement; & c'eſt pour cette raiſon que l'on préfere plûtôt l'ouverture de l'artere des tempes qui ſe fait par une ſimple ponction, pour en tirer du ſang comme dans les ſaignées ordinaires.

On ajoute dans la ſuite à ces évacuations ſenſibles, celles que l'on procure par l'application des *véſiccatoires* devant ou derriere les oreilles, & du *cautere* ou *du ſéton* au derriere de la tête. Les *véſiccatoires* conviennent particulierement dans les ophthalmies humides, quand l'humeur s'étend aux paupieres & dans les environs de l'œil; ce qu'on connoît par l'inflammation du cuir & des paupieres. On laiſſe fluer autant qu'on le peut les ulceres qu'on a excitées, pour diminuer d'autant plus la ſéroſité épanchée. A l'égard *du cautere* ou *du ſéton*, on ne les applique que lorſque la fluxion ſe rend habituelle, afin de la détourner inſenſiblement, auſſi les tient-on fort long-temps ouverts pour pouvoir procurer du ſoulagement.

Quand on a suffisamment vuidé la plénitude, on travaille plus particulierement à corriger l'intempérie du sang. Si l'ophthalmie est violente & rebelle, ou si elle est accompagnée de fiévre, on tempere d'abord l'effervescence du sang, par l'usage des émulsions faites *avec les semences froides dans une décoction rafraîchissante, ausquelles on ajoute le sirop de nymphe & quelques cuillerées d'eau-rose.* Ou bien on se sert des juleps faits *avec les eaux de chicorée, de laitues, & le sirop de limons, ou le sirop violat ou de nénuphar.* Pour les malades qui ont quelqu'aversion pour les eaux distilées, on se sert *des décoctions des mêmes plantes* ou *d'autres*, suivant l'espece de l'intempérie : on y ajoute quelquefois *quelques goutes d'esprit de vitriol, ou de souffre, même le cristal minéral.* S'il est nécessaire, on use après d'apozêmes qui sont plus puissans pour lever les obstructions, & disposer les excrémens du sang à reprendre leur cours par les voies ordinaires. Dans une ophthalmie bilieuse on les fait, par exemple, *avec les racines de chicorée, d'oseille, de chiendent, de fraisier & d'aigremoine de chacune une once, les feuilles de buglosse, de pimprenelle de chacune une poignée, une dragme des semences froides, & une demie poignée d'orge, dont on fait une décoction pour trois doses, à chacune desquelles on ajoute une once de sirop de capillaires ou violat, & quelquefois aussi un demi gros de cristal minéral, quelques goutes d'esprit de vitriol ou de souffre*, pour en donner au malade une dose soir & matin. On diversifie ces remedes selon la nature de l'humeur dominante, & suivant les voies par lesquelles le sang a plus de disposition à se purger : ainsi on les rend plus ou moins incisifs, apéritifs, diurétics, &c.

Sur la fin de l'ophthalmie on met en usage la purgation pour décharger le sang de ses excrémens, & ôter par ce moyen la cause d'une nou-

O v

velle inflammation dans une ophthalmie bilieuse, par exemple, on fera prendre au malade la potion suivante.

Dans une quantité suffisante d'une décoction rafraîchissante, on fera bouillir légerement & infuser deux gros de senné, un demi gros d'anis, une once de moëlle de casse nouvelle & un demi gros de crême de tartre, & dans l'expression on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pêché, ou de celui de roses pâles.

S'il est nécessaire de purger plus fortement, on augmentera *la dose du senné, & au lieu de la casse on dissoudra six dragmes de catholicon double de rhubarbe,*

Cette purgation conviendra dans la plûpart des ophthalmies, observant seulement d'y ajouter *huit ou dix grains de poudre de racine de Jalap, ou six grains de sa résine*, quand on voudra purger plus fortement les sérositez, ou *une demie once de l'électuaire diacarthame*, au lieu du catholicon.

Pour les malades qui ont de l'aversion pour les potions, on pourra les purger *avec six gros de moëlle de casse, trois gros de catholicon double, & un gros de rhubarbe en poudre* qu'on mêlera ensemble, pour en faire un bol *avec du sucre pulverisé*, auquel on ajoutera même, s'il est nécessaire, *la poudre* ou *la résine de Jalap*, dans la dose ci-dessus prescrite.

Quoique ces remedes purgatifs suffisent pour l'ordinaire dans la plûpart des ophthalmies, on n'en doit pas cependant exclure beaucoup d'autres qui y conviennent également, & dont je ne ferai point de mention, me contentant d'avertir qu'à l'égard de ces purgatifs & de tous les autres remedes généraux que j'ai proposez, & que je proposerai dans la suite, il est du devoir & de l'honneur d'un Chirurgien de prendre l'avis de Messieurs les Médecins, & de s'y conformer autant qu'il le pourra, comme je l'ai déja dit ailleurs.

Pendant l'adminiſtration des remedes généraux, on ne néglige pas les remedes particuliers & topiques : ainſi dès le commencement on travaille à modérer l'effervefcence particuliere du ſang par l'application des collyres que j'ai propoſez pour l'ophthalmie légere. On doit rejetter dans ce tems tous les remedes répercuſſifs qui ont beaucoup d'aſtriction, parce qu'en reſſerrant trop les pores ſuperficiels des parties enflammées, ils empêchent la tranſpiration des humeurs les plus ſubtiles, qui étant retenues augmentent par leur agitation la douleur & l'inflammation. Et par la même raiſon on rejette auſſi tous les remedes emplaſtiques & onctueux, comme contraires aux inflammations. On ſe contente donc de ces remedes ou autres, qui n'ont qu'une aſtriction légere, capable ſeulement d'empêcher le trop grand relâchement des fibres, & de tempérer la trop grande effervefcence du ſang épanchée, juſqu'à ce qu'on ait diminué l'abondance des humeurs, & corrigé l'intemperie par les remedes généraux ci-devant preſcrits, qui ſouvent guériſſent l'ophthalmie ſans le ſecours d'autres remedes.

Si la douleur eſt violente, on ſe ſert des collyres faits *avec le lait de femme, ou à ſon défaut avec celui de vache*, dans lequel on fait infuſer pendant quelques heures *du ſaffran* en poudre*, étant paſſé par un linge, on y ajoute *parties égales de mucilages de ſemences de coins tirez avec les eaux de roſes & de plantain*, dont on fait couler quelques goutes tiedes dans l'œil malade, & par-deſſus l'œil on applique une compreſſe en double trempée dans

NOTA. * Ici & dans tous les autres lieux où la doſe du ſaffran n'eſt pas fixée, on en mettra ſeulement autant qu'il en faudra pour rendre le lait, ou les autres liqueurs d'un beau jaune.

ledit collyre, réïtérant ce remede de deux, ou au plus de trois en trois heures, ayant soin à chaque fois de nettoyer l'œil avec quelques eaux ophthalmiques tiédes.

Notez que tous ces collyres dans lesquels entre le lait, ne se conservent point sans s'aigrir, & que pour cet effet il est nécessaire tous les jours d'en préparer de nouveaux; parce qu'au lieu d'appaiser la douleur, ils l'augmenteroient par leur acidité, & que c'est aussi pour cette raison que leur application en doit être plus fréquente. Remarquez aussi que ceux qui sont rendus mucilagineux par l'infusion de quelques semences, ne se conservent gueres que cinq ou six jours sans se corrompre pendant l'hyver, & que deux ou trois jours pendant l'été, & que pour cette raison on les doit renouveller environ dans ce tems-là. Cela soit dit une fois pour toutes.

On se sert de celui que j'ai proposé au Chapitre XV. de la premiere Partie, fait *avec les eaux distilées de fleurs de mélilot, de lys & de roses, mêlées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait infuser douze ou quinze grains de saffran, & de la graine de lin ou de psyllium autant qu'il en faut pour les rendre un peu mucilagineuses*, dont on fait couler quelques gouttes tiédes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, appliquant ensuite sur l'œil une compresse double trempée dans ledit collyre, ou dans quelque autre collyre plus rafraîchissant, si les paupieres sont en même tems beaucoup enflammées.

Ou bien on prend *parties égales des eaux distilées de fray de grenouilles, de roses, de morelle, ou de pavot, dans lesquelles on fait infuser du saffran & de la graine de lin ou de psyllium dans les mêmes doses que dessus*, préparant au reste ce collyre, & s'en servant comme du précédent.

Les raisons pour lesquelles on rend un peu mucilagineux les collyres que l'on introduit dans l'œil, sont premierement, parce que les mucilages des semences de lin, de psyllium, de coins, & de quelques autres médicamens, qui déja de leur nature sont anodins, embarassent les particules âcres ou acides des humeurs séreuses qui coulent sur l'œil, & les empêchent de piquer si vivement sa superficie; & en second lieu, parce que les collyres ayant un peu plus de corps, ils séjournent plus long-tems sur l'œil, & agissent plus efficacement.

Dans les douleurs très-violentes, nos Auteurs conseillent d'avoir recours à l'*opium*, mais avec prudence & beaucoup de précaution, dans la crainte (disent-ils) de trop condenser les esprits, les humeurs, & les membranes de l'œil, & de diminuer ainsi la vûe. Je n'éxamine point si leur crainte est bien fondée, n'ayant nul dessein d'en proposer en cette rencontre, ni autre remede de pareille espece, hors ceux ci-dessus: mais je sçai bien que si l'*opium* que l'on prend en dedans, en assoupissant les malades, diminue le sentiment de leurs douleurs, il n'agit pas de même, étant appliqué sur des parties rendues très-sensibles par quelques maladies; l'ayant plusieurs fois expérimenté, en mêlant de l'opium dans des remedes que j'appliquois sur des ulceres douloureux, sans avoir remarqué aucune diminution de douleur ensuite de cette application.

Il est vrai que les eaux distilées de quelques plantes narcotiques, comme de *morelle*, de *cigue*, de *pavot*, même leurs sucs dépurez, conviennent dans les inflammations, & en appaisent souvent les douleurs: mais ce n'est point en condensant les humeurs & les parties sur lesquelles on les applique: au contraire, c'est en relâchant les fi-

bres des parties membraneuſes, ouvrant leurs pores, fondant les humeurs, & les diſpoſant à tranſpirer ou à reprendre leur cours ordinaire. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ſe ſert de ces plantes dans les tumeurs ſchirreuſes que l'on veut amollir, pour les réſoudre ou amener à ſuppuration, & l'expérience fait connoître qu'elles n'y ſont pas inutiles. Et comme dans les inflammations, il y auroit à appréhender qu'en relâchant trop, on ne cauſât de la putréfaction dans la partie enflammée; c'eſt la raiſon pourquoi on ne ſe ſert point des eaux diſtilées de ces plantes, qu'on n'y mêle au moins un tiers de quelque eau ſpiritueuſe, rafraichiſſante, & un peu aſtringente, ou quelque autre remede à peu près de ſemblable vertu, & qu'on ceſſe l'uſage de ces eaux, ſitôt que l'inflammation commence un peu à diminuer, ou qu'on remarque dans la partie quelque légere tumeur œdemateuſe.

Il arrive quelquefois que la chaleur eſt ſi grande, particuliérement quand les paupieres ſont enflammées, que les compreſſes imbues des collyres que l'on applique ſur l'œil, ſont incontinent ſeches, ce qui oblige de les renouveller ſouvent. En ce cas, pour ne point tant fatiguer le malade, on ſe ſert de quelqu'un des cataplâmes anodins & rafraîchiſſans qui ſuivent.

On prend environ *une once & demie de moëlle de pomme douce cuite auprès du feu, une once de mucilages de ſemence de coins tirez dans l'eau-roſe, un blanc d'œuf réduit en eau, deux ou trois cuillerées de lait de femme, & dix ou douze grains de ſaffran en poudre:* on mêle le tout enſemble en forme de cataplâme, que l'on étend ſur un linge, & que l'on applique tiede ſur l'œil malade, dans lequel on fait couler auparavant quelques goutes des collyres ſuſdits.

Ou on fait infuser *de la mie de pain blanc & tendre dans parties égales de lait de femme & d'eau-rose, ou autres eaux rafraîchissantes*, qu'on applique comme dessus sur l'œil malade.

Ou en prend *parties égales de moëlle de pommes cuites & de casse récemment mondée qu'on mêle ensemble, y ajoutant de l'eau-rose & du lait de femme*, autant qu'elles en peuvent absorber pour en faire un cataplâme qu'on applique comme il a été dit.

On peut laisser ces remedes six ou sept heures sans les changer, à moins que la chassie soit en si grande quantité & si âcre, qu'on appréhende que par son trop long séjour elle n'ulcere l'œil, ou n'augmente au moins l'inflammation; alors on les leve plutôt afin de nettoyer l'œil, & le laver avec quelqu'un des collyres susdits.

Quand la douleur & l'inflammation commencent à s'appaiser, qui est une marque que les humeurs ne fluent plus avec tant de violence sur l'œil, & que la maladie est près de son déclin; on doit alors se servir de remedes qui digerent, atténuent & résolvent les humeurs, & qui en même tems ayent de l'astriction, afin de rendre aux fibres leur vertu élastique, pour qu'elles puissent en se resserrant, se décharger plus aisément de l'humeur qui les abreuve.

On se sert pour cet effet en la maniere ci-dessus dite, du collyre fait *avec parties égales des eaux distilées de roses, d'eufraise, & de chélidoine, dans quatre onces desquelles on fait infuser une pincée de roses rouges & de la semence de fen-grec autant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses*; étant passées par un linge, on y ajoute *sept ou huit grains de sel de saturne, & cinq ou six grains de camphre.*

Si les canaux lacrimaux sont si relâchez, que les larmes sortent abondamment & sans douleur, au lieu de *sel de saturne*, on fait fondre dans le

collyre susdit pareille quantité de *vitriol blanc*.

Les eaux distilées *de petites marguerites*, *de brunelle*, *de bugle*, *de lierre terrestre*, *& d'autres plantes vulnéraires*, seules ou mêlées avec les susdites pour en faire un collyre comme le précédent, font aussi un très-bon effet.

Si les membranes du blanc de l'œil ont été enflées ou boursoufflées par la violence de la fluxion, & qu'elles ne se réduisent pas dans leur état naturel par l'usage de ces collyres, on y ajoute *sept ou huit grains d'alum* pour les rendre plus stiptiques, ou on augmente la dose du *vitriol blanc*: cela s'entend, pourvû que la douleur soit appaisée.

Ou on met *un blanc d'œuf* dans un plat d'étain, on l'agite avec un morceau d'*alum*, jusques à ce qu'il acquierre une consistance approchante de celle de l'onguent: on étend ce remede sur un linge, & après en avoir introduit un peu dans l'œil, on en couvre les paupieres, l'ayant fait un peu chauffer auparavant. Ce remede par son astriction est propre aussi à remettre les paupieres relâchées par la violence de la fluxion, & à les dessécher, aussi-bien que les parties voisines de l'œil, qui ont été excoriées par l'acrimonie des larmes.

Si on appréhende la trop grande astriction de ce remede, ou que le relâchement des paupieres ne soit pas considérable, on se servira du cataplâme fait *avec la moëlle de coins cuits dans l'eau-rose & l'eau de plantain*, *dans deux onces de laquelle on mettra un gros de poudre de roses rouges*, *& un demi-scrupule de sel de saturne*, ayant soin en même tems de couler dans l'œil quelques gouttes d'un des collyres susdits.

Sur la fin de l'ophthalmie, on ne travaille plus qu'à résoudre l'humeur qui peut être restée sur

& aux environs de l'œil, & à le fortifier : pour cela on se sert du collyre fait *avec les eaux distilées de fenouil & d'eufraise, dans lesquelles on mêle un peu d'esprit-de-vin*; ou de celui fait *avec les semences d'anis & de fenouil, infusées dans le vin, & distilées* en la maniere & comme je l'ai dit au Chapitre XV. de la premiere Partie : ou bien on se sert *des eaux distilées de rhue, d'absynthe, d'hyssope, de mélisse, ou autres de cette nature*, seules ou mêlées ensemble, & animées *avec un peu d'esprit-de-vin*. On peut aussi se servir de la décoction de ces mêmes plantes qui fait le même effet.

Il y a des ophthalmies invétérées & si opiniâtres qu'elles résistent à tous les remedes ordinaires, ou si elles guérissent, elles récidivent peu de tems après. Comme elles sont pour l'ordinaire causées par une fluxion habituelle d'humeurs séreuses & pituiteuses, aigries par le défaut d'une bonne fermentation, comme il arrive souvent chez les enfans & les vieillards, & dans ceux qui sont sujets aux tumeurs scrophuleuses & autres tumeurs froides; ou par des levains chancreux, scorbutiques, véroliques, ou autres insignes intempéries du sang : on doit pour les guérir détruire auparavant, autant qu'on le peut, toutes ces causes mauvaises, tant par les remedes généraux qui leur conviennent, que par les remedes spécifiques à ces sortes de maladies.

A l'égard des ophthalmies qui sont suivies de pustules, abscès, ulceres, ou autres maladies de l'œil, ou des ophthalmies qui sont des symptômes de ces mêmes maladies, on aura recours pour les guérir aux Chapitres où je traite en particulier de ces maladies.

Tous les remedes topiques que je viens de proposer, conviennent dans toutes les vrayes ophthalmies, puisque leurs différences ne de-

mandent point d'indications opposées : il est seulement de la prudence du Chirurgien Oculiste de bien observer leurs différens degrez & leurs divers états, pour y appliquer les remedes dans l'ordre & suivant les regles prescrites. J'aurois pû en proposer un plus grand nombre, mais ceux-là suffisent : chaque Chirurgien peut se servir de ceux qui lui sont familiers, pourvû que ce soit avec raison.

Je sçai que beaucoup de Praticiens se servent indifféremment & sans raison dans les ophthalmies de plusieurs especes, de collyres dans lesquels ils font entrer *la tuthie, le verdet, la pierre calaminaire, l'aloës, la sarcocolle, l'encens, le mastic, & autres*, suivant effectivement en cela les sentimens de quantité de nos Auteurs, qui proposent ces sortes de remedes comme s'ils convenoient dans les inflammations. La cause de leur erreur vient sans doute de ce qu'ils confondent l'ophthalmie qui n'est suivie ou qui ne dépend d'aucune autre maladie de l'oeil, avec celle qui est suivie ou qui dépend des ulceres de la cornée ou de la conjonctive, ou de ceux des paupieres, ou d'une fluxion habituelle de larmes âcres, ou d'autres maladies que j'ai déja écrites, ou que je décrirai ci-après : car s'ils avoient fait cette distinction, auroient-ils proposé ces remedes si indifféremment, & n'auroient-ils pas expliqué les cas dans lesquels ils conviennent ? Mais nõn, ils ont fait comme ceux qui diroient que *l'ægyptiac, le sublimé corrosif, l'esprit & l'huile de vitriol, le feu même*, sont des remedes rafraichissans, résolutifs & dessicatifs, & qu'ils sont propres pour guérir les inflammations, sous prétexte qu'ils auroient vû des inflammations qui accompagnoient des ulceres virulens, corrosifs, gangréneux, & autres de cette nature, guéries ensuite de l'ap-

plication de ces remedes; ſans conſidérer que ces inflammations n'étant que ſymptomatiques, ont dû guérir, quand le levain malin qui étoit la cauſe de ces ulceres & par conſéquent de ces inflammations, a été abſorbé & détruit par ces remedes violens. Je ne ſuivrai donc point leurs traces; & en propoſant leurs mêmes remedes quand l'occaſion s'en préſentera, je ne le ferai que dans les maladies où ils conviennent, & cela dans l'ordre & avec les précautions néceſſaires, comme je l'ai déja fait dans quelques Chapitres qui précedent celui de l'ophthalmie.

CHAPITRE XIV.

2. *De l'œdeme, ou fluxion œdemateuſes de la conjonctive, & de ſes autres inflations.*

IL arrive quelquefois qu'enſuite de l'ophthalmie, & ſouvent auſſi ſans que l'ophthalmie ait précédé, il s'y fait une fluxion ſi conſidérable d'humeur pituiteuſe ſur l'oeil, que la conjonctive en eſt ſi élevée & tuméfiée (ſans toutefois qu'il y ait de l'inflammation) qu'elle ſort aſſez ſouvent hors des paupieres, perdant ſa couleur naturelle, & cauſant une démangeaiſon incommode à tout l'oeil.

Comme cette maladie n'arrive qu'à ceux qui ſont d'un tempérament pituiteux ou autrement mal habitué, on doit, pour la guérir, ordonner un bon régime de vivre, & purger fréquemment le malade, pour conſommer l'humeur pituiteuſe qui domine dans la maſſe du ſang, & pour l'obliger à reprendre ſon cours ordinaire; ayant ſoin même, avant que d'en venir à la purgation, d'y préparer le malade par des juleps, apozêmes,

ou tisannes propres à enlever les obstructions, s'il y a long-tems que la cachéxie dure; ensuite employer *les vessicatoires, cauteres, ou setons*, comme je l'ai dit en d'autres rencontres, pour détourner & dériver l'humeur qui flue sur les yeux, le tout suivant la grandeur de la fluxion; car si l'œdeme est peu considérable, les seuls remedes topiques suffisent.

A l'égard des remedes particuliers, on se sert pour couler dans l'œil & le laver dix ou douze fois par jour, du cristallin fait *avec quatre onces des eaux distilées de fenouil & de roses, dans lesquelles on fait infuser une quantité suffisante de graines de fénugrec & de lin* pour les rendre mucilagineuses, dissolvant dans l'expression *une demi-dragme de myrrhe & huit grains de camphre:* & par-dessus l'œil on applique des compresses trempées dans les fomentations fortifiantes & résolutives, faites *avec les feuilles d'absinthe, de sauge, de bétoine de chacune une demi poignée, des fleurs de camomille, de mélilot, & de roses rouges de chacune deux pincées, & de semences de fenugrec, d'anis, & de fenouil de chacune deux gros*, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité *de vin rouge*, pour s'en servir comme dessus. On anime quelquefois ces fomentations avec un peu *d'esprit-de-vin*, particuliérement quand les paupieres se trouvent en même tems fort tuméfiées & comme transparentes.

Remarquez que telle extension que la conjonctive souffre en cette rencontre, elle se retire & se remet d'elle-même, à mesure que l'humeur pituiteuse se résoût, & qu'ainsi on n'en doit rien couper, quoiqu'elle sorte dehors.

Si le blanc de l'œil n'étoit composé que des aponévroses, des muscles de l'œil & de la conjonctive, il seroit difficile de concevoir comment

il pourroit s'étendre si considérablement; mais on n'aura pas de peine de le concevoir, si on demeure d'accord qu'il est encore recouvert de la peau ou membrane qui revêt intérieurement les paupieres, qui se produit & s'étend jusqu'au cercle extérieur de l'iris, je veux dire qui s'attache au commencement de la cornée transparente; car étant fort lâchement tendue, elle s'étend aisément par les humeurs qui abbreuvent le blanc de l'œil. Il est même fort aisé de remarquer que cette membrane extérieure souffre la plus forte extension dans cette maladie; puisque souvent le blanc de l'œil & les paupieres ne semblent former qu'une même tumeur recouverte par une seule membrane.

La conjonctive s'enfle & se boursoufle encore par une humeur flateuse qui se jette entre ses différentes pellicules, & qui l'étend si fort, qu'elle sort quelquefois aussi hors des paupieres, comme dans la fluxion œdémateuse ci-dessus, de laquelle elle ne differe que parce qu'elle est transparente, & que quand on la touche & presse, on ne sent point d'humeur au-dedans, & qu'elle revient aussi-tôt en son état naturel, comme toutes les autres tumeurs flateuses: elle est aussi quelquefois une suite des grandes ophthalmies & malignes, soit qu'elles soient maladies principales ou symptomatiques. Quand cette inflation de la conjonctive se fait d'une humeur flateuse, elle se traite comme l'inflation œdémateuse; & quand elle est produite par une ophthalmie, on suit ce que j'ai dit à cette occasion, en parlant de la cure de l'ophthalmie.

CHAPITRE XV.

3. *Des pustules de la conjonctive & de la cornée.*

IL arrive de deux sortes *de pustules* communes à la conjonctive & à la cornée ; les unes sont des petites vessies très-superficielles, pleines d'eau, semblables à ces petites vessies qui sont excitées par le feu, l'eau bouillante, & les remedes vésicatoires : on les nomme vulgairement *phlyctenes* : & les autres sont des petites vessies ou tumeurs un peu plus renfoncées, remplies d'une humeur purulente, assez semblable à celles des pustules qui arrivent à la superficie de la peau ; je les appellerai simplement *pustules*, pour les distinguer des phlyctenes.

Ces maladies sont le plus souvent des suites de l'ophthalmie ; car quand le sang arrêté & épanché ne transpire ou ne rentre dans les vaisseaux, en séjournant il se corrompt, & corrompt en même tems les parties qui le contiennent ; ou quand il est si âcre qu'il corrode les fibres membraneuses entre lesquelles il s'éhappe, il ne tarde gueres à les élever en tumeur. Et toute la différence qui se rencontre entre les phlyctenes & les pustules, quant à la cause, c'est que les phlyctenes sont causées par une sérosité un peu chaude & âcre, qui ne peut transpirer au-travers de la surpeau qui recouvre les membranes de l'œil, & les pustules par un sang un peu plus âcre qui se convertit en pus.

Elles sont encore produites par l'humeur qui cause la rougeole & la petite vérole, lorsque cette humeur se jette sur les yeux. Et enfin elles sont excitées par des causes extérieures, comme par

l'ardeur du soleil, par l'entrée dans l'œil de quelques petits corps ignez, de quelques liqueurs âcres, acides & corrosives, de mouches, moucherons, araignées, ou autres corps étrangers capables par leur acrimonie d'exciter des phlyctenes, même dans d'autres parties du corps.

Comme les phlyctenes sont transparentes, elles paroissent de la couleur de la partie de l'œil qu'elles occupent; ainsi quand elles sont des suites de l'ophthalmie, celles qui sont à la superficie de la conjonctive paroissent rouges, parce que dans l'ophthalmie cette membrane est rouge; quand elles occupent la superficie de la cornée à l'endroit de l'iris, elles semblent être noirâtres ou des autres couleurs de l'iris, & à l'endroit de la pupille elles paroissent noires: cela s'entend, quand on les regarde de face, car quand on les regarde de côté, on reconnoît véritablement leur transparence. A l'égard des pustules, elles paroissent d'abord comme des petites tumeurs plus rouges dans leur circonférence que n'est la conjonctive, quand elles se forment sur cette membrane, & dans la suite elles blanchissent; & quand elles se forment sur la cornée transparente, elles paroissent obscures de tel sens qu'on les regarde, mais peu de tems après elles blanchissent.

En général les phlyctenes & les pustules mettent le malade en péril de perdre la vûe, parce qu'il y a à craindre qu'elles ne dégénerent en ulceres malins & corrosifs, dont les suites sont toujours fâcheuses, comme on le verra dans le Chapitre des ulceres. En particulier les phlyctenes ne sont pas si mauvaises que les pustules, parce qu'elles sont plus superficielles, & que l'humeur qu'elles contiennent n'est pas si âcre. De plus, les phlyctenes & les pustules qui viennent sur la conjonctive, ne sont pas si dangereuses que celles qui

viennent sur la cornée; & celles qui viennent sur la cornée à l'endroit de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices restantes, que celles qui viennent vis-à-vis de la prunelle; enfin celles qui viennent des causes extérieures sont moins fâcheuses que celles qui sont excitées par des causes intérieures.

La cure des phlyctenes & des pustules est semblable. Dans leur commencement on les traite avec les mêmes remedes proposez pour le commencement de l'ophthalmie, soit qu'elles soient des symptômes de l'ophthalmie, ou que l'ophthalmie soit un symptôme de ces maladies; parce que la premiere intention que l'on doit avoir, est d'appaiser l'inflammation. Ainsi on employe la saignée & les autres remedes généraux dans l'ordre, & comme je l'ai dit au Chapitre XIII. & on se sert des collyres rafraîchissans & adoucissans, & des autres remedes proposez audit Chapitre, suivant que l'inflammation & la douleur sont plus ou moins violentes.

Lorsque l'inflammation commence à s'appaiser, si les phlyctenes & les pustules diminuent & semblent se résoudre, on continue la cure comme dans la suite de l'ophthalmie: quelquefois par ces remedes elles se dissipent; mais si au contraire elles augmentent, on juge qu'il ne se fera point de résolution, & que par conséquent elles se termineront comme des autres pustules du corps, c'est-à-dire par l'issue de leur matiere. C'est pourquoi on se sers alors de collyres qui amolissent & résolvent en même tems, comme de celui fait *avec une demi-once de racines d'althæa, des fleurs de camomille & de mélilot de chacune une pincée,* qu'on fait bouillir un peu de tems dans *six onces des eaux distilées de roses & de fenouil*, ensuite on y fait infuser *un demi scrupule de saffran*, & le col-

lyre

lyre étant paſſé par un linge, on en fait couler quelques goutes dans l'œil malade, 10. ou 12. fois par jour, mettant deſſus à chaque fois une compreſſe trempée dans un collyre rafraîchiſſant, ou quelqu'un des autres remedes propoſez pour l'ophthalmie.

Si elles tardent à s'ouvrir, le plus sûr eſt de les ouvrir avec la pointe d'une lancette ou avec une éguille, pour empêcher que l'humeur qu'elles contiennent, par ſon trop long ſéjour n'excave la cornée, & ne cauſe un ulcere plus profond, dont la cicatrice reſtante étant plus épaiſſe, empêcheroit davantage la vûe; particulierement ſi ces puſtules ſe rencontrent ſur la cornée tranſparente, vis-à-vis de la pupille.

La maniere de les ouvrir eſt de les piquer à côté, comme on fait ordinairement les puſtules qui arrivent ſous l'épiderne. Si on ſe ſert de la lancette, il eſt bon d'envelopper le fer & les chaſſes d'une petite bande de linge, ne laiſſant que la pointe de découverte; tenant la lancette par les chaſſes, comme on tient l'éguille pour abbaiſſer les cataractes, on pique comme deſſus, le plat de la lancette étant du côté de l'œil. Toutes ces précautions ne ſervent que pour s'empêcher de bleſſer l'œil.

Soit que les phlyctenes ou les puſtules ſe ſoient ouvertes d'elles-mêmes, ou qu'on les ait ouvertes, on traite les ulceres qui reſtent avec les collyres mondifians & deſſéchans que l'on compoſe, par exemple, *avec un ſcrupule des trochiſques blancs de rhaſis, dix grains de myrrhe, cinq grains de vitriol blanc, & une demie dragme de ſucre candie*, que l'on diſſout dans *quatre onces des eaux diſtilées de roſes & de lierre terreſtre*. On en met trois ou quatre goutes dans l'œil dix ou douze fois par jour, & on couvre l'œil d'une compreſſe trempée dans un

collyre rafraîchiſſant, tant qu'il y a de l'inflammation.

Si même la douleur eſt violente, on coule dans l'œil alternativement du collyre ſuſdit, & de quelqu'un des collyres adouciſſans propoſez dans le Chapitre XIII. & ce, tant que la douleur ſubſiſte.

Si ces ulceres ne guériſſent point par ces remedes, on aura recours au Chapitre XVII. où on choiſira les collyres qui leur conviendront.

On ne traite point d'une autre maniere les puſtules qui ſont produites par la petite vérole; mais on s'efforce, autant qu'on le peut, d'en défendre les yeux. On ſe ſert à cet effet des remedes qui relâchent & ouvrent la ſurpeau des environs des yeux, & qui atténuent l'humeur qui cauſe les puſtules, afin qu'elle puiſſe tranſpirer à meſure qu'elle aborde : on employe utilement *le lait de femme*, ou à ſon défaut *celui de vache*, dans lequel on fait infuſer *une quantité ſuffiſante de ſaffran* pour en faire une forte teinture, dont on oint les paupieres & les environs quatre ou cinq fois par jour, & dont on coule même quelques goutes dans les yeux.

Ou on ſe ſert de la même maniere d'un collyre fait *avec parties égales des eaux diſtilées de lys & de fray de grenouilles*, dans leſquelles on fait infuſer *de la graine de lin* autant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuſes, *& du ſaffran comme deſſus*, étant paſſées par un linge, on diſſout dans deux onces *ſept ou huit grains de camphre*. Souvent par ces remedes ou autres, on empêche les puſtules de la petite vérole de pouſſer dans les yeux, pourvû qu'on s'en ſerve de bonne heure.

Amb. Paré, au Chap. III. de ſon vingt-ſixiéme Livre, ſe ſert *de l'eau-roſe*, *de verjus & du camphre*, pour mettre autour des paupieres; ou bien d'une

décoction *de sumach, de berberis, & d'écorce de grenade*, y dissolvant *de l'aloës & un peu de saffran*, & propose aussi pour la même fin *le jus de grenade*. Cette pratique, quoiqu'elle semble contraire à la précédente, convient cependant avant que les pustules ayent commencé à pousser à la superficie de la peau; parce que ces remedes ayant beaucoup d'astriction, en resserrent les fibres, ainsi la matiere des pustules s'y loge plus difficilement: mais aussi quand la peau en est déja abreuvée, ces remedes qui s'opposent à sa transpiration, seroient plus capables d'augmenter l'inflammation & les pustules, & d'exciter de plus grands desordres; c'est pourquoi il vaut mieux agir suivant l'intention que j'ai proposée, & qui est la plus universellement reçûe; & cela, d'autant plus qu'on n'est gueres appellé en ces rencontres, que lorsque les pustules commencent à pousser.

CHAPITRE XVI.

4. *De l'hypopyon, ou abcès de la cornée.*

PAr *hypopyon* nos Auteurs entendent deux choses: 1. un amas de pus derriere la cornée & dans le globe même: 2. un amas de pus qui se fait entre les pellicules mêmes de la cornée.

Comme la premiere signification a trop d'étendue, puisqu'elle comprend tous les amas de pus qui viennent des abcès des parties intérieures de l'œil, ou du sang épanché au-dedans de l'œil & qui suppure; je la restraindrai à cet épanchement de pus derriere la cornée, ensuite de l'ouverture de l'abcès qui se fait en la superficie intérieure de cette membrane: ainsi par *hypopyon* j'entendrai aussi deux choses; premiérement & prin-

cipalement l'amas de pus, ou l'abces qui se fait entre les pellicules de la cornée; & en second lieu l'épanchement qui s'en fait au-dedans de l'œil, lorsque cet abcès s'ouvre en dedans.

Cette maladie est souvent une suite des grandes inflammations des yeux, lorsqu'elles ne se terminent point par résolution; elle arrive aussi quelquefois par un sang chaud & âcre, qui flue & s'amasse dans une seule partie de la cornée, à la maniere des autres abcès; & elle arrive encore ensuite d'un sang épanché entre les pellicules de la cornée, par quelque coup ou autre violence extérieure, quand ce sang, au lieu de se résoudre, suppure.

Elle differe des phlystenes & des pustules, en ce que ces maladies ne sont qu'à la superficie extérieure de la cornée, & que la matiere qu'elles contiennent est fort fluide; & que celle-ci est entre ses pellicules, & que sa matiere est plus épaisse & assez semblable à celle des abcès: aussi l'*hypopyon* est proprement *un abcès de la cornée*.

Quand cet abcès se forme, l'inflammation est violente, & les douleurs sont vives & élançantes, qui continuent même quoique le pus soit formé.

Cet abcès est quelquefois si petit, qu'il n'a pas plus d'étendue qu'une pustule; & d'autres fois il est si étendu, qu'il occupe une grande partie de la cornée.

Quand le pus s'amasse entre les pellicules de la superficie extérieure de la cornée, il forme en dehors une tumeur pointue en maniere d'un cloud; entre les moyennes, la tumeur est platte & déprimée; & entre les pellicules de la superficie intérieure, souvent il ne paroît aucune tumeur en dehors, la tumeur étant au dedans de l'œil.

Quand il ne paroît point de tumeur en dehors,

pour juger si le pus est entre les pellicules de la cornée transparente, & si l'iris & la pupille paroissent dans leur état naturel vis-à-vis de l'amas, c'est une marque que l'abcès est dans la cornée. Il est plus difficile à juger, quand il s'amasse vers la superficie intérieure de la cornée opaque, & qu'il ne paroît point de tumeur en dehors, n'y ayant que les signes généraux qui le fassent connoître, qui sont la douleur plus violente en cet endroit, l'inflammation plus considérable, la tension des vaisseaux plus grande dans les environs, & la couleur sombre vers le milieu de l'amas.

Quoique la cornée transparente soit fort solide, le pus qui se trouve renfermé entre ses pellicules, s'étend quelquefois si fort en large, que la tumeur qu'il formoit en dehors, s'applatit & disparoît, ne laissant qu'une grande tache blanche: quelquefois aussi ce pus étant amassé vers le haut ou vers le milieu de la cornée, fait fusée & descend en bas, laissant un vestige blanc ou trouble dans le lieu qu'il occupoit, & dans celui par lequel il a passé; & cette extension & transposition de pus est le plus fort argument qui fasse connoître que cette membrane est composée de plusieurs pellicules, par la raison que j'ai rapportée au Chapitre VII. de la Description de l'Oeil.

Quand le pus fait ainsi fusée, il s'arrête au bas de la cornée transparente; & quand il y est en une certaine quantité, il s'y étend, & forme une tache blanche à peu près semblable à celle qu'on remarque à la racine des ongles. Cette tache est beaucoup plus apparente, quand l'abcès se rompt au-dedans de l'œil, & que le pus s'épanche entre l'iris & la cornée transparente: & c'est proprement cette espece d'*hypopyon* que nos Anciens ont appellé *onyx*.

L'abcès de la cornée eſt une maladie très-fâcheuſe, puiſque la plûpart de ceux qui en ſont travaillez, perdent la vûe, ſoit par les cicatrices qui reſtent & qui ſont fort épaiſſes; ſoit par l'ulcere de la cornée qui ſuit l'ouverture de l'abcès, & qui eſt preſque toujours d'une nature fort maligne; ſoit pour la rupture de cette même membrane, dont s'enſuit l'écoulement de l'humeur aqueuſe, qui eſt quelquefois ſi conſidérable, que les parties intérieures en changent de ſituation & ſe confondent; ſoit enfin par la ſuppuration de tout l'œil, ou au moins d'une partie, quand le pus qui s'échape au-dedans eſt d'une mauvaiſe qualité. Voilà ce qui regarde le prognoſtic général.

Quant au particulier, les petits abcès dont le pus ne s'étend pas entre les pellicules de la cornée, marquent moins de malignité, & peuvent plutôt recevoir guériſon. Ceux qui ſont vers la ſuperficie extérieure de cette membrane, ſont moins mauvais que ceux qui en occupent le milieu, & ceux-ci ſont moins fâcheux que ceux qui ſe forment vers la ſuperficie intérieure. Enfin ceux qui ſe forment ſur la cornée tranſparente; & ceux qui ſont vis-à-vis de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices reſtantes, quand ils guériſſent, que ceux qui ſont vis-àvis de la pupille.

Pour la cure de l'abcès de la cornée, on ſe ſert dans le commencement des remedes tant généraux que particuliers que j'ai propoſez pour l'ophthalmie, obſervant ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent à l'occaſion des *phlyctenes* & des *puſtules*. Et quand l'inflammation commence à s'apaiſer, ſi on voit qu'il y ait peu de matiere amaſſée, & qu'elle ne ſoit pas de mauvaiſe qualité, ce qu'on connoît ſi l'inflammation diminue

considérablement, on la dissipe, si on peut, par l'usage des collyres résolutifs & un peu émolliens, faits *avec les fleurs de camomille & de mélilot, les semences de fénugrec & de fenouil de chacune une pincée, & un scrupule de myrrhe*, que l'on fait bouillir légérement dans *six onces des eaux distilées de roses & de rhue*, & ensuite on y fait infuser un *demi-scrupule de safran*, pour étant passé par un linge, l'appliquer à l'ordinaire.

Si par l'usage de ce remede ou autre de semblable vertu, le pus ne se résout, il faut venir à l'extrême remede, quand l'abcès est grand, qui est de piquer avec une lancette la cornée à l'endroit de l'abcès, pour en faire sortir le pus, sans attendre qu'il se fasse jour lui-même par l'ulcération de la cornée, pour éviter les cruelles douleurs qu'il causeroit au malade, & les autres desordres qui surviendroient par un trop long séjour du pus.

La maniere de faire cette opération, est de situer commodément le malade sur son lit, la tête bien appuyée de crainte qu'il ne la remue, & tenant du pouce & du doigt indice d'une main l'œil ouvert & sujet, de l'autre tenir la lancette comme si on vouloit saigner, & piquer la cornée au lieu le plus panchant de l'abcès si profondément, que l'on parvienne jusques au pus, faisant ensuite une petite élévation pour rendre à peu près l'ouverture de la grandeur du demi-diametre de l'abcès. On ne doit pas toujours s'attendre que le pus suive la pointe de la lancette; il est quelquefois si épais, qu'il ne coule qu'à mesure qu'il s'atténue: d'ailleurs la cornée est si solide, & les levres de l'ouverture s'approchent d'abord si fort, qu'elles s'opposent à sa sortie; mais dans la suite elles s'ouvrent, & le pus s'écoule insensiblement.

Immédiatement après l'ouverture, on se sert du collyre fait *avec le lait de femme & le saffran*, ou de quelqu'autre collyre anodin pour appaiser la douleur : ensuite on se sert des collyres mondifians & desséchans, comme de celui que j'ai proposé après l'ouverture des pustules ; remédiant à l'inflammation & à la douleur, si ces accidens se renouvellent, par les remedes que j'ai ci-devant proposez : enfin, suivant que l'ulcere se rend plus ou moins mauvais, on le traite comme je le dirai ci-après au Chapitre des ulceres.

Notez que si le pus avoit déja fait fusée, ou qu'il se fût étendu, comme je l'ai dit ci dessus, il seroit bon d'attendre quelques jours avant que d'en venir à l'ouverture, & pendant ce tems-là se servir des collyres résolutifs pour tâcher de le dissiper, comme quelquefois cela arrive : mais si après quatre ou cinq jours on ne s'apperçoit d'aucune résolution, & qu'au contraire le pus augmente dans le lieu où il a coulé, il ne faut pas tarder à lui donner jour au lieu même où il a flué, sans se mettre en peine de celui où il s'est amassé la premiere fois. L'expérience fait connoître que c'est là que l'ouverture doit être faite, puisque faute d'ouverture, il s'y fait souvent jour.

Remarquez encore que, lorsque l'abcès s'est ouvert au-dedans de l'œil, & que le pus s'est épanché entre la partie inférieure de l'iris & la cornée transparente, quand il n'est pas d'une mauvaise qualité, il se desseche quelquefois en cet endroit, sans causer d'autre desordre qu'un changement en la couleur de l'iris, & une tache blanche, qui est la cicatrice de l'ulcere intérieur de la cornée, d'où le pus s'est épanché : mais quand il est d'une mauvaise qualité, il altere non-seulement la partie de l'uvée qui forme l'iris, mais encore les autres parties intérieures de l'œil, &

souvent même ulcere & perce la cornée transparente, si on differe à lui donner jour.

Avant que d'en venir à l'opération, si vous n'avez aucune espérance que la vûe se puisse rétablir, ayez bien soin d'en avertir le malade, & lui faites connoître que l'opération que vous lui proposez, n'est que pour l'exempter des cruelles douleurs qu'il souffriroit, si on attendoit que le pus se fit jour de lui-même par ulcération, & pour éviter la difformité que la suppuration de tout l'œil causeroit; afin qu'il n'impute point à l'art ce qui est une suite malheureuse de sa maladie.

J'ajouterai à la fin de ce Chapitre, que Galien *au chapitre 19 du quatorziéme livre de la méthode*, rapporte que de son tems un nommé *Justus* Médecin Oculiste, guérissoit plusieurs personnes travaillées *d'hypopyon*, en leur secouant rudement la tête jusques à ce qu'on vît le pus descendre au bas de l'œil, où il demeuroit par sa pesanteur. Ne vous servez point de cette pratique qui ne vous réussiroit pas, quoique ce fait puisse être vrai en trois rencontres. 1°. Quand le pus s'est amassé vers la partie intérieure de la cornée, & qu'il est prêt à s'échapper. 2°. Quand l'abcès s'est formé en la partie antérieure de la membrane uvée, & qu'il est pareillement prêt à se rompre. 3°. Quand le pus s'est amassé au dedans de l'œil, soit à cause d'un sang épanché qui n'a pû se résoudre, ou par quelqu'autre cause; car nos Anciens appelloient *hypopyon*, tout amas de pus qui se faisoit ou dans l'épaisseur de la cornée, ou pardelà: dans ces trois rencontres, dis-je, les secousses peuvent avancer la précipitation du pus, qui se feroit même naturellement, ou à la faveur des frictions de l'œil, comme je lai vû arriver plusieurs fois. Mais quand le pus s'est amassé en-

tre les pellicules de la cornée, & qu'il n'a point de disposition à s'échapper au-dedans de l'œil, toutes les secousses & autres moyens ne lui peuvent faire changer de place; & s'il s'étend souvent, ou se précipite au bas de la cornée transparente, comme je l'ai dit ci-dessus, c'est un de ces effets de la nature, que l'art ne peut pas produire.

CHAPITRE XVII.

5. *Des ulceres de la conjonctive & de la cornée.*

LES *ulceres de la conjonctive & de la cornée* sont les maladies les plus communes qui arrivent aux yeux. L'inflammation, les pustules, les abcès, les playes, & généralement toutes les solutions de continuité de ces parties, non-seulement les causent; mais aussi toutes les fluxions d'humeurs âcres & mordicantes qui se font sur les glandes des yeux & sur les paupieres, les excitent, quand ces humeurs coulent & séjournent sur l'œil.

Ils sont ou *superficiels*, ou *profonds*. Les *superficiels*, qui sont ordinairement causez par des humeurs âcres & mordicantes, qui sortent des glandes & qui abreuvent l'œil, ou par des *phlyctenes*, ou par quelques corps étrangers & peu de conséquence qui entrent dans l'œil & qui le blessent, sont de quatre especes, qui ne different entr'elles que du plus au moins. La premiere est un léger ulcere qui paroît en maniere d'un brouillard très-superficiel sur la cornée transparente, & qui en occupe souvent la plus grande partie: ce n'est proprement qu'un commencement d'ulcération de la surpeau qui recouvre la cornée: aussi quand cet ulcere ne passe point outre & qu'il

guérit, il ne reste point de cicatrice, cette surpeau se rengendrant facilement; nos Auteurs appellent cette espece d'ulcere *brouillard* (*a*), à cause effectivement qu'il ne paroît que comme un petit brouillard.

La deuxiéme est un ulcere semblable au précédent, un peu plus profond & plus blanc, qui occupe souvent moins de place; & comme en cet ulcere la superficie de la cornée se trouve aussi ulcérée, il reste une cicatrice légere après sa guérison, qui incommode un peu la vûe, quand elle se trouve au-dessus de la pupille : nos Anciens l'ont appellée *nuage* (*b*), parce qu'il est plus opaque que le précédent, & qu'il ressemble à un petit nuage.

La troisiéme est un ulcere rond & plus profond que les précédens, qui suit souvent l'ouverture des pustules, & qui paroît blanc, quand il est sur la cornée transparente ; & rougeâtre, quand il occupe le blanc de l'œil ; & quand il se trouve en telle situation qu'il occupe en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, il paroit des deux couleurs ci dessus, c'est-à-dire rougeâtre au blanc de l'œil, & blanc sur la cornée transparente. La cicatrice qui reste après sa guérison, empêche de distinguer les objets, quand elle est vis-à-vis de la pupille. Nos Auteurs le nomment *ulcere rond* (*c*), à cause de sa figure qui est mieux circonscrite que celle des précédens.

La quatriéme est un ulcere brûlant, douloureux, d'un gris cendré, inégal & rude, paroissant comme un petit floccon de laine, quand il est sur la cornée transparente. C'est le plus mauvais des

(*a*) Achlys, *ou* caligo.
(*b*) Nephelion, *ou* nubecula.
(*c*) Argemon, *ou* ulcus rotundum.

ulceres superficiels, étant sujet à dégénérer en ulcere profond & sordide. Il laisse une cicatrice plus épaisse que le précédent. Il est appellé à cause de la chaleur & de la douleur qu'il cause, *ulcere brûlant* (*a*).

Tous ces ulceres étant négligez, ou arrivant dans un corps de mauvaise compléxion, sujet à des fluxions habituelles, dégénerent souvent en *ulceres profonds*.

Les *ulceres profonds* sont encore causez par l'ouverture des abcès qui se font dans l'épaisseur de la cornée, par des plaies & autres causes; on les distingue ordinairement en trois especes.

La premiere est un ulcere étroit, profond, & dur, dont la cornée transparente, quand il est au-dessus de l'iris ou de la pupille, ne paroit point changée de couleur, ne blanchissant que lorsque l'ulcere se cicatrise; & quand il est sur la cornée opaque à l'endroit du blanc de l'œil, il est fort rouge en sa circonférence, & son milieu paroît noirâtre, à cause que la cornée est émincée en cet endroit. On l'appelle *une fossette* (*b*), à cause de sa profondeur.

La deuxiéme est un ulcere semblable au précédent, hors qu'il est plus large & qu'il semble moins profond; parce que la cornée étant émincée, est un peu poussée au-dedans de l'ulcere par l'humeur aqueuse, à cause de l'étendue de cet ulcere. On le nomme *encavure* (*c*).

La troisiéme est un ulcere sordide & pourri, jettant une sanie épaisse, inégale & mauvaise. Il retient le nom d'*ulcere sordide*. (*d*)

Voilà toutes les especes d'ulceres que nos An-

(*a*) Epicauma, *ou* ulcus inustum.
(*b*) Bothrion, *ou* fossula & annullus.
(*c*) Cœloma, *ou* cavitas.
(*d*) Encauma, *ou* ulcus sordidum.

ciens ont décrits, avec les noms qu'ils leur ont donné, dont on ne doit pas fort se mettre en peine, pourvû que l'on connoisse bien la nature de chaque ulcere. Si on vouloit s'attacher à examiner plus particuliérement toutes les autres circonstances qui les peuvent accompagner, on en trouveroit un bien plus grand nombre; mais comme toutes ces circonstances ne font point changer l'ordre de leur traitement, il est inutile d'augmenter le nombre des especes de nos Anciens: il suffit qu'un Chirurgien Oculiste s'applique à connoître toutes leurs complications essentielles & principales, pour en tirer ses indications curatives.

Les ulceres des yeux sont si aisez à connoître, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade pour découvrir leur nature; & d'ailleurs ce que j'ai dit de leurs différences, renferme en même tems leurs signes diagnostics.

Pour le prognostic en général, on peut juger que les ulceres des yeux sont des maladies très-fâcheuses, tant pour la difficulté qu'il y a de les guérir, à cause des cruelles douleurs qu'ils causent à l'œil & à la tête, des violentes inflammations qui les suivent, & de la nature des parties ulcérées; que par les symptômes qui les accompagnent souvent, comme la rupture de la cornée, les excroissances de chair, les fistules, & enfin par les cicatrices qui restent toujours après leur guérison: tous symptômes qui détruisent entiérement la vûe, ou qui la diminuent au moins considérablement.

En particulier, les ulceres qui n'occupent que la conjonctive, sont moins dangereux que ceux qui passent à la cornée; & ceux qui sont en la cornée opaque, ou dans la transparente vis-à-vis de l'iris, quand ils guérissent, n'incommodent

point la vûe par leurs cicatrices restantes, comme ceux qui se trouvent vis-à-vis de la pupille.

Plus les ulceres sont superficiels, plus ils sont aisez à guérir, & moins ils incommodent par leurs cicatrices; & plus les ulceres sont profonds, plus il y a à craindre que la cornée se rompe, que l'œil se flétrisse, & que l'uvée sorte par la rupture.

Les ulceres qui rendent une sanie claire ou rousse, & qui est si âcre qu'elle ronge les parties voisines de l'ulcere, les paupieres, & les autres parties sur lesquelles elle s'épanche, sont difficiles à mondifier; & ceux qui rendent une sanie inégale, croûteuse, noirâtre & mauvaise, sont aussi très-difficiles à mondifier, & doivent faire craindre la suppuration de tout l'œil.

Ceux qui sont entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs âcres, qui se fait sur les glandes de l'œil, ou sur celles des paupieres, comme il arrive souvent dans les enfans sujets aux tumeurs scrophuleuses, & dans ceux qui sont travaillez de scorbut, vérole, ou autre insigne intempérie du sang, ne guérissent point qu'on n'ait auparavant détruit toutes ces mauvaises causes. Et quand ils sont entretenus par les poils des paupieres qui se renversent dans l'œil, ils ne guérissent qu'après qu'on a arraché ces poils, ou qu'on les a détourné.

Les yeux affoiblis par les ulceres précédens, ou par des fluxions, ou par un grand âge, & pour être continuellement exposez aux injures extérieures, faute d'être recouverts des paupieres, sont fort sujets à être ulcérez; & quand ils le sont, les ulceres en sont difficiles à guérir.

Un symptôme commun à ceux qui sont travaillez de violentes ophthalmie, de plaies, de pustules, d'abcès, & d'ulceres à la cornée, & de

quelques autres maladies, c'eſt de ne pouvoir ſouffrir la lumiere du grand jour ſans de grandes douleurs: ce qui oblige les malades à tenir les yeux fermez à la préſence du grand jour, & de ne les ouvrir que dans les ténebres, ou lorſque la lumiere eſt fort foible.

En parlant des maladies de la rétine, j'en ai attribué la cauſe à la diſpoſition inflammatoire de cette membrane; parce qu'il eſt impoſſible que toutes les parties ſenſibles de l'œil, & particuliérement la rétine, ne ſe reſſentent de l'inflammation douloureuſe de la conjonctive & de la cornée, ſoit que cette inflammation ſoit ſeule, ou qu'elle accompagne les plaies, les puſtules, les abcès, ou les ulceres, puiſque même les autres parties voiſines de l'œil s'en reſſentent.

Une preuve que cette difficulté de ſouffrir la lumiere, ne vient point de la ſenſibilité extraordinaire que la conjonctive ou la cornée contractent dans ces maladies, c'eſt que lorſque les ulceres, ſi enflammez & ſi ſenſibles qu'ils ſoient, occupent la cornée tranſparente, & empêchent entiérement les rayons de lumiere de pénétrer l'œil, & de ſe porter ſur la rétine, les malades ouvrent aiſément l'œil à la préſence du grand jour, ſans en ſouffrir aucune douleur; & au contraire, quand ils ſont dans d'autres parties de la cornée, & qu'ils n'empêchent point le paſſage des rayons de lumiere, ou que la cornée ulcérée a encore aſſez de tranſparence pour être pénétrée par les rayons de lumiere, comme il arrive dans les ulceres les plus ſuperficiels & dans quelques autres, ſi en même tems il y a de l'inflammation, les malades ſouffrent de ſi grandes douleurs de la lumiere, qu'ils ne peuvent tenir l'œil ouvert: ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux aux enfans peu raiſonnables,

& qu'on eſt obligé de leur ouvrir de force pour reconnoître leurs maladies, ou pour y introduire des remedes.

Cette difficulté de souffrir le grand jour sert même pour le prognoſtic des ulceres, ou des autres maladies qui la cauſent; parce que ſitôt que l'on voit un malade qui ne peut ouvrir l'œil ſans de grandes douleurs, on juge avant que de l'éxaminer, que la vûe n'eſt point perdue.

Pour la cure des ulceres des yeux, on travaille d'abord à réprimer l'inflammation, ſi elle eſt grande, en diminuant, détournant & dérivant les humeurs qui la cauſent, par le régime de vivre, les lavemens, la ſaignée, les veſicatoires, les cauteres, & les autres remedes généraux adminiſtrez dans l'ordre, & comme je l'ai dit en parlant de l'ophthalmie; & cela, ſuivant le degré de l'inflammation.

On doit auſſi en même tems ſe ſervir des remedes topiques qui conviennent à l'inflammation, & dont j'ai auſſi parlé en la cure de l'ophthalmie, & de ceux qui peuvent mondifier les ulceres; & voici l'ordre qu'il faut tenir dans l'uſage de ces remedes.

Si l'ulcere eſt ſuperficiel, & que l'inflammation ſoit peu conſidérable, on ſe ſert du collyre fait *avec cinq grains de vitriol blanc, cinq grains de ſel de ſaturne, vingt grains des trochiſques blancs de rhaſis* * *& un ſcrupule de ſucre candie*, qu'on diſſout

NOTA. * Les trochiſques qu'on appelle chez les Apoticaires *trochiſques blancs de rhaſis*, ne ſont pas tout-à-fait ſemblables à ceux de *rhaſis*; puiſqu'on en ôte l'*opium*, auquel on ſubſtitue le *camphre*, & qu'on y ajoute *la gomme arabique & l'amidon*: cependant comme c'eſt de ces trochiſques officinaux dont j'entends parler, j'ai crû qu'il étoit à propos de n'en pas taire la deſcription.

On prend *dix dragmes de ceruſe lavée*, comme je le dirai ciaprès, *ſix dragmes de ſarcacolle ſubtilement pulveriſée, quatre*

dans *trois onces des eaux distilées de roses, de plantain & d'eufraise*, dans lesquelles on a fait fondre auparavant *dix grains de gomme arabique en poudre*, pour les rendre mucilagineuses; on en fait couler quelques goutes tiedes dans l'œil malade 10. ou 12. fois par jour, & par-dessus l'œil on applique une compresse trempée dans un collyre rafraîchissant, fait *avec un blanc d'œuf & les eaux de roses & de plantain*, battus ensemble.

Ou bien on se sert du collyre de camphre que l'on fait *avec dix grains de camphre, autant de vitriol blanc & un scrupule de sucre candie*, qu'on dissout dans pareille quantité *des eaux susdites*, pour s'en servir de même.

Quoique le camphre se dissolue assez bien dans les eaux distilées, en le broyant dans le petit mortier avec le sucre, & versant les eaux dessus petit à petit: on le dissout cependant plus aisément, si on le broie avec le quart ou la moitié d'une amande pelée, ou une semence ou deux de concombre mondée, ou autres semences huileuses, & de cette maniere on le dissout sans sucre dans toutes sortes de liqueurs.

Le camphre par la ténuité de ses parties, pénetre & s'insinue aisément dans les pores des parties, atténue les humeurs grossieres, les dé-

dragmes d'amidon, des gommes arabique & tragacanth bien pulverisées, deux dragmes de chacune & une dragme de camphre. On broye le camphre avec une amande pelée dans le petit mortier, on y ajoute peu à peu une cueillerée d'*eau-rose*, puis les poudres qu'on triture bien, y ajoutant encore de l'*eau-rose*, s'il en est besoin, pour rendre le tout en consistance de pâte un peu solide, dont on forme des trochisques, qu'on fait sécher à l'ombre. Il est assez inutile de nourrir la sarcocolle avec le lait de femme, puisque ce qu'il en reste, quand les trochisques sont secs, ne peut être d'une grande vertu, & que d'ailleurs on peut ajouter le lait, si on le juge nécessaire, dans les collyres que l'on fait avec ces trochisques.

tache & leur fait quitter priſe, corrige le virus des ulceres par ſa qualité balſamique, & conſerve ainſi la température des parties ; c'eſt pourquoi il convient fort dans les remedes ophthalmiques. Il eſt vrai qu'en l'appliquant, il cauſe une douleur un peu vive, parce qu'il s'inſinue promptement, mais cette douleur ſe paſſe en un inſtant & d'ailleurs il ne cauſe aucune inflammation, au contraire en diſcutant l'humeur qui la cauſe, il l'appaiſe ; d'où vient qu'on l'a crû froid.

Si l'ulcere ne ſe mondifie pas bien par ces remedes, ou s'il eſt plus conſidérable, on rend ces collyres un peu plus puiſſans, en diminuant la quantité des eaux diſtilées, ou augmentant la doſe des remedes qui entrent dans leur compoſition. Ce qu'on doit obſerver dans tous les collyres que j'ai ci-devant propoſez, ou que je propoſerai dans la ſuite : car il eſt de la prudence d'un Chirurgien d'obſerver continuellement l'effet de ſes remedes, par la conſidération de la partie malade ſur laquelle il les applique ; ainſi quand il voit, par exemple, qu'un ulcere de l'œil ſe deſſeche, & s'échauffe au lieu de ſe mondifier, il doit juger que ces remedes ſont trop violens, & alors il les doit adoucir, en les étendant par l'addition des eaux diſtilées, ou ſe ſervir d'autres remedes plus doux ; quand au contraire il reconnoît qu'un ulcere s'humecte trop & ſe ſalit, il doit inférer qu'ils ſont trop foibles, & alors il doit rendre ſes collyres plus pénétrans, mondifians & deſſéchans, en diminuant les eaux, ou augmentant la doſe des remedes principaux qui en ſervent de baſe, ou ſe ſervir d'autres remedes plus puiſſans ; & quand il s'apperçoit que la ſuppuration ſe rend loüable, que l'ulcere ſe mondifie, & que l'inflammation s'appaiſe, il doit continuer ſes mêmes remedes juſqu'à ce qu'une indication contraire l'o-

blige à les changer ; puisqu'il doit juger qu'ils sont dans le dégré nécessaire pour détruire la maladie. C'est ainsi qu'on doit rectifier tous les remedes topiques ; car les doses que l'on prescrit dans les formules, étant ordinairement réglées pour les corps d'une texture médiocre, il se trouve souvent que ces remedes sont trop foibles pour un corps d'une texture plus serrée & plus robuste, & trop forts pour un corps d'une texture plus délicate & foible ; ainsi un remede qui mondifie dans un sujet, ne fera que suppurer dans un autre.

Si l'ulcere est profond, & qu'il n'y ait pas grande malignité, ce qu'on connoît quand la couleur en est blanche & assez unie, que les larmes sont peu chaudes & âcres, que l'inflammation n'est pas considérable, & que la douleur n'est que médiocre, on se sert en la maniere susdite du collyre fait *avec de l'aloës & de l'encens un scrupule de chacun, six grains de saffran, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, vingt grains de tuthie préparée & une demie dragme de sucre candie*, qu'on dissout dans *quatre onces des eaux distilées de roses de chélidoine*, rendues mucilagineuses par l'infusion *de quinze grains de gomme arabique ou de tragacanth.* Ce collyre mondifie, incarne & desseche.

Quand il y a de la malignité, comme dans les ulceres dont les bords paroissent calleux, & le fond d'une couleur inégale, que les larmes sont chaudes & âcres, & que l'inflammation & la douleur sont grandes ; & dans ceux qui changent peu la couleur de la cornée, & qui sont accompagnées desdits accidens : il faut tâcher d'en corriger le virus, en l'adoucissant & mortifiant avec les collyres dans lesquels on fait entrer quelques minéraux, comme celui fait *avec la tuthie préparée.* 1°.

NOTA, 18. Comme il se peut trouver des Chirurgiens qui ne

le plomb brûlé & lavé. 2°. & l'antimoine lavé. 3°. de chacun vingt grains, un scrupule de myrrhe, six grains

sçauroient pas la maniere de préparer *la tuthie, le plomb, l'antimoine, & quelques autres minéraux*, dont on se sert dans les collyres; je veux bien la marquer ici, pour leur épargner la peine de la chercher ailleurs.

On fait rougir *la tuthie* dans un creuset ou dans une cuillere de fer, sur un feu de charbon, & on l'éteint dans l'eau, ce qu'on réitere cinq ou six fois, afin de la réduire plus aisément en poudre; après quoi on la broye sur un porphyre, ou dans un mortier de fonte, jusqu'à ce qu'elle soit en poudre presque impalpable; on la verse alors dans de l'eau froide qu'on agite pour y délayer la poudre, on laisse un peu rasseoir l'eau, afin que les parties les plus grossieres se précipitent au fond; on verse l'eau trouble, chargée des parties les plus subtiles de la tuthie, dans une terrine ou bassine; on remet les parties grossieres sur le porphyre ou dans le mortier, on les broye derechef, & on les met dans de l'eau comme dessus, ce qu'on continue jusqu'à ce qu'on ait réduit toute la tuthie en poudre si subtile, qu'elle puisse être enlevée par l'eau: ensuite on laisse reposer l'eau des lotions jusqu'à ce qu'elle soit claire, & que toute la tuthie se soit précipitée au fond; on verse l'eau par inclination, & on en remet de nouvelle sur la poudre, on l'agite derechef, & on la laisse reposer pour la verser comme dessus; enfin on verse sur la poudre restante de l'eau de rose & de fenouil, ou autres eaux ophthalmiques, & on procede de même; & après on fait sécher la poudre à l'ombre, ou on la réduit en *trochisques* que l'on sert pour le besoin. Voilà ce qu'on appelle *tuthie préparée ou lavée*.

2°. Le *plomb* se brûle ou calcine en deux manieres; sans addition, ou avec addition.

Sans addition: on le fait fondre dans un pot de terre propre à soutenir le feu, ou dans une cuillere de fer, sur un feu modéré, l'agitant continuellement avec une spatule de fer, & séparant de tems en tems la poudre grise tirant sur le jaune qui s'amasse dessus, & continuant ainsi jusqu'à ce que tout le plomb soit converti en cette poudre ou chaux; on la lave ensuite, & on la passe par l'eau de même que la tuthie.

Avec addition: le plomb étant fondu comme dessus, on jette dessus petit à petit environ la moitié de son poids de soufre en poudre, remuant continuellement avec une spatule de fer jusqu'à ce que le soufre soit entiérement consommé: & par ce moyen le plomb se brûle plus promptement que dans la préparation précédente, & se convertit en une poudre obscure

de saffran & une demie dragme de sucre candie qu'on dissout dans *quatre onces des eaux de roses & de fray de grenouilles*, dans lesquelles on aura fait fondre *quinze grains de gomme de tragacanth*, pour s'en servir comme des susdits : observant seulement que dans les intervales de son application, il est bon d'instiller dans l'œil quelques goutes du collyre anodin, fait de *lait de femme ou de vache, de saffran & des mucilages de semences de coins*, en la maniere que je l'ai dit en la cure de l'ophthalmie ; & cela tant pour appaiser la douleur, que pour amollir l'ulcere, & le disposer à une suppuration loüable, laquelle étant arrivée, & l'inflammation appaisée, on quitte ces collyres pour se servir de celui énoncé dans l'article précédent.

Les ulceres dont je viens de parler, deviennent quelquefois si malins, qu'ils tiennent des ulceres chancreux ; pour lors les douleurs en sont cruelles, non-seulement à l'œil, mais dans toutes les parties voisines, & particulierement à la partie antérieure de la tête & aux tempes, à cause de l'in-

qui est proprement ce qu'on appelle *plomb brûlé*. On broye cette poudre sur le porphyre ou dans le mortier, & on la lave & passe par l'eau de même que la tuthie. On se sert également de ces deux préparations de plomb.

La *céruse* & la *litharge* qui sont d'autres especes de plomb calciné, n'ont besoin d'autre préparation que d'être pulvérisées, lavées, & passées par l'eau comme la tuthie.

3°. *L'antimoine crud* se pulvérise, se lave, & se passe par l'eau de la même maniere que la tuthie. On se sert également du *foye d'antimoine*, que l'on pulvérise & lave de même.

On lave & passe par l'eau tous ces remedes, pour les adoucir & pour les rendre en poudre impalpable, afin qu'ils se puissent mêler plus aisément dans les liqueurs, & qu'étant introduits dans l'œil, ils ne l'offensent par leur âpreté, & qu'ils agissent plus efficacement. On doit agiter les collyres où ces remedes entrent, à chaque fois qu'on s'en sert ; afin que les poudres qui, quoique subtiles, se précipitent toujours au fond à cause de leur pesanteur, soient répandues également dans toute la liqueur.

flammation continuelle de la cornée & de la conjonctive, causée par l'humeur âcre & maligne qui découle de ces ulceres : leurs bords paroissent plus élevez & plus durs, & les vaisseaux qui les environnent, deviennent très-apparens & variqueux ; souvent ils s'appaisent, & semblent se cicatriser, mais peu de jours après ils se renouvellent. Ils sont très-difficiles à guérir, & souvent même ne guérissent que par la perte entiere de l'œil.

On ne doit point négliger les remedes généraux dans cette rencontre ; & pour les topiques, on se servira du précédent collyre, si les malades le peuvent supporter, ou si les ulceres ne s'irritent point ensuite de son application : sinon on en ôtera la myrrhe, ou bien on se contentera seulement d'un collyre fait *avec les mucilages de semences de coins & de lin, tirez avec les eaux de fray de grenouilles & de plantain*, dont on continuera l'usage jusqu'à ce qu'on voie qu'ils ne soient plus irritez ; alors on reprendra le précédent collyre, & dans la suite si ces ulceres se rectifient, on achevera de les guérir comme les autres. Observant pendant tout leur traitement ce que j'ai dit à l'occasion des ophthalmies opiniâtres.

Quand l'ulcere est *sordide & pourri*, ce que dénotent la sanie noirâtre, épaisse, inégale & mauvaise, & la pourriture de la cornée dont les pellicules corrompues s'élevent en tumeur, & se divisent en filamens par l'humidité maligne qui les abreuve ; on doit beauconp craindre que toute la cornée ne se rompe, & que toutes les parties intérieures ne s'écoulent : c'est pourquoi on doit travailler promptement à arrêter le progrès de cette pourriture, autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui dessechent puissamment, & qui absorbent le virus malin & putréfactif dont la cornée est imbue.

Si cet ulcere ambule, pourrit, corrode, & ronge promptement l'œil & les parties voisines, jette un pus puant & en quantité, excite une grande douleur, qui est suivie de fiévre & quelquefois de cours de ventre; les Latins l'appellent *ulcus depascens*, (a) n'est différent de l'ulcere sordide que parce que ses progrès sont plus prompts & plus violens, ainsi il ne demande point que l'on change l'intention précédente.

Pour l'accomplir on se sert du collyre fait *avec quinze grains de verdet, dix grains de camphre, un scrupule de myrrhe & une demie dragme de sucre candie* qu'on dissout dans *deux onces des eaux de roses & d'absinthe*, rendues mucilagineuses par l'infusion *de dix grains de gomme tragacanth.* Et comme le verdet se trouve souvent mêlé de beaucoup d'impuretez, il est bon de le dissoudre d'abord avec la quantité des eaux susdites, les laisser reposer quelques heures, & ensuite tirer à clair la liqueur colorée qu'on passe par un linge fin, & dans laquelle on dissout la gomme, le camphre, la myrrhe & le sucre à la maniere ordinaire.

Ou bien on se sert de celui fait *avec quinze grains de vitriol de Chypre, un scrupule de myrrhe & une dragme de miel rosat*, qu'on dissout dans pareille quantité *des eaux susdites.*

On augmente ou diminue la dose *du verdet* ou *du vitriol*, suivant le dégré de la pourriture & la constance du malade à supporter la douleur que causent ces violens remedes.

Il vaut mieux que ces collyres soient un peu plus chargez *de verdet* ou *de vitriol*, que de n'y en avoir pas assez, afin d'arrêter plus promptement le progrés de la pourriture. S'ils causent un peu plus de douleur, & augmentent davantage

(a) *Les Grecs le nomment* NOME.

l'inflammation, ces ſymptômes n'en durent pas ſi long-tems, puiſqu'on en ceſſe l'uſage, ſi tôt que la pourriture eſt arrêtée, & d'ailleurs la douleur & l'inflammation qui ſont excitées par ces remedes, ſe calment bien-tôt après qu'on les a abandonnez; au lieu que s'ils en étoient moins chargez, ils agiroient ſi lentement, qu'ils n'arrêteroient qu'avec peine la pourriture, & leur longue application feroit que les malades en ſouffriroient davantage, tant par la douleur, que par l'inflammation qui augmenteroit plus par une irritation continue, quoique moins violente, que par une plus violente, & qui ne feroit que paſſagere.

La maniere de ſe ſervir de ces collyres, n'eſt point différente de celle des autres: il faut ſeulement remarquer qu'on n'en doit appliquer que trois ou quatre fois par Jour, à cauſe de la douleur qu'ils excitent; & dans les intervales de leur application, ſe ſervir des collyres anodins & rafraîchiſſans, comme je l'ai déja dit ci-deſſus. On choiſira dans le Chapitre de l'Ophthalmie ceux qui y conviendront le mieux, & toujours par rapport à la douleur, à l'inflammation, & aux autres accidens qui les ſuivent. Et ſi-tôt qu'on voit la pourriture arrêtée, ce qu'on connoît quand les pellicules pourries ſe deſſechent, & commencent à ſe ſéparer des parties ſaines de la cornée, qu'un pus blanc, uni, & épais paroît, & que les autres ſymptômes s'appaiſent, on ceſſe ces collyres pour ſe ſervir de celui que j'ai propoſé ci-deſſus, pour l'ulcere profond & peu malin, ou de quelqu'autre de ſemblable vertu; parce qu'alors on ne doit plus travailler qu'à mondifier doucement, incarner & deſſecher l'ulcere.

Si les collyres ſecs ont lieu, c'eſt particulierement dans ces ſortes d'ulceres, pourvû que l'inflammation

flammation ne soit pas considérable, comme il arrive quelquefois. Et comme leur vertu est plus unie & plus forte, par conséquent, on ne met dans leur composition ni *verdet*, ni *vitriol de chypre*, ni *autre remede de pareille force*, de crainte de trop irriter la conjonctive & la membrane intérieure des paupieres; ce qui augmenteroit trop considérablement l'inflammation & la douleur : on se contente donc de les faire *avec vingt grains d'aloës, quinze grains de vitriol blanc* qui est beaucoup moins violent que celui de chypre, quoiqu'il ait au moins autant d'astriction, *dix grains de sel de saturne, une demie dragme de tuthie préparée, autant d'iris de Florence, & une dragme de sucre candi*, qu'on réduit en poudre très-subtile, pour avec un tuyau de plume, en souffler deux ou trois grains sur l'ulcere; l'œil étant ensuite fermé, ce collyre se fond avec les larmes, s'épanche partout l'œil, & agit de même que les autres collyres. On en réitere l'application trois ou quatre fois par jour, observant ce que j'ai dit ci-dessus pour appaiser la douleur.

On se sert aussi pour ces ulceres de collyres en forme de liniment, que l'on fait *avec deux dragmes de myrrhe, un scrupule de vitriol blanc, douze grains de camphre, & une demie once de sucre candi*, qu'on réduit en poudre, dont on remplit les cavitez *de plusieurs blancs d'œufs* qu'on a fait durcir, & dont on a ôté *les jaunes* : on réunit ces blancs, on les lie avec du fil, & on les met à la cave ou en un lieu humide, sur une claye posée sur un bassin de fayance ou de terre vernisée, pour recevoir la liqueur qui en coulera, dans laquelle on trempe l'extrémité d'une plume de l'aile de quelque petit oiseau, dont on touche l'ulcere quatre ou cinq fois par jour, observant ce que dessus.

Les ulceres causez & entretenus par une fluxion

habituelle d'humeurs pituiteuses & âcres, qui se fait non-seulement sur les yeux, mais aussi sur les joues, le nez, les lévres, & autres parties voisines, & qui même les ulcere souvent, se traitent de la même maniere que ceux avec lesquels ils ont rapport en tant qu'ulceres : ce qu'il y a de plus à ajouter, c'est qu'on doit travailler fortement à détourner ces humeurs & à les détruire, tant par les remedes généraux que spécifiques, sans quoi ces ulceres ne guérissent pas ; & sur les ulceres croûteux qui se font aux nez, aux lévres & autres parties, se servir *du beurre de saturne*, ou *de pommades dessicatives*, ou autres remedes semblables.

Lorsque les ulceres, de quelque nature qu'ils ayent été, sont mondifiez, si on voit que la cornée soit fort émincée, & qu'elle commence à s'élever en bosse, on se sert des collyres desséchans & astringens, que l'on fait *avec une demie once d'écorces de grenades, & deux gros de racines de grande consoulde*, que l'on pile grossierement, & que l'on fait bouillir dans *six onces des eaux de roses & de plantain*, & dans quatre onces de la coulure on dissout *un scrupule des trochisques blancs de rhasis, vingt grains de tuthie, quinze grains d'alum, dix grains de camphre & une demie dragme de sucre candi.*

Au lieu des *trochisques blancs de rhasis*, on se sert également dans ces collyres *de la céruse lavée* ou *de la litharge lavée*, on y ajoute quelquefois *la pierre hœmatite* préparée de la même maniere que la tuthie, *la corne de cerf* calcinée & réduite en poudre très-subtile, ou *les coquilles de limaçons* ou *celles d'œufs*, préparées de même : la dose de ces remedes est depuis *vingt grains* jusqu'à *une demie dragme*, & même plus si on veut plus fortement dessécher ; cela s'entend dans la quantité de la liqueur susdite.

Ou bien on les fait *avec les feuilles & les extrémitez tendres de ronces, de bourse de pasteur, & les fleurs de roses rouges*, qu'on fait cuire dans *l'eau de grande consoulde* pour faire la liqueur du collyre; on ajoute même *les fleurs de grenades ou son écorce, & les galles vertes*, quand on veut que la liqueur ait plus d'astriction, & dans quatre onces de cette liqueur on dissout *de l'aloës, de la tuthie, de l'antimoine, des coques d'œufs calcinées, & de la sarcocolle de chacun douze grains, du saffran, & du sel de saturne de chacun huit grains*, pour s'en servir de même que du précédent.

Observez que, où *les galles* & autres simples de cette nature entrent, on ne doit point mettre de *vitriol*, parce qu'il noirciroit le collyre comme de l'encre, mais substituer à sa place *le sel de saturne* ou *l'alum.*

Les ulceres étant entierement desséchez & cicatrisez, s'il reste de la foiblesse à l'œil, on employe les collyres fortifians, dont j'ai parlé à la fin de la cure de l'ophthalmie.

J'ajouterai en finissant ce Chapitre, par forme d'avertissement, que toutes les fois qu'on panse les ulceres des yeux, on doit avoir soin de nettoyer & d'ôter la chassie qui s'amasse dans les yeux ou autour des paupieres, tant en les lavant avec des eaux ophthalmiques, qu'en les essuyant doucement avec des linges bien blancs. Qu'on doit faire tiédir tous les collyres ou autres remedes dont on se sert avant que de les couler dans les yeux, ou les appliquer dessus, ne devant jamais se servir de remedes actuellement froids sur ces parties. Que si la douleur est grande, il faut couvrir les deux yeux, quoiqu'il n'y en eût qu'un d'affecté, & cela afin que l'œil malade qui suivroit les mouvemens du sain, soit en repos. Que les compresses doivent être de linges bien blancs,

pliées en quatre doubles au plus, pour ne point trop charger l'œil, & qu'on doit, autant qu'on le peut, les renouveller à chaque pansement. Que les bandages doivent être seulement contentifs, évitant le nombre des circonvolutions, si on les fait avec la bande roulée, & le nombre des doubles linges, si on se sert de mouchoirs ou de serviettes. Qu'on doit faire coucher le malade sur le dos, la tête un peu élevée, ou s'il n'y peut demeurer, l'avertir de ne se pas coucher du côté de l'œil malade, & lui recommander de garder le plus de repos qu'il pourra. Toutes ces choses ne regardent pas seulement le traitement des ulceres, mais aussi celui de toutes les autres maladies de l'œil, qui sont de conséquence.

CHAPITRE XVIII.

6. *Des symptômes qui suivent les ulceres des yeux.*

De la chûte de l'uvée ou staphylome, 1. Symptôme.

QUand ensuite des grands ulceres virulens & corrosifs qui rongent insensiblement la cornée, ou des ulceres putrides qui en occupent une grande partie, & qui la font tomber en pourriture, cette membrane se rompt entierement, ou quand elle est autrement rompue par des instrumens piquans, tranchans, ou contondans, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais souvent aussi la plûpart des parties intérieures du globe sortent de l'œil. Comme j'ai parlé de cette maladie commune à tout le globe au Chapitre IX je n'en dirai rien ici davantage.

Mais quand les ulceres sont moindres & fort profonds, ou ils émincent si fort la cornée qu'elle

ſe relâche, & forme une boſſe en dehors, ou ils la rompent entierement; & alors ſi l'uvée ſe rencontre au-deſſous, elle eſt pouſſée au-travers de cette rupture par l'humeur aqueuſe, & forme une tumeur en dehors qui prend différentes figures, ſuivant que cette rupture eſt plus ou moins grande, & ſi l'uvée ne ſe rencontre point au-deſſous de la rupture, comme lorſqu'elle ſe fait vis-à-vis de la pupille, l'humeur aqueuſe s'écoule.

Nos Auteurs appellent *proptoſis* toutes les éminences ou tumeurs particulieres que l'on remarque au-deſſus de la cornée, ſoit qu'elles ſoient formées par la cornée éminente & relâchée, ou par l'uvée qui ſe pouſſe au-travers de la rupture de la cornée; comme ils appellent auſſi de ce nom tous les forjettemens du globe de l'œil hors de l'orbite: ainſi je ne me ſervirai point de ce terme trop étendu, pour ſignifier ces eſpeces de tumeurs que l'on comprend ſous le nom de *ſtaphylome*.

Ces ſortes de tumeurs ſe diviſent ordinairement en quatre eſpeces, qui tirent leurs noms des choſes auſquelles elles reſſemblent. La premiere, qui eſt principale & comme générique, dont la baſe eſt large & la ſuperficie arrondie, reſſemblant à peu près à la moitié d'un grain de raiſin, ſe nomme à cauſe de cela *ſtaphylome* (a) ou *raiſiniere*, & eſt de deux ſortes; l'une, quand la cornée eſt ſi émincée & relâchée, que l'humeur aqueuſe qui naturellement remplit avec quelque violence le globe de l'œil pour l'entretenir dans ſa groſſeur & rondeur naturelle, trouvant moins de réſiſtance de ce côté là, pouſſe cette membrane en dehors, & la fait élever en une boſſe qui eſt pour l'ordinaire de la même couleur de la cornée; ainſi dans le commencement quand cette

(a) Staphyloma.

membrane eſt encore ulcerée, elle eſt d'une couleur obſcure, & quand elle eſt entierement cicatriſée, elle eſt blanche & luiſante : l'autre, quand la cornée eſt entierement rompue, & que l'humeur aqueuſe pouſſe l'uvée au-travers de la rupture, & la fait ſortir en une boſſe ronde & noire, à cauſe de la couleur de cette membrane.

La deuxiéme eſpece eſt quand la membrane uvée eſt ſortie en ſi grande quantité, qu'elle forme une tumeur & plus grande & plus groſſe que la précédente, repréſentant en quelque façon une petite pomme ; alors le ſtaphylome change de nom, & on l'appelle *une pommette.* (a)

La troiſiéme eſt quand l'uvée étant ainſi avancée & ſortie dehors, s'endurcit & ſe reſſerre à la baſe de la tumeur qu'elle forme, ou que la cornée s'endurcit pareillement & ſe reſſerre, en telle ſorte que la baſe de la tumeur étant fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arondie en maniere de la tête ſphérique d'un clou ; ce qui lui fait changer le nom de *pommette* en celui de *clou.* (b)

La quatriéme eſt alors que la rupture de la cornée eſt ſi petite que l'uvée qui s'avance en dehors, forme une tumeur qui n'eſt pas plus groſſe que la tête d'une mouche, qui à cauſe de cette reſſemblance ſe nomme *tête de mouche.* (c)

Toutes ces tumeurs ſe trouvent quelquefois irrégulieres dans leurs figures, y en ayant des *oblongues*, des *angulaires*, des *meurales* & autres qui ne dépendent auſſi que des différentes figures de la rupture de la cornée, ou de ce que l'uvée prête plus aiſément en des endroits, & réſiſte plus en d'autres.

(a) Melon, *ou* Malum.
(b) Helos, *ou* Clavus.
(c) Myocephalon. *Les Arabes* Formicalis.

Les trois premieres especes détruisent entierement la vûe, & causent une grande difformité à l'œil : la quatriéme espece ne cause pas tant de difformité, quelque partie de l'œil qu'elle occupe, & ne détruit pas entierement la vûe, quand elle se trouve dans la cornée opaque ; mais quand elle est dans la cornée transparente, elle la détruit presque toujours, ou la diminue considérablement, tant à cause du dérangement de l'uvée, que par la cicatrice qui reste de l'ulcere qui a précedé.

On peut mettre ces maladies au nombre des incurables, puisque par les remedes on ne peut rétablir la vûe, & que ceux que l'on fait, ne sont que pour empêcher l'accroissement de ces tumeurs, ou pour diminuer un peu la difformité, encore faut-il s'y prendre de bonne heure.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la cornée émincée s'éleve en bosse, ou qu'étant rompue, l'uvée se présente en dehors, il faut se servir des mêmes collyres desséchans & astringens énoncez à la fin du Chapitre des ulceres, afin de resserrer & dessécher ces membranes. Il est vrai que tous les remedes qui ont beaucoup d'astriction, enflamment un peu les parties ulcerées, & causent de la douleur, à cause que resserrant les fibres, ils suppriment l'écoulement des matieres qui étant retenues, sont la cause de cette inflammation : mais on remarquera que cette légere inflammation favorise le rétrécissement des parties divisées, parce que les fibres étant alors pressées les unes contre les autres, elles y demeurent dans une espece de repos, ce qui fait qu'elles s'unissent insensiblement, & ne sont plus après si en état de se relâcher. On ne doit point craindre dans ce tems-là de mauvaises suites de cette légere inflammation causée par l'action de ces remedes, puisque je

ſuppoſe que l'ulcere eſt mondifié & prêt à ſe cicatriſer, ou tout au moins en bonne ſuppuration; & que de plus on peut ceſſer ces remedes, ſi on voit que les bords ulcerez de la rupture ſe saliſſent, pour ſe ſervir des collyres mondifians & ſimplement deſſéchans, juſqu'à ce qu'ils ſoient mondifiez une ſeconde fois, & enſuite remettre en uſage les collyres ſuſdits. On obſervera auſſi que pendant l'uſage de ces collyres, il eſt toujours bon d'appliquer ſur tout l'œil une compreſſe trempée dans quelqu'un de ces collyres rafraîchiſſans propoſez pour l'ophthalmie, & cela pour défendre les paupieres de l'inflammation

Souvent ces remedes diminuent les ſtaphylomes récens, ou tout au moins les empêchent d'augmenter; mais quand ils ſont plus vieux, ou que les bords de la cornée ſont cicatriſez, ou que l'uvée eſt fort déjettée en dehors, comme dans la ſeconde ou troiſiéme eſpece, ou que cette membrane eſt déja endurcie, tous ces remedes n'y ſervent de rien, & il n'y auroit plus que l'opération, ſi elle réuſſiſſoit comme on ſe le propoſe. Voici la maniere de la faire.

Le Chirurgien étant aſſis, fait aſſeoir le malade à ſes pieds, & le prie de renverſer & d'appuyer la tête ſur ſes genoux: enſuite ſi c'eſt un ſtaphylome à baſe étroite, il prend une éguille enfilée d'un double fil de lin, & l'œil étant ouvert, il la paſſe par le milieu de la baſe du ſtaphylome, commençant du côté du grand angle, & finiſſant vers le petit; le fil étant paſſé, il le coupe près de l'éguille, & prend les deux extrémitez d'un même fil, & fait un nœud de Chirurgien à côté de la baſe du ſtaphylome, ſerrant modérément de crainte de la couper, mais aſſez pour la faire mortifier; il fait un ſemblable nœud de l'autre côté avec l'autre fil, & le ſtaphylome étant ainſi lié, tombe en-

suite, se séparant insensiblement. Si même il est fort gros, on l'ouvre par la pointe après qu'il est lié, afin de le vuider, & d'apporter par ce moyen quelque soulagement au malade. L'opération faite, on coule dans l'œil, & on applique dessus quelques collyres rafraichissans & anodins, prenant garde, en levant l'appareil dans les pansemens suivans, de tirer les fils, de crainte de faire séparer trop tôt le staphylome, parce que l'œil se vuideroit & s'enfonceroit. Le staphylome étant tombé, on panse l'ulcere restant avec les collyres mondifians & desséchans, comme je l'ai dit au Chapitre précédent.

Voilà à peu près la maniere d'opérer de Celse, & que tous ceux qui ont écrit depuis lui, ont suivie. Les manieres d'opérer de Paul & d'Aëce, n'en different qu'en ce que le premier passe d'abord de bas en haut au-travers de la base du staphylome une simple éguille, & en passe une autre enfilée d'un double fil du grand au petit angle pardessous la premiere, & procede au reste comme dessus, la premiere éguille qu'il retire après que le staphylome est lié, ne servant que pour le tenir plus en état pendant l'opération ; & que le second se sert de deux éguilles enfilées chacune d'un double fil qu'il passe en chi X majuscule à la base du staphylome, & fait quatre nœuds aux quatre côtez de la base : c'est-à-dire, un nœud avec chaque fil ; avertissant auparavant que les staphylomes dont la base est large & les veines pleines de sang, sont difficiles à guérir, & que ceux qui sont fort éminens, dont la couleur est changeante, & qui causent une couleur qui se communique aux tempes, sont incurables, & ne demandent que des remedes propres à appaiser la douleur.

Si je rapporte les manieres de faire l'opération

du ſtaphylome, que nos anciens ont propoſées, & que tous nos modernes enſeignent, ſans, je penſe, les avoir pratiquées, ce n'eſt que pour contenter ceux qui ne les veulent pas ignorer, & pour avoir occaſion d'en dire mon ſentiment fondé ſur la raiſon, & ſur ce que j'en ai vû par expérience.

Il y a bien 30. ans que je vis faire une ſemblable opération par un Chirurgien, habile Opérateur, qui opéra à la maniere de Celſe, & comme je l'ai dit ci-deſſus; la ligature fut faite ſi à propos, que le fil & le ſtaphylome ne tomberent que le neuviéme ou dixiéme jour de l'opération, mais la playe de l'uvée ne ſe trouva point fermée, & l'œil ſe vuida entierement & ſe flétrit; cependant l'ouverture de la cornée ſe ferma, & cicatriſa dans la ſuite après une ſuppuration qui arriva. Voilà la ſeule opération que j'aye vû faire.

Il y a environ 15. ans qu'un homme qui avoit un ſtaphylome de la troiſiéme eſpece qui l'incommodoit fort, parce qu'avançant beaucoup, il étoit rencontré des cils des paupieres qui par leur frottement l'irritoient continuellement, ce qui lui cauſoit de l'inflammation, de la douleur, & un larmoyement incommode; me vint trouver pour me prier de lui ôter; je l'avertis que ſon œil pourroit ſe vuider, dont il ne ſe ſoucia point, pourvû qu'il fût ſoulagé. Je le liai d'un ſeul fil, ſans me ſervir d'éguille, parce que la baſe en étoit fort étroite, il tomba 7. ou 8. jours après, & il reſta une petite fiſtule par laquelle l'humeur aqueuſe s'écouloit de tems en tems. C'eſt la ſeule opération du ſtaphylome que j'ai faite, ne l'ayant point voulu entreprendre depuis, comme je l'avois toujours refuſé auparavant.

En effet, réfléchiſſant ſur l'iſſue de ces deux opérations, je ne vois pas qu'il en puiſſe arriver autre choſe dans la plûpart des opérations qu'on

pourroit faire. Car si on considere que l'uvée est une membrane très-mince, que sa superficie intérieure dans cette maladie est continuellement abreuvée de l'humeur aqueuse, & que l'extérieure ne touche qu'à la cornée qui est une autre membrane fort solide : on doit juger de la difficulté que l'uvée a de s'unir à l'endroit de la ligature, puisque d'un côté le peu de suc nourricier qu'elle peut fournir, & qui seul est capable de faire cette union, est continuellement affoibli par l'humeur aqueuse ; & que de l'autre la cornée qui est séche & peu fournie de sang, ne lui peut gueres fournir de ce suc, & cela d'autant plus que cette membrane a contracté une callosité dans le contour de sa rupture ; de sorte que, quand même il y auroit déja un commencement d'union dans l'uvée, elle ne pourroit subsister, la ligature étant tombée, à cause de l'effort de l'humeur aqueuse, qui déja a été la cause du staphylome, comme je l'ai dit au commencement de ce Chapitre : ainsi l'œil est toujours en péril de se vuider & se flétrir, si la rupture de la cornée est tant soit peu considérable ; ou il doit rester presque toujours une fistule, si cette rupture est fort petite, comme il est arrivé dans les deux opérations précédentes.

Pour les staphylomes à base large, soit qu'ils viennent de ce que la cornée est émincée & relâchée, ou de ce qu'étant rompue, l'uvée est poussée dehors ; les novices peuvent aisément juger qu'ils ne peuvent soutenir l'opération, quand même on passeroit en leur base deux éguilles en chi à la maniere d'Aëce ; parce que ces membranes étant fort éloignées dans la base du staphylome, il seroit impossible de les rapprocher & de les joindre ensemble par les nœuds de fil, sans les déchirer, & sans procurer en même tems l'écoulement de l'humeur aqueuse & des autres parties

intérieures de l'œil, & cela à cause de la plénitude du globe.

Puisque l'issue de ces opérations est si douteuse, & que l'avantage que les malades en peuvent retirer, est de si peu de conséquence, ne consistant que dans une légere diminution de la difformité que ces maladies apportent ; il est assez inutile d'exposer les malades aux douleurs que cause l'opération, & qui souvent aigrissent & augmentent ces maladies ; à moins que les staphylomes avançant extraordinairement en dehors, ne soient irritez par la rencontre des cils : en ce cas pour éviter cette incommodité, on pourroit les lier, si leur base est fort étroite, comme je l'ai dit dans la seconde Observation ; sinon les couper dans leur pointe pour faire écouler l'humeur aqueuse, parce qu'alors les membranes se retirent en dedans, & le staphylome disparoît ; cela fait, mettre dessus un peu de poudre faite avec *parties égales de tuthie, d'iris, & de sang de dragon*, pansant ensuite l'œil avec les collyres rafraîchissans & anodins, & la douleur étant appaisée, avec ceux qui mondifient & desséchent, comme je l'ai dit en parlant des ulceres. On évitera ainsi les douleurs que les autres manieres d'opérer causent ; puisque de quelque maniere qu'on opére, on ne peut éviter que l'œil ne se vuide & se flétrisse, ou qu'il ne demeure fistuleux.

Dans tous les autres cas, il ne faut point toucher aux staphylomes, d'eux-mêmes dans la suite du tems ils se retirent un peu, & diminuent en se desséchant, & souvent leur superficie blanchit ; en telle sorte que la difformité paroît moins, & que les malades peuvent tenir l'œil ouvert sans souffrir de douleur.

CHAPITRE XIX.

Suite des symptômes qui suivent les ulceres des yeux.

De la fistule de la cornée, 2. symptôme.

UN autre symptôme qui suit, mais rarement, les ulceres des yeux quand la cornée se rompt, c'est *la fistule.* Elle arrive quand la rupture est fort étroite, & que les bords deviennent calleux, ensorte qu'il demeure au milieu un petit trou rond. Elle suit aussi les plaies faites par quelques instrumens piquans, lorsqu'elles dégénerent en ulceres calleux.

Ce qui suit cette maladie, est que l'humeur aqueuse se vuide de tems en tems, & alors les membranes paroissent affaissées & flétries ; & comme cette humeur se rengendre continuellement, comme je l'ai dit ci-devant, deux ou trois jours après l'œil paroît aussi plein qu'auparavant, mais il ne reste pas long-tems en cet état : car sitôt que cette humeur étend un peu plus le globe, elle recommence à suinter & couler comme devant.

Quand la fistule est dans la cornée opaque, & que la cicatrice du tour n'a pas une grande étendue, les malades peuvent distinguer les objets, quand le globe est plein, pourvû qu'il n'y ait rien de dérangé au-dedans de l'œil, mais non quand l'humeur aqueuse est écoulée ; & quand elle est dans la cornée transparente, l'aveuglement la suit presque toujours en quelque endroit qu'elle soit ; parce qu'il est impossible que l'iris ne s'altere dans sa situation, & que d'ailleurs la cornée ne perde sa transparence par la

cicatrice de l'ulcere qui a causé la fistule.

Si pour guérir les fistules, il faut ôter ou consommer la callosité des bords des ulceres fistuleux pour le pouvoir unir ensuite; on juge bien que cela ne se peut pratiquer aux fistules de la cornée, & qu'ainsi elles sont sans remedes. Je n'en ai vû encore que quatre: une arrivée après l'opération du staphylome dont j'ai parlé ci-devant: deux autres qui avoient succédé à des ulceres étroits qui avoient rompu la cornée; & une autre qui etoit survenue après une plaie faite d'un éclat pointu de bois qui avoit percé la cornée opaque vers le petit angle de l'œil, mais elle se ferma sept ou huit mois après, s'y étant engendré un petit bouton de chair qui s'endurcit & s'unit; de maniere que depuis la fistule ne coula plus, même le malade voyoit assez de cet œil pour se conduire.

Des excroissances de chair, 3, symptôme.

Quoique la cornée soit une membrane solide, & qui paroît très-peu fournie de sang; il ne laisse pas quelquefois de survenir aux ulceres dont elle est affectée, & même ensuite des plaies, *des excroissances de chair* plus ou moins grandes, & qui sont tantôt *fort éminentes & fongueuses*, tantôt *assez fermes, mais sans malignité*, & d'autres fois *si malignes*, qu'elles tiennent *du cancer*.

Les ulceres ou plaies qui arrivent à la cornée opaque, sont les plus sujets à ces *excroissances de chair*, à cause du plus grand nombre de vaisseaux dont elle est arrosée en sa superficie, & de la nature des membranes qui forment le blanc de l'œil: il s'y en fait cependant quelquefois dans les ulceres de la cornée transparente; & même quand la cornée est rompue, quelques-unes ont leur

fondement sur l'uvée, comme je le ferai voir dans l'histoire suivante.

Lorsque ces excroissances ne sont pas de conséquence, elles se traitent avec les collyres dessséchans & un peu astringens, ou bien avec le collyre sec, fait *avec parties égales de sucre candi, de tuthie, & d'iris de Florence.* Si ces remedes ne sont pas assez puissans pour les dessécher, ou que ces excroissances soient plus considérables, on ajoute au collyre sec susdit *un peu de poudre d'alun brûlé*, dans la dose de moitié d'une des autres drogues; on augmente même cette dose, suivant qu'on le juge nécessaire: quelquefois aussi au lieu *d'alun*, on se sert du *vitriol blanc calciné*, & cela quand ces excroissances résistent aux plus doux cathérétiques: on est même obligé, mais rarement, de passer à de plus violens remedes, comme on le va voir.

Il suffit de souffler sur ces excroissances un peu de ces collyres secs avec le tuyau d'une plume cinq ou six fois par jour, ou d'en saupoudrer ces excroissances si elles sont grandes; & s'ils causent de l'inflammation, se servir dans les autres tems d'un collyre anodin & rafraîchissant, comme je l'ai dit ci-devant en d'autres rencontres.

Quand ces excroissances sont excessives, on est quelquefois obligé de les lier, si cela se peut, sinon de les couper pour avancer besogne, achevant après de les dessécher avec les collyres secs susdits.

La plus grande excroissance de chair que j'aye vûe suivre un ulcere qui étoit partie dans la cornée opaque, & partie dans la cornée transparente en la partie inférieure de l'iris, fut en un nommé Nicolas Noël, dit la Seine, qui servoit dans les Troupes en qualité de Cavalier, il y a dix-huit ou vingt ans. Elle étoit si considérable,

qu'elle s'avançoit hors les paupieres, comme un champignon qui couvroit tout l'œil, & étoit horrible à voir. Plusieurs Chirurgiens des Hôpitaux d'Armées & des Troupes, à ce qu'il me dit, l'avoient déja extirpée plusieurs fois par ligatures, avec des ciseaux, & avec des remedes; mais trois semaines ou un mois après elle repulluloit si fort, qu'elle étoit dans le même état d'auparavant; ainsi l'ayant jugée incurable, il fut congédié. S'étant retiré dans ce lieu, il me vint trouver pour l'en délivrer, & le soulager des cruelles douleurs qu'il souffroit: m'ayant dit ce que dessus, & ayant examiné cette excroissance, & reconnu qu'elle n'étoit point chancreuse, quoiqu'un peu maligne, je me déterminai à la consommer avec les cathérétiques; j'en appliquai quelques-uns, mais en vain: cela m'obligea à me servir d'une poudre faite *avec une partie de sublimé corrosif, & quatre parties de croûte de pain dessséchée*; j'en saupoudrois un peu avec les doigts toute la superficie de l'excroissance, & sitôt que je voyois les chairs blanchir, je lui lavois l'œil avec des eaux ophthalmiques un peu tiédes, pour empêcher le sublimé dissout dans les humiditez de l'excroissance, d'agir sur les parties voisines, & ensuite j'y appliquois des compresses trempées dans le collyre fait *avec le blanc d'œuf & l'eau-rose*. Les escarres se formoient assez promptement, tomboient le soir ou le lendemain matin, étant tombez, j'y appliquois de nouveau de la poudre, & procédois comme dessus. Dans quatre jours, tout ce qui excédoit les paupieres fut consommé: alors j'affoiblis ma poudre, y ajoutant de la croûte de pain, & quand je l'appliquois, je tenois les paupieres ouvertes jusques à ce qu'elle eût agi, & que j'eusse lavé l'œil comme dessus, & cela pour défendre la partie intérieure des

paupieres. Plus j'avançois vers la racine, & plus les chairs étoient solides, & plus aussi la douleur que ma poudre causoit étoit grande; cependant les escarres tomboient à l'ordinaire, & je ne remarquois pas plus d'inflammation à l'œil. Dans 3 autres jours l'excroissance se trouva consommée à niveau de la cornée, & je reconnus alors que sa base n'occupoit pas plus de place que la moitié du petit *ongle*, que la cornée étoit ulcérée & rompue de la même grandeur, & que les racines de cette excroissance passoient au-delà, & avoient leur fondement sur l'uvée: cela m'obligea à quitter cette poudre pour me servir d'une autre moins violente; mais nonobstant son usage, les chairs repulluloient de jour à autre; je repris donc la précédente pour détruire entiérement toutes les racines de cette excroissance, aussi-bien l'œil étoit-il perdu. Apres la seconde application, comme l'escarre se sépara, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoula, mais en même tems le cristallin & le corps vitré fluerent par l'ouverture; & l'œil étant vuide, toutes les douleurs cesserent, & l'ulcere se mondifia & cicatrisa entiérement en quinze jours de tems par l'usage d'un collyre mondifiant & dessséchant, sans que le malade depuis ce tems-là ait ressenti aucune douleur, quoique continuellement exposé à toutes les injures extérieures, étant Marinier de sa profession.

Quand les excroissances de chair sont véritablement chancreuses, ce qu'on connoît par leur dureté, par leur inégalité, par leur couleur diverse, par l'écoulement d'une sanie maligne, virulente & corrosive, qui échauffe & ulcere les parties sur lesquelles elle coule, par les grosses veines qui rampent à la base de ces excroissances & dans les environs, & par la douleur vio-

lente de la partie malade, qui se communique à la tête & aux tempes; on n'y doit nullement toucher, si petites qu'elles soient, parce qu'elles s'irritent considérablement par les remedes violens, mais encore par ceux qui ont tant-soit-peu d'acrimonie & de chaleur. Ainsi on doit se contenter d'appliquer dessus des collyres faits *avec la céruse lavée ou les autres préparations de plomb*, que l'on mêle à la quantité *d'une dragme dans quatre onces des eaux distilées de fray de grenouilles, de morelle, & de roses*, dans lesquelles on fait fondre *quinze grains de gomme arabique*, y ajoutant même *un scrupule de poudre de corne de cerf brûlée ou de coquilles d'œufs*, ou autres remedes semblables, capables aussi d'adoucir l'acide malin qui y domine, & de rendre les douleurs qu'il cause plus supportables, en empêchant ou plutôt retardant l'augmentation de ces excroissances chancreuses, & du reste s'efforcer par un bon régime de vivre, & par les remedes généraux & spécifiques, pris intérieurement, d'éloigner, autant qu'on le peut, les suites funestes de cette maladie.

Des cicatrices de la cornée, 4. symptôme.

Lorsque les ulceres ou les plaies de la cornée sont guéris, il y reste *des cicatrices*, de même que dans les autres parties du corps qui ont souffert quelque solution : ces *citatrices* dans la cornée transparente paroissent comme *des taches blanches*, plus ou moins étendues & plus ou moins épaisses, selon que les ulceres ou les playes dont elles sont des suites, ont été plus ou moins étendues ou profondes. Elles sont pour l'ordinaire unies & luisantes, d'autres fois elles sont enfoncées, & quelquefois aussi elles sont un peu éminentes & inégales. Dans la cornée opaque sou-

vent elles ne paroiſſent pas, ou très-peu, à cauſe de la couleur blanche des membranes de la conjonctive, quelquefois auſſi elles paroiſſent *rougeâtres ou un peu éminentes*, & d'autres fois *un peu obſcures*, particuliérement quand les ulceres ont été étendus & profonds.

De toutes les cicatrices de la cornée, il n'y a que celles qui ſont ſur la cornée tranſparente vis-à-vis de la pupille, qui ôtent ou diminuent la vûe; toutes les autres n'incommodent point, quand d'ailleurs il n'y a point de changement dans la diſpoſition naturelle des parties intérieures du globe.

Celles qui ſuivent les ulceres ſuperficiels, ne paroiſſent que comme un léger brouillard, qui diminue plus ou moins la vûe, ſuivant qu'il y a plus ou moins d'étendue ou plus ou moins d'épaiſſeur. Et celles qui ſuivent les ulceres profonds, paroiſſent comme une corne blanche & polie; & comme elles détruiſent la tranſparence de la cornée, elles empèchent entiérement le paſſage des rayons de lumiere, & cela plus ou moins, ſuivant qu'elles occupent plus ou moins de place.

Incontinent après la guériſon des ulceres ou des plaies, les cicatrices paroiſſent avoir plus d'étendue, à cauſe d'un léger brouillard qui les environne, qui n'étant cauſé que par un reſte d'humeur contenue entre les pellicules de la cornée, ſe diſſipe quand cette humeur eſt entiérement reſoûte; & alors les cicatrices ne paroiſſent pas plus grandes qu'étoient les ſolutions de continuité qui les ont précédé; même elles ſont tant-ſoit-peu plus petites, à cauſe du rétréciſſement & deſſéchement des fibres membraneuſes cicatriſées.

C'eſt une erreur de croire que les cicatrices de

la cornée se puissent ôter ou effacer par aucuns remedes; elles sont absolument ineffaçables, & elles subsistent toute la vie, comme l'expérience le fait voir, nonobstant toutes les promesses que la plûpart de nos Auteurs font, en nous proposant leurs remedes: s'ils les avoient essayez, ils auroient eux-mêmes reconnu cette vérité. C'est encore une erreur que de s'imaginer de les pouvoir teindre & noircir pour en diminuer la difformité, avec des collyres, ou encres faites *av c les galles, les écorces de grenades & de noix, le vitriol, la litharge, le plomb brûlé, & autres de cette nature.* Tous les remedes au contraire avec lesquels on prétend les ôter ou effacer, ou les teindre, & que nos Auteurs proposent en assez grand nombre, seroient plus capables par leur âcreté, ou leur astriction, de les ulcérer de nouveau, & de les rendre ainsi plus fâcheuses.

CHAPITRE XX.

7. *De l'aigle* ou *aige*, *& du leucoma* ou *albugo.*

LOrsque quelques-uns de nos Auteurs parlent des taches de la cornée, ils les confondent souvent avec les pustules, les abcès, & les ulceres: & quelques autres qui les distinguent fort bien de ces maladies, les confondent néanmoins entr'elles, & sous le nom générique de taches, comprennent les cicatrices, *l'aige*, & *le leucoma*, maladies cependant qui different les unes des autres. J'ai parlé des cicatrices, parce qu'elles sont toujours des suites des ulceres & des plaies, je vais à présent traiter des deux autres sortes de taches.

L'aigle ou *aige est* une tache blanchâtre qui pa-

roit au blanc de l'œil, & qui eſt cauſée par une humeur pituiteuſe & gypſée, qui s'amaſſe par congeſtion entre les pellicules du blanc de l'œil & la cornée, & qui forme ſouvent une eſpece de petite tumeur. Et quand cette humeur ou matiere eſt plus endurcie, & qu'elle forme comme une eſpece de durillon, c'eſt ce que l'on nomme *poros* ou *poroſis*.

Comme ces maladies ſont des eſpeces de petits *athéromes* de la conjonctive, on n'en doit pas craindre de mauvaiſes ſuites : ſouvent elles n'excedent pas un grain de millet ; & quand elles ſe trouveroient avoir un peu plus d'étendue, il eſt rare qu'elles augmentent juſqu'à incommoder. Si elles ſont de nature à ſuppurer dans la ſuite, cela ſe fait ſans preſque cauſer de douleur & ſans aucune inflammation : elles s'ouvrent, & il en ſort un peu de matiere épaiſſe, & l'ulcere ſe mondifie *avec un peu de poudre d'iris & de ſucre candi*, qu'on ſouffle dans l'œil, ou avec quelque collyre mondifiant & deſſéchant, & il ſe referme bientôt après. Il y reſte cependant une petite tache, même quelquefois le follicule ſe remplit, quoique rarement, il ſe rouvre auſſi de même ſans autre accident ; ainſi il eſt inutile de les écorcher, comme quelques Auteurs le propoſent, ou de tâcher de les diſſiper par des remedes ; puiſqu'on ſe mettroit en danger, les voulant guérir ainſi, d'exciter une plus grande maladie.

On peut mettre encore au nombre de ces maladies, *d'autres petites excroiſſances de chair blanchâtres, & d'autres petites excroiſſances graiſſeuſes* qui ſe forment ſur la conjonctive, dont on voit quelques perſonnes qui en ont, ſans en recevoir aucune incommodité, & qui ne demandent aucuns remedes, à moins qu'elles ne ſoient exceſſives, ce qui eſt rare : en ce cas on les accroche

subtilement avec un petit crochet pointu, prenant garde de n'y point comprendre la conjonctive; ou on passe au-travers une petite éguille courbe, enfilée d'un fil de soye, & pendant qu'on les souleve avec le crochet où le fil, on les coupe avec la pointe des ciseaux sans offenser la conjonctive; on y souffle ensuite un peu *de la poudre susdite*, & on acheve la cure avec les collyres mondifians & dessléchans.

Le *leucoma* ou *albugo* est une tache blanche & superficielle sur la cornée transparente, causée par une humeur pituiteuse & comme caséeuse, qui s'amasse insensiblement, & se glisse au-dessous de la surpeau qui recouvre cette membrane, & qui empêche la vûe, tant qu'elle subsiste. Les vieillards & les enfans dont la chaleur est foible, & qui sont travaillés de légeres fluxions habituelles sur les yeux, sont les plus sujets à cette maladie; elle est aussi quelquefois excitée par des causes extérieures.

On distingue *l'albugo* des cicatrices, en ce que les cicatrices sont pour l'ordinaire d'un blanc luisant, qu'elles sont sans douleur, & qu'elles sont des suites de la solution de la cornée; & que *l'albugo* est d'un blanc non luisant comme de la craye, qu'il est accompagné d'une légere fluxion, d'un peu d'inflammation & de douleur, d'un petit larmoyement, & qu'il arrive sans qu'aucun ulcere ait précedé, au contraire il est en quelque façon le commencement d'un ulcere: on le distingue cependant des ulceres, en ce que dans les ulceres, si superficiels qu'ils soient, on y remarque quelque enfonçure & solution, & que leur couleur est sombre ou cendrée; & que dans *l'albugo* il ne paroît ni enfonçure, ni solution, hors quand la surpeau se rompt, & que sa couleur en est beaucoup plus blanche. Il differe des pustules

& des abcès, en ce que leur figure ou tumeur est réguliérement circonscrite, & que celle de *l'albugo* ne l'est pas, s'étendant tantôt plus dans un lieu que dans un autre, & tantôt étant plus épais & plus blanc dans un endroit, & moins blanc & moins épais dans un autre. Enfin *l'albugo* differe de l'aigle ou aige, en ce que cette maladie-ci occupe le blanc de l'œil, & a peu d'étendue ; & que *l'albugo* se trouve toujours sur la cornée transparente, & a une plus grande étendue.

Quand cette maladie subsiste long tems, il est à craindre que dans la suite elle n'ulcere peu à peu la cornée, & alors après sa guérison elle laisseroit un nuage qui ne s'effaceroit point ; au lieu que lorsqu'elle ne dure pas long-tems, pour l'ordinaire il en reste peu de vestiges.

Ainsi on doit travailler à la guérir le plus promptement qu'on peut ; & pour cet effet, après avoir prescrit les remedes généraux propres pour détourner la fluxion habituelle, en détruisant la source de l'humeur qui la cause, on vient aux remedes particuliers qui sont de diverses sortes.

On dissout, détache & nettoye *l'albugo* avec des remedes *âcres & volatils*, comme *avec les fiels de brochet, de carpe, ou autre poisson*, ou avec *ceux d'oiseaux de proye, de perdrix, ou autres*, dans l'un ou l'autre desquels on trempe la frange d'une plume pour en toucher *l'albugo* deux fois le jour.

Ou bien on se sert *de la suye humide de drapeau ou de papier*, que l'on fait brûler entre deux assiettes, laissant assez d'espace pour que le linge ou papier puisse brûler ; & ramassant *cette suye*, on la délaye avec un peu de salive pour en toucher *l'albugo* comme dessus.

On se sert encore également & de la même maniere *de l'huile de gayac* ou *de celle de buys*. Et

comme tous ces remedes ſont âcres & cuiſans, on nettoye l'œil une demi-heure après ou environ, avec un collyre rafraîchiſſant, dans lequel on trempe auſſi une compreſſe qu'on applique ſur l'œil malade.

On le mondifie auſſi avec une liqueur faite *avec un demi-gros de myrrhe, cinq grains de camphre, & cinq grains de vitriol blanc,* qu'on diſſout dans *deux gros de miel, & du ſuc de fenouil,* autant qu'il en faut pour rendre le tout en forme de liniment un peu liquide, dont on touche *l'albugo* comme deſſus.

Le collyre ſec, fait *avec l'iris, le ſucre candi, la myrrhe, un demi-gros de chacun, & quinze grains de vitriol blanc,* y eſt auſſi fort bon. On peut encore ſe ſervir d'autres remedes, mais ceux-ci ſuffiſent.

De quelque maniere qu'on ait fait ſéparer *l'albugo*, on en finit la cure avec les collyres propoſez pour les ulceres ſuperficiels.

CHAPITRE XXI.

8. *Du pterygion* ou *ongle.*

Le *pterygion* ou *ongle* eſt une excroiſſance de chair membraneuſe, qui pour l'ordinaire commence à pulluler au grand angle de l'œil, & s'étend inſenſiblement, & ſe gliſſe en maniere d'une aîle ſur & le long de la conjonctive, entre cette membrane & la ſurpeau qui la recouvre, juſques au cercle extérieur de l'iris, & quelquefois paſſe outre, & couvre la cornée tranſparente, en telle ſorte qu'elle empêche la vûe. Elle commence auſſi quelquefois au petit angle, mais plus rarement, & il eſt encore rare qu'elle com-

mence

mence à la racine des paupieres; j'en ai vû cependant, mais je n'en ai point encore trouvé qui ayent assez incommodé pour obliger à en venir à l'opération.

Nos Anciens en ont reconnu *de trois especes*: un qu'ils ont appellé *membraneux*, parce qu'en effet il ressemble à peu près à une membrane charnue & nerveuse: le second, *adipeux*, parce qu'il ressemble en quelque sorte à une graisse congelée, étant même plus blanc que le premier, & qu'aussi il se rompt aisément quand on le veut séparer: le troisiéme, qu'on peut nommer *variqueux*, étant entre-lacé & tissu de quantité de veines & d'arteres assez grosses; d'où vient qu'on l'appelle *panniculus*, c'est propremens *le sebel* des Arabes; il est le plus fâcheux de tous pour l'inflammation, l'ulcération, le prurit, & la douleur qui l'accompagnent le plus souvent.

Ceux qui sont sujets aux fluxions sur les yeux, & ceux qui ont été travaillez de quelque grande inflammation, ou de quelque épanchement, ou sang entre les membranes du blanc de l'œil, ou de quelque ulcere, ou autre semblable maladie du grand angle, sont les plus exposez à cette maladie; parce que toutes ces choses ne peuvent guéres arriver, sans que les vaisseaux capillaires ne soient ou rompus, ou rongez, ou autrement défigurez: ce qui donne occasion au suc nourricier de s'échapper plus abondamment entre les interstices des membranes extérieures de la conjonctive, de s'y figer faute de pouvoir rentrer dans les veines, & de former ainsi les deux premieres especes *d'ongle*, ou au sang de s'arrêter & de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux, de les gonfler, de les rendre variqueux, & de produire la troisiéme espece.

L'ongle se forme aussi sans avoir été précédé

des maladies susdites, & seulement par une légere fluxion d'humeur âcre, qui par les prompts desordres qu'elle cause aux vaisseaux & membranes extérieures de la conjonctive, donne aussitôt naissance à *l'ongle*; mais cela est beaucoup plus rare.

L'ongle adipeux n'est point sujet à devenir malin; *le membraneux* & *le variqueux* au contraire, quand ils sont causez ou abreuvez par une fluxion habituelle d'humeur âcre ou salée, deviennent quelquefois si malins, qu'ils ne sont traitables ni par les remedes, ni par l'opération: même le variqueux, sans être abreuvé de cette humeur, le devient souvent, à cause du sang qui en séjournant dans les vaisseaux, s'y grumelle, s'y séche, s'y aigrit, & acquiert quelquefois un degré de virulence capable d'altérer les parties voisines; d'où vient aussi que *le sebel* est le plus fâcheux des trois especes *d'ongle*.

On demandera peut-être pourquoi *l'ongle* commence plutôt au grand angle de l'œil qu'au petit, ou à la racine des paupieres. On en peut rendre une raison anatomique assez probable, en disant que le plus grand nombre des vaisseaux que la conjonctive reçoit, venant du côté du grand angle, cette membrane doit aussi recevoir plus de nourriture de ce côté là, comme on remarque effectivement dans beaucoup de personnes elle y est plus épaisse; & qu'ainsi quand ces vaisseaux sont affectez par quelqu'une des causes ci-dessus, *l'ongle* a plus d'occasion de s'y former.

L'ongle dans sa naissance demeure quelquefois en un certain état de grandeur, sans augmenter & sans apporter aucune incommodité pendant le cours de la vie, comme on le voit assez souvent dans des personnes qui en portent depuis

long-tems. A ceux-là, il ne leur faut aucuns remedes.

Quelquefois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau, & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelquefois par les remedes, ou pour le moins on le diminue, & on l'empêche de croître ; mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y a que l'opération qui le puisse guérir.

Pour étre traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit mollasse & obéissant quand on le touche, & qu'il ait cependant assez de consistance pour résister sans se rompre. Et si sa base est étroite, & qu'il n'adhere que par ses deux extrémitez, se séparant aisément dans son milieu, il obéira encore plutôt à l'opération.

Ainsi *l'ongle adipeux* est difficile à enlever par l'opération, à cause qu'il est très-sujet à se rompre en le soulevant. Et celui qui est gros & renversé, éminent, endurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux, & dont la douleur se communique aux tempes, est absolument incurable, parce qu'il est malin & chancreux ; & *le sebel* qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualitez, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de *l'ongle*, s'il est traitable par les remedes, je veux dire s'il est médiocre & récent, on doit avoir en vûe de l'atténuer & consommer, si on le peut, ou tout au moins de le dessécher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage : ce qui s'exécute par l'un ou l'autre des remedes suivans.

On fait un collyre sec *avec un scrupule d'os de séche, un demi-scrupule de cristal fin, quinze grains de vitriol blanc, une demi-dragme d'iris de Florence, & une dragme de sucre candi*, qu'on réduit en poudre très-subtile, dont on répand quelques grains sur *l'ongle*, ou avec les doigts, ou par le moyen d'un tuyau de plume, & cela trois ou quatre fois par jour ; observant de laver l'œil une demie heure après son application, avec quelques eaux ophthalmiques.

Le cristal qui entre dans ce collyre, & dont chaque particule conserve des petits angles tranchans, comme on le reconnoît avec le microscope, ne sert que pour excorier en quelque maniere la superficie de *l'ongle*, pour donner occasion aux humiditez qui l'abreuvent, de s'écouler, & pour exciter en même tems une légere suppuration, aussi-bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remedes. On ne doit point craindre de se servir de ce remede, quoiqu'il semble nouveau, pouvant assurer que je n'en ai point vû arriver de mauvais effets, m'en étant servi plusieurs fois, à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ai connu autrefois, qui faisoit une poudre *avec parties égales de sucre candi & de cristal*, dont il se servoit non-seulement pour les *ongles* naissans, mais aussi pour *l'albugo*, & pour les ulceres qu'il ne pouvoit mondifier, & cela avec assez de succès Et je ne doute pas même que nos Anciens & nos Modernes qui font entrer la pierre-ponce dans les collyres, n'ayent le même dessein.

Le collyre sec, fait *avec une demi-dragme d'os de séche, un scrupule de vitriol blanc, douze grains de sel de saturne, & une dragme de sucre candi*, réduits en poudre subtile. dont quelques Chirurgiens se servent pour souffler sur *l'ongle*, est aussi fort bon

pour le diminuer, & pour l'empêcher de croître, quand il ne fait que commencer à naître.

Ou enfin on se sert du collyre verd, que l'on fait *avec un scrupule de verdet, seize grains de vitriol romain calciné jusqu'à rougeur, du borax & de la pierre ponce douze grains de chacun, & une dragme de sucre candi*, qu'on dissout dans *quatre onces des eaux distilées de rhue & de chélidoine*, rendues un peu mucilagineuses par l'infusion *de la gomme arabique*. On en fait couler quelques goutes sur *l'ongle* cinq ou six fois par jour.

Si par ces remedes ou autres semblables, on ne peut l'empêcher d'augmenter, comme il arrive souvent, quand il est parvenu à un certain degré d'étendue & de solidité; ou qu'étant invétéré & grossi, & couvrant déja une partie de la cornée transparente, on appréhende que bientôt il ne s'étende au-dessus de la pupille: on doit au plutôt l'emporter par l'opération; parce que si on tardoit, elle seroit infructueuse pour le rétablissement de la vûe, à cause de la cicatrice qui resteroit en forme de nuage sur la cornée transparente vers l'extrémité de *l'ongle* qui s'y trouve toujours adhérente: mais auparavant il faut prendre garde si l'œil n'est point actuellement travaillé de fluxion ou d'inflammation; parce qu'en ce cas il ne faudroit point faire l'opération, que ces symptômes ne fussent appaisez, dans la crainte de les augmenter par la douleur de l'opération, quoique légere.

Pour faire cette opération, le Chirurgien s'assied, fait asseoir le malade à ses pieds, & lui fait renverser & appuyer la tête sur ses genoux. Un serviteur situé à côté tient une paupiere ouverte, & le Chirurgien l'autre; puis il passe une éguille un peu courbe dont la pointe est émous-

fée, 1°. enfilée d'un fil de foye retors & fin, ou d'un crin de queue de cheval, 2°. par-deffous *l'ongle* environ fon milieu, enforte qu'il le comprenne tout avec fon éguille: l'éguille étant paffé outre, il la tire, & coupe le fil ou le crin près l'éguille, & de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, qui doit refter fimple, le plus près de l'œil qu'il peut, & l'étendant, il le fait gliffer comme en fciant par-deffous *l'ongle* vers la racine du grand angle, il le ramene enfuite de la même maniere vers fon autre extrémité du côté de la cornée tranfparente, & le fepare ainfi de la conjonctive. S'il voit que *l'ongle* ait de la peine à fe féparer, ou qu'il appréhende, étant adipeux, qu'il ne fe rompe, il tient les deux extrémitez du fil ou du crin d'une main, & fouleve un peu *l'ongle*, il le fépare doucement de côté & d'autre, felon fa longueur, avec la pointe d'une lancette qu'il tient de l'autre main, prenant garde d'offenfer la conjonctive; ou bien au lieu de lancette, il fe fert d'un petit déchauffoir bien tranchant, ou d'une plume d'oye coupée en maniere d'une pointe de lancette, à peu près comme ces plumes qu'on taille pour fe curer les

NOTA. 1°. L'éguille doit être ronde, & un peu longue pour la tenir aifément avec les doigts, elle doit être cependant un peu déliée; on la détrempe en la faifant rougir à la flamme d'une chandelle, & on la courbe fuivant qu'on le juge à propos: on en émouffe enfuite la pointe en la frottant fur une pierre de Levant, ou autre propre à aiguifer, afin qu'elle ne pique point, & qu'elle fe gliffe plus aifément entre *l'ongle* & la conjonctive fans la bleffer, n'étant pas néceffaire qu'elle pique pour rompre la furpeau qui le recouvre, & qui le tient attaché fur la conjonctive, cette furpeau étant fi délicate qu'elle fe rompt par le moindre effort.

2°. Le crin de cheval eft affez fort pour cette opération, il gliffe un peu plus aifément que le fil de foye; on s'en fert cependant également, pourvû qu'il foit retors & fin.

dents. Cela étant fait, de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, & le fait glisser comme dessus d'une extrémité à l'autre de *l'ongle :* le voyant bien séparé, il le lie avec le même fil ou crin vers son milieu, 3°. & tenant d'une main les deux extrémitez du fil ou du crin, il éleve un peu *l'ongle*, & de l'autre il le coupe le plus près qu'il peut de la cornée transparente, 4°. avec le tranchant d'une lancette, 5°. ou avec des ciseaux bien tranchans; lâchant un peu le fil, il coupe ensuite *l'ongle* vers sa racine, prenant garde de couper cette petite avance de chair glanduleuse située au grand angle, de crainte qu'étant coupée, il n'en arrive un larmoyement involontaire. L'opération faite, il met dans l'œil *un peu de poudre de sucre candi*, & par-dessus une compresse trempée dans un collyre rafraîchissant; & dans la suite il panse l'œil avec les collyres proposez pour les ulceres superficiels, qu'il continue jusques à la fin de la cure, sans craindre que les paupieres s'unissent à la conjonctive, comme quelques Auteurs le craignent sans raison; parce que ces deux parties ne peuvent s'unir, s'il n'y a en même tems solution de continuité dans l'une & dans l'autre.

Cette maniere d'opérer ne differe de celles de

3°. *L'ongle* étant séparé, on le lie dans son milieu pour le tenir, pendant qu'on le coupe, dans ses deux extrémitez; autrement ayant coupé une extrémité, il seroit difficile de couper l'autre, parce qu'il se retire & s'acourcit beaucoup.

4°. Il n'importe qu'elle extrémité on coupe la premiere, étant toujours maître de *l'ongle* par le moyen du fil dont il est lié : ainsi on peut commencer par celle du grand angle, si on veut en cela suivre nos Auteurs, ou bien par l'autre, comme je l'ai dit; cela est égal.

5°. Si on se sert d'une lancette, il la faut entortiller d'une petite bande, ne laissant que la pointe de découverte, & cela pour la tenir plus commodément.

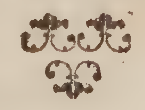
Paul d'Aëce, de Celse, & d'autres anciens qui se sont copiez les uns & les autres, & que nos modernes à leur tour ont copié, qu'en ce que les deux premiers accrochent d'abord l'*ongle* avec un petit crochet, & passent ensuite par-dessous une éguille enfilée en même tems d'un fil de lin & d'un crin, soulevant l'*ongle* avec le fil de lin qu'ils font tenir par un serviteur, cependant qu'avec le crin ils séparent l'*ongle* en sciant, comme je l'ai dit, & le coupent ensuite à sa racine avec les mêmes précautions que j'ai rapportées; & que le troisiéme qui se sert aussi du crochet, ne passe qu'un fil, procédant au reste comme les deux autres, sans que les uns ni les autres se soient avisez de lier l'*ongle* après être séparé, hors Albucasis & Avicenne, qui, au rapport de Guy de Chauliac, le lient avec le fil de lin avant que de le séparer avec le crin. Ainsi on peut juger que la maniere que j'ai proposée, est la plus sûre & commode, étant éxempte de la multiplicité des instrumens, & du ministere d'un serviteur pour soulever l'*ongle* qui est aisé à rompre, pour peu que ce serviteur peu instruit tire trop le fil ou le crochet, & que d'ailleurs l'*ongle* étant séparé & lié, il est bien plus facile au Chirurgien de couper sûrement ses deux extrémitez sans en rien laisser.

Pour l'*ongle graisseux*, s'il se rompt pendant l'opération, on ôte ce qui reste, autant qu'on le peut, avec la pointe du ciseau, ou on l'écorche avec la pointe de la lancette, prenant garde de blesser les autres parties de l'œil; & ensuite on consomme ce qui peut encore rester, avec le collyre verd ci-dessus.

A l'égard du *sebel*, quand il n'a aucune malignité, ce qui est assez rare, il s'ôte de la même maniere que l'*ongle*. Je n'ai fait encore l'opération que sur deux; le premier, je l'extirpai de la ma-

niere susdite, & pour arrêter le sang, je me servis d'une poudre faite avec *parties égales de gomme arabique & de bol, & d'une sixiéme partie de colcothar :* le second, comme les vaisseaux étoient gros, pour éviter le flux de sang, qui est toujours assez incommode à l'œil, quoiqu'il ne flue qu'en petite quantité, après être séparé de la conjonctive, je le liai avec le même fil près du grand angle, & je le coupai ensuite à son autre extrémité, la ligature tomba 5. ou 6. jours après, & tous les deux réussirent assez bien.

Mais quand il est accompagné d'une cuisson ou d'une demangeaison incommode, de croutes, d'ulceres, d'inflammation, d'un flux de larmes âcres, que les vaisseaux en sont gros & durs, rouges ou noirs, qu'il est fort élevé, que la cornée transparente est double, que les paupieres sont tuméfiées, que le malade ressent une grande douleur à l'œil, aux paupieres & aux tempes, & qu'il ne peut en aucune maniere souffrir le jour, soit que toutes ces choses se rencontrent en même tems, ou qu'il n'y en ait que quelques-unes ; il ne faut nullement en entreprendre l'opération : on ne doit pas même se servir d'aucuns remedes qui ayent la moindre acrimonie ou chaleur, mais seulement se contenter d'y appliquer des collyres rafraîchissans & anodins pour appaiser, autant qu'on le peut, ces fâcheux symptômes, cependant qu'on travaille par les remedes généraux à corriger l'intempérie du sang, & à divertir l'humeur qui flue sur les yeux.



CHAPITRE XXII.

9. *Du rétréciſſement, ou des rides de la conjonctive & de la cornée.*

ON compte auſſi parmi les maladies de la conjonctive & de la cornée, cette *contraction* ou *rétréciſſement* qui leur arrive, quand le globe de l'œil ſe diminue ou par une extrême vieilleſſe, ou par quelqu'une des cauſes dont j'ai parlé en traitant du *rétréciſſement de l'uvée*, de l'*atrophie* de l'œil, & de quelqu'autres maladies : mais comme ces vices ne ſont pas de propres affections de la conjonctive, ni de la cornée, non plus que de l'uvée, ni des autres membranes intérieures, mais bien des accidens ou ſymptômes d'autres maladies, qui d'ailleurs ne ſont point guériſſables, à moins que les maladies dont ils dépendent, ne le ſoient ; il eſt aſſez inutile d'augmenter le nombre des maladies de l'œil de celle-là, puiſqu'auſſi-bien il n'y a point de remede particulier à y apporter, quand même elle viendroit de vieilleſſe.

CHAPITRE XXIII.

10. *Des yeux de travers, ou des yeux louches.*

QUoique quelques Auteurs rapportent cette maladie que les Grecs nomment *ſtrabiſmos*, les Latins *ſtraboſitas*, par laquelle on regarde de travers ou par le côté, au criſtallin, croyant qu'il eſt ſitué de travers, ou qu'il panche de côté ou d'autre ; que d'autres la rapportent à un vice de tout l'œil, ou à de certains vices imaginaires

d'esprits visuels; & que quelqu'autres l'attribuent à une convulsion ou rétraction de quelques muscles de l'œil; je la mettrai cependant au nombre des maladies de la cornée, parce qu'il est constant que cette maladie ne vient que d'une mauvaise conformation de la cornée transparente, qui étant plus tournée du côté du grand angle ou du petit angle, ou vers haut ou vers bas, oblige ceux qui ont un tel vice à regarder de travers ou par le côté.

Mais comme il arrive plus ordinairement que ceux qui regardent de travers, regardent en même tems de près, je comprendrai aussi sous cette maladie cette autre, que quelques autres Auteurs en distinguent, & qu'ils nomment *myopia* ou *lusciositas*, par laquelle on ne peut voir que de bien près les objets; puisque ce n'est proprement qu'une même maladie, & qui dépend de la même cause, je veux dire de la mauvaise conformation de la cornée.

Pour s'éclaircir d'où vient ce vice, il n'y a rien de plus aisé que de considérer & d'éxaminer les yeux de ceux qui en sont affectez, & de remarquer que presque tous ont la cornée transparente plus éminente & plus voutée qu'à l'ordinaire, avec cette différence que les uns l'ont moins voutée, & les autres plus voutée & éminente; & que ceux qui regardent simplement de près, ont bien la cornée transparente plus éminente & voutée, mais la pointe de cette éminence est tournée un peu plus du côté du nez, qu'elle n'est ordinairement dans les autres hommes; & que ceux qui regardent de travers ou de côté, l'ont de même pour l'ordinaire plus éminente & voutée, mais la pointe de cette éminence est tournée à l'opposite, & regarde en quelque façon le côté

du corps, ou bien elle eſt tournée vers le bas, ou elle regarde le haut.

Ceci connu, il n'eſt pas difficile de concevoir que lorſque les louches veulent regarder à la maniere ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir diſtinctement comme eux les objets, parce que les petits pinceaux de rayons de lumiere qui partent de chaque petite partie des objets, & qui parviennent à leurs yeux, rencontrant chez eux la cornée tranſparente plus éminente & plus voutée, ils doivent ſe briſer davantage, en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, lorſqu'ils pénetrent cette membrane, & qu'ils entrent dans l'humeur aqueuſe; ainſi par une ſuite néceſſaire tous les rayons qui compoſent chaque petit pinceau dans cette diſpoſition, doivent, ſuivant la ſeconde expérience rapportée au Chapitre XVII. de la Deſcription de l'Oeil, s'unir & ſe croiſer dans le corps vitré, avant que d'atteindre la rétine: ils doivent donc ſe trouver divergens, quand ils rencontrent cette membrane, & par conſéquent ils n'y peuvent former qu'une peinture confuſe des objets d'où ils partent, ſi ces objets ſont un peu éloignez, comme je le ſuppoſe, & s'ils ſont petits.

Car pour que la peinture fût diſtincte, il faudroit, ou que la rétine s'approchât plus près du criſtallin, ou le criſtallin plus près de la rétine, ce qui ne ſe peut, comme je l'ai dit en expliquant la vûe, ou bien il faudroit que le criſtallin fût moins éminent; mais il ne ſe rencontre point d'autre figure dans les yeux louches que dans les autres, ou enfin que le globe de l'œil fût plus applati, comme dans les chats-huans & les autres oiſeaux qui ont la cornée tranſparente fort éminente, & il eſt rond à l'ordinaire: quel remede donc?

Les louches eux-mêmes le trouvent. Il ne faut que s'approcher plus près des objets, ou approcher les objets plus près des yeux : car alors tous ces petits pinceaux de rayons de lumiere dont je viens de parler, qui réfléchissent de chaque petite partie des objets, étant plus courts, puisque l'œil se trouve plus près de tous les centres d'où ils partent, & que je considere ici comme autant de points d'union, ils doivent se moins briser en pénétrant cette membrane, & passant dans l'humeur aqueuse, de même en traversant le cristallin & le corps vitré ; & par conséquent tous les rayons qui composent chaque petit pinceau, doivent s'unir plus loin du cristallin, suivant ce que j'ai dit, & par la conséquence que j'ai tirée de la même expérience seconde du Chapitre XVII. de la Description de l'Oeil. Et comme ces rayons ne peuvent s'unir plus loin du cristallin, sans rencontrer à leur pointe ou union particuliere la rétine, ils y doivent par conséquent peindre plus distinctement la figure des objets d'où ils partent. Et c'est ce qui arrivent aux louches.

Il s'ensuit de tout ce que dessus, que plus la cornée est voutée, & plus les louches doivent approcher les objets près de leurs yeux, pour les pouvoir voir distinctement

Que ceux qui regardent simplement de près pour voir un petit objet, ou pour lire, par exemple dans un livre, doivent approcher le livre fort près de leur nez, mais réguliérement devant eux.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente est tournée en dehors, sont obligez pour regarder un objet, ou pour lire dans un livre, de mettre le livre à côté, ou de tourner la tête vers le côté opposé à l'objet qu'ils veulent regarder, & que souvent même ils ne peuvent lire que d'un œil, si l'éminence est grande, & si elle est fort

tournée en dehors, parce qu'en cette diſpoſition les deux yeux ne ſe peuvent aſſez tourner, pour que les deux axes optiques ſe puiſſent rencontrer en regardant de ſi près.

Que ceux dont l'éminence de la cornée tranſparente regarde le bas, ſont obligez de lever la tête, & de mettre le livre vers leur menton pour pouvoir lire, & quand ils marchent dans les rues, d'avoir toujours le nez en l'air ; & que ceux dont la même éminence eſt tournée vers le haut, ſont obligez de baiſſer la tête, ou d'élever le livre en l'approchant de leur front pour lire, & d'avoir la tète baiſſée pour voir devant eux quand ils marchent dans les rues. Et tout cela, parce qu'il faut néceſſairement que l'objet que l'on veut voir diſtinctement, ſoit dirigé vers la partie la plus éminente de la cornée ; afin que les rayons qui partent de cet objet, ſe puiſſent porter vers le centre de la rétine, comme je l'ai dit en expliquant la vûe ; & comme les louches n'ont pas les muſcles des yeux autrement diſpoſez que ceux des autres hommes, ils ne peuvent aſſez tourner leurs yeux vers le côté oppoſé à l'éminence, pour voir comme les autres hommes : ainſi ils ſont obligez de ſuppléer à ce défaut, comme je le viens de dire.

Il s'enſuit encore que les louches doivent voir les objets plus gros que ne les voyent les autres hommes, parce que l'angle par lequel ils voient, & par lequel on juge de la groſſeur des objets, eſt plus ouvert, à cauſe de la grande vouture de la cornée tranſparente ; d'où vient auſſi que la plûpart des louches, en écrivant, font leurs caracteres fort petits.

Que les louches pendant la nuit voyent mieux que les autres hommes, & qu'ils peuvent lire au clair de la Lune ; parce que leur cornée étant plus

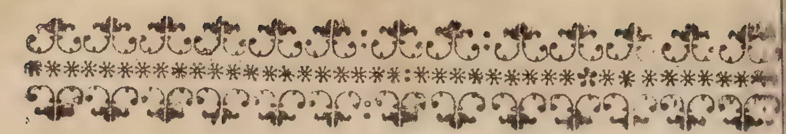
éminente, rassemble davantage de rayons de lumiere, qui passent par conséquent en plus grand nombre par la pupille, qui chez eux se dilate, même plus que dans ceux qui ont la cornée transparente formée à l'ordinaire.

Qu'ils peuvent voir plus loin avec des lunettes dont les verres sont concaves, parce qu'ils rendent les rayons divergens: & qu'au contraire ils ne peuvent voir avec des lunettes dont les verres sont convexes, parce que leur cornée n'est déja que trop voutée.

Que plus ils vieillissent, & plus ils peuvent voir loin, à cause que par l'âge la cornée en se desséchant, s'affaisse, & n'est plus si éminente; & delà vient que leur vûe se perfectionne encore, lorsque celle des autres hommes au contraire diminue, & qu'ils peuvent parvenir jusqu'à une grande vieillesse, sans être obligez de se servir de lunettes pour lire ou pour écrire.

De ce que je viens de dire des yeux des louches, & de la cause de ce vice, on peut juger si nos Auteurs ont bien rencontré dans les différens raisonnemens qu'ils ont fait sur cette maladie, s'il m'est permis de me servir comme eux de ce terme, & s'ils ont eu grande raison de proposer des remedes pour rétablir ce vice naturel de lui-même irréparable, non pas même par les masques que l'on vente si fort pour rectifier les yeux de travers, quelqu'assiduité qu'on ait à les faire porter. Je pourrois réfuter toutes leurs raisons, si ce que je viens de dire n'étoit plusque suffisant pour les détruire; ainsi je passe outre pour commencer la troisiémé partie.

Fin de la seconde Partie.



DES MALADIES DE L'OEIL.

TROISIEME PARTIE,

Contenant les Maladies des Parties situées entre le Globe & l'Orbite, celles des Angles des Yeux & celles des Paupieres.

CHAPITRE PREMIER.

Des Abcès qui se forment entre le Globe de l'Oeil & l'Orbite.

IL amasse quelquefois du pus, ou autre matiere entre le globe de l'œil & l'orbite, ou par voie de fluxion, ou de congestion: ou par le séjour d'un sang extravasé ensuite de quelque violence extérieure, qui n'a pû se résoudre.

Lorsque l'*abcès* se fait par fluxion, on le connoît par l'inflammation qui survient à l'œil, & qui est souvent plus grande du côté de l'amas; par la douleur violente & pulsative que le malade ressent dans l'orbite & au fond de l'œil, & qui se communique à toute la partie antérieure de la tête: par la pesanteur de la tête, l'insomnie & la fiévre: & enfin par la tumeur qui paroît ensuite au-dedans de l'œil entre le globe & la

paupiere, ou au-dehors vers la racine de la paupiere du côté de l'amas,

De plus, quand l'abcès est grand, l'œil se déjette en la partie opposée à l'amas, & semble se renverser; & quand il est profond, il pousse l'œil en dehors, ensorte que quelquefois il ne peut être recouvert des paupieres, de même que dans cette maladie dont j'ai parlé au Chapitre VI. de la sixiéme de la deuxiéme partie, avec cette différence toutefois que dans celle-là le globe de l'œil est beaucoup plus gros qu'il ne doit être, & que dans celle-ci il n'excéde point sa grosseur naturelle.

Quand cet abcès se fait par congestion, il est fort difficile à connoître dans son commencement, à cause que ses progrès sont lents, qu'il n'y paroît point ou peu d'inflammation, & que la douleur n'est que médiocre; mais dans la suite il se fait connoître par la plûpart des signes précédens.

Et quand il se forme par un sang épanché ensuite de quelque cause extérieure, on le connoît par la présence de la plaie ou de la contusion, ou par le rapport du malade, si on ne remarque ni plaie, ni contusion.

L'abcès de l'orbite est une maladie dont les suites sont toujours fâcheuses, à moins qu'il soit peu considérable, ou qu'il se fasse vers le bord de l'orbite: car on doit craindre ou que le nerf optique ne soit pressé ou étendu, & que sa substance moëlleuse ne soit par conséquent confondue, ce qui cause la perte entiere de la vûe, comme je l'ai dit au Chapitre IV. de la deuxiéme Partie; ou que les autres nerfs qui se distribuent aux muscles, & qui entrent dans le globe, ne s'abbreuvent & se relâchent, ou même se pourissent & ne causent la paralysie de l'œil; ou que les autres vaif-

ſeaux ſe détruiſent, & ne le conduiſent dans l'atrophie par le défaut du ſang; ou que quelques-uns de ſes muſcles ne ſuppurent totalement ou en partie, d'où il arriveroit un changement en ſa ſituation, ou au moins une difficulté de ſe mouvoir; ou que les os de l'orbite ne ſe carient, ce qui cauſeroit un ulcere fiſtuleux de longue durée; ou qu'enfin après la guériſon de l'abcès, l'œil ne ſe trouve ſi uni à l'orbite, qu'il en demeure comme immobile.

Pour le traitement de cet abcès, on doit dès le commencement, & quand la fluxion ſe fait encore, diminuer abondamment le ſang, pour empêcher que l'amas ſoit ſi grand: ce qui s'éxécute par un régime de vivre très-éxact; par la ſaignée fréquemment réïtérée, ayant égard cependant aux forces du malade; & par les autres remedes tant généraux que particuliers, propoſez pour le commencement de l'ophthalmie. Et quand par les ſignes ci-deſſus, on connoît que l'abcès ſe fait, & qu'il ne ſe terminera pas par réſolution, on doit avancer la ſuppuration autant qu'on le peut, par l'uſage des fomentations, ou cataplaſmes émolliens & tempérez. Par éxemple.

On prend *des racines & feuilles de guimauve, des feuilles de violier, de mercuriale, de pariétaire, des feuilles & fleurs de bouillon blanc de chacune une demie poignée, des ſemences de lin, & de pſyllium une once de chacune*, que l'on fait bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, pour en faire une décoction mucilagineuſe, dans laquelle on trempe des compreſſes que l'on applique chaudement ſur l'œil, & que l'on renouvelle de trois ou de quatre en quatre heures.

Ou bien on prend *des poudres de fleurs de camomille & de mélilot, des farines de lin & de fœnugrec, une once de chacune*, que l'on fait bouillir dans une

suffisante quantité d'une forte décoction *des plantes susdites*, pour rendre le tout en consistence de cataplasme, auquel on ajoute sur la fin *une once de moëlle de casse mondée*. On étend ce cataplasme sur un linge qu'on applique chaudement sur l'œil malade, le renouvellant 2 ou 3 fois le jour.

Quand le pus est fait, il se pousse & fait tumeur au-dehors des paupieres vers le bord de l'orbite, ou au-dedans de l'œil par la conjonctive entre le globe & le bord de l'orbite. Quand l'abcès paroît en dehors, qui est la plus favorable issue, & que l'on connoît que le pus est fait, on l'ouvre suivant sa longueur qui suit ordinairement celle des paupieres, prenant garde de faire l'ouverture trop grande ; & le pus étant écoulé, on met seulement pendant 2 ou 3 jours à l'entrée de l'ouverture une méche de charpie, pour l'empêcher de se resserrer trop promptement ; que l'on couvre *d'un emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat*, & pardessus le tout une compresse trempée *dans le blanc d'œuf & l'eau-rose battus ensemble*. Dans le second pansement & les suivans on se sert pour mondifier l'ulcere, de l'injection faite *avec l'aristoloche, l'encens, la myrrhe & le sucre, infusez dans le vin* ; & l'ulcere étant mondifié, on l'incarne & cicatrise, comme ceux des autres parties molles.

Et quand l'abcès paroît en dedans, & que le pus est fait, on l'ouvre aussi, faisant de même l'ouverture selon la longueur de la tumeur qui suit pareillement celle de l'œil ou des paupieres, la ménageant, ensorte qu'elle soit seulement suffisante pour écouler le pus. On ne tente rien audedans de l'œil, mais on peut se servir *de la même injection*, pourvû qu'on fasse l'infusion *avec l'eau d'eufraise & de rhue* : ou bien on se servira de l'un ou de l'autre des collyres que j'ai proposez pour mondifier les plaies de la conjonctive & de la cor-

née, ou de quelqu'autre à peu près semblable que l'on choisira dans le Chapitre des Ulceres. Enfin on finira la cure comme je l'ai dit en parlant des plaies, ou des ulceres de cette partie.

Quand le pus est écoulé, la tumeur qui étoit grande dans les environs de l'œil, se dissipe, l'inflammation s'appaise, & l'œil se retire insensiblement dans l'orbite; mais il y reste une légere tumeur œdémateuse que l'on dissipe *avec les collyres ou fomentations fortifiantes & résolutives*, dont j'ai parlé ailleurs, que l'on anime même *avec l'esprit de vin*.

A l'égard des abcès qui se font par congestion les remedes y profitent si peu, que l'on n'en fait aucuns à moins qu'il n'y survienne quelqu'inflammation douloureuse que l'on tempere *avec des collyres rafraîchissans & anodins*. Comme ces tumeurs sont pour l'ordinaire de la nature des *athéromes, des stéatomes, ou des méliceris*, elles demeurent souvent un long-tems sans augmenter; quelquefois aussi elles augmentent si prodigieusement, qu'elles poussent entiérement l'œil hors de l'orbite : ce qui n'arrive point sans des douleurs fort cruelles. Quand cela arrive il n'y a point d'autre moyen pour faire cesser ces douleurs, que d'amputer l'œil pour vuider la matiere contenue dans l'orbite, cela s'entend, pourvû que la tumeur ne soit point chancreuse, traitant ensuite l'ulcere, comme je l'ai dit au Chapitre X. de la seconde Partie. On m'amena sur la fin de l'hyver de 1701 une fille qui depuis 6 ans étoit travaillée d'une semblable tumeur, qui avoit augmentée jusqu'à un tel dégré, que le globe de l'œil étoit entiérement hors de l'orbite, & lui pendoit sur la joue : je n'osai entreprendre l'amputation, à cause que la tumeur étoit fort grosse, dure, inégale, douloureuse, enflammée, & environnée

d'un grand nombre de gros vaiſſeaux, variqueux & durs; je lui conſeillai ſeulement quelques remedes pour tempérer l'inflammation & la douleur.

Et quand l'amas eſt moins conſidérable, & qu'il paroît en dehors, il n'eſt pas néceſſaire d'amputer l'œil; mais il faut ſe conformer ſur ce que j'ai dit à l'égard du traitement de celui qui ſe fait par fluxion, & de même quand le pus ſe forme d'un ſang épanché enſuite de quelque violence extérieure.

CHAPITRE II.

Des maladies des muſcles de l'œil, & de celles de ſes nerfs.

QUand quelques-uns des muſcles ou des nerfs moteurs de l'œil ſont coupez, comme il arrive quelquefois dans les plaies qui pénetrent dans l'orbite, ou quand ils ſont conſommez ou rongez par une matiére purulente, comme par celle des abcès de cette partie; le globe de l'œil eſt retiré dans la partie contraire, comme cela arrive à tous les autres membres, lorſque quelques-uns de leurs muſcles ou de leurs nerfs ſont entiérement coupez ou autrement détruits.

Quand les eſprits animaux s'y portent avec violence & inordinément, ils ſouffrent des convulſions ou rétractions extraordinaires: d'où vient que le globe de l'œil prend différentes ſituations ou attitudes, ſuivant que ces muſcles ou ces nerfs ſont affectez, comme il arrive dans les accès épileptiques, dans les ſuffocations ou vapeurs hyſtériques, dans les convulſions générales & autres maladies.

Et quand ces mêmes esprits y coulent seulement inordinément & sans violence, ils sont la cause de cette instabilité des yeux par laquelle ils ne peuvent demeurer dans une même situation, se mouvant continuellement de côté & d'autre. Cette maladie (*a*) vient ordinairement de naissance, quelquefois aussi elle est un accident des fiévres ardentes.

Mais lorsque les esprits animaux ne peuvent couler par les nerfs, à cause de quelque obstruction de quelque cause qu'elle vienne, les muscles se relâchent & demeurent sans mouvement, aussi-bien que l'œil, dont le sentiment diminue aussi ou se perd entiérement : ainsi l'œil tombe dans la *paralysie*, & souvent se porte & s'incline hors de l'orbite. Quand cette maladie n'est pas tout-à-fait confirmée, c'est ce que nos Auteurs appellent *foiblesse de l'œil*, qui est un acheminement à la *paralysie*.

Dans cette maladie, quand il n'y a qu'un muscle de relâché, le globe de l'œil est seulement retiré dans la partie contraire, à cause de l'action plus forte du muscle antagoniste, qui ne perd ni son mouvement, ni son sentiment, non plus que les autres muscles & nerfs de l'œil. Et toute l'incommodité que les malades souffrent de cette rétraction du globe, & de celles qui lui arrivent, quand quelques-uns de ces muscles ou nerfs moteurs sont coupez ou rongez, c'est qu'ils voyent tous les objets doubles, lorsqu'ils les regardent des deux yeux ; & cela, parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, comme on peut le concevoir par ce que j'ai dit vers la fin du Chapitre XXI de la Description de l'Oeil, en expliquant l'usage de ses parties principales.

(*a*) *Appellée des Grecs* hyppos.

Si je décris si succinctement ces maladies, ce n'est seulement que pour les faire connoître, afin qu'on ne les confonde pas avec d'autres, & qu'on les puisse distinguer de celles qu'elles peuvent en même tems accompagner, pour en faire un prognostic juste, & non pas pour proposer des remedes pour tenter de les guérir, les croyant entiérement inutiles, puisque ces maladies sont incurables; à moins que la seconde & la troisiéme ne soient que symptomatiques: & encore dans ce cas, les remedes particuliers y seroient inutiles; parce que si elles peuvent guérir, elles cessent d'elles-mêmes, quand les maladies dont elles dépendent sont guéries,

---

CHAPITRE III.

Des maladies des glandes des yeux.

QUand l'œil est enflammé, ses glandes se ressentent pareillement de l'inflammation: elles filtrent alors une plus grande quantité de larmes; parce que le mouvement du sang n'est pas libre dans les veines, & que les arteres poussent avec violence. Ces larmes sont chaudes & âcres, à cause du vice général du sang, & de l'intempérie particuliere qu'il contracte dans la partie même enflammée : elles fluent & coulent le long des paupieres, à cause de leur quantité, & de ce que les canaux qui devroient les reporter par le nez après avoir abbreuvé l'œil, se trouvent resserrez par l'inflammation.

Cet *écoulement de larmes* ne se considere pas comme une maladie particuliere des glandes, mais comme un symptôme de l'inflammation, qui cesse le plus souvent lorsque l'inflammation

cesse: aussi ce symptôme ne demande point d'autres remedes que ceux qui conviennent à la maladie dont il dépend, je veux dire à l'inflammation.

Mais quand l'inflammation a été grande, & qu'elle a subsisté long-tems; que les pores des glandes & leurs canaux excrétoires se sont dilatez & agrandis par l'abondance de l'humeur qui y a coulé; & que l'inflammation cessée, ces pores ne se resserrant & ne se remettant point dans leur état naturel, les larmes quoique sans acrimonie & claires continuent de couler: on ne considere plus cette affection comme un symptôme de l'inflammation, quoiqu'elle lui ait donné naissance, mais comme une maladie particuliere; & le terme dont on se sert pour la désigner, c'est de dire qu'il y a *foiblesse aux glandes*.

Ce *flux de larmes* arrive aussi quelquefois dans les fiévres violentes, lorsque la plénitude est grande; & alors il n'est consideré que comme un symptôme, cessant ordinairement quand la fiévre cesse.

Il arrive aussi naturellement, quand dès l'enfance les pores & les canaux des glandes se trouvent si ouverts, qu'ils ne peuvent empêcher les larmes de couler immodérément; ainsi les yeux sont toujours mouillez & pleurans, & quelquefois ce vice dure toute la vie. Ceux qui y sont sujets, ont ordinairement la tête grosse & large, sont d'un tempérament flegmatique, & travaillez souvent de fluxions sur les yeux. Ce *flux habituel* est ce que nos Auteurs appellent *delacrymatio* ou *epiphora*; quoique d'autres n'entendent par *epiphora*, que ce flux de larmes chaudes & âcres qui accompagne les grandes ophthalmies. Comme ce terme est équivoque, se prenant pour toute défluxion d'humeurs en quelque partie que ce

ce soit, on l'entendra ici comme on voudra ; je ne dispute point des noms.

Il arrive encore un autre *flux de larmes*, quand cette petite chair glanduleuse qui est au grand angle de l'œil, a été coupée, ou consommée par quelque ulcere ; on appelle cette espece de flux *rhyas* ou *rhœas*.

A l'egard de tous les autres flux de larmes, excitez par la tristesse, par la joie, & par d'autres passions, par un froid extrême, par le vent, par la fumée, par les choses âcres, par l'yvrognerie, & par d'autres causes, on ne les compte point parmi les vices des glandes ; parce que tous ces écoulemens ne sont que passagers, cessant par l'absence des causes qui les ont produit.

Lorsque la foiblesse des glandes est la cause du flux de larmes, on les fortifie avec les collyres que j'ai proposé vers la fin du Chapitre de l'ophthalmie, se servant de ceux qui ont de l'astriction pour couler dans l'œil, & de ceux qui fortifient pour tremper les compresses qu'on applique dessus.

Ou bien on se sert pour couler dans l'œil, d'un simple collyre que l'on fait *avec un scrupule de vitriol blanc*, fondu dans *quatre onces d'eau de pluie ou de riviere*, y ajoutant si on veut, *une demi-dragme de sucre candi*.

Ces mêmes collyres servent aussi pour *le flux de larmes habituel*, & pour l'autre que l'on nomme *rhyas*, pourvû que l'on augmente leur astriction.

On ne s'avise guéres de pousser les remedes généraux au degré que nos Auteurs les proposent pour ces flux de larmes, à moins qu'on ne voye qu'ils augmentent considérablement, & que les larmes en deviennent âcres ; en ce cas, pour prévenir une nouvelle fluxion, on les met en usage suivant les regles prescrites au Chapitre de l'ophthalmie.

CHAPITRE IV.

Des maladies des angles des yeux, & premiérement de l'anchilops ou abcès du grand angle.

L'*Anchilops* eſt une petite *tumeur* ou *alcès* qui ſe forme entre le grand angle de l'œil & le nez: cette tumeur eſt ou *phlegmoneuſe*, ou elle eſt de la nature des *athéromes*.

La *phlegmoneuſe* qui eſt la plus commune, commence d'abord par une inflammation du grand angle, qui ſe communique le plus ſouvent à l'œil & aux paupieres, & qui eſt accompagnée d'une douleur piquante, & d'une tenſion au lieu où l'abcès ſe doit former: l'inflammation augmentant enſuite, la tumeur ſe circonſcrit, & enfin l'abcès ſe forme aſſez promptement. Sa cauſe eſt ſemblable à celle des phlegmons des autres parties.

Celle qui eſt de la nature des *athéromes*, & qui eſt la moins commune, a ſes progrès plus lents, elle n'eſt point précédée par l'inflammation: elle commence par un petit *tubercule* aſſez dur, qui augmente inſenſiblement ſans douleur, ou au moins elle eſt fort légere, & ſans que la peau qui le recouvre ſoit changée de couleur: la tumeur étant plus augmentée, elle devient molle; & quand on l'ouvre, on en voit ſortir une humeur épaiſſe & gluante qui en quelque ſorte reſſemble à celle des *athéromes*, ou des *ſtéatomes*, ou des *méliceris*, & ſouvent cette matiere ſe trouve renfermée dans un *kyſt*.

Toutes les tumeurs qui viennent au grand angle, ſont ſujettes après leur ouverture à dégénéres en *fiſtules*, qui ſont d'une difficile cure quand

l'os est carié. De plus les *phlegmoneuses* s'étendent quelquefois si fort & si promptement, qu'elles se font jour d'elle-même lorsqu'on s'y attend le moins; elles pourrissent aussi quelquefois l'angle de l'œil, ensorte qu'on ne peut empêcher l'œil d'être éraillé, ou elles forment des sinus qui s'étendent en d'autres parties. Et celles qui tiennent des *athéromes*, s'endurcissent quelquefois, & dégénerent en *schirre* ou en *cancer*.

Pour la cure de l'abcès du grand angle, quand il est *phlegmoneux*, on employe dans le commencement, & quand l'inflammation commence à paroître, les remedes tant généraux que particuliers qui conviennent au commencement de l'ophthalmie, afin de diminuer & détourner l'humeur qui flue, & empêcher l'abcès d'être si grand. Et sitôt qu'on s'apperçoit que la tumeur commence à se former, on se sert de remedes qui résolvent médiocrement, & qui en même tems amollissent & relâchent la peau, pour déterminer le pus à se porter en dehors, comme d'un cataplasme fait *avec les farines résolutives*, cuites dans *l'oxicrat fait avec les eaux de rose & de plantain*, *& un peu de vinaigre*, auquel on ajoute *du miel*, & sur la fin de la décoction *un jaune d'œuf & un peu de saffran en poudre*: on étend de ce cataplasme sur un linge, & on l'applique chaudement sur la tumeur & les environs, observant de ne point couvrir l'œil; & par-dessus on applique les compresses trempées dans le défensif fait *avec l'eau-rose & le blanc d'œuf.*

Je ne sçaurois approuver la conduite de ceux qui se servent dans le commencement de remedes qui ont beaucoup d'astriction, prétendant repousser l'humeur, & empêcher sa suppuration; parce que ces remedes, quoiqu'ils repoussent à la vérité l'humeur en resserrant les fibres de la

peau, n'empêchent pas cependant que l'abcès ne se forme, quand une fois elle a commencé de s'amasser : au contraire ces remedes seroient plutôt cause que l'amas se feroit plus profondément, & que la matiere seroit plus en état de carier l'os, de s'étendre dans les environs, de pénétrer dans le sac lacrimal, & de sortir par le canal nasal ou par le coin de l'œil ; ce qu'on doit toujours éviter le plus qu'on peut, par la difficulté qu'il y auroit d'y appliquer des remedes, & d'empêcher la fistule.

Et quand cet abcès tient de la nature des *athéromes*, on se sert d'un emplâtre de *diachylon gommé*, pour l'amollir & conduire à suppuration, ou de quelque autre semblable ; parce qu'on doit toujours avancer la suppuration de ces sortes de tumeurs autant qu'il est possible, & qu'il n'y a nul danger de les échauffer un peu par les remedes emplastiques, puisque par ce moyen on peut procurer la suppuration de leur *kist*.

Il y a de deux sortes d'abcès qu'on ne peut trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule, celui du grand angle de l'œil, & celui du fondement. Car si on attend à les ouvrir, que le pus soit entiérement formé, & qu'il commence à émincer le cuir, ou bien si on attend qu'il se fasse jour de lui-même, il est très-rare qu'il ne reste fistule ; parce que dans celui du fondement qui est une partie graisseuse & fort humide, le pus s'étend en dedans, forme plusieurs *sinus*, & perce même l'intestin, ensorte qu'après que l'abcès est ouvert, il est difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause de la perte de la substance qui est grande, & qui fait que ses parois intérieures ne peuvent s'approcher & s'unir, & à cause de l'humidité du lieu qui s'oppose à cette réunion. Et que dans celui du grand angle, le pus en séjournant, s'étend

pareillement, forme des *sinus*, pénetre & ulcere le sac lacrimal, carie les os voisins, & consomme cette petite chair glanduleuse située au grand angle, & par où il se fait quelquefois jour de lui-même : d'où vient qu'après que l'abcès est ouvert, il est pareillement difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause du vuide qui reste, & qui ne peut se remplir de chairs assez solides pour se cicatriser, parce que ce vuide est continuellement abbreuvé d'humiditez, ou à cause de la carie de l'os sur lequel il ne se peut faire aucun bon fondement, à moins que ce qui est carié ne soit séparé.

Ainsi, sitôt que l'on voit que la tumeur est circonscrite, & que le pus commence à se former, il faut l'ouvrir, sans attendre que le pus soit entiérement fait; parce qu'alors n'y ayant encore aucun vuide sensible, les fibres entre lesquelles l'humeur étoit épanchée, & qui sont presque entieres, s'en trouvant débarassées, elles se resserrent & s'unissent aisément, aussi-bien que la plaie que l'on a faite, à mesure que ce qui reste de cette humeur s'écoule par une douce & louable suppuration.

Mais parce qu'en faisant l'ouverture de bonne heure, il ne sort de la tumeur qu'un sang un peu purulent, quelques Chirurgiens craignent de recevoir du blâme des malades ou de ceux qui les approchent, particuliérement si ce sont des personnes de distinction, & que cela fasse tort à leur réputation; il est bon de prévenir auparavant ces personnes, & leur remontrer les raisons que l'on a d'agir ainsi : elles sont toujours assez raisonnables pour juger qu'on ne le fait que pour leur avantage.

On fait l'ouverture sur la tumeur, s'éloignant le plus qu'on peut de l'angle de l'œil. On la fait à

peu près de la grandeur de celle d'une saignée, & un peu plus, suivant l'étendue de l'abcès. On se se sert d'une lancette que l'on enfonce jusqu'au centre de la tumeur, on laisse écouler le sang & le pus, & ensuite on met dans l'ouverture une petite *méche de charpie*, & par-dessus un *emplâtre de diapalme dissout dans l'huile rosat*, on couvre enfin tout l'œil d'une compresse séche, s'il n'y a plus d'inflammation; & s'il y en a encore, on la trempe dans les *eaux de rose & de plantain*, dans lesquelles on a fait fondre *un peu de sel de saturne.*

Dans le second pansement, on se sert du digestif fait *avec deux parties de suppuratif, une partie de terebenthine, une demi-partie des poudres de myrrhe & d'aloës*; & quand l'ulcere est en bonne suppuration, on se sert du *mondificatif d'ache*, ou autre semblable, diminuant tous les jours la méche de plus en plus; & enfin on cicatrise l'ulcere à la maniere des autres. Par cette conduite il est très rare que l'abcès du grand angle dégénere en fistule.

Si on a été appellé à tard, & que l'abcès soit déja formé, on l'ouvre dans l'état qu'il est, faisant l'ouverture un peu plus grande, afin d'y introduire plus aisément les remedes pour le mondifier; ou si l'ouverture s'est faite d'elle-même, on se contente de la dilater autant qu'il le faut, procédant au reste comme dessus pour le premier appareil.

Au second pansement, on éxamine si l'os n'est point découvert; & s'il l'est, on agit comme je le dirai dans le Chapitre suivant, en parlant de la cure de la fistule. S'il ne l'est pas, on mondifie & desseche l'ulcere avec une lotion faite *avec l'aristoloche, la myrrhe, l'aloës, l'encens, & le sucre*, qu'on fait infuser dans *le vin*, procédant au reste com-

me deſſus. Et notez qu'il vaut mieux en cette rencontre ne point ſe ſervir de remedes onctueux, de crainte d'augmenter la ſuppuration qui n'eſt d'ordinaire que trop grande, à moins que ces remedes ne ſoient fort mondifians & deſſéchans, en ce cas je ne les deſapreuve point.

Enfin ſi l'abcès eſt de la nature des *athéromes*, après être ouvert & panſé comme deſſus, au ſecond panſement on le ſonde pour voir ſi l'os n'eſt point découvert, & y remédier comme dans le Chapitre ſuivant, & s'il ne l'eſt pas, comme ces ſortes d'abcès ont ordinairement un *kyſt*, on travaille à le conſommer, & faire tomber en ſuppuration avec un peu de poudre *de mercure rouge précipité* qu'on mêle dans *du ſuppuratif*, ou un peu de poudre *de trochiſques de minio*, ou un peu *d'ægyptiac*, de l'un ou l'autre deſquels on ſe ſert de fois à autre, juſqu'à ce qu'on voye par la chute ou ſuppuration des eſcarres, que le *kyſt* ſoit entiérement conſommé, achevant la cure comme je l'ai dit ci-deſſus.

CHAPITRE V.

2. *De l'ægilops ou fiſtule lacrimale.*

L'*Abcès du grand angle* eſt ſi ſujet à dégénérer en *fiſtule*, que ſitôt qu'il eſt ouvert, la plûpart des Chirurgiens qualifient par avance l'ulcere qui reſte du nom de *fiſtule*, quoique véritablement ce n'en ſoit pas une, puiſque ſouvent il ne pénétre pas dans le *ſac lacrimal*, que l'os ne ſe trouve pas toujours découvert ou carié, & que l'ulcere n'eſt pas encore calleux. Et quand même il pénétreroit dans le ſac lacrimal, & que l'os ſeroit découvert & carié, ce ne ſeroit pas encore

proprement une fistule; puisque ce qui constitue la fistule, est la callosité des bords & de la superficie intérieure de l'ulcere, & sa sinuosité.

L'*ægilops* ou *fistule lacrimale* est donc proprement un petit ulcere calleux, profond, & quelquefois sinueux, situé au grand angle de l'œil, duquel il découle continuellement ou de tems en tems une humidité purulente ou glaireuse. Et improprement elle se prend pour tout ulcere intérieur du grand angle, qui a quelque issue par où l'humeur qui s'amasse dans le vuide, s'écoule, quoiqu'il soit récent & sans callosité.

Les *fistules lacrimales*, les unes sont *apparentes*, & ce sont celles qui sont ouvertes par dehors; & les autres sont *cachées*, qui sont celles qui s'ouvrent du côté de l'œil, à l'endroit de cette petite chair glanduleuse située au grand angle, ou qui ont leur issue par le canal nasal.

Les premieres sont ordinairement causées par ces petites *tumeurs phlegmoneuses* qui poussent en dehors, & moins souvent par ces autres tumeurs de la nature des *athéromes*, soit qu'on ait ouvert ces différentes tumeurs, ou que d'elles-mêmes elles se soient fait jour. Et les *secondes* sont le plus souvent causées par la matiere même des larmes, qui s'amasse dans le sac lacrimal, à cause de quelque obstruction de ses conduits, & qui par son séjour s'échauffe & s'aigrit, excorie ou ulcere légérement la superficie intérieure de ce sac, & forme une petite *éminence* ou *tumeur* de la grosseur d'un pois ou plus, qui étant pressée se vuide ou du côté de l'œil ou par le *canal nasal*, quand l'humeur contenue est assez fluide pour pouvoir passer par ces conduits, ou que ces conduits sont assez ouverts pour la laisser écouler, si elle est plus épaisse.

Dans les *premiers*, quand elles sont causées par

une humeur chaude qui en s'aigriſſant aiſément, pourrit & conſomme les chairs ou autres parties voiſines qui en cet endroit ont bien peu d'épaiſſeur, l'os ſe trouve ſouvent découvert & carié, & cette carie d'os eſt la cauſe qu'elles dégénerent plus promptement en vraies fiſtules; parce que le ſuc nourricier qui s'échappe de l'os, en s'altérant contracte une certaine acidité maligne, qui lorſqu'elle eſt grande endurcit & rend calleuſes les chairs de l'ulcere, & lorſqu'elle eſt moins grande, les rend fongueuſes, & cela, en fixant trop promptement le ſuc nourricier des parties molles. Et quand elles ſont cauſées par une humeur groſſiere & froide dont les progrès ſont lents, elles ſont ſujettes à être calleuſes; mais rarement elles pénetrent juſques à l'os, à moins que cette humeur en ſéjournant très-long-tems, ne s'échauffe & s'altere par le mélange de quelqu'autre ſuc ou levain impur: ce qui n'arrive guéres ſans une nouvelle fluxion.

On accuſe ordinairement *l'os unguis* d'être carié dans les fiſtules lacrimales, ce qui n'eſt pas toujours vrai: il l'eſt quelquefois, je l'avoue; mais ſouvent c'eſt la partie ſupérieure *de l'os principal* de la machoire qui ſe joint à *l'os coronal*, & par ſon côté au côté antérieur de *l'os unguis*, avec lequel il forme ce *ſinus* ou longue cavité qui contient le ſac lacrimal, & à la partie inférieure de laquelle eſt le trou qui pénetre dans le nez. Il eſt fort aiſé de s'en éclaircir en ſondant les fiſtules; car ſelon que la ſonde entre avant, on juge ſi c'eſt l'os *unguis* ſur lequel elle s'arrête, ou ſi c'eſt l'os de la machoire: d'ailleurs en frappant avec le bout de la ſonde l'os *unguis*, on ne trouve pas la même réſiſtance & le même rapport de ſon, comme en touchant l'os de la machoire; parce que l'os *unguis* eſt très-mince, & qu'il n'a

pas la même solidité de l'os de la machoire.

Le propre des fistules, c'est de fluer pendant un tems, & de sécher en d'autre, ou au moins de jetter peu d'humiditez, & de recommencer ensuite à fluer. La même chose arrive à quelques fistules lacrimales; car il y en a qui sont un tems sans fluer, puis elles se r'ouvrent & fluent abondamment, & il y en a aussi d'autres qui fluent perpétuellement. Quand elles cessent de couler, cela vient ou de ce qu'il n'afflue point d'humeurs excrémenteuses dans l'ulcere fistuleux, comme lorsqu'on les a épuisées, détournées par les purgatifs; ou que la nature elle-même leur a fait reprendre le chemin de leurs émonctoires ordinaire; ou de ce que par une légere inflammation les parois de la fistule se trouvent étranglées, ensorte que l'humeur ne peut passer au-travers, comme on le voit arriver aux plaies ou aux ulceres qui s'enflamment; ou enfin de ce que leurs issues se trouvent bouchées de quelques chairs fongueuses ou calleuses. Mais lorsque les humeurs excrémenteuses abondent dans la masse du sang par le défaut de leur sécrétion, ou que les parois intérieures de la fistule se relâchent, quand l'inflammation cesse, ou que les chairs fongueuses ou calleuses se fondent, ou pourissent par l'éxaltation du levain de la fistule, quoiqu'en petite quantité, alors les fistules recommencent à fluer comme elles faisoient auparavant, & quelquefois même davantage.

Les fistules lacrimales qui suivent de grands abcès, ou qui arrivent à des sujets mal-habituez & enclins à de grandes fluxions, sont sujettes à avoir plusieurs *sinus* & plusieurs issues, à de grandes caries, & à de grands écoulemens de matiere purulente.

Celles qui sont ouvertes en dehors, & dont le

fond a peu d'étendue, qui sont récentes, sans callositez & sans carie d'os, sont les plus aisées à guérir. Au contraire, quand elles sont vieilles, profondes & calleuses, & qu'il y a carie, elles sont très-difficiles à guérir.

Les cachées, soit qu'elles ayent leur issue du côté de l'œil ou du côté du nez, lorsqu'elles se vuident aisément, quand avec le doigt on presse le coin de l'œil, que l'humeur qui en coule est claire & glaireuse, que la tumeur qui paroît en dehors quand la fistule est pleine, est très-petite, & qu'il n'y a ni douleur au coin de l'œil, ni inflammation, peuvent se dessécher & guérir d'elles-mêmes, parce que l'ulcération du sac lacrimal n'est que légere & superficielle; & au contraire quand l'humeur est purulente & qu'elle sort en quantité, il est rare qu'elles guérissent, à moins qu'on ne leur donne une issue par dehors, & qu'on ne les mondifie & desseche, à cause que l'ulcération du sac lacrimal est alors plus considérable.

Enfin soit qu'elles soient cachées ou apparentes, quand l'humeur qui en découle, est sanieuse, âcre, noirâtre, & d'une mauvaise odeur (indices souvent de la carie de l'os) elles ne guérissent point qu'on ne les ouvre ou dilate, qu'on ne les mondifie & desséche, qu'on ne corrige la carie de l'os ou par les remedes ou par le feu, & que l'os carié ne soit ensuite séparé du sain par la nature. Mais quand les fistules deviennent si malignes qu'elles tiennent de la nature du *cancer*, ce qui est rare, elles ne peuvent se guérir ni par les remedes, ni par l'opération.

Pour la cure des fistules lacrimales, on doit d'abord prévenir la fluxion qui pourroit survenir pendant le traitement, par la saignée, s'il y a plénitude, & par les autres remedes proposez dans le Chapitre de l'Ophthalmie, pour diminuer &

détourner ailleurs les humeurs qui peuvent fluer; & s'il y a intempérie cacochymique, par les purgatifs que l'on diversifie suivant la nature de l'humeur dominante : cela s'entend, si la fistule est considérable, & que pour la guérir on se propose de passer aux derniers remedes; parce que si elle est de peu de conséquence, & qu'il ne soit nécessaire de se servir que des remedes les plus doux, on peut obmettre les remedes généraux sans crainte d'aucun accident.

Ensuite si la fistule est ouverte par dehors, que son fond soit un peu large, qu'elle soit sans callositez, & que l'humeur qui en découle soit claire & visqueuse, ou qu'étant purulente, elle soit blanche & unie : on la mondifie & desseche avec la lotion ci-devant proposée, faite *avec l'aristoloche, la myrrhe, l'aloës, l'encens & le sucre* infusez dans *le vin*, dans laquelle on trempe une petite méche qu'on introduit dans la fistule pour la remplir, après y avoir seringué un peu de ladite lotion, & par-dessus on y met un petit emplâtre *de diapalme* dissout comme dessus, ou autre semblable. Et en cas que l'entrée fût trop étroite, on la dilateroit auparavant avec un peu d'*éponge préparée*, ou de la *racine de gentiane séche*, ou avec la lancette, suivant qu'on le jugeroit plus à propos. On dissout quelquefois dans la lotion susdite un peu *de camphre & de vitriol blanc*, quand les humiditez sont abondantes, & que les chairs ont peu de solidité. A mesure que la fistule se mondifie & desseche, & que les chairs nouvelles & bonnes poussent, on diminue la méche en sa longueur, jusqu'à ce que la fistule soit presque remplie de chairs, après quoi on se contente d'un petit plumaceau sec & de l'emplâtre : & si alors les chairs poussent trop, on se serviroit d'un peu de poudre d'*alum brûlé* pour les consommer & dessecher.

On peut aussi se servir au lieu de la précédente lotion *du baume verd de Metz*, *de l'onguent mondificatif d'ache*, dans lequel on doit dissoudre un peu *de verdet* pour le rendre plus détersif, ou y mêler de l'*onguent des Apôtres*; ou même se servir d'autres baumes ou onguens à peu près semblables, pourvû qu'ils soient assez chargez *de verdet*, pour empêcher qu'il ne s'engendre des chairs fongueuses; mais les lotions sont toujours à préférer aux remedes onctueux.

Si l'ouverture de la fistule est étroite & calleuse, on la dilate en consommant la callosité avec *un petit trochisque pointu de minio* qu'on introduit dedans; & l'escarre étant tombé, s'il reste encore de la callosité au fond de la fistule, on y porte un peu *de ce trochisque en poudre*, ou bien on se sert *du mercure rouge precipité* seul, ou mêlé avec les parties égales d'*alum brûlé*, ou d'autres semblables remedes cathérétiques; & après que la callosité est consommée, on mondifie & desseche l'ulcere comme dessus.

Et comme ces remedes, pendant leur action causent de la douleur qui peut être suivie de l'inflammation, il en faut défendre l'œil & les paupieres par l'application fréquente des compresses trempées dans un collyre rafraîchissant.

Si l'os est carié, on dilate la fistule jusques dans son fond, si elle ne l'est pas assez, ou avec le *trochisque de minio*, quand il y a callosité, ou s'il n'y en a point, avec l'*éponge préparée*, ou *la racine de gentiane*, ou par une petite incision faite avec la lancette, particuliérement quand la peau est peu ouverte. Et quand la dilatation est assez grande, on éxamine l'os pour reconnoître de quelle espece de carie il est affecté: car si elle est simple & peu humide (comme il arrive aux os découverts par quelque cause extérieure, ou

par un pus peu malin, & qui sont touchez de l'air) on peut le dessécher, & en avancer l'exfoliation par les remedes. On se sert à cet effet *de l'esprit de vitriol* ou de celui *de souffre*, dans l'un ou l'autre desquels on trempe un petit globule de charpie ou de cotton que l'on introduit au fond de la fistule immédiatement sur l'os, remplissant le reste de la fistule de charpie séche pour l'entretenir ouverte; & ayant continué cette application pendant 2, 3, ou 4 pansemens, on en cesse l'usage, pour ne plus se servir que *de l'huile de gayac*, ou *de la teinture de myrrhe, d'aloës tirée avec l'esprit de vin*, ou *de l'esprit de vin camphré*, jusqu'à ce que l'os soit exfolié; ensuite on mondifie, desseche, & cicatrise l'ulcere comme je l'ai dit.

Ce qu'on appelle *exfoliation* est la séparation de la superficie altérée de l'os, qui est plus ou moins épaisse, selon que l'altération de l'os est plus ou moins profonde. Quand cette exfoliation est très-superficielle, souvent on ne s'en apperçoit par la sortie d'aucune piéce sensible de l'os, mais on reconnoît qu'elle se fait, ou qu'elle est faite par des chairs rouges & solides qui grainent immédiatement sur l'os; & cette exfoliation si superficielle qu'elle soit, ne se fait point en l'os *unguis*, parce que cet os est très-mince; mais la partie altérée de cet os se sépare entiérement; d'où vient qu'il reste percé, & que les humiditez qui entrent dans la partie du sac lacrimal qui reste entiere, s'écoulent pour l'ordinaire par le nez, sans que les malades en reçoivent grande incommodité.

Quand la carie est fort humide, ou que l'os découvert se trouve éxostosé, c'est-à-dire, qu'il est recouvert d'une croute osseuse fort tendre, qui n'est autre chose que le suc nourricier de l'os qui

s'échappe, & se condense sur sa superficie, les remedes ordinaires ne peuvent détruire cette carie humide non plus que l'éxostose, & la rugine ne s'y peut porter pour l'emporter, à cause du peu d'étendue du lieu & du voisinage de l'œil; ainsi il est nécessaire d'y employer le dernier remede qui est le feu, comme aussi dans cette autre espece de carie humide accompagnée de *vermoulure*, qui est la plus mauvaise de toutes les caries, étant ordinairement causée par un pus acide & malin qui s'engendre dans l'ulcere, qui pénetre l'os, altere son suc nourricier, & le rend si malin & destructif, qu'il ronge & corrode non-seulement l'os dont il sort, mais aussi corrompt les chairs & les autres parties voisines qu'il touche. Et la raison pour laquelle on se sert du feu dans ces especes de caries, c'est pour, en brûlant l'os, le dessécher promptement en sa partie saine, & consommer en même tems ce virus malin qui réside dans l'os carié; & comme l'os ainsi brûlé & desséché, est rendu plus solide qu'il n'étoit, le pus ou la sanie qui s'engendre dans l'ulcere des chairs, ne le peut plus pénétrer: ainsi dans la suite rien n'empêche plus que cet os desséché soit séparé de sa partie saine, à mesure que le suc nourricier qui s'amasse au-dessous, & qui donne naissance à une espece de chair qui a ses fondemens dans les pores mêmes de l'os sain, le pousse dehors.

Pour faire sûrement cette opération, après avoir préparé le malade par les remedes généraux, s'il en est nécessaire, & suffisamment dilaté la fistule, comme je l'ai dit ci-dessus, on le situe commodément, ou sur son lit, la tête bien appuyée sur l'oreiller, ou sur une chaise à haut dossier & un peu renversé, sur lequel on appuie aussi la tête que l'on fait tenir fermement par un servi-

teur, obſervant qu'elle ſoit en telle ſituation, que l'appui ſe faſſe ſur l'oreille, & la tempe oppoſée à l'œil malade ; & ayant couvert l'œil ſain d'une compreſſe affermie par un bandeau, pour ôter au malade l'appréhenſion du feu, & appliqué ſur l'œil malade une autre compreſſe imbue de quelqu'eau rafraîchiſſante, ne laiſſant que l'endroit de la fiſtule de découvert : on introduit dans la fiſtule & juſqu'à l'os une cannule de fer ou d'argent, faite en maniere de la douille d'un petit entonnoir, & qui autour de ſa partie ſupérieure a un bord applati & large d'environ le travers d'un doigt, avec un petit manche pour la tenir : on pouſſe au-travers de cette cannule une ou deux fauſſes méches de linge pour épuiſer le ſang ou les humiditez qui peuvent être écculées ſur l'os, afin qu'elles n'émouſſent point l'action du feu, & qu'étant échauffées, elles ne brûlent point les chairs voiſines, ce qui pourroit exciter une grande inflammation à l'œil ; & en retirant la fauſſe méche, on plonge en même tems par la cannule un petit cautere bien rouge qu'on appuie à plat ſur l'os; & ſon action étant paſſée, on le retire, & on ôte auſſi la cannule que l'on trempe dans de l'eau pour la refroidir : l'ayant eſſuyée promptement, on l'introduit de rechef dans la fiſtule, & on plonge dedans un ſecond cautere, comme deſſus; ce qu'on réïtere 2 ou 3 fois, ſuivant la grandeur de la carie. Et l'os étant ainſi bien cautériſé & deſſéché, on remplit la fiſtule de charpie ſéche que l'on couvre d'un petit linge ſur lequel on a étendu *un cérat rafraîchiſſant*, & pardeſſus on met une compreſſe en pluſieurs doubles, ſi petite & étroite, qu'elle puiſſe tenir entre le nez & l'œil, & ſur le tout une autre aſſez grande pour couvrir l'œil & les parties voiſines, les ayant auparavant trempées dans un défenſif ordi-

naire, contenant enfin tout l'appareil avec un bandage convenable.

Il faut observer que lorsque c'est l'os *unguis* qui est carié, on le perce ordinairement en le brûlant, à cause de son peu d'épaisseur, comme je l'ai dit ; ainsi la fistule se trouve alors ouverte du côté du nez : d'où vient que l'on dit qu'en faisant cette opération l'on convertit la fistule intérieure en une extérieure ; mais cette fistule intérieure n'apporte point d'incommodité sensible ; parce que le tour de l'os se couvre d'une chair subtile qui se cicatrise d'un côté avec la membrane qui forme le sac lacrimal qui reste entiere, & de l'autre avec la membrane glanduleuse qui revêt la partie intérieure du nez : & que tout ce qui peut s'écouler par ce nouveau trou, ne sont que les humiditez qui entrent dans le sac lacrimal, qui pour être naturelles, ne causent aucune mauvaise odeur.

Il faut encore remarquer que dans cette rencontre il reste souvent 2 trous qui du sac lacrimal se communiquent dans le nez : celui dont je viens de parler, qui est accidentel, & le trou lacrimal qui est naturel. Car il ne faut pas penser que par l'opération on ne fasse qu'aggrandir le trou lacrimal, cela ne se peut ; parce que ce trou est à la partie la plus inférieure de ce *sinus*, formé par l'os *unguis*, & l'os principal de la machoire, & où on ne peut porter la canule. Ce qui arrive seulement, c'est que ce trou se trouvant quelquefois obstrué, ou par des chairs fongueuses, ou par l'épaisseur de la membrane enflammée, se désopile dans la suite, ou par la suppuration des chairs fongueuses excitée & par l'opération & par les remedes dont on se sert ensuite, ou par la réduction de la membrane épaissie en son état naturel, à cause de la cessation de l'inflammation & du desséchement

qui suit l'écoulement libre des matieres qui s'amassoient auparavant dans la fistule.

Et lorsque c'est la partie supérieure de l'os principal de la machoire qui est cariée, le cautere ne le perce point, parce que cet os a assez d'épaisseur pour résister à l'action du feu, ainsi il s'exfolie de même que les autres os; & après l'exfoliation la fistule se desseche & cicatrise plus promptement, que lorsque c'est l'os *unguis*, parce qu'elle n'est pas si profonde, & que pour l'ordinaire elle n'intéresse pas si fort le sac lacrimal.

Dans le second pansement & dans les suivans, on applique sur l'os une petite méche trempée dans *l'esprit de vin ordinaire* ou *camphré*, ou chargé de la teinture *de myrrhe ou d'aloës*; on peut même toucher l'os avec *l'huile de gayac*, ou se servir des *poudres céphaliques* * pour toujours le dessécher davantage, & en avancer l'exfoliation, après laquelle on incarne l'ulcere, on le desseche & cicatrise comme je l'ai dit ci-dessus.

A l'égard des fistules cachées, soit qu'elles se vuident par le coin de l'œil, ou par le dedans du nez, si l'humeur qui en découle est purulente & abondante, ce qui dénote l'ulcération du sac lacrimal, il est plus utile, pour en tarir la source, de les ouvrir par dehors: & quand elle est sanieuse, âcre & noirâtre, outre l'ulcération du sac lacrimal, il y a tout lieu d'appréhender la carie de l'os, & on ne peut absolument se dispenser de les ouvrir. L'ouverture des unes & des autres se fait avec la lancette, comme je l'ai dit en parlant des

NOTA. * Les meilleures & les principales sont les poudres *d'aloës*, *de myrrhe*, *d'encens*, *de mastich*, *de sabine*, *de centaurée*, *d'iris*, *d'aristoloche*, *de gentiane*, seules, ou quelques-unes mêlées ensemble : on les appelle *céphaliques* ou *catagmatiques*, parce qu'on s'en est d'abord servi aux fractures des os de la tête, pour aider à séparer les os cariez superficiellement.

abcès de cette partie, & non point avec le *cautere potentiel*, comme quelques Auteurs le proposent, tant à cause du voisinage de l'œil que le cautere, en s'étendant, pourroit offenser, puisqu'on n'est point maître de son action, qu'à cause de la difformité qu'une plus grande cicatrice qui suivroit l'application du cautere, causeroit. L'ouverture étant faite, si l'os ne se trouve point carié, on traite la fistule comme je l'ai dit ci-dessus; mais s'il est carié, on le dessêche, & on en procure l'exfoliation par les remedes ci-dessus proposez, quand cette carie est simple, ou par le feu, quand l'os est éxostosé ou vermoulu, en observant au reste ce que j'ai dit à l'occasion du traitement de ces sortes de caries.

Mais si l'humeur qui découle d'une fistule cachée, est claire & glaireuse, si la tumeur qu'elle forme en dehors est petite, & s'il n'y a ni douleur, ni inflammation, comme je l'ai déja dit, elle se guérit le plus souvent sans remedes & sans opération, pourvû que les malades ayent le soin de se presser avec le doigt le coin de l'œil pour faire couler cette humeur, & empêcher que par son séjour elle ne s'aigrisse, & ulcere le sac lacrimal dans lequel elle s'amasse: car cette humeur n'est autre chose que l'humeur excrémenteuse & naturelle qui se filtre dans ce sac, & qui devient glaireuse, ou à cause qu'elle s'y mêle avec le suc nourricier de cette partie qui a été relâchée par l'inflammation précédente, ou à cause d'une simple obstruction du trou nasal, qui empêchant l'écoulement de cette humeur par le nez, fait qu'elle s'échauffe par son séjour, qu'elle s'aigrit, & qu'elle altere la température de ce sac. De-là vient qu'après des abcès des angles des yeux, non-seulement de la nature des *phlegmons*, mais aussi de celle des *athéromes*, qui ne pénetrent point dans le

ſac lacrimal, comme on le connoît après leu
ouverture, & qui guériſſent fort promptement
& auſſi après des inflammations des angles de
yeux guéries ſans ſuppuration, il reſte quelque
fois aux malades de ces ſortes d'écoulemens d
matieres claires & glaireuſes pendant plusieur
mois, & quelquefois des années entieres, & qu
enfin ſe deſſechent & ſe ſuppriment entiérement

Cette derniere eſpece de fiſtule qui eſt une de
plus communes, quand elle dure long-tems, &
qu'on n'a pas le tems d'en exprimer l'humeur à
meſure qu'elle s'amaſſe, dégénere ſouvent dan
dans la précédente; parce que cette humeur ſe
corrompant par un trop long ſéjour, acquiert un
plus haut degré d'âcreté, devient purulente, ul
cere un peu plus profondément le ſac lacrimal
& le rend un peu calleux. Cependant il n'eſt pa
toujours néceſſaire d'en venir à l'opération pou
la guérir, à moins que l'humeur, comme je l'a
dit ci-deſſus, ne ſoit abondante, ou qu'on doute
que l'os ſoit carié, l'expérience faiſant connoîtr
qu'elle ſe guérit ſouvent auſſi d'elle-même dan
la ſuite du tems; & même il arrive qu'après une
nouvelle fluxion elle ſe deſſeche, & guéri
promptement, parce qu'il s'y fait alors une nou-
velle ſuppuration qui détruit la calloſité, & qu
deſobſtrue le trou naſal. Quoique cette fiſtule ſe
puiſſe guérir d'elle-même, il eſt cependant plu
ſûr d'avancer la guériſon par l'ouverture & pa
les remedes propres à la mondifier & deſſécher.

En finiſſant ce chapitre, je me crois obligé d'a-
vertir qu'après l'opération des fiſtules où l'o
s'eſt trouvé carié, ſoit qu'on en ait procuré l'ex-
foliation par les remedes ou par le cautere actuel
& même après le traitement des autres fiſtules,
quoique l'ouverture extérieure ſoit bien cica-
triſée, il reſte ſouvent un écoulement d'humidi-

tez par le coin de l'œil, & quelquefois par le nez, qui subsiste plus ou moins, selon que les malades sont d'un tempérament plus ou moins humide, & sujets aux fluxions, & qui se desseche enfin. C'est pourquoi il est bon d'en prévenir les malades avant même l'opération, afin de leur ôter le chagrin qu'un tel reste de maladie leur pourroit causer, si un tel écoulement restoit, & les empècher de se plaindre de leur Chirurgien.

Je dirai encore qu'on voit quelquefois des fistules de toutes especes, même où il y a carie, se guérir sans remede & sans opération, quand les sujets sont d'un bon tempérament; les exfoliations se faisant naturellement, & les callositez se détruisant par de nouvelles fluxions & suppurations. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenterai de ces deux.

Un paysan assez jeune & robuste, travaillé en même tems de deux abcès fort considérables aux grands angles des yeux, me vint trouver il y a quelques années pour les lui ouvrir, la matiere étant déja prête à percer la peau: étant ouverts, non-seulement la partie supérieure des os principaux de la machoire, mais aussi les os *unguis* se trouverent découverts & cariez; voyant ce desordre, je lui conseillai de souffrir l'application du feu, à quoi il ne voulut consentir, quoique je lui fisse connoître l'incommodité qu'il recevroit des fistules qui resteroient. Il se contenta de me demander des remedes pour se panser lui-même, & s'en retourna. Quelque tems après, les ouvertures se resserrerent, & se convertirent en fistules calleuses, jettant du pus & beaucoup de sanie noirâtre, ce qui continua pendant trois ans; & quelques esquilles étant sorties, ces fistules se cicatriserent au dehors, mais il resta des fistules intérieures ou cachées, dont les humiditez pu-

rulentes se vuidoient du côté de l'œil, qui subsisterent encore plus d'un an, puis se desséchèrent: & le malade se trouva entiérement guéri, sans que depuis il en ait ressenti aucune incommodité.

Une Dame d'un tempérament assez cacochyme & délicat, sujette à des fluxions sur les yeux, fut travaillée il y a environ trois ans d'un abcès au grand angle de l'œil, qui dégénéra en fistule cachée. Elle consulta plusieurs Médecins & Chirurgiens qui lui conseillerent l'opération, à laquelle ne pouvant se résoudre, elle sortit de Paris où elle étoit, pour venir prendre l'air en une de ses terres, où étant, elle voulut avoir mon avis sur ce qu'elle devoit faire. Voyant que la tumeur qui se formoit quand la fistule étoit pleine, étoit fort petite, qu'elle se vuidoit aisément du côté de l'œil, quand elle la pressoit du bout du doigt, que la matiere qui en sortoit à son reveil étoit assez louable, & que celle qui sortoit pendant la journée, étoit claire, glaireuse, & peu purulente, n'y ayant au reste ni inflammation, ni douleur: je lui dis qu'en souffrant l'opération, comme on lui avoit conseillé, elle guériroit plus promptement & plus sûrement; mais que puisqu'elle ne pouvoit se résoudre à ce remede douloureux, elle devoit au moins ne point s'affliger, si un jour il survenoit une nouvelle fluxion, ou une suppression entiere des matieres qui avoient accoutumé de couler, & que l'abcès qui se formeroit, pourroit prendre son cours par le nez, & qu'ensuite elle guériroit: ce qui effectivement lui arriva l'hyver suivant, étant de retour à Paris, & elle guérit comme je lui avois prédit. Elle m'en donna aussitôt avis; & ce mois de Juillet 1701, tems auquel j'écris ce Traité, cette Dame étant en Champagne, je l'ai vûe, & ai reconnu moi-même la vérité de cette guérison.

CHAPITRE VI.

3. *De quatre autres maladies du grand angle.*

1. *D'une excroissance de chair appellée* ENCHANTIS.

IL arrive encore aux angles des yeux quelques autres maladies, qui, quoiqu'elles paroissent petites & de peu de conséquence, ne laissent pas que d'apporter des incommoditez quelquefois fâcheuses aux malades qui en sont attaquez.

Telle est *l'excroissance de chair* au grand angle de l'œil, dont il y a deux especes: une qui est fongueuse, rougeâtre & indolente, qui obéit souvent aux remedes; & une autre qui est plus solide, quelquefois blanchâtre, & d'autres fois un peu plombée, un peu douloureuse, & qui résiste aux remedes ordinaires, n'obéissant qu'à l'opération.

Si l'errement du suc nourricier des parties molles est la cause de toutes les excroissances charnues, on ne doit point chercher d'autre cause de celle-ci: ainsi quand le suc nourricier de cette petite chair glanduleuse qui se rencontre naturellement au grand angle, se trouve abondant, grossier, ou en quelque maniere altéré par quelque levain non naturel coulé & infiltré en cette partie, soit par une ulcération de cette même chair glanduleuse, ou par un reste *d'angle* qui n'a pas été emporté dans l'opération, ou que l'on n'a pas suffisamment desséché, il donne naissance à cette excroissance ou addition de chair, qui semble être une appendice ou une excroissance même de cette petite chair glanduleuse du grand angle.

Quand cette excroissance est fongueuse, rougeâtre, indolente & peu considérable, elle se sépare quelquefois d'elle-même, & se guérit sans remedes, comme je l'ai vû arriver; mais souvent aussi si on la néglige, ou elle croît demesurément & incommode, ou elle s'ulcere, & cause une inflammation douloureuse & un écoulement fâcheux de larmes âcres, ou quelquefois elle devient chancreuse.

Pour la guérir: lorsqu'elle peut obéir aux remedes, on la consomme & desseche avec le collyre sec, fait avec *quinze grains de verdet brûlé, dix grains d'alum calciné, un scrupule d'iris, & une dragme de sucre candi*, réduits en poudre très-subtile, dont on met un peu sur l'excroissance trois ou quatre fois par jour, lavant l'œil une demie heure après avec quelque *eau ophthalmique*, ou bien on se sert du *collyre verd* que j'ai ci-devant proposé pour *l'ongle.*

Quelques Auteurs conseillent de se servir *du verdet seul* ou *de l'alum*, d'autres *du précipité rouge de mercure*, & quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance *avec l'esprit de vitriol*; mais comme on ne peut appliquer ces remedes si juste sur l'excroissance, qu'ils ne se répandent peu de tems après aux environs, & que l'œil qui ne peut souffrir de si violens *cathérétiques*, n'en soit offensé, on ne s'en doit point servir, à moins qu'on ne les étende avec d'autres remedes plus doux pour affoiblir leur action. Même on doit rejetter absolument en cette rencontre *l'esprit de vitriol* & les autres *esprits acides*, parce qu'ils se répandent en même tems qu'on les applique, & agissent si promptement, qu'il est impossible d'arrêter le progrès de leur action.

Mais si cette excroissance est plus solide & peu douloureuse, qu'elle ait beaucoup d'étendue, ou

qu'elle

qu'elle résiste aux remedes ordinaires, on l'extirpe en cette maniere.

On passe au-travers une éguille enfilée d'un fil avec lequel on la lie, & soutenant d'une main les bouts du fil, on l'éleve doucement, puis on la coupe avec la pointe des ciseaux, ou avec la lancette, ou le scalpel, tout auprès de cette petite chair glanduleuse du grand angle sur laquelle elle prend naissance, & que l'on doit éviter d'offenser, pour la raison que j'ai donnée en parlant de l'opération de *l'ongle*; il est aisé de les distinguer, en ce que leur couleur n'est pas tout-à-fait uniforme. On met ensuite un peu de poudre *de sucre candi* dans l'œil, & par-dessus des compresses trempées dans un *collyre rafraîchissant*, pansant au reste le malade avec les *collyres mondifians & dessêchans* proposez pour les ulceres superficiels.

Si enfin cette excroissance est fort dure, inégale & douloureuse, qui sont des marques qu'elle est maligne & chancreuse, on n'en entreprend point l'opération qui ne seroit que funeste; on se sert seulement des *collyres rafraîchissans & anodins*, pour diminuer la douleur, & empêcher autant qu'on le peut, l'augmentation de cette maladie.

2. *De la consomption de la chair glanduleuse du grand angle.*

Une maladie contraire à la précédente, est la *consomption* de cette petite chair glanduleuse du grand angle, qui cause ce flux de larmes dont j'ai parlé ci-dessus au Chapitre III. Cette *consomption* arrive, ou pour avoir emporté cette chair glanduleuse en extirpant l'excroissance ci-dessus, ou bien en séparant *l'ongle*; ou par un pus fort âcre qui découle d'une fistule lacrimale ouverte du

côté de l'œil, & qui ulcere & ronge cette petite chair glanduleuse; ou par des petits abcès ou des ulcérations qui s'y font; ou enfin par l'action de remedes trop âcres dont on s'est servi inconsidérément pour quelque maladie de cette partie.

Comme le flux de larmes qui suit cette consomption, est incommode & fâcheux, durant quelquefois toute la vie; on doit dès le commencement s'efforcer de le prévenir autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui peuvent resserrer & dessécher cette chair glanduleuse, & dont j'ai parlé au Chapitre III. à l'occasion de ce flux, ajoutant dans ces mêmes collyres *de l'encens*, s'il est nécessaire d'incarner, ou *de la myrrhe* ou *de l'aloës*, s'il est besoin de mondifier.

3. Des pustules du grand angle.

Il se forme quelquefois aux angles des yeux des petites pustules rougeâtres & fort douloureuses, semblables à ces petites pustules qui arrivent en d'autres parties du corps, connues sous le nom d'*epinyctis*, à cause de la douleur qui augmentent pendant la nuit. Ces petites pustules s'ouvrent bientôt d'elles-mêmes, jettant un peu de boue sanglante, & se convertissent en des petits ulceres. Avant que d'être ouvertes, on les traite avec *des collyres rafraîchissans & anodins*; & quand elles sont ouvertes, on se sert *de ceux qui mondifient & desséchent.* Et même comme ces petits ulceres occupent des parties charnues, on peut se servir de *l'onguent de tuthie*, auquel on ajoute un peu *de poudre de myrrhe & d'aloës* pour les mondifier & dessécher.

4. Des ulceres prurigineux du grand angle.

Enfin il survient aussi en ces parties des petits

ulceres prurigineux, incommodes pour la néceſſité où ſe trouvent ceux qui en ſont attaquez, de ſe frotter ſouvent les yeux, comme s'ils avoient du ſable ou quelque ordure au coin de l'œil. Cette maladie (*a*) eſt cauſée par une humeur âcre & ſalée qui abreuve cette petite caroncule ou chair glanduleuſe du grand angle & les environs.

On deſſeche ces petits ulceres, & on éteint la démangeaiſon qu'ils cauſent avec le *collyre de vitriol* décrit au Chapitre III. ou *avec le collyre verd* décrit au Chapitre XXI. de la deuxiéme Partie. Et ſi ces petits ulceres ambulent & s'étendent le long du bord des paupieres, pour leur traitement on ſuivra ce que je dirai ci-après au Chapitre XVII. où je parlerai des abcès prurigineux des paupieres.

CHAPITRE VII.

Des maladies des paupieres. 1. De leur enflure.

L'*Enflure* ou *tumeur des paupieres* eſt excitée par des cauſes extérieures, ou intérieures. Les extérieures ſont les contuſions, les plaies, les piquures de mouches à miel, de guêpes, d'araignées, ou d'autres ſemblables inſectes, les attouchemens d'orties, ou autres cauſes ſemblables, capables d'arrêter le mouvement du ſang, & de le faire épancher, ou de lui imprimer une qualité maligne qui altere ſa ſubſtance. Les intérieures ſont toutes les humeurs impures & excrémenteuſes qui coulent ſur ces parties, & y ſéjournent à cauſe des obſtructions qui s'y rencontrent, ou à cauſe de la nature même de l'humeur qui

(*a*) *Appellée* Peribroſis.

étant grossiere ou peu animée, s'arrête & s'épanche entre les interstices de leurs fibres.

De-là vient qu'il y a des enflures qui d'elles-mêmes sont maladies principales, & que d'autres sont symptomatiques, dépendantes d'autres maladies, comme des grandes inflammations de l'œil, des apostêmes ou des ulceres qui occupent ses parties voisines, des cachéxies, hydropisies, & autres insignes intempéries du sang.

Toutes ces enflures tiennent ou de *l'inflammation*, ou de *l'emphysême*, ou de *l'œdême*, ou bien elles sont mixtes. *L'inflammation* se connoît par la rougeur, la tension, & la douleur, si elle est *phlegmoneuse*; & si elle est *éréssipélateuse*, elle est d'un rouge jaunâtre: *l'emphysême* par la tumeur plus grande, qui est pâle, transparente, sans douleur, & qui revient aussitôt en son état, lorsqu'on la presse avec les doigts: *l'œdême* par les mêmes signes, hors que la tumeur n'est pas si transparente, & qu'étant pressée, l'impression des doigts y reste: & les *mixtes* par les signes communs de chaque maladie dont elles sont composées. Elles causent toutes une pesanteur dans les paupieres, & une difficulté dans leurs mouvemens, d'où vient qu'elles demeurent presque toujours fermées, particuliérement quand l'enflure est grande.

Pour guérir toutes ces sortes d'enflures, on doit premiérement avoir égard à corriger l'intempérie du sang par la saignée, la purgation, & par les autres remedes généraux qui conviennent à chaque espece d'intempérie, en cas que ces enflures soient de conséquence, & qu'elles dépendent du vice général du sang: puis on doit travailler à corriger l'humeur coulée & infiltrée dans les paupieres, & à la résoudre.

Pour cet effet, si l'enflure tient de *l'inflamma-*

tion, on se sert des *collyres rafraîchissans* qui conviennent à l'ophthalmie, dans lesquels on trempe des compresses qu'on applique sur les paupieres enflammées, & on poursuit la cure comme je l'ai dit en parlant de la cure de l'ophthalmie : si de *l'emphysême* ou de *l'œdème*, on met en usage les *fomentations* fortifiantes & résolutives, qu'on fait par éxemple, *avec les feuilles & sommitez d'hyssope, d'absynthe, de pouliot, d'origan, & les fleurs de roses, de camomille, & de mélilot*, que l'on fait bouillir dans *du vin*; & dans ces fomentations que l'on anime quelquefois avec *l'esprit-de-vin* si l'œdême est grand, on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupieres malades, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour.

Ou bien on se sert du cataplasme fait *avec les quatre farines résolutives, les poudres d'absynthe, de scordium, de fleurs de camomille & de mélilot*, que l'on fait cuire avec *le vin & le miel* en consistence de cataplasme qu'on étend sur un linge, & qu'on applique chaudement sur les paupieres, le renouvellant au moins deux fois le jour.

Si ces enflures sont *mixtes*, on proportionne ces remedes suivant leur complication, ayant toujours plus d'égard à la maladie qui domine. Par éxemple, si c'est *une inflammation œdémateuse*, on se sert des résolutifs rafraîchissans, comme du cataplasme fait *avec la moëlle de coins* cuits sous la cendre ou au four, *les poudres de fleurs de camomille, de mélilot, de roses, & les mucilages de semences de fénugrec tirez avec l'eau de roses & de plantain*, que l'on mêle ensemble, & que l'on fait bouillir pour l'appliquer comme dessus. Et si c'est un *œdême phlegmoneux*, on se contente de la *fomentation* susdite, excepté qu'on se sert *d'eau*, & non pas *de vin*, pour faire la décoction.

Si l'emphysême ou l'œdême sont causez par

des piquures de mouches à miel ou de guêpes, l'éguillon ôté, elles se résolvent le plus souvent d'elles-mêmes, à moins que celui qui est piqué, soit d'un mauvais tempérament : en ce cas pour empêcher de plus fâcheuses suites, on se sert des fomentations ci-dessus pour résoudre plus promptement la tumeur qui s'est faite : ou bien sitôt qu'on est piqué, on écrase la mouche même sur la piquure, ou on la frotte de miel. Si par une piquure d'araignée ; on se sert de *thériaque* ou de *mithridate* en forme de cataplasme. Si par un attouchement d'orties ou autres choses semblables, capables d'exciter une enflure avec chaleur, on employe le liniment fait *avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, & le suc de plantain ou de joubarbe.*

A l'égard des autres enflures qui dépendent des plaies, des apostêmes, ou des ulceres des parties voisines de l'œil, elles se guérissent par les remedes qui conviennent à chacune de ces maladies.

CHAPITRE VIII.

2. *De l'abcès des paupieres & de leur pourriture.*

QUand la *tumeur phlegmoneuse* des paupieres ne se resout pas, elle se convertit en abcès, qui ne différant point des abcès des autres parties molles de notre corps, demande aussi les mêmes remedes. Ce qu'il y a seulement à observer, c'est de ne point se servir de remedes trop humides & pourrissans, à cause du peu d'épaisseur des paupieres qui tomberoient aisément en pourriture. On peut se servir utilement du *cataplasme* proposé pour l'abcès du grand angle ; ou si l'abcès est petit, *de l'emplâtre de diachylon simple dissout*

dans un peu d'huile rosat : appliquant sur le reste des paupieres & sur les environs de l'œil un défensif ordinaire ; & sitôt que le pus paroît fait, on lui doit donner jour.

La maniere de faire l'ouverture, c'est de suivre avec la lancette la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, épargnant le cuir autant qu'on le peut, pour éviter la difformité. Et la raison pourquoi on la fait ainsi, c'est premiérement pour s'empêcher de couper de travers les fibres de ce muscle, & en cela on fait la regle générale des autres ouvertures, quand elles doivent pénétrer jusques aux muscles ; & en second lieu, c'est que si on faisoit l'ouverture de haut en bas, comme les paupieres se rident d'un angle à l'autre quand elles sont ouvertes, il arriveroit que l'ouverture s'entr'ouvriroit en son milieu, en telle sorte que ses angles s'approcheroient l'un de l'autre, & que se cicatrisant en cet état, pour peu qu'elle fût grande, la paupiere demeureroit ridée en cet endroit, & ne pourroit que difficilement couvrir l'œil : au lieu que l'ouvrant comme je l'ai dit, les deux lévres de l'ouverture s'approchent simplement l'une contre l'autre quand l'œil est ouvert, & s'unissent ainsi, sans que la même incommodité puisse arriver ; à moins qu'il n'y eût déperdition de substance, comme lorsque l'abcès tombe en pourriture, auquel cas on agiroit comme je le dirai en un autre lieu.

L'ouverture de l'abcès étant faite, on ne met dedans ni tentes, ni méche, à cause du peu d'épaisseur des paupieres ; on se contente d'appliquer dessus un plumaceau sec, que l'on couvre d'un emplâtre de *diapalme dissout avec l'huile rosat* pour le premier appareil, ensemble les *défensifs ordinaires ;* & dans les autres pansemens, on se sert des remedes mondifians, incarnans & cicatrisans ordinaires.

Et quand la *tumeur œdémateuse* des paupieres est si grande, que l'humeur au lieu de se résoudre, s'aigrit & devient purulente, ce qui arrive encore plutôt quand elle est *phlegmoneuse* ou *érésipélateuse* ; l'une ou l'autre de leurs superficies se pourrit, s'ouvre en plusieurs endroits, & il en découle en abondance une humeur sanieuse & purulente. Quelques Auteurs appellent cette maladie *mydesis*, nom cependant commun à de semblables pourritures des autres parties du corps.

Comme en cette rencontre l'humeur est épanchée abondamment & également entre les interstices des fibres de l'une ou l'autre paupiere, il est rare qu'elle s'amasse en un seul lieu, & forme un vrai abcès; mais à la maniere des autres œdèmes, à mesure qu'elle s'aigrit, elle se pousse à la superficie, pénetre les pores de la peau qu'elle dilate en les pourrissant, éleve & sépare la surpeau, & se fait jour en dehors. Et parce que la membrane qui revêt intérieurement les paupieres, est plus mince & plus tendre que la peau qui les recouvre en dehors, & que ces pores sont plus ouverts; de-là vient que cette humeur se fait plutôt des issues vers la partie intérieure des paupieres.

Toutes les grandes suppurations qui suivent les œdêmes, menacent les parties dans lesquelles elles se font, de grande pourriture, même de gangrenne, & d'autant plus si ces parties sont déja foibles de leur nature, comme sont les paupieres. Il y a de plus à appréhender que les matieres qui coulent du côté du globe de l'œil, ne l'ulcerent par leur acrimonie, ou au moins ne l'enflamment.

Pour prévenir tous ces fâcheux accidens, & remédier à cette maladie, dès qu'on voit que

l'œdême ne peut se résoudre, & que l'humeur commence à s'aigrir, il faut faire quelques légeres mouchetures dans les endroits les plus déclives des paupieres, pour la faire écouler petit à petit, & les en décharger plus promptement; & cependant continuer à appliquer dessus les *fomentations fortifiantes & résolutives* décrites dans le Chapitre précédent, & animées avec *l'esprit-de-vin*. Et si déja l'humeur s'est fait jour, il n'est point besoin de mouchetures, elle s'écoulera assez par les passages qu'elle s'est fait, il faut seulement s'opposer au progrès de la pourriture par l'usage d'un collyre fait *avec de la myrrhe & de l'aloës un scrupule de chacun, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, & une dragme & demie de miel rosat*, qu'on dissout dans *quatre onces des eaux distilées de roses & d'absynthe*, pour introduire souvent dans l'œil, si la matiere s'est fait jour de ce côté-là : ou bien on se sert de la teinture *de myrrhe & d'aloës tirée avec le vin, & animée avec un peu d'esprit-de-vin*, pour en laver extérieurement les paupieres, si l'humeur a ses issues en dehors. Et même si la pourriture est grande, on peut se servir avantageusement d'un peu *d'ægyptiac dissout dans du vin*, pourvû qu'on se donne de garde qu'il n'en entre dans l'œil. On peut même laisser sur la paupiere un petit linge imbu de ces liqueurs, & par-dessus le tout appliquer les compresses trempées dans les fomentations susdites.

Quand les paupieres sont déchargées de toute l'humeur qui les abreuve, & que les endroits par lesquels elle s'est écoulée sont mondifiez, on incarne & desseche les ulceres restans, soit qu'ils soyent au-dedans ou au dehors des paupieres, avec le collyre fait avec *l'aloës, l'encens, la tuthie préparée & des trochisques blancs de rhasis, un scru-*

pu.e de chacun, dix grains de pierre médicamenteuse de Grollius & une dragme de sucre candi, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de roses & de plantain, pour s'en servir comme dessus.

Si la peau qui recouvre les paupieres, a été pourrie dans toute son épaisseur, & que la perte de la substance soit considérable, il est difficile d'empêcher qu'elle ne soit racourcie, & que l'œil ne demeure éraillé; & si la même chose arrive en la membrane de sa superficie intérieure, il est pareillement difficile d'empêcher que la paupiere ne rentre en dedans, & que les cils ne blessent le globe de l'œil. On préviendra autant qu'on le pourra ces choses, comme je le dirai au Chapitre X.

CHAPITRE IX.

3. *De la dureté & du schirre des paupieres.*

L'Inflammation des paupieres causée par un sang grossier & mélancolique, lorsqu'elle est grande, & qu'elle subsiste long-temps, se convertit quelquefois, mais rarement, en une espece de tumeur dure & mal circonscrite, accompagnée de rougeur & de douleur. On la nomme *scleriasis* ou *durities palpebrarum*, parce qu'en effet on ne s'en apperçoit que par la dureté des paupieres & par leur épaisseur.

Difficilement cette tumeur se guérit entiérement, subsistant même après que l'inflammation est cessée, & quelquefois aussi elle s'endurcit si fort, qu'elle passe en vrai schirre; alors sa couleur rouge se convertit en une couleur un peu livide. Quand elle est convertie en vrai schirre, elle est indolente, elle incommode cependant, parce

qu'elle rend les paupieres si pesantes, qu'elle les empêche souvent de s'ouvrir, & que quelquefois elle y provoque des fluxions qui se renouvellent de tems en tems, quand déja les malades y sont sujets de leur nature ; & ces différentes fluxions la font même dans la suite dégénérer quelquefois en *cancer*.

Pour la guérir, on doit dès le commencement, & si-tôt qu'on s'apperçoit de la dureté, se servir de fomentations émollientes faites *avec les racines & feuilles de mauves & de guimauves, les feuilles de violier, de pariétaire & de mercuriale de chacune une demie poignée, & une demie once de graine de lin ou de coins*, qu'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, & dans la décoction on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupieres, les renouvellant 5. ou 6. fois par jour. Après s'être servi pendant 7. ou 8 jours de ces fomentations, si la dureté subsiste, & que l'inflammation soit entiérement passée, on applique sur la tumeur ou le *diachylon gommé*, ou *l'emplâtre de mucilages*, ou *celui de vigo avec le mercure*, en cas que la dureté paroisse en dehors. Et si au contraire elle paroit dans la partie intérieure des paupieres, on ne peut se servir que des *mucilages de semences de lin & de coins tirez avec l'eau-rose*, & dans lesquels on dissout quelquefois *un peu de myrrhe & de saffran* pour introduire dans l'œil, & par-dessus les paupieres les fomentations susdites.

Si après s'être servi pendant quelque tems de ces remedes ou d'autres de semblable vertu, on s'apperçoit que la tumeur ne s'amollisse & ne se résolve pas, ou qu'elle passe en *vrai schirre*, on en discontinue l'usage, étant inutile de fatiguer envain un malade. Mais si dans la suite il se faisoit quelque nouvelle fluxion, on y remédieroit,

comme je l'ai dit ailleurs. Et si enfin la tumeur devenoit *chancreuse*, on se conformeroit pour le traitement sur ce que je dirai ci-après, en parlant du *cancer* des paupieres.

CHAPITRE X.

4. *De l'anthrax ou charbon des paupieres.*

IL survient quelquefois à l'une ou à l'autre paupiere, ou dans leurs environs une petite pustule rouge & fort brûlante, qui se noircit bientôt après, & cause une si grande inflammation, tumeur & tension aux paupieres, qu'elles viennent d'un rouge livide, avec grande dureté & douleur tant aux paupieres qu'à l'œil & aux parties voisines. La pustule s'agrandissant continuellement, il s'y forme un escarre dur, comme si le feu y avoit passé, & quelquefois cette pustule croît si déméfurément, qu'elle consomme entiérement la paupiere où elle a pris naissance, & gâte souvent l'œil. Ce qui n'arrive point sans qu'il s'y fasse de grandes fluxions sur les parties voisines, que les glandes voisines des oreilles se tuméfient, & que la fiévre ne survienne

Nous voyons ordinairement que cette maladie n'arrive guéres que vers la fin de l'Eté dans le tems de la moisson, particuliérement quand les sécheresses sont très-grandes. Les pauvres gens obligez à passer les jours entiers à scier les bleds, sont sujets à être travaillez de cette maladie, non-seulement aux paupieres, mais aussi au visage & autres parties, & croyent que cela leur vient de dormir sur la terre après leur repas.

Un sang grossier & brûlé, dépouillé de ses parties spiritueuses & balsamiques, & de son vehi-

cule ordinaire, est sans doute la cause principale de cette maladie, comme il l'est de tous les autres charbons & de toutes les autres maladies communes de cette saison : d'où vient aussi qu'il n'y a guéres que les pauvres mal nourris, continuellement exposez au travail & aux injures de la saison qui y soient sujets. Elle arrive à d'autres personnes, & aussi en d'autres saisons, mais cela est beaucoup plus rare

Pour la cure de cette maladie, si-tôt que l'on voit la pustule commencer, il n'y a point de tems à perdre pour en arrêter le progrès ; il faut saigner le malade une fois ou deux au bras, suivant ses forces, lui donner des *lavemens émolliens & rafraîchissans*, lui faire prendre des *émulsions* ou *des juleps rafraîchissans* 2. ou 3. fois par jour, & lui prescrire sur-tout un bon régime de vivre, tendant à même fin.

Sur la partie malade il faut appliquer dans le commencement des compresses trempées dans *les mucilages de semences de coins & de psyllium*, tirez avec *les eaux de roses & de plantain*, mêlez avec parties égales *de lait de femme ou de vache*, que l'on renouvelle souvent. Ou se servir de même *des eaux de roses & de plantain* dans quatre onces desquelles on fait fondre *un scrupule de sel de saturne & autant de nitre purifié.*

Si l'inflammation ne s'appaise pas, & qu'au contraire on la voie augmenter, que la pustule noircisse, & que l'escarre se forme, on le fend & coupe avec la lancette, & on le lave avec la lotion faite avec un peu *d'ægyptiac dissout dans le vin & dans l'eau-de-vie*. Si même la tumeur est grande, & que la rougeur soit pourprée ou obscure, on fait avec la lancette plusieurs mouchetures sur toute la partie tuméfiée, principalement aux environs de l'escarre, laissant fluer le sang à vo-

fonté ; enfuite on lave le tout avec *la lotion fufdite*, pour empêcher les mouchetures de fe fermer fitôt, afin que les férofitez âcres & malignes qui abbreuvent la partie, puiffent s'écouler ; puis on applique un cataplafme fait avec *les farines de feves, d'orobe & de feigle, les poudres d'abfynthe & de fcordium, & de fleurs de camomille & de mélilot*, parties égales de chacune, qu'on fait bouillir dans *le vin & le miel*, & dans quatre onces de ce cataplafme on mêle *une demie once ou environ de myrrhe pulvérifée*. On en renouvelle l'application 2. ou 3. fois par jour.

Si l'efcarre s'étend & devient plus épais, on l'incife de rechef, & on le touche *avec l'efprit de vitriol ou de celui de foufre*, ou bien *avec l'eau de fublimé* qui eft encore plus fpécifique pour arrêter le progrès de ces fortes d'efcarres. Elle fe fait *avec une demie dragme de fublimé corrofif* réduit en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verfe *deux onces*, plus ou moins, fuivant qu'on la veut rendre plus forte ou plus foible, *d'eau de pluie ou d'eau de plantain*, & que l'on fait enfuite digérer fur les cendres chaudes, jufqu'à ce que *le fublimé* foit diffout : on doit fe donner de garde en touchant l'efcarre avec ces remedes, qu'il n'en coule dans l'œil, quoique les paupieres foient fermées. Si les mouchetures fe font refermées, on les renouvelle, & on les lave comme deffus, appliquant enfuite le cataplafme fufdit.

Nos Chirurgiens de campagne qui voyent de tems en tems quelques-unes de ces maladies, & qui en fçavent par expérience les mauvaifes fuites, ne fe contentent pas des mouchetures, ils font des fcarifications en forme, fans fe mettre en peine de la difformité qu'elles caufent. Il eft vrai qu'elles arrêtent plûtôt le progrès de la maladie, en évacuant plus promptement le fang & les féro-

sitez malignes qui abbreuvent les paupieres; mais on ne les doit pas faire sans grande nécessité, parce qu'elles sont cause que la peau des paupieres se retire davantage, ce qui rend l'œil trop défiguré. D'ailleurs il est rare qu'on n'arrête pas tous ces fâcheux symptômes par les remedes ci-dessus, sans qu'on soit obligé d'en venir aux scarifications.

L'escarre étant arrêté & terminé, on avance sa chûte avec le digestif fait *avec le jaune d'œuf, le miel rosat, un peu de saffran en poudre, & la poudre de myrrhe,* mêlez ensemble, dont on couvre un plumaceau qu'on applique sur l'escarre & par-dessus le cataplasme susdit, que l'on continue jusqu'à ce que les paupieres soient presque réduites dans leur état naturel.

Quand l'escarre est séparé, on mondifie & cicatrise l'ulcere restant à la maniere des ulceres des autres parties molles de notre corps; observant seulement que, comme il y a perte de substance dans la peau de la paupiere, la cicatrice qui survient la rétrécit beaucoup, & la fait renverser; ce qu'on doit éviter le plus qu'on peut, en tenant la peau de la paupiere étendue. Et pour cet effet, en pansant le malade, on lui fera fermer l'œil, & par-dessus les remedes appliquez sur l'ulcere mondifié & prêt à se cicatriser, on mettra un emplâtre adhérent, comme celui *de diapalme ou autre semblable, dissout avec un peu de terebenthine*, qui couvrira non-seulement les deux paupieres, mais aussi un peu du front & de la joue, y faisant seulement une petite échancrure à l'endroit du grand angle, afin que les humiditez ou la chassie puissent s'écouler, continuant à mettre un semblable emplâtre jusqu'à ce que l'ulcere soit entiérement cicatrisé; & par ce moyen on empêchera l'œil de s'ouvrir, & la peau de la paupiere de se tant rétrécir.

Il eſt cependant bien difficile d'empêcher que l'œil ne demeure éraillé, & même il eſt impoſſible qu'il ne le ſoit, quand l'eſcarre a été grand, ou qu'il s'eſt formé vers le bord des paupieres.

Comme dans la violence de la fluxion les paupieres ſont toujours fermées, ſans qu'on les puiſſe ouvrir, on ne peut rien mettre dans l'œil pour en adoucir la douleur; ainſi il faut ſe contenter à chaque panſement de nettoyer la chaſſie qui s'amaſſe vers le grand angle ou ailleurs, avec des eaux ophthalmiques.

CHAPITRE XI.

5. *De l'orgéolet, de la grêle, & de la pierre ou gravelle des paupieres.*

1. *De l'orgéolet.*

L'*Orgéolet* ou *Orgueil* (a) eſt une petite tumeur longuette, à peu près de la figure & de la groſſeur d'un grain d'*orge*, qui naît pour l'ordinaire à l'extrémité de la paupiere ſupérieure près ou entre les cils, & plus rarement dans les autres endroits de cette paupiere, ou à la paupiere inférieure, dont la matiere qui s'amaſſe par congeſtion, eſt renfermée dans une petite membrane, & qui difficilement ſuppure, étant en quelque façon de la nature *des athéromes*.

Ces petites tumeurs ne cauſent pas grande incommodité aux malades qui les portent quelquefois fort long-tems ſans s'en plaindre, à moins qu'elles ne s'échauffent, alors elles cauſent un peu de douleur; mais auſſi quand cela arrive, elles

(a) *En Grec* Crithe. *En Latin* Hordeolum.

grossissent un peu plus, & s'ouvrent quelquefois d'elles-mêmes.

Il s'en rencontre quelques-unes qui se dissipent, & qui renaissent ensuite quelque tems après : quelquefois aussi qu'en les échauffant à force de les frotter, quand elles commencent à naître, & appliquant ensuite dessus quelques *emplâtres émolliens & résolutifs*, on les dissipe entiérement.

Pour guérir l'*orgéolet*, quand la tumeur n'est pas encore mûre, on applique dessus *un petit emplâtre de galbanum*, ou *d'ammoniac*, ou *de diachylon avec les gommes*, ou autres semblables pour l'amollir & suppurer ; & ensuite on l'ouvre selon sa longueur avec la pointe de la lancette, on en exprime l'humeur, & on introduit dans l'ouverture un peu de *miel rosat*, & par-dessus on met *un petit emplâtre de diachylon*.

Si on doute que la petite membrane qui renferme la matiere, ne soit pas consommée par la suppuration naturelle, ou excitée par les emplâtres ci-dessus, ce qui est cependant assez rare, quand la suppuration est faite : on touche le dedans de l'ulcere avec *un petit morceau pointu de pierre infernale* attaché au bout des petites pincettes, ou au bout d'un porte-crayon, ou bien avec un pinceau très-délié, trempé dans un peu d'*esprit de vitriol*, on touche de même le fond de l'ulcere, que l'on panse au reste comme dessus, jusqu'à parfaite guérison.

Quelques Auteurs croyent que la matiere de l'*orgéolet* peut par son séjour altérer ce petit cartilage membraneux qu'on nomme *tarse*, ce que je n'ai point encore vû, quoique j'en aie traité de bien vieux ; & quand cela arriveroit, il ne seroit pas nécessaire de racler ce qui seroit gâté, comme ils le conseillent, pouvant se mondifier avec

le *miel rosat* seul, ou mêlé avec un peu de *poudre de myrrhe.*

Quand l'*orgéolet* s'engendre vers le milieu de la paupiere supérieure, quoique rarement, il devient plus long & un peu plus gros, & se guérit comme dessus, & même plus aisément, parce qu'on y peut mieux contenir les remedes.

2. *De la grêle.* (a)

La grêle des paupieres est une autre petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche, & en quelque façon transparente, ressemblant assez à un *grain de grêle*, qui s'engendre également dans les deux paupieres. Elle differe de l'*orgéolet* par sa figure ronde, sa transparence, & sa mobilité.

Il y a de deux sortes de grêle, une *grosse* & l'autre *petite*, qui occupent ou la superficie extérieure des paupierrs, ou leur superficie intérieure. *La grosse* est le plus souvent unique, & *la petite* paroît comme plusieurs petits grains dispersez en différens endroits de la paupiere. L'une & l'autre contiennent une humeur un peu dure, qui par sa blancheur, sa transparence & sa consistence, ressemble à un blanc d'œuf desséché.

De plus *la grosse* qui imite quelquefois une petite féve en grosseur, fait de la douleur, lorsqu'on la presse rudement, & d'ailleurs elle incommode par sa grosseur; & *la petite* au contraire n'en fait point, & incommode très-peu, si long-tems qu'on la porte, hors celle qui est en la partie intérieure des paupieres, quand elle est très-superficielle.

On propose des remedes pour amollir *la grêle*, mais ils sont inutiles, & si on la veut guérir, il

(a) *En Grec* Chalazeon. *En Latin* Grando.

faut avoir recours à l'opération qui se fait ainsi.

Ayant situé commodément le malade, quand la grêle est à la superficie intérieure de l'une ou l'autre paupiere, on prend avec deux doigts la paupiere près des cils, on la renverse en sorte qu'on puisse bien voir les grains qu'on veut ôter, on fait avec la pointe de la lancette une petite incision sur la grêle, selon la hauteur de la paupiere supérieure, quand c'est en cette paupiere que la grêle se rencontre, & quand c'est en la paupiere inférieure, on la fait selon la longueur, pénétrant jusqu'au grain, & avec une petite curette on fait sauter le grain. Et s'il y en a plusieurs, on fait la même chose à chacun grain; puis on met dans chaque ouverture *un peu de miel rosat*, & dans la suite on introduit dans l'œil quelques goutes d'un collyre fait *avec un gros de miel rosat, un scrupule de myrrhe, & huit grains de saffran, qu'on dissout dans deux onces d'eau de plantain*, & qu'on continue jusqu'à parfaite guérison.

Et quand elle est à la superficie extérieure de l'une ou l'autre paupiere, on étend avec les doigts la peau de la paupiere d'un angle à l'autre, afin d'affermir la grêle sur laquelle on fait une petite incision, selon la longueur de la paupiere & de l'étendue du grain que l'on fait sortir comme dessus; appliquant de même dans l'ouverture *un peu de miel rosat*, & par-dessus *un petit emplâtre de diachylon*, procédant au reste comme je l'ai dit en parlant de la cure de l'*orgéolet*.

J'ai déja donné la raison pour laquelle les incisions des parties intérieures des paupieres se doivent faire selon leur longueur, c'est-à-dire, d'un angle à l'autre. Par une semblable raison les incisions intérieures de la paupiere supérieure se font de haut en bas, pour s'empêcher de couper de travers les fibres de l'aponévrose du muscle rele-

veur de cette paupiere. Et celles que l'on fait à la partie intérieure de la paupiere inférieure, se font à l'ordinaire selon sa longueur, parce que cette paupiere n'a point d'autre muscle que l'orbiculaire.

3. *De la pierre ou gravelle.*

Il arrive encore à la partie extérieure ou intérieure des paupieres une autre petite tumeur blanche, raboteuse, plus dure & plus calleuse que les précédentes, dont l'humeur renfermée ressemble en consistence ou à *du tuf*, (a) ou à *de la pierre ou gravelle*, (b) & qui ne differe de la *grêle*, qu'en ce que celle-ci est une tumeur unique, qu'elle est plus dure, & qu'elle est raboteuse, car pour le reste elle est assez semblable à la *grêle* : on la traite aussi de même, tant pour l'opération que pour les remedes.

Ces trois especes de tumeurs approchent si fort les unes des autres, que si on n'y prend bien garde de près, il est aisé de prendre souvent l'une pour l'autre, principalement quand la seconde & la troisiéme se trouvent près des cils, on les prend souvent pour l'*orgéolet*. Ce ne seroit pas à la vérité une grande faute de s'y tromper, puisqu'elles sont produites par les mêmes causes, qu'elles ne different entr'elles que par le plus ou le moins d'endurcissement de leur matiere, & que pour les guérir on tient le même chemin, soit pour l'opération, soit pour les remedes. Cependant pour l'honneur de la profession, il est toujours plus avantageux de qualifier juste la maladie que l'on veut traiter. On ne se trompera pas en celles-ci,

(a) Tophus *en Latin*. Porosis *en Grec*.
(b) *En Latin* Lapis. *En Grec* Lithiasis.

si on considere les différences essentielles énoncées en chaque description.

Il se forme encore aux paupieres *des petites pustules purulentes*, sans malignité, qui pour naître près ou entre les cils, sont quelquefois prises pour l'*orgéolet*, mais à tort, n'en ayant aucunes marques. Ce ne sont que *pustules communes* qui suppurent & s'ouvrent promptement, & guérissent de même, souvent sans remedes, ou si on s'en sert, on n'employe que quelques *petits emplâtres de diachylon simple ou de diapalme*, ou d'autres emplâtres communs.

CHAPITRE XII.

6. *De l'athérome, du stéatome, & du méliceris des paupieres.*

OUtre ces petites tumeurs décrites dans le Chapitre précédent, il en naît encore d'autres plus grandes dont l'humeur qui s'amasse par congestion est lente & épaisse, & est renfermée dans une membrane ou kist, & sont proprement de véritables *athéromes*, *stéatomes*, & *méliceris*.

Tous les sucs impurs qui s'amassent par congestion entre les interstices ou dans les petites cavitez des parties, par leur long séjour s'y fermentent diversement, & se convertissent en différens corps étrangers, suivant qu'ils sont plus ou moins chargez de parties salines, fixes & grossieres, & mélangez avec le suc nourricier des parties. Ils ne produisent pas un vrai pus, parce que ne s'amassant que petit à petit, leur fermentation est fort lente, & ne se fait que de tems en tems : de telle sorte qu'à mesure qu'un nouveau suc aborde, celui qui avoit précédé, se trouve déja dépouillé

de ses parties les plus subtiles & actives qui se sont évaporées au-travers des pores des parties & converti en quelque autre chose différente d'un vrai pus. Ainsi les tumeurs produites de cette maniere ne suppurent point, si par un dépôt plus prompt des humeurs nouvelles n'y abordent dans une quantité suffisante pour y exciter une prompte fermentation, & remettre en mouvement les matieres déja coulées, comme on le voit dans toutes les tumeurs qui se font par congestion, qui ne suppurent jamais d'elles-mêmes, sans qu'il s'y fasse une nouvelle fluxion, ce qu'on connoit par l'augmentation prompte de la tumeur, par l'inflammation, & par la douleur : ou si par l'application des remedes chargez de parties fort volatiles, pénétrantes & incisives, on ne met ces matieres paresseuses en mouvement, supposé qu'elles n'ayent pas encore acquis un degré de consistence capable de résister à l'action de ces remedes.

C'est ainsi qu'on peut concevoir pourquoi dans ces petites tumeurs décrites dans le Chapitre précédent, on rencontre tantôt une matiere molle, tantôt une plus solide & ressemblant à un blanc d'œuf desséché, & tantôt une autre qui a la dureté du *tuf* ou de la *pierre* : pourquoi dans *l'athérome* la matiere est semblable à de la bouillie, dans le *stéatome* à du suif ou à de la graisse, & dans le *méliceris* à du miel ; & pourquoi dans d'autres tumeurs on trouve d'autres matieres plus étrangeres ou diversement mélangées.

Les *athéromes*, *stéatomes* & *méliceris* qui se forment aux paupieres, étant semblables aux autres tumeurs de cette nature qui viennent dans les autres parties du corps, ils sont si aisez à distinguer des autres tumeurs de différente espece, qu'il n'est pas nécessaire d'en marquer ici les signes ;

mais pour les distinguer entr'eux, il est assez difficile avant qu'ils soient ouverts, & que l'on voye les matieres.

A l'égard du prognostic qu'on en peut faire, je dirai que ces tumeurs ne peuvent que beaucoup incommoder par la tension & la pesanteur qu'elles causent aux paupieres, & le relâchement qui en peut arriver; & que si elles sont grandes, il sera très-difficile de les guérir sans qu'il en reste quelque difformité considérable.

Ainsi pour leur cure, on doit dans le commencement, & quand elles sont encore petites, tâcher de les résoudre, ou au moins de les disposer à suppuration par le moyen des *cérats*, *emplâtres*, & autres remedes *émolliens & résolutifs*, tel qu'est par exemple, le *cérat* fait avec *une demie once de gomme ammoniac dissoute dans le vinaigre & passée, deux gros de cire neuve, & une once de moëlle de veau*, fondues & dissoutes ensemble; ou l'emplâtre suivant.

On prend *une demie once de gomme ammoniac de la plus pure*, qu'on met dans le petit mortier chauffé, & avec le pilon pareillement chauffé on la triture jusques à ce qu'elle soit amollie, on y ajoute ensuite *une once de poix noire* que l'on triture de même, puis on y mêle *deux gros de fleur de souffre*, pour en faire une masse d'emplâtre dont on étend un peu sur du linge ou de la peau, & qu'on applique sur la tumeur. On peut aussi se servir efficacement de l'emplâtre *oxicroceum*, ou *du diachylon avec les gommes*, ou de l'emplâtre *de vigo avec le mercure*.

Si par ces remedes ou autres la tumeur ne se résout pas, & qu'au contraire elle s'échauffe & s'amolisse, ou s'il y a déja long-tems qu'elle dure, & qu'elle soit grosse, il est inutile de tenter sa guérison par les remedes, on en doit venir à l'opération.

Quelques Auteurs conſeillent d'inciſer en long la peau des paupieres qui recouvre la tumeur, & quand elle eſt bien découverte, de paſſer au-travers une éguille enfilée, pour, en tenant les deux extrémitez du fil, élever la tumeur d'une main, & de l'autre main avec la pointe du ſcalpel la ſéparer doucement de la paupiere, enſorte qu'on l'enleve entiérement avec ſon kiſt. Cela eſt fort aiſé à dire à un Théoricien qui n'a jamais mis la main au ſcalpel, mais très-difficile à éxécuter. Si la paupiere étoit ſtable, & qu'elle eût beaucoup d'épaiſſeur; ou ſi d'ailleurs le kiſt qui renferme la matiere de l'athérome, ne tenoit aux parties voiſines que par quelques fibres membraneuſes & délicates, ou par quelques petits vaiſſeaux, comme il arrive à deux ou pluſieurs muſcles qui ſe touchent, cela ſe pourroit: mais il n'en eſt pas de même, cette membrane n'étant autre choſe qu'un compoſé des fibres membraneuſes, ou plutôt que la membrane même des parties entre leſquelles la matiere de l'athérome a commencé de s'épancher, qui s'eſt étendue, épaiſſie & endurcie, à meſure que le ſuc nourricier s'y eſt épanché & amaſſé, elle ſe trouve intimement unie aux parties voiſines, en telle ſorte qu'on ne l'en peut ſéparer ſans les intéreſſer. Et comme cette union eſt d'autant plus forte, que les parties ſont plus privées de graiſſe, comme on le remarque dans les diverſes opérations que l'on fait pour ſéparer de ſemblables tumeurs en d'autres parties; il ſeroit très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ſéparer un athérome ou une autre ſemblable tumeur qui ſeroit dans la paupiere, ſans endommager conſidérablement le muſcle orbiculaire ou d'autres parties, ou même ſans percer entiérement la paupiere, vû qu'elle eſt privée de graiſſe, qu'elle a fort peu d'épaiſſeur,

ſeur, & qu'elle eſt fort mobile. Pour donc éviter ces accidens, voici comme on doit agir.

On ouvre la tumeur ſelon ſon étendue avec la lancette, faiſant l'inciſion ſuivant la longueur de la paupiere, on fait enſuite ſortir la matiere le plus qu'on peut; puis éloignant avec deux doigts les lévres de la plaie, on touche le fond avec *la pierre infernale* ou avec *l'eſprit de vitriol*, comme je l'ai dit ci-devant: on couvre après l'ouverture d'un petit plumaceau ſec & d'un petit emplâtre *de diapalme diſſout avec l'huile roſat*, & ſur tout l'œil on met un *défenſif*, une compreſſe & le bandange ordinaire.

Dans le ſecond panſement on trouve l'ouverture diminuée en grandeur, & le kiſt ſi reſſerré, que le fond paroît fort ſuperficiel: on y introduit avec un petit pinceau un peu *d'ægyptiac mêlé avec partie égale de ſuppuratif* pour l'affoiblir, & dans cet état, & pour la petite quantité qu'il en reſte dans le vuide, il ne ſert que pour mondifier un peu fortement. Dans les autres panſemens, quand la ſuppuration commence à ſe faire, & que l'ulcere ſe mondifie, on juge ſi le kiſt eſt ſuffiſamment conſommé, ce qu'on connoît par ſa couleur vive; s'il ne l'eſt pas, on le touche encore comme deſſus, ou on y introduit un peu *d'ægyptiac* ou autres *cathérétiques* doux; & quand on voit qu'il l'eſt aſſez, on acheve de guérir l'ulcere par les remedes ordinaires.

On ne doit point craindre que la *pierre infernale* ou *l'eſprit de vitriol* pénetrent trop profondément. Comme ces remedes ne ſéjournent pas, ils n'enlevent qu'une petite ſuperficie. D'ailleurs quand la tumeur eſt vuide, le kiſt en ſe reſſerrant, acquiert d'abord un peu plus d'épaiſſeur que ces remedes ne peuvent enlever d'un premier coup. Il n'eſt pas même néceſſaire de le conſommer en-

tiérement, pourvû qu'on emporte sa superficie intérieure, il suffit; le reste se diminue si fort par la suppuration, qu'il ne s'y peut plus faire d'amas de nouveau. J'ai guéri plusieurs tumeurs semblables suivant cette méthode, sans qu'il soit arrivé aucune récidive; & entr'autres un *athérome* qui étoit gros comme le pouce, quoiqu'il soit rare d'en voir de cette grosseur aux paupieres.

CHAPITRE XIII.

7. *De l'hydatis des anciens, ou tumeur adipeuse des paupieres.*

CE terme *d'hydatis* semble d'abord signifier simplement une petite vessie superficielle pleine d'eau, suivant l'usage ordinaire, & comme on appelle les petites tumeurs remplies de sérositez qui se font sous l'épiderme, ou celles qui se font à la superficie des parties intérieures du corps. Ce n'est pas cependant ce que nos Auteurs entendent par ce terme à l'égard des paupieres.

Paul, Liv. 6 Chap. 14. dit que c'est une substance grasse & contre nature, couchée sous la peau de la paupiere supérieure. Qu'en quelques-uns, & particuliérement aux enfans qui sont fort humides, cette substance croît, & cause plusieurs accidens fâcheux; qu'elle charge l'œil, excite des fluxions & des inflammations qui sont plus violentes le matin, d'où vient que les malades ne peuvent voir le grand jour, & que l'œil leur tremble & pleure; que les paupieres semblent être enflées au-dessous des sourcils, & qu'elles ne peuvent se relever quand il est besoin d'ouvrir l'œil; & qu'enfin lorsqu'on les comprime avec les doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle.

Que pour guérir cette maladie par l'opération, ayant situé commodément le malade, on presse la paupiere avec le doigt indice, & celui du milieu un peu écarté, pour ramasser au milieu toute la substance grasse, pendant qu'un serviteur debout derriere le malade lui soutient la tête, & de ses doigts posez sur le milieu du sourcil, souleve doucement la paupiere, on fait avec une lancette une incision de travers en la paupiere, (*cela se doit entendre eu égard à toute la face, c'est à dire, selon la longueur de la paupiere*) qui ne soit pas plus grande que celle d'une saignée, & qui ne pénetre que la peau, ou jusqu'à la substance grasse, se donnant de garde de pousser plus avant, de crainte de blesser les muscles de la paupiere, même de la percer entiérement, & d'offenser la cornée: l'incision faite, si l'*hydatis* paroit, on la tire, sinon on augmente doucement l'incision, & l'*hydatis* se présentant, avec les doigts enveloppez d'un linge usé, on la prend, & la remuant deçà & delà, & quelquefois en la tournant, on l'arrache. Puis on applique des linges trempez dans *de l'eau & du vinaigre*, que l'on contient avec un bandage convenable. Il ajoute que quelques-uns jettent dans l'ouverture avec le bout de l'éprouvette *du sel broyé*, afin que s'il reste quelque chose de l'*hydatis*, elle soit consommée; & qu'au second pansement, s'il n'y a point d'inflammation, on applique des collyres en forme de liniment, ou du *lycium*, ou du *glaucium*, ou du *saffran*, & s'il y en a, outre ces collyres on se sert des cataplasmes ou autres remedes propres à l'appaiser.

Celse, Liv. 7. Chap. 7. décrit différemment cette maladie, disant qu'il vient en la paupiere supérieure des vessies grasses & pesantes qui l'empêchent de s'ouvrir qu'avec peine, & qui provoquent une fluxion de pituite légere & subtile,

(*il entend un larmoyement d'humeurs séreuses,*) & que pour l'ordinaire cette maladie arrive aux enfans.

Pour l'opération il agit comme Paul: il dit seulement de plus, qu'il faut se donner de garde de blesser la vessie qui renferme l'humeur, & qu'ainsi entiere, on l'arrache aisément; mais que lorsque la vessie est incisée & l'humidité épanchée, il est bien difficile; & que si cela arrive, il y faut appliquer des remedes suppuratifs.

Aëce appelle simplement cette maladie *une tumeur de l'œil,* & dit que sa cause vient d'une fluxion d'humeur aqueuse; que ses signes sont l'enflure & l'élévation de la paupiere qui est décolorée, pesante & difficile à remuer; qu'elle est quelquefois pâle & quelquefois si relâchée que son bord descend plus bas que le noir de l'œil, avec une tumeur lâche qui obéit & se perd quand on la presse du doigt, & soudain retourne, comme il arrive aux tumeurs venteuses; & que toutefois pour l'ordinaire elle est sans douleur, & de même couleur que l'habitude naturelle. Cet Auteur la guérit sans Chirurgie, par *abstinence, clysteres, masticatoires, fomentations, onctions*, &c.

Nos Modernes qui ont écrit de cette maladie, ont tissu leurs Chapitres du Texte de ces Auteurs que je viens de rapporter: d'où vient que les descriptions qu'ils ont faites de cette maladie, sont si confuses qu'il est difficile de connoître ce qu'ils ont voulu enseigner. En effet, que peut-on juger d'une description composée de trois descriptions, & plus même, aussi dissemblables; & à quoi s'en tenir?

Pour moi, comme je ne sçaurois écrire d'une maladie que je ne connois point, & qui ne m'est point tombée en pratique, j'ai mieux aimé rapporter en abregé & séparément les différens

textes des Auteurs qui en ont fait une Description plus éxacte, afin de pouvoir au moins faire connoitre ce qu'ils ont entendu par *hydatis*.

Par la Description de Paul, c'est un amas d'une graisse fort humide, puisque la pressant avec deux doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle, & qu'elle est capable d'exciter tous les symptômes rapportez. Il y a apparence qu'il n'a pas crû qu'elle fût recouverte d'une membrane, puisqu'il n'avertit pas de se donner de garde de la blesser dans l'opération, mais seulement d'offenser les muscles, ou de percer la paupiere & de blesser l'œil; & elle doit, selon lui être fort fibreuse, puisque pour la tirer il enseigne de la prendre avec les doigts, & de l'ébranler deçà & delà & en tournant. J'avoue que je n'ai point encore vû de semblable maladie; mais que si la Description que Paul en fait est vraie, & si cette maladie se rencontre quelquefois en pratique, je dis que l'opération qu'il propose est assez juste, & qu'on la peut pratiquer.

Par celle de Celse, c'est un amas d'humeur dans une vessie ou kist particulier: ce qui a fait conjecturer à quelques-uns qu'il entendoit par *hydatis* un *athérome*: cela peut être; mais cet *athérome* seroit de la nature de ces *faux athéromes*, qui ne renferment qu'une humeur claire, glaireuse ou onctueuse, comme on en rencontre souvent de semblables en d'autres parties. Et quand cela seroit, sa membrane ne quitteroit pas si aisément, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent; & pour en faire l'opération, il faudroit suivre la méthode que j'ai proposée dans ledit Chapitre.

Et enfin selon la Description d'Aëce l'*hydatis* ne semble être autre chose qu'un *œdeme* de la paupiere dont j'ai parlé ci-devant; & en ce sens il a

eu raison de ne point proposer d'opération, cette maladie se pouvant guérir par les remedes. J'ai vû souvent de semblables œdemes, & qui sont même fort communs, non-seulement aux enfans, mais aussi aux personnes plus âgées, que j'ai guéri comme je l'ai dit au Chapitre VII.

CHAPITRE XIV.

8. *Des verrues des paupieres.*

LEs *verrues* qui sont des petites excroissances, ou des petites tumeurs charnues qui s'élevent au-dessus de la peau, & dont la cause est semblable à celle de toutes les autres excroissances charnues, attaquent les paupieres comme beaucoup d'autres parties du corps. Elles naissent ou sur leur superficie extérieure, ou sur l'intérieure, ou sur leurs bords.

Celle qui a la base ou racine grêle & longue, & une tête plus large & de médiocre grandeur, (a) vient le plus souvent sur la superficie extérieure, ou au bord des paupieres. C'est la premiere espece de *verrue pendante* (b)

Celle qui est appellée *thymale*, (c) à cause qu'elle ressemble en figure & en couleur à la tête du vrai thym blanc de Candie, ou *verrue porrale*, pour sa ressemblance à la tête d'un porreau, seconde espece de *verrue pendante*, est une petite éminence charnue pareillement étroite, mais plus courte par le bas, & large par le haut, âpre, inégale ou crevacée par-dessus, de couleut blanchatre ou rougeâtre, & sans douleur, quand elle

(a) *Elle est appellée* Acrochordon. (b) Verruca pensilis. (c) Thymus.

est bénigne; & quand elle est maligne, cette éminence est plus grande, plus dure, plus âpre, de couleur livide, sanieuse, douloureuse & s'irritant, quand on la touche, ou qu'on y applique des remedes. Elle se forme plutôt en la partie intérieure des paupieres, & quelquefois aussi en l'extérieure. Quand cette verrue est petite, elle retient le nom de *thymale*; & quand elle est fort grande, on l'appelle *un fic*, (a) à cause de sa ressemblance à une figue.

Et celle qui est à base large, (b) qu'on peut appeller *fourmiliere*, (c) parce que par le grand froid elle cause des douleurs qui imitent les picotemens des fourmis, est une éminence de la peau peu élevée, ayant la base large, & qui diminue vers le haut, qui est calleuse, quelquefois noirâtre, & le plus souvent rougeâtre ou blanchâtre, ou de la couleur de la peau, & qui a plusieurs petites éminences semblables aux petites éminences ou aux grains d'une mûre, d'où vient qu'on l'appelle aussi *meurale* ou *morale*. Elle vient plus ordinairement en la partie intérieure des paupieres. Voilà les trois especes de verrues qui arrivent le plus communément en ces parties. Je n'ai rapporté leurs différens noms, qu'afin qu'on les puisse reconnoître dans les Auteurs.

Quand ces verrues sont au-dehors, elles sont plus seches, plus fermes, moins sujettes à saigner, quoique crevassées, & souvent elles sont presque de la couleur de la peau, particuliérement quand elles ne sont pas chancreuses; & quand elles sont à la superficie intérieure des paupieres, elles sont humides, mollasses, sujettes à saigner pour le moindre attouchement, même à être puru-

(a) Ficus *en Latin.* Sycosis *en Grec.* (b) Verruca sessilis. (c) Myrmecia *des Grecs. Et* Formica *des Latins.*

lentes, quoique non malignes, à cause qu'elles s'échauffent, & s'ulcerent aisément pour l'humidité du lieu, & le frottement fréquent des paupieres ; leur grosseur le plus souvent n'excede pas celle d'un pois, & leur couleur est ordinairement d'un rouge blanchâtre, à peu près comme ces chairs fongueuses qui naissent dans les ulceres.

Les *verrues pendantes*, quoiqu'étroites par le bas, ont des vaisseaux à leur base qui les abbreuvent, & qui sont si considérables, eu égard à leur peu de volume, que lorsqu'on les extirpe, il en sort du sang assez abondamment. Quelquefois elles tombent, se dissipent, & se guérissent d'elles-mêmes, particuliérement celles qui viennent en la partie intérieure des paupieres, qui renaissent aussi assez souvent : quelquefois même les unes & les autres s'enflamment, ou s'abscedent en leur tête ou s'ulcerent : & quelquefois aussi après être tombées, abscédées ou ulcérées, leur racine restante se grossit insensiblement, & se convertit en une tumeur schirreuse ou chancreuse.

La premiere espece, quand on la tranche, ne laisse aucune racine, & par conséquent ne revient point ; & la seconde espece, à cause d'une petite racine ronde & quelquefois filamenteuse qui reste enfoncée dans la chair, est sujette à germer de nouveau, à moins qu'on ne consomme cette petite racine.

Les verrues à base large rarement guérissent, si on ne les panse, & même souvent on ne les peut dissiper ; & quand leur base est fort large, on ne les peut couper sans qu'il y reste un grand ulcere dont les suites seroient fâcheuses : c'est pourquoi on ne coupe que celles dont la base n'a pas plus d'étendue que leur corps.

Celles qui sont malignes & chancreuses ne guérissent point par les remedes ; & il est très-rare

qu'elles guériſſent par l'opération, quand leurs racines ſont groſſes & dures, & qu'elles rampent en pluſieurs endroits de la paupiere, à moins qu'on n'emporte la piéce qui les contient, encore cela eſt-il fort ſuſpect.

On diſſipe ou emporte les verrues des paupieres par les remedes ou par l'opération. Les remedes ne conviennent qu'aux verrues de leur ſuperficie extérieure, l'œil ne pouvant ſouffrir de tels remedes, ſi on vouloit s'en ſervir pour les verrues intérieures Et l'opération convient également aux extérieures & aux intérieures.

Les remedes diſſipent & emportent les verrues, en deſſéchant & abſorbant l'humeur qui les nourrit, ce qui fait qu'elles s'atrophient enſuite & s'évanouiſſent. Et de ces remedes, les uns agiſſent ſi lentement qu'à peine s'apperçoit-on de leurs effets, d'où vient qu'on dit qu'ils agiſſent par une propriété occulte, comme *le ſuc laiteux de piſſenlit, le ſuc de chicorée verrucaire, de geranium robertianum, de pourpier, de millefeuille, &c.* & les autres agiſſent plus puiſſamment, comme *le ſuc de grande chélidoine, la poudre de ſabine, &c,* On doit préférer ces derniers aux autres; & pour s'en ſervir pour les paupieres, on doit incorporer *la poudre de ſabine avec un peu de miel*, pour en oindre les verrues trois ou quatre fois par jour; ou les oindre de même *du ſuc de chélidoine*, juſques à ce qu'elles diſparoiſſent. Mais on les détruit plus promptement *par les remedes cauſtiques*, comme en les touchant légérement avec *l'eau-forte, l'eſprit de vitriol, l'eau de ſublimé*, décrite au Chapitre X. que l'on rend plus forte s'il en eſt beſoin, ou celle-ci.

Prenez du *verdet, de l'alum, & du ſel commun une dragme de chacun, du vitriol Romain, & du ſublimé corroſif de chacun une demie dragme*; pilez ces

choses, & les faites bouillir dans *quatre onces d'eau de pluie ou d'eau de plantain :* filtrez la liqueur, & la conservez dans une phiole pour vous en servir comme dessus: prenant garde qu'il n'entre d'aucuns de ces remedes dans l'œil.

L'opération qui est le plus sûr moyen & le plus prompt pour emporter les verrues considérables des paupieres, soit extérieures ou intérieures, se fait en deux manieres, ou en les liant, ou en les coupant. La ligature convient aux deux especes de verrues pendantes, quand elles sont en dehors des paupieres, ou à leurs extrémitez : on les lie d'un nœud de Chirurgien le plus près de la peau qu'on peut, avec un fil de soye ou de lin ; ce nœud se fait en passant deux fois l'extrêmité du fil par l'anneau qu'on forme d'abord, & par ce moyen on le serre quand on veut, de jour à autre, jusques à ce que la verrue soit tombée. S'il reste quelque petite racine, on la consomme en la touchant avec quelques-unes *des eaux caustiques* susdites, pour empêcher qu'elle ne repullule; ensuite on desseche l'ulcere restant ou avec *l'onguent de tuthie*, ou quelque *collyre dessicatif.*

La ligature ne se pratique point pour les intérieures, parce que le fil seroit un corps étranger qui incommoderoit trop l'œil : ainsi on les coupe. Et pour ce faire, on prend avec le pouce & le doigt indice de la main gauche le bord de la paupiere, on la renverse, & avec des ciseaux qu'on tient de l'autre main, on coupe les verrues tout près de la peau, soit qu'elles soient à base large ou à base étroite;on laisse ensuite abbaisser la paupiere, & le sang s'arrête presque toujours de lui-même; s'il tardoit à s'arrêter, on feroit couler dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait avec *quinze grains de vitriol blanc, & un scrupule de*

bol de Levant lavé, diſſout dans *deux onces d'eau de plantain*, rendue fort mucilagineuſe par l'infuſion *de la gomme arabique ou tragacanthe*. On deſſeche enfin l'ulcere avec un *collyre deſſicatif*.

On coupe auſſi les verrues extérieures des paupieres & celles qui pendent à leurs bords, de la même maniere que les intérieures; & pour le faire ſûrement, on étend avec deux doigts la paupiere, & on les tranche avec la pointe des ciſeaux; & ſi le ſang ne s'arrête, on ſe ſert d'une poudre faite avec *une partie de vitriol romain calciné, deux parties de gomme arabique, & trois parties de bol de Levant*, dont on met un peu ſur un plumaceau qu'on applique ſur la plaie, & que l'on contient avec les doigts juſques à ce que le ſang ſoit arrêté. On applique enſuite deſſus un petit emplâtre de diapalme, une compreſſe, & le bandage ordinaire, finiſſant la cure comme je l'ai dit ci-devant.

CHAPITRE XV.

9. *Du cancer des paupieres.*

LEs paupieres ſont auſſi quelquefois travaillées *du cancer*, de même que les autres parties de la face. La dureté de la tumeur, ſon inégalité, ſa couleur livide ou plombée, la groſſeur & la dureté des vaiſſeaux qui rampent en ſa baſe, la douleur qu'elle cauſe, & l'irritation qu'on y marque enſuite de l'application des remedes ordinaires aux autres tumeurs, font aſſez connoître cette maladie.

Il commence ordinairement par une petite tumeur dure & douloureuſe de la groſſeur d'un grain de bled, & qui augmente inſenſiblement;

& quelquefois aussi par quelqu'une de ces petites tumeurs qui se font par congestion, & dont j'ai parlé ci-devant ; ou par une verrue naissante, quand ces maladies dégénerent de leur nature à l'occasion de quelque acide malin qui s'y mêle dans la suite.

Fort souvent le *cancer* des paupieres ne s'ulcere point, demeurant dans un état fixe sans augmenter. Il croît aussi quelquefois demesurément, ou s'ulcere. Et de quelque maniere qu'il soit, il s'irrite, lorsqu'on veut tenter de le guérir ou par les remedes, ou par l'opération, à moins qu'il ne soit encore que naissant.

Ainsi quand il est dans cet état fixe & sans ulcération, on ne doit point entreprendre de le guérir par les remedes qui amolissent, suppurent ou résolvent les autres tumeurs, dans la crainte de réveiller son levain malin, ce qui le feroit manifestement augmenter & ulcérer : au lieu que le laissant en repos, il peut demeurer fort longtems en cet état, sans que de lui-même il s'échauffe ou s'ulcere, comme l'expérience le fait connoître. L'opération y est aussi si suspecte, qu'elle est rejettée unanimement par les meilleurs Praticiens, non-seulement pour les *cancers* des paupieres, mais aussi pour tous les *cancers* de la face, qu'ils ont à ce sujet appellez *noli me tangere*, & cela à cause des mauvaises issues des opérations qu'on en a entreprises. En effet, on ne peut couper un *cancer* des paupieres, sans enlever en même tems une partie de la paupiere pour emporter au moins ses principales racines ; ce qui causeroit une difformité plus grande, & pour le moins aussi incommode que le *cancer* ; parce que l'œil étant découvert, se trouveroit exposé à toutes les injures extérieures. D'ailleurs comme il seroit impossible d'emporter toutes ses racines,

on ne pourroit apliquer ſur cette partie des remedes pour les conſommer ; ainſi bientôt après le *cancer* pullureroit de nouveau, & au lieu d'être *caché*, c'eſt-à-dire *non-ulcéré*, comme il étoit, il s'ulcéreroit ſi prodigieuſement, qu'il occuperoit les parties voiſines, & feroit enſuite périr miſérablement le malade.

On ne peut donc entreprendre qu'une cure palliative, quand le *cancer* s'échauffe, pour en retarder l'ulcération ; & quand il eſt ulcéré, pour empêcher le progrès de l'ulcération, & éloigner autant qu'on le peut les ſuites funeſtes de cette maladie.

A cet effet on employe les remedes généraux, comme le bon régime de vivre, la ſaignée, & les purgations douces & ſouvent réiterées. Ces remedes ſont ſi abſolument néceſſaires, que ſans eux les remedes topiques procureroient peu de ſoulagement aux malades. On connoît auſſi par expérience que les évacuations naturelles, comme le flux des hémorroïdes & celui des menſtrues, ſont ſi profitables, que ſouvent elles arrêtent l'inflammation & appaiſent la douleur : ainſi on les doit exciter, quand elles n'arrivent pas naturellement à ceux qui y ſont ſujets.

En commençant les remedes généraux, on met auſſi en uſage les remedes topiques, choiſiſſant ceux qui rafraîchiſſent, temperent, diſſolvent, & repouſſent doucement les humeurs malignes qui ſe mettent en mouvement, tels que ſont *les eaux diſtilées de morelle, de cigue, de plantain, de fray de grenouilles ou de grenouilles entieres, de vers de terre*, ſeules ou mêlées enſemble, & dans leſquelles on fait fondre *du ſel de ſaturne*. On ſe ſert auſſi des ſucs de ces plantes, & de ceux *de geranium, de ſcabieuſe, & d'herniaire*, même *du ſuc d'écreviſſes pilées dans un mortier de plomb*. On trem-

pe des linges dans ces liqueurs tiédes, qu'on applique ſur le *cancer*, & qu'on renouvelle à meſure qu'ils ſechent On y applique même *du fromage mou*, ou *du lait caillé*, *des tranches de chair de veau* que l'on change quand elles ſe corrompent, & pluſieurs autres remedes ſemblables; ſe donnant bien de garde de ſe ſervir d'aucuns remedes qui ſuppurent, ou qui repouſſent fortement, ou qui ſoient trop actifs ou pénétrans; parce que tous ces remedes ſeroient capables d'augmenter le mouvement de l'humeur, & de la fermenter à un tel degré, que le *cancer* s'ulcéreroit infailliblement.

Quand le *cancer* eſt ulcéré, les remedes ſuſdits y conviennent; mais on adoucit plus puiſſamment l'acide malin & corroſif, en y appliquant auſſi en même tems *la poudre faite avec le plomb fondu*, *avec le mercure cru*. Le *plomb brûlé & lavé*, *la litharge*, *la céruſe*, & *le minium auſſi lavez*, *la tuthie préparée*, & *tous les bols & terres ſigillées*, adouciſſent auſſi l'acide du *cancer*. Les poudres *d'écreviſſes & de grenouilles*, *de crapaux calcinez*, ſont eſtimées de bons ſpécifiques pour mortifier l'acide malin de tous les *cancers* ulcérez. *La corne de cerf calcinée*, *toutes ſortes de coquillages*, *les os ou arrêtes des poiſſons de riviere*, *ceux de molue*, *ou d'autres poiſſons de mer*, n'ont pas un moindre effet.

On ſe ſert de toutes ces poudres ſeules, ou de quelques-unes mêlées enſemble, on en ſaupoudre le *cancer* ulcéré, & par-deſſus on applique des linges ou compreſſes imbues de quelques-unes des liqueurs ſuſdites. Ou bien on en prépare des eſpeces d'onguens ou linimens que l'on fait *avec quelques-unes de ces poudres minérales*, & *parties égales de quelques-unes des autres poudres*, que l'on mêle enſemble, & que l'on triture bien dans un mortier de plomb, en y ajoutant petit à petit *une*

quantité suffisante de quelques-uns des sucs susdits, rendus fort mucilagineux par l'infusion *de la semence de coins*, jusques à ce que le tout soit en consistence de liniment. Quelques-uns ajoutent dans ces sortes de linimens *l'huile d'œufs, ou celle d'amandes douces ou autres*; mais les huiles sont jours pernicieuses aux *cancers*.

Voilà une partie des remedes, & je puis dire les meilleurs, dont on peut se servir pour la cure palliative des *cancers*, soit ulcérez ou non ulcérez. Ne croyez pas cependant qu'ils soient immanquables, je ne les propose pas pour tels: car ils profitent quelquefois si peu, qu'ils ne peuvent arrêter la furie de cette maladie, tant l'acide qui la cause est malin & corrosif.

Ce que je viens de dire des *cancers* des paupieres, se doit entendre des *cancers* parfaits & confirmez: car quand ils sont encore naissans, qu'ils n'excedent pas en grosseur un grain de bled, qu'ils sont immédiatement sous la peau extérieure des paupieres, qu'ils sont mobiles, sans racines, qu'ils causent très-peu de douleur, & que le malade est d'une bonne compléxion, on peut les enlever par l'opération; & pour cela il faut bien prendre ses mesures pour n'en point laisser, & pour s'empêcher d'offenser considérablement les paupieres. Voici comme j'ai fait une fois cette opération. Je fis pincer en long la peau extérieure de la paupiere près du *cancer*, & je la coupai avec la pointe des ciseaux de côté & d'autre de la tumeur; puis je passai une petite éguille courbe enfilée, d'une incision à l'autre par la base de ladite tumeur; & l'élevant avec le fil, pendant que je faisois étendre la paupiere d'un angle à l'autre, je séparai entiérement la tumeur avec la pointe de la lancette, & je pansai ensuite la plaie à la maniere des plaies récentes, qui fut bientôt

guérie, sans qu'il en soit arrivé dans la suite aucun accident, le malade ayant vêcu plus de dix ans après l'opération.

CHAPITRE XVI.

10. *Des varices des paupieres.*

LOrsqu'un sang grossier & mélancolique se grumelle, & s'arrête dans quelque rameau considérable de veines, il y intercepte la circulation du sang, desorte que le sang nouveau qui est continuellement poussé par les arteres dans les autres petits rameaux qui sont en-deçà de l'obstruction, ne pouvant librement circuler, remplit & étend tellement ces petits rameaux de veines, que leur membrâne se relâche, qu'elles grossissent considérablement, s'endurcissent, & forment ce qu'on appelle *varices*.

Le sang dans sa constitution naturelle peut encore dilater des veines, & produire des *varices*, lorsqu'il est arrété dans quelques troncs ou rameaux considérables de veines, par la compression qu'elles souffrent à l'occasion de quelques tumeurs schirreuses ou autres, ou de quelques autres causes.

C'est ainsi que les paupieres sont quelquefois travaillées de *varices* qui viennent, ou à cause que le sang s'arrête dans leurs veines par la compression de quelques tumeurs schirreuses ou autres; ou à cause d'un sang grossier & mélancolique qui s'arrête, comme je viens de le dire.

Ce n'est point de ces *varices des paupieres* qui accompagnent les tumeurs de ces parties, dont je prétens traiter ici, puisque ces sortes de *varices* ne sont proprement que des maladies symp-

tomatiques; mais de ces autres especes de *varices* qui ne semblent avoir d'autres causes qu'un sang mélancolique & grossier, & qui par elles-mêmes peuvent être considérées comme maladies.

Quand le sang qui aborde incessamment dans les *varices*, peut trouver quelques petites veines qui se joignent à d'autres qui s'inserent au rameau obstrué au-delà de l'obstruction, ou à d'autres rameaux (comme ces sortes d'unions ou anatomoses sont fréquentes dans les veines) il dilate insensiblement ces petites veines, s'y fait des passages; & quoique son cours ne soit pas tout-à-fait libre, il ne laisse pas que de se renouveller, & d'entraîner avec lui quelques parties impures les plus subtiles du sang le plus grossier qui reste dans les *varices*, & par ce moyen il l'adoucit, & l'empêche de s'altérer ou de s'aigrir considérablement; de-là vient que ce sang grossier peut rester fort long-tems dans les *varices*, sans y causer d'autre desordre que de les gonfler.

Mais lorsque le sang qui aborde, ne trouve aucune issue pour circuler, il reste dans ces veines, se mèle avec celui qui y étoit déja coulé, se lie avec lui, se fige & se grumelle, & sa lymphe alors se séparant, s'aigrit & s'échauffe, passe au-travers des membranes de ces vaisseaux, & se jette dans les parties voisines qu'elle picote & enflamme, & quelquefois les ulcere.

Voilà pourquoi on remarque de deux sortes de *varices* aux paupieres, de même que dans les autres parties du corps: de *benignes*, c'est à-dire, qui peuvent subsister du tems, sans apporter de grandes incommoditez aux malades; & de *malignes*, qui sont toujours accompagnées de symptômes fâcheux.

Les *benignes* causent quelque difformité à la paupiere, & un peu de pesanteur ou de difficulté

à se mouvoir ; mais les *malignes*, outre ces symptômes qui sont beaucoup plus considérables, causent tantôt de la chaleur, & un picotement douloureux aux paupieres, & tantôt un écoulement de sérositez âcres & mordicantes qui échauffent, grossissent & ulcerent les bords des paupieres ou leur partie intérieure, & excitent quelquefois une inflammation habituelle à l'œil. Et quelquefois aussi elles acquierent un si haut degré de malignité, qu'elles tiennent en quelque façon de la nature du *cancer*.

On ne travaille point à guérir les *varices des paupieres* par l'opération ; on y seroit mal reçû à cause de la nature de ces parties : on se contente seulement avec les remedes de les diminuer autant qu'on le peut, ou tout au moins de les empêcher d'augmenter, & d'en appaiser les plus fâcheux symptômes, puisqu'on ne peut rétablir entiérement la confirmation viciée des vaisseaux variqueux.

Et pour cela on a recours aux remedes généraux qu'on commence par la saignée, s'il y a plénitude, pour en diminuant le sang, pouvoir plus aisément le purger de ses parties grossieres & mélancoliques, tant par les remedes purgatifs ordinaires & propres à évacuer cette humeur, que par les autres remedes spécifiques destinez à corriger le déréglement du sang, si on juge qu'il tende trop à l'épaississement & à la coagulation, comme sont *les décoctions de squine, de gayac & de salsepareille*, ou *les décoctions des plantes vulnéraires*, ou autres remedes semblables.

Puis on passe aux remedes topiques, & on met d'abord en usage ceux qui amollissent & fondent le sang épaissi & grumelé, renfermé dans les *varices*, afin de le mettre en état de reprendre son cours ordinaire. Comme par exemple, on prend

des semences de lin, de psyllium, & de fœnugrec concassée, un gros de chacune, des fleurs de camomille & de mélilot deux pincées de chacune, un demi gros de saffran, & deux gros de myrrhe en poudre, qu'on fait bouillir ensemble dans une quantité suffisante *d'eau de pluie ou de fray de grenouilles,* & sur la fin de la coction, on y ajoute *un gros & demi de sel armoniac :* ayant passé le tout par un canevas, on trempe des compresses dans cette décoction mucilagineuse, & on les applique chaudement sur les paupieres, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour. On en continue l'usage pendant cinq ou six jours, ou jusqu'à ce qu'on juge que le sang grumelé soit dissout. Ensuite on se sert de fomentations qui resserrent & fortifient les vaisseaux dilatez, comme par exemple, de la suivante.

On prend *deux pincées de roses rouges, deux gros d'écorces de grenades concassées, une demie poignée de feuilles d'absynthe, & un gros d'alum,* qu'on fait cuire dans une suffisante quantité *de vin rouge :* on passe ensuite le tout par un linge, & on trempe des compresses dans cette fomentation tiéde qu'on applique comme dessus.

Si les *varices* sont suivies de quelques ulcérations des paupieres, on se sert *des collyres mondifians & desséchans,* proposez pour les ulceres des yeux : si ces ulcérations sont à leurs bords, on se sert utilement *de l'onguent de tuthie,* ou de quelques autres remedes choisis dans le Chapitre suivant. Et si elles ont excité une inflammation habituelle à l'œil, on y remédie comme je l'ai dit au Chapitre de l'Ophthalmie.

Mais si les *varices* sont parvenues à un si haut degré de malignité qu'elles soient chancreuses, on doit se donner de garde d'y appliquer aucuns des remedes susdits, de crainte de les irriter ; & on

doit se contenter de ceux proposez dans le Chapitre précédent.

CHAPITRE XVII.

II. *Des ulceres prurigineux, ou gratelles des paupieres, & par occasion de la chassie ou lippitude.*

LEs paupieres sont sujettes à plusieurs especes de gratelles qui approchent si fort les unes des autres, que toutes leurs différences ne consistent qu'au plus ou au moins de malignité : d'où vient aussi qu'on les traite presque d'une même maniere.

Lorsque les bords des paupieres & leurs angles sont rouges & légerement ulcérez, qu'il en découle une sanie ou chassie baveuse & gluante, mêlée de larmes âcres & salées qui causent une demangeaison incommode, & une extension de chaleur & de rougeur à toutes les paupieres & à l'œil : les François appellent cette maladie *galle des paupieres*. (a)

Quand les paupieres sont peu enflées & peu humides, & que la chassie au contraire est seche, qu'elles sont rouges, médiocrement douloureuses & pesantes, & que de nuit elles s'attachent & se collent ensemble à l'occasion d'une humeur plus grossiere & épaisse, ce qui travaille beaucoup les malades le matin quand ils s'éveillent : cette maladie est une *galle ou gratelle seche des paupieres*. (b)

(a) *Les Grecs* Psorophthalmia. *Les Latins* Lippitudo. Pruriginosa.

(b) *Les Grecs l'appellent* Xerophthalmia. *Les Latins* Lippitudo arida.

Mais lorſque les bords des paupieres & les paupieres mêmes ſont plus dures que de coutume, qu'elles ſont plus rouges & douloureuſes que le matin, elles ne peuvent s'ouvrir que difficilement & avec douleur, ſans qu'il en ſorte aucune humidité, s'y amaſſant ſeulement à leurs bords & à leurs angles un peu de chaſſie très-ſeche & dure, & que l'œil eſt pareillement rouge & douloureux; c'eſt une *galle ou gratelle dure des paupieres*. (a)

Enfin quand dans la partie intérieure de l'une & de l'autre paupiere, il y a des âpretez, inégalitez, ficoſitez, fentes, & duretez accompagnées de rougeur & de prurit, c'eſt proprement une *dartre des paupieres*, (b) dont on fait trois eſpeces, ou plutôt trois degrez différens. Le premier eſt, quand en renverſant les paupieres, on voit qu'elles ſont en dedans rouges, inégales & âpres, & que le malade ſe plaint d'une démangeaiſon cuiſante. (c) Le ſecond eſt, quand ces ſymptômes ſont plus violens, & que l'on voit qu'il s'y éleve des petites éminences à peu près comme des grains de figue. (d) Et le troiſiéme eſt, quand la maladie eſt ſi invétérée, que la partie intérieure des paupieres eſt ulcérée, & qu'il y a des fentes & des duretez calleuſes. (e)

La cauſe prochaine de toutes ces maladies, eſt une humeur acide, âcre, mordicante & ſalée. Et toutes les différences que l'on remarque dans ces gratelles & dartres, ne viennent que du différent mélange des particules pituiteuſes, bilieuſes &

(a) *Dite des Grecs* Sclerophthalmia. *Les Latins* Lippitudo Dura.
(b) *On l'appelle* Trachoma.
(c) Daſites, *ou* Danſitas palpebrarum.
(d) Fycoſis, *ou* Ficoſitas, *&* ficoſa palpebra.
(e) Thiloſis, *ou* Calloſitas palpebræ.

mélancoliques, & de la chaleur de l'âcreté ou de l'acidité, plus ou moins grande que ces humeurs contractent, suivant qu'elles sont plus ou moins altérées & corrompues.

Ainsi plus de particules pituiteuses & moins de bilieuses, en se corrompant, ulcerent le bord des paupieres, & produisent cette *chassie gluante & prurigineuse* : moins de pituiteuses & plus de bilieuses, par leur corruption, causent cette *chassie seche*, le mélange des mélancoliques fait la *chassie dure* ; & quand les mélancoliques excedent, ou qu'elles sont également mêlées avec les bilieuses, elles constituent le *trachoma*, dont les différens degrez ne dépendent que du plus ou du moins d'altérations de ces humeurs.

On ne peut, à la vérité, juger des différentes combinaisons de ces humeurs que par opinion : cependant, si on considere que parmi ceux qui sont travaillez de ces maladies, ceux que l'on dit être d'un tempéramment pituiteux, sont les plus sujets à la premiere espece les bilieux, à la seconde, & les mélancoliques à la troisiéme & à la quatriéme ; on connoîtra que cette opinion n'est pas sans quelque fondement Et quoiqu'il en soit, il est toujours constant que ces humeurs étant échappées en quelques parties, en se corrompant, elles s'échauffent, s'aigrissent & deviennent fort âcres, & qu'elles sont les causes non-seulement de ces maladies, mais aussi de quantité d'autres de cette nature.

Ces maladies sont aisées à connoître par la Description que j'ai faite de chaque espece, ainsi je ne dirai rien davantage de leurs signes. J'ajouterai seulement qu'elles n'occupent pas toujours les deux paupieres, n'y en ayant quelquefois qu'une d'incommodée, & quelquefois même qu'une seule partie : que pour l'ordinaire elles commen-

cent par le bord des paupieres, particuliérement les trois premieres eſpeces : que d'abord les malades y reſſentent un prurit qui les oblige d'y porter ſouvent les doigts: enſuite on remarque que le bord des paupieres eſt un peu plus gros qu'à l'ordinaire, & que les malades ont un peu plus de peine à mouvoir les paupieres : puis ce bord rougit inſenſiblement, & ſe renverſe à meſure qu'il s'endurcit, alors il commence à couler de la chaſſie. Si on regarde ce bord avec une loupe de verre ou de bonnes lunettes, on apperçoit une rangée de petits ulceres ſuperficiels qui croiſſent de jour à autre : ce qui fait connoître que ce ſont les extrémitez de tous ces petits canaux excrétoires qui ſe terminent le long du bord des paupieres par delà les cils qui ſont ulcérez, & que ces maladies commencent d'abord par l'inflammation de toutes les petites glandules d'où partent ces canaux.

Suivant que l'humeur qui s'écoule de ces petits ulceres eſt chaude & âcre, elle échauffe la partie intérieure des paupieres, & enflamme auſſi la conjonctive, y excite quelquefois des puſtules & des ulceres, même auſſi à la cornée tranſparente : ainſi cette inflammation, ces puſtules, & ces ulceres ſont alors des ſymptômes de ces petits ulceres prurigineux, comme il arrive quelquefois que ces petits ulceres ſont des ſymptômes d'une longue ophthalmie, & que ſouvent auſſi ils ſont des ſymptômes des ulceres des yeux, du *ſébel* malin, de la fiſtule lacrimale, du cancer, des varices des paupieres, & de beaucoup d'autres maladies.

La quatriéme eſpece commence plus rarement par le bord des paupieres, quoique dans la ſuite il s'ulcere; mais par une chaleur & un prurit de leur partie intérieure qui augmente de jour à autre, juſqu'à les rendre inégales & âpres, & à y cauſer

ensuite les ficositez, ulceres, fentes, & duretez ci-dessus énoncées. Et comme cette espece de gratelle participe bien plus de la dartre que les autres, elle s'étend aussi davantage, & est plus sujette à passer aux parties extérieures des paupieres.

Toutes ces maladies sont très-opiniâtres & très-difficiles à guérir, & quelquefois même elles se rendent incurables pour la difficulté qu'il y a d'appliquer aux paupieres des remedes assez puissans pour éteindre & absorber le levain acide infiltré dans ces parties, & qui n'est pas éxempt de malignité.

Les vieillards rarement en guérissent entiérement, quand une fois ils en sont travaillez, quoique souvent il n'y ait chez eux que le bord des paupieres qui en soit affecté. Et ceux qui en ont été travaillez dès leur enfance, y sont fort sujets pendant leur vie, aussi-bien que ceux qui sont travaillez d'écrouelles, ou d'autres maladies froides, ou dont le tempéramment y panche, & ceux qui ont eu les paupieres gâtées de pustules, de la petite vérole, de brûlures, d'ulceres ou autres semblables maladies.

Lorsque ces maladies se rendent habituelles, on peut dire en quelque maniere qu'elles se convertissent en des petits ulceres fistuleux, puisqu'en effet on remarque aux bords des paupieres de la callosité, & qu'il s'en écoule toujours quelqu'humeur gluante qui de tems en tems flue plus abondamment. Et quand elles se sont rendues ainsi habituelles, elles deviennent supportables par la diminution de la chaleur, du prurit & de la douleur.

Pour la cure des ulceres prurigineux, il faut remarquer que lorsqu'ils n'occupent que le bord des paupieres, qu'ils sont sans inflammation ou très-

très-légeres, que le prurit est peu considérable, que la chassie n'est ni âcre, ni abondante, & qu'elle est louable, que le malade n'est point d'ailleurs sujet aux fluxions sur les yeux, & qu'il n'y a chez lui ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre les remedes généraux, & cela encore d'autant plus si ces ulceres sont des suites d'autres maladies qui sont guéries, ou qui sont près de l'être, & pour lesquelles on les a déja mis en usage; mais dans toutes les autres rencontres on doit commencer par ces remedes. Ainsi on prescrit au malade un régime de vivre doux & rafraîchissant, pour tempérer la chaleur & l'acrimonie du sang: on le saigne, s'il y a plénitude; on le purge pour décharger le bas-ventre de ses excrémens, & pour faciliter la sécrétion de ceux qui sont contenus dans la masse du sang: on passe quelquefois au *cautere* ou au *setum*, quand la maladie est violente ou habituelle; on employe aussi *le bain d'eau tiéde*, & généralement tous les remedes propres à humecter, fondre, & évacuer les humeurs impures, & à les éloigner des paupieres.

Pour ce qui est des remedes topiques, on doit se servir d'abord de ceux qui humectent, amollissent, & temperent la chaleur & l'acrimonie de l'humeur contenue dans les paupieres; puis on vient à ceux qui détergent & dessechent les ulceres.

On commence donc par une fomentation qu'on fait *avec les racines de guimaûves, les feuilles de violier, les fleurs de camomille, de mélilot & de bouillon blanc, & les semences de lin & de fœnugrec*, cuites dans une suffisante quantité d'eau: la décoction étant passée, on y fait fondre pour une demie livre *quinze ou seize grains de sel de saturne*, & dans cette décoction tiéde, on trempe des linges avec

lesquels on fomente les paupieres plusieurs fois le jour, les appliquant ensuite dessus.

Ou on se sert de la même maniere *des eaux distilées de fray de grenouilles & de lis*, mêlées par parties égales, dans lesquelles on fait infuser *des semences de lin & de psyllium* pour les rendre mucilagineuses, y ajoutant, après les avoir passées, pareille quantité *de sel de saturne* pour pareille quantité de ces eaux.

Quand après l'usage de ces remedes ou autres de semblable vertu, on voit que les paupieres ne sont plus si dures ni enflammées, & que la chassie n'est plus si crouteuses; on se sert pour les ulceres de leur superficie intérieure de collyres plus ou moins mondifians & desséchans, suivant que ces ulceres sont plus ou moins violens. Comme, par exemple, pour la premiere espece.

On prend *de la myrrhe, de l'aloës, & de la thuthie préparée de chacun un scrupule, du camphre & du saffran de chacun six grains, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distilées de fœnouil & de miel*; & de ce collyre tiéde on lave les paupieres intérieurement dix ou douze fois par jour, & on laisse dessus un linge imbibé de ce remede.

Pour la seconde espece, on rend ce collyre plus détersif & dessiccatif, en y ajoutant *un gros de sucre candi & seize grains de vitriol blanc*; & souvent en cet état il convient aussi pour la troisiéme espece. Ou bien on se sert du suivant.

On prend *de la myrrhe & de l'aloës de chacun un scrupule, du plomb brûlé & lavé, & de l'antimoine lavé, de chacun vingt grains, un gros de sucre candi, douze grains de sel armoniac, & six grains de camphre,* qu'on dissout dans pareille quantité des eaux susdites.

On ajoute quelquefois dans ces collyres *de la corne de cerf calcinée & subtilement pulverisée*, ou

autres semblables *alkalis fixes*, dont la dose est depuis douze jusqu'à vingt grains: quelquefois aussi on y met *dix ou douze grains de fleurs de soufre*. Comme aussi au lieu de l'*antimoine lavé*, on se sert *de son foye* bien pulvérisé, & au lieu *de plomb brûlé*, on prend *la litharge ou la céruse* qui font le même effet. On peut même se servir également, au lieu des collyres susdits, de ceux que j'ai proposez pour les ulceres de la cornée, en observant le même ordre.

Tous ces collyres servent aussi pour le *trachoma*, pourvû qu'on les rende un peu plus forts, en augmentant les drogues qui entrent en leur composition, ou seulement en diminuant la quantité des eaux dans lesquelles on les dissout, ou y ajoutant quelques grains *de verdet ou de vitriol*, s'il n'y en a déja. Ou on se sert du suivant.

On prend *une dragme de tuthie préparée, deux scrupules d'aloës, un scrupule de verdet, & dix grains de camphre, qu'on dissout dans six onces d'eau de roses & de vin blanc*, mêlées par parties égales: on fait ensuite infuser le tout dans une phiole ou petit matras, pour se servir de la liqueur claire comme dessus.

On augmente ou diminue la force de ce collyre suivant les degrez du *trachoma*: on peut même, en l'affoiblissant, s'en servir pour les autres *ulceres prurigineux*. L'exemple des collyres proposez pour les ulceres de la cornée, fait voir qu'on employe quelquefois de plus violens collyres nonobstant la sensibilité des yeux. Si on pouvoit guérir ces maladies avec de plus doux remedes, ce seroit le mieux; mais souvent ces galles participent si fort des dartres, que les remedes foibles n'y font rien. C'est aussi ce qui obligeoit nos anciens (quoiqu'ils se servissent des collyres plus violens que les susdits, comme on peut le voir

dans Galien, dans Paul, dans Aëce & autres) de ratisser la partie intérieure des paupieres avec la *pierre-ponce*, ou l'*os de seche*, ou *les feuilles de figuier*, pour en excoriant ces galles prurigineuses, en faire écouler le sang, ensemble les sérositez bilieuses, âcres & malignes, & faciliter la pénétration de leurs remedes. Pratique rude, qui leur devoit beaucoup faire appréhender l'augmentation de la fluxion & de l'inflammation.

Quand ces ulceres ou galles prurigineuses occupent la superficie extérieure des paupieres, il n'est pas besoin de tant de précautions : après qu'on les a humectées & amollies avec les fomentations précédentes, on se sert du collyre ci-dessus pour les mondifier & dessécher : on le rend même plus puissant, s'il est besoin, en augmentant la dose du *verdet* : ou bien on se sert de celui fait avec une *dragme d'ægyptiac qu'on dissout dans trois onces d'eau de plantain* ; mais il faut bien prendre garde, quand les collyres sont si âcres, qu'il n'en entre dans l'œil, de crainte de l'enflammer. Cette femme dont Paré parle au Chapitre X. de son 17e. Livre, qui, pour un prurit, se lavoit les yeux du plus fort vinaigre qu'elle pouvoit trouver, n'appréhendoit point cependant d'augmenter l'inflammation ni la douleur, puisqu'au contraire elle avouoit n'avoir trouvé un remede plus singulier.

Les yeux sont plus offensez par l'application des remedes onctueux, quoique doux, que par celle de beaucoup de collyres soit secs ou liquides, quoiqu'ils semblent plus piquans & plus âcres ; cependant beaucoup de Praticiens, contre cette vérité que l'expérience confirme, souvent ordonnent indifféremment des remedes onctueux, comme onguens ou pommades ophthalmiques, dans des inflammations de la conjonctive & des

paupieres, sous prétexte qu'ils en ont vû quelques-unes guéries après l'application de ces remedes; sans considérer que ces remedes qui ne conviennent qu'aux ulcérations extérieures des paupieres, & à celles de leurs bords ou de leurs angles, parce que ces parties sont de la nature des parties sanguines, n'ont guéri ces inflammations des paupieres ou de l'œil que par accident; ou plutôt que ces inflammations n'ont cessé que quand les ulceres extérieurs des paupieres ou de leurs bords qui les causoient, ont été guéris par ces remedes.

Tous les ulceres prurigineux des parties extérieures des paupieres & de leurs bords, ne guérissent pas même par ces remedes: ceux qui participent beaucoup des dartres, y résistent, & même deviennent quelquefois plus rebelles: il n'y a que les simples ulcérations & celles qui tiennent de la galle qui leur cedent; encore guérissent-elles plus promptement par les collyres ci-dessus. Cependant, comme on a souvent à traiter des malades qui ne peuvent s'assujettir à se faire appliquer plusieurs fois le jour des remedes sur les yeux, ou qui sont si delicats, qu'ils ne s'accommodent pas toujours de remedes un peu cuisans, ou d'autres que la nécessité de vaquer à leurs affaires, les empêche de se servir de remedes pendant le jour; on est souvent contraint d'employer ces remedes onctueux qui sont plus doux pour les parties extérieures de l'œil, parce qu'ils agissent plus lentement, & dont une seule application suffit pour toute une nuit ou pour tout un jour.

Par exemple, pour une légere ulcération du bord des paupieres on se sert de l'*onguent de tuthie*, que l'on fait avec *deux gros de tuthie préparée, & une once de beurre frais*, lavé plusieurs fois dans de *l'eau commune*, & ensuite dans *de l'eau de roses*, que

l'on mêle bien ensemble, en les agitant dans un petit mortier de cuivre ou de plomb. On en met la grosseur d'un petit pois dans le grand angle de l'œil malade; on ferme ensuite les paupieres, & l'onguent, en se fondant, s'étend par tous leurs bords dont il mondifie & cicatrise insensiblement les petits ulceres, en appaise la chaleur, la douleur & le prurit, & en tarit la source de la chassie.

On ne doit préparer cet onguent que lorsqu'on s'en veut servir; parce que le beurre, en vieillissant devient âcre, à cause des parties caséeuses & séreuses qu'on ne peut si bien séparer par les lotions, qu'il n'y en reste. Et c'est pour cette raison que lorsque l'on veut conserver quelque tems cet onguent, au lieu du beurre lavé, on doit employer du beurre fondu & purifié à la maniere de celui que l'on prépare pour la cuisine.

Si ces petits ulceres ne se mondifient pas suffisamment par le moyen de cet onguent, on y ajoute un peu de *myrrhe & d'aloës en poudre subtile*, ou on se sert de la *pommade suivante.*

On prend *de la tuthie préparée & du foye d'antimoine lavé de chacun un gros, un demi gros d'aloës en poudre subtile, six grains de camphre pilé avec une amande pelée & une once d'axonge de porc bien lavée dans de l'eau simple & dans l'eau-rose*, on mêle le tout ensemble pour s'en servir comme dessus.

Pour les ulcérations extérieures des paupieres, on se sert des mêmes remedes dont on les oint deux fois le jour. Ou bien on se sert *du liniment* fait avec *la litharge lavée*, que l'on triture dans un mortier, y mêlant petit à petit *de l'huile d'olives, du suc de racines de patience, & un peu de vinaigre distillé*, le tout dans une quantité suffisante, pour pouvoir nourrir *la litharge*, & la réduire en consistence de liniment.

On ajoute aussi quelquefois dans ces *onguens*,

pommades ou *linimens*, *un peu de soufre vif en poudre*, ou *de la fleur de soufre*, particuliérement pour les galles extérieures des paupieres.

Lorsque l'inflammation de l'œil qui accompagne ordinairement toutes ces maladies, est peu considérable, on n'y fait point de remedes particuliers: tous les susdits, en guérissant ces maladies, guérissent en même tems l'inflammation qui n'en est qu'un symptôme; mais si elle est très-considérable, on y employe alternativement les remedes proposez pour l'ophthalmie. La *chassie* qui est aussi un symptôme de ces maladies, se guérit par les mêmes remedes.

Les ulcérations habituelles des bords des paupieres qui deviennent rouges, durs & renversez, avec un écoulement continuel de *chassie*, résistent souvent à tous ces remedes, particuliérement quand elles arrivent à des personnes âgées ou extrèmement cacochimes. Dans ces rencontres je me suis quelquefois servi avec succès *d'un collyre mercuriel*, fait avec *six grains de sublimé corrosif, autant de camphre & vingt grains d'alum* réduits en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse *trois onces d'eau de plantain*, puis on fait infuser le tout sur les cendres chaudes pendant cinq ou six heures, & ayant filtré la liqueur, on trempe un pinceau dedans, avec lequel on touche les bords des paupieres cinq ou six fois le jour, prenant garde qu'il n'en entre dans l'œil.

Quoique le *sublimé corrosif* serve de base à ce collyre, on ne doit point craindre de s'en servir, il fait si peu de douleur, qu'à peine s'en apperçoit-on, à cause de la petite quantité qu'il y en entre, & qu'il se trouve étendu dans beaucoup de liqueur: il ne laisse pas que de fondre puissamment les callositez de ces ulceres, & d'en éteindre le levain malin: on en augmente quelquefois la

dose, quand on juge qu'elle n'est pas assez forte.

De la chassie ou lippitude.

Comme dans ces maladies & dans beaucoup d'autres de l'œil, il s'amasse toujours de la *chassie* qui s'épaissit pendant la nuit, que de jour elle se trouve plus délayée de larmes âcres qui fluent quelquefois abondamment, & qu'enfin ces maladies sont presque toujours suivies de l'inflammation de l'œil: la plûpart de nos Auteurs confondent l'*ophthalmie* avec la *lippitude*, comme si elles n'étoient qu'une seule & même maladie; & quelqu'autres confondent aussi la *lippitude* avec les *larmes*, parce que ces deux excrémens se rencontrent toujours mêlez ensemble.

Mais pour distinguer toutes ces choses, il faut voir premiérement ce qu'on entend par ces deux excrémens; & en second lieu en quelles maladies on les rencontre.

Par *larmes*, on entend un excrément séreux ou aqueux qui se filtre par les glandes des environs des yeux, qui dans son état naturel sert à humecter l'œil, & à conserver la cornée dans sa polissure & transparence; mais lorsqu'il dégénere beaucoup de sa nature, il contracte une acrimonie qui échauffe & corrode la superficie, non-seulement de la cornée & de la conjonctive, mais aussi celle de la partie intérieure des paupieres, & tous les autres lieux par lesquels il passe.

Quand cet excrément s'épaissit & devient gluant, on l'appelle *lippitude* ou *chassie*. Or il ne vient en cet état que par l'ulcération ou des membranes de l'œil, ou de la partie intérieure des paupieres, ou de leurs bords, ou par l'altération des glandules de ces parties: car la *chassie* n'est proprement que la matiere purulente qui découle

des ulceres, & qui eſt délayée & entraînée par les larmes; ou bien le ſuc nourricier vicié qui s'écoule des glandules altérées, & qui eſt auſſi délayé & entrainé par les larmes.

Dans l'*ophthalmie* & dans les *ulcérations* de la cornée & de la conjonctive, il y a pour l'ordinaire beaucoup de *larmes*, particuliérement quand ces maladies ſont dans leur vigueur, parce qu'alors l'irritation eſt grande; mais on ne rencontre que peu ou point de *chaſſie*, à cauſe que la matiere de la chaſſie étant en petite quantité, & délayée dans une grande quantité d'eau, elle eſt peu ſenſible; & quand ces maladies commencent à décliner, les *larmes* diminuent, & elles deviennent alors gluantes, & ſe convertiſſent en *chaſſie*. Dans la *fiſtule lacrimale* ouverte du côté de l'œil, & dans toutes les *ulcérations* de la partie intérieure des paupieres & de leurs bords, & dans quelques autres maladies de cette nature, on remarque beaucoup de *chaſſie*, parce qu'il y a beaucoup de pus ou matiere purulente délayée dans peu de *larmes*. Enfin dans la *foibleſſe* ou dans l'*ulcération* des glandules des yeux ou des paupieres, qui viennent enſuite des fluxions qui s'y ſont faites, on rencontre encore de la *chaſſie*, parce que dans ces rencontres les pores de ces glandules étant ou dilatez par l'abondance de l'humeur qui y a coulé, ou rongez & rompus par l'acrimonie de cette humeur, le ſuc nourricier trouvant ces voyes ouvertes, s'écoule facilement avec les *larmes*, & ſe condenſe en *chaſſie*.

Puis donc que la *chaſſie* ſe rencontre en pluſieurs maladies, on ne doit point appeller l'ophthalmie *lippitude*, quoique l'ophthalmie ſoit quelquefois accompagnée de *lippitude*; & d'autant plus que la *lippitude*, qui n'eſt qu'un ſymptôme non-ſeulement de l'ophthalmie, mais auſſi de

toutes les maladies ci dessus énoncées, arrive souvent dès l'enfance, & continue toute la vie, quand elle est excitée par un vice particulier des glandes, ou par quelques ulceres fistuleux : au lieu que lorsqu'elle est une suite de l'ophthalmie, elle ne subsiste qu'autant que l'ophthalmie. On ne doit point non plus confondre les *larmes* avec la *lippitude*, puisque leur consistence est différente, & que d'ailleurs les larmes coulent souvent sans être mêlées de *chassie*.

Si la *chassie* pendant la nuit s'amasse plus abondamment autour des paupieres, cela vient de ce que pendant ce tems il ne s'écoule pas une si grande quantité de *larmes*, parce que les yeux & les paupieres étant alors sans mouvement, les glandules de ces parties ne sont pas exprimées comme pendant le jour ; & de ce qu'au contraire il coule plus de *chassie*, parce qu'alors les paupieres étant fermées, l'air extérieur ne desseche & ne resserre point la superficie des ulceres qui la produisent. Comme nous voyons que les playes & les ulceres qui sont exposez à l'air, ne suppurent pas autant, comme lorsqu'on empêche l'air de les toucher.

La *chassie* étant aux ulceres des yeux & des paupieres ce que le *pus* est aux autres ulceres de notre corps, comme je viens de le montrer, ses différentes consistences doivent faire connoître les différents états des maladies qui la produisent : ainsi quand elle est en petite quantité & fort délavée de larmes, c'est une marque que la maladie est encore dans son commencement : quand elle est plus abondante, & qu'elle a un peu plus de consistence, qu'elle est dans son progrès : quand elle est plus gluante, plus blanche & plus égale, qu'elle est dans son état ; & quand ensuite elle diminue, & qu'il y a très-peu de lar-

mes, qu'elle est vers sa fin. Tout cela s'entend, quand il n'y a point de malignité : car quand la *chassie* paroît comme de petits grains, ou comme de petites écailles, qu'elle est fibreuse ou filamenteuse, qu'elle est de diverse couleur ou autrement inégale, qu'elle cesse de couler sans que la maladie soit diminuée, on juge ou que les ulceres d'où elle découle sont virulens & corrosifs, ou qu'ils sont putrides ou en chemin de le devenir, ou quils s'enflamment de nouveau.

CHAPITRE XVIII.

12, *De la chute des cils, de leur dérangement, & de leurs autres vices.*

1. *De leur chute.*

LA *chute* & le *dérangement des cils* sont souvent des symptômes des ulceres prurigineux qui attaquent les bords des paupieres : car quand l'humeur qui cause ces ulceres, est fort âcre & salée, & qu'elle pénetre jusqu'aux racines de ces poils, ou elle en altere si fort l'humeur qui les doit nourrir, qu'elle est incapable de se porter dans leurs pores, & d'y prendre corps, ce qui fait que les cils se dessechent & tombent ; ou bien elle corrompt ces mêmes racines, & les détache des parties dans lesquelles sont implantées par les ulcérations profondes qu'elle y cause : ainsi les paupieres se dépilent par des causes presque semblables à celles qui font que les cheveux, les sourcils, & les autres poils du corps tombent dans ceux qui sont infectez de teigne, de lépre, de grosse vérole, & d'autres maladies.

Les cils tombent encore, de même que les che-

veux, ensuite de quelques fiévres malignes; mais comme la cause de cette chute n'est que passagere, & qu'elle ne détruit ni leurs racines, ni la disposition des pores de la peau, ils répullulent quelque tems après; aussi ne met-on point cette chute au nombre des maladies des cils.

Nos Auteurs qui ont toujours eu grand soin de donner des noms Grecs aux moindres maladies comme aux plus grandes, ont appellé d'un nom général la chute des poils des paupieres, *madar sis*, & en particulier celle en laquelle le bord des paupieres est fort rouge, *milphosis* ou *miltosis*, & celle en laquelle il est épais, dur & calleux, *ptilosis*.

Comme on ne doit point espérer que les cils renaissent, quand leurs racines sont entiérement consommées, ou quand les pores de la peau dans lesquels ils sont implantez, sont détruits; il est assez inutile d'employer ces *remedes chimériques* proposez & tant vantez par nos Anciens, pour les faire engendrer de nouveau, comme sont *les fientes d'hirondelles & de souris, les mouches brûlées, les noyaux de dattes calcinez, la graisse d'ours, le miel*, & autres remedes semblables; mais on doit bien plutôt s'appliquer à guérir les maladies qui ont causé leur chute, avec les remedes énoncez dans le Chapitre précédent. S'il reste encore quelques racines saines, & si les pores de la peau ne sont pas détruits, les cils remergeront assez d'eux-mêmes.

2. *Du dérangement des cils.*

De quelque maniere que les cils soient dérangez, quand ils entrent dans l'œil, & qu'ils le piquent, on appelle ce vice en général *trichiase*, (a)

(a) Trichiasis.

dont on fait trois especes. La *premiere* est quand il paroît un double rang de cils, dont les uns se portent en dehors, & les autres au-dedans de l'œil & l'offensent (*b*). La *seconde* est quand on en remarque un plus grand nombre (*c*); ou selon Paul, lorsque le bord de la paupiere se renverse au-dedans de l'œil, sans qu'il y ait de rélaxation à la paupiere. Enfin la *troisiéme* est quand la paupiere est relâchée, & que son bord se retourne en dedans, ensemble le poil qui blesse aussi l'œil (*d*).

Que des humeurs superflues & sans acrimonie qui se portent abondamment aux bords des paupieres, y engendrent des cils superflus, comme quelques Auteurs nous le disent, prévenus de cette opinion commune, que les poils sont engendrez de la troisiéme coction; c'est ce dont je ne demeurerai jamais d'accord avec eux : puisqu'au contraire j'estime qu'après la naissance, il ne naît pas un seul poil nouveau sur toute la superficie du corps, étant tous formez de même que les ongles & toutes les parties dès la premiere conformation, & que s'ils ne paroissent pas tous dès le moment de la naissance, c'est qu'ils sont si courts & si subtils, qu'ils fuyent souvent les sens; mais on les discerne très-bien avec une loupe de verre, & mieux encore avec le microscope, aussi-bien que l'ordonnance qu'ils doivent garder pendant le cours de la vie.

D'où viennent donc, me dira-t-on, ces doubles rangs de cils que l'on remarque quelquefois aux paupieres? Je répons premiérement, qu'à l'égard de ces cils qui semblent former deux ou plusieurs rangées où auparavant on n'en remarquoit qu'une, cela vient de ce que la même humeur

(*b*) Distichiasis. (*c*) Phalangosis. (*d*) Phtosis.

qui eſt la cauſe des galles ou ulceres prurigineux des paupieres, s'amaſſant vers les racines des cils, y forme des petites tumeurs longuettes & dures, & groſſit en même tems le bord des paupieres; & comme ce bord ne peut s'étendre aiſément ſuivant ſa longueur, à cauſe du *tarſe*, qui eſt ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne la même figure aux paupieres, & ſur lequel les cils ſont implantez, il faut néceſſairement que de ces petites tumeurs, les unes ſe portent en dehors, & les autres en dedans, & qu'il ſe faſſe comme des petits plis au-dedans de ce bord: ainſi les cils qui ſont obligez de ſuivre la même diſpoſition, doivent ſe déranger, & ſe porter les uns au-dedans de l'œil, & les autres au-dehors, & former par conſéquent de nouvelles rangées, quoique leur nombre n'en ſoit pas augmenté; comme il eſt facile de s'en convaincre, quand il n'y a qu'un œil affecté de cette maladie, en comparant la paupiere de l'œil ſain avec celle du malade.

Secondement, je dis que ceux qui ont un double rang de cils, s'il eſt vrai que cela ſe rencontre dans quelques-uns, ſans que leurs paupieres ſoient affectées d'aucunes maladies, les ont dès leur naiſſance; & que ces cils ne doivent point par conſéquent les incommoder, à moins que de leur nature, ou par la température de la région qu'ils habitent, ils ne ſoient fort ſujets aux fluxions ſur les paupieres; en ce cas ils en ſeroient fort ſouvent offenſez, de même que les habitans d'Aléxandrie en Egypte, chez leſquels on dit que la *trichiaſe* eſt ſi familiere, que pour la guérir ou la prévenir, on applique communément ſur le bord des paupieres une *lame d'or* rougie au feu pour former une cicatrice ſur les pores par leſquels les cils ſortent.

La même humeur qui cause la *lippitude séche*, ou celle qui cause la *lippitude dure*, quand elle se jette seulement aux bords des paupieres, elle les tuméfie, & les endurcit du côté où elle se jette, & elle les rétrécit dans la partie opposée : ainsi ces bords sont déterminez ou à se renverser en dehors, ou à se replier en dedans, suivant que cette humeur se porte plus vers un côté que vers l'autre. Quand les bords se renversent en dehors, ils causent plus de difformité que de douleur ; mais lorsqu'ils se replient en dedans, tous les cils se tournent du côté de l'œil, & causent par leurs frotemens & picotemens continuels une douleur très-vive.

Voilà donc comme les deux premieres especes de *trichiase*, aussi-bien que la *chute des cils*, n'ont point d'autre cause que celle qui produit les ulceres prurigineux des bords des paupieres ; mais pour la troisiéme espece qui suit la rélaxation de la paupiere, elle arrive, quand une humeur séreuse ou autre humeur subtile & de même nature flue vers la superficie extérieure de la paupiere qu'elle abreuve, reláche & tuméfie ; ce qui est proprement un *œdéme* ou un *emphysême* de la seule partie extérieure : car si cette humeur abreuvoit également toute la paupiere, elle se relâcheroit à la vérité ; mais son bord, au lieu de se renverser en dedans, tomberoit ou se porteroit sur l'autre paupiere, & la couvriroit en partie ; ainsi les cils de cette paupiere relâchée n'incommoderoient point l'œil, mais bien ceux de l'autre paupiere, qui en frotant contre la superficie intérieure de la paupiere relâchée, y exciteroient de la douleur & de l'inflammation : parce que pour que ce bord se renverse, il faut qu'il soit tiré inégalement. De-là vient que non-seulement dans cette rencontre, mais aussi dans tou-

tes les tumeurs extérieures des paupieres, leurs bords se renversent, quand ces tumeurs sont beaucoup étendues.

C'est toujours une fâcheuse maladie, quand les cils entrent dans l'œil, & qu'ils le piquent, parce qu'ils y excitent une douleur vive, qui est suivie de fluxion, d'inflammation, d'un écoulement continuel de larmes, & souvent d'ulceres de l'œil; tous symptômes qui augmentent considérablement la maladie dont ils dépendent, & qui souvent sont cause de la perte de la vûe.

Pour la cure voici l'ordre qu'il faut tenir. Les remedes généraux, en cas qu'il en soit besoin, duement administrez, on doit d'abord se servir dans la premiere & seconde espece de *trichiase* de la *fomentation émolliente* proposée pour le commencement de la cure des ulceres prurigineux, ou d'autre de même vertu, pour tâcher en humectant & amollissant le bord des paupieres, d'y exciter une légere suppuration qui puisse décharger ce bord d'une partie des humeurs qui y sont infiltrées, & par ce moyen souvent ce bord se relâche, & les cils changent de disposition.

Si ce remede est sans effet, soit à cause que ces maladies sont trop violentes ou trop invétérées, il faut avec une petite pincette arracher les uns après les autres tous les cils qui piquent l'œil, le plus subtilement & avec le moins de douleur qu'on pourra: ainsi l'œil n'étant plus piqué, la fluxion & l'inflammation s'appaiseront plutôt, & on aura le tems de rétablir le bord des paupieres, avant que les cils ayent repoussé.

Quelques Auteurs enseignent de prendre les cils qui piquent l'œil, de les renverser sur la face extérieure de la paupiere, & de les y coller pour leur faire prendre un autre pli; mais il n'y a ni colle ni glu, ni emplâtre qui les y puisse faire

tenir, à cause des larmes abondantes qui humectent trop la paupiere, & d'ailleurs ils sont trop courts pour les pouvoir manier si dextrement.

D'autres conseillent de brûler l'extrémité de la paupiere à l'endroit des cils d'un angle à l'autre, avec un petit *cautere actuel*, pointu, pour consommer la racine des cils, & les empêcher de renaître ; mais nos Européens sont trop délicats pour se soumettre à une telle opération ; & de plus, c'est que par l'escarre qu'on formeroit, on diminueroit trop le bord de la paupiere, & la cicatrice qui y surviendroit le rétréciroit considérablement.

D'autres enfin veulent qu'après avoir arraché les cils, pour les empêcher de repousser, on oigne fréquemment le lieu avec *du lait de chienne*, ou *du fiel de veau*, ou *du sang de grenouilles vertes*, ou *du remede d'Archigenes* composé de *parties égales de castoreum, de fiel, & de sang de hérisson* ; mais Gallien au Livre X. *des Facultez des simples Médicamens*, assure que cela est faux à l'égard *du sang de grenouilles vertes*, après en avoir fait lui-même l'expérience, & dans un autre endroit du même Livre, il n'estime pas plus *le lait de chienne*.

Je puis dire, sans l'avoir expérimenté, la même chose de leurs autres remedes, quoique fort recommandez par les anciens & par quelques modernes ; puisque pour empêcher les poils de renaître, il faut absolument ou emporter leurs racines, ou les consommer avec les cauteres actuels ou potentiels, ce que ne peuvent faire les remedes susdits.

Les cils étant arrachez, on remédie à l'inflammation de l'œil, si elle est grande, par les remedes proposez au Chapitre de l'Ophthalmie, aux ulcérations, s'il y en a, par les remedes qui conviennent aux ulceres des yeux ; & enfin on traite les

ulceres prurigineux du bord des paupieres, comme je l'ai enseigné au Chapitre précédent.

Si pendant le traitement quelques cils repoussent, on les arrache de nouveau, si-tôt qu'on les peut prendre avec les pincettes, parce qu'étant courts, ils piquent plus vivement que s'ils étoient longs: ce qui n'arrive que lorsque les ulceres sont invétérez, & que la callosité est grande: car autrement ils sont presque toujours guéris avant que les cils ayent eu le tems de repousser. Même souvent quand ils repoussent, ils sont si fins & mollets, qu'ils se replient du côté où il y a moins de résistence, & se jettent par conséquent en dehors; particuliérement quand en les arrachant, on a emporté une partie de leurs racines, n'y ayant que ceux dont les racines se sont rompues à la superficie du bord qui soient durs & piquans, lorsqu'ils repoussent.

Pour la troisiéme espece de *trichiase*, on se sert des *fomentations fortifiantes & résolutives*, proposées au Chapitre VII à l'occasion de la cure de l'emphysême & de l'œdême; parce qu'en résolvant l'humeur qui relâche la partie extérieure de la paupiere, cette partie se remet dans son état naturel, & alors les cils reprennent leur situation sans qu'il soit besoin de les arracher. L'inflammation de l'œil qui avoit été excitée par le frottement des cils, se guérit en même tems si elle est légere; & si elle est considérable, on la guérit comme je l'ai dit, & de même les ulceres, s'il y en a.

Je ne sçaurois m'empêcher d'éxaminer ici en peu de mots l'opération que nos anciens enseignent de faire en cette rencontre. Ils proposent d'inciser le bord intérieur de la paupiere un peu par-delà les cils d'un angle à l'autre, afin qu'il se relâche & se retourne en dehors; & si cela n'ar-

rive, ils conseillent de faire une incision en long sur la paupiere, & qui ne pénétre que la peau, l'éloignant des cils autant qu'il est nécessaire pour poser dans la peau un point d'éguille, puis une autre incision en croissant qui commence à une extrémité de la premiere incision, & finisse à l'autre, ensuite d'ôter, en écorchant toute la peau comprise entre les deux incisions, & de joindre en après les deux bords de la playe restante avec un seul point d'éguille ou plusieurs, s'il en est nécessaire, pour réduire la paupiere dans son état naturel. Voyez plus au long, si vous le voulez, la maniere de faire cette opération avec toutes les précautions nécessaires dans *Paul*, *Celse*, *Aëce*, *Albucarasis*, & autres anciens, & même dans nos autres modernes qui les ont copiez; car pour moi je ne puis m'arrêter à décrire toutes les minuties d'une opération que je ne veux que réfuter; ce que j'ai dit est suffisant pour la faire connoître.

Il est hors de doute que cette opération a été imaginée dans le cabinet, sans avoir été jamais mise en pratique, & encore si mal imaginée, qu'aucun des anciens, ni même des modernes leurs imitateurs, n'a prévû ce qui arriveroit ensuite: car s'ils y avoient bien fait réflexion, ils auroient jugé que l'humeur rhumatisante, ou humidité superflue qu'ils reconnoissoient être la cause de la rélaxation de la peau extérieure de la paupiere, étant tarie & desséchée, cette peau devoit ensuite se remettre en son état naturel; & qu'en emportant une partie de cette peau relâchée, quoiqu'alors superflue, après l'union & cicatrisation de la playe & le desséchement de cette humeur, la peau restante se devoit trouver trop courte pour permettre à la paupiere de s'abaisser sur l'œil, & qu'ainsi l'œil devoit rester éraillé,

comme nous le voyons tous les jours arriver après les cicatrices qui suivent les brûlures, les ulceres, & quelques playes de cette partie, quoique souvent il ne se rencontre pas une telle perte de substance. Ils auroient aussi jugé que cette premiere incision qu'ils conseillent de faire au-dessous des cils, pour faire renverser le bord de la paupiere en dehors, devoit avoir un effet tout contraire; puisque par la cicatrice qui devoit suivre, ce bord devoit se resserrer en dedans, & ainsi s'y replier davantage.

Ils auroient enfin reconnu qu'il étoit donc inutile de se donner tant de peine à tailler & retailler une si foible partie, & qui souffre si difficilement des incisions : & de tant faire souffrir de douleurs pour si peu de profit.

Nos Praticiens qui ont obmis ou condamné cette opération, & quelqu'autres plus étranges que nos anciens proposent pour la même fin, & que je ne rapporte pas, parce que les moindres Chirurgiens en peuvent connoître les défauts, ont donc eu plus de raison que ceux d'entre nos Compilateurs modernes qui les ont transcrites dans leurs Livres, comme ils les ont trouvées dans les anciens, sans se mettre autrement en peine si elles étoient d'usage ou non.

3. *Des poux qui s'engendrent entre les cils.*

On ajoute encore parmi les maladies des cils celle qu'on nomme *phthiriasis*, qui est quand des petits poux larges & plats s'engendrent entre les cils. Je n'en ai point encore rencontré, quoique j'aie éxercé la Chirurgie assez long-tems dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & que journellement je l'éxerce sur les pauvres & les malheureux, qui par la mauvaise nourriture, la malpropreté &

les autres suites de la pauvreté, y devroient être les plus sujets. J'ai bien vû quelquefois des *morpions* s'attacher à la racine des cils, comme dans les autres lieux pileux; mais cela ne constitue pas une maladie particuliere, & d'ailleurs ce n'est pas de cette espece de vermine dont nos Auteurs entendent parler. Quoiqu'il en soit, quand il s'engendreroit des poux entre les cils, il ne seroit pas difficile de les détruire, ou en les ôtant & les lentes qu'ils auroient pû produire, ou en les faisant mourir avec des médicamens amers, comme en lavant les paupieres avec de *l'aloës dissout dans l'eau-rose*, ou par le moyen des autres remedes propres à faire périr toutes ces sortes de vermines.

CHAPITRE XIX.

13. *De la rélaxation & foiblesse de la paupiere supérieure, & de son cillement involontaire.* (a)

IL arrive quelquefois que la paupiere supérieure est entiérement relâchée & affoiblie, en telle sorte qu'elle demeure abbaissée sans que le malade la puisse relever qu'en y portant la main, & sans que les cils blessent l'œil, comme dans la précédente rélaxation, ni qu'il paroisse rien d'extraordinaire au dehors ni au-dedans de cette paupiere, hors qu'elle est plus allongée.

Toutes les tumeurs humorales qui ont de l'étendue, & quelques insignes fluxions inflammatoires, ou autres qui se font sur les paupieres, les étendent & allongent souvent en toutes leurs parties, & les font abaisser; mais comme cette sorte

(a) Atoniatonblepharon.

d'extenſion & allongement n'eſt qu'un ſymptôme d'autres maladies qui ceſſe par la ceſſation de ces mêmes maladies, ce n'eſt pas de cette eſpece de rélaxation dont j'entens parler en ce Chapitre, mais ſeulement de celle que l'on eſtime être cauſée par une humidité ſuperflue qui amollit, relâche, & fait tomber la paupiere.

Je puis dire avec quelque fondement que cette maladie eſt proprement une *paralyſie de la paupiere*. En effet je ne l'ai jamais remarquée que dans quelques paralytiques, & quand je l'ai rencontrée, j'ai en même tems obſervé que la joue du même côté étoit travaillée d'un pareil relâchement, que la machoire & la langue ſe reſſentoient auſſi de la paralyſie, & que l'œil même en étoit pareillement affecté.

Je ne veux pas pour cela nier abſolument que la paupiere ne puiſſe ſe relâcher ſimplement par une humidité ſuperflue, comme l'ont penſé nos Auteurs, quoique je n'en aie point d'éxemple; mais ſi cela eſt, je veux croire auſſi qu'en cette rencontre cette maladie pourroit ſe guérir par l'uſage des *fomentations fortifiantes & réſolutives* énoncées au Chapitre VII. ou d'autres ſemblables aidées des remedes intérieurs propres à épuiſer les humiditez ſurabondantes de la maſſe du ſang: au lieu que ſi cette rélaxation vient de paralyſie, j'eſtime que tous les remedes qu'on y pourroit faire, y ſeroient bien peu profitables.

A l'égard de l'opération que nos Auteurs propoſent pour relever la paupiere, en emportant une partie de ſa peau extérieure de la même maniere que je l'ai dit vers la fin du Chapitre précédent, elle doit être également rejettée par les raiſons que j'ai déja avancées. J'ajouterai de plus qu'ils ont encore plus mal pris leurs meſures, en la propoſant pour cette maladie ci; puiſque ſi

toutes les parties de la paupiere ſont également relâchées, comme elles le ſont effectivement, en enlevant une partie de la peau extérieure & réuniſſant par coutures les extrémitez de la peau reſtante, ils doivent cauſer une maladie plus fâcheuſe que celle qu'ils ont deſſein de guérir ; parce que les autres parties de la paupiere conſervant toute leur étendue, elles doivent néceſſairement, quand la ſeule peau extérieure ſera accourcie, ſe préſenter en dehors en ſe repliant, & ainſi le malade en doit être plus incommodé, que ſi toute la paupiere étoit également abbaiſſée.

Du cillement involontaire de la paupiere ſupérieure.

Il y a une maladie des muſcles ou des nerfs des paupieres qui eſt ſi rare, que je ne l'ai rencontrée que deux fois en pratiquant. Je la joins ici, parce que j'ai ſi peu de choſe à dire, que cela ne mérite pas que j'en faſſe un Chapitre particulier.

C'eſt un *cillement* involontaire, extrêmement prompt, & comme convulſif des paupieres ſupérieures, qui ceſſe quelques momens de tems en tems, & qui recommence de même qu'auparavant. Quand le *cillement* ceſſe, les malades voient à l'ordinaire ; & lorſqu'il ſubſiſte, ils ont peine à ſe conduire.

Apparemment que ce *cillement* ou mouvement involontaire des paupieres, vient de ce que le muſcle *releveur* de chaque paupiere ſupérieure eſt affoibli à cauſe de quelqu'obſtruction imparfaite dans les petits rameaux de nerfs qui ſe diſtribuent dans ce muſcle, qui empêche les eſprits animaux d'y couler aſſez abondamment ; de ſorte que l'action de ce muſcle, qui s'acourcit naturellement, & ſans qu'on y penſe pour tenir la paupiere ouverte, quand on veille, n'étant pas égale à celle

de l'*orbiculaire*, cette paupiere est aussi-tôt entraînée en bas par l'action plus forte de l'*orbiculaire*, ce qui doit exciter ces mouvemens redoublez & comme convulsifs des paupieres. Et si ce *cillement* cesse pendant quelques momens, cela peut venir de ce qu'alors il est coulé assez d'esprits animaux dans ce muscle *releveur*, pour rendre son action à peu près égale à celle de l'*orbiculaire*. Mais comme ces esprits sont bien-tôt dissipez, & qu'il n'en coule de nouveaux qu'avec peine, ce *cillement* doit recommencer comme auparavant.

N'ayant vû que deux personnes affligées de cette maladie, il me seroit difficile de dire si elle est curable ou non ; & d'autant plus que les observations que j'avois commencées, n'ont pas été suivies, ces deux personnes ayant négligé de revenir chez moi dans les tems que je leur avois marqué.

CHAPITRE XX.

14. *De l'éraillement des paupieres, & premierement de celui de la paupiere supérieure.*

LA paupiere supérieure se trouve quelquefois si retirée en haut, qu'elle ne peut être abbaissée entiérement, en sorte que l'œil n'en peut être couvert en dormant Et comme on dit que les *liévres* dorment les paupieres ouvertes, on appelle à cause de cela cette maladie *œil de liévre*. (a)

Tous nos Anciens ont reconnu que cette maladie provenoit de différentes causes. 1. D'un vice de nature, quand dans le tems de la premiere conformation il y a eu un défaut de matiere pour

(a) Lagophthalmos.

engendrer la paupiere. 2. De la convulsion du muscle *releveur* de la paupiere, & en même tems de la paralysie du muscle *orbiculaire* qui l'abaisse. 3. D'un trop grand desséchement de la substance même de la paupiere, qui fait qu'elle se rétrécit. 4. Par les cicatrices qui restent ensuite des playes, des ulceres, & des brûlures de cette partie.

Je ne disputerai point les trois premieres causes, encore bien que je n'aye vû aucun *éraillement d'œil* qui en fût produit. Je dirai seulement que les cicatrices qui suivent les playes, les ulceres, & les brûlures en sont les causes les plus communes, & que les *éraillemens* sont plus ou moins grands, suivant que ces maladies ont plus ou moins causé de perte de substance en la paupiere, ou suivant qu'elles ont été plus ou moins étendues

Mais je ne me tairai pas sur l'opération que les anciens & leurs imitateurs modernes proposent pour guérir cette maladie, & que voici en peu de mots. Ils avouent d'abord que lorsque la paupiere est beaucoup trop courte, elle ne peut se rétablir ; mais ils disent aussi que lorsqu'il s'en faut peu, il est aisé d'y remédier ; & que pour cet effet, si la paupiere est rétrécie par une cicatrice, il faut inciser entiérement cette cicatrice, séparer les bords de cette incision avec de la charpie mise entre, & continuer ainsi à les tenir séparez jusqu'à la fin de la cure : observant de ne se servir pendant tout ce tems d'aucuns remedes qui dessechent, mais seulement de ceux qui humectent & relâchent, comme de l'*onguent de basilicon*, des *mucilages de fœnugrec*, &c. & que si la paupiere est rétrécie par une autre cause, il faut inciser la peau au-dessous du sourcil en forme de *croissant*, dont les extrémitez soient tournées en bas & près du bord de la paupiere, & la partie gibbe en

haut ; diviser ensuite la peau pour la faire descendre en bas, & donner moyen à la paupiere de s'abbaisser ; l'entretenir en cette état avec de la charpie, quelques modernes ajoutent avec une petite platine de plomb logée entre les deux lévres de la playe ; & procéder au reste comme dessus.

Pour sçavoir si cette opération est bonne ou mauvaise, il ne faut qu'éxaminer ce qui arrive à toutes les cicatrices qui suivent la guérison des playes des autres parties, & on connoîtra qu'il ne s'en fait aucune sans que la peau soit rétrécie, quoiqu'il n'y ait même que la peau d'incisée. Il est aisé de s'en éclaircir sûrement ; car en mesurant une playe récente faite en ligne droite avant que d'y appliquer le premier appareil, & la mesurant après être cicatrisée, on verra que la cicatrice n'est pas si longue qu'étoit la playe : ce qui ne peut arriver sans que la peau soit rétrécie à l'endroit de la cicatrice.

C'est aussi ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les playes au lieu d'être *en ligne droite*, sont *en ligne courbe*, la partie de la peau qui est renfermée par cette *ligne courbe*, devient éminente en se cicatrisant ; que lorsqu'elles sont faites *en chevron brisé*, *en croix*, ou qu'elles sont autrement *angulaires*, tous les angles de la peau renfermez par ces lignes deviennent pareillement éminens en se cicatrisant ; que lorsqu'il y a *perte de substance* en la peau, cette peau se resserre de toutes parts, ensorte que la cicatrice qui survient, est beaucoup plus petite que n'étoit la piéce emportée ; & que dans les *playes profondes*, les cicatrices en sont enfoncées, & que le bord de la peau se replie en dedans l'enfonçûre.

C'est encore ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les *lévres*, les *aîles du nez*, les *paupieres*,

le *lobe de l'oreille*, & la *peau du prépuce* sont fendues, elles s'écartent, & ne se réunissent point comme elles étoient, à moins qu'elles n'aient assez d'épaisseur pour souffrir des points d'éguille pour les raprocher, & les tenir réunies l'une contre l'autre, comme les *lévres* & le *lobe de l'oreille*; & cela, parce que la peau extérieure & l'intérieure de chaque côté se resserrent, & s'unissent ensemble par une cicatrice, ce qui fait que ces fentes demeurent ouvertes.

Si donc dans toutes ces rencontres la peau se rétrécit, que doit-il arriver ensuite de l'opération susdite? Le voici. Si l'éraillement est causé par une cicatrice, & que l'on coupe cette cicatrice, il s'en fera une autre qui resserrera encore davantage la paupiere; parce que la suppuration qui suivra, une partie de la premiere cicatrice se consommera; ainsi y ayant plus de perte de substance, il y aura plus de rétrécissement. Si l'éraillement a une autre cause, & qu'on incise la peau de la paupiere en croissant, il arrivera que la peau renfermée dans le croissant, en se rétrécissant dans sa circonférence, deviendra seulement un peu plus éminente, sans que la paupiere en ait plus d'étendue, au contraire elle en sera un peu plus racourcie. Mais, dira-t-on, on tient les lévres écartées avec de la charpie, ou avec une petite lame de plomb? Cela ne se peut, à cause du peu d'épaisseur de la paupiere & de son instabilité; mais quand cela se pourroit, je dis que cette charpie ou ce plomb ne demeureroient pas long-tems dans la playe, parce que les chairs, en croissant, les pousseroient dehors, & que ces mêmes chairs, en se desséchant & se cicatrisant, ne pourroient empêcher la peau de se retirer. Ainsi il n'y a personne, pour peu de réflexion qu'elle fasse sur ce que je viens de dire, qui ne

juge que cette opération eſt plus préjudiciable que profitable : puiſqu'elle ne peut qu'augmenter la difformité, en faiſant ſouffrir le malade : & qu'on doit par conſéquent laiſſer la paupiere en l'état qu'elle eſt, ſans y rien faire.

CHAPITRE XXI.

15. *De l'éraillement de la paupiere inférieure.*

LOrſque la paupiere inférieure ſe renverſe & ſe retire en dehors, en ſorte qu'elle ne peut remonter pour couvrir le blanc de l'œil, c'eſt ce que nos Auteurs appellent proprement *éraillement*, (*a*) peut-être parce que cette paupiere y eſt plus ſujette que la ſupérieure.

Nos anciens nous diſent qu'il ne vient point naturellement, comme celui de la paupiere ſupérieure, ni par le deſſéchement de la paupiere; mais, 1. Par le relâchement de la partie intérieure de la paupiere, cauſé par un trop long uſage de remedes émolliens : 2. Par la paralyſie de cette partie : 3. Par quelqu'excroiſſance de chair qui s'eſt inſenſiblement engendrée dans ſa partie intérieure : 4. Par les cicatrices qui ſuivent les playes, les ulceres & les brûlures de cette partie.

Je ne m'arrêterai point à éxaminer toutes ces cauſes, je me contenterai ſeulement de dire que les cicatrices en ſont les cauſes les plus ordinaires; & que ſi cette maladie vient d'un relâchement de la partie intérieure de la paupiere à l'occaſion ſeulement d'un long uſage de *remedes émolliens*, on pourroit tenter de corriger ce vice par un

(*a*) Ectropion.

usage continu de *remedes fortifians, astringens & dessechans*, & non point par les *cauteres actuels ou potentiels*, comme quelques-uns le veulent : qu si elle vient d'une excroissance de chair, si cette chair est fongueuse & petite, on la pourra consommer & dessécher par le moyen des remedes proposez ci-devant pour de semblables excroissances ; si au contraire elle est vieille & dure, on pourra l'ôter, en la coupant avec la pointe des ciseaux, pourvû qu'on reconnoisse qu'elle ne soit nullement chancreuse, prenant garde d'offenser le corps de la paupiere, même pour la couper plus facilement, on pourra, comme nos Auteurs l'enseignent, passer une éguille enfilée au-travers de sa base, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on l'élévera pendant qu'on la coupera petit à petit, ou avec le bistouri courbe, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux, se servant ensuite des remedes dont j'ai parlé à l'occasion des verrues; mais si l'*éraillement* est causé par une paralysie de la paupiere, ou s'il vient des cicatrices ensuite des playes, des ulceres & des brûlures, il est absolument incurable.

Cependant nos anciens & nos modernes, toujours remplis de leurs mêmes idées, conseillent deux opérations par le moyen desquelles ils prétendent réduire la paupiere en sa grandeur naturelle. 1. Quand l'*éraillement* vient de ce que la peau de la paupiere inférieure est rétrécie par quelque cicatrice, ils veulent que l'on y fasse aussi une incision en croissant dont les extrémitez tendent vers l'un & l'autre angle, & approchent près du bord de la paupiere, & la partie gibbe en bas du côté de la joue, qu'on en sépare la peau pour la faire remonter, qu'on l'entretienne en cet état avec de la charpie, & selon quelques modernes avec une petite lame de plomb, & qu'on pro-

cede au reste comme dans l'*éraillement* de la paupiere supérieure.

2. Quand il vient des autres causes, ils veulent qu'on fasse deux incisions dans la partie intérieure de la paupiere, qui commencent chacune vers chaque angle de l'œil près le bord de cette paupiere, & que les continuant obliquement vers le milieu & le fond de la paupiere, on les joigne ensemble, en sorte qu'elles y forment un angle; puis levant la peau intérieure comprise par ces deux lignes, on la coupe enfin près le bord de la paupiere: ce qui est proprement, afin qu'on l'entende mieux, enlever une piéce triangulaire de la peau intérieure de la paupiere, dont la base se prend du côté des cils, & la pointe vers le fond de la paupiere. Cela fait, quelques-uns veulent qu'on fasse deux points d'éguille pour réunir la peau restante; d'autres se contentent d'incarner, de dessécher & de cicatriser.

Comme la premiere de ces opérations est semblable à celle proposée par nos Auteurs pour l'*éraillement* de la paupiere supérieure, il n'est pas besoin de la réfuter ici, puisque je l'ai déja réfutée dans le Chapitre précédent. Il ne me reste donc plus que d'éxaminer si la seconde peut avoir quelque utilité dans l'*éraillement* de la paupiere inférieure.

Je dis premiérement que quand elle auroit quelqu'utilité, il seroit bien difficile de l'éxécuter, tant pour faire les incisions obliques, que pour enlever cette piéce triangulaire de peau, sans offenser le reste de la paupiere, à cause du peu d'épaisseur de cette partie: secondement, que bien loin d'être utile pour faire redresser la paupiere inférieure, elle la resserreroit & rétréciroit si fort, qu'elle s'en racourciroit & descendroit plus bas, & son bord même se renverseroit

davantage, comme on le voit arriver, lorsqu'ensuite de quelque pourriture il s'y fait quelque perte de substance dans la partie intérieure de cette paupiere. Ainsi cette opération dificile & laborieuse pour le Chirurgien, douloureuse & cruelle pour le malade, ne peut qu'augmenter la maladie.

Il arrive encore une autre espece d'*éraillement* commun aux deux paupieres, qui se fait ordinairement, quand par une plaie ou un ulcere ensuite de quelque pourriture, charbon, gangrenne, ou autre maladie, le bord de la paupiere est fendu ou consommé en partie, & que les angles de part & d'autre de cette fente, & même les bords se retirent & se renversent. Nos Auteurs disent aussi que ce défaut vient quelquefois par un vice de la premiere conformation : je ne l'assurerai pas, n'en ayant jamais rencontré. Quoiqu'il en soit, cette maladie ayant quelque rapport au bec de liévre, & aux fentes & mutilations des oreilles & des ailes du nez, on l'appelle *mutilation*, (a) ou accroissement de la paupiere, quand une partie de sa substance est emportée ou consommée ; & simplement *fente*, quand il n'y a rien d'emporté.

Ceux qui ont écrit de cette maladie, disent que lorsqu'elle est grande, on ne la peut guérir, & que si on tente de la guérir, on rend l'œil plus difforme ; mais que lorsque la mutilation est peu considérable, on la peut guérir par une opération semblable à celle que l'on fait pour *les becs de liévre*. Pour moi je ne suis pas de ce sentiment, & je l'estime incurable, si petite qu'elle soit, & cela parce que la paupiere a trop peu d'épaisseur pour pouvoir être retaillée, & pour soutenir une

(a) Coloboma *nom commun pour signifier toutes ces maladies*

ou deux éguilles autant de tems qu'il en faudroit pour l'union.

CHAPITRE XXII.

16. *De la conjonction des paupieres.* (a)

IL arrive quelquefois, mais bien rarement, que par un vice de conformation l'extrémité de la paupiere supérieure se trouve unie & jointe avec l'extrémité de l'inférieure, en telle sorte que l'œil ne peut être découvert, quand cette union est parfaite, & qu'il ne peut se découvrir qu'en partie, lorsqu'elle est imparfaite.

Je n'ai point vû jusqu'à présent d'union parfaite; elle m'a cependant été assurée autrefois par un Chirurgien qui disoit l'avoir vûe dans un enfant nouveau né, cela peut être; mais j'ai vû cinq ou six fois de ces unions imparfaites plus ou moins grandes, dont la plus considérable étoit d'un peu plus de la moitié des paupieres, en une fille de quinze ou seize ans; & c'est ce qui m'a donné occasion de faire les remarques suivantes.

1. Que ces jonctions arrivent ordinairement du côté du petit angle, du moins toutes celles que j'ai vûes y étoient.

2. Qu'à l'endroit de la conjonction on remarque une ligne qui fait la séparation des deux bords des paupieres, & qui est d'une autre couleur que la peau qui recouvre les paupieres, & cette ligne s'étend jusqu'à l'angle extérieur des paupieres, & s'y termine.

3. Que non-seulement les cils de l'une & de l'autre paupiere gardent leur ordre, mais aussi

(a) *Dite des Grecs* Ancyloblepharon.

cette petite rangée de trous qui font par-delà les cils, se trouvent hors de l'union, & quand les enfans pleurent, on les voit s'humecter.

4. Que lorsqu'avec les doigts on éleve la paupiere supérieure, & que l'on abbaisse l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, en sorte qu'on reconnoit manifestement que cette union ne se rencontre que dans les extrémitez de cette membrane, ou peau qui revêt la partie intérieure des paupieres.

Suivant ces remarques, on juge bien qu'on peut par la Chirurgie diviser les paupieres ainsi unies, & les empêcher de s'unir de rechef, en opérant de la maniere suivante, à l'imitation des anciens.

On introduit entre le globe de l'œil & les paupieres tout le long de l'union une petite sonde canelée, en sorte que la canelure soit justement au-dessous de l'union : on éloigne cette sonde du globe de l'œil, tant pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moyen les paupieres, & rendre cette ligne formée par l'union plus apparente ; puis avec une lancette bien tranchante, ou avec un petit scalpel on coupe sur la canelure de la sonde cette espece de lien ou de membrane qui forme l'union, justement dans son milieu, & on poursuit l'incision jusqu'au petit angle, prenant garde de l'offenser ; ce qui est facile à éviter, étant très-aisé à distinguer. Ou bien on se sert de ciseaux bien tranchans, & introduisant une de leurs pointes dans la canelure, on fait de même l'incision : ou bien même sans sonde canelée on la peut couper avec des ciseaux à bouton ; puisqu'il n'importe de quelle maniere on fasse l'opération, pourvû qu'on coupe l'adhérence sans blesser ni l'œil, ni les bords des paupieres, ni leur angle.

L'opération faite, on laisse couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même, puis on nettoye l'œil avec quelqu'*eau ophthalmique*, & on lave ensuite les paupieres dix ou douze fois le jour avec un *collyre dessicatif*, sans y appliquer ni compresses, ni bandages, pour ne point donner occasion au malade de tenir les paupieres fermées : au contraire il faut lui bien recommander de les tenir toujours ouvertes, pour empêcher qu'elles ne se réunissent; & pour cela il ne le faut laisser dormir que le moins qu'on pourra, & même à plusieurs reprises; & après le réveil, il faut à chaque fois avoir soin d'éloigner avec les doigts les paupieres l'une de l'autre, afin de la séparer, s'il s'étoit fait quelque commencement d'union. Quelques Auteurs conseillent de mettre entre les paupieres un petit linge mollet trempé dans quelque collyre pour mieux les empêcher de s'unir : cela seroit bon si l'œil pouvoit le souffrir. Ordinairement dans sept ou huit jours les paupieres se trouvent entiérement cicatrisées.

Lorsque les paupieres sont peu unies, comme d'une demie ligne ou d'une ligne au plus, l'œil à la vérité n'est pas si ouvert qu'il le devroit : mais cela n'empêche point de voir, & la difformité n'est pas considérable, y paroissant seulement comme un petit lien en dedans qui unit les paupieres : ainsi cela ne vaut pas la peine d'en faire l'opération. Mais quand l'union est grande comme d'un tiers ou de moitié des paupieres, outre la difformité, cela empêche de bien voir de cet œil ; aussi l'opération y est plus nécessaire.

Je ne conseillerois point de faire l'opération sur les enfans, pour l'impossibilité qu'il y a de leur faire tenir les yeux ouverts, à cause de leur peu de raison, ce qui feroit que les paupieres se réuniroient : ainsi je conseillerois plutôt d'attendre un

âge plus raisonnable ; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui se rendent plus mauvaises en vieillissant.

Les paupieres s'unissent encore ensemble ensuite de quelques brûlures ou de quelques ulceres de leurs bords ; mais comme ces accidens n'arrivent gueres sans qu'il se fasse quelque perte de substance en ces parties, les cicatrices qui se forment sont si irrégulieres, & rétrécissent tellement la peau des paupieres, que quand on les fendroit de rechef, les malades n'en recevroient aucun soulagement ; au contraire la difformité seroit plus grande, parce que l'œil se trouveroit découvert & éraillé à l'endroit de la séparation, comme il est aisé de le juger. J'en ai vû plusieurs à qui un semblable accident étoit arrivé, mais j'ai mieux aimé les renvoyer sans leur rien faire, que de les exposer à les rendre plus difformes.

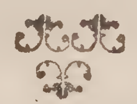
Nos Auteurs mettent encore sous ce titre l'union qui se fait de la partie intérieure de la paupiere avec la conjonctive, & quelques-uns disent aussi avec la cornée, ensuite de quelques ulceres ou brûlures en ces parties, ce qui empêche le mouvement de la paupiere. J'ai bien vû la paupiere unie avec la conjonctive, mais je ne l'ai point vû avec la cornée, & cela est fort difficile à concevoir. Quoiqu'il en soit, ils enseignent que pour guérir ce vice, on doit élever la paupiere avec quelqu'instrument propre, puis séparer doucement l'adhérence avec le tranchant d'une lancette, prenant garde d'offenser la paupiere, ni les membranes de l'œil, ensuite mettre entre la paupiere & l'œil un peu de charpie, ou quelque linge délié, imbu de quelque liqueur propre pour empêcher que la paupiere se rejoigne, & d'avoir même soin de la renverser tous les jours, tant pour empêcher cette union, que pour y appliquer des remedes.

Pour moi je mets encore cette opération au nombre des imaginaires, quoique nos modernes l'enseignent après l'avoir transcrite fort réligieusement de nos anciens. 1. Parce que cette opération est très-laborieuse, tant pour le malade que pour le Chirurgien. 2. Pour le péril qu'il y auroit de causer une maladie bien plus grande que la premiere, soit en perçant ou coupant la paupiere, ou en offensant l'œil, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroient, pour la crainte qu'il y auroit que par l'inflammation qui surviendroit, la paupiere ne tombât en pourriture ou gangrenne, à cause de son peu d'épaisseur; ou qu'au moins la suppuration fût si grande, que la paupiere en se cicatrisant ensuite se rétrécit beaucoup. 3. Parce qu'il seroit très-difficile, quand le tout tourneroit à bien, d'empêcher que la paupiere ne s'unît de rechef, vû que le moyen qu'ils donnent pour l'empêcher, en mettant un linge entre la paupiere & l'œil, ne se peut éxécuter, l'œil ne pouvant souffrir un tel corps étranger entre lui & la paupiere. Par ces raisons, j'estime que cette maladie est incurable, & en cela je suis de l'opinion de *Celse*, qui avoue ingénuement n'en avoir vû guérir aucun par l'opération susdite.

Je veux bien croire que cette opération & toutes les autres que je viens de réfuter, ne sont point à présent en usage, & je ne pense pas même qu'elles y ayent été : du moins je puis dire que si on les a voulu quelquefois mettre en pratique, la mauvaise réussite qui s'en est ensuivie, les a fait abandonner par ceux qui se confiant trop aux Auteurs, ont eu assez de hardiesse pour ne pas dire de témérité, de les entreprendre, sans prévoir ce qui en pouvoit arriver.

Si j'ai donc réfuté ces manieres d'opérer, c'est qu'ayant considéré que parmi nos anciens Prati-

ciens, un grand nombre les ont décrites si uniformément, qu'il semble qu'elles fussent en commun usage; quoique cependant ils aient puisé leurs descriptions les uns des autres, comme il est aisé de le connoître par la conformité de leur texte, & ainsi entassé erreurs sur erreurs: qu'une partie de nos Praticiens modernes, ceux même dont on se fait une loi de suivre les sentimens, les ont rapportées dans leurs Livres, sans se mettre autrement en peine si elles étoient possibles ou non: qu'il y a encore des Chirurgiens, même de réputation, qui les enseignent publiquement & aussi sérieusement que si elles leur étoient fort familieres; & qu'enfin entre le petit nombre des anciens & des modernes qui les desapprouvent, les uns ne le font que tacitement, c'est-à-dire, en n'en parlant point dans leurs Livres de Pratique; & les autres les exposent simplement en citant les Auteurs dont ils les ont tirées, & se contentent ensuite de dire qu'elles ne se pratiquent plus, parce qu'elles sont trop douloureuses ou cruelles. Ayant, dis-je, considéré toutes ces choses, j'ai crû que je devois relever les jeunes Chirurgiens du doute où ils pourroient être à l'égard de ces opérations, en leur montrant par des raisons de pratique qu'elles ne doivent point être mises en usage; & cela pour les empêcher de tomber dans des fautes autant desavantageuses pour leur réputation, que funestes pour leurs malades.



CHAPITRE XXIII.

17. *Des maladies des paupieres excitées par des causes extérieures.*

LEs paupieres sont souvent offensées par des causes qui les meurtrissent, les déchirent ou les tranchent, sans que les autres parties de l'œil soient blessées.

Les contusions se guérissent comme celles des autres parties du corps. Cependant comme les paupieres se tuméfient & enflamment aisément, on doit s'appliquer d'abord à empêcher ces symptômes. Ainsi on se sert dans le commencement des *défensifs faits avec l'eau-rose, le blanc d'œuf & un peu de saffran*, ou de celui dont j'ai parlé ci-devant, fait avec *l'œuf entier, le vin & l'huile rosat.*

Si la lividité est grande, qui est une marque qu'il y a beaucoup de sang extravasé, on oint les paupieres *du suc d'absynthe mêlé avec du miel*, ou on applique dessus des linges imbus de cette mixtion. Ou bien on se sert d'une fomentation faite avec *les feuilles d'absynthe & de scordium, les sommitez de thim, les fleurs de camomille & de mélilot, & la semence d'anis*, que l'on fait cuire avec *le vin*, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupieres, & qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Ou on employe de la même maniere *le suc de racines de sceau de Salomon, ou la décoction des mêmes racines faite avec le vin.*

A l'égard des plaies, si elles sont faites avec des instrumens tranchans, on les oint *d'huile d'hypéricon*, dans laquelle on ajoute *de la terebenthine de Venise*, ou d'autres *baumes ou onguens vulnéraires*,

& par-dessus on applique un petit plumaceau & un *emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat*; & si ce sont des plaies contuses ou dilacérées, on se sert bien des mêmes *huiles*, *baumes*, ou *onguens*, mais au lieu de *l'emplâtre de diapalme*, on applique les *défensifs susdits*.

Si ensuite de ces plaies il se faisoit une fluxion & tumeur considérable aux paupieres, on l'appaiseroit par le moyen d'un cataplasme fait *avec deux onces de mie de pain blanc*, *demie once des farines de semences de fœnugrec & de lin*, que l'on feroit cuire dans *le lait de vache*, y ajoutant sur la fin *un jaune d'œuf*, *vingt grains de saffran en poudre*, *& une demie once d'huile rosat*, que l'on appliqueroit chaudement sur les paupieres & leurs environs. Et si cette tumeur devenoit œdémateuse, on se serviroit pour résoudre & fortifier, de celui fait avec *deux onces de farines d'orge & de féves*, *une once des poudres de fleurs de camomille*, *de mélilot*, *& de roses rouges*, *& une once & demie de miel*, que l'on feroit cuire dans une décoction *de feuilles de bétoine & d'eufraise*, que l'on appliqueroit comme dessus.

Les paupieres sont encore offensées par des brûlures, qui se guérissent en les oignant avec *l'onguent populeum*, ou *l'huile d'œufs*, ou *le beurre de saturne*, & autres remedes usitez pour les brûlures. On doit seulement prendre garde de dessécher les ulceres qui leur succedent trop promptement, de crainte que les cicatrices en se resserrant trop, ne rétrécissent beaucoup les paupieres, & ne causent un éraillement, qu'il est cependant bien difficile d'éviter, pour peu que les brûlures soient profondes; & en cas que les bords de l'une & de l'autre paupiere fussent ulcérez, on doit pareillement prendre garde que les deux paupieres ne s'unissent ensemble; & pour l'em-

pêcher autant qu'on le pourra, il sera bon de les ouvrir de tems en tems, & de mettre sur leurs bords un peu de *tuthie lavée* ou *du plomb brûlé*, tant pour dessécher les ulcérations de chaque bord, que pour servir d'un moyen pour empêcher leur union. Si on pouvoit faire tenir entre les deux bords un petit morceau de cannepin imbu de quelque collyre dessicatif, cela seroit commode ; mais l'œil difficilement souffre de tels corps étrangers. Enfin si les bords des deux paupieres ne sont point ulcérez, pour empêcher les éraillemens, servez-vous des moyens énoncez vers la fin du Chapitre dixiéme ; mais s'ils le sont, ne vous en servez point, parce qu'il vaut mieux que les paupieres demeurent éraillées, quoique cette difformité soit grande, que de rester unies.

Conclusion des Maladies de l'Oeil.

SI je n'ai point mis de Préface au commencement de ce Traité, je dois au moins en le finissant faire connoître les raisons qui m'ont engagé de l'écrire, & rendre raison de l'ordre que j'ai observé en décrivant les maladies qui y sont contenues.

Mon premier motif a été de communiquer au Public les découvertes & les observations que j'ai faites depuis plusieurs années sur les maladies des yeux; & en cela m'acquitter du devoir de ceux de ma Profession, qui s'étant dévouez pour le service du Public, ne peuvent sans injustice se rendre secrettes les connoissances particulieres qu'ils acquierent dans l'éxercice de leur Art.

En effet, si ceux qui nous ont précédé, ne nous avoient pas laissé leurs découvertes, leurs observations, & leurs méditations sur toutes les parties de la Médecine, cette science seroit en-

core dans le berceau, & nous aurions juste sujet de nous plaindre d'eux ; mais ils l'ont fait si libéralement, qu'à leur imitation nous ne devons point priver le Public du fruit de nos veilles & de nos travaux.

Et comme les Sciences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems ; que plus les Sciences & les Arts ont d'étendue, & plus il faut de tems pour les conduire à leur entiere perfection ; & que même il y en a, comme par exemple la Médecine, qui n'arriveront jamais à ce degré tant recherché & tant desiré ; on ne doit point s'étonner si nos Auteurs, tant anciens que modernes, se sont trompez en plusieurs rencontres. C'est beaucoup pour eux qu'ils nous ayent frayé le chemin ; que par leurs observations & leurs expériences, ils nous ayent découvert les signes pour connoître les maladies, & pour en faire un prognostic bon ou mauvais ; qu'ils nous ayent montré les indications que nous devons avoir pour parvenir à leur cure ; & qu'ils nous ayent donné les remedes pour les combattre, & enseigné les operations pour les détruire. Nous devons profiter de leurs connoissances, & nous devons nous servir judicieusement des regles qu'ils ont établies pour perfectionner de plus en plus les choses qu'ils ont laissées comme imparfaites, & pour découvrir celles qu'ils n'ont pû véritablement pénétrer.

Le second motif est, qu'ayant consideré que très-peu de Praticiens ont écrit sur les maladies des yeux, & que parmi les Modernes, la plûpart n'ont presque fait que colliger ce qu'ils ont trouvé dans les Anciens, sans y rien ajouter du leur, hors quelques noms grecs de maladies, capables plutôt de rebuter que d'instruire ; j'ai crû obliger les jeunes Chirurgiens qui vouloient s'appliquer

à connoître à fond ces maladies, & apprendre à les traiter tant par les remedes que par les opérations, en leur en traçant un plan en quelque maniere nouveau, par lequel ils s'instruiront en peu de tems de toutes les choses nécessaires pour les connoître & pour les guérir.

Je suis persuadé qu'ils loueront mon dessein & qu'ils l'approuveront, quand après avoir lû ce Traité, & après avoir conféré les descriptions que j'y fais des maladies avec celles qu'ils liront dans les Auteurs, ils trouveront que dans celles où je suis entiérement d'un sentiment opposé, je me soutiens & par la raison & par l'expérience comme sur deux pivots inébranlables; au lieu que celles de nos Auteurs ne sont appuyées que sur des opinions si peu probables, que pour peu qu'on les éxamine, il est assez difficile de s'imaginer comment elles ont pû avoir cours pendant un aussi long-tems; & que dans celles ou je ne m'éloigne pas tout-à-fait de leur sentiment, je ne me contente pas seulement de rapporter ce que j'ai trouvé de conforme à l'expérience ; mais que j'y ajoute encore des éclaircissemens utiles pour la connoissance, pour le prognostic, & pour la cure de ces maladies.

Ce que je viens de dire, n'est point pour critiquer nos Auteurs ni ceux qui suivent leurs sentimens ; j'ai trop de respect pour l'antiquité & pour mes maîtres. S'ils se sont trompez en bien des choses, ce n'est pas leur faute. L'opinion, par éxemple, qu'ils avoient de l'usage du cristallin, & de la maniere qu'ils pensoient que la vûe se faisoit, n'a pas peu contribué à leur donner une idée fausse de la cataracte, & de quelques autres maladies de l'œil; & je puis dire que j'en aurois encore la même idée, si j'avois toujours été persuadé que le cristallin fût le princi-

pal instrument de la vûe. Cependant quoiqu'ils n'ayent pas véritablement connu la cataracte, cela ne les a pas empêché d'inventer une opération si juste pour la détourner, que la réussite a répondu à leur dessein, qu'elle est encore heureusement pratiquée par nos Oculistes modernes qui suivent leur doctrine, & qu'elle le sera dans la suite tant que la Chirurgie subsistera.

A l'égard de l'ordre que j'ai observé dans ce Traité, il paroîtra d'abord irrégulier, je l'avoue. Je sçais bien que je devois commencer par les maladies des parties extérieures de l'œil, & décrire de suite celles des membranes extérieures du globe, puis celles des parties intérieures, & enfin celles du nerf optique : mais voici pourquoi cet ordre est renversé. C'est que mon premier dessein n'étoit que de faire un petit Traité des maladies du cristallin, pour donner au Public mes découvertes sur la cataracte. Ce Traité étant ébauché, j'en conférai avec quelques-uns de mes amis, qui me solliciterent de n'en pas demeurer là, & de donner mes remarques sur les autres maladies de l'œil : je suivis leur conseil, & je continuai mon travail sans en changer l'ordre. Ainsi comme la description des maladies du cristallin avoit trop d'étendue pour être placée selon son ordre, j'en ai fait la premiere partie de mon Traité, & pour cela je l'ai augmenté de beaucoup d'observations de pratique pour éclaircir de plus en plus les choses que j'y avois avancées; j'ai décrit ensuite les maladies du corps vitré & des autres parties intérieures de l'œil, & celles des membranes qui forment son globe, pour en faire la seconde partie : puis j'ai passé suivant le même ordre à celles des parties extérieures de l'œil, pour en composer la troisiéme & derniere partie. Peut-être même que cet ordre ne dé-

plaira pas, quand on verra que j'ai tellement disposé les Chapitres, que souvent les précédens servent à mieux faire entendre les maladies contenues dans les suivans.

Dans la premiere partie, j'ai rapporté des observations sur toutes les différentes altérations du cristallin, parce que j'ai traité des maladies de ce corps, comme si j'étois le premier qui en eût parlé ; & effectivement nos Auteurs les ont peu connues. J'ai même rapporté quelques unes des observations que j'ai faites sur des yeux d'animaux, qu'on ne doit pas pour cela rejetter ; puisque les yeux des animaux sont travaillez des mêmes maladies que ceux des hommes, comme on peut le connoître pour peu qu'on veuille s'appliquer à les éxaminer. Mais dans la seconde & troisiéme partie, je n'en ai point rapporté, hors quelques-unes de pratique ; & cela, parce que je n'en avois pas assez de bien circonstanciées, pour en fournir à tous les Chapitres ; m'étant contenté pendant plusieurs années de faire seulement des remarques courtes & simples sur les différentes maladies que je traitois, pour ne servir qu'à mon instruction particuliere, n'ayant alors aucun dessein d'écrire sur ces maladies. Cependant comme toutes les descriptions que j'y fais des maladies, sont fondées sur ces remarques & autres observations (car je n'avance aucun fait que je ne l'aye auparavant reconnu par expérience) je puis dire que chaque description est véritablement une observation complette.

Je n'ai point voulu paroître singulier, en donnant des noms nouveaux à quelques maladies, quoique les idées que j'ai de quelques-unes soient entiérement différentes de celles des Anciens & des Modernes ; je me suis servi de ceux que l'antiquité leur a donné : ainsi j'ai appellé *ca-*

taracte l'altération du criſtallin, quoique la cataracte ſoit autre choſe au ſentiment de nos Auteurs. J'ai même conſervé la plûpart des noms Grecs des maladies, dont je pouvois cependant me paſſer, étant aſſez exprimez par ceux qui ſont uſitez en notre Langue; afin, comme je l'ai dit ailleurs, de donner de la facilité à ceux qui voudront lire ces mêmes maladies dans les Auteurs, de les y trouver. Et quand j'ai décrit quelque maladie que je n'ai point trouvée dans nos Auteurs, je l'ai exprimée par les termes les plus ſignificatifs de notre Langue.

Si je me ſuis beaucoup étendu ſur les deſcriptions de quelques maladies, c'eſt que j'ai eu deſſein qu'on les connût ſuffiſamment pour les pouvoir traiter; & ſi j'ai marqué éxactement toutes les minuties des opérations, c'eſt parce que je ſçais qu'on ne ſçauroit trop inſtruire les jeunes Chirurgiens qui n'ont point encore mis la main à l'œuvre, & qui ſouvent ſe trouvent embaraſſez quand ils commencent à opérer, faute de connoître quantité de petites choſes que la plûpart de nos Auteurs négligent d'écrire, & dont la connoiſſance ne s'acquiert que par un long travail: ce ſont même ces minuties qui font connoître un Chirurgien habile & expérimenté, d'avec celui qui ne l'eſt pas.

Pour les remedes, je n'ai propoſé que ceux dont je me ſuis utilement ſervi, & dont je me ſers journellement pour les mêmes maladies. Je me ſuis même appliqué à n'en propoſer qu'un certain nombre qui ſuffit pour remplir toutes les intentions que l'on peut avoir pour guérir les maladies des yeux, pourvû qu'on les allie & qu'on les doſe de la maniere que je l'ai enſeigné. J'ai écrit les formules ſans abréviations & ſans me ſervir des caracteres ordinaires; parce que ſou-

vent dans les impressions, il se glisse de si grandes fautes à l'égard de ces caracteres & chiffres, qu'il est difficile de démêler les doses, si on ne connoît parfaitement la matiere médicinale.

Je ne prétens point exclure quantité de remedes que nos Auteurs proposent judicieusement pour les maladies des yeux, ni quantité d'autres dont on se sert journellement, & que plusieurs personnes tiennent fort secrets; pourvû qu'on s'en serve avec méthode & raison, & qu'on n'en fasse pas des remedes à tous maux: car c'est l'abus ordinaire où tombent la plûpart de ces gens à secrets, qui faute de connoissance profanent souvent les meilleurs remedes.

Il y a quelques redites en plusieurs lieux de ce Traité; mais on ne peut pas toujours les éviter dans un Ouvrage de cette nature, si on veut se rendre plus intelligible. C'est aussi ce qui m'a fait préférer une narration simple & étendue, mais claire & instructive, à une concise, mais obscure; persuadé que je suis que ce ne sont point les paroles choisies qui guérissent les maladies, mais une juste application des remedes, & un industrieux mouvement de la main.

Pour mieux éclaircir quelques matieres, j'ai été obligé de faire souvent plusieurs digressions. Il y en a de courtes, & d'autres assez longues. J'ai laissé les courtes dans le corps du discours de chaque Chapitre; parce qu'elles arrêtent si peu le Lecteur, qu'elles ne sont pas capables de l'ennuyer: mais pour les longues, je les ai séparées, afin que ceux qui voudront seulement voir la suite de la maladie dont je traite, ou qui n'auront pas besoin des éclaircissemens que je donne dans ces digressions, les puissent passer, quand ils n'auront pas le tems de les lire.

Quoique je me sois donné assez de peine pour

décrire autant nettement que je l'ai pû les maladies des yeux, & pour ne me point laisser tromper par les apparences dans les observations que j'ai faites, je ne flate pas cependant que ce Traité soit parfait, & que j'aye épuisé tout ce qu'on peut dire sur ces maladies : je crois au contraire qu'on pourra faire encore de nouvelles découvertes qui serviront de matiere à de nouvelles réfléxions. J'invite les Chirurgiens zélez à y travailler, & je les prie que s'ils en font quelques-unes, de ne les point laisser périr dans l'oubli : comme je leur promets, en cas que je découvre encore quelque chose dans la suite, de leur communiquer, en l'ajoutant à ce Traité.

Je sçais que la plûpart des Chirurgiens négligent de s'appliquer aux maladies des yeux ; parce qu'elles sont si nombreuses, qu'on s'en fait un monstre, & qu'on croit qu'elles demandent toute l'application d'un homme, & une adresse toute singuliere pour éxécuter les opérations qui leur conviennent. Il n'est rien de tout cela ; elles sont nombreuses à la vérité, mais elles sont très-faciles à apprendre à un Chirurgien déja éclairé dans sa Profession : elles n'ont point d'autres regles pour leur traitement, que celles que l'on suit pour guérir les autres maladies ; pourvû seulement que l'on ait égard à la nature de l'œil : & il n'est besoin que d'une adresse médiocre & d'un peu de jugement, pour en faire les plus difficiles opérations. Je souhaite que ce Traité puisse exciter un grand nombre de Chirurgiens à s'adonner à l'étude particuliere de ces maladies ; afin que s'étant rendus capables de les traiter, les pauvres comme les riches en puissent recevoir du soulagement ; & que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

B

C

D

H.

I.

O

Fin de la Table des Matieres.





